ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

RELATIONS POLITIQUES

DES

PAYS-BAS ET DE L'ANGLETERRE.

RELATIONS POLITIQUES

DES

PAYS-BAS ET DE L'ANGLETERRE,

SOUS LE RÈGNE DE PHILIPPE II,

PUBLIÉES PAR

M. LE BARON KERVYN DE LETTENHOVE,

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

TOME VIII.

GOUVERNEMENT DE REQUESENS.

Seconde partie.

LE CONSEIL D'ÉTAT.

(26 octobre 1575. — 1er novembre 1576.)



BRUXELLES,

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES
ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE,

RUE DE LOUVAIN, N° 108.

—

1889


LIBRARY
JUN 2 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

INTRODUCTION.

La politique d'Élisabeth la portait à intervenir comme médiatrice dans les troubles des Pays-Bas, afin d'y établir son influence sans déclarer la guerre aux Espagnols et d'y conserver, sous l'autorité nominale de Philippe II, un rempart qui arrêtât l'ambition de la France.

Cependant un parti puissant, s'appuyant surtout sur les sympathies des luttes religieuses, eût voulu que l'Angleterre plantât son drapeau sur les rivages de la Hollande et réclamât ouvertement l'honneur de la défense d'une cause commune contre les adversaires de la Réforme.

Burleigh a résumé, dans un mémoire qui est parvenu jusqu'à nous, les arguments que l'on invoquait, soit pour recommander l'intervention en Hollande, soit pour la combattre.

Le triomphe des Espagnols est plein de dangers. Ils aboliront les libertés et les privilèges qui assurent aux peuples des Pays-Bas des institutions à peu près semblables à celles de l'Angleterre; ils écraseront sous leur orgueil et sous leur oppression les populations que les souvenirs de leur histoire et les relations commerciales unissent si étroitement aux Anglais. Ces provinces jadis si riches, ces cités naguère si florissantes ne seront plus que les humbles vassales de l'Aragon ou de la Castille.

D'autre part, si les Pays-Bas réclament le secours de la France, le péril n'en sera que plus grand pour l'Angleterre; car le Français, étant un plus proche voisin, n'en sera que plus redoutable. Ce qui d'abord ne se présen-

terait que sous la forme de la protection, deviendrait bientôt une véritable domination; et la possession de tant de ports importants permettrait aisément aux plus anciens rivaux, aux plus redoutables ennemis des Anglais, de jeter leurs troupes en Écosse, peut-être même de tenter un débarquement aux bouches de l'Humber ou sur la plage d'Yarmouth.

Afin d'obvier à ce double danger, on pourrait recevoir les habitants des Pays-Bas sous la souveraineté de l'Angleterre en leur maintenant les franchises dont ils jouissaient sous les ducs de Bourgogne, ou se borner à les aider de subsides secrets jusqu'à ce qu'ils eussent réussi à imposer aux Espagnols toutes les conditions que réclament à la fois et leurs propres intérêts et ceux de l'Angleterre [1].

L'avis qui prévalut dans le Conseil d'Élisabeth fut que, si elle parvenait par sa médiation à rétablir la paix dans les Pays-Bas en s'assurant la reconnaissance des populations et en mettant un frein à la puissance des Espagnols, cette situation serait celle qui conviendrait le mieux à sa politique.

Dans les derniers jours d'octobre 1575, deux ambassades s'éloigneront des bords de la Tamise ; l'une envoyée à Bruxelles pour y réitérer près de Requesens des offres de médiation déjà présentées à diverses reprises; l'autre se dirigeant vers la Hollande pour persuader au prince d'Orange de rompre toute négociation avec la France.

La première de ces missions est confiée à Robert Corbet, qui a naguère combattu avec les Espagnols sur les côtes de la Grèce et de l'Afrique; la seconde à John Hastings, dont personne n'ignore les sympathies pour les Gueux.

Les instructions de Robert Corbet reproduisent les déclarations qu'Élisabeth a fait porter à Madrid [2]. Elle affirme sur sa parole royale qu'elle n'a pas de plus grand désir que de voir le roi d'Espagne conserver sous son obéis-

[1] N° MMMXXXVII.

[2] Sur la mission de Cobham en Espagne, voyez les mémoires d'Hopperus, n°s MMDCCCCXCIX, MMM et MMMI.

sance les riches territoires des Pays-Bas; et, s'il consentait à accepter sa médiation et à donner des garanties pour la pacification des provinces insurgées, elle serait disposée à se joindre à lui contre les rebelles qui refuseraient de se soumettre. Il était utile de faire connaître à Requesens que les intrigues du prince d'Orange avec la France étaient près d'aboutir à une conclusion et qu'à moins d'un prompt remède on verrait les Hollandais non seulement recevoir les secours des Français contre les Espagnols, mais aussi devenir les sujets de la couronne de France. Si Requesens objectait que les dissensions intérieures de la France formaient un obstacle à ces projets, on pouvait lui répondre qu'on avait toujours considéré à Paris la guerre étrangère comme le moyen le plus assuré d'éteindre les discordes civiles, et que l'on verrait sans doute le duc d'Alençon, soutenu à la fois par son frère et par les Huguenots, reprendre l'exécution d'un dessein qui avait été commun à Charles IX et à Coligny.

Corbet devait s'informer exactement de l'état des forces dont disposait Requesens, et il convenait qu'il donnât assez de retentissement à sa mission pour que le prince d'Orange en fût immédiatement instruit [1].

Lord Burleigh résumait en ces termes la mission confiée à Robert Corbet : « La reine, sachant que le prince d'Orange a résolu de réclamer » l'appui du roi de France, a fait offrir au roi d'Espagne de travailler à » une réconciliation entre ses sujets et lui. Il y a lieu de prier Requesens » de prêter ses bons offices à une semblable pacification et d'accorder une » suspension d'hostilités [2]. » Il ajoutait dans une autre note : « Proposer à » Requesens une pacification afin d'empêcher les Français de se mettre en » possession des Pays-Bas; rendre compte de ce que Cobham a été chargé

[1] N° MMDCCCCXCV.

[2] Her Majestie, receaving intelligence of the Prince of Oreng his purpose to treate with the French King for support, had sent to the King his master to worke a reconcilement between him and his subjects, in the mean time that he wold use all good means to such a pacification and to yeilde to a surseance of armes. (Murdin, *Hatfield papers*, p. 289.)

» de déclarer au roi d'Espagne; justifier la conduite de la reine d'Angle-
» terre dans les troubles de la Hollande et de la Zélande [1]. »

Les instructions données par Élisabeth à John Hastings ne méritent pas moins de fixer l'attention. Il déclarera au prince d'Orange que la reine s'afflige vivement de tout ce que souffrent les habitants de la Hollande, mais qu'elle se tourmente plus encore à la pensée qu'ils pourraient se soumettre à la France. Le joug de la France est-il moins à craindre que celui de l'Espagne? Les Français leur assureraient-ils mieux que les Espagnols la conservation et le respect de leurs libertés? Il est à regretter que l'on ait rompu les pourparlers de Breda; et si, comme Élisabeth aime à le croire, ces négociations peuvent être reprises, elle espère que le prince d'Orange s'abouchera avec elle, afin de leur assurer un résultat qui concilie les droits du souverain et les justes réclamations du peuple; car, quant à prendre elle-même la Hollande sous sa protection, c'est une extrémité qu'elle repousse, pour ne point allumer une guerre ouverte entre l'Angleterre et l'Espagne [2].

De même que Corbet devait chercher à découvrir quelles étaient les forces dont disposait Requesens, Hastings avait à rechercher à la fois de quelles ressources disposait le prince d'Orange et quel était le revenu des provinces dont il dirigeait la résistance.

Lord Burleigh a résumé aussi ces instructions dans diverses notes qui nous ont été conservées : « Persuader au prince d'Orange de conclure la
» paix et de se réconcilier avec le roi d'Espagne à de raisonnables condi-
» tions, de plus de se désister de toute négociation ultérieure en France [3]. »
Et ailleurs : « Faire connaître exactement au prince d'Orange la situation

[1] To propound a pacification to divert the French from investing themselves of the Lowe-Countries... To justifie Her Majesty's proceading in the troubles of Holland and Zelland. (*British Museum, Titus*, B. VI, f° 52.)

[2] N° MMDCCCCXCVI.

[3] To persuade the Prince to embrace peace and to be reconciled to the King upon reasonable conditions; to desist from further dealing with the French. (MURDIN, *Hatfield papers*, p. 290.)

» des choses; l'engager à mettre sa confiance dans l'Angleterre plutôt que » de se voir réduire à toute extrémité, et à se montrer prudent dans ses » relations avec la France; expliquer la résolution de la reine de ne pas » accepter la souveraineté de la Hollande et de la Zélande; proposer une » pacification; encourager certains nobles de la Hollande dans leur hosti- » lité contre la France [1]. »

Il nous reste à rechercher quel accueil fut fait à ces deux ambassades.

« La reine d'Angleterre, écrit Requesens à Philippe II, a envoyé ici un » ambassadeur nommé Corbet..... Il m'a dit qu'elle savait, à n'en pouvoir » douter, que le prince d'Orange avait offert plusieurs fois au roi de France » et à son frère de leur livrer les places qu'il occupe; que la négociation » prenait en ce moment un caractère beaucoup plus sérieux et que je pou- » vais être sûr que les Français accepteraient, car leur but était de s'em- » parer des Pays-Bas; qu'il ne fallait pas douter que les deux partis qui » divisaient la France, ne s'entendissent pour cette entreprise, et que les » différends de Henri III et du duc d'Alençon n'étaient qu'un stratagème » afin d'y parvenir plus aisément. La reine ne pouvait donc se dispenser » d'appeler sur ce point l'attention de Votre Majesté, tant pour l'affection » qu'elle portait à son service que parce que, regardant les Français » comme ses anciens et naturels ennemis, elle considérait avec inquiétude » tout accroissement de cette couronne, d'autant plus que l'Angleterre serait » exposée à un grave danger si les Français occupaient la Hollande et la » Zélande et se rendaient ainsi les maîtres absolus de la mer [2]. »

Selon Morillon, Corbet avait ajouté que, si Philippe II repoussait toute offre de médiation, Élisabeth, plutôt que de laisser les Français descendre sur les rivages des Pays-Bas, se verrait réduite à les occuper elle-même, selon le vœu que les populations lui avaient, à diverses reprises, exprimé [3].

[1] *British Museum, Titus*, B. VI, f° 82.

[2] Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 396.

[3] Piot, *Correspondance de Granvelle*, t. V, p. 430.

Requesens se borna à répondre que Philippe II ne craignait point les desseins du roi de France trop absorbé par les embarras de ses propres affaires pour songer à se mêler de celles des autres; que du reste, si on l'attaquait, il saurait se défendre [1]. Il ajoutait qu'il se trouvait sans pouvoirs pour se prononcer sur les ouvertures de la reine d'Angleterre, mais qu'il s'empresserait de transmettre en Espagne les propositions honorables et raisonnables qu'on pourrait faire accepter au prince d'Orange [2]. Du reste, ses discours étaient conciliants, et il se montrait animé d'un profond désir de voir la paix rétablie [3].

Tandis qu'un accueil bienveillant mais stérile en résultats était fait à Bruxelles à Corbet, on ne négligeait rien en Zélande pour rendre honneur à John Hastings et pour chercher à se le rendre favorable. On lui avait offert une chaîne d'or, de la valeur de six cents couronnes, et chaque jour on lui payait un repas de dix-huit couverts. Aussi John Hastings se félicitait-il vivement des honneurs dont on l'entourait. Le prince d'Orange s'était rendu lui-même au-devant de lui; mais il ne lui cacha point que le prince de Condé et La Noue l'exhortaient à traiter avec Henri III et le duc d'Alençon, afin que toutes les forces des deux partis réconciliés pussent se porter dans les Pays-Bas; mais c'était une extrémité que pouvait leur éviter l'appui de l'Angleterre.

Rien n'est plus intéressant pour l'histoire de nos provinces et pour la biographie du Taciturne que la relation des conférences qu'eut avec lui l'envoyé d'Élisabeth. L'apologie des États de Hollande et de Zélande est complète. La rupture des négociations de Breda est justifiée, et la cause des Gueux est présentée comme méritant d'actives sympathies, car elle est fondée sur le droit, la liberté et la justice.

[1] N° MMMVII.

[2] Lettre de Robert Corbet, du 11 décembre 1575, n° MMMXXVII.

[3] Lettre de Robert Corbet du 11 décembre 1575, n° MMMXXVIII; Lettre de James Harvie, du 20 novembre 1575, n° MMMXIV.

Elisabeth (tel était le langage des agents anglais) se rendait-elle suffisamment compte des périls qu'offrait pour elle la domination de l'Espagne aux bouches de l'Escaut et de la Meuse? C'était jusqu'à la célèbre entrevue de Bayonne que le prince d'Orange faisait remonter la résolution de Philippe II d'entretenir sans cesse dans les Pays-Bas huit ou dix mille vétérans espagnols, les meilleurs soldats de la chrétienté, qui, soutenus par les troupes wallones, pourraient en vingt-quatre heures aborder sur les rivages de l'Angleterre. Qu'avait-elle à redouter si elle se déclarait ouvertement en faveur de ceux que lui unissent non seulement les relations commerciales les plus actives, mais aussi les mêmes luttes pour la défense de l'Évangile? Si les flottes anglaises fermaient la mer aux Espagnols, ils ne pourraient plus envoyer de renforts aux Pays-Bas; et l'histoire enseigne que jamais l'Angleterre n'aura à craindre une alliance de la France et de l'Espagne, tant une profonde jalousie sépare ces nations [1].

Il y avait, il est vrai, autour du prince d'Orange, des hommes influents et habiles qui recherchaient avant tout l'alliance de la France; mais les populations se montraient bien plus disposées à se soumettre à la souveraineté de l'Angleterre; et il eût peut-être suffi d'abandonner à Henri III la Flandre et d'Artois, ces anciens fiefs de la monarchie française [2].

Nous publions pour la première fois un document fort important: ce sont les propositions adressées au mois de novembre 1575 par le prince d'Orange, afin de développer les avantages que présenterait une alliance étroite entre la Hollande et l'Angleterre [3].

Le plus habile conseiller du Taciturne, Marnix, se rendra à Londres; il y sera accompagné par Paul Buys et François Maelson [4].

[1] Lettre de John Hastings, du 2 décembre 1575, nº MMMXXII.

[2] Lettre de John Hastings, du 26 décembre 1575, nº MMMXXXVI.

[3] Nº MMMXX.

[4] Lettre du prince d'Orange, du 26 novembre 1575, nº MMMXVII; Lettre de John Hastings, du 21 novembre 1575, nº MMMXV.

Parmi les amis que le prince d'Orange compte à Londres figure un nom qui a laissé une trace brillante dans l'histoire des arts : Luc de Heere, à qui il communique un projet de surprendre la ville de Nieuport [1].

Les Etats de Hollande et de Zélande avaient remis une déclaration écrite par laquelle ils s'engageaient à se placer sous la protection de la reine d'Angleterre, pourvu qu'elle leur promît un subside annuel d'un million de florins [2]. Plus tard ils se bornent à demander que tout au moins Élisabeth leur prête trois cent mille angelots; et ils offrent de remettre comme garantie entre ses mains les villes de Flessingue, la Briele, Dordrecht et Enckhuyzen.

Evidemment Marnix occupait le premier rang dans cette ambassade; et ce fut probablement à Leicester qu'il adressa une longue lettre, l'une des plus intéressantes qu'il nous ait laissées, où il s'efforçait de justifier le droit de déposer Philippe II et d'offrir l'héritage de Charles-Quint à la reine d'Angleterre.

L'histoire des Pays-Bas renferme, selon Marnix, trois mémorables exemples de l'intervention de l'Angleterre dans les affaires des Pays-Bas en faveur des sujets contre leurs princes : le premier, quand Henri I[er] porta la guerre aux bords de la Seine pour empêcher Louis VI de soutenir Guillaume de Normandie; le second lorsque Édouard III traversa la mer pour s'allier à Jacques d'Artevelde; le troisième sous le règne de Richard II, quand l'évêque de Norwich forma le siège d'Ypres.

Ces souvenirs historiques donnent lieu à des rapprochements dignes d'attention.

Gui de Dampierre, observe Marnix, n'était pas plus souverain seigneur que ne l'est aujourd'hui le prince d'Orange, seigneur de Buren, de Leerdam, de Breda, de Diest et d'autres terres de Brabant et de Flandre, qui ont été confisquées; car le Taciturne est aussi seigneur souverain, notamment à

[1] N° MMMCLXXIII.

[2] Lettre de John Hastings, du 20 novembre 1575, n° MMMXIII.

Viane, terre que lui a léguée Brederode et qui ne relève que de Dieu et de l'épée.

Si le prince d'Orange se place au même rang que Gui de Dampierre, combien ne s'élève-t-il pas au-dessus d'Artevelde! Le chef de cette faction, dit Marnix en parlant du héros des communes flamandes, était un certain Jacques d'Artevelde, homme de basse condition, mais dévoué à la couronne d'Angleterre : « Et nous, ajoute-t-il, au lieu de nous laisser conduire par un homme de basse condition, nous comptons avec nous tous les seigneurs et tous les nobles! » Il n'est point de cause plus légitime que celle qui repose sur la violation des priviléges et de la liberté de conscience, puisqu'il est évident que le roi d'Espagne veut réduire toutes les nations chrétiennes en servitude [1].

C'est aussi à Marnix que nous attribuons la rédaction du mémoire latin que les députés des États de Hollande adressèrent le 26 février 1576 aux membres du Conseil. Dans un style élégant et éloquent, tous les arguments qui pouvaient être invoqués, sont développés avec habileté. On y remercie Élisabeth de l'intérêt qu'elle porte à la cause des opprimés; mais, quant à ses deux propositions de se contenter de la tolérance sans aucune garantie positive en matière de religion et de voir réduire à la défense des forteresses l'occupation des Espagnols, ils attendaient davantage de sa médiation; car, pour que leur repos soit assuré, il faut que le libre exercice de leur culte leur soit garanti et qu'ils voient s'éloigner leurs plus implacables ennemis. Qu'elle daigne, jusqu'à ce que ces résultats aient été obtenus, les aider à repousser les dangers qui les menacent. Ils sont prêts à se soumettre à son autorité; mais, si elle est résolue à rejeter leurs propositions, qu'elle ne se plaigne point de les voir chercher ailleurs le secours dont ils ont besoin pour maintenir leurs libertés [2].

[1] N° MMMXLIII.

[2] N° MMMLXXXI.

En dehors de Marnix et sans doute à l'insu du prince d'Orange, Paul Buys adressait des propositions secrètes aux conseillers d'Élisabeth afin de faire échouer les négociations qui se continuaient en Hollande avec le roi de France [1].

En ce moment, Requesens poursuivait avec autant de courage que de persévérance une campagne en Zélande. Zierickzee ne devait pas tarder à capituler, et les forces dont disposaient les Gueux, étaient réduites à peu de chose. Cependant, dès qu'il apprit l'arrivée de Marnix en Angleterre, il jugea qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour persuader à Élisabeth de ne pas accueillir ces ouvertures ; et ce soin fut confié au seigneur de Champagney, frère du cardinal de Granvelle [2].

« On dit, écrit Requesens à Philippe II, qu'il ne s'agit de rien moins que » de donner la Hollande à la reine d'Angleterre [3]. »

Nous avons recueilli avec soin dans la correspondance de Champagney avec Requesens tout ce qui avait déjà été publié par M. Gachard et par M. de Robaulx et ce qui était resté inédit. Les instructions que lui donna Requesens, portent la date du 12 janvier 1576. On lui recommandait de rappeler à Élisabeth qu'étant dame elle devait désirer la paix et que sans doute elle ne voudrait point rompre avec un monarque puissant, dont elle n'avait jamais eu à se plaindre. On s'étonnait qu'elle pût admettre à son audience Marnix de Sainte-Aldegonde qu'elle avait naguère mis au ban de son royaume ; et ce que l'on attendait d'elle, c'était qu'elle le fît châtier exemplairement comme rebelle [4]. Une instruction secrète que M. Gachard n'a pas connue, portait qu'il serait utile de faire comprendre à la reine

[1] N° MMMCLV.

[2] Un compte conservé aux Archives de Lille mentionne le paiement de la somme de 1200 livres à Champagney « pour le voyage qu'il alloit lors faire au royaulme d'Angleterre pour affaires concernans » le service de Sa Majesté et ses pays de pardechà, dont ne convenoit faire aultre déclaration. »

[3] Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 409.

[4] Instructions de Champagney, n° MMMXXXIX.

d'Angleterre qu'elle devait se méfier des Français et de ceux qui avaient embrassé leur parti en Zélande. Il fallait réveiller sur ce point la jalousie séculaire de l'Angleterre; et l'on comptait sur l'habileté de Champagney pour justifier par de nombreux exemples tout ce que l'on avait à redouter de ce côté. Requesens rappelait à ce sujet le proverbe : *Mitte sapientem, et nihil ei dicas* [1].

Champagney fut immédiatement reçu par Burleigh, et celui-ci, dès la première entrevue, l'engagea à user de toute son influence afin de concourir à la pacification des Pays-Bas, à laquelle la reine voulait s'employer. Champagney, sans contester la sincérité des intentions d'Élisabeth, s'étonnait qu'on prêtât l'oreille à des rebelles, puisque tous les princes doivent détester les attentats qui détruisent la grandeur et la puissance des États. Quant à ce que l'on redoutait de la France, c'était accuser Henri III de trop d'ingratitude puisque l'Espagne l'avait toujours soutenu au milieu des plus grands dangers; c'était oublier aussi que la France, épuisée par les guerres civiles, ne pouvait plus troubler ses voisins [2].

Quelques jours après, Champagney obtient une audience de la reine. Il lui retrace les services que Philippe II lui a rendus à une autre époque; il lui rappelle son engagement de ne pas assister les insurgés des Pays-Bas et de faire arrêter ceux qui se présenteraient en Angleterre. Or Marnix est l'un de ceux dont le nom figure dans l'ordonnance qui a été publiée par ses ordres.

Élisabeth, dans un langage altier, déclare à Champagney qu'elle ne favorise aucun rebelle; mais il importe de savoir à qui il faut donner ce nom. Si elle a reçu Marnix, c'était parce qu'il était chargé d'une mission près d'elle. Mais de quoi se plaint-on? On a accordé aux Pays-Bas des pensions aux rebelles anglais. A-t-elle donné une pension à Marnix [3]?

[1] MMMXL.
[2] N° MMMLXIII.
[3] N° MMMLXVI.

C'est en ce moment que Requesens écrit à Philippe II qu'il espère qu'un jour viendra où le roi pourra châtier cette reine qui prend si ouvertement la protection des rebelles [1].

Cependant Élisabeth changea de langage. Quelques jours après, quand elle revit Champagney, elle ne chercha qu'à le flatter. Comme Champagney la félicitait de ne pas avoir accueilli les propositions des rebelles, elle répliqua qu'il était plus que temps de porter remède aux grands maux dont ils pourraient être la cause et que, s'ils recevaient quelque prince français, il serait difficile de prévoir les funestes conséquences qui en résulteraient aussi bien pour le roi d'Espagne que pour elle-même. Quant à elle, elle affirmait (que n'affirma point Élisabeth dans son ondoyante duplicité?) qu'elle n'avait jamais secouru ni les rebelles de France, ni ceux des Pays-Bas. Tous ces discours n'avaient qu'un but : faire accueillir sa médiation en unissant l'Espagne et l'Angleterre contre les ambitieuses prétentions de la France [2].

Le 2 mars 1576, la reine d'Angleterre fait appeler Champagney. Elle le fait asseoir à côté d'elle, s'adresse à lui comme à un ami pour lequel elle n'a point de secrets, l'assure que ce qu'elle va lui dire ne sera connu de personne au monde. Puis, dans un entretien dont Champagney nous a conservé les intéressants détails, elle lui apprend qu'elle n'écoutera pas les ministres et leurs prédications, qu'elle est bien résolue à ne nuire en rien au roi d'Espagne, qu'elle désire même affermir son autorité. Peu lui importe qu'il maintienne l'unité religieuse; mais elle voudrait voir s'éloigner les Espagnols que détestent les populations des Pays-Bas et qui lui inspirent à elle-même une secrète inquiétude. Pourquoi Philippe II n'accueillait-il pas sa médiation? Pour lui de même que pour elle, la grande question du moment était de rompre les négociations qui eussent donné soit le roi

[1] Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 446.

[2] N° MMMLXXV.

de France, soit le duc d'Alençon pour maître aux provinces insurgées [1]. Qu'a-t-il de plus à lui demander que sa promesse de rétablir son autorité dans les provinces insurgées des Pays-Bas, sans aucune réserve pour l'exercice de la religion réformée [2]?

En vain une motion avait-elle été présentée au Parlement afin que la reine d'Angleterre prît sous sa protection ses coreligionnaires aux prises avec les Espagnols [3]. Les députés hollandais avaient obtenu pour toute réponse qu'Élisabeth voulait d'abord chercher à rétablir la paix, et elle alla jusqu'à leur reprocher de ne se proposer d'autre but que de perpétuer la guerre. Selon une autre version, elle fit entendre, dans la dernière audience qu'elle leur accorda, les plus altières menaces; et quand elle s'approcha de Marnix, ce fut pour lui dire que si le prince d'Orange croyait plus utile de chercher quelque appui en France, elle lui ferait comprendre qu'il s'était trompé.

« La reine se laisse emporter par sa colère, écrit Marnix. Là où nous » espérions le salut, là sera la cause de nos désastres [4]. »

« Ces pauvres gens, observe William Herle, souffraient merveilleusement » de la réponse qui leur avait été faite. Non seulement ils n'avaient pas » même obtenu un remerciement, mais de plus on les avait menacés, s'ils » ne cédaient point, de leur couper la gorge [5]. »

Les choses en étaient arrivées à ce point que le gouverneur de la Zélande déclarait que si les Anglais voulaient y débarquer, il leur fermerait les ports de crainte qu'ils ne les livrassent aux Espagnols [6].

Un nouvel incident avait accru le ressentiment d'Élisabeth à l'égard des

[1] N° MMMLXXXII.
[2] N° MMMCXVII.
[3] N° MMMXCIX.
[4] *Epist. sel.*, pp. 698 et 701.
[5] N° MMMCXVIII.
[6] N° MMMCXXXIX.

pirates de Zélande. La fiancée du chevalier Giraldi, ambassadeur de Portugal, la belle Lucrezia d'Affaytadi, se rendait d'Anvers à Londres ; mais, bien que la reine d'Angleterre eût envoyé un frère de lord Cobham pour l'accompagner et la protéger contre toute insulte, elle avait été arrêtée et conduite à Flessingue [1].

L'ordre fut aussitôt donné à l'amiral lord Lincoln de saisir tous les navires appartenant à des marins zélandais [2].

Lord Burleigh a déclaré que si le prince d'Orange ne veut pas écouter les avis qu'on lui donne, le mal est sans remède. La reine, plutôt que de tolérer les excès des Zélandais, les exterminerait tous. Il importe de la calmer; car si l'on n'y parvient point, on peut considérer la cause des provinces insurgées comme irrévocablement perdue [3].

Champagney eût été d'avis, dans les circonstances où l'on se trouvait, d'accueillir les propositions d'Élisabeth, puisqu'elles eussent eu pour premier résultat de la séparer entièrement du prince d'Orange. Il insistait d'ailleurs, dans sa correspondance avec Requesens, sur la nécessité d'éloigner les troupes espagnoles des Pays-Bas ; mais, lorsque ses lettres arrivaient à Bruxelles, Roda et ses amis s'en montraient fort indignés. Ils racontaient que Requesens ne lui permettrait plus d'en écrire de semblables ; car, en vérité c'étaient des libelles diffamatoires contre la nation espagnole [4].

La faveur de Champagney à Londres était à son apogée. Burleigh avait paru s'adoucir et lui faisait un meilleur accueil. Le comte de Leicester et le comte de Sussex l'accompagnaient jusqu'à son logis. Thomas Gresham l'invitait à un somptueux banquet. « La royne, écrivait le prévôt Morillon » à Granvelle, a fort encaressé Monsieur de Champagney, jusques à voul-

[1] N° MMMXCIII.

[2] N° MMMXCIV.

[3] N° MMMCLXXXII.

[4] Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 472.

» loir danser avec luy : ce qu'il at refusé avec bonne grâce et modes-
» tie [1]. »

Champagney écrira plus tard: « qu'ayant esté envoyé en Angleterre pour » divertir la royne des entreprinses de guerre que de tous costés on adver- » tissoit elle avoit sus main, non-seulement il estaignit ce feu de si notable » conséquence, mais rapporta de très-grandes et avantageuses ouvertures » pour pacifier aisément et en brief les différens par l'intervention de ceste » princesse avec le rétablissement de la religion catholicque et conserva- » tion de l'autorité de Sa Majesté [2]. »

Le résultat des conférences d'Élisabeth avec Champagney est qu'elle charge Henri Cobham d'aller renouveler ses offres de médiation à Requesens et d'obtenir une suspension d'armes afin que la paix puisse être rétablie aux conditions qu'elle a indiquées à Champagney [3].

Le 3 mars, Requesens transmettait à Champagney de nouveaux pouvoirs, tant il trouvait les discours de la reine « de grand emport et consé- » quence [4]. »

Le lendemain, Requesens mourait subitement à Bruxelles, même sans avoir eu le temps de signer l'acte par lequel il désignait les comtes de Berlaymont et de Mansfeld pour lui succéder; et le pouvoir passait au Conseil d'État qui, manquant à la fois d'unité et d'autorité dans la direction des affaires, allait préparer, par le développement de l'anarchie, des succès inattendus au prince d'Orange.

A Madrid l'émotion fut profonde quand on apprit la mort de Requesens. On a conservé un avis du comte de Chinchon où il engageait Philippe II à consulter Hopperus et à nommer sans délai un gouverneur capable de

[1] Piot, *Correspondance de Granvelle*, t. VI, p. 29.

[2] *Recueils d'Aréthophile*, édit. de M. de Robaulx, p. 78.

[3] N° MMMLXXXIV.

[4] N°s MMMLXXXVI et MMMLXXXVII.

faire la paix ou la guerre; mais ses conseils ne furent pas écoutés, et l'inertie de la politique espagnole fut fatale une fois de plus [1].

Cependant Élisabeth persévérait dans les intentions qu'elle avait exprimées à Champagney.

William Davison est chargé par la reine de se rendre à Bruxelles pour s'aboucher avec le Conseil d'État. Il s'informera si le Conseil d'État est investi pour négocier des mêmes pouvoirs que Requesens, ou si, même à défaut de ces pouvoirs, il croit pouvoir le faire à raison de la gravité des circonstances. Élisabeth n'a d'autre désir que de rétablir la paix dans des provinces que le commerce avait rendues si florissantes et de leur faire recouvrer ainsi leur ancienne prospérité.

Les instructions données à Davison portaient que la reine avait été étonnée d'apprendre que, malgré tous ses efforts pour la pacification des Pays-Bas, on voulait par désespoir se livrer aux Français. Il devait rappeler que les députés envoyés à Londres lui avaient promis de suspendre leurs pratiques avec un prince étranger jusqu'à ce qu'Élisabeth eût pu obtenir une suspension d'armes. Il y avait lieu de faire remarquer que si la France, pour éteindre l'incendie qui la consumait, le rejetait au dehors, les Pays-Bas deviendraient la proie de cette multitude d'hommes armés, vrai fléau de la France. Si les États de Hollande refusent leur adhésion à une trêve, Davison leur signifiera que la reine se verra nécessairement forcée à mettre à exécution ce qu'elle ne ferait pas volontiers; s'ils y consentent, on leur fera comprendre qu'ils doivent la demander en termes humbles et respectueux, comme il convient à des sujets. Davison ajoutera que le refus de la trêve donnerait à la reine d'Angleterre et à d'autres princes un juste motif pour blâmer sévèrement leur conduite, et elle devrait l'interpréter comme le résultat d'engagements avec la France, fort dangereux pour elle, auxquels elle s'opposerait de tout son pouvoir.

[1] *British Museum, Add.*, 28366, f° 84.

L'insolence de cette nation leur préparait, disait Élisabeth, le sort de ce malheureux qui, pour ne pas être pendu, alla se noyer [1].

Daniel Rogers est en même temps envoyé vers le prince d'Orange, afin de lui faire comprendre que s'il ne se prête point à ce qu'elle attend de lui, elle sera la première à l'abandonner et à le combattre.

Nous avons reproduit d'une manière complète le journal tenu par Rogers, où abondent de nombreux détails sur ses entretiens avec le Taciturne [2].

Dans une de ces entrevues, le prince d'Orange raconta à l'envoyé anglais que vingt ans auparavant il avait assisté au couronnement de Marie Tudor et qu'il avait entendu dire à l'ambassadeur de France en parlant d'Élisabeth : « Voyez-vous cette jeune princesse qui soutient la queue de la » robe de la reine ? Un jour viendra où elle portera elle-même la cou- » ronne [3]. »

Plusieurs lettres de Daniel Rogers ne sont pas moins intéressantes. Nous mentionnerons son mémoire du 24 avril 1576, où il engageait le Taciturne à ne pas se séparer de l'Angleterre [4].

Le prince d'Orange ne cache pas à Rogers que les États de Hollande désirent la paix : ils ont même chargé d'une mission secrète, dans ce but, le greffier de Rotterdam, qui a épousé la nièce de Viglius [5].

C'est le comte de Culenbourg qui se vante de rechercher le plus vivement l'alliance de l'Angleterre, malgré les efforts de Marnix qu'il appelle un ambitieux et un hypocrite [6]. C'est au contraire Marnix qui, malgré les bienfaits d'Élisabeth, soutient le parti des Français [7].

[1] N° MMMCXXII.
[2] N°s MMMXXXVIII, MMMLXII, MMMLXXXV, MMMXCII et MMMCXXV.
[3] N° MMMCLVII.
[4] N° MMMCXLV.
[5] N° MMMCLXXI.
[6] N° MMMCLXV.
[7] N° MMMCLXXV.

« Le prince d'Orange, écrivait Rogers, estime beaucoup les Français, peu » les Anglais [1]. »

Edward Chester s'exprimait à peu près dans les mêmes termes dans une lettre à Burleigh : « Le prince d'Orange n'a aucune affection pour les » Anglais. Marnix, qui jouit de sa faveur spéciale, est l'ennemi des Anglais » et le seul qui soutienne les intérêts français [2]. »

Au même moment, Robert Beale était envoyé vers le prince d'Orange pour obtenir le redressement de griefs de plus en plus nombreux contre les marins de Flessingue [3].

William Winter sera chargé de seconder les démarches de Robert Beale. Si la reine d'Angleterre n'obtient pas justice des déprédations des pirates de Flessingue, elle est résolue à employer la force; et que le prince d'Orange ne s'y trompe point, le sort de l'Angleterre n'est pas lié à sa fortune. Et ici se rencontre cette instruction secrète que si les capitaines anglais doivent quitter le service des Gueux, ils auront à voir ce qui convient le mieux, ou de se joindre aux Espagnols, ou d'occuper eux-mêmes les villes où ils se trouvent en garnison [4].

Rien n'est plus triste que la situation des Pays-Bas, à ce qu'écrit Davison. Le Conseil d'État est divisé; les uns s'adressent au roi d'Espagne, les autres au prince d'Orange. L'argent manque; les soldats se débandent; le peuple murmure. Comment, au milieu de ces incertitudes, pourrait-on poursuivre une importante négociation [5]?

C'était en dehors du secours toujours douteux des Anglais que le Taci-

[1] The Frenche are greatly esteamed by the Prince, and our Englishe littell made of. N° MMMCXXV.

[2] I finde the Prince hath no affection to our nation ..., in whose grace standes specially Aldegonde the onely furtherer of the french affaires and enemye of ours. N° MMMCLXXV.

[3] N°s MMMCXXXV et MMMCXL. — D'après une note de Beale, il avait avec lui sept serviteurs, et la reine lui avait accordé un salaire de quarante shillings par jour.

[4] N° MMMCLXIX.

[5] N° MMMCXXXIII.

turne allait trouver de nouveaux éléments de fortune et de succès. Les Espagnols, qui venaient de s'emparer de Zierickzee, se dirigent vers le Brabant pour réclamer la solde qui leur est due. Ils sont entrés à Alost et menacent Bruxelles [1].

De graves événements se succèdent aux Pays-Bas.

Le 4 septembre, quelques gentilshommes, s'associant à une émeute populaire, arrêtent à Bruxelles les membres du Conseil d'État. Si le duc d'Arschot est épargné, c'est qu'on connaît sa faiblesse; et il consentira aisément à être l'instrument de ceux qui déjà rejettent loin d'eux la responsabilité de leur attentat [2].

Tels sont les tristes auspices sous lesquels s'ouvre l'assemblée des États généraux. Ils sont disposés à négocier avec la reine d'Angleterre; car, autant que les États de Hollande, ils se voient réduits à solliciter auprès d'elle quelque prêt d'argent; mais quelle garantie offre cette autorité désavouée par le roi d'Espagne et chaque jour menacée par les séditions populaires?

Le docteur Wilson sera envoyé à Bruxelles pour demander au duc d'Arschot des explications sur les troubles de Bruxelles et sur la part qui a été prise, soit par les États de Brabant, soit par le duc d'Arschot lui-même, à l'arrestation des membres du Conseil d'État [3]. De Bruxelles il se rendra à Anvers où il déclarera à Roda qu'Élisabeth ne s'associera à aucune tentative qui aurait pour but de prononcer la déchéance du roi d'Espagne. A Bruxelles comme à Anvers, Wilson proposera la médiation de la reine d'Angleterre [4].

[1] N° MMMCLXXXIV.

[2] N°s MMMCXCIX et MMMCC.

[3] Lord Burleigh résumait en ces termes la mission du Dr Wilson : « To understand of the cause of the committing the States and other principal governors to prison; mediation to compound the present trobles. » (MURDIN, *Hatfield papers*, p. 290.)

[4] N° MMMCCXXVII.

Nous avons à signaler à l'attention du lecteur :

Un mémoire fort important où l'autorité que s'attribue le prince d'Orange, se trouve justifiée par la violation des priviléges et par divers exemples tirés de l'histoire des Pays-Bas [1];

Trois mémoires d'Hopperus sur les relations qu'il convient d'entretenir avec les envoyés d'Élisabeth [2];

Une note de la reine d'Angleterre sur les propositions qui lui avaient été soumises par Champagney [3];

Plusieurs mémoires rédigés par les conseillers d'Élisabeth sur l'intervention de l'Angleterre [4].

Ce volume renferme deux cent vingt-huit documents, la plupart d'une assez grande étendue. Il comprend la fin du gouvernement de Requesens et toute la période où l'autorité fut exercée par le Conseil d'État en attendant l'arrivée d'un nouveau gouverneur désigné par Philippe II.

[1] N° MMMCXXVII.

[2] N°s MMDCCCCXCIX, MMM et MMMI.

[3] N° MMMLXXVI.

[4] N°s MMMXXXVII, MMMXLI, MMMXLV, MMMXLVI, MMMXLVII, MMML, MMMLI, MMMCXXVI, MMMCLXXIX.



RELATIONS POLITIQUES

DES PAYS-BAS ET DE L'ANGLETERRE

SOUS LE RÈGNE DE PHILIPPE II.

MMDCCCCXCIV.

La reine d'Angleterre à Requesens.

(Windsor, 26 octobre 1575.)

Lettre de créance pour Robert Corbet.

Mon cousin, La grand'envie qu'avons tousjours eue et avons que les troubles de pardelà puissent avoir fin et toutes choses estre réduictes à l'honneur et contentement de nostre bon frère le Roy vostre maistre, nous a meue vous donner à entendre certaines choses d'importance et des moyens que pensons estre les plus nécessaires et propres pour la pacification desdicts troubles. Et à ceste cause avons expressément esleu ce présent porteur nostre féal et bien aymé le Sr Robert Corbet, gentilhomme de nostre maison, en vous priant partant le vouloir ouyr et luy donner crédit en tout ce qu'il vous dira de nostre part, comme feriez à nous-mesmes.

Escript en nostre chasteau de Windesor, ce xxvje jour d'octobre 1575.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre.*)

MMDCCCCXCV.

Instructions données à Robert Corbet.

(29 octobre 1575.)

But de la mission donnée en Espagne à Henri Cobham. — Vu l'urgence de la situation, la reine a jugé convenable, sans attendre une solution en Espagne, de faire engager par un envoyé spécial le prince d'Orange à renoncer à ses négociations avec la France et de charger en même temps Robert Corbet d'une mission spéciale pour Requesens. — Corbet fera connaître à Requesens le désir de la reine de voir la paix rétablie dans les Pays-Bas; car, s'il en était autrement, ses sujets ne pourraient plus maintenir l'ancien entrecours. — Les négociations du prince d'Orange avec la France sont fort avancées, et il y a urgence d'intervenir pour les faire échouer. — Ce péril est aussi grand que celui de la tentative faite par les Français en Écosse. — Si Élisabeth l'avait voulu, elle eût pu réaliser à son profit ce que l'on offre maintenant à la France. — Nombreux motifs de désirer la fin des troubles. — Si le roi d'Espagne promettait le maintien des priviléges, elle se joindrait à lui pour soumettre les rebelles. — La reine a fait connaître au prince d'Orange qu'elle était tenue, en vertu d'anciens traités, de défendre les États du roi d'Espagne contre la France. — Comme il est à prévoir que les États de Hollande répondront qu'ils ne luttent que pour le maintien de leurs priviléges, elle leur proposera sa médiation pour qu'ils soient confirmés. — Vif intérêt que la reine porte au rétablissement de la paix; car jamais deux pays n'ont été si étroitement unis que l'Angleterre et les Pays-Bas. — Corbet ne laissera ignorer ni aux nobles, ni aux États le but de sa mission. — Requesens aurait tort de se confier dans les troubles intérieurs de la France; car l'entreprise des Pays-Bas pourrait tenter le duc d'Alençon. — Si Requesens approuve la médiation de la reine, Corbet pourra aller rejoindre Hastings en Hollande pour traiter avec le prince d'Orange. — Corbet s'informera de tout ce qui concerne les forces espagnoles dans les Pays-Bas.

Instructions given the xxix[th] of october unto Robert Corbette, esquier, beynge then sent from Hir Majestie to the Governour for the Kinge of Spaine in the Lowe-Contries.

First, you shall be informed, before your departure, of the message which sir Henry Cobham had in chardge to deliver to the Kynge of Spaine : the some wherof was to give the Kynge to understand of the likehood that the Prince of Aurange and the States of Holland would, yf they shall not be recovered to the Kinges favour and enjoye their auncient liberties, yeld themselves to the crowne of Fraunce. And thereuppon he is willed to require the Kinge of Spaine to have speedie consideration of the matter and the perill that shall chiefly growe to himselfe and secondly to us and our crowne, that the sayd Prince and the States maye have his favour with such reasonable condi-

tions as shall be meete for him to graunt and for them to receave, wherby they maye returne to their auncient obedience due to his predecessors the Dukes of Burgundie or Countes of Holland and Zeland.

And because wee see that this which wee dyd aforehand doubt of, is nowe even at hand, commynge to that pas by the intention that wee knowe the sayd Prince and States have to requyre ayd of the French Kynge and to submisse themselves to that crowne, and that, except some good meanes and policie be used towards the said Prince and States to staye them from this purpose, and for that also wee feare this course can not endure anie longe tyme to attend answeare owt of Spayne from the Kinge our good brother, wee have determined to send bothe to the Prince in Holland to use all good perswasions that wee can to staye that purpose towardes Fraunce, and also to communicate our doynges in that behalfe with the Commendador the Governour for the Kinge in the Lowe-Contries.

And, to this end, you shall repaire with all speed into the Lowe-Contries to the said Governour, to whome, when you have delivered our letters of creditt and made our commendations unto him, you shall say that wee doe send you purposely to him to impart our maner of actions at this tyme in the cawse between the Kinge his master, our good brother, and the Prince of Aurange and the States of Holland and Zeland, so as he shall therein manifestly perceave our good will towards the Kinge and our neighborly care and regard had to the preservation of the King his masters Estates in those Lowe-Contries, and of our desyer to have these so longe dangerouse warres and troubles to be ended to his masters honor and the suretie of the contries, and lastly to the recoverynge and better settlynge of the auncient intercourse between our nation and the people of those Lowe-Contries to the mutuall benefitte bothe of the Kynge our good brother and of us, accordynge as hathe been in former tymes and as by speciall treaties and accordes made betwixt our projenitors the Kings of England and the predecessors of the Kinge Catholique, the Dukes of Burgundie and Countes of Holland, hath beene beneficially and particularly provided.

And you shall say to him that, howsoever he maye otherwise be informed by malicious and troublesome heads that meane nothinge more than the diminution of our amitie withe the Kynge or conceave by himselfe amisse of us for lacke of trewe understandynge of our sincere intentions towardes the observations of the leagues betwixt us and that House of Burgundie, whereby it maye be that he shall suspect that wee have other meanynges than ought to stand with our honor as a prince soveraigne havinge charge of subjects or with the good meanynge of the treaties betwixt us and the Kinge for those his Estates of the Lowe-Contrie, yet you shall require him to understand quietly and without any former prejudice of judgment that which you have in chardge to saye from us, and thereuppon you doubt not but he shall cleerly see our honorable,

just and plaine dealynge in this cawse to be such as, yf he will set apart the offence that percase as a man of warre he hathe conceaved against the Prince of Aurange and his partie, and will also, like a good Governor for the Kinge, desyer that, without further bludshed or expences of treasure, the Kinge his master's subjects maye be reduced to an universall good obedience, sucheas is due for them to the King as a Duke of Burgundie, yt is not to be doubted that there may be meanes used not onlye to staye them from yeldynge to Fraunce, but also to recover them to due obedience bothe to the Kinges honor and to the commendation of him as a good Governor, and finally greatly to our contentation, whereby the auncient intercourse betwixt our contries and those of the Kinges maye be restored, which nowe by these civill warres hath been interrupted, yea allmost abolished. And indeede you may saye that for our owne interest, yf good end shall not shortly followe betwixt the Kinge Catholique and his subjects, wee must seeke to provide other places for our subjects to resort unto in waye of merchandise, and so percase settle their trade in short tyme as hereafter they shall not have neede or desyre to returne to those Lowe Contries.

And, havinge thus prepared his mynd to give good hearynge to your speache, you shall declare to him howe upon some probable doubt, which wee had this last somer that, partly by the French practises and partly by the necessitie or some other disposition of the Prince of Aurange, the Frenche Kinge should gayne some entrie and interest to possess the contries of Holland and Zeland, wee dyd thereuppon send a gentleman of ours named Sir H. Cobham towardes the Kinge of Spaine to informe him thereof and to conferre with him and to shewe him our advise howe the same danger might be remeadied; but, by chawnce, our sayd servant, when he had departed from us, fell sick in the waye, so as he could not make such haste to the King of Spaine as wee looked for and as the case requyred; and hereby wee cannot look for answeare soe speedely as wee thought to have had it, when he was depeached from us. And nowe, as wee before tyme doubted and feared, uppon conjectures and uppon such intelligencies as wee had owt of Fraunce, that the Frenche dealt with them of Holland to make offers and to tempt them to adhere to Fraunce, so nowe verie lately wee are made certaine by goode meanes that the practise is far past, and, withowte some speedy staye be made thereof, the French shall have an interest in those contries, and the contries shall receave ayd of them, not only to withstand the King of Spaine's forces, but to become subjects to the crowne of Fraunce. And hereuppon you shall saye that wee find the perilles hereof soe great towardes ourselfe and to our contries and to the posteritie of us and our kingdomes that wee cannot but enter into a more speedy consideration hereof than wee dyd before. And therefore you shall saye that he, as the King's Governor there, maye not thincke it straunge yf wee doe use all good meanes to staye this, findynge it soe dangerouse to our Estate that the possession of theise Lowe-Con-

tries of Holland and Zeland with their isles belongynge to the same, and withe the commoditie of the shippynge, should come to the comandement of Fraunce, as wee shall thinke it noe lesse danger to us than wee have heretofore done of their like enterprise under collor of frendshippe to have subdued the Crowne of Scotland to the absolute subjection of Fraunce, which wee weare forced to prevent to our noe small charges, and yet without impropriatynge to ourselves anie peece of that Crowne or anie particular profitte, as in the sight of the world is manifest.

And, becauwse you shall saye wee will deale plainely with the Governor, he shall understand that wee knowe this intention of the Estates of Holland and Zeland to yeald themselves to Fraunce and of the determination of Fraunce to receave them, even from Holland itselfe and from Fraunce also, and that in suche sort, as yf wee weare disposed to doe that which Fraunce seekethe to doe, wee could, bothe before tyme and nowe also, prevent it. But our meanynge is muche otherwise; for you shall assure the Governor from us, in the word of a prince, that wee have noe greater desyre in this case than to have the King of Spayne our good brother continewe lord of all those Lowe-Contries, as his predecessors the Dukes of Burgundie have done, and that the Estates and people of those contries might be peaceably governed and lyve, accordyng to their auncient maner, without warres and garrisons of men of warre, so as our subjects might enjoy their priviledges and trade of merchandise freely, as in former good tymes they have done, which, as the contries nowe are full of men of warre on all sides, they cannot doe. And you shall saye, howsoever wee and our actions may be sclandered and reported to be rather directed to maintaine and continewe the troubles betwixt the Kinge and his subjects than to end them, our meanynge is otherwise. And, yf wee shall not be credited in affirmynge the same, yet you shall shew him that in reason he ought to creditt us, for that the continewance of theise troubles are most incommodiouse and hurtfull to our subjects of anie others, besydes the Kings owne, and the quietnes of the contries should be more proffitable and comfortable to our people than the quietnes of anie other. For at this present wee do dayly see by continewall complaints of our subjects howe they be robbed and spoyled on the seas on bothe partes, as well by the Kings partie as by them of Holland and Zeland; for our subjects trafickynge merchandise are quarrelled withall by the Kings partie as havynge goods of his rebells in their shippes or as havinge traficked withe them. And the like quarrells are made by the Princes men of warre, makynge prise of our subjects, when they fynd them eyther unarmed or weaker than themselfes bicawse they doe trafficke into Flanders. And so dailye, by one meanes or other, our subjects are by theise civill warres molested and spoyled, and the use of their auncient trade of merchandise allmost utterly abolished. And, besydes this, the worst sort of our people are secreatly inlised on bothe partes to serve on the seas,

and suche they be, for the most parte, as by coulour of service with the one or withe the other, become commen pirates : whiche mischiefs doe soe daily increase to the offence and hurt of our people as good reason movethe to wishe some good end of the same. And, yf the Governor shall well consider hereof, he cannot but be persuaded that, even for the interest of our own subjects, wee doe desyre to have these matters attained. And yet, yf the Governour shall to this saye that, yf wee would plainly take part with his master to subdue his rebells, they could not continew in their rebellion, you may saye, as of yourselfe, that you thincke that, yf wee should perceave that the Kinge would permitt his subjects to enjoye their liberties and to be governed peaceably, and that they would not with those conditions and good assurances thereof submitt themselves to the King, wee would not spare to joyne with the King to compell them to come to reason. But, as the matter appeareth nowe to the world, the warre is made upon them to constraine them to lose their liberties, and so thereby the state of the contries should be altred, and then the use of our subjects intercourse would also be altred; for, where contries be governed and replenished with men of warre, the haunt of merchandise will cease. And all our desyer is that the Kings Lowe-Contries might be in their auncient estate peaceably governed and so become a resort of merchants freely from all parts of the world, as the same hathe been, and as the Kings progenitors, and namely the Emperor Charles, toke therby greatest proffitte, whereas nowe this maner of proceadynge, with fillynge all the contries full of men of warre, dothe bothe drive awaye all merchantes of other contries, and namely dothe diminishe the intercourse of ours, and dothe exhauste the Kings treasours of his other dominions, and maketh his Lowe-Contries, which weare his fountaines of treasures, to be drie and voyd of proffit to the King. All which thinges you maye at good lengthe open to the Governor, as he maye see that, even for the interest of our own snbjects, wee desyre an end of those troubles, but yet in such sorte as the contries maye be free, as they have been, and meete for the use of merchants and not for men of warre.

And you shall further saye that, to prevent the speedie prosecution of this matter with Fraunce, wee have sent a gentleman to the Prince of Aurange and to the Estates there to lett them understand that wee can noe wayes allowe of anie such wayes to be taken betwixt the French Kynge and them, as wherby the French Kynge should possesse anie part of those contries belongynge to the King of Spaine, with whome wee are in league to defend the same agaynst Fraunce, even by speciall treaties. And, becauwse wee have thought that it wilbe answeared by them of Holland that, rather than they should by warre be subdued and deprived of their auncient liberties and their contries and the people thereof destroyed and their posteritie extirpated, they wil resort to Fraunce for their defence, we have given commission to be sayd unto them that wee have sent to the King of Spaine to move him to receave them

into his mercie and to accept them as his humble subjects and to grawnt to them such benefitt of their liberties, as in reason and by former grawntes of the King and his predecessors are due to them. And wee have adventured and presumed to arsure them, and so wee hope of the King's honor wee maye, that, so as the King maye be assured of their obedience and loyaltie, he will, as a prince of honor and clemencie, yeald to them his mercie and their auncient liberties. And wee have willed them to be not only warned, but charged to staye from anie hastie proceedynge with the French, untill wee maye heare of some answeare from the King Catholique, wherewith they may be moved to come to some good accord as subjects ought to doe with their prince, or otherwise untill wee maye understand by him the Governour uppon what difficulties the lacke of accord doth rest. And to that end you shall saye to the Governor that wee doe, even for the behoofe of the King our good brother, and for the desyre wee have to procure a finall quietness in those contries, most earnestly desyre him to deale as plainely with us as wee doe with him and to let you knowe wherein he thinckethe the difficultie dothe most rest, and therein to deale like a man of honour that hathe chardge (and good will as wee thincke) to governe those contries to their benefitt, and not to be an instrument of the perdition of the people by continewance of warres : whereof you may saye wee have most interest next the Kinge of anie neighbor to those contries, with which our progenitors have had so auncient and straight alliances, and so longe have lived in peace with them and they with our progenitors and our nation, as hathe not been the like in Christendom between twoe contries joyned so together. And therefore wee maye be thought of smale consideration, yf wee would neglect anie good meanes to staye those contries and ours in their auncient amitie, which can not indure, yf ether by the Frenche they be possessed or otherwise brought into bondage. And becawse, uppon this treatie with him, you shall ether fynd him unwillynge to make you anie plaine answeare, but to pretend that he can nether doe, nor saye anie thinge herein, but by the Kings direction, or els you shall find him disposed to give eare to our motions and shewe him selfe readie to devise how the French attempts maye be impeached and the contries reduced to the Kings obedience, it is meete that you be instructed howe to deale uppon the one occasion or uppon the other.

First, yf he shall shewe himselfe precise or unwillinge to heare of anie pacification by our meanes and perswasion, then you shall saye that, yf the necessitie and the danger so manifestlye appearynge of the rendrynge of the contries to the Frenche dyd not move us to be carefull and to provide some staye, wee would nether have sent to the Prince of Aurange anie to disswade him from that Frenche practise, nor yet have sent to him the Governor untill wee had receaved answeare from the King of Spaine. But, bicawse wee thought he would find it as dangerouse to the King his master for those

contries to alienate themselfes to the Frenche, as wee doe understand it bothe for the King and for our owne contries, wee thought that he beynge Governor of those contries would accept our advise for reducynge of the same to quietnes and obedience : which, yf he shall refuse to hearken unto meanynge so well as wee doe bothe for the Kinge his masters benefitt and our quietnes, he shall give us occasion to thincke that he dothe favor the continewance of theise civill warres for some particular respects and not for the service of the King or for his benefitt, whereof wee would be lothe he should be noted. And soe shall you use plaine speaches unto him in that sort. And furthermore you shall use all good meanes that you can bothe by yourselfe and others to let it be knowen to the noblemen, Estates and Cownsellers of the Lowe-Contries what care wee have of the preservation of those contries in their just liberties and how that wee have first sent one to the King of Spaine to move him to receave the Prince and his part into grace and to enjoye their auncient liberties, and have also nowe sent you to that Governor there to signifie to him that, without good regard be had, the Frenche King will shortly be an owner of Holland and Zeland : which, bicawse it shall be a present damage and losse to the King Catholique, and also to us and our realme a danger notoriouse, wee have directed you to the Governor there to conferre with him of some meanes to staye the same, as he shall answeare you, so shall you let the same be knowen to them, how willinge or unwillynge he is to hearken therto. And you shall require suche of that contrie whome you find wyse and not alienated from their naturall contrie to shewe you their advise wherein wee maye reasonably healpe the calamitie of their contries, assurynge them that they themselfes can not desyre more their owne quietnes than wee would be most glad of; and, to perswade them therein, you maye use suche former reasons as in the article before are remembred to be uttered to the Governor to perswade him to thincke the like of us, even for the interest of our subjects whoe by theise troubles sustaine dayly great losses.

Item, yf the Governor shall seeme to make the lesse accompte of the danger by us feared of the frenche intermedlynge with those Lowe-Contries bicawse the French King is now occupied with his owne civill troubles by meanes of the departure of the Duke of Alençon from his brother, you shall tell him that, thoughe it maye soe appeare at the first sight, yet, the same beynge better considered, the perill is the greater. For the Duke of Alençon maye seeme a person meetest bothe to be the authore of a generall and firme peace in France, and also a principall person, withe the forces of France and of Allmaine, nowe at his commandement, to take the enterprise in hand for Holland and Zeland, and not content therewithe but to proceade further to the invasion of the rest of the contries beynge more commodiouse to be invaded by land : a matter you may tell the Governor that hathe been in hand not longe agoe and intermitted only becawse of the inward troubles of France, and not for any good wyll borne to the

Kyng, whereof the Governor maye take light by no smale somes of money lent or given by France to the reliefe of the Prince of Aurange and his part.

But, on the other part, yf you shall find the Governor willynge to heare of our good meanynge and to allowe of some meanes to be presently used by us for the staye of this frenche intermedlynge, then shall you let him understand how well wee shall like thereof, and that, uppon knowledge had from him of his opinion, wee will not omitte anie opportunity to brynge those differences to some good end for bothe partes : wherein wee will have as good consideration of the Kinges honor as anie prince can justly have. And then shall you use conference with him uppon the difficulties, and theruppon shall, accordynge to your owne discretion, alleadge, for the behoofe and defence of the Prince and the States of the contrie, what you shall thincke good, utteringe those speaches as of your owne head, and not usynge therein our name. But yet you shall speedely advertise us therof, wherby wee maye direct you, ether to tarie there to prosecute the matter for the furtheringe of the same or els to returne.

And, in treatynge with the Governor uppon theise matters you shall soe use all your speaches as it maye appeare to him that the care wee have that those contries shall not fall into the hand of the French, is the only cawse that moveth us to deale herein so earnestly at this tyme. And, yf you shall fynd it not unlikely but that he would be content that wee should deale with the Prince and the States to reduce them to the Kings obedience with their suretie and enjoyinge of their auncient liberties, you shall move him that you may repaire to speake with the Prince in our name; and soe wee are content you shall doe and joyne with John Hastings, whome wee have sent to the Prince, to impart to him your doyngs with the Governor and his answears. And thereuppon you shall move the Prince to such conditions as maye seeme to you reasonable to assent unto with his suretie and the libertie of the contrie. And, yf ether you shall not find it convenient to motion the Governor to be licenced to goe to the Prince, or that he will not graunt it, then shall you find some meanes as you maye with suretie to advertise the Prince of so much of your negotiation as shall be meete for him to knowe. And, because you maye lacke oportunitie to have a trustie messinger, so as you shall be driven to write for that purpose, you shall have a cipher to serve between John Hastings and you, for to put such parts in ciphre as shalbe meete to be secreatly advertised.

You shall doe your best indevour as is partly before remembred, to let the naturall persons of those Love-Contries, that are of anie valour and that be not altred to the Spanishe nature, understand how carefull wee are of the liberties of that nation, and yet no otherwise but to remayne subject to the Kynge as in the right of the Dukedom of Burgundye.

And, whilest you continewe there you shall use all good meanes to understand the

nombers and forces of the King of Spaine and where they be placed and used and what increase cometh to the same by the late arrivall of the shippes that came this present moneth from Spaine. And, touchinge those shippes, you shall declare to the Governor how by our order to our ports the same have been well used and relieved with victualls and all other necessaries.

(*Record office, Cal*, n° 424.)

MMDCCCCXCVI.

Instructions données à John Hastings.

(29 octobre 1575.)

Divers messages reçus soit du prince d'Orange, soit d'autres personnages. — Réponse à y faire. — Motifs pour ne pas traiter avec la France. — Appui peu solide. — Dangers auxquels ils exposeraient leurs libertés. — Messages adressés au roi d'Espagne et à Requesens pour la confirmation des privilèges. — Services déjà rendus par les Anglais au prince d'Orange. — Il faudra demander à quelles conditions il consentirait à traiter. — Le prince d'Orange n'a rien à attendre de la France; il ne peut oublier comment les Français ont abandonné son frère à Mons. — Henri III est hostile à la religion réformée. — La reine désire rétablir la paix; mais, si elle devait être entraînée à une guerre ouverte contre le roi d'Espagne, elle voudrait connaître d'abord les ressources dont le prince d'Orange dispose. — Réponse à faire à la communication secrète du comte de Culenbourg. — La reine, avant de prendre quelque résolution, soit de prêter de l'argent, soit d'intervenir les armes à la main, désire connaître exactement les ressources de la Hollande et de la Zélande.

Instruction for John Hastings to be sent into Holland to the Prince of Orange.

After that you shalbe well informed both of our message sent to the King of Spayne by Sir Henry Cobham and also of the like which nowe Mr Robert Corbet shall have to the Gouvernor in the Lowe-Countries, and have also ben enformed of the messages lately sent hither from Holland, first from the Prince by meanes of one Calvart, a servaunt of the Princes abyding in London, and lastly of on other from three persons of the States of Holland by Edward Chester, without knowledge of the Prince (as Chester was informed), you shall spedely repaire with our letters of credit both to the Prince, and with others also to the States there. And you shall first deale with the Prince apart and inform him what we have understand by report of Calvart, the somme whereof was that he and the States were now occasioned to provide otherwise for themselves then heretofore they had done, which was to requier ayde of sum prince being a neighbor

to them, consydering their unhabilitie to endure any longer the defence of their Estates against the forces of the King of Spayne, which did daily increase, and therefore he semed to give us knowledge that, seing they had not receaved heretofore any hope of our relief, they must accept the offer of Fraunce, if otherwise wee would not take them into our protection.

And, concerning their message, you shall saye that wee have good cause to allowe of this playne manner of dealing with us. And, where he pretendeth that he looketh not for help from us, bycause he saith that neither he, nor the States could have any resolute aunswer of comfort from us uppon their ofter sending, and therefor shewith his disposition to be to take the offers of Fraunce, we are very sory to thinke that his necessite shuld be such as is sayd to be, but mosst of all sory to think that, either the Prince, being a man of such understaunding, or the States of the countree can think it good for them to put themselves into the power of Fraunce. And, for the first concerning his necessite that should compell him and the States to seke ayde of sum other prince, as we are sory to hear thereof, so we also (as one that meaneth as well, or rather we may say better to the preservation of him and that countree then any other prince christene doth) ar desyrous to understand the true estate of his whole cause, and we do require the Prince to communicate the same with us, which he may be sure (howsoever he may be abused otherwise) we both shall wishe it better and shall make it rather better than wors; and therefor we ar desyrous to knowe the same and specially uppon what points of difference the last treaty of Breda brake of, and how farr he and the States may yeld therein, and what ar the forces of the King against him, and what ar the forces of the Prince and his party, with such other questions to be answered mete to gyve knolledg of his habilite to withstand his enemies. And you may say that, howsoever necessite may move him to seke sum relief, yet ther is no probable reason that can mainteyn it to be good for those countrees to be at the commaundment of Fraunce, no, nor at this time can it be thought that Fraunce can yeld them any help to purpos, the French King being lately so encombered by the separation of his brother the Duke of Alançon from him, with so great a party, as in no wise he can now attend this entreprise. And, if the Prince be born in hand that this departure of the Kings brother is a devised matter betwixt the King and him for the Kings advantage, whereby he may imagyn that the French King shuld spedely end his troubles and thereby be the more hable to relief the Prince, you may assure him that therein he is abused; for it is well known to be that the departure of the Duke of Aleanson was for the savety of his life and for the help of those which ar oppressed, and that the Kings troubles thereby ar greatly increasid. And, though the French King could now help the Prince, yet no man will think that he will so doo, but for his own profitt and to make his gayn of them, so that, whilest those Estates should flee one daunger

of oppression by the Spanyards, they shuld both endure the forces of the King of Spayne and be subject and oppressed as greatly by the Frenche. And, where as now the quarell of the Prince and the countrie is for their liberties, they shuld, by seking ayd from Fraunce, be sure to leese all libertes in the end. And, though the Prince may imagin that the French King will make them offer of assurance of their libertees, as it is likely he will at the first, yet, how those people of Holland can or will endure the rule of Frenchmen, having of old tyme been in ennemity with them, it is good to be thought on aforehand that, upon the miscontentment of the naturall people of the countre against the French, ther shall arrise a greater civill ware amongst themselves then is yet seen, to the total daunger of the countree. But you shall saye, consydering this cause is of so great weight as it is not sudenly to be determyned what were best for the Prince and those countrees, you shall saye wee having more care for the Princes preservation and the countrees than he conceaveth of us, and surely bearing more good will to the public weale of those countrees then any prince christenne doth, have thought it necessary to enter into a furder consyderation of this cause. And, for that purpose that we might better conceave what were meete to be don, we have sent you to him to conferre with him both to understand his intention and to shew him also our meaning. And so you shall begyn to shew him that we having this sommer had som doubt of the yssue of these warres, we did send our servaunt Sir H. Cobham to the King of Spayne with an ernest message to advyse the King to accorde with his subjects in reasonable sorte, and, by reason that he fell sicke on the waye and that without fayning, as we heare saye it hath been reported to the Prince, he could not make that haste that we desyred, so as we have not yet had any aunswere, but doo shortly look for som. Nevertheless, upon declaration to us of this last message by Calvert, the Prince's servaunt, we fynd it very necessary for us to seeke all other means to procure the preservation of those countreys in theyr auncyent liberties, bothe from the conquest of Spanyardes and from the possession of the Frenche. And therefore we have presently sent a gentleman of ours, of good credit and experyence, namyd Robert Corbet, to the Gouvernor for the Kinge to leye before him the danger of provoking of the States of Holland to relinquishe that Kinges obedience, and to move him to have consyderation to prevent the same by more reasonable dealing with them. And to that end we have willed our servaunt to use very many urgent reason to move him to finish these troubles rather by treaty then by warre. And, besyde that, we have willed that he shall plainly understand that we have suche an interest for our oun own countrys to have those Lowe-Countryes governyd peacably after theyr auncyent manner and accordinge to the graunts made to them by the Kings progenitors, as we may not neglect any good meanes, as a neighbour to those countreys, to procure them peace and quietness, as heretofore they have had.

We have allso willed a reasonable aunswer to be made to the Governor, yf he

should object (as dyvers times both he in his tyme and the Duke of Alva before him hath don) that, yf we wold eyther gyve suche ayd to the King, as they pretend we are bound to doo by treaty in case of invasion of his countries, or that we wold banysh all them that doo resort to our realm, namely them of the Religion and shutt our ports against all such as doo withstand the King's power in his countreys, the troubles wold soon be at an end, and the King should have perfect obedience of his subjects. And in deed you may tell the Prince that, though he seme doutful that we doo not favor him, nor take regarde of his estate, yet, yf he wold consyder how long we have forborn to satisfye the King in this his request and many such lyke to have ayde of us (for which be hath great colour by force of the auncyent treatyes betwixt the Emperor Charles and our deer father King Henry the Eighth), he shuld fynde that we had, in denyeng the same, greatly offended the King, howsoever we knowe yt is for the tyme dissembled, and so thereby not neglected the Estate of the Prince and of these countreys now assayled by the Spanyards. And therefore, yf the Prince wold consyder how many ways we and our religion ar subject to the Spaniard's rancour and deef malice, for the favours that his subjects, fleing into our relme, do manny ways receave, he wold confesse that no prince, nor country is, nor hath bene so beneficiall to him and his cause. And so, when you shall perceave him therein persuadid as reason ought to doo, you shall let hym know that wee fynde the continuance of this warre for hym so chargeable and subjecte to alteration, and lykewise, though wee shuld for his releef doo any acte overt, wee cold not but looke thereby to enter into an open warre, whereof what might be the yssue is most uncertain, and yet most certain thereby our own contreys and people shuld be wasted, that, fyrst before we wold enter to make any resolution for any open ayding of him or for not ayding of him at all, wee are very desyrous to have the wholle cause better wayed, and to assaye, by all good means that we may, to procure an ende of these troubles by accorde. And for that purpose have wee fyrst sent into Spayne and now to the Commendador the Governor of the Lowe-Countreys to use all persuations to that ende. And, to that ende allso, we sende to him (the Prince) you our servaunt to conferre with him and to see yf by treaty by our means the cause might he ended, and allso to inform him of the dangers to proceed with Fraunce, and of the uncertainties and inconvenyences that should followe for us to enter into an open quarrell and warre with the King of Spayne. And in all these you shall move hym both to hear you and utter hys mynde, pressyng hym in your conference to understand the lowest conditions that are by hym and the contry to be required.

For the manner to ende these troubles by treaty, you shall require to know the manner of their former proceedinges and whereupon the difficulties did rest, that wee, being advertised thereof, might doo our best to helpe them.

And, for the course of Fraunce, you may not only remember the unreasonableness of the tyme too looke for ayde of Fraunce or to expect a short ende thereof, but allso make hym understand how odious the nation of Fraunce will be to the people of Holland and the other Lowe-Countreys, and allso how dangerous it may be to hym for his owne estate, having ensamples of former misusages of divers noble men of Naples, and namely of the Prince of Salerne, when they had submytted them selves to the french government how they was neglected and left to extremities, notwithstanding golden offers in the begynning. And he must not forget the late stratageme of the French at Monts, where his brother Ludovic was abused by them to his greate daunger; nether may he thinke that the Frenche King will of his owne disposition bear any favour, in ayding of them in Holland, to the contynuance of the Protestants' religion, consydering how he seeketh to subvert it in his owne countrye, even to the endangeringe of his crowne.

Now for the matter movid for no to receive him and the countreys of Holland and the ..... into our protection, you maye say that can not be but with an occasion of open warr pre ..... to ensue thereof betwixt us and the King of Spayne; and, percase allso in respect of religion, the French King, if he can master and subdew them of the Religion in France, may be induced to joyne with the King of Spayne agaynst us. And, when we consyder how uncertaine and costly that warre may be, yea how harde a matter in justice ... shall be afore God for us to take the possession of any of those countries whereto we have not made any title, we shall require the Prince that it may not be thought a lack of good will in us to the Princes' preservation and of the Estate of those countries, yf wee do fyrst ..... all other means to doo them good and bryng some ende to their troubles, and to take some furder tyme to be advised whe ....., we shall in suche sorte enter into a warre with the King of Spayne, and how the same may be maynteaned, which, yf we should at any time be movid or forced to doo, yet wisdom wold that aforehand we shuld forsee that the greate wealth of our subjects, that is at this daye in the King of Spaynes dominions and namelye in Spayne by waye of merchandise, shuld not be subjecte to the seasure of the said Kinge of Spayne. And therefore you shall conclude with the Prince not to conceave any manner of lack of favour towards him and the preservation of those countries in their ancient liberties, but that we doo differ some tymes from resolution ... to that which he hath demanded of us, untill we may both be better informed from thence of his estate and see some yssue of our other kynde of proceeding with the King or of our messadg now sent to the Governor, with whom we have willed our servaunt so ernestly to deale as to mak hym to thynk that we mean not to our pour to suffer the Prynce, nor his party in ther just causees, standyng only in defence of ther lyves and lefull libertyes, to be vanquished.

And, for that Edward Chester cam, as he said, with a secret message from the Conte

of Collingbourg and twoo others of the States of Holland, whereof you are heere to be informyd, our meaning is that you shall allso by the means of Edward Chester seeke to speake with them and give them to understand how well we lyke of theyr devotion rather towards us than towards Fraunce, whereof they may be assured they shall never repent them selves, but shall fynde us as carefull for them as we can be for any next to our own; for so we accompte of their neighbourhoode and of the auncyent naturall love betwixt our people and that nation as we cann, nor will not omyt any reasonable means to procure to them restitution of their auncyent libertyes. And you shall use the lyke reasons to them for the aunswering of their demands and offers, as you are instructed afore to use towards the Prince of Orange, altering suche parts thereof as you shall think meete for the diversitye of their persons. And, because we thynk you shall fynde them more unwilling to depend on the French than percase you shall fynde the Prynce of Orange, you shall doo your best to mayntayne them in that unwillingness [1].

And, because Edward Chester reported from them that they desyred an ayd of us of xij^{m} liv. a monith for a yeare, and from thence, after one yeares ayde gyven to them, we shuld receave the revenues and profitts of the countries of Holland and Zealond, which was esteemyd to above one thousand poundes sterlinge, although wee wold not have you directly to deal therein with them in our name, yet of your self you may seem to use speeches thereof and say that, because you cannot tell how we may be movid with necessite of their estate at your returne to assente to their releefe, you wold not returne ignorant what to saye thereof, yf the matter shuld newly come into deliberation. And to that end you shall require to understand what are the accustomyd yeerly revenues of those severall countreys in tyme of peace, and how now, in these tymes of troubles, the same or any parte are aunswered. And you may well object to them that, though they shuld be ayded from us with xij^{m} liv. or x^{m} liv. a month or with lesse for a yeere, yet it cannot be probable that at the end of the yeere the countrey shalbe hable to paye any thing of value to us, as well because of the former wasting of the countrey, as for that theyr own... must be allso maynteyned and contynewid, so as you may as of your self object that there is lyklyhode how, after one yeere, no nor after ij or iij, we might have any recompence or help to maynteyne the warres that we shuld sustayn against the Spanyards for defending of those countreys, but must. . . ., if we shuld tak the matter in hand, to provyde both for a warr for manny yeeres, and some

[1] Wilkes écrivait, le 20 août 1575, à lord Burleigh, que le prince d'Orange, pour s'assurer l'appui de l'Électeur-Palatin, lui avait fait espérer qu'on remettrait la Zélande entre ses mains. (*Record office, Cal.*, n° 310.)

place convenient for our marchants to resort unto duryng the trobles. And so our meaning is that you shuld, as for your selfe, use all manner of arguments by objections or questions to come to the particular understanding of theyr estate, what hope were to be had for us to be benefyted by them or by retayning those countreys in our protection, that at your return we may not be ignorant of such things towchyng ther power as wer mete to be first known before any resolutions can be taken.

(*Record office, Cal.*, n° 425.)

MMDCCCCXCVII.

John Hastings au comte de Leicester et à lord Burleigh.

(Londres, 29 octobre 1575.)

Il se rendra d'Harwich à la Briele. — Il leur adresse un livre sur la Hollande et la Zélande. — Éloge de M. Calvart.

Hering of some soldiours assemblid, as welle owte of the Dutche churche, as by Mr Chester, tho no hundreds, yet lesse they or anie of them mought have faln down abowte the tyme of my goinge, and so speche risen thereof that other mought have brought, ether to Her Majeste or Your Honours, which I wold seke to avoide, I have therefore cutte of (for this present) that occasion and taken bothe therfore and for the better passage (as I hoope) the waie with my companie to Harwiche and soo to the Brille. And I have sent this booke to Your Honour, with desire that it maye please you to considre of th'articles in the 196 leafe with suche as it shalle please you; and besides (if it soo like Your Honours) that it may please you for want of a better (fit for Her Majestie) to present the same to Her Highnesse to behold the townes and villages and the commodities and manner of government bothe of Hollande and Zeeland and the reste there sett furthe. And thus, with the wishe of happie successe unto your honourable and vertuouse desires, I humbly take my leave.

From my lodginge in London, the 29th of october 1575.

I have hadd some reference with Mr Calvart, and finde him (in my judgment) a propre man.

(*Record office, Cal.*, n° 428.)

MMDCCCCXCVIII.

Le Conseil privé à John Hastings.

(Windsor, 31 octobre 1575.)

On le charge d'appuyer vivement près du prince d'Orange la réclamation de certains marchands anglais.

(*Record office, Cal.*, n° 431.)

MMDCCCCXCIX.

Mémoire d'Hopperus.

(Novembre 1575.)

Exposé des points soulevés par la mission de Cobham.

De las cosas de Inglaterra.

Para proceder con la gracia de Dios lo mas claramente que se pudiere en las cosas de Inglaterra, que se tienen al presente entre manos, que han venido del Comendador-Mayor, y guardadose hasta la venida del Embaxador de aquella Reyna, que esta agora aqui, conviene saber que todo consiste en tres puntos. El uno es de ciertas cosas, que por parte de Su Magestad se han propuesto y pedido a la dicha Reyna en virtud del tratado hecho con ella en el año de 1573 y de otros precedentes; el otro, de lo que la dicha Reyna antes de agora ha propuesto, en respecto de tener sus embaxadores ordinarios de una parte y de otra, como se solia; y el tercero de ciertas requestas de particulares Ingleses, que piden, por virtud del dicho tratado y de la declaracion que dello se ha seguido, la restitucion de sus bienes embargados antes de agora en España. De todos tres se tratara, y de cada uno aparte, para entender la substancia dello y los papeles que dello dependen y juntamente del fundamento de donde proceden.

Lo que se pide por parte de Su Magestad.

Tocante lo que se ha pedido por parte de Su Magestad, se dira primeramente lo que

se pide, segundo lo que se responde por la de la Reyna, tercero lo que se ha hecho en ello, para entender el termino en que esta la negociacion.

Los puntos y articulos que se piden, son seys :

1. Que la dicha Reyna no admita, en su reyno y pays, los moradores de las villas y lugares de Holanda y Zelanda, ni otros que son rebeldes o han tomado las armas contra Su Magestad su principe natural y soberano, antes los haga salir con sus fautores y adherentes;

2. Que no los dexe entrar, ni negociar en su reyno, prohibiendolo por edicto publico so pena de personas y bienes y de destierro, conforme a los tratados;

3. Que la dicha Reyna haga prohibicion publica a sus subditos y vassallos que no vayan a los payses rebelados, ni lleven a ellos armas, ni municiones, ni los provean de victuallas, ni tengan en ellos comercio;

4. Que se declare enemiga de los dichos rebeldes y como tal los persiga;

5. Que haga una armada para assistir a Su Magestad contra los pyratas a fin que este limpia la mar;

6. Que revoque y haga bolver a todos sus vassallos que estan con los rebeldes o andan cossarios por la mar.

De todos los quales puntos y articulos se trata mas en particular en un escripto en latin, y mas succintamente en otro en frances traduzido en castellano, y juntamente en otro escripto de replicas.

Fundandose lo que se pide en los tratados del año de 1495, en el 4° y 5° articulo, y el 7° del de 1529, en el 4°, 5°, 6° del de 1542, y en el ultimo del de 1573.

Lo que por parte de la dicha Reyna se ha respondido a los dichos puntos y articulos que se piden, es :

Primeramente, que ay mucha differencia entre el pedir una cosa por virtud de tratado, lo qual no se puede negar, como devido en justicia, y que conforme a esto esta presta a echar de su reyno todos los rebeldes de Su Magestad, que personalmente se le han nombrado en tal caso que se hallen alli, lo qual hasta agora no ha parescido, y tener en especial mucha cuenta con mirar por sus fautores, a fin que no hagan daño, si bien ella no sabe a quanto se puede estender, ni tampoco se hace mencion dello en los tratados que Su Magestad haga lo mismo en respecto de los fautores de sus rebeldes, que estan en sus reynos y payses, o pedirla por via de amistad, lo qual por diversas causas se puede negar o diferir, como cosa que se otorga de gracia, y, presuponiendo esto assi en general, se dize en particular, en quanto al primer articulo que trata de echar de alli a los rebeldes, si bien por los tratados viejos se dize que los rebeldes se han de echar de una parte y de otra, pero no como se han de conoscer, que esto se trata solamente en el acordio del año de 1573, en el segundo articulo, es a saber que Su Magestad escriva a la Reyna, nombrandole expressa y particularmente los rebeldes que estan

en su reyno y payses, con lo qual dize que no se ha cumplido, pidiendo que se echen de alli generalmente todos los que son de las dichas villas de Holanda y Zelanda y otras, porque assi, como esto no se entiende de los muros dellas sino de la gente, quede con su libre voluntad viven alli en rebelion, aquellos se deven nombrar especificadamente y no comprehenderse en terminos generales, visto que ay mucha gente honrrada, que, por estar en paz, se salen mientras duran las revoluciones.

2. Applicando las mismas razones en el segundo articulo que trata de excluyr a los dichos rebeldes, de los reynos y payses de la dicha Reyna.

3. Que, en quanto al tercero que trata de que los subditos della no vayan a los rebeldes, dize que querria que sus vassallos se abstuviessen y dexassen de tratar con ellos, y cree que son pocos los que lo hazen, pero que no se puede prohibir, porque los payses de Holanda y Zelanda son comprehendidos expressamente en los dichos tratados como payses de comercio, y los de la Estapla de Londres tienen particular obligacion a ello, si bien ella holgara que sus subditos cessen por algun tiempo del comercio.

4. Al quarto articulo en que se le pide que se declare enemiga de los rebeldes, dize que, en quanto a esta declaracion, los tratados contienen solamente que se deve hazer contra los estrangeros, y no contra los rebeldes de casa, y que assi se ha acostumbrado siempre, de lo qual ella no se quiere apartar.

5. Al quinto articulo, dize que no esta obligada por los tratados a armarse contra los pyratas, pero que lo haze diversas vezes de su proprio movimiento, y lo hara todas la que bien le paresciere.

6. Que, en quanto al sexto articulo en que se le pide que revoque y haga bolver sus subditos que estan y andan con los rebeldes o pyratas, responde que procurara hazerlo, pero que por los tratados no esta obligada a ello, y es muy contra su voluntad que algunos de sus vasallos anden con los rebeldes de Su Magestad y que nombrandoselos lo remediara.

Usando por fundamento de dos de los dichos tratados de que arriba se haze mencion.

Tocante todo lo que en esto se ha hecho, es que, no haviendo querido la dicha Reyna escuchar a nada categoricamente, los rebeldes de Holanda y Zelanda tratan, conversan y negocian libremente en Inglaterra, y reciprocamente los de Holanda y Zelanda son ayudas de alli por via de comercio y pirateria, y juntamente por hecho de armas, tanto que no se toma ninguna plaça por parte de Su Magestad en que no aya muchos Ingleses. Digo categoricamente por que, como ella dixo al principio que ay grande differencia entre las cosas que se piden por virtud de los tratados y por forma de amistad sin obligacion, entre las quales pone los dichos articulos, y demas desto dize haver entendido que algunos de sus subditos son maltratados en España, lo qual no puede creer. Que su intencion era embiar presto aca una persona para tratar de esto y de otras cosas, en lo qual dize el Comendador-Mayor que se comprehende la negociacion de los dichos seys

articulos, y assi lo escrive Boiscot (que esta alli por Su Magestad) que se lo havia dicho la Reyna y se vee claramente por sus cartas que ha escripto a Su Magestad con el que dezia que queria embiarle, que esta al presente aqui.

Lo que pide la Reyna de Inglaterra.

Viniendo a lo que pide la Reyna de Inglaterra, en que se entiende que ay algunas cosas particulares en especial concernientes los reynos d'España de que no se tratara, ay una general que se ha propuesto antes de agora cerca de tenerse embaxadores ordinarios de la una parte y de la otra.

De lo qual començo a tratar la dicha Reyna el año passado con Mos. de Zweveghem por forma de platica y no de otra manera, como se vera por la relacion que della hiço.

Lo qual haviendose escripto y embiado a Su Magestad se refirio por su mandado en Consejo d'Estado, que si bien no huvo cerca dello materia de deliberacion, visto que era solo platica para saberse lo que passava, todavia se dixo por todos los del Consejo unanimemente que por muchas razones no convenia en manera alguna que aya aqui embaxadores ingleses no catholicos ; y como diz que el que ha venido, ha propuesto algunas cosas cerca de esta materia, se podra mirar, haviendo visto lo que propone, lo que convendra hazer.

De los particulares.

Como, despues del tratado del año 1573, para cumplimiento del, en quanto a la restitucion de las haziendas de ambas partes, se ha hecho sobre esto un acordio particular, para que los que no fueren comprehendidos en el, puedan yr y pedir el desembargo de sus bienes, y que se haga en esto buena y breve justicia, como paresce por el accordio, estan aqui solicitandolo, eu virtud del, dos mercaderes ingleses, de que el uno tiene embargados sus bienes en Sant-Lucar, y el Duque de Medina Sidonia ha escripto sobre ello a Su Magestad, al qual se havia de responder que sepa si se ha publicado alli el acordio y si verisimilmente los que piden la hazienda son dueños della, sin saber lo que en ello se ha hecho, encomienda el negocio Mos. de Zweveghem. El otro es un mercader ingles que tiene embargadas diversas deudas en Castilla la Vieja, de que pide el desembargo por cierto escripto que yra con esta, sobre el qual se ha apostilado que se sepa en que terminos se halla el negocio, que lo encomiendo el Comendador-Mayor.

(*Archives de Simancas, Estado, Leg.* 829, fol. 100.)

MMM.

Mémoire d'Hopperus.

(Novembre 1575.)

Même objet.

Como se han propuesto ciertas consideraciones en respecto de lo que se trata con Milort Coban, embaxador por la Reyna de Inglaterra, ha parescido cerca dello, despues de lo haver maduramente examinado, que, si el negocio esta ya resuelto absolutamente por Su Magestad, no ay mas que dezir, sino obedescer promptamente, como se deve, salvo que, mirando bien la materia, el sumario de toda ella se reduce a tres puntos.

El uno lo que se deve hazer en respecto de los seys puntos propuestos por parte de Su Magestad;

El otro lo que se deve hazer en respecto de lo que la dicha Reyna propone tocante el hecho de los embaxadores ordinarios que se han de tener en ambas partes;

Y el tercero en que forma se ha de responder al dicho Coban cerca de lo uno y de lo otro.

De los quales tres puntos se dira por orden lo que paresce que conviene al servicio de Dios y de Su Magestad.

En quanto a lo primero, como lo que se pide por parte de Su Magestad esta fundado notoriamente (a lo menos por la mayor parte), en derecho y razon, conforme a los tratados antiquos, y para venir a esto se ha hecho el del año de 73, que sin esto no solo sera de ningun fructo, mas aun de mucho daño, como hasta aqui se ha visto por experiencia, sin que la dicha Reyna aya hecho jamas nada, antes dize muy expressamente que no entiende estar obligada a ello por virtud de los dichos tratados, mas que se puede tratar por via de amistad, dando a entender por diversas maneras que el dicho Coban lo traya en comission, lo qual paresce que no, y que no se deve desistir desto, sino antes dezir muy expressamente al dicho Coban (segun se ha muy bien propuesto) que se tiene mucha admiracion de que la Reyna no aya hecho en esto nada hasta agora, sino todo lo contrario, y que quiera sostener que no esta obligada a ello por virtud de los tratados antiquos, lo qual no se halla assi, que haviendo dicho que daria cargo dello al dicho Coban, se vee que no tiene ninguno, concluyendo con esto que se persiste en la pretension de los dichos puntos y articulos, y que la Reyna los cumpla o se nombren comissarios de entranbas partes, para ver que obligacion ay de derecho,

que es la verdadera manera de proceder amigablemente entre reyes y principes vezinos, amigos y confederados, como lo son Su Magestad y la dicha Reyna.

Tocante lo segundo, como por parte de la Reyna se ha propuesto que conforme a la manera acostumbrada se tengan embaxadores ordinarios en entrambas partes, paresce que ay en ello *pro* y *contra*, de donde se podra sacar la resolucion. Al *pro* ayuda primeramente que en todo el mundo se ha admitido, *jure gentium*, que los reyes vezinos, amigos y confederados tengan embaxadores ordinarios en la una parte y en la otra, y es cosa barbara no lo hazer; segundo que, conforme a todas las reglas de cortesia real, en especial tratando con una reyna, es mas que decente que esto se haga, tanto mas haviendose ella offendido una vez, por haver entendido que se maquinava algo contra su persona y reyno, quiere provar agora, con proponer esto de los embaxadores, si se puede fiar enteramente en la amistad de Su Magestad sin buscarla en otra parte; tercero, que, consyderando la necessidad en que Su Magestad al presente se halla, por razon de sus rebeldes, y que tiene buena amistad con la dicha Reyna, de que proceder assimismo mucho util, no se deve dexar de admitir las dichas embaxadas ordinarias, a fin que se muestre por ellas la verdadera amistad; quarto, que desto procedera no se juntara con los Franceses y rebeldes contra Su Magestad, lo qual hara de otra manera, haziendosele demostracion de enemistad con rehusar los dichos embaxadores, pero quedara con Su Magestad, que viendo esto los rebeldes perderan el animo, como se ha visto por experiencia en la poca guerra que al presente se les haze, juntandose con esto que se deve esperar que por este medio se inclinara a admitir los dichos articulos, y hara conforme a lo en ellos contenido, de que en efecto todo depende, sin omitir que por ventura se podria con esta occasion hallar medio para reduzir la dicha Reyna a la Sancta Fee Catholica Romana, sin que se aya de poner difficultad cerca de lo que se puede dezir que sera contra consciencia admitir embaxadas de hereges, porque, haviendose examinado todo muy particularmente por el Santo-Officio, se ha puesto ya por escripto como sin cargo de consciencia, riesgo, ni escandalo se podra admitir la dicha embaxada, a lo qual nos devemos attener sin ponerlo mas en dubda.

En contrario, que siendo la dicha embaxada en si mismo una communicacion amigable entre reyes y principes, admitiendola de un rey o reyna, herege y descomulgado por el Papa nuestro muy Santo-Padre, seria contra Dios y su Santa Yglesia Romana, y no sin gran riesgo de corrupcion por muchos medios, si ya no huviesse algun gran contrapeso de bien que dello procederia, que en tal caso se podria admitir, haziendo restrictiones, como el Santo-Officio ha hecho muy cumplidamente procurando para ello y para mayor seguridad de la consciencia dissimuladamente el consentimiento de la Santa Sede Apostolica. Segundo, seria assimismo enteramente contra la reputacion y grandeza de Su Magestad concediendo a la dicha Reyna todo lo que propone, subjectandose quasi a ella, no haviendo mostrado hasta agora sino enemistad de hecho,

por el ultimo y otros tratados y denegacion a boca de cosas muy legitimas, sin que aya ninguna apparencia de que lo haga mejor en lo porvenir, aunque se admita la dicha embaxada. Tercero, que sera assimismo contra la entera ygualdad de la justicia devida entre dos principes confederados, porque no haziendo nada la dicha Reyna por Su Magestad de lo que deve de derecho, Su Magestad en contrario no solo haria por ella todo lo que deve de derecho, pero aun toda la amistad possible, en especial poniendose por respecto della en cosas de consciencia, que no se pueden hazer, ni permitir absolutamente, sino con las restrictiones que se han hecho. Quarto, que seria grandemente de temer que podria proceder dello mucho mal al pays, assi con la entrada en el de hereges (por muy buena orden que en ello aya) como por el pie que yria tomando mas en todo la dicha Reyna; y juntamente por la yra de Dios que no permite semejantes amistades, sin mucha necessidad, utilidad y otras causas. Sin que haga en contrario que las embaxadas son de *jure gentium*, porque en esto ay excepcion de las de hereges, sino fuere por alguna grande causa, y aun en tal caso no se admite simplemente la embaxada, sino con restrictiones, y, sino la ay, no se deve admitir con restrictiones, ni sin ellas. De manera que, haviendose satisfecho enteramente por los del Sancto-Officio al punto de las restrictiones, a que no se ha de tocar mas, la differencia que resta, es si ay la dicha gran causa, por la qual paresce que no se deve tener lo que se propone de la cortesia, a fin que la dicha Reyna se assegure enteramente de la amistad de Su Magestad, sin buscarla en otra parte y se quite la sospecha que tiene de donde ha procedido el haverse movido a hazer el mal que ha hecho. Porque, como ella no haze nada por en lo que se deve de derecho, no se tiene obligacion alguna de usarle cortesia en cosas de amistad tan importantes como estas, y ha procedido lo que ella ha hecho no solo de la dicha sospecha y offensa pretendida (de que sin embargo no se entiende que el dicho Coban haze alguna mencion), sino principalmente de su heregia y por assegurar su reyno con poner garbullo en otros, y juntamente por las differencias que ha avido por los embargos hechos en ambas partes, sin que assimismo se vea la extrema necessidad y evidente utilidad que se alega. Que demas de que Su Magestad se halla al presente (a Dios gracias) victorioso contra los rebeldes y hereges, que estan con mucha pena y perplexidad, se deve confiar enteramente en su divina clemencia que, con lo que Su Magestad tiene entre manos, se pacificara y porna todo muy en breve fuera de peligro, teniendo (en quanto a la utilidad que puede proceder de la dicha Reyna) por cosa cierta que no se puede esperar della bien ninguno tocante los dichos rebeldes; y al contrario el temerla no se funda en cosa alguna, porque ella se guardara bien de declararse enemiga descubierta de Su Magestad, porque seria sin dubda su ultima perdicion. Que, en quanto al assistir indirectamente a los rebeldes, lo hara siempre, ora se conceda lo que pide o no, de lo qual procedera que, por mucho que se assiente con la dicha Reyna, los rebeldes no se espanten de nada, antes entenderan que ganan siempre,

como lo haze ella, que no procede sino con falsedad y engaño, ora se haga lo uno o lo otro, y esta todavia muy lexos de que en Francia se haga ningun acordio, y que con ello se confedere contra Su Magestad : en lo qual no ternia la menor justa razon del mundo por causa de sola la dilacion de la dicha embaxada, porque ella se guardara bien de fiarse de Franceses ; y, en quanto a decir que por ventura con esta occasion se podria convertir, pluguiese a Dios que fuesse assi! Pero la esperança desto y de todo lo que della se podria pretender, es tan pequeña que, juntandose todo, no es causa tan grande que se pueda poner por contrapeso de la embaxada por ella pretendida, sino antes al contrario.

Lo qual considerado y bien ruminado, paresce que procedera de si mismo una conclusion clara y evidente, es assaber : Que no se ha de venir realmente y de hecho la dicha embaxada pretendida por la Reyna de Su Magestad, sin que primero o juntamente ella con effecto haga alguna cosa mayor y mas cierta, que sea el verdadero contrapeso, como lo seria en parte la pretension de los dichos seis articulos.

Viniendo al tercero punto que es de la forma que se podria tener en la respuesta que se ha de dar al dicho Cobam, paresce que ay en ello tres cosas, de que la una concierne los dichos seys articulos, la otra la dicha embaxada, y la tercera los dos juntos. Es a saber, en quanto a los dichos seys puntos, que con lo suso dicho se diga a Cobam que sera bien que la Reyna se declare y haga conforme a lo en ellos contenido, o por via de communicacion de commissarios de entrambas partes se trate el negocio, sin hazer mencion de la de Brujas, ni de que se hara por via de embaxadores, de la una parte y de la otra. En quanto a la embaxada ordinaria, que no se deseche absolutamente, ni tampoco por agora se accepte, sino se tome un camino medio con buenas y blandas palabras. Diziendo, en quanto al uno y al otro de los dichos dos articulos juntamente, que concediendo la dicha Reyna los dichos seys puntos, Su Magestad assimismo conceda la embaxada, salvo algunas restrictiones, o que se venga a communicacion sobre los dichos puntos y se trate en ella juntamente de la dicha embaxada, para proceder en todo con ygualdad y buena ynteligencia y amistad, como Su Magestad lo dessea. Que con esto se cumplira con Dios y el mundo, conforme a derecho y razon, y no se podra quexar con ella la dicha Reyna de ninguna cosa, como es de esperar que no lo hara, pues esta todo fundado en la pura verdad.

Todo por forma de discurso, etc.

(*Archives de Simancas, Estado, Leg.* 829, fol. 104.)

MMMI.

Mémoire d'Hopperus.

(Novembre 1575.)

Même objet.

Parescer y consideraciones de Hopperus en respecto de las cosas de Inglaterra.

Tratandose al presente de las cosas de Inglaterra, que, si bien miradas, a bulto paresceen pequeñas de prima instancia, son en si de muy gran peso, importancia y consequencia para servicio de Dios y de Su Magestad y bien de sus reynos y payses. Paresce que, para proceder como conviene en esta materia y entenderla de fundamento, a fin de venir a una buena resolucion, es necesario tener entendidas tres cosas, es a saber : primeramente en general los presupuestos que ha de aver y guardarse bien y diligentemente en esta negociacion. Segundo en especial los fundamentos, circunstancias y meritos de derecho que ay en cada negocio que se trata; y tercero en particular la conclusion que se deve tomar.

De los presupuestos.

En quanto a los presupuestos, tocan en parte a la nacion inglesa, parte a la Reyna presente, y en parte a esta negociacion.

Tocante la nacion inglesa, es verdad que, para tratar con ellas cosas publicas, se ha presupuesto siempre en los Payses-Baxos de Su Magestad que si bien se ha de negociar con ella de manera que se procure antes la buena paz, amistad y correspondencia (aunque se quanto se pudiere) que la enemistad y lo que della depende, assi en respecto del comun enemigo ordinario, que es el Rey de Francia, como de la contratacion que ay entre los Payses-Baxos y Inglaterra, que es de mucha importancia, y assimismo de la navegacion destos reynos a aquellos Estados, todavia considerando el natural de la dicha nacion inglesa, que es ser astutos y cautelosos, guardar mal su fee y palabra, y querer engañar siempre a los con quien trata, en especial con alhagos y buen semblante, en que son muy grandes maestros, se trate con ellos de manera que se ande siempre con recato, escusando de darles occasion para quexarse de haverse hecho cosa alguna contra o en prejuizio de los antiguos tratados, usos o manera de proceder con ellos, ni tratar en terminos generales, con esperança del cumplimiento de los conciertos

antiguos, lo qual no hazen jamas, sino declara en particular lo que dellos se ha de aver, como se vee que siempre se ha hecho.

En quanto a la presente Reyna de Inglaterra, se ha de presuponer (y no lo haziendo no se puede en manera alguna negociar bien con ella) que siendo, como es, herege, y por el consiguiente enemiga comun de todos los Catholicos, de que todavia ay una infenidad en sus proprios reynos, y haviendo hecho tiro a quasi todos los Principes de la Christiandad, y principalmente al Rey nuestro señor y al de Francia sus vecinos, y no siendole conforme a esto todos los Principes verdaderos Catholicos, assi ecclesiasticos como seglares, muy amigos, en especial los que della han sido offendidos, antes le harian la guerra si pudiessen, de que procederia su total ruyna, tanto mas juntandose, con los Principes estrangeros, los Catholicos y otros offendidos del pays, es su designo, por obviar a esto, de quedar en su falsa religion, y supprimir los Catholicos del, y conservarle por esta via en paz y en tranquilidad, procurar por todas las vias posibles que los dichos Principes sus vezinos, y entre otros Su Magestad, tengan tanto que hazer en su casa, que les falte el medio para hazerle la guerra, como conviene, que es el solo punto que le conserva la vida, y, procediendo conforme a el, es cosa notoria que los que de tres años y medio aca han començado las presentes revoluciones, apoderandose de las villas y payses maritimos, han salido de su reyno; que despues los de Holanda y Zelanda, que en effecto son todos rebeldes, han sido juramentados, entretenidos y ayudados por la dicha Reyna, tratando con ellos y proveyendolos de victuallas y municiones, y embiandoles gente de guerra. Juntandose con esto que, no contenta dello, ha hallado medio para que hagan lo mismo los Escoceses. De manera que sin dubda alguna se puede presuponer que es esta su intencion, y que quanto haze tiende a esto, y, quanto mas muestra dessear la amistad de Su Magestad, tanto mas recato se deve tener della.

Conforme a lo qual, en respecto de la presente negociacion, se ha de presuponer ante todas cosas generalmente que se maquina por ella algun engaño, notando mayormente en especial que, no haviendo querido cumplir alla con los seys articulos que se le han pedido, dixo, quando vino aca este su Embaxador, a Boiscot que lo traya en comission, lo qual paresce contrario : juntandose con esto que el dicho Embaxador da muestras de quererse yr sin esperar la respuesta de Su Magestad, y aconseja a los mercaderes y particulares ingleses que, hablando al Rey en sus negocios y no despachandose luego, protesten de denegacion de justicia y con esto vayan a Inglaterra, donde se les pagara bien su deuda. Que demas desto los dichos particulares amenazan cada dia que quieren yrse, y usan de palabras muy exorbitantes. Por donde, y por otras cosas semejantes, en especial consyderando bien la qualidad de la materia, paresce indubitadamente que ay alguna maquinacion. Tanto mas que, haviendo embiado aca la dicha Reyna su Embaxador para alcançar lo que ella pretende, y no queriendo dar nada de lo que se pretende delia, haze quenta particular-

mente que, si se alcançare lo que ella pretende, havra ganado otro tanto, sin hazer cosa alguna por Su Magestad, ni dexar de dar assistencia a sus rebeldes, como hasta aqui lo ha hecho, en especial pretendiendo que no es contra los tratados; y, sino lo alcançare (que paresce es lo que ella mas dessea, tanto mas mezclando en esta negociacion cosas del Sancto-Officio, a que sabe que no se ha de tocar) dira que tiene justa causa y razon de quexarse y hazer peor de lo de hasta aqui ha hecho, a lo qual, con la gracia de Dios, se deve obviar.

De los meritos.

Precediendo todo esto, para sobre este presupuesto venir a la discussion, meritos y intelligencia de la materia, se tratara primero de los dichos seys puntos, segundo de la embaxada ordinaria, y terçero de la innovacion de la negociacion, de que por los escriptos del dicho Embaxador se haze mencion.

De los seys puntos.

En quanto a los seys puntos, se ha de presuponer primeramente que son de tal peso y importancia que la substancia principal de los tratados antiguos y entrecursos consiste en ellos, y el dexarlo assi, como la Reyna lo interpreta, seria con entera lesion y muy grande prejuyzio de los dichos tratados, no solo de presente, pero aun para lo de porvenir.

Tocante la disposicion de los Payses-Baxos contra los rebeldes, es cosa notoria y evidente que de los dichos seys puntos y del vivo effecto dellos depende todo lo que se ha pretendido en el dicho ultimo tratado. Que, haviendo sido juzgado por la boca y mano propria de Su Magestad muy indigno y contra su reputacion, grandeça y auctoridad, no fue por ella aprobado con otro fin, sino de venir por este medio a los dichos seys puntos, y lo que dellos depende, sin lo qual el dicho tratado es no solamente inutil y de ningun provecho para servicio de Su Magestad, sino antes de mucho daño, por respecto que, con el comercio de los Ingleses en los Payses-Baxos y la contratacion que tienen con los rebeldes, los dichos rebeldes seran ayudados de lo necessario con los propios bienes de payses de Su Magestad, y assi yra continuando todo de mal en peor, sino se remedia con los dichos seys articulos, de que todo depende. Que, entendiendolo assi la dicha Reyna, no quiere attender a ellos, por no haverse capitulado esto en particular.

Diziendo que demas desto, conforme a los tratados, no esta obligada a ello, que es enteramente al contrario, como se puede mostrar punto por punto. Porque dezir (en quanto al primer articulo) que se ha de nombrar los rebeldes que quieren que se echen de alli, no se halla que se aya de hazer assi, sino que han de ser echados, lo qual se puede hazer en general por un edicto, mandando que todos los rebeldes de Su Magestad

salgan de Inglaterra, y en especial por otro que los de tales y tales lugares (todo lo qual sirve para hazer demostracion de la amistad de los principes y poner miedo a los rebeldes), nombrando en particular tales y tales, que es para la execucion particular. De manera que el acudir solo a lo postrero, sin querer tener respecto a los precedentes, es claramente inventado para defraudar los tratados que no hazen mencion de que aya obligacion a hazer ninguna nominacion, en especial el del año de 1573, en el qual solo la Reyna se funda, lo qual, en respecto del segundo articulo, que trata de no recibir los rebeldes, esta tanto mas fundado, porque, como no se puede saber que gente vendra o no, se han de hazer necessariamente los edictos generales. Que, en quanto a la prohibicion que se pide en el terçero punto, a fin que los Ingleses no anden con los rebeldes, es cosa del todo frivola lo que dize. Que en el tratado del comercio son comprehendidos notoriamente los de Holanda y Zelanda, porque aquello se entiende estando a la obediencia de Su Magestad su principe natural, y no rebeldes contra el, como lo estan agora. Que el dezir por el quarto articulo que ella no esta obligada a declararse enemiga de los rebeldes, sino de los enemigos estrangeros, es gran burla, pues, por el nombre de enemigos contenido en los tratados, se conprehenden mucho mas los rebeldes, como enemigos mas graves y mas peligrosos que los estrangeros, siendo allende desto notorio que el caudillo de los rebeldes, como vassallo de Su Magestad, esta rebelde y enemigo estrangero, pues se vale de los de Alemania, Oostlanda, Francia, Inglaterra, Escocia y otras partes. Tampoco el quinto articulo esta fundado sino en mucha razon conforme a los tratados a fin que se arme contra los pyratas, porque son enemigos del un pays y del otro, y perturbadores de la contratacion y otros hechos de amistad entre ellos. Sin que en manera alguna se pueda negar lo que se pide en el sexto articulo para que revoque su gente que esta a assistencia de los rebeldes, porque, si todo lo precedente se funda en razon de los dichos tratados, como es notorio, y es mucho menos contra Su Magestad que es lo estremo, y de donde ha procedido todo el mal, con mas razon se ha de proveer a esto, como lo mas directamente possible contrario a la buena paz y amistad.

De manera que, en quanto a estos seys articulos, se ha de tener por una conclusion muy absoluta que la dicha Reyna no solo no satisface a los articulos de los tratados, pero aun contraviene abiertamente a ellos, lo qual en ninguna manera se deve tolerar.

De la embaxada ordinaria.

Tocante la embaxada ordinaria se ponen en consideracion tres cosas.

Lo primero, en si mismo interiormente, si segun Dios, en consciencia, y conforme a derecho, se puede tolerar que aya un embaxador ordinario de Inglaterra, que (no haziendo escandalo publico) pueda vivir en su casa a su modo heretico, cerca de lo qual

no paresce, pero sabese de cierto, que no se puede hazer en manera alguna, por ser peccado mortal y procederse por tres grados, y el uno estan pestilencial como el otro, es a saber : dissimulacion del mal que se sabe que en ello ay, como en esto, el consentimiento del exercicio publico del, y de juntarse con el, que ordinariamente siguen l'uno al otro, y no lo puede consentir en manera alguna un hombre catholico, en especial por una embaxada temporal, como lo muestra el exemplo de sanct Juan que, viendo entrar al herege Corintho, se salio de la estuffa porque no se cayesse con sola su presencia.

La otra consideracion exterior es, si la amistad de la Reyna de Inglaterra vale tanto que por ella se aya de doblar en lo susodicho. A lo qual se responde que l'amistad de la dicha Reyna en terminos generales, sin venir a las particularidades, es mucho mas dañosa a la sancta religion, servicio de Su Magestad y beneficio de sus reynos y payses, que la declarada enemistad, y que assi no solo no se puede, pero tampoco se deve, segun Dios y consciencia, consentir en una cosa tan execrable, como tener aqui un embaxador ordinario herege, sin usar de la Santa Yglesia Romana, ni de sus sacramentos, juramentos, officios y otras cosas, que aun es aborrescible delante de Dios y de todos sus sanctos, y no se ha de tener respecto a la esperança del bien que hara la dicha Reyna, porque, segun se dize, no le hara jamas en general a Su Magestad (si bien usara de halagos con algunos ministros particulares para ganarlos), antes lo contraminara siempre, como hastaqui se ha visto por esperiencia, tanto mas que no quiere satisfacer a los dichos articulos, y tambien por tenerle miedo, como si (segun algunos dizen) nos tuviesse ella el cuchillo a la garganta, lo qual es muy ageno, y se guardara bien de tomar jamas las armas contra Su Magestad, por que sabe bien que seria su total destruccion, juntandose con esto que, usando de los verdaderos remedios segun Dios y consciencia y delante del mundo, se deve usar para la verdadera pacificacion de aquellos Payses-Baxos, no se ha de tener con la gracia de Dios ningun miedo, no solo de los Ingleses, pero tampoco de los Alemanes, Franceses, ni de otros qualesquiera.

La tercera consideracion es, si por razon de las particularidades que se piden en los dichos seys articulos, se podria venir a condescender en la dicha embaxada, concediendolos la Reyna a lo qual se dize, que muchas vezes se escoge sin peccado el menor mal, por evitar el mayor, y en especial venir a algun bien, come hizo David comiendo el y dando de comer a su gente los panes de las offrendas, que no podian comer sino solos los sacerdotes, a exemplo de lo qual, si en este caso presente la Reyna huelga de cumplir los dichos seys articulos, por cuyo medio, no solo se evitara verisimilmente mucho mal, por obviarse a muchos robos, derramamiento de sangre y perdida de almas, mas tambien se hara, plaziendo a Dios, mucho bien, con la restauracion de la Santa Fee Catholica Romana, de la auctoridad de Su Magestad y de la pacificacion del pays : no sera mal a proposito, para venir a esto, (si bien sera todavia cosa indigna, pues con-

forme a derecho la Reyna esta a ello obligada) considerar y calcular diligentemente qual de dos pesa mas, es assaber el no admitir la embaxada y estarse assi sin el cumplimiento de los dichos seys puntos, o, admitiendola (mediante que la Reyna acuerde antes o juntamente), gozar del fructo y effecto de los dichos seys puntos, no embargante que sera todavia alguna indignidad, pues, conforme a derecho, la Reyna esta a ello obligada : pero, los queriendo acordar antes o juntamente, paresce (hablando como verdadero Christiano y Catholico Romano y humilde criado de Su Magestad y zeloso del bien de todos sus reynos y payses) que no es posible en consciencia admitir la dicha embaxada.

De la contratacion.

En quanto a la contratacion, de que paresce que la dicha Reyna pide innovacion, es verdad primeramente que no es necessario hazer ninguna ordenança, visto que se ha hecho por el tratado del año de 1573, y no tiende esto a otro fin sino a que los Ingleses hallen medio para poder tratar aqui libremente, sin ser reprehendidos por la Inquisicion, la qual no se ha de permitir en manera alguna, mas podiase ver si sera bien hazer aqui lo mismo que conforme a los placartes de Su Magestad se haze en los Payses-Baxos, es assaber que, en quanto a los mercaderes estrangeros y otros, puedan tratar alli, salvo que no den ningun escandalo, so pena de ser castigados por la Inquisicion, como todo los demas : que a mi parescer sera lo mas que se pueda hazer, si bien no es todavia sin escrupulo, porque las circunstancias de los Payses-Baxos son muy differentes de la destos reynos, lo qual se podra ver por los que tienen el cargo y conoscimiento dello.

De la resolucion.

Viniendo agora con la gracia de Dios a la resolucion que en esto se podra tomar, paresce lo que se sigue.

Es a ssaber primeramente que cerca de lo susodicho conviene entenderse categoricamente en respecto del dicho Embaxador, si tiene cargo y intencion de concertar lo de los dichos seis articulos o de tratar dellos, conforme a lo que la Reyna ha dado a entender que le encargaria, y aqui se tiene por cosa clara que los dichos seys articulos son devidos por los tratados, y no por via de amistad, ni gracias, la qual con todo esto se viene a estrechar por parte de la Reyna de manera que mezcla con esto cosas de la Santa-Inquisicion, que no se deve hazer.

Que, si el dicho Embaxador dize que tiene commision para concertarlos o tratar dellos, que se haga, y, segun succediere, se podra proceder tocante la embaxada y contratacion; y, si dixere no tener comission para ello, se le responda a boca o por escripto, escriviendo assi mismo una carta graciosa en terminos generales a la Reyna, en res-

puesta de la suya, que Su Magestad no dessea en esta vida ninguna cosa como guardar y entretener no solo inviolablemente la antigua amistad, mas aun acrescentarla, assi guardando estrechamente los tratados, como mostrando fuera dellos todos hechos de benevolencia. Que presumiendose y teniendo por cierto que la intencion de la dicha Reyna es la misma, y haviendose propuesto por su parte lo de la dicha embaxada y contratacion, por parte de Su Magestad se han propuesto los dichos seys articulos devidos conforme a los tratados, de que pensava traya comission el dicho Embaxador, siendo la condicion de la verdadera y firme amistad que todo se haga ygualmente del' una parte y del' otra; que, condescendiendo la dicha Reyna en los seys articulos, Su Magestad en el mismo tratado se accommodara a todo lo que ella pretende, en quanto, segun Dios y consciencia, se pudiere.

Que dandose esta respuesta funda en toda razon y justicia, no se concedera a la Reyna lo que pide para venir a su designo, ni se rehusa, para que se quexe, con que se obviara a los dos inconvenientes de que arriba se haze en la ultima presuposicion se haze mencion.

Todo ello por forma de discurso.

(*Archives de Simancas, Estado,* Leg. 830, fol. 161.)

MMMII.

Le prince d'Orange à la reine d'Angleterre.

(Rotterdam, 4 novembre 1575.)

Il s'efforce de justifier les mesures qui ont donné lieu aux plaintes de la reine.

Madame, J'ay receu la lettre qu'il a pleu à Vostre Majesté m'escrire en date du 7e de juing dernier, par laquelle icelle se plaint des pilleries et outrages qui auroient esté faicts par ceulx de par deçà sur ses subjets. Sur quoy certes Vostre Majesté se peut bien asseurer qu'il m'en déplait grandement, et voudrois sur toutes choses du monde y pouvoir mettre tel ordre qui fût au service et contentement entier de Vostre Majesté, ainsi que j'ay tasché par tous moiens possibles le faire, comme le sieur de Rogers, présent porteur, pourra tesmoigner à Vostre Majesté : par lequel icelle entendra aussi pareillement que en effect les choses ne sont si grandes ou énormes, comme l'on a faict le rapport. Suppliant partant Vostre Majesté très-humblement de s'asseurer que je ne

désire rien tant que de luy rendre très-humble obéissance et fidelle service, ainsi que plus amplement j'ay déclaré de bouche audit sieur de Rogers, auquel il plaira à Vostre Majesté en ce cas adjouster foy [1].

Et touchant ce qu'il m'a rapporté de la part de Vostre Majesté qu'icelle voudroit que les marchans estapliers trafficquassent par deçà en toute liberté, sans rien paier de licences ou autres charges, Vostre Majesté se peut pareillement tenir asseurée que aussi bien en cela comme en toutes aultres choses que Vostre Majesté seroit servie de nous commander, nous désirerions luy rendre tout très-humble obéissance. Et tant s'en faut que voudrions au moindre poinct préjudicier aux priviléges et droicts de Vostre Majesté et du royaume d'Angleterre, que au contraire nous serions prests d'employer corps et biens là où Vostre Majesté le nous commanderoit pour les maintenir et advancer, s'il nous estoit possible, afin de pouvoir faire chose que redondast au service et à la grandeur de Vostre Majesté; mais, comme ainsi soit qu'en ceste permission de trafficque gist manifestement la totale ruyne et entière destruction de tout ce païs d'Hollande et Zéelande et de la cause tant juste que nous avons emprins de maintenir, ne tendante sinon à avancer la gloire de Dieu et empescher une cruelle et barbare tirannie et effusion du sang des povres membres de Jésu-Christ, nous nous promettons tant de la bonté et clémence d'icelle qu'elle ne voudroit veoir et moins encor advancer l'entière oppression d'une cause tant convenable au but que Vostre Majesté mesme se propose en toutes ses actions, avec l'entière ruyne de ceux qui lui sont très-humbles et très-affectionnés serviteurs, mesmes considérant que, quand nous serions ainsi destruicts, cela ne redonderoit à nul service, ainsi plustost au désavantage de Vostre Majesté de sa couronne.

Qui est cause que je me suis avancé à supplier Vostre Majesté très-humblement au nom de tout ce païs de par deçà qu'il lui plaise y avoir bénigne regard et nous pardonner si en cela ne lui pouvons obéir, ainsi que de tout cœur désirerions, faisans néantmoins estat de ne laisser pourtant de luy estre et à jammais demeurer très-humbles et très-obéissans serviteurs, comme ceulx qui par cela n'entendons en rien préjudicier aux droicts et priviléges de Vostre Majesté ou de son royaume, mais seullement nous confians en sa clémence et débonnaireté accoustumée nous persuadons qu'icelle ne nous manquera en ceste nostre nécessité.

Escript à Rotterdam, le IIIe jour de novembre 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 440.)

[1] Daniel Rogers avait été chargé par la reine d'Angleterre d'exposer au prince d'Orange les plaintes des marchands anglais au sujet des taxes auxquelles on les soumettait en Zélande sans tenir compte de leurs privilèges. (Voyez tome VII, p. 531.)

MMMIII.

Le prince d'Orange aux membres du Conseil privé.

(Rotterdam, 4 novembre 1575.)

Même objet.

Messieurs, J'ay par le sieur de Rogers, lequel il a pleu à Sa Majesté depuis quelques mois envoyer par deçà, entendu les plainctes des subjets de Sadite Majesté pour les pilleries et oultraiges que par aulcuns de ces païs auroient esté faictes sur ses subjects. Et d'aultant que je n'ay oncques riens plus désiré que de faire par tout très-humble service à Sa Majesté et qu'à ce regard je seroys pas trop marri de luy donner la moindre occasion de mescontentement, vous vous povez asseurer que je tascheray par tous moyens possibles de mettre tel ordre à ce que les subjects de Sa Majesté ne soyent doresenavant molestés ou inquiétés de ceulx de deçà, que j'espère que Sa Majesté en recevra contentement, combien que jusques ores j'ay tasché à cela mesme tant que j'ay peu, comme mesmes ledict sieur de Rogers durant son séjour icy a peu voir et cognoistre, lequel aussy pourra donner tout ample tesmoignaige à Sa Majesté et à vous aultres, Messieurs, que les choses ne sont si grandes ou énormes comme on en faict le rapport à Sa Majesté. Ce que je vous ay aussy bien voulu dire avecq ferme confidence que, quant vous aurez cogneu la vérité du faict, vous tiendrez la main devers Sa Majesté à ce qu'elle n'adjouste foy à tels et semblables rapports sans premièrement nous ouir en nos justes deffences, dont je vous prie très-affectueusement, et aussy que veulliez donner ordre à ce que par les subjets de Sa Majesté ne soit donné occasion à ceulx de deçà de les malcontenter, comme souvent il est advenu, quand les subjets de Sadicte Majesté ont transgressé les ordonnances de par deçà et mesmes les accords faicts avecq eulx.

Sa Majesté m'a de mesmes par ledict sieur de Rogers faict entendre qu'elle désireroit que les marchans estapliers trafficquassent par deçà en toute liberté sans riens payer de licences ou aultres charges : sur quoy je supplie Sa Majesté très-humblement, par ce que je lui escrips à présent, fermement croyre et tenir pour tout certain que comme en toutes aultres choses qu'elle seroit servie nous commander, nous désirerons luy montrer toute obéissance et serons bien prests et volontaires d'employer corps et biens en tout où pourrions faire chose qui redondast au service et grandeur de Sa Majesté ; mais, pour aultant qu'en ceste permission de trafficque gist manifestement la totale ruyne et entière destruction de tout le pays d'Hollande et Zéclande et de la cause tant juste et équitable que nous maintenons, et que nous nous promettons entièrement que Sa Majesté ne voul-

droit jammais veoir la ruyne et oppression de tout ce pauvre peuple, ne désirant que l'advanchemement de la gloire de Dieu, le bien et grandeur, prospérité et advanchement de Sadicte Majesté, de son estat et couronne, je me suis advancé de supplier Sadicte Majesté avoir à tout béningne regard et nous pardonner, si en cela ne luy pouvons obéir. Vous priant aussy, Messieurs, de tenir à ce que dessus la bonne main vers Sa Majesté : sur quoy obligerez une infinité de pauvres chrestiens à prier continuellement Dieu pour vostre bonne prospérité, et de moy seray tousjours bien prest à le déservir en vostre endroict avecq aussi bonne et prompte volonté que je me recommande, etc.

Escript à Rotterdam, ce IIIIe jour de novembre 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 443.)

MMMIV.

Le prince d'Orange à Walsingham.

(Rotterdam, 4 novembre 1575.)

Même objet.

Monsieur de Walsingham, Ayant pleu à Sa Majesté passé quelques mois envoyer par-deçà le sieur de Rogers, je suis esté extrêmement marri d'entendre les doléances que de la part de Sa Majesté il m'a faict pour les pilleries et oultraiges qu'aulcuns en ce pays auroyent faicts sur les subjets de Sa Majesté, de tant plus que je n'ay oncques tasché qu'à faire très-humble service à Sa Majesté et selon mon povoir mettre tel ordre icy que les subjets de Sa Majesté ne fussent molestés ou inquiétés de ceulx de deçà, comme plus amplement escrips à présent à Sa Majesté et aussy à Messieurs de son Conseil, ainsi que vous pourrez veoir par le double de mes lettres qui sont esté délivrées au dict sieur de Rogers, par lesquelles et ce que ledict sieur de Rogers vous fera davantaige entendre, vous cognoistrez aussi les raisons pour quoy nous ne pouvons accorder aux marchans estapliers de trafficquer par-deçà en toute liberté, sans riens payer de licences ou aultres charges. Et comme je tiens pour tout certain qu'ayant à part vous le tout bien meurement considéré, vous trouverez combien cecy nous importe pour éviter la totale ruyne et désolation de tant de povres chrestiens qui sont par-deçà travaillans à l'advancement de la gloire de Dieu, je vous prie affectueusement de tenir la bonne main vers Sa Majesté afin que le tout soit interprété de bonne part et qu'il

luy plaise avoir plustost regard à la justice et équité du faict général que nous maintenons, qu'aux plaintes bien souvent mal fondées d'aulcuns particuliers qui, meus seullement de leur avarice et gaing particulier, n'ont esgard quelconque au bien commun; mais de nostre part se peult Sa Majesté asseurer que cherchons seullement icy d'advancer la gloire de Dieu et puis de voir, en tout bien, félicité et grandeur, accroistre Sa Majesté son estat et couronne.

Escript à Rotterdam, ce IIIIe jour de novembre 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 442.)

MMMV.

James Harvie à lord Burleigh.

(Anvers, 6 novembre 1575.)

Subside remis à l'Électeur-Palatin. — Les Espagnols se sont emparés de Bommenee. — Mort de Vitelli.

Righte Honnourable, My humble comendacions bienge downe unto Your Lordshippe, hit maie plesse Your Lordship to be advartized that, for the payment of the reste of the money unto the Palantin, I have now advis from his factore Gorge Schezer from Colin that he hathe tack up the juste reste on nie of the 50 m^l crownes, which his bills shalbe well paid. I have writen him for an aquitance of the Palatins hande for the recepte ther of, and, this bienge downe, I will advartis Your Lordship of the juste ordar of that acompte, etc.

To advartis Your Lordshipe of owre acorauntes in this parties, that is that upon sondey and mondey laste ther was two greete asaltes downe upon Bomeny by the Comandors men, whom were then repolsed; but aftar warde ther was a jenralle asalte given by the whole campe, and so wine by mene forse, and them of the fortte bienge 500 men weare $^2/_3$ partes slaine of the garison, and the reste were saved be ther shipes. Ther is verie many men slaine and hurte in that entarprins. And nowe they minde to have Sieksse, which is well manede and victeled.

The Marquis Viteley bienge also in filde there, by misfortune his horses caste him owt of his wagen, and so he hurte him selfe and fell sick of an agew and came by ship towardes this towne to have recovered his sicknes; butt, er he cam hether, he deyed upon the watare in the ship and shalbe buried hiere. The Comandadore hathe loste a

good heede of him, for that all the Kinge of Spains wares were rulede moste by his apointement and poleecy, etc. [1].

And this not havinge presentlie any forthere matar to enlarge Your Lordshipe off at this time, I comiette Your Lordship untto the Levinge Lorde who evare prospere Your Lordshipes affairs.

From Antwarpe, the 6 of november 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 445.)

MMMVI.

Avis des Pays-Bas.

(Anvers, 6 novembre 1575.)

Mort de Vitelli. — Nouvelles d'Orient. — Philippe II refuse de payer les banquiers qui, à des taux élevés, lui ont avancé de l'argent.

Marquis Vitello died the iij[d] of this monethe, of a burninge fevour. Bomenye was taken the thirde of october after iij assalts valiently defended. There were 500 soldiors within the towne, whereof 400 died at the breache, th'other 100 fought to deathe. Th'enimy slewe all that were in hit, not sparinge any aige or seckt. The Commendathore lost vj or vij[m] souldiors at that seige.

The Turke hathe proclaimed himself Emperour of Rome, of Constantinapoll, of Traposanna and Alleayer : he prepareth mightilye for warres bothe by sea and lande.

Th'occasion whie the Kinge of Spaine pretendeth to defraude his creditors is that a holye Jesuit hath preched against usurye, that it is not lawfull nether to geave, nor take; yet he hathe dispensed with the King to paie after vij in the cent, where before he paid after xv and xx, wherby suche that loked for xx, shall nowe have but vij and shalbe called

[1] Vitelli passait parmi les Italiens et les Espagnols pour un capitaine distingué, ce qui n'empêcha point ses ennemis de lui faire cette épitaphe :

O miserere Deus, crassi meminere Vitelli
Quem mors præveniens non sinit esse bovem.
Corpus in Italia est, tenet intestina Brabantus,
Ast animam nemo. Cur? quia non habuit.

(*British Museum, Galba*, C. V, fol. 225.)

to accompt for the interest that is receaved, and therby moste of the bannekers shalbe made banckrowtes.

One Genoway, who was called for his riches monarcha and was made, by the King of Spaine, Prince of Salamona, who is broken for v millions, whereby there is a greate uprore amongst the bankers and that he hath undone Genowaie.

The King hathe deferred painge anie thinge before february next and hathe made proclymation uppon paine of death that no man att Andwarpe protest anie bill of contracte in Spaine before that daie.

(*British Museum, Galba*, C. V, n° 67.)

MMMVII.

Robert Corbet aux lords du Conseil (Résumé.)

(Bruxelles, 12 novembre 1575.)

Réponse de Requesens sur les négociations du prince d'Orange avec le roi de France.

First, his awnswer concerning the French Kings practises with the Prince and States of Holland and Zealande [1], wherby he seemed little to esteeme them, affirmming that the King his Majesty had suche advauntages of the King of France that he could easely stay any such dessei gne of his;

That the French King had so muche to doe himself at home that he could not attende to everie forein invasion or conquest, nor yet protection, but breiffly in fine that, if it should so fall oute, that any thing were by him attempted against his masters state and his governement, that then he would defende himself as he could;

Lastely that he would take advisement uppon Her Majesty's message and so give aunswer therunto, with th'advise of the taking of Bomeney.

(*British Museum, Harley*, 285, n° 14.)

[1] Les États de Hollande avaient décidé, le 13 octobre 1575, qu'il y avait lieu d'abjurer l'autorité du roi d'Espagne et de recourir à quelque potentat étranger dont l'appui leur serait assuré dans leurs nécessités présentes. (*Resol. van Holland.*)

MMMVIII.

Robert Corbet à lord Burleigh.

(ANVERS, 16 NOVEMBRE 1575.)

Conférence avec Requesens. — Triste situation des affaires du roi d'Espagne aux Pays-Bas.

Ryght honorable, If I should with superfluus woordes or seremonious frasis seke as it were to begin anewe acquayntens with Your Lordship, I might rather offende then otherwise : wherefore, knowinge Your Honor an enemy to all seremones and findinge my aune natewre far unapte thereunto, doe leave them, besetchinge Your Honor moste unfainedly to commande me as one moste redy and willinge to serve Your Lordship in all I maye.

I have written by this messenger to the Counsell of sutche conference as hathe bine of late betwixte the Governor and mee, the which I would moste willingli Your Honor shoulde see as well to understand the Governor his mind therby, as allso to give horder for my further dealinge in thes partes. I have sent Your Lordship hereinclosed sutche advisis as be here currant. From Master Hasting I canne here nothinge : the Kings forces in these parties never weker, the hartes of the country never more alienated and the Governer mutche dismayed.

And thus, wisshinge to Your Lordhip all felisety, for this time doe sease.

From Andwarpe, the 16[th] of november 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 453.)

MMMIX.

Avis transmis par M. Corbet.

(ANVERS, 16 NOVEMBRE 1575.)

Tous les gouverneurs et les principaux capitaines sont convoqués : on croit que c'est afin de pourvoir au péril de l'invasion étrangère. — Nouvelles de Zélande. — Diverses nominations que Requesens se propose de faire. — Une misère extrême règne en Hollande et en Zélande. — Nouvelles de France et d'Allemagne. — Plaintes des banquiers. — On a répandu le bruit de la mort du duc d'Albe et de l'arrestation d'Albornoz.

All the nobles and gentlemen of theis Lowe-Contries, having any charge as gouvernours, captaines or chieffes of any partes of the countrye, citties, castelles or frontyre-

townes, are sent for to be here by the 21 of this monthe : the cause unknowen, but suspected to be for som dowbt they have of a forrayne enemy.

There is allreadie com the Counte of Lalayn, grand balieu and gouvernour of Henegowe; he is retourned agayne to his howse there to mete and receave the Count de la Roche, governour of Artoys, and yt is for certayne reported that the Duke of Aerschott will allso be there, where yt is thought will meete sondrye of the nobilitie of this countrye and so com tog'ther to this towne.

Since the deathe of Vitelli, the Councell settinge in election for one to supplye the office, he had have chosen the forsayd Count de la Roche as chief maiestro del campo.

The Kinges men remayne still in the ielandes which they have la'elye taken, beinge but a few left in nomber, which to increase there hathe byn owt of Hollande sent to them vij insignes of Spaniardes, viij of Almaynes and ij of Wallons.

The poore paysans and contryemen that inhabited the ile of Zirickzee, have most of them forsaken their dwellinges and with drawne them selves to other places, leaving all to the solgiars whoe are there verye evill provyded of all necessaryes, especiallye burninge, beinge noo wood in that contrye, but are forced to pull downe howses and oolde buyldinges to sarve for fyringe, so cleane were their lodginges made by the Gewsses before their entrye, soo as yt is thought they will have hard winteringe there.

Order is taken by the Commandadour and Councell here for the sendinge of wood and turff thither from certayn townes and places lyinge abowt Barrowe with all the expedition that may be, for that, the weather chaunginge, yt is unpossible to conveye any thither, the waters flowinge soo hye.

Certayne of the Gewsses shippes lye abowt the ielandes and at the mouthes of the ryvers, soo as the Kinges syde passe not from one to the other without daunger, and, if the weather shoulde tourne to rayne, whereby the fluddes of the rivers might ryse hyer, yt is though they might so farre enter into the rivers betwene the ylelandes with their shippes as they shoulde be able to cutt of the passage betwene them, which would tourne the Kinges syde to greate inconvenience.

They of Sireeksee, as appearethe by their holdinge owt and by reporte of credible persons, are not in that extremitie the Spaniardes bruted them to be in, and be not onelye provyded for this good while, but allso have meanes (by entrans they have fownde) to be furnished and holpen of their frendes, so as yt is unlykelye to be gotten by the Kinges men, excepte they attempte somme other ways.

The chieff men havinge charge in those iles are Mondragon (beinge governour of suche parte of Zealande as the Kinge holdes) and Sancio d'Avilla, captayn of the castell here; the nomber of men there of all nations are not thought to be above 5000.

There is levyed one regiment of Wallens, and are to be mustred within theis vj dayes. The coronell of them is one off the sonnes of Barlamont, called Monsieur de Floyon. Another regiment of Wallons are also to be taken up, the charges wherof, as they shalbe the Comandadours, so is he allso to bestow at his will and pleasure the conductinge of them, which is unknowen, howbeyt somme gesse he will give yt to an Italian called Francisco del Gasto.

The taxations and charges the townes and villages byinge abowt the campes aswell of Hollande as Zealande are suche and soo greate as the unablenes they are in, will force them even by meere extremitie of want either to forgoo all and to departe or els to denye any furder disbursinge for that, notwithstandinge their dailye sute and declaration to the Comandadour of the termes they stand in, theire is no remedye, but forced to continwe.

There was crediblye reported that theis offices were promised and should be gyven: one Sasbout, beinge Chancelour of Gelderland, to be (in Viglius place) President of the Privye Councell; Boischott, in Scheysses place, Chauncellour of Brabant; Rhoda, a Spanisse, priest and Councellour d'Estat, to have the first bysshopprycke that shoulde fall in Spayne; Lusignan to have of the four regimentes of Italye the first that falleth; Del Rio, one of the Trobled Councell, admitted in the Privie Councell; Sagher, havinge byn Secretarye at Middelborrowe, made Councellour in the Haghe in Hollande.

The Counte of Meghem is departed towardes his howse by Namur and is too retorne at the daye of the assemblye.

The Count of Arenbergh is here at the Court and mourneth for the oolde Countesse of Horne, which dyed latelye in Collyn.

Owt of Germanie (as by the last) is continued the greate preparation the Turke maketh for Hungarie.

The Prynce of Conde and Casimiris settinge out, accompagned with greate forces of horse and footemen.

From Italye by the last letteres was no niewes, save that the trobles of Genua were lykelye to be appoynted and agreed and soo brought to quyetnes.

Yt is certainlye knowen there that the Turke prepareth his army by zee towardes those partes.

By the post that cam thence, were retourned hither a good many of letteres of protest, soo as yt is not unlykelye that somme banckeroutes will thereuppon fall owt here, and would oer this but for a proclamation which was made here certayne weekes paste, none suche letteres to take effecte in law duringe six weekes space.

The Popes cominge to Bolloingie is confirmed agayne for a certayne.

By letteres from Parys is certifyed that there is greate treatinge of the peace and that Monsieur de Momorancye hath byn there and was ymmediatelye retorned agayne to the Duke.

There was allsoo wrytten that by letteres owt of Spayne, of the 26 of the last monthe, there were niewes com to the Spanish Ymbassadour that the Duke of Alva was deade, his stewarde and secretarye Moreno and Albernoes taken by the Kinges order; but hereof there is no niewes com yett hither owt of Spayne or els not revealed [1].

(*Record office, Cal.*, n° 454.)

MMMX.

Requesens à la reine d'Angleterre.

(19 NOVEMBRE 1575.)

Il la prie « de faire retirer de son royaume Liévin Calluwaert, Robert Heeman et Jean de Beaulieu, » sujets du roi, ayant pris le parti de ses rebelles et encore journellement machinant en préjudice » de S. M. Catholique pour iceulx rebelles. »

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre.* Instr., p. 343.)

MMMXI.

Passeport pour lord Cobham.

(19 NOVEMBRE 1575.)

Il pourra amener quatre chiens des Pays-Bas.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre.* Instr., p. 343.)

[1] Le duc d'Albe, depuis son retour en Espagne, vivait dans la disgrâce. On avait intenté à son secrétaire Albornoz un procès, sur lequel on trouve d'intéressants détails dans un manuscrit du *British Museum.* (*Addit.*, 28353, p. 20.)

MMMXII.

Commission pour Antonio de Guaras et André Van Loo.

(19 novembre 1575.)

En vertu de cette commission conforme à celle qui a été donnée à Jean de Boisschot, ils s'efforceront de recouvrer en Angleterre les biens dont ont été dépouillés les sujets du roi.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre.* Instr., p. 343.)

MMMXIII.

John Hastings à Thomas Smith et à Walsingham.

(Rotterdam, 20 novembre 1575.)

Accueil courtois du prince d'Orange. — Les députés des États ont renouvelé par écrit leur proposition de reconnaître la reine d'Angleterre non comme leur protectrice, mais comme leur souveraine. — Détails sur leurs négociations avec la France. — Mort de Vitelli. — Armements des Espagnols. — Les soldats de Requesens sont mal payés. — Prochain départ de Marnix et de deux autres députés pour l'Angleterre.

It maie please Your Honour to understonde I tooke shipp at Harwiche on wedesdaie, was senet in th'aftnone and arrivid here the next daie. I was no soner at my lodginge but the Prince came thedder as gladd to here of anie cominge from Her Majestie, and the next daie hee convited me to dyner, and, as the Prince bothe than and at alle tymes haithe and dothe use me with moste curtesie and favor, so haithe the States most of them particulerlie visitid me and offred ther service to Her Majestie with moste humble and lowlie thanckes as the Prince before, that it wold please Hir Majestie to understonde of ther poor state; but, touchinge anie meane by peaceable treatie, so often haithe they used it and so furre haithe they discovered ther enemies intent and purpose in the same, as therbie they can set no waies anie suertie for them, but firste confusion to them, and after th'other, ther nerboures for bothe by th' Emperour and dyvers other meanes they have tried it to the uttermoste, so as therin they are fullie and hoolie resolved, and what for want of anie incouragment frome us and

yet the generalle good wille borne over that waie and the sollicitation latelie of the Prince de Conde and Monsieur de Noue to the Prince here that he wolde deale with the Frenche Kinge and in France to make peace betwene the brethern and the reste, and so to have the souldiours come hither, with the affinitie of that divers of those countres nere haithe with divers in France and th'extremitie and perille of this contre at present nedefulle to be looked to, so they were brought in and remainid in doughtfulle state, but nowe yet alle is welle, if it please God oportunitee be taken when it is offred. For the Prince for alle this, shewinge his gret good will and affection to Her Highnesse and the contres and alle the nobles and the States are to byde the brunt of th' extremitie tille they maie have answer from Her Majestie and altogither determined to make offre to Her Majestie to make Her rather Ladie tham Protectrix of alle, which offre I have firmid with ther handes, and a million of florens yerelie besides during the warrs, instructions fullie for the justnese of the cawse, the forse of ther enemies, the force of them selfes and manie thinges elles, all which I have this daie to receive, which, with the answers to my instructions, I will mak that repaire I maie to Her Highness with most speede. They have hadd gret losses of men and what with maninge the shipps and other particular defences they have gret neede of helpe, which in the meane tyme it maie please you to thinck on the rather by the frostes comminge, whereby they shalbe in more danger. Th'enemie likwise haithe hadd gret losse at Bomenie, and therfore is making 2,000 Wallons more, which are cominge. Chapino Vitello was caried owte of Zeland seeke, and sins is departed at Antwerppe, and divers of the bravest sore hurt, and there remanithe not against Zericksee nowe past 1,500.

They are making twenty newe grondsteades at Antwerppe and four or five galleis, and for thiese galleis they have fiveteen comite cominge from Genoa to take charge and governe them.

Touchinge the spanishe fleet in Inglande, we here frome Antwarppe that they staie for thirty more cominge owt of Spaine to bring them on. We likwise here that they be almost at a peace in France.

Here is twenty-nine vesselles settinge owt from Flushinge welle prepared.

The Kinges souldiours be furre behind in paie and, if thoose shipps in Ingland happenit wells, it wulbe to ther gret discouragment.

To receive Her Majesties answer ther ande to procede further as ther shalbe cause, ther comithe over th'advocate of this contre and a doctor of Nord-Hollande and Monsieur de Mont-S[t]-Alldegonde, persones alle of gret credit and learninge.

And thus I moste humbly take my leave.

From Rotterdame, the 20 of november.

For the state of the matter I referr me to my former letter.

(*Record office, Cal.*, n° 458.)

MMMXIV.

James Harvie à lord Burleigh.

(Anvers, 20 novembre 1575.)

Paiements à l'Électeur-Palatin. — Convocation des États de Brabant. — Audiences données par Requesens à Corbet. — Les populations espèrent que l'intervention de la reine d'Angleterre ramènera la paix.

Your Lordshipes letare of the 12 of novembare I have received, wher be I dowe verie well perceve your minde verie well and, as conserninge the acompte for the Palatine, he macks acompte other waies then Your Lordshipe does wriet unto me, for now of late his sarvaunt or factore George Schezere hathe charged me from Colin with the juste reste that I made acompte was cominge unto him brenge 4591 13 4 flemish, which bills I have excepted and paid the moste parte. And the rest shalbe paid within the ... daies, and befowre I wrote Your Lordshipe how I had paid this George Schezeres bills from Frankford of 52,000 florins of 33 $^1/_2$ d. the florine flemish monie, nett 13,108 6 8. And now this 4591 13 4 tacken up at Colin mackes bothe parcelles in all nett 17,500 liv. flemish; and this acompte I dowe macke for Your Lordshipe. As Your Honnor wrotte me to paie the Palatin 50^m liv. crownes of 24 battes to the crowne or ij s. sterling to the crowne, I wrote Your Lordshipe that his was bettare to paie the Palatin 50^m crownes at 24 battes to the crowne then vj s. sterling to the crowne, so that I have alwais made accompte to pay the Palatin 50^m crownes off 24 battes, which 24 battes of *jackmony* mackes 7 s. flemish juste here, se that 50^m crownes at 7 s. flemish the crowne is juste 17,500 liv. flemish. As I am charged beffowre the reste of the monie, I made accompte sholde come good unto Your Lordshipe, which I resceived in all comes unto flemish monie 18,566 13 4. And there of restes unto Your Lordshipe 1066 13 4 for your proffiett, accordinge unto me rekonninge and acompte; butt nowe since George Schezere hath chargid me more in another bill from Coline with 1033 15 10 flemish, which bill I wrotte him I wolde nott excepte, for that he had alredie chargid me with 50^m crownes at 24 battes or 7 s. flemish was just 17,500 flemish, so I have writen hime I will paie no more without I have fordare comision from Your Lordshipe and iff Your Lordshipe rekininge be other waies then theis which I wriett Your Lordshipe of, then iff you will have me to paie all the reste unto him, I will folowe Your Lordshipe's comandementt, or els I will paie no more then befforessaite is chargid on me the some of 17,500 liv. flemish. Also I gave for lettares

sentt and red and an expresse mesengar send to Franckford in all abowt 7 liv. flemish, which I think allso to rebate hime unles this come good on Your Lordshipes acompte, which I am yett tresorar of as befforesaid.

Nowe for his taking up of monie to losse that touches not Your Lordshipe, as I mack acompte but the Palatin him selffe, he put on to dowe his affairs that had no credithe, hit semes and did not knowe the ordar howe to delle in seuche matars, and how or at what prise he towck up his money, ther of I made, nor yett dow nott anie accompte, butt onlie to paie him 17500 liv. flemish, that is 50^{m} crownes of 24 battes or 7 s. flemish the crowne, butt the freneche crowne of golde is here coraunt for 7 s. 8 the pice, butt 24 battes is but 7 s., and this have I made acompte and dowe macke still, till I dow here from Your Lordshipe and answer from hime from Colline, etc.

And be his acompte be sent me, which Your Lordshipe shall receve her inclosid, this 1055, 15, 10 is for losse of the monie by them tacken up in Franckford aud Collin, which losse I have writen him touchis not Your Honour : if hit dowe as Your Lordship gives me ordare, so I will folowe the same. He haith sent me quitance for 50^{m} crones flemish 24 battes, but I have hit not as yett, etc.

Per the next it maie plesse Yowr Lordshipe to wriett me Your Lordshipes answere howe I shall delle herein and whethare this 1066, 13, 4 in me handes by for Yowr Lordshipe or to be paid unto him the 1055, 15, 10, which he clemeth to have or not, ther wolde ther reste unto Your Lordshipe 10, 17, 6 flemish, and then I moste have as beforsaid abowtt 7 liv. for sendinge lettares to and fro, etc.

To advartice Yowr Lordshipe off owre acorauntes here, there is litell presentlie to enforme Your Lordshipe of. The Comandore hathe caused the hede of the haven of Sirkeze to be pilled up with stackes so no man can come owt, nor into hit, so they minde to famishe hit.

The Estates of this contrey be caled together, I think, to graunte some payment of monie to the Comandadore now aftare this victorie of Zelandia partes, etc.

Mr Corbette, Lord Imbasadore for the Queens Majestie, hathe had adience two be the Comendadore, and he gives him verie faire wordes and will dowe ther of he shall not lacke, etc.

The comen peupolle regoisse and hope now thait the Queen's Majestie begines to delle for pece amongest them, that all wilbe well, and so hope to be owtt off this dissordered trobelsom wares.

This imbasige to the Comandadore hathe trobled the Cownssels braines, and partlie the bruytt nowe niewe come owtt of the greet army that the Prince of Conde hath to entar France.

Well, Me Lord, if hit pleased God, I wolde all thinges were endid to the glorie of God and redresse of the poore misrable flock, etc.

This, not having presentlie forther to enlarge Your Lordship off at this tyme, the Lord God presarve and kepe Your Lordshipe in good helthe and send yow prosperos successe in all your affairs.

From Andwerpe, this xx[th] of novembre 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 459.)

MMMXV.

John Hastings à lord Burleigh.

(Rotterdam, 21 novembre 1575.)

Le prince de Condé et La Noue avaient ouvert une négociation avec le prince d'Orange; mais celui-ci, d'accord avec les États, préférerait la souveraineté de la reine d'Angleterre. — Tel est le motif pour lequel Marnix et deux autres députés se rendront à Londres. — Importance de ces propositions qui sont bien plus favorables à l'Angleterre que les fausses protestations de Requesens.

Equus præparatur ad bellum, a Domino autem datur salus. Ande, as it is true, He above in suche thinges strikithe the strooke, so here amonge us is all our Her Majesties poore servantes labour and travle vane and to litle purpoose, onleese Her Highnesse dothe favorablie gwide and governe and at laste looke to the successe and ende of the same.

This Prince, thiese States and contre are farre frome anie hoope of anie good by anie treatie of peace, so often have they smarted and so deeplie have they seen unto th'ennimies purpoose and intent as therin they are resolved, but this Prince, thiese States and this contre is hoolie prepared to Her Majesties devotion rather as ther ladie than protectrix : a meane of gret peace, gret strengthe, gret welthe, gret suertie and inmortal renowne to Her Highnesse and Her Majesties posteritee for ever.

The Frenche, as the Prince de Conde and Monsieur de Now, haithe laborid here that the Prince of Orenge shuld travle with the Frenche and other to make peace betwene the brotheren, that after that the souldiours mought come hither, and soo sought to make a ende of ther miseries ther with, they beginninge to possesse the fruite of this contre here, but Her Majestie haithe the refusalle, so finde they it here moste fitte, and suche is the affection to Her Highnesse and the contre, whereof, tille I come with fulle answer to th'instructions, the prof of ther just interreste, th'offre firmid with the Prince and the States and other circumstances, I thought meet in the meane tyme t'advise

Your Honour in what termes they stand and how desirouse they are of answer, for the which they doo sende over th'Advocate-Generalle of this contre, another learnid man of North-Holland and Monsieur de St-Aldegonde, persones learnid and of inportance.

In my former lettres I have writen more largelie unto Your Honour. Nowe it is thus coming to yow and, wherein the Comendador maie be begiled in, that tendithe so muche to the honor of God, the service of Her Majestie and the comoditee of Inglonde, to all which I take him (under Your Honours correction) a dissimulid and rancke ennimie, nowe I dought not but Her Majestie and Your Honour wille locke unto it for here, nor frome hense yee shalle, I trust, finde no lack. As the case is of weight, of gret honor and suertie to Her Highnesse and our contre, so beseche I th'Almightie to gwide and prospere Her Majestie and Your Honour in the same.

From Rotterdame in Hollande, the 21 of november 1575.

I hoope to morrowe to be dispatchid from Mr Corbet: hithertoo I have not herde. Certenlie some saie at first he was welle intertained and so is stille, some saie he was at first; but, after that hee had done his messaige, he hadd commandment to keepe his lodgings and afterwarde commandid thense; but, howsoever it be, if you wulle look soundlie for your selfes, you maie looke no good frome thense.

(*Record office, Cal.*, n° 462.)

MMMXVI.

Le prince d'Orange à la reine d'Angleterre.

(Rotterdam, 22 novembre 1575.)

Remercîments au sujet de la lettre que la reine lui a adressée.

Madame, Estant Monsieur de Hastings depuis quelques jours ençà arrivé de la part de Vostre Majesté en ce pays, j'ay de luy en toute humilité receu la vostre qu'il a pleu à Vostre Majesté m'escripre le xxiie jour du mois passé, par laquelle ensemble et ce que ledict Sr de Hastings m'a faict entendre de vive voix, j'ay bien particulièrement cognu la bonne intention de Vostre Majesté tendante à l'acheminement de quelque bonne paix, tranquillité et prospérité de ces pays de pardeçà : dont très-humblement je remercie Vostre Majesté, espérant que par la responce que ledict S^{r} luy portera de la part des Estats de ce pays et de la mienne Vostre Majesté entendra aussy bien par-

ticulièrement l'entière et sincère affection qu'avons à luy faire très-humble service; et, comme il est gentilhomme et seigneur de telle qualité et suffisant que très-bien il sçaura représenter à Vostre Majesté tout ce qui s'est passé entre luy et moy durant son séjour pardeçà, me déporteray d'ennuyer Vostre Majesté de trop longues lettres, mais seullement supplieray Vostre Majesté très-humblement qu'il luy plaise croyre que lesdicts Estats et moy ne désirons qu'estre et demeurer très-obéyssans serviteurs d'icelle.

Madame, baisant très-humblement les mains de Vostre Majesté, je supplieray Dieu octroyer à icelle, en très-parfaicte santé, très-heureuse et très-longue vie.

Escript à Rotterdam, ce xxij^e jour de novembre 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 469.)

MMMXVII.

Le prince d'Orange à lord Burleigh.

(Rotterdam, 26 novembre 1575.)

Lettre de créance pour Marnix et deux autres envoyés.

Monsieur, Comme les Estats de ce pays d'Hollande et Zéelande et moy envoyons présentement vers la Majesté de la Sérénissime Royne d'Angleterre Mons[r] de S[te]-Aldegonde, le S[r] Buys, advocat d'Hollande, et Franchoys Malson pour remonstrer à Sa Majesté aulcunes choses de la part desdicts Estats et de la mienne, et d'ung mesme chemyn luy faire entendre l'estat des affaires de pardeçà, et me confiant en la bonne affection que de tout temps il vous a pleu me porter, j'ay bien voulu addresser lesdicts porteurs à vous pour en mon particulier vous présenter mon très-affectionné service et aussy vous déclarer certaines choses de l'estat des affaires de pardeçà, vous priant que les vueillez sur ce ouyr et croyre, et, selon le bon crédit que je sçay vous avez vers Sa Majesté, leur vouloir impartir toute bonne faveur et adresse à ce qu'ils puissent avoir bénigne audience de Sa Majesté. En quoy obligerez les Estats susdicts et moy de nous employer par tous moyens à nous possibles pour vostre service: ce que de ma part feray tousjours d'aussy bonne volunté que je vous présente icy mes très affectueuses recommandations en vostre bonne grâce, priant Dieu vous donner, Monsieur, en bien parfaicte santé, bien heureuse et longue vie.

Escript à Rotterdam, ce xxvj[e] jour de novembre 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 464.)

MMMXVIII.

Le prince d'Orange au Secrétaire Walsingham.

(ROTTERDAM, 26 NOVEMBRE 1575.)

Même objet.

Monsieur de Walsingam, Comme les Estats de ce pays d'Hollande et Zéelande et moy envoyons présentement vers la Majesté de la Sérénissime Royne d'Angleterre Monsieur de Ste-Aldegonde, le Sieur Buys, advocat d'Hollande, et Franchoys Maldeson pour remonstrer à Sa Majesté aulcunes choses de la part desdicts Estats et de la mienne, et d'ung mesme chemin luy faire entendre l'estat des affaires de pardeçà, j'ay, pour la bonne affection que vous m'avez de tout temps démonstré, enchargé ausdicts députés de s'addresser à vous, tant pour par leur moyen me ramentevoir tousjours de plus en plus en vostre bonne souvenance qu'aussy pour vous déclarer l'estat de nos affaires de pardeçà, vous priant, sur tout ce qu'ils vous diront, les ouyr et croyre et leur donner toute adresse vers Sa Majesté afin que d'icelle ils puissent avoir et obtenir béningne audience. Ce que lesdicts Estats et moy serons tousjours bien prests à déservir en vostre endroict d'aussy bonne volunté que je vous présente icy mes bien affectueuses recommandations en vostre bonne grâce, priant Dieu vous donner, Monsieur de Walsingam, en bonne santé, heureuse et longue vie.

Escript à Rotterdam, ce xxvje jour de novembre l'an 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 468.)

MMMXIX.

Instructions données par le prince d'Orange et les États de Hollande et de Zélande à Philippe de Marnix, à Paul Buys et à François Maelson[1].

(28 NOVEMBRE 1575.)

Mission qu'ils auront à remplir en Angleterre.

[1] Le texte de ces instructions n'a été retrouvé ni à La Haye, ni à Middelbourg.

MMMXX.

Propositions du prince d'Orange à la reine d'Angleterre.

(Fin de novembre 1575?)

Les ports de la Hollande et de la Zélande seraient toujours ouverts aux marchands anglais. — Les navires et les marins de ces pays seraient à la disposition de la reine d'Angleterre. — Elle y trouverait, en cas de guerre, toute assistance. — D'autre part, la reine n'accueillerait pas dans ses ports les navires espagnols et accorderait un subside au prince d'Orange et aux États.

Certaine condicions, which the Prince of Oringe proposeth unto Your Excellent Majestie for the making of a farther amitye betwixt the realme of Ingland and the countries of Holland and Zeland.

The Prince of Orenge, travailinge to establish Religion in Holland and Zeland, also earnestly wishing that the estate of Religion in Holland and the realme itself might the more be confirmed and assured, thinketh it to be expedient for the mutuall defence of Ingland, Holland and Zeland, which amity might consiste uppon theise or the like condicions:

First, he offereth of his parte, to th'entente Your Majestie may knowe what service he with Hollande and Zelande may doe unto Your Majestie, that whereas in Hollande and Zelande are many and notable havens which answere very well the coaste of Inglande and are very comodious for the vent of the inglish comodities, which have often ben by expresse comaundement of the Kinge shutt unto Your Majesties subjectes and order taken that no corne, hoppes, harnesse, armour or minution should be carried out of the said havens towardes Inglande, these should be by reason of this amity at Your Majesties devocions.

Secondlie, whereas in Hollande and Zelande ther is greate shippinge and ar many and good mariners, Your Majesties shoolde lack nether shippinge, nether mariners out of the said contryes, in case Your Majestie shoolde require to have either shippinge or mariners of them.

Thirdly, wheras nether the Kinge of Spaine, neither yet the Frenche Kinge is able to make warre to any effecte uppon the realme of Inglande, yf the said realme be lincked in amity with Holland and Zelande, by the meanes of this amity Your Majesties shoold be assured of all good will and frendship, as also of assistance out of the said province, in case any warre should be attempted against Your Majestie by any of th'afornamed Kinges or any other enymies.

Furthermore, yf ther be any other thinge wher in you doe thinke that the Prince with Hollande and Zelande might stand Your Majestie, in steed he desireth Your Majestie to lett him understand of it and promiseth to frame himself to Your Majesties inclination and causeth the Hollandres and Zelandres to encline to the same.

Againe to the establishinge of this amity, he humbly desireth that Your Majestie would alwaies maintayne the traffique and entercourses betwixte Your Majesties subjectes and the inhabitants of Hollande and Zelande, accordinge as is specified in the league of Your Majesties auncestors made by Burgundie, of which league both the Princes of Holland and Zeland be partie.

Secondly, that it might please Your Majestie, in case warre shoolde be renewed againste him, Hollande and Zelande, to forbidde Your Majesties subjectes to trafficque into any of the Lowe-Countryes, which sholde stande out against Hollande and Zelande and their confederates.

Thirdly, that Your Majestie would grante no harbor in the havens of your dominions unto the spanish navy, which might in tyme of warre be prepared in Spaine to come against the Lowe-Countries, much lesse to vittaille there.

Last of all, in case the warre should endure longe and the Hollanders and Zelanders be driven to extremities and wantes of farther ayde, yt might then please Your Majestie, with a certaine some of money specified in this amyty, to releeve them yearly especially seeinge that, yf warre shoulde be made againste Your Majestie, they should likewise be compelled to make expenses against Your Majesties enemies.

And these thinges he protesteth he doth aswell propose for Your Majesties saffiye and assurance as for his owne defence or the assurance of the Hollandres and Zelandres.

(*British Museum, Galba*, C. VI, 1re p., n° 8.)

MMMXXI.

Avis des Pays-Bas[1].

(DÉCEMBRE 1575?)

Réfutation de ceux qui s'appuient sur la Joyeuse Entrée pour se contenter du redressement des griefs. — Droit naturel du peuple de déposer le prince qui l'opprime.

The Spaynartes frendes, consyderinge that the affaires are proceded so farr that every one doeth begynne to looke for his owne savetie and to take care for the whealth

[1] Ce document transmis des Pays-Bas n'est que la traduction d'une pièce flamande qui avait été répandue à Anvers.

of his naturalle contrye and consyder uppon the meanes, ones to be dischardged of thies contynuall miseries and of ther spanishe tiranye, they have sett forth a newe invention and crafty practyse for to blynden all good patryottes under the swete and acceptable cloke of priviledges and for to with drawe them from their owne preservation.

They alledge that the prevyledges of Brabaunte make mention that, yf the Lordes of the countrye had proceded againste the prevyledges and rightes of the same, in what wyse or manner soever it might be, that menn shall neither to them, nor to their successors doo any sarvice, no be obedyent in anny manner of matters, which they nede or requyre, till suche tyme as they to the States shall have repared, redressed and thereof sufficiently shall have desisted and renounced.

This they doo confirme with the Joyfull Entrye, which doeth conteyne suche, and more strongly by the acte yoven by Duke John in Loven the fourth daie of maye anno Domini 1421, which, besydes that, doeth allso consente and graunte that the States of the countrye maye chewse one reward suche as they liste and at their best lykinge, for the most benefitt, whealth and proffytt of the common countrye of Brabaunde, who shall have sufficient powar to doo all thinges evin so as the Prince and Lorde of the countrye, untyll suche tyme that the Lorde, the same wherein defaulte were, sufficiently and wholy should have repared and redressed to the States of the countrye the dammage and faulte.

Herewith thies good patryottes will conclude that menn maie not expulse or rejecte the naturall Lorde and Prince of the countrye for ever, neyther absolutely accepte any foryner Prince or Lorde, allthoughe it were so that he in stede of a Prince were a tyraunt and oppressour of the countrye, that he dide treade the justice under foote, the vertuows persons did distroye, and the wycked dide exalte, the countryes dide distroye with sworde and fyre, and more cruelly dide deale with his subjectes then any Turckes or Tartares could doo.

So that, good frendes, our pryviledges should serve for to make us perpetuall slaves of the tyranny of the Lordes of the countrye, yed worse then slaves.

For a naturall slave, being against all right and reason misused by his Lorde, that can looke at his haundes for nothinge elles butt for the cruell death, yet he hath his recours to the hyghe magistratt, and he maye sett him in his free estate and discharge him for ever of the saide boundage which he to his lorde oweth, withoute that he must any more at any tyme be subjecte to the same Lorde.

And these good patryottes will so make us slaves of the Kinge that wee, for no kinde of tirannye, for no crueltie, for no injustice or insolencie, maie at any tyme be discharged of the servitude, which they will laye uppon us, but that wee shalbe fayne at all tymes to submitte our selfes under the yocke, as often tymes as it shall please to the lorde to saye that he will redresse and repaire agayne his unlawfull dealinge.

A childe is to be delyvered and dischardged of his fathers powar (of whome nevertheles he receaved lyfe), when the father doeth to hard and unnaturally use hym : yea a woman is separated and dischardged of her howsbaund, which nevertheles is one infringible bounde, without that she maie be compelled to retourne agayne under his obedience, yf she can proove that the howsbaund hath sowght to have her lyfe and cruelly and unkyndly to have dealt with her.

And theise, under the colour of our prevyledges, will binde us so unto our Kinge, that no crueltie, no outrage, oppression, tirannye or unkindnes maie separate us from him for ever.

Is that not to overthrowe our previledges and of your goodnes (good brethern) to stoutely abused?

Doo then our previledges serve unto us to our greatt hinderaunce for to make us perpetuall slaves and bondmen, yea the footsoles of the tyrauntes?

All other provinces, all realmes, all nations in the worlde have at all tyme and tymes had their powar and libertie from God, from nature and of them selfes, that, whensoever their Kinge or other Lorde was become a tyraunt and dide oppresse the contrye and with fyre and sworde dide distroye the same, the vertuows dide persecute, the justice and equitie did treade under foote, they might putt him away and chewse another that might presarve and defende them.

The Grickes have ordeyned greatt rewardes and pryces unto them that coulde overthrowe the tyrauntes; they have erected unto them graven and founded images to greatter honour and for a perpetuall remembraunce.

The Romanes have not onely dryven owte Tarquyn their kinge, but allso all those that were of his lynage and kynred, yed allso som of them that were the beste patryottes banished owte of the countrye, and them and their successors, with greatt bondes of oathes and cursinges, bounde that they never should suffer, nor permitt more any kinge's name : afterwardes they have distroyed Caligula, Nero and the innombrabell number of Emperours, that were become tyrauntes, and their lynage and kynred for ever dryven awaye.

The Frenshemenn have dryven their kinges from their seates, not, for that they were tyraneows, but onelye for that they were not apte to the governement, dide dryve them owte of their seates and banished them into a mcourke's monasterye, and chose other of straunge lynages not onely at the tyme of Pepyn and Charles the Greatt, but allso afterward at the tyme of Hewghe Capett.

The Englishemenn have often tymes deposed their kinges, yea distroyed, and chose other in their places.

The Skottes have done the same yet in our tyme, lykewyse doo the Deanes and Sweades.

The Almayns have often tymes deposed those from the Empire, whiche they founde to be unfitt to the ruelinge.

In somma all nations in the world, howe barbare and unrulie that they were, or howe muche they have estemed and woursshipped their kinges, neverthelesse they have allwaies kept this freedom and right that they might depose the tyrauntes and take other Lordes in their place.

The Brabanders alone, under the collour of pryviledges, shalbe robbed of this naturall right, which by all peoples and nation, as longe as the worlde dide stand, hath ever and allwayes bene used and putt in use.

Lykewyse the lawes doo saye playnelye that, for the same occasion that a lorde maye depryve his vassall of his feofment, for the same the vassall maye be free of his lorde.

For God hath created mann free and willeth that they shalbe ruled and governed with right and ryghteowsnes, and not with insolencye and tiranye. Therefore he hath not gyven any in the world powar that he maye doo what he list or to be exempted and free of all correction: he onely hath his will to a rule of righteousnes, menn have the righteousnes and the will of God for a rule and right lyne of their will.

Therefore it is that the people and States of the contrye doo electe the Kinge or Lorde of the countrye and take from him his othe, bindinge him in suche covenantes and conditions as they esteme to be beneficiall and prouffitable to the countrye.

To th'intent eche one might knowe that he is no proper Lorde of the countryes, for otherwyse wee ought to be all bound menn and slaves and all our goodes, yea our bodies, wyfes and childern should apperteyne to the Kinge, not otherwyse then a horse or an oxe apperteyneth to his proprietary, butt that the Lorde of the countrye is onely a minister of righteousnes, a liefsenaunt of God, a sheepheard of the people, a father of the countrye for to minister right and righteowsnes to eche one, and therefore he is chosen and elected, and to that ende all his might and authoritie is gyven unto him.

Therefore that menn will saye that he is an hereditable Lorde of the countryes, it is well true, as farr as menn do take that the right of heritage is gyven and graunted him of the countryes, that is to saye of God throughe the servyce and meanes of the States or of those to the which the countryes have gyven powar for to electe and accepte the Lorde, and therefore all his right and might dependeth of the States of the countrye.

For in som countryes the kinges allwaies be chosen anewe withoute inheritinge, as in the Empyre and in Polen. In others they herite onely uppon the sonnes, and not uppon the daughters, as in Fraunce and elles where. In others they herite uppon the same (amongest the childern) which the States will chose. In others they fall allwayes uppon the eldest. In somma all contryes have therein suche an use and lawe as they

them selfes would ordeyne and accepte : whereowte clearely maie appeare that the right of inheritinge, which the kinges and potentates might have, yea all the might and authoritie which they might attribute to them selfes in any wyse, is gyven and graunted them of the contryes, that is to saye of the States of the countryes, which represent the whole bodye of the commonawltie. Therefore sayeth the texte of the lawes thus of the royall lawe and might, that the people of the countree to the Kinge or Lorde of the same hathe comitted and putt in truste their might, which is done with suche covenauntes and conditions as accordinge to the lawes of the countrye is accustomed : yet in all countryes, whatsoever they might be, the Lorde is allwaies chardged to minister right and righteowsnes and to be subject under the lawe of God and the lawes of the countrye.

Therefore, if so be that he, in stede of a father, becometh a murderer, in steade of a sheepheard, a slayer, in steade of a prince and protectour, a tyraunt, then the countryes be no more bounde to him, but take agayne to them their might and authoritie, which they had gyven unto him, seinge that in no wyse he kepeth that which he is bounde and wherefore they elected and accepted him for their Lorde and Prince.

And here the right of inheritinge doeth not hinder, for the countryes be restowred againe in their fyrst right, and in no wyse are bounde to him any more, but maye, as their forefathers in the begynninge have done, chose suche a defendour and Lorde of the countrye, and propounde to the same suche covenauntes and conditions as they to the savegarde of the countrye and prosperitie of the commons shall fynde to be beste, thowgh so it be that suche in the election not expressedly was convenaunted; for, because men allwaies hope the beste and suppose not that a Lorde of the countrye will forgett his oathe and become a tyraunte so it is not accustomed suche to expresse, also it is not necessary, for nature and humaine witt bringeth it with them selfes, and is prynted and plaunted in all mens hartes, seinge menn are of God created free and cannot come to be slaves through the will of those that hath no powar over them then that which they them selfes have graunted and gyven unto him.

Therefore have our forefathers bene wyse and discrete persons, and have propounded to the Lorde of the countrye many particular conditions and bondes, wherein they, besydes the naturall Lorde would have bounde him, yet particularly theise conditions and bondes are the privyledges of the countryes, which the Lorde maye not transgresse uppon penaltie that menn shall denye him all obedyence untyll suche tyme that he hath accomplyshed and amended the faulte.

Evin, as it doeth appeare by the ensampell of the aforesaide Duke John, which in the aforesaide acte doeth confesse that he had committed the governement of the contrye to some which in many poinctes had behaved themselfes countrary to the privyledges of the countryes, so that they were openly corrected or punisshed of the townes, and

that the same had sought to withdrawe his affection from the Duchesse his bedfellowe.

And sayeth therefore that the States had chosen and constituted a reward, evin as they, accordinge to their privyledges, lawfully might doo.

The same doeth also plainely appeare by the wordes of the Joyfull Entrye, where is sayde : « Yf wee, our heires or successors proceded, came or dide againste this, etc. »

Owte of which cleareły is to be scene that this correction, which therein is mentioned, onely is understaunde uppon certenn partyculars infractions of the aforesaide articles, as the texte it selfe bringeth with him.

Withoute that therefore our forefathers should have ment to depryve them selfes or their successors from the right, which they have from God and justice, that they the Lorde of their countrye with weapons maye punishe, yea with perpetuall deposinge, when they sęe that, in steede of Lordes of the countrye, are becomme oppressours of the countryes and tyrauntes, which these our good debattours themselfes lightly might understaunde, yf they would but unfaynedly feele in the bosom of their conscyence and rightlye wage the wordes of the priviledges, which they alledge.

For, yf they the afore alledged priviledges so according to the letters would understande, evin as they seeme to doo, they must punishe and condempne themselfes that they have made warr againste the Kinge their Lorde of the countrye, for the texte of the priviledges dothe not once make mention that, yf so be that the Lorde of the countrye doeth procede againste the priviledges, that it shalbe lawfull to those of the countrye to make warr against him, for suche is not the manner to expresse, but onely that they shalbe dischardged of all service and obedience, untyll the tyme that he shall have amended and accumplished to the States the faulte or misusing.

Owte of the which it is playne that there is not understood to be spoken of suche greatt or generall tyranishe misusinges of the Lordes of the Countrye, for the which those of the countrye should be lycensed to take the weapons in haunde, but onely of suche particular contraventions of privyledges, which lightly can be mended and redressed withoute further alterations betwene the Lorde and the commonawltie.

For, other wyse, owte of the same wordes : « untyll the tyme that the faulte shalbe » restowred and amended, » one maye clearely perceave howe one shall behave him selfe in other generall contraventions and unrighttfulnes, which cannot be redressed and amended, but necessarily bringe with them a whole and everlastinge alterations of good will betwene the Lordes and the subjectes, for owte of that doeth ensewe that, yf there were no restowringe or redressinge to be looked for, that eche shall remayne in the right that is gyven him from God and nature for to take heede and resiste against all unrightfull forces.

Therefore it is a greatt mistakinge that men would torne the aforesaide privyledge to this case where wee nowe be in.

For every one knoweth at the least that here hath bene no particular transgressinge or contravention of any articles of the Joyfull Entrie, which, withowte warr and bludsheddinge, yea withoute a perpetuall alteration of good affection of the Kinge and those of the contrye, could be redressed or amended, seing the matters are come so farr that men could not thinke in the world, wherewith men might take awaye the mistrustinges of bothe the parties and torne the Kinge or his will that he should seeke to take no revenge or diminishe his powar that he could not fulfill the same.

Wee knowe at the least that the occasion of this present warr hath not ben any light or particular transgressinge of the privyledges of the countrye, but a publyke, generall, cruell and unnaturall tyrannye, withoute the which above twoo houndreth thowsand persons, pitifully, so with fyere as with the roape and with the sworde, have bene distroyed, withowte an innumerable sight of poore folkes, which have bene banished owte of their natyve countrye and have bene forced miserably to straye in straunge countryes without that they could gett to be heard in their justifications.

Under the which menn have urged to bringe in the unreasonable and tyranishe straunge governement of the Spaynardes, which have sought nothinge elles then utterly to spoyle and distroye the whole countrye and to bringe the same in a perpetuall slaverye.

Under the which the playne countrye enemy lyke hath bene spoyled and marred, the townes taken in with force and practyses, sacked and distroyed, women, men and children pitifully murthered and violed, and all this by those which the Kinge had sent under his name to doo servyce to the countrye.

Wee knowe allso that in steede of being a father or shepheard, who with pitie shoulde have reguarded these miseries and pitifull case of his subjectes, heard and redressed their complayntes, hath obstinatly concluded to distroye us all with fyre and sword, to sett our cities a fyre and to ruine the whole countrye, as it is seene that he nowe many yeares allready hath done and intendeth dayely to doo, withoute gyving care or attendance to any reasonable condition of peace: yea, when he most fayned that he would use mercyfulnes and bountyfulnes, and to punishe suche rovers, distroyers, setters afyre, he hath by letters and otherwyse most of all showed that the transgressions, murthers and burninges by them done were most aggreable and acceptable unto him. And hath leaft no hope at all remayninge unto us of making any peace with him, otherwyse then at the least with distroyenge and rootinge owte of all those which have accepted the religion, for afterwarde to haundle with all the other, accordinge to the accustomed pitie of the Spaynardes and Walons, which to thies countryes doo beare suche harte as to every one is most manifest.

Therefore those priviledges doo not sarve here, that speake of the Lordes of the countrye, with whome one with right maie deale, which love the countrye, and, from

all foreyne force and wronges, seeke to defende the same, that be right fathers of the naturall countrye and desyre to pleasure their subjectes with all right in that wherein they or their officers might have mistaken them, against the pryviledges of the countrye.

For in suche case it were easy to be done, wee would soone showe it by effecte that the restablisshinge and redressinge which wee requyre of the Kinge, should not fall very hard, nor dommageable unto him.

But here is nothinge to redresse, nor repare, for he will by no meanes gyve eare to his subjectes, he hath longe agoo condempned and inditted them, and doeth holde them all for heretykes, for rebelles and transgressours, withoute leavinge them any hope of reconciliation, except that they all together do joyne with him against those which he withowte hearinge will have punished with death, and allso will accepte suche governement as he him selfe will bringe in.

That is not proceded against the privyledges, but the lawe of nature quyte to overthrowe, and dealt with his subjectes as with bound-slaves or lyke unreasonabell beastes.

Therefore, yf wee will defende our selfes, our wyfes and childern and our successours perpetually from an utter distruction and slaverye, wee must allso take in haunde the lawe of nature, and looke abowte for a Lorde and Prince that can defende us of his insolencie, propoundinge afore our eyes the benefyte, utilitie and prosperitie of our naturall countrye, the which must be defended and kept.

Therefore, that menn should, in steede of the Kinge, propounde unto us his childern or any other in his name, that were of one thunder quacke to make twoo. For the countrye should therewith no the ayded and, in steade of one enemy, wee should have twoo, and yet remayne still stickinge in the dourgell. Lett us see that the countrye be ayded, that this trobbell maie be turned from us, and lett goo all thies crafty allegations and nedles arguations, which tende to nothinge elles then, under colour of privilledges, to spoyle us of all liberties and priviledges, and to bringe us agayne under the spanishe yocke; for our privyledges be made and gyven for to manteyne our liberties and not to overthrowe the same, for to defende us from all violence and not to suppresse us, lyke as thies falshe debatters would fayne make your good frendes to beleave [1].

The Lorde God gyve you wysdom and witt for to doo that which is servinge to his honor and to the presarvation of the countrye!

(*Record office, Cal.*, n° 543.)

[1] Il n'est pas sans intérêt de comparer à cette dissertation le célèbre traité connu sous le titre de: *Vindiciae contra tyrannos.*

MMMXXII.

John Hastings à lord Burleigh.

(La Briele, 2 décembre 1573.)

Analyse des réponses du prince d'Orange. — Rupture des négociations de Breda. — État des forces espagnoles. — Aucun engagement n'a été pris avec la France. — Inutilité de toute démarche conciliatrice, soit près du roi d'Espagne, soit près de Requesens. — Il est des points relatifs à la religion, que le roi d'Espagne n'admettra jamais. — Les Espagnols sont hostiles à l'intervention de l'Angleterre. — On ne peut compter sur leur fidélité à remplir leurs engagements. — Les Pays-Bas devaient, selon ce qui avait été convenu à Bayonne, former une colonie espagnole où des forces considérables auraient été sans cesse tenues en réserve. — Les Espagnols désirent la ruine des Pays-Bas. — Si tous ceux de la religion consentaient à s'exiler, il en résulterait un grand danger pour l'Angleterre. — Le meilleur moyen pour maintenir l'entrecours est l'alliance de l'Angleterre avec la Hollande et la Zélande où se trouvent le plus grand nombre de ports. — Cette querelle ne concerne pas seulement la Hollande et la Zélande, mais aussi toutes les provinces des Pays-Bas, qui ont à défendre leurs privilèges. — Les Espagnols ont violé eux-mêmes les anciens traités en défendant l'entrecours vers la Hollande et la Zélande. — Aucune paix n'est à espérer. — Le moment est favorable pour que la reine d'Angleterre prenne une résolution. — Il n'y a rien à craindre de l'Espagne. — Les troubles de la France empêcheront toute intervention de ce côté; et le prince d'Orange, pour la prévenir, pourra indiquer certains moyens à faire connaître de vive voix. — Tout fait donc espérer au prince d'Orange que la reine d'Angleterre n'hésitera point à profiter d'une occasion si favorable. — Nouvelles de Zélande. — Une trève a été conclue en France.

Theise be th'aunsweare and allegacions made to the points of the instructions and speache occasioned therbie, which it may please Your Honour t'advertise Her Highnes of and pardon my rude hand herein forced to use.

First, the Prince yeldeth moste humble thankes to Her Majesty that it was Her Majestys pleasure to shewe this favoure in sending to him and the States of this countrie of Holland and Zealand, desyring moste earnestly with all his hearte and whole affection to have somme means or occasion to doo Her Majestie somme service and do his moste humble dutie accordinglye.

And he thankes God that it hath pleased him by his spirite to touch Her Majesties harte to move Her Majesty to understand the state of th'affaires and troubles of theise countries, hoping that the same God will lead his woorke begonn to his glory and to the consolacion of his poore afflicted people.

Touching the causes why the treaty of the peace laste begonne at Breda was broken of and made voyde, His Excellencie most humblie desyreth Her Majestie to take the paynes

to understand the thinges paste and the writinges and bookes made thereof, in which particulerly and according to the truth everie thing that passed on th'one syde or th'other, is conteyned. Wherein he doubteth not but Her Highnes shall perceave moste plainlie that all that their ennemyes hath made shewe of to set forwarde, hath not ben done to any other ende but to amuse and abuse them, to gaine tyme and to dissever by some means the affection of somme the Estates of Brabant and other their neighbours, which thought good t'enter into this communication, in sorte that, to contente them, their ennemyes sat them forewards, notwithstanding that they mynded nothing less then to come to any conclusion, as by all their proceadinges most evidently did appeare.

Touching the force of th'ennemye, it is thought that they have in St-Annis-Land, Duvellande and Showen, places about Zerykzee, abowt 9 or 10000; in Assendelft and about Watterlande 2500; at Crimpen herebie 6000; and there be divers others dispersed in garrison townes and strengthes for the mystrust they have as well of the townes as countries, aswell in Phrise, Gueldres and others as in Brabant and Flaunders, where they are occasioned to kepe garrisons, in sorte that they are not able in this their state nowe to put into the fielde above 20000.

Those that serve them be Spanyards, Wallons and Almains.

Of th'Allmains, the collonells and those that have charge, be theise : Counte Overstaine, coronell of 15 companies; Counte Hannibal, coronell of 15 companies; the Fowkers, coronell of 15 companies; Fronsberg, coronell of 15 companies; Polveilour, coronell of 15 companies.

Of Spanyards, Wallons and others: s^r Mondragon, collonell of 15 companies; s^r Robles, governor in Phriseland, 15 companies; the Counte de Rieulx, 15 companies; Berlamonte, 10 companies; mons^r de Meghen, th'other son of mons^r Berlamont, 10 companies; Verdugo, Spanyarde, 10 companies; Maria, Italiano, 6 companies.

Besydes they have lighte horsemen 1000.

Vessells : they have brought from Breda 9 crumsteades badlie furnished; they have at Antwerpe greate and litle about 24; at Amsterdam, about 40; at Phrise, 20; at Dunkerk, besides the English, 4 or 5.

The Prince's force : in Hollande, South-Holland, companies 55; in Northolland, companies 21; in Zealand, companies 6; in Zeeryckzee, companies 10.

Vessels: if they had men and mony to furnish them, they have plentye. And they have furnished and in wage : in Watterland 50; in Holland 40; in Zealand 40, besides the Venterers with barges 40.

And theise be the forces both of th'one and other. The Princes men hitherto well payde, th'ennemyes behinde for 4 of 5 monethes. The Prince every wheare well thought of, and his ennemy in fewe places wellcome but by force.

For France, Her Majestie may be will assuryd that the same hath bene here delibe-

ratly thought on, and that yet they have not entered into any manner of capitulacions with theim. And therin again the Prince moste humblie beseichethe, thanketh Her Highness of Her Majesties favoure and affection shewed therein, as well towardes him as to the conservacion of those countries, and that Her Majestie may assure herself that Her Majestie cannot bende her favour towardes any prince of countrey that can receave yt with greater or more humble acknowledging of theim selfes in all dutie and obedience to Her Majestie.

Touching the sending into Spayne or to the Commendadour, the Prince thinketh and firmely beleveth that whatsoever Her Majestie shall do in trav illing to bring any good peace either in Spayne or in theise partes, shall be all in vaine, for such is the contrariete of the humours and intencions, as it is impossible to accorde them, Spayne standing of such ij pointes as wherof dependeth the totall ruyn and destruction of the countrie. For first they purpose wholie to subdue this countrie and to reduce it to an absolute bondage, that they may prevaile of the meanes and forces of the same, aswell by harde t'employ them at their pleasures against such and as manye as it shall seeme good unto theim, and chiefly against their neighbours that be of the refourmed religion or such as they shall suspect without having from thenceforwarde any regarde either of the states, customes, rights or privileges of the countrie, by which heretofore they have allwayes bene brydeled and kept from their willes. Th'other mark or pointe that they determin of us wholie to extirpe and utterly to deface, is the religion with all those that make profession of the same.

And it is to be considered that of theise ij pointes consisteth the whole ground where of they ymagin doth depende the greatenes, reputacion and fame of the King, and the dede and action of conscience; and this moste suer that, whatsoever conditions they may propounde, they will never yeld in any of theise. As not long since, when they protested openly and when they made greatest shewe moste earnestlie to be abowte to make peace, and seemed to give leave unto theim to utter whatsoever they thought meete, saving allwayes that they should not touch in any wise, neither any matter that should touch religion or the reputacion or honour of the King, when those of this countrie of them selves began in all comelie regarde as was fitt to yeld them selves as moste faithfull and loyall subjects to all reason and equitie, desyring rather by all meanes t'augment the greatenes and reputacion of His Highnes, as much as in them was, then any waye in any pointe to lessen yt; and that therefore, because the ennemy should have no cause to think that they would be in their own cause their own judges, they did simplie and absolutelie submytt them selfes unto that the King, with the consent and advice of the States-Generall of the Lowe-Countrie, should ordeyne for the weale and prosperitie of the countrie, with submyssion and offer in all equitie and modestie they thought might have moved th'adversary to have offered them some reason

rather then otherwise. But the Spanyardes, more particularly discovering their intencions and forcing the pretext of the reputacion of the greatnes of the King to serve their unreasonable and wicked desiers t'oppress them with, seemed to conceive their intentions quite otherwise, picking a quarrell unto them and saying by this meanes that they pretended to bring in their religion in the despite of the King and so to deminish the power and reputacion of His Majestie, prescribing him lawe, as though that his reputacion and honor could not remaine as long as the States of the countrie contynewed in their auncient right and custome t'advise touching matters of importaunce concerning the generall peace and States of the countrie, at whose hands he never lacked any thing they could doo.

And uppon this point did they break of the treatie begonn of the peace, protesting openly and in express termes that they would not yeld any jott in the pretence touching matters of religion, whatsoever should come therof. Yea and sayde that the King should rather loose all his countries there then to do suche a thing so much against his conscience. Wherebie, since that they made the reputacion of the King and the state of their conscience to stande uppon the ruyne of this countrie, yt plainelie ynough appearid that they would never agree to the least of their peticions, unless peradventure for a tyme, as being forced, they may make some shewe to agree in some points doubtfullie the rather to abuse them till they might be otherwise revenged. And this is the matter wherfore the Prince thinketh assuredly that, if Her Majesty should move any such matter touching peace, that either at the first with some spanish braverie they would reject it, saying that, as they doo not deale with the governement in England, no more would they that England should prescribe them how to govern anything either in fourme of lawe or counsaill, as in lyk case they have heretofore aunswered th'Emperour and th'Electours and other princes of th'Empyre; or els, if they can hold in and tempre their choller, they would give good woords and delaye th'awnswer untill they may subdue and bring this countrie to great extremytie and under their yoke, as they did in the time of the Duchess of Parma and by divers other examples may be shewid that they have done heretofore, not only with those that were of divers religion unto them as theise be and of those that they had authoritie absolutelie to commaunde, but also even with other princes and nations of theire owne religion, over which they had no authoritie to commaund, as when King Ferdinando of Aragon did break the peace that he made and concluded with King Lewis the xii[th] by the meane of th'Archeduke Phillipp, unto whome he had passed his authoritie with full power to treate thereof. Which notwithstanding, having contynewed the parling from conclusion so longe that the Capitan Consalve of Naples in the meane tyme had gotten somme advantage of the French, they did not only make no accompt of that they had weare aboute, but brake of the peace and chaced the French altogether out of the countrey

of Naples without having respect or any regarde that by the meane of the French they had theare their first footing. But, if it were so that the King of Spayne would graunte unto them any goode or reasonable peace, such is the case as he hath no meane any way to warraunt or assure them wherbie they may be in safetie ; « for, say they, the » King, receiving into his power the ports and havens which now we hold, hee shall » allwaies have meane by one way or other, as often as he lyste, to trouble and roote » us out, as it shall best serve his purpose. »

And, besides this, yf he were disposed to mainteyn his woord and promes, yet can he not do yt; for it is certeyn that neither the Pope, nor the Inquisicion of Spayne, to the which he is subject, would never by any meane suffer hym to graunt them any excercise of religion, but rather they would excommunycat and declare him to be an heretieque, in sorte that it would be all in vaine that they should hope of.

And, over this, the Counsaill in Spayne will never graunt the King should make any peace unless by th'articles and capitulacions of the same they may be assured to recover their losses and interests that they have receyved in respect and by th'occasion of theis warres, the which as they esteme to be great, it is most assured that they would never agree to no condicions other then to the totall ruyn, oppression and distraction of this countrie, which they think is only to remedy and satisfie the same. But so much standeth it the Spanyard uppon for their own conservacion and going forewarde with their determyned charges concluded of at Bayon, as they have destined it to keepe a colonie of 8 or 10,000 Spanish souldiers to be there continuallie kept in garrison to be imployed against their neighbours, at it shall best fall out for their purpose, which indeede should serve them so to great purposes, for in 24 houres and less they might so at all tymes set into the field an armie of 8 or 10,000 of the best souldiers of Christendome, by and by, to joigne with such a nomber of Wallons and other th'ordinary bands besides as they shall think meete, by which meanes in an instant they shalbe able to made a brave and a puissant armye able to charge the strongest of their neighbours, without making any compt of any strangers, either of foote or horse, which they may have notwithstanding allwaies readie at hand and that may come unto them when they liste, without any impeachement, and, besides that, which is not the leaste, they shall have such a nombre of vessells allwaies readie, furnished with such mariners and souldiers, as in a moment they shall have meanes herebie not onlye to resiste and encounter any their neighbours without making any accompt of any straingers either of how mightie soever they be, but to envade and charge uppon suddaine those they liste, and, being thus in readines able to assaile before their ennemyes can be warned of them, by which meane their neighbours should never be in any suertie, without having allwaies in readines greate power for their defence, wherby they shalbe not only dryven to stand in contynuall garde, to their great trouble, hazard and disquietnes, but so to

consume and undo themselves by such contynuale and infinite expences as so they shalbe occasioned to be at.

And this hath bene the cawse that the Spanyard hath allwaies thought rather that the riches of this countrie hath bene prejudiciall to the greatenes and reputacion of the King and them, and to such determinacions aforesaide then for their purpose and advantages much myslyking that th'onlie proffit and commoditye of all the countrie should not come to the King, who cannot have any greater commoditie, either of the riches of the townes or of the persons now particulerlie, unless he doo mainteyn himself in the good opinion and favour of his subjects, a thinge the which the Spanyardes esteme and compte unwoorthie and not meete for the greatnes of Spayne to suffer, because all exactions and contributions extraordinarie here do pass and are graunted in fourme as uppon requeste and with the consent of the States, which above all thinges they have long since resolved of and attempted by all meanes to remedye, whereof hath sprong not the least occasion of theis present warres, being a thing certein that the exaction of the tenth pennye was done by the Duke of Alva to this onlie intencion, as the Spanyardes themselves hath confessed openlie; and therefore it may be concluded and held for certein that it should be a vaine thing to think to make any reasonable peace with them; for they think here there should be nothing done in going aboute yt, nor nothing should grow thereof but loss of tyme and acceleracion of their ruyne and others their neighbours. Besides they would be sorie to give occasion to putt themselves in anie apparaunce of rest or peace, that those that had receaved the pure doctrine of the Gospell, should come therby the rather to evident dainger, to be either alltogether ruynated or els (as it is moste likelie) extremelie troubled and disquieted, as out of all doubte should happe if they should accept and accorde of peacet by which the pure religion should be caste out of this countrie, sins it is certain tha, the King neither will, nor can agree unto no other; and in making any accord such as th'ennemy will, what meanes he should have so to put in execucion the conclusions that heretofore were made at Bayon and the commaundements which he hath or hereafter shall from tyme to tyme receave from the Pope and from th'Inquisicion, to which he is bound by divers oaths both great and solempne, the Prince moste humblie referrith the consideracion thereof unto Her Majestie, desyring Her Highnes to have regarde therto.

Touching the aunswering of the Duke d'Alva or other their motions for the banishment of these of religion and sequestring the trade from those of these countries, demande of ayde and the rest, the Prince thinketh Her Majestie perceaveth verie well how prejudiciall it should be to the suertie and tranquillitie of the realm of England, to have regarde to such demaunds or desiers, so wicked and unreasonable, of the said Duke or Commendadour, under the pretence of th'allyaunce made with the Lowe-Countrie,

sins that onlie the brute of this late allyaunce that Her Majestie hath confirmed with them and the meane made to have them here declared rebells, hath allreadie putted them into such a pride that they boast and bragg openlie that they trust shortlie now to deale well ynough with them, and after to extirpe, within a litle while, after all those that be of the same religion, and, as they terme yt, to roote out at once all Lutherans out of the world, in sorte that there shalbe left no memorie of them, without of all doubt hath bene allwaies their determinacion and mark that they have shott at.

Notwithstanding, the Prince moste humblie desyreth Her Majestie to consider a litle the cause and ground of the said allyaunce and confederacion, the which was never made in consideracion of Spaine, nor in respect of augmentacion of the power or force of the Spanyards, but onlie and simplie to contynue and confirme the conjunction of the trafficque and freendship that of long tyme this realme of England hath had and mainteigned with theis countries, and it may by the auncient histories evidently appeare that the same contract or confederacion was made long tyme before that Spaine was joyned by any alliaunce with theise countries.

And the said trafficque did consist principally in Holland and Zealand, which be the ports and havens moste fytt for the maintenaunce of that trade, frendship and commutacion aforesaide, in sorte that there is no cause why in respect of that alliaunce Her Majesty should be moved against them of this countrie and to ayde the Spanyards, natural and sworne ennemyes to the same, but rather to the contrarie the same should move Her Majesty to greater pitie, compassion and desire not to suffer that theis countries, that of such antiquitie by such allyaunce and traffique heretofore hath bene and is joigned with England, should be thus tyrannycally oppressed, overthrowne and destroyed by such a straunge nation, but rather to employ all force for to succour, helpe and mainteyn them in their rightes and auncient liberties, by which meanes the said entercourse and traffique may be upholden, which is th'onlie grounde of the said allyaunce and freendship and so of the weale and prosperitie of both the countries.

And herewith it may please Hir Majestie to understand that the quarrel doth not touch onlie Holland and Zealand, but also all the Lowe-Countries generallie, as they have sufficientlie in the begynning of the warr declared, when the principall townes of Heynault, Flaunders, Guelders, Phrise .... was joyned with them as all the countries would have done also if they had not bene to soone oppressed by the force and violence of the Duke of Alva. Wherefore, since the said allyaunce and confederacion is made in respect of theise countreyes and not in respect of the person of the King or of the spanish nation, the Prince in all humelitie desyreth Her Majestie to have regarde of them, that they may be so maynteyned against this force and straunge tyrannye, and so much the rather as the said Duke of Alva and the Commendadour hath expresslly and publicquely forbidde th'english nation all trafficque and trade with those of Holland and

Zealand and doth execute the same by all meanes of force, putting them in prison and otherwises to take away and infringe the libertie of the trade and entercourse, which was and is the principall intent of the said league and confederacion. By which means having done as much as in them lieth to infringe and breake the said contract, they have given occasion to Her Majestie not onlie not to aide them, but to declare them as infractours of the peace and repose, and therefore Her Majesty's ennemyes, and to shew all favour, succour and assistaunce to Holland and Zealand, which in spending their goods and lyves hath stand to mainteyn the said trade and trafficque, uppon which the said allyaunce and contract is chiefely grounded. And therfore the Prince doth thank God that it hath pleased him to move the heart of Her Majestie to think hereof, moste humblie beseeching Her Majestie to do yt thoroughlie, that th'affection may be woorthy of so lowable and holly an enterprize, since that, touching anie meane for peace, as before hath appeared, there is no waie and hope of.

Touching respects that Her Majesty desireth to be satisfied in certein points of somme impeachment, before it maye please Her Majestie to enter into anie further resolucion, His Excellencie moste humblie desireth Her Majestie to consider the state and termes wherein ther travell here doth stande, which Her Majestie shall finde can suffer no delaye; for, if th'ennemy be advaunced never so litle more all th'occasions and good opportunities that now be offerid, which be of no small moment .... shall be paste and taken awaie from Her Majestie; for, if somme order be not verie speedelie taken, they are like to receave great loss to their more hindraunce then is againe to be brought to that pointe without unreasonable charge : which is now to be done with a small matter. And this is the cause that the Prince most humblie desireth Her Majestie not to hold them in any long suspence, whereof may follow their certein ruyne, wherby Her Majesty is moste likelie to receave small pleasure. But, since Her Majesty may perceave, as well by the things above saide, as by the books and wrytings herto appertayning, that there is no lykelyhood to make any peace, and that of th'other syde they cannot contynue unless they be assisted, that it may please Her Majesty to resolve and to take the case in hand, which, by the grace of God, Her Majesty quickely shall go thorough with to Her Majesty's honnor, reputacion and greate commoditie. For, touching any cause to feare the warr with Spayne, it is knowne and most notorious that Spayne is so consumed by this present warr, which hath bené mayntеyned with such an incredible charge and travaill now all most four yeeres against Holland and Zealand, as both by th'effects is daily seen as also freely confessed all their letters and purposes, that, if Her Majesty in earnest do enter as partie, it shalbe altogether impossible for Spaine any longer tyme to maynteyn the charges of this warr and much less able to take any newe in hande.

For firste the Commendadour's Secretarie himselfe, in the letters which he sent him

in the newes of this laste soccure to come out of Spayne, advysed him that hee should accompt of this as the laste, for after this soccour he could not looke for any other because that Spaine had nether the meane, nor will to furnish it, and besides did declare plainely that he fownde it so harde to bring this about that he had thought he could never have gone thorough with it with his credit, and that the Courte of Spaine was mervailously altered against the said Commendadour by reason of the greatnes of the charges of the said warres, for the which from hence forth they intended not t'imploye any more the meanes and revenues of Spaine, and that therefore he was to seeke some other meanes in these countries here to helpe himself in what manner soever he could.

And it is certein that but by the succour of England Spaine shall never have meanes to send anie succour hither though they would by sea, as may appeare by this last fleete that they have sent, which without the refuge had in England had bene now loste or defeated. Howmuch the rather then when England shall declare itself a partie, which appeareth evidentlie by that Her Majestie may doo at this present with one commaundement onlie, to th'utter perishing and overthrowe of the whole fleete, and so to take away from them the meane to set fourth anie other navie this waye, and it is certein that without strengthe by sea they can never become masters of Holland and Zealand, how much less then shall they be able to bring anie thing to effect, when it shall please Her Majesty, not onlie to denye them assistaunce, but take this matter in hand indeede and make an open warr? How shall they be able or what meanes have they any waye to assaile England?

And touching that the French King should joyne with Spayne against England, it is no waie to be feared; for first, saith he, the French suspecteth the greatenes and increase of Spaine, as much and more then that of England, and therefore it should be to dangerous a conjunction and fellowship for Fraunce. Besides it hath not been seene that Fraunce hath been able to meete England by sea, and much less should they be able if this countrie were joigned to yt, which onlie of itself is able to meete with their force by sea alone. Besides, during theise troubles of Fraunce which will never be brought to such quiet, but allwaies will rest greate suspicion and mistruste both of one syde and th'other, who can thinke that those of the religion in Fraunce would or could ever joyne in such manner with Spaine that they would suffer them to assaile England, since that should be to their totall and certein ruyne? Notwithstanding, there might be other sufficient meanes by the which Her Majesty might assure herself of Fraunce, of the which the said Prince hath given me in charge to make overture unto Her Majestie at my comming. So that everie way, which waie soever it be, Her Majestie hath no occasion to doubte this warre, but rather to assure herself by the grace of God by this meane that Her Majestie shallbe made soverayne of the sea and consequentlie

most dreadfull to all her neighbours: whereby Her Majesty shall have greate occasion to advaunce the glory of God and the kingdome of his sonne Jesus-Christ and to make ende of this pernicious difference in all Christendome, which is in Almayne touching the Supper, unto the which the said Prince hopeth also to open greate meanes.

Other things touching th'exployts towards the coasts of th'Indians, which meanes wilbe discovered of them selves after it hath pleased Her Majestie to take some waye to some good resolucion, I will referr over to another tyme.

But, under humble correction of Her Majestie, the Princes advys and opinion is that, with the more spedier resolucion that it might please Her Highnes to set this busines forewardes, the greater effects and of importaunce is there to be hoped of the same, for there be meanes to bring the ennemye so abashed and astonyed at the first, as he shall not be able to relaive himself after. And since that meanes for peace cannot serve to no purpose (as every man of judgement may perceave) there restith nothing but to resolve stoutelie and constantly and to take th'occasion by the heare before she tourne her back, when she leavith nothing behind but repentaunce [1].

This is the somme and as neere as I can go the verie speach and discourse of the Prince touching the same other circumstances both of their present state, th'offres to Her Majestie, the justifieing of the cawse; and other I will leave till my attendaunce, wherin I will make all speede, God willing. And thus I most humbly take my leave.

From the Bryll, the 20 of december 1575.

Here I found a letter before sent of the 20 of november, which I brake upp, and yet thought good herwith also to send yt. Since which tyme, we heare that Zyrickzee is vytualled, and by the force of the late weather the dykes broken into the great annoye of th'ennemye, and that, therefore and by reason of the sicknes among them, they have forsaken Bomeney, and that their force now in that iland is 5000.

Here is newes come that they have taken a truce in Fraunce for six monethes, which the Prince advised me from Rotterdam since my being here, which maketh them here the rather desirous of resolucion.

(*British Museum, Harley*, 285, n° 15.)

[1] Le docteur Dale écrivait le 2 novembre 1575 à lord Burleigh qu'un secrétaire du prince d'Orange était arrivé à Paris avec une mission secrète pour le roi de France. On disait que c'était au sujet d'une négociation du Taciturne avec Danville qu'il voulait aller rejoindre; mais le véritable but, croyait-on, était d'obtenir l'aide des Français, si les circonstances étaient favorables (*Record office, Cal.*, n° 434).

MMMXXIII.

Robert Corbet à lord Burleigh.

(Anvers, 4 décembre 1575.)

Requesens a communiqué aux États et aux nobles les propositions de la reine d'Angleterre. — Inquiétude qui résulte de la marche des reîtres vers Mézières. — Bruits sur le secours que les Anglais donneraient au prince d'Orange. — On dit que le roi d'Écosse prend le titre de comte de Hollande. — Sept cents Espagnols seulement sont arrivés à Dunkerque.

Ryght honorable, Albeit I have little matter att this present to troble Your Lordship with all, yet, for not neglectenge my dewty in writinge to the same, am bouldened by your goodnesse to viset you att this time with thes my rewde scribles, not doubtinge but Your Honor will accepte the same in good parte, considering they prosede frome a well willinge harte to you. The Comandator semeth to be somwhat more inclined nowe to the Queenes Majesties good motion then before, for he haithe of late in the presences of some nobles and States of thes Low-Countres commend the said motion; but whatt the isshewe will prove unto, I know not.

Here is greate feare which waye the raiters will martche, that come to the servise of the Prince of Condy and be all redy att a place is called Mesiers.

Here is a noise emongest the Spaniardes in the Courte thatt the Queenes Majestie doeth levy serten thowsantes of men to goe for Hollande and Zeland, which causeth no smale fere to them allso.

Here is forther newes emongest the Spaniardes thatt serten ensignes of Scotishemen be arived of late in Holland to the servise of the Prince there, and forther they saye that the Hollanders doe stampe in theire money the armes of the saied Scotishe Kinge intitelinge him in the said money County of Hollande; and this newes did a holly saynete Fransiscan Frere bringe, reportenge that he sawe sutche money: the treuthe hereof I leave to Your Lordshippe to judge.

The Spanishe shipps be arived in Duncirke mutche to the grefe of the Spaniardes here for that they reported to be five thowsant Spaniardes souldiers besides mariners; and, nowe that thei be comme, they be but seven hundred in all, and the moste parte of them so sike and out of harte that thei canne doe no servise yet a longe time. The number of vessells are saied here to be very well appointed.

I doe send this next daye a mann of my awne to Mr Hastinges by Zeland awaye, not

havinge other meanes to conveghe a letter safely to him. For other newes I doe send Your Lordship hereinclosed and so moste humbly do take my leave.

From Andwarpe, the 4th of december 1575.

In my letter to the Counsell is inclosed one from Mr Hastinges.

(*Record office, Cal.*, nº 484.)

MMMXXIV.

Avis transmis par Robert Corbet.

(Anvers, 4 décembre 1575.)

Nouvelles diverses. — Assemblée à Anvers des gouverneurs des provinces et des villes. — On dit qu'elle a pour objet la défense des frontières et des levées d'argent. — Délibérations des États d'Artois, de Flandre et de Brabant. — Conditions mises par les bourgeois d'Anvers à leur subside. — On va former de nouveaux régiments de Wallons. — Opérations militaires en Zélande. — Nouvelles d'Allemagne.

All the nobles and gouvernours, baringe charge in theis dominions under the Kinge of Spayne, were here at the day appointed, and have ever since mett dailye in councell with the Comandador, but yt is not certainlye knowen what the chief cause of their meetinge is. Howbeyt yt is thought to be as well for the provydinge of the frontyer townes to able them, if necessite should requyre, to withstande any forrayne force, whereof there is somme dowbt, as allso for the furderinge of suche mony as is demanded to the Kinges use of the States of this countrye. To theis yt seemethe the nobilitie have answered, for that they are to departe everye one to his quarter and abydinge.

The States of Artoys and Flaunders, uppon the demaunde of mony, have diffarred their resolution untill such time as they of Brabant have graunted, whereof Lovayn, Bruxels and Bolducque as yett say they have neyther monie, nor meane furder to provyde for any, soo have they byn charged allreadye.

They of Andwarpe (as the fourth member and last of the States of Brabant) have made graunt of their parte (payinge ever a third part) uppon condition to be deducted owt of the whole summe all suche monye and charges as the townes and villages under their jurisdictions have disbursed or byn att, towardes the maintaynanee of solgiars duringe theis trobles, besides that monye which was disbursed att the revoltinge of the Spaniardes in this towne to be allsoo rebated: which donne yt is thought the rest wilbe small or rather none. Further that no solgiars shall lye here in garrison, as was

promysed by the Duke of Alva at this beginninge of the castell, besides noo solgiars to lye in any towne or village above j night or ij withowt the payinge for that they take and uppon the committinge of any force too be presentlye punished. Allso that the gatheringe of monys shalbe appoynted to men of this countrye, in whose custodie yt shalbe and by them to be disbursed as shalbe agreed. Lastlye they are contented to graunt the monye with conditions aforesayd, so farre as the other towns condescend allso. And this gatheringe of mony to be made in commontie called in duytch *hemels breyde,* withowt the exemption of any spirituall or temporall person beinge landed or havinge rentes, excepte onelye the fower orders of monkes which are counted as beggars.

Thus the contribution standes in dowbte : what will followe tyme shall trye.

There were yesterdaye in the afternoone letters sent to the other three States of Brabant too cyte them hither.

Ytt is crediblye repoorted that all the Almaines havinge charge here shalbe discharged with their men, and in their place as many Wallons and others of this countrye levyed, and the charge of them to be committed too gentlemen of theis partes.

Owt of Holland is nothinge harde, butt all remaynes still and no stirringe of any side as farre as we heare here.

By a post that cam this morninge from the ilandes of Ziricksee was niewes brought too the Commandador that on thorsdaye laste, by force of weather and stormes, all the pylles and postes they had dryven in abowt Siricksee to stoppe the entraunce of any shippes, were by the violence of weather boren awaye, soo as they may enter in all places abowt yt withowt daunger or harme, so as yt is lykelye they wilbe provyded well enoughe or they be dryven too any lyke inconvenience.

Certayn contrye women, that were fled into the towne at the entringe of the Spanyardes into the ile, beinge lett owt by them of the town, were examined by Mondragon and declared them within to have plentye of all thinges, neyther too be lykelye to be in any want this greate whyle.

On thorsdaye last, there cam alsoo abowt a 40 sayle of Gewssys, greate and small, and lye even againste a place called Vianen, chief haven of Duyvelandt : what their intent is, wilbe shortlye knowen.

Here is commandment gyven all solgiars to departe the towne to their auncyent, and somme talke there is that Julian Romero is to goo too Tergoes.

Owt of Germanye is repoorted that the treague betwene th'Emperor and the Turke is continued for fyve yeares, but the conditions not yett knowen.

We heare that the rutters march forwarde still towardes Massiers and that the Countie-Palatyn levyeth certayn nomber of footemen to send after them.

(*Record office, Cal.,* n° 485.)

MMMXXV.

Henri Mason à lord Burleigh.

(Anvers, 7 décembre 1575.)

Offre de services. — Il importe que toutes les communications restent secrètes. — Opérations militaires en Zélande. — Pertes fort sensibles pour le prince d'Orange et les rebelles. — Le prince d'Orange est entouré de traîtres gagnés par le roi d'Espagne. — On a intercepté une lettre du prince d'Orange où il se plaint vivement du mauvais esprit des populations et où il presse son frère Jean de Nassau de réunir des reitres pour faire une diversion vers les bords de la Meuse.— Intrigues des Anglais réfugiés à Louvain. — Mesures prises dans l'assemblée des États. — On a reçu l'avis que quatre mille Anglais iraient aider le prince d'Orange. — A cette lettre est joint un tableau du gouvernement des Pays-Pas. — Les États se réuniront de nouveau à Mons.

Right honourable my most bounden and humble duety rememberyd, These may please Your Honour to understand that, whereas I, beyng sent for (by commandment of the Greate-Comandor) to fynd my selff heare in Court, upon the passing of certeyne accompts, touching my charge of comyssyonar for the vyctuals for the Kinges Majestys camp and arme by sea and land in Holland, as also to make heare newe provission of grete quantitye upon these entreprisses taken in hand ageynst Zeeland and islands of Zyerckzee, I chaunced to fynd this brynger William Wynter, whom, for the auncient acquayntaunce and knowledge I have hadd beffore tyme of him and of his trustynes, after dyvers and sondry comunications and conferences had betwene us (as he more at large by word of mouthe can declare Your Honour), we joynyng together and by solleme othe have promysed th'one to th'other to be secrete and true, and that for the Queens Majesty our soveraigne lady and mistres, Your Honours and countrys service : wherein I have long desyred to come and shewe to th'effect thereof that Your Honour should fynd the true hart of a pore subject to his prince and country, desyringe most intirely to employ my said service in all secrete meanes accordyng to Your Lordships pleassure, which now, by fyndinge so conveynent messenger as this brynger ys, as by our conference had together I have thought good and emboldened my selfe to take thys fyrst entry to Your Honour to present my moost humble duety and servyce in those affayres, and suche as this brynger partycularly and more at large will declare Your Honour: which, yf hit pleasse Your sayd Honour to accepte and employe me and fynding ytt necessary to send backe agayne with all speed the said messenger with such advyse and instructions Your Honour shall fynd good, I shall be ready with all dilligence and severyte to observe and to frequent Your Lordship with all such occurrencys

as shalbe most convenyent to be dyscovryd for the benefytt of Her Majestie and country, which, to the contrary, yf Your Honour thynketh not good this our intention and will not receve our sayd proofe and humble servyce, that then yt wold pleasse Your Honour to lett the matter so remayne concealyd, for otherwisse hitt wold be my undoyng, as for all other maters runyng heare in comon course this brynger ys inough instructyd and will not forget to declare unto Your Honour. Also, whereas Your Honour doth employ Edward Wodsha and dyvers others, soe well in Dutchland as heaer, ys by theyr owne folly and negligence knowen, wherefore I desyre that no one man may perceave that Your Honour and I have any intelligence: which to avoid I besech Your Honour to confer with this brynger, accordyng as I have enformyd him for the yll behaveors and pratlynges of our englysh marchants heare marreth all, as also Your Honour, sendynge letters to theyr gouvernors to be convayed to Wodsha, ys blowen abrod and openly manyfested to the eares of the Court, which I have semed to exercisse and feare to be the dystrution of him, yf matters be nott otherwyse handlyd. Wheretfore I have thought good by these fewe lynnes to advertyze Your Honour thereof; for, yf so be that Your Honour lyketh of our presentation and conclusion which we have taken betwene us, that any one secret man may be found which may convay the letters, such one as Your Honour most trusteth as this brynger will advertyze Your Lordship of the open handlyng of our merchaunts and others heare, as also I most humbly request Your Honour to keepe my letters secrett, for that there be some lurckyng abowt Your Honour, which advertyzeth our Lovaynystes almost of all such matters, hoping in tyme to let Your Honour understand whome they are. Also Woodshau is nothing secret in such affayres, for that he vauntyth to doo much with Your Honour, as by hys last letter unto you by one Fraunces Martyn, which ys of all men openly knowen for that the sayd Martyn showed the same to dyvers as to me, sayinge that the said Woodsha had wrytten Your Honour in his behalff. Furthermore at dyvers tymes I have bene advyssed by John Fowler and other Louvaynysts that told me certayne of Wodshaus letters to be interceptyd by the way, opnyd and red and sent to the Court, where I have byn callyd to expound them: the which I have also done and made the best thereof and he secretly admonysshed to take heade bycause I have byn the occassion of his fyrst preferment. And surely he is so hatid and yll lycked of amongst our Louvaynysts and others, that all men which haunt his company never so litle ys suspected to be of his affynyte, which I have thought good to advirtyse Your Honour, unto whose wysdome and jugment I most hymbly submyte, etc.

As touching the occurencys heaer daylly passyng in thesse partyes betweene the Kyng and the Prynce of Orrange, I doubt not but that Your Honour ys inough advertyzed: the wynnyng of the toune of Bueren by assulte, the surrenderyng of Bueren castell, the pyttyfull assault of Oldwatter with the death of so many pore soules, whar

man, woman and child was nott sparyd in the fury, the surrendyringe of Schonehoven, the surpryns of Crympen and taking in of the Dorts-ward in Holland, the wynnyng of the forts of Klunder, Fynnart and Sevenbage, and nowe this last exploytt of Duevelant-Schowen, the cruell assult of Bommenee, whar weare slayne and drownyd of the Prynces syd about 740 men and on the Kynges syd 300 with 800 sore hurte, synce which tyme a great many of them are dead, espetiall certayne captaines and enseignes as don Gabriell de Peralta, Cæsar Patcheco and 5 enseigne-bearers of marke, and now the seige of the toune of Zyryckzee, which entreprisse hath cost 800 Spanyards, and are remayned alyve aboute 300, soe that His Excellencie hath byn constrayned to cause 6 enseyngnes of Spanyards to come out of Holland to furnishe the towmes and forts in Seland, as also to cause 2 regymentes to be levyd of Wallons and for corronells Florent de Berlaymont, signeur de Floyon, Monsieur de Berlaymonts yongest sonne, and Monsieur de Cappas th'other.

Neytherthelesse, thys last exploytts hath byn and ys a great losse and hindraunce for the Prince of Orrange and the rebbellyd townes that he wauntyth of his trybuyts he was wont to levy of thosse villaiges and landes (which nowe are under the Kinges subjection) above 300000 floryns by the moneth, and, to be short, such accorraigment to the Spanyardes that this seven or eight years was never the lycke : which to be playne to Your Honour and to declare the truth, the Prynce hath to many traytors about him, which have intelligence with the Great-Commendor and are corruptid with money; for the Kynge of Spayne having sold the Pryncedom of Salerme in Itally to one Nicolas Grimaldy, monarch of all merchants, for the some of 9 000 000 duccats, which money beynge made over hether by exchaunge ys most part employed to these entreprisses, as also the King of Spayne morgaiging the towne of Portherculi to the Ducke of Florence for a great some of money, and the Kinges juells are heare sold to make money.

Also yt may please Your Honour to understand that there was in the moneth of january last past was taken betwene Aernhem and Nymeegen a certayne gentyllman prysoner, whce, havyng about hym certeyn packett of letters, amonge which was one letter of credence from the Prynce of Orange to his brother th'Earle John of Nassau, in which letter beyng wrytten at large and refferyng to the sayd messenger declaring partycularly all the force, estate, meanes and hope of the Prynce of Orange and of his adherents and doyngs, which letter beyng abowt fower leaffes of paper or more contayning al his whole secretts, imploryng the death of his brother Earle Ludowyck, utteryng th'estate of hym selff, th'estate of the country, theyr force by sea and land, howe many shippes, ordonnance, powdre, shott, men of warr and garnyssons, in what quallyte he stode, howe and in what manner he levyd money and what th'Estates of Holland and Seland weare able yearly, monethly and weekly to bryng op, what the chargis was to

mayntayne thosse thynges, as also th'extraordynary costes of kepyng men in his behalff in the Courts of England, France and other prynces, and how longe he was able to hould out, but much complaynyng opon the unconstancy and perversnys of thesse people heare in the Lowe-Country, theyr doggyd natuer and unruley manner (which I assure Your Honour is most trouth, for of all nations in the world ys not vyller and wyckeder nation, full of all murmuration, rebellion and dysobedience, without God's feare and of myschyvous tonges, and certaynly take theyr tonges from them, we take theyr chyffyst weapons, and are men so long as the dryncк ys in the head, otherwysse nott). Moreover the Prynce incytyng his brother to usse all endevour and call hys wyttes together for his ayde, with dyvers and sondry dyscourses, which he should .... amonge the prynces of Germany and Prynce of Conday, with levy of certayne rystres to come at Fresland by certeyn way and passaige, which the sayd message shold shewe them, whereby to withdrawe the Kinges force in that partes that he might the quyettlier succeed in Holland and Zeland and to bryng them to more reason to his ayde, more at large descrybyd in the sayd lettere: which by reason that the sayd pryssoner beyng comytted to my charge and kepyng the espace of 48 hours, I gott also pryvylly a coppie for a presydent heare after, wyshyng that I had the same heare presently to send Your Honour. The which prisoner beyng sent to the Great-Comandour was comytted to Andwarp castell, syns which tyme we never could understande what was become of hym, but, as I juge, aftir that he beyng chehyined and tortured was pryvylly put to death. The which was chyeffest occation that the treaty of peace toke no place, which was so often detractyd at Breda; for, by the advartensys Hys Excellency had out of the Princes lettere, was practyzed thosse last entreprynses by delayeng from tyme to tyme the sayd treaty, whar th'Estates hoopyng for peace, but His Excellencie meanyng nothing les but in the meanwhile to make preparation to thosse exployts, which synce hath taken effect, as before wrytten.

Howe well that I knowe Your Honour is ynough advertyssed and knoweth the ambitious nature of the Spanyards and threatnynges upon England, I have thought good by the way to lett Your Honour understand that synce these victoryes they seame sore to vaunt upon England; but I assure Your Honour English Lovaynysts are not behynd hand in all such matters and are more enymyes them the Spanyart hitt-selffs, for there are no practyzes left behind that they thinck may serve theyr turnes agaynst theyr country, but I mynd .... in tyme as thosse matters shall fall out.

To advertyze Your Honour in the mean whyle, I wold advysse Your Lordship to take regard to the ysle of Sheppey and to Jullyngham, which be places I knowe nott, but have hard dyvers dyscourses about the same, which indeed, as I best can conjecture, weare a shrewed pece of worke, yf such should take effect, as also Mr Cotton and Copley have sent one Leweys, an Englyshman, to viewe to take a note and consyder the sytua-

tion of all the havens and creeks from Dover to Lyn and made a state of theyr sytuations, entreyes, force and deepthe, the which I hoope to use such means and to practyse to have coppy therof out of their handes to send Your Lordship, as also of all othir occurrencys as may fall from tyme to tyme.

As touching the convocation of Estates and nobles heare at Court and what theyr treaty, ys as yett ys very secrettly kept, and the 3rd of thys present ys sent with dilligence a post to Spayne to the Kyng, soe well upon the resolution of the maters prepounded by the Queene's Majesties embassador, as also upon the resolution made by the States upon the propossitions of His Excellencie for the levy of greate sommes of mony yearly to the payment of the warrs, which as yett will not be grauntyd, but upon dyvers artycles, forwardes and condytions as yett nott uttred but verye secretly concealyd, mynding with all dillengence to gett pryvy copy of the proposition and answers by wryghtyng to send Your Honour. The 4th of thys presents are the nobles and States every one retourned to theyr places and gouvernments, where every one respectyvly in his government shall assemble th'Estates of the tounes and consaylls to prepond then the propossytions of His Excellency in the King's behalff to take their answer absolutly and to knowe in what manner the sayd States of provyncys are pretendyd to doo to th'end to conclude eyther in th'one or th'other.

The Court heaer are secretlye advetyzed of a secrett levy of 4000 Englyshmen, which comyth over tó ayd the Prince of Orrange under the charge and guyd of Mr Chester and Morgan and others, breedyng a certayne kynde of jalousy betweene this contry and England, the which I have thought good wrytt Your Honour per avisso.

Heaer is great provyssion made for the warres. At Andwarpe are 17 great cromstevens a shipps; on the stocks a buyldyng; at Barrowe, xij; at Rossendale, xvj; at Breda viij and about 25 galleys small and great. Heaer are aryved certeyn captaines Geneveys to serve the seyd galleys with dyvers carpentars of Genoa to make gallyeys and fragantyns after that contry order, such as thys brynger more at large can declare Your Honour. I have thought good to send Your Honour an estate of offycys of all thys Lowe-Countreys [1], because here after, as accassyon may serve, yf I chaunce to wrytt Your

[1] *The order of all the Estates of this Lowe-Countreys for the Kinge of Spayne.*

Gouvernour and captaine generall of thesse Lowe-Countreys ; Don Loys de Requezens and de Çuniga.

Counsayll of States next his person and of warre : The County of Berlaymont; Jheronimo de Roda, Sp.; Allexande Gonzagua, It.; Jullian Romero, Sp.; Ludoivico Guasco, It.; Sancho Davilla, Sp.; Bernardyn de Mendoza, Sp.; Jno Dysuncha, Sp.; Monsr de Naves; Monsr D'Assonville; Monsr de Champaigny.

President of States : Vigllius.

Pryvy Counsyll :

President : D. Sasbout.

Honour, I mynd but simply to name eache one, Your Honour shall the better knowe theyr state and quallyte without that any other may ounderstaund soe farr the premysses or that I wrytte amply theyr estate of gouvernment.

Beffore th'enclossyng of thys lettere, I chauncyd to be sent for to the Court about certayne affayres touchinge my charge and, beyng there, we began to talk of thys matter of

Members : D. Vigllius; Monsr D'Assonville, Tornacensis; Monsr de Vadevelt Bruscel.; doctor Fonck Amestatius; doctor Ant° del Rio, Sp.; doctor Boischoot.

Counsayll of Fynnunces : Conte de Berlaymont, chief; comis^r Damhouder, Brugens.; comis^e Ringhault, Bruscell.; Comes d'Oyenbrughe, Brabant.; Jaspar Schets, high tresourer; Nicolas Bardt, recevour-generall; Ant° del Rio, tresorer of confiscations.

Griffiers : Sr Sterck; Sr de Cronendale.

And under these are subject and bound all officers and recevours of the Low-Contreys to yeld their compts and obtayn their estates.

Secretaires of States and Pryvy Counsayll: Diego Lopez, secretaire to His Excellencie; S^re Berty; S^re Scharenberge; S^re Bongeoys; S^re Vander Aa; S^re Vasseur; S^re du Boote.

Chauncellours and Presydents of Provinces :

Chauncellour of Brabant, Schyf; *chauncellour of Gelderlant* . . . ; *chauncellour of Frize* . . . .

Presdyent de Flandres, Pamele; *presydent d'Holland,* Suys; *presydent de Malienes,* Waterdick; *presydent d'Utrecht,* Rathalder; *presydent de Bourgoigne,* Buschou.

Counsayll of troubles and confyscations : Sr Jheronimo de Roda, chief, S.; D. Antonio del Rio, S.; D. Oziniany, Italien; Sr Jacqueloot, F.; D. Maese, advocat fiscal.

Secretaris of that Counsayll : S^re Praets; S^re Mesdach; S^re Vander Driesch, Sr Vrintschappe.

Gouvernours partycullars of Provynces and Countreys for the King : The Count of Berlaymont, governour of Namen and Namur; the Conte de la Laigne, gouvernor of Haynaul or Hengowe; the Conte de la Roche, Burgund, gouvernour of Arthoys, the Conte de Mansfelt, governour of Luxemborch and Limbourghe; the Conte de Rœulx, governour de Flandres; the Baron de Hierges, eldest sonne to the Conte de Berlaymont, governor of Gueldres, Zutphen, Linghen, Overyssel, Waelhem, Drent, Went, Hollandt and Utrecht; the lord of Byly, Portingael borne, gouvernour of Ost and West-Phriselandt and Gronnynghe; the Baron of Resinghien, governor of Orchies, Lysle and Douwaye; the Baron de Licques, governour and chastellaine of Cambresy; the Seig^r de la Mote, gouvernor of Gravelinge, mayor of St-Omer; the Sr de Goignys, governour of Kennoy; Monsr de Monceaulx governor of Beachampe; Monsr de Bryase, gouvernour de Bappamus; the Seig^r de Champaignie, governor of Antwerpe; Francisco de Verduego, gouvernor of Harlem; Sr Mondragon, castellaine of Gant castel; and Damvilliers, gouvernour of Duyvelandt, Schowen and Klunder; don Phillippe de Beamonte, governor of the land of Tergoes; don Sancho d'Avilla, chastelaine of Andtwerpe castel; Diego Doryson, chastel of Valenchien; don Francisco Firnandos D'Avila, chastelaine of Utrecht castel; don Luys Carrillo de Castille, chastellaine and gouverneur de Hoochstrat; Gaspar Gomer, gouvernor of Grave; Joncheer Breecht, gouvernor of Diest; the Lord de Vile, gouvernor of Mechellyn.

Touching the warres :

Maistres du camp over the tierces or regiments of Spanyardes : Jullian Romero; don Hernado El Tyo de Tolledo; Francisco de Valdez.

the convocatyon and partyng of th'Estates, and as then I had understanding for certeyn that all the sayd nobles and States are appoynted to meete and make a new assembly in the towne of Mouns in Henault the x[th] of thesse presents, where shall be treated absolutely upon the aunswer to the demands of the Great-Comandeur. What the conclusion shall be, God knoweth.

Thus for this tyme and for want of further matter I am constrayned to shut up my

Corronels of Wallons : The Conte de Rœulx; the Baron d'Hierges; Mario Caduyny; Iu° de Mondragon; Francisco de Verduego; Mons[r] de Floyon; Mons[r] de Capres.

Corronnels of Basse-Almaignes : The Conte of Rœulx; the Conte of Boussu; the Conte of Megem, fils de Barlemont; the baron de Hierges, fils de Barlemont.

Corronelles af Almaynes or High Dutche : The conte of Mansvelt; the conte of Oversteyn; the conte Hanibal Daltembs; the Baron de Polwelder; the Baron Van Fronsberge; D'Heer Carel Foncker.

Ryter-masters : The Duck Eryck of Brunswyck; the Duck of Holstain; Rytnir Schenck; Hans Walder, all discharged out of servyce.

Cavallery or horsmen aswell Itallyans, Spanyards as Wallons and Bourgoignys : Don Alonzo de Vargas, general of all the cavallery.

Demy-Lancys :

Capitaines : The Earl Curtio Martinego; Aurelio de Palerme; Nicola Basta; Georgio Mussuca, albanes.

Harquebusiers :

Italiens : Antonio Cavalini; Iu° Bapt[a] del Monte; Nuntio Paganny.

Hispagniols : Don Alonzo de Vargas; don Bernardyn de Mendoza; don Rodorigo Sapata; don Pedro de Acunya; don Hernando de Boncolla; De Falconneta; Antonio Davilos.

Carrabyns or light horsemen Wallons and Bourgoynyens : The Earle of Reulx; the Earle of Megen; Mons[r] de Moysse; Mons[r] de Gattee.

Other officys appartaynynge to the Camp.

Comyssaires : Comys[r] Arrillo; Comys[r] Longyn; Comys[r] Paublo de la Borsa; Comys[r] Mychiel de Jaca; Comys[r] Hans Ingelberge; Comys[r] Cygoigne.

Artellyry : Mons[r] de Treslon, general; Mons[r] de Wuessels, controler; Diego Gomez, paymastre.

Under the charge of thesse there are all gentyllmen, yomen and offycers subject. Towching the charge of artyllery : myne-masters, pyoners and others.

Comissaire-general of the victuals for the camp by lande : Mons[r] de Naves.

Pourveyor or comissaire general for the provyssion of the army by watter : Jehan d'Yssuncha.

Purveyours or comyssatres both by watter and land in Holland : Thomas Gramay; Johan van Drynckquart; Henry Massey.

Recevor generall of the vytualls by land : Mathieu de Vos.

Paymasters by watter : Antonio de Villreal; Gonsalo de Rodondo.

Admyrall of Brabant, Vlanders and Zeelant : Sancho d'Avilla.

Vyce-admyrall : Joosse Coppeross, Bourgemaster of Mydlebourg.

Admyrall of Holland : Franscisco de Verduego.

Vice-admyrall : Willem Adams, borger of Amsterdam.

rude lettere, beseching God of his mercy to preserve Your Honour, my Lord, in health and encreasse of honour with Nestors yeares, most humbly recomendyng my selffe unto Your Honour's good grace and meryts.

At Antwarp, this vij[th] of december 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 487.)

MMMXXVI.

L'amiral Louis de Boisot à la reine d'Angleterre.

(Middelbourg, 10 décembre 1575.)

Il répond aux plaintes des marchands anglais et sollicite la protection de la reine d'Angleterre.

Madame, Encoires que fussions bien asseurés que le Sieur Rogerius ait adverti Vostre Majesté de l'estat de ces pays et nous peult avoir excusé de sa longue poursuyte et attente sur les plainctes faictes par aulcuns marchans subjects de Vostre Majesté, nous n'avons voullu faillir de très-humblement la supplier par cestes vouloir croire que tout nostre désir et intention est de faire très-humble et très-obéissant service à Vostre-dicte Majesté et le monstrer par effect allendroict de ses subjects, les recognoissans nos bons amis et anciens voisins, et d'abondant conjoincts et liés comme frères par une mesme foy et religion. Or la nécessité de ceste présente guerre, laquelle, estant bien considérée, touche de près la cause et le repos du roiaulme d'Angleterre, nous a constrainct de suivre les moiens ordinaires et usités par touts ceulx qui mainent une juste guerre affin de se maintenir allencontre de ses ennemis, savoir d'empescher le commerce et trafficque, ou de prendre sur ce quelque subside pour subvenir aux excessifs

Chieffe-tresoures and recevours of the contribuytions for the warres for the Estates of the Lowe-Countryes : Aert Molckman, chief; Lancelot Paresis; Jacob Van Falkenbourge; Jasques Gramay.

General-Payemaster for the Spaniardes or Pagador-general : Franscisco de Lixaldo.

Contadors or auditors :

Spaniards : Alonzo d'Alameda; Ju° de Navarrete.

Auditors in the Chambre of comptes for the Lowe-Contris; Le S[r] de Wiron; Jn° de Corrpells; Jasques Clockman.

Ther be heare dyvers nobles and gentyllmen, whome doe nott medle or have any charge, and is but at dyscretion, as followeth : The Duck of Arschot; the Marquis de Renty; the Earle of Aremberg; the Erle de Ligny; the Prince de Spinoy; the Prince de La Gruthuyse; the Earle of Overembden; the lord of Montfort; the lord of Havré, brother to the Duck of Arscot.

fraicts qu'apporte une longue guerre. Nous confessons que cela debvoit estre glissé pour le regard de la révérence que devons tant à Vostre Majesté que à la préservation des priviléges de son royaume, faisans toutte accommodation, faveurs et avantaiges possibles à vosdicts subjects. Mais nous espérons que Vostre Majesté, avecq son très-noble Conseil, auront jecté l'œil sur nostre estat, but et intention en la qualité et paine là où nous nous trouvons, et auront aussi considéré que touts roix, pottentats et provinces, si comme France, Allemagne, Dannemarcque, Escosse, Oostlandt et aultres (encoires que nos armes ne leur touchent de si près qu'au roiaulme d'Angleterre), s'accommodent aux loix, ordonnance et police de ce pays mis sus par Son Excellence et Messieurs les Estats durant ceste présente guerre, ensuivant quoy les différens advenus entre vosdicts subjects et nous sont esté décidés et jugés. Voians doncques les grandes doléances et remonstrances à nous faictes par ledict Sieur Rogerius, nous conjecturons que vosdicts subjects auront desguisé et aggravé envers Vostre Majesté leurs plainctes et accusations, et faict le pis qu'ils ont peu pour nous charger et blasmer, aians tant seullement regard à leur prouffict et avarice particulière, et non au salut de la religion et cause commune. Voilà pourquoy de rechief nous supplions Vostre Majesté vouloir croire qu'ils sont esté traictés conforme ausdicts loix et placcars publiés, voires beaucop plus avantagieusement que les aultres royaulmes et nations, cependant nous voulloir pardonner si cela n'est agréable à aulcuns de vos particuliers subjects, n'entendans pour cela déroguer ny à l'honneur et très-humble service que devons à Vostre Majesté, ny à l'intégrité des priviléges de son royaulme, faveur et accommodation que volontiers leur vouldrions faire pardessus toutte aultre nation. Et de faict, en consacrant de bon couraige nos vies et biens pour une si juste cause avecq travaulx et paines indicibles, nous ne faisons doubte que Vostre Majesté nous supportera et aydera à nous deffendre et maintenir au besoing allencontre des forces si furieuses chersans d'engloutir touts ceulx faisans profession de la meisme religion, dont Vostre Majesté est protectrice et deffenseresse. Finalement, si ledict Sieur Rogerius n'a esté si tost depesché qu'eust esté requis, cela n'a tenu à sa suffisance et diligence : il nous servira de tesmoing pour ce qu'avons peu faire, estans accablés d'occupations et affaires parmy les changemens et mutations survenus en temps que l'ennemy nous assault de touts costels. Que, s'il reste quelque chose à parachever, cela se fera en bref, si tost que le nouveau Conseil sera icy dressé. Ce pendant nous espérons fermement que Vostre Majesté, de sa bénigne grâce et singulière affection qu'elle porte à l'avanchement de la gloire de Dieu et extirpation de ses ennemis, prendra nostre saincte et juste cause, nos armes et actions entre ses mains, pour nous maintenir et deffendre soubs sa protection et tutele.

Sur ce, Madame, prie le Créateur de bénir et prospérer les actions et enterprinses de Vostre Majesté.

De Middelburch, ce x^e de décembre 1575. (*Record office, Cal.*, n° 490.)

MMMXXVII.

Robert Corbet à lord Burleigh.

(ANVERS, 11 DÉCEMBRE 1575.

Conversation fort vive avec Requesens. — Celui-ci prétend que, si les Anglais ne soutenaient pas le prince d'Orange, les troubles seraient depuis longtemps apaisés; il se montre résolu à ne point faire de propositions pour la paix, mais il accepterait celles qu'on lui adresserait, le point de la religion excepté.

Right honorable, I have received Your Lordship's most curtois letters, of the 20th and 27th of this laste moneth, mutche to my comfort in that it hathe pleased Hir Majestie to take in so good parte this my negotiation, which I finde doeth prosede only of Her Hyghenes good and gratius nateuere, withoute any desert at all of my parte, knowinge myselfe of all others moste insufficient in thes affares, yet inferior to non in goodwill to doe my beste accordinge to my dewty. Nowe maye it please Your Lordship to understande that, at my laste talke had with the Comandator, he entered into sutche a heate and coller as that I had thought we shoulde rather have dealt with blowes than with woordes, sainge that, if the Prince had not bine meinteined and att this present were not meinteined by Ingland, the Kinge his masters trobles in thes partes might in shorte time be ended. To the which I answered that he did Hir Majestie greate wronge to thingke so of her, consideringe how well she had dealte with him and nowe at this present did deale, as toutchinge some good conclution of pease. To the which he replied (somwhat excusing his former ragis), sainge that the Queenes Majestie had often pretended to make quietnes and pease here, but he coulde never see any conclution thereof, beseching hir thatt, if she woulde persevere in thatt minde to make quietnes, to doe presently without further losse of time. Att which his wordes I offered myselfe to goe to the Prince and there to joyne with Hir Majesties Imbassater to see what wee coulde doe for some good conditions of pease; but he would in no wise here of my goeinge thither, for thatt he said it would be thoughte that he had sent mee and that he did seeke to the Prince for pease, which he woulde never doe, and, rather than such opinion shoulde goe of him, he would venter the losse of all with his life. Thus Your Lordship may somewhat gether, by this present as also by the copy here included, that he would willinglie have a pease, but that his spanishe harte will not thatt the same should first proceed of him. Mutche more talke wee had to this like effect, which were superfluous to write.

I, understandinge by my manne that Your Lordship might be att your house att Tiboles, have sent you a just copy of my letter written to the Lordes of the Counsell for that I woulde that Your Lordship shoulde be prevy of my negotiation. I reseived a letter from Mr Walsingham, wherein I perseave Her Majesties pleseuere is I shoulde repare home presently, and soe I meane to doe imediately thatt I have harde from Mr Hastings.

I have sent Your Honor hereinclosed the advises of this weke.

The Comandator in my opinion will condesende to any resonable conditions of pease, the same beinge proffered by others firste to him and withall, his papistical religion excepted. Whether this exeption be unresonable to be granted or no, I leave to Your Lordship to judge, and so do comitt you to God.

From Andwarpe, the 11th of desember 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 492.)

MMMXXVIII.

Robert Corbet aux lords du Conseil privé.

(Anvers, 11 décembre 1575.)

Requesens se montre favorable à un traité, sans toucher au point de la religion, sur lequel le roi d'Espagne ne cédera point. — Il a autorisé Corbet à écrire à Hastings. — Plainte de Corbet sur l'hospitalité accordée aux réfugiés anglais. — Il est certain que, dans la situation où se trouve Requesens, sans soldats et sans argent, il doit désirer la paix.

May it please Your Honorable Lordshipps to saye to the Queenes Majestie thatt I, uppon the reseipte of Mr Walsingham his letters, wherein Hir Highnes comandeth mee to make my speedy returne, did presently repare unto the Comandator, declaringe unto him thatt the cause of my cominge wasse to knowe his plesewre, if he would comand me enythinge to Hir Majestie, for that I wasse in short time to departe; and his answere was that, as toutchinge the cause of my coming hither, he had toulde me before all he had then to saye or yet coulde saye therein, sainge forther thatt he wasse very sorrye that he had not of himselfe auctorety to deale with Hir Majesty as toutchinge a pease to be had in these partes, howbeit, if it pleased Hir Highnes to treate with the Prince of Orange for some good conclution of pease (the conditions beinge enything resonable), he would most willingly heare and accepte the same, and with all speede would advertise the King his master thereof and be a fortherer to the same to the utmoste of his

power, allwaies excepting religion; for, to permitt the Prince and his secte the libertie thereof, he knoweth right well that the Kinge his master will never condesend therto. Wheruppon I toke occation to move him that I mighte goe to the Prince myselfe and there to joyne with Hir Majesties Imbassador to assaye what wee could doe; but he would in nowise condescend that I should goe myselfe, but, if I would write, he wasse content to grant mee for my messenger safe conducte: the which his offer I did accepte, not havinge written enythinge unto Mr Hastings, nor comitted any secret unto the messenger, but that which the Comandator himselfe might see or be preve to, and yet I trust have advertised Mr Hastings of so mutche of my negociation as shall be sufficient for him to knowe, willinge him to write to mee agayne nothinge but that he would eni Spaniar mighte see. I declared forther to the Comendator the grefe Hir Majestie hathe conseived in that hir rebells of thes Lowe-Contreys be countenanced and mainteined (contrary to promise and convenant) not only in Spaine, but in thes partes allso: to the which he protested thatt he knewe non sutche either to be countenanced or releived in Spaine or here. Now to conclude, if I may presume brefly to shewe my opinion to Your Honors of the Comendatore, his minde I thinghe ashewredly thatt, whatt soever he maye outwardly make shewe of for his honors sake, yet inwardly he desiereth nothinge more then some good conclution of pease, suspechinge and fearinge mutche this present time, meashewring withall his weaknes and want of men and money, not havinge reseived as yet eny helpe of thes his Lowe-Contries for provition of money, neither as yet recovered his losse of men reseived att Bomeney, both which dismaieth him no little, besides the discomfort he hathe of the civellwell of thes people; and whatt feare or hope he hathe of Her Majestie, I leave to Your Honors to judge, and so moste humbly doe take my leave [1].

(*Record office, Cal.*, n° 493; *British Museum, Harley*, 285, fol. 30.)

[1] Dans un mémoire du mois de juillet 1575, l'ambassadeur français à Londres se vantait d'y avoir ruiné l'influence de l'Espagne.

« Les menées ont esté faictes de ce costé-là avec deniers contans et avec grans présens et avec moyens » secrets et ouverts par les pensionnaires du roy d'Espagne et par les partisans de Bourgogne, qui » sont en grand nombre en ceste cour pour cuider faire déclarer leur royne et le royaume contre la » France afin de donner plus de soulagement aux Pays-Bas, de sorte qu'à dire vray il n'a pas fallu » estre trop paresseux, ni endormy; et, grâces à Dieu, lorsque l'ambassadeur d'Espagne et le duc » d'Albe se sont le plus efforcés de vous nuire, c'est lors que je me suis trouvé le plus au-dessus de ce » que j'y ay prétendu pour vostre service, et l'ambassadeur d'Espagne a esté enfin déchassé du pays » et déboutté de sa charge et moy confirmé en la mienne. »

MMMXXIX.

Avis transmis par Robert Corbet.

(Anvers, 11 décembre 1575.)

Requesens a appris que les Gueux ont ravitaillé Zierickzee. — Les troupes allemandes réclament leur solde. — On n'a pu payer ce qui est dû aux ducs de Holstein et de Brunswick. — Mariage du duc de Brunswick. — Convocation des États des provinces pour le vote des subsides. — Opposition des États de Brabant. — On craint que les reitres assemblés près de Mézières n'envahissent les Pays-Bas. — Réunion d'hommes d'armes près d'Aix-la-Chapelle ; on dit que leur chef est le seigneur de Lumey. — Nouvelles d'Italie.

On thersdaye beinge the viij of this present and hollidaye, as the Comandador was in his chief devotion at the Jesuytes, had niewes brought him thatt certayn nomber of shippes with Gewssys, which were come the week before abowt the ilandes, gave the onset with their ordinance uppon the bulwarkes, venturinge to passe, and soe furiously and polliticquely dealte with them that certayn nomber of hoyes and flatt vessels prepared for the nonce gott through perforce into Ziricksee to the greate rejoysinge of them within and descomfort of those withowt, the nomber of them that entred not knowen as yett, neyther what particularlye hath passed in the fight, but the showtinge hathe lasted above iij dayes and continueth still, soo as yt is thought ytt cannot chuse but greate spoyle and hurt hath passed between them.

The High Dutches crye owte still of all sydes for money and wilbe payd, which greatlye trobleth the Comandador, especially for the dowbt he hath that they which lye in Bolduck and Maestrecht, should revolte, whereof they seme to use a shewe of threateninge.

The commissioners which laye here for the Dukes of Holsteyn and Brunswycke, sollicitinge the mony which the King yett oweth them for the rutters they had here ij yeares past, are departed withowt payment, save that they of Brunswicke had 200 cronens gyven them toowardes the payment of such charges as they were att here in their lodginge.

The Duke of Brunswick is at Nancy and shalbe maryed to the Duke of Lorrayne his sister.

The nobles and gouvernors that are departed, have cyted, eche in their quarter, the States being under their gouvernment to appeare the x[th] of this present at their townes there to resolve what they are able to doo and will disburse to the King's use and his

countrye, and after their resolution to bring the same hither to the Commandador and to meete here agayne the xxiiij of this present : Mansfelt for Luxembourgh, Lymbourgh and that part of Luke that the Kinge holds; Lalayn, Henowe; de la Roche, Artoys; Rassingham, Base-Flanders; Reulx, Flaunders; Licques, Cambray, and so eche gouvernor in his quarter.

The States of Flaunders are departed homewarde till the 13[th] of this present, stayinge the answer of those of Brabant, which dailye seme more unwillinge, and is thought will rather gyve nothinge at all then to yelde to any parte thereof.

We here that the rutters are abowt Massiers, and is feared here they will torne towards Luxembourgh and so into thes countryes.

There are allsoo certayn nomber of horsemen and footemen rownd abowt Aquisgrane and that contrey, but for whome they be or too what use unknowen; but their chief is thought too be Monsieur de Lumey, who is dowted to have somme new entrepryse in hande.

Out of Italye is continued the great preparation the Turcke maketh for these partyes this spring tyme, which thei are to forsee; but it seemeth there is small provition of mony and greate unwillingnes in men.

They of Genua are still in parlamentation and no toowardness yett of agrement, but lykelye to growe to worse then before.

(*Record office, Cal.*, n° 494.)

MMMXXX.

James Harvie à lord Burleigh.

(Anvers, 11 décembre 1575.)

Comptes d'argent. — Ravitaillement de Zierickzee. — On attend une flotte d'Espagne. — Le Palatin Casimir est entré en Lorraine pour se joindre au prince de Condé. — Nouvelles diverses d'Italie, d'Allemagne et de Pologne.

Right honorable Sir, My humble comendacions bienge downe to Your Lordship, etc., Hit may plesse Your Lordship to be advartized that in me laste lettare unto Your Lordship I did advartize Your Lordship of all things and of the accompte of suche money, as Your Lordship had put to my charge; and since I have not harde from Your Lordship, butt I atend Your Lordships answer conserninge the premises, etc.

I have not presentlie anie matare worthy of writinge unto Your Lordship, butt for to dowe my dutie unto Your Lordship, etc.

For acoraunles here is non to wriett Your Lordship off, butt that this laste wicke hem of Sirkese were viteled and sucored with monicions by the Prince's men, and in that entarprisses divars Spaniards slaine, that kepte the head of the haven. Here is no aperance of any good meninge towardes pece, etc. There is bruited owtt now agine of a newe army of 40 shipes cominge owtt of Spaine for this contrey [1]. The Emprower hathe made pece with the Turcke for serten yeres. The Genvois by in parley for agremente amongest themselves. The Palsgrave's son Casemirus is entred into Loraine with x^{m} ritars and grete artilery and atendethe for the Prince of Conde to come to joine with him with 8^{m} footmen Frenche and Switsars. The Tartarians have bine in Podolia in the Kingdom of Poland and spoiled the contrey and caried 100^{m} people prisonars with them and sowlde them to the Turcks. They of Polande by now in election to chose them a Kinge, but amongest themselves hit simes ther is non worthy to be elected.

Thus I comiett Your Lordship untto the levinge God, who prosper all Your Lordships dowings.

From Andwarpe, the xi december 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 491.)

MMMXXXI.

Le Docteur Wilson à lord Burleigh.

(15 DÉCEMBRE 1575.)

Il réclame le paiement des chevaux qu'il a achetés pour lui en Flandre.

(*Record office, Dom. papers, Cal.*, p. 507, n° 91.)

[1] Il s'agit vraisemblablement ici de l'arrivée de quelques navires espagnols à Dunkerque. Ils ne portaient que sept cents soldats, et Requesens qui attendait des renforts beaucoup plus considérables, se plaignait de ne pas voir se réaliser les promesses qui lui avaient été faites. La plupart de ces soldats arrivaient épuisés par les fatigues d'une longue traversée et hors d'état de porter les armes. (Voir la lettre de Corbet, du 4 décembre 1575, n° MMMXXIII.)

MMMXXXII.

Robert Corbet à lord Burleigh.

(ANVERS, 19 DÉCEMBRE 1575.)

Il transmet une lettre de John Hastings.

Right honorable, I am inforsed to be brefe with Your Lordship at this present by reason of serten letters I have reseived out of Holland from Mr Hastings to Your Lordship, the sending whereof, as it semeth to me by his ernest requeste, requireth great haste so that I cannot inlarge myselfe with Your Lordship at this time, as I would, neither yet have leasure to copy oute my letter to the Lords of the Counseill, besetchinge Your Lordship to demande to see the same, for that I have discoursed somwhat more att large then in my former letters I have done, beinge the laste letter I mene to write as toutchinge this negotiation, not seeinge eny occation whereby I may justly staye, as by my saied letter to Your Lordship maye appere. I have sent Your Honor hereinclosed the advises of this wike, and thus in hast doe sease, prainge to Your Lordship all felisety.

From Andwarpe, the 19th of desember 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 501.)

MMMXXXIII.

Avis transmis par Robert Corbet.

(ANVERS, 19 DÉCEMBRE 1575.)

Lodron a sommé les magistrats d'Anvers de lui remettre chaque semaine douze mille couronnes. — Mécontentement feint ou sincère de Requesens. — Affaire des subsides. — Opposition des villes de Bruxelles et de Louvain. — Requesens voudrait faire des emprunts à Anvers. — Les Gueux continuent à ravitailler Zierickzee. — Nouvelles diverses de Hollande et de Zélande. — Marche du Palatin Casimir et du prince de Condé.

On tewsdaye laste was C. Hanybal de Ladron at the towne house, where he entred the colledge, a chief place where the Lords of this towne assemble in councell, and there

in presence of them all demanded 12,000 crownes to be payd weekelye by them or their ordre unto him for the payment of his solgiars, for that he is appoynted by special ordre from the Kinge to have charge for the custodie of this towne. To this was aunswered that they were unable to paye the debts that they owed allreadye, muche lesse to disbourse any new sommes. Whereuppon he sayd they should deliberate, for he knew a waye to gett yt if they would not, and so he left them. The Commandador, understandinge hereof, shewed himselfe as if he had ben in a great rage for that they aunswered not in other sorte and that Anniball had soo presumed; but yt is thought yt was but donne to coullour yt and that he was both privye and consentinge unto yt aforesayde.

There is yett nothinge resolvyd by the States for contribution and cannot be knowen what they will doo. Bruxels and Lovayne continewe in their former mynde and, as never havinge offended agaynste the Kinge, soo will not be repryved of any part of their privileges. The Commandador laboreth harde and seeketh by all meanes to gett them of this towne to subscrybe certayne billes, and then sayeth he can have mony enouch. Yt is thought he dealeth by the Spannische, Italian and Portingall merchants.

Into Zirickscc entred agayne on satterdaye laste certayne shippes with victuals, and are well provyded and abled now of all necessaries, that the Spanyardes moste of them dispaire for the gettinge of yt.

The Gewssys in Hollande, as is reported, have takyn a forte from the Kinges men, called Crompen beinge of great ymportaunce, for that yt hindred the passage betweene Dort and Tergowe, since the losse whereof they have gotten two fortes more, which the Kinge's men forsooke.

There be sondrye letters come owt of the campe in Hollande, as well from the captaynes, auncyentes and allsoo solgiars to the Commandador here, requestinge payment, or els that they will forsake all and come to him for their monye hither.

There were certayn waggons laden with cloth and silke (which were sent for Holland towards the payment of certayn solgiars) takyn by the Gewssyss of Gertrudberge, betwene this towne and Bolducque: the most parte of them that went to saulfconducte yt, are slayn or takyn and brought to Gertrudberge on friday laste. Somme affirme that there were 20,000 crownes packed in yt.

There are abowt a fyftie shippes lyinge aboute the ilandes of Zirlcksee and Duyvelandt, beinge verye stronglye appoynted, and is dowted by the Spaniards that they have some entrepryse in hande, eyther to the head of Zirieksee or some other forte.

There was a small ilande, which laye betweene Camphyre and Tergoes, called Wolfaertsdyke. The Spanyards, meaninge to have annoyed the Gewssys, begonne to caste a forte there, which the Gewssys not able to forbyd yt, cutt a dytche, and by that meane drowned the whole platt of grownd, beinge iij villages situated uppon yt, and soo all is overflowen.

By a secretarye of the Duke of Brunswicks that came this daye from Nancye, where he lefte his master whoe is to be maryed the xix[th] of this present, came niewes that abowt that quarter there were 6,000 horsemen, 3,000 footemen, 25 pieces of great artillerye, whereof 10 of them are very greate called moerbreakers; they marche still forwardes towardes Fraunce, and certayn thowsand more followe. Yt is judged the Prince of Conde with Casymiris are there by this tyme, for that they departed owt of Heydelbarge on S[t]-Andrewes eve last paste.

Certayn of the rutters, as they marched, mett with sondrye waggons laden with silkes that came owt of Italye and have takyn it. The Italians to whome yt belonged, are departed hence to ransome yt. They were in valewe about a 40,000 crownes.

(*Record office, Cal.*, n° 502.)

MMMXXXIV.

Robert Corbet à lord Burleigh.

(Anvers, 26 décembre 1575.)

Il a pris congé de Requesens et se prépare à retourner en Angleterre.

Ryght honorable, This shalbe to lett Your Lordshipp understande that I have taken my leave with the Comendador and doe meane this present iveninge doe depart frome hense towardes Ingland. Greate talke we had togethers at the time of my leave takinge, the relation whereof I will omitt till my cominge and thus mutche as toutchinge my present retourne. I have sent Your Lordship here included the advisis of this wike, and thus in hast most humbly doe take my leave.

From Andwarpe, the 26[th] of desember 1575.

As I wasse closing uppe my letter this encluded italian letter wasse sent mee, which I have thought good to send to Your Lordship. Hee that sent it mee, is belonginge to the Portingale Imbassador in England and at this present is in this towne.

(*Record office, Cal.*, n° 520.)

MMMXXXV.

Avis transmis par Robert Corbet.

(Anvers, 26 décembre 1575.)

Assemblée des États de Brabant. — Inondations en Zélande. — Un bateau espagnol est tombé au pouvoir des Gueux. — Les Espagnols sont remplacés autour de Zierickzee par des Wallons. — De nombreux navires des Gueux sont réunis près de Zierickzee. — Perte des Espagnols dans l'inondation. — Défaite de plusieurs navires de Requesens. — Nouvelles de Lorraine et de France.

On fridaye last, all the States of Brabant were assembled at the Court with the Commandador abowt the contribution of monye, whereof motion was made by him, and the answere thereof diffarred by them till they had conferred with their commonties.

The ilandes of Ziricksee with the last great stormes were greatelye overflowen, soo as moste parte of the villages stoode in water, and thereby the solgiars forced to withdrawe themselves to the fortes and hyer places, aswell within that ile as others lately by them taken.

Certayn Spanyards, remouvinge by barke to avoyde the daungers of the water, not knowinge the channell, by mischaunce were sett a grownde on the sandes, so as they stucke fast and had nott soo readye meanes too gett awaye, but were overtaken by certayn Gewssys, which sett on them with small botes and drave them to that issewe that many of them lepte over boorde and yealded; the rest that stoode to their diffence, were dryven under hatches, and soo the Gewssys sett fyre of the shippe and burnt them, a 40 or 50 in nomber.

All the Spaniardes that laye in the ile of Ziricksee, are removed thence, and Monsieur de Floyons companies putt in their places, beinge 16 insignes of Wallons.

There lye still before the head of Ziricksee 50 shippes of Gewssys taryinge but a convenient wynde too attempte somme entrepryse, which dowbted by Mondragon, where as there were butt ij insignes to guarde the heade, hath made them up fyve.

In a certayn village in Duyvelandt, where there was gathered together greate store of corne for the camps provision, the fludde was soo hye that the Spanyards were forced too forgoo the place, whereof the Gewssys havinge intelligence, with flatt boats came and fetched the sayd corne awaye, and coulde not be hindred by the ennemye.

Certayn nomber of shippes, which were provyded by the Commandador at Breda, Barrowe, Rosendall and other places to sarve for an entrepryse he ment to attempte uppon a little ile lyinge betwene the ilandes of Ziricksee and the Bryell, called Eulkens-

Plate, at their setting fourth by Roosendall the wynd beinge somwhat large soo as yt scattered them, were sett uppon by the Gewssys shippes and overthrowen, sondrye of them takyn, somme soncke, and the residewe for the moste part spoiled very sore. Their tydings were yesterdaye beinge Christmas even brought to the Commandador, since which tyme he hath kepte his chambre, and is greatly disquyeted for that theis were his last stoare (aswell of shippes as maroners), and reposed on them a chief part of hope too doo somme good. The nomber of shippes were betwene 50 and 60 greate and small.

The Commandador sent on fridaye laste a kinsman of his (called Don Guilielmo de San-Laurence) to the Duke of Brunswicke to congratulate his mariage and to present the Dutchesse his wyff a sarcanet in valewe worth 4000 crownes.

We heare little of the rutters; butt of their marchinge forwarde yett somme saye that they had layd seige to Metz in Lorrayne, which is dowbtfull.

Somme brute here is that the peace in Fraunce is agreed.

Some reporte there is that on satterdaye last there entred intoZiricksee 50 small vessells with vittayle, and that the same tyme they of the towne isshewed fowrth, and by pollicye on the suddayne toke abowt a 40 Spaniards, being in their garrisons, and brought them alyve into the towne.

(*Record office, Cal.*, n° 523.)

MMMXXXVI.

John Hastings au comte de Leicester et à lord Burleigh.

(La Briele, 26 décembre 1575.)

Les négociations continuent avec la France; mais on aimerait mieux proclamer Élisabeth comtesse de Hollande et de Zélande. — Peut-être, pour obtenir l'appui de Henri III, lui abandonnerait-on la Flandre et l'Artois. — Avec l'appui de plusieurs princes allemands et celui des Danois et des Suédois, le succès d'une expédition anglaise serait assuré. — Le prince d'Orange compte de nombreux partisans dans les provinces occupées encore par les Espagnols. — Offres des États de Hollande. — Urgence d'une réponse. — Indication des secours réclamés : artillerie, soldats et navires. — Les Espagnols ont été remplacés, au siége de Zierickzee, par des Wallons et des Allemands.

After my arrivalle here I taried not longer for my dispatche, wherof I have advisid; but so frowarde sins haithe ben the winde as the first yett is to goo from hense : whereuppon I attemptide meanes to sende by the waie of Antwarppe. After which meane

founde, M[r] Corbet sent to me, by whoose messenger I alsoo sent a packett to Your Honor, in which was the coppie of their offre.

The answers to the instructions with reporte of thinges before done I had before dispatched, but by suche a suer messager as upon some difficultie brought them after to me againe. I am sorie thei came not orderlie as thei ought; but, havinge done what I coulde, I dought not but Your Honor maie please favorably to considre thereof.

Ther extremitie here was no more reported than I founde trewe; but the state thereof nowe is in Her Majesty's handes and Your Honors to considre of. This trewce in France, here longe talkid of, haithe somwhat revivid them, accomptinge, if thei be not with you acceptid, yet that waie to yooke their ennimie and, tho nowe againe wee here that trewce is broken of or be the Prince de Condé his not entrie therto somwhat shaken, yet dothe the Frenche stille here followe their practize, wherin thiese are lothe to discouraige them, till thei here firste some answer frome Her Highness. Thei are (as Your Honor maie perceive by the copie sent in my last letter) rather mindid to make Hir Majestie Ladie and Cowntesse of Hollande and Zeelande than to have anie other dealinge and, so feare I, thei bee resolvid, if it like not Her Majestie t'accept therof, otherwise to bestow it; but, if it shalle like Her Highness to accept thereof, than do I perceive gret likhood for the rownder goinge thorowe herein; and to bee att once ridd of the Spaniards, motion wulbe maid to Her Majestie that the French Kinge mought be by them or Her Highnesse delt with and movid to see what hee wulle doo touching his title to Artois and Flanders, t'occupie th'ennimie that waie, wherbi thei mought by the disturbance of the Commendador try the French of that side, to the better procede in their attempts here, firste for Amsterdam (wherof thei have gret hoope and, if it please Her Majestie once to shewe hirself, then owte of dought of that) aswelle as of the towne and contre of Utright, Overyselle, Westphriselande, Gelders and Brabant with the strengthes and people wherof thei have had allwaies and have still gret intelligens. So that the frontiers of Heinalt, Artois and Flanders beinge fortified (as Your Honors knowithe), theise things here are to be done befoore there be a towne there almoste aprochid. And the Frenche entring that waie to get what he can the rather by this occasion of their troubles of this side, their attempts here arre liklie to be goone thorowe withowte any further league or condition with the Frenche than afooresaid. Which, withe th'entraunce into amitie with thoose of Germanie, as the Prince dowtithe not but to bringe 40 noblemen of good accompte at leaste to joyne with Her Majestie franklie, soo of th' other side with the free townes, Denmark and Swethen anie litle amatie beinge maide, with your force hereby by sea, you see how liklie you are to put your ennemies with all their practizis further fromeyou, with what peace to Christendom, and honor, strengthe and savetie to yourselfs.

Wherfore havinge procedid accordinge to my direction by th' instructions, and sent

th' answers to the same as Your Honor maie perseave, and after receivid their affectionate and solempne offer, whereoff I sent Your Honor the copie.

Ther extremeties dailie increasinge and they in dought what to determine before answer had from Her Majestie and by this frowardness of wether by this delaie and losse of tyme in matters of suche importance thus in more grif. After my other letters aswell to Her Majestie as Your Honours I have dispatchid this messager by another affair: that, if thiese thinges and this occasion ther be not hadd that consideration that the qualitie thereof doth deserve, that yet this noble Prince, thiese faithfulle and affectionate States and people to Her Majestie be not by their hoope (forsakinge other offres) and losse of tyme brought therebie to gretter extremitie before Your Honours either do fullie understonde ther case or thei have answer frome you.

And uppon the likinge of the offre, as here be commissioners to passe over also from them to further conclusions, so did I in my last letter advise Your Honour what uppon your liklie acceptinge thereof in suche case presentlie is to be first of them desired, which was 6,000 men, whereof 1,000 pioneers and 300 caste peces, which thei owt of hand desire. Of thiese 300 yron cast peces, ther desire is to have 100 of 3,000 liv., 100 of 2,000 liv., 50 of 1,500 liv. and 50 of 1,200 liv.

Touching the men, thei desire to have but 150 to a enseigne sortid with weapon and armid, accordinge to the cedule incloside.

Touching the captens and other officers for ther better service and better recoverie of that fame th' Inglish nation were wont to have and that here I am sorie to here that thei have so carelesslie lost all men either withowt religion or discipline. Ther had therfore nede to be hadd the better and more particular regarde of the persones that thei be not such as thincketh more of themselfs than ther is cawse, but suche as for ther dewtie to God and ther Prince as bothe knowithe and dare doo that, that becomithe them, suche as haithe servid and obeid, and therefore better able to traine and gwide other howe to behave themselfs. And this I do commend unto Your Honour's consideration the rather for that there was order past for the sending for 1,000 Scots before my cominge, which be goone for by one Beauforde and others, neither persons of that traininge skille, service or towardnesse that ther be manie of our nation a thinge to puffe the Scott to gretter pride and to make him the worst neibour unto you, a thing (under correction) of smalle pollicie, to traine the stranger so nere unto us and to suffer our owne in ydlenesse withowt exercise; and this I noote unto Your Honours the rather as a thinge suspeted by advise of some disposition amonge yow of the same opinion, a thinge worthie for sondry respects of no favour; for, if you deale aniething in dealinge plainlie, your credit shalle therein avaunce the cause with our 2,000[l] more than covertlie anie other wayes 20,000[l] wulle doe otherwise, for thei be not alle yet discoverid that in suche case wolde be muche the soner. For the kepinge thiese pas-

sages betwixte thiese ylandes and abowte, thiese flattes galies or brigantines wolde do gret service. The Commandador haithe maid some, but they dare not look yet into the sea the grondsteads there vessells here of warr for that purpose so hardelie hold them in : otherwise thei woulde have bene at Bomenie and Brueshaven afore this, but, as thei stonde yet, wee are here in good hoope with the helpe of no gret aide so wee mought have them qwicklie to have thoose townes qwiklie againe [1].

The moste parte of the Spaniards are gone from Zeerickesee, and ther be come in ther steedes Conte Oversteines companie and other Almaines and Wallons in gretter nombre than thei were afoore, wherbie is gatherid thei meane some other attempte, for Ziericksee haithe ben allredie vitalled, and, wheras they hadd stakid uppe the haven, the wether haithe broken it alle uppe againe so that thei passe owte and in with danger of a litle shotte, when thei wille, and meane verie shortlie to vitaile it againe.

Thus wishing Your Honours were informid more largelie of this cause and the accidentes that belonge therto and wantinge that oportunitie I have longe desired am I bolde to make prof as I maie, with which and the wish of some happie and qwicke resolution I most humbly take my leave.

From the Brille, the 26 of december.

(*Record office, Cal.*, n° 524.)

MMMXXXVII.

Mémoire sur les affaires des Pays-Bas.

(Janvier 1576.)

Examen de diverses questions relatives à la résolution que prendrait la reine d'Angleterre en acceptant, soit la souveraineté, soit la protection de la Hollande et de la Zélande.

The consyderation of the action of the Low-Contryes standeth uppon these two poyntes :

1. Whether it be fitt to procede therin;
2. What cowrse is to be held in proceding.

[1] Those that the Commendador hathe is 95 of cronsteads, 19 galleis and brigantines, 5 of them of 20 and 24 banches, the rest, not past 9 or 10.

For the first that it is fitt.

How necessarye, just and honorable an enterprise it is for Her Majestie :
1. For preventing of further mischefes intended agaynst her owne state;
2. For releving of the professors of the same Gospell;
3. An oppressed nation craving her ayde;
4. Owr neyghbors and ancient allyes of the crowne of England.
As also how profitable it may prove for this realme :
1. By removing so perniciows a neighbor as the King of Spayne is like to prove;
2. By weakening a Prince so farre overgrowne to the terror of others;
3. By assuring the traffick of this nation;
4. By augmentation of the revenewes of the crowne.

What cowrse of proceding.

Is alredye agreed uppon. It resteth therfore to consyder of the second poynt, which is distinguished into two consyderations of:
1. The accord to be made with the contryes;
2. The cowrse in prosecuting the matter agaynst the cowntermines of the Spaniard.
In the accord with the contryes for:
1. Soveraintye;
2. Protection;
3. Succors.
As towching the accord, it must be diverse according to the choyse Her Majestie shall make of the propositions of the States, which be 3 :
1. That she shold accept the soverayntye;
2. That she receave them into protection;
3. That she shold yeld socors uppon covenant for repayment of the tresor expended.
Which of these is metest to be accepted of is first to be resolved and shall appeare by the comparison of the good or inconveniences, which are most like to grow by eche of them.

Soverayntye best.

This good will grow by accepting the soverayntye besides other benefitts to be reaped every way of the action. That there shalbe very cheapelye purchased to the crowne of England an inheritance of goodlye contryes for the site, for the obedience of

the people well used for commoditadded of trafficke : all opportunityes of warre that may happen hereafter to this crowne which the King of England in times past wold have full deerly bowght.

The danger is alike in all of :

1. A present warre with Spayne ;

2. The hatred of Popish Princes, etc. ;

3. The practises of divilish persons agaynst Her Majestie.

Allegations for protection.

It may be sayd that yelding of succors giveth lest cawse of envye :

1. That protection will cary a greater cowntenance of justice and shew of honor, being free from all note of avarice and ambition;

2. Wilbe lesse subject to jelowsye of neyghbor princes, which may oppose them selves;

3. Accepting of soveraynlye bredeth a perpetuall quarrell betwene England and the pretended heyres of the howse of Burgondye, which wilbe the roote of we cannot tell how many and how cruell warres hereafter, where protection shall draw but a warre determinable :

Allegations for the soveraynlye.

1. By the death of the King of Spayne every day loked for;

2. By some amiable composition ;

3. By some honorable victorye.

It may be sayd on the other side for the soveraynlye :

1. The mayne poynt of Her Majesties defence and justification in this action is the suretye and weale of her selfe and her state, which being sowght by no unjust meanes, the question must be of the most beneficiall to this realme and not of the most plawsible to others ;

2. Be the quene never so precise, her doings wilbe alwayes subject to the obloquie of her ennemies ;

3. The jelowsie of our neyghbors will not hurt us presentlye. The French King is the only man to be dowted. He is content we shold deale with it in apparance. He is otherwise occupied and likely to be if he meane good fayth in this present action af..... there. Or wilbe our enemie as moch in the protection as the soveraintye. The Germayne princes loke not after theyr owne states otherwise endangered ;

4. If it brede a warre, the King of England shall be so moch the stronger to beare it owt. Owr kings were never free from quarrells for somewhat abrode and having nothing

there from dout of sturres by forren practise at home. These quarrells also be not so immortall, but they are as ordinarilye passed over and quietted from time to time. The pretences of the French to Millan hath slept and may perhappes forever. The pretence of the King of Navarre to his contrye wold have dyed, if the crowne of France had not fallen so nere his head. Owr pretence to France hath bene no hindrance of peace for many yeares;

5. Further the accepting of the soveraintye wilbe more acceptable to the generalitye of this realme, both gentlemen and marchants, who with theyr bodyes and purses shall sustayne the quarrell. It is also rather desired of those contryes.

6. Her Majestie shall better effect that she pretends both in that concernes the libertye of that contrye and for that shalbe executed by her in that behalfe :

1. Her authoritye wilbe greater in direction and commandment;

2. Theyr obedience will be both in generall and particular more dutyfull. And in truth she can with small reason challenge any thing in the civill governement, being only *protectrix;*

3. The contributions may be farre better loked into and exacted;

7. The perill to Her Majesties person wilbe farre lesse by accepting the soveraintye then by protection; for the taking away Her Majesties life by indirect meanes shall not ende the quarrell, the inheritance being incorporated to the Crowne. Otherwise it wilbe hoped and so sowght.

Performance induced by othe delivery. Delivery of townes ostages.

The articles of performance nede not be so many, nor so precise in the matter of protection. The oathe of Her Majestie as also of the States wilbe necessarye.

The assurance of townes wilbe alike and rather more reasonable. Her Majestie to condition the time of surrender with one special clawse that she shall hold them till she be answered all the contribution accorded, as also all interests of her selfe and her subjects demandable in respect of losse sustayned by this warre, as also ostages.

Cowrse of prosecution.

The last poynt towching the cowrse of prosecuting the enterprise :

1. What forces and of what qualitye, by sea and by land, shalbe employed;

2. What meanes may be used to divest the King of Spaynes power : by the King of Navarre, by Don Antonio, by the Moores, by the Indias or in Italye;

3. What provision to stopp the wayes of annoying Her Magestie : by Scotland, by Ireland, by the Papists and ill subjects at home;

4. What necessary support may be had by the alliance of the protestant princes, the Hanse townes, etc.;

5. What cowrse to be held to make the enterprise be accepted at home, by declaration, by communication. . . . . . .

(*Record office, Cal.,* n° 599.)

MMMXXXVIII.

Journal de Daniel Rogers.

(Janvier 1576.)

Départ de Flessingue. — A son retour à Londres, il y a trouvé les ambassadeurs du roi de France. — Audience secrète donnée par la reine aux envoyés du prince d'Orange.

I departed from Vlushinge the last of december and came to Feversham in Kent the 1 of januarie; the seconde I founde the Princes of Orange his ambassadours at Gravesende, with whome I came to London. Mr Hastinges was arryved as the last of december.

I came in the Court and delivered my letters unto Mr Secretaries the 6th of januarie; the 7th at night, I came with the Ambassadors of the Prince to the Court.

Uppon the 5, came to the Court three Ambassadours from the Frenche Kinge, Mauvestier resident and De la Mote-Fénelon with De la Porte, knightes of the Order, which De la Porte was sent from the Duke of Alençon. The 9, came there a courrier from the Ambassadour Dale advertisinge that the Duke of Alençon had allmost bene poysoned in a cuppe of wine and that the King of Navarre was not dead, as the bruite was sprede before.

The 9th, the Princes Ambassadors came to the Court, were brought by the gardens unto the Privee Chamber, wher they were with the Queen Majestie for an howr longe. There were present at that tyme with the Queen my Lords of Leecester, Sussex, my Lord Treasurer, Mr Fraunces Wollsingam and Mr Hastinges. The 10th, they retourned unto the Court, where my Lords of the Counsell dealt with them four howres longe: many objections they resolved.

(*Record office, Cal.,* n° 251.)

MMMXXXIX.

Instructions données par Requesens à M. de Champagney.

(Anvers, 12 janvier 1576.)

Le but de sa mission est d'empêcher la reine d'Angleterre d'accepter la souveraineté ou la protection de la Hollande. — Langage à tenir selon la réponse qui sera faite à ses remontrances. — Il y aura lieu de demander que l'on châtie les envoyés du prince d'Orange.

Après vostre arrivée en Angleterre, qui sera en la plus grande diligence que faire pourrez, et vostre audience obtenue de la royne, ensamble mes lettres de crédence présentées, avec mes deues recommandations en sa bonne grâce, vous luy exposerez, en vertu desdictes lettres, par les millieurs termes que vous sera possible, ce que s'enssuyt :

Comme il est congneu à tout le monde, et elle, pour sa prudence, congnoissance des histoires et sa longue expérience au gouvernement de son royaulme, sçait les bonnes, sincères et estroictes alliances, amitiés, voisinances et confœderations que les prédécesseurs du Roy, mon maistre, et les siens ont eu de tout temps et anchienneté, les uns avec les aultres, et singulièrement les princes des Païs-Bas avec le royaulme d'Angleterre, s'estans secourus et assisté en leurs mutuels besoings et affaires ;

Que, pour tant mieulx establir, confirmer et perpétuer les lyens de ladicte amitié et voisinance, ont esté faicts plussieurs traictés et contracts, non-seulement de paix, mais aussy d'entrecours et marchandises, pour les subjets l'un de l'aultre, et davantaige traictés d'estroicte amitié et confœdération perpétuelle, rafrechis tant par feu l'Empereur Charles que le deffunct roy Henry, pères respectivement de Leurs Majestés, que dernièrement, en l'an 1573, par le Roy, mon maistre, et elle, sur ce que estoit tombé de difficulté, pour raison de quelcques arrests faicts de costé et d'aultre, par un malentendu qui depuis avoit esté redresché devant ma venue par deçà à cestuy gouvernement;

Qu'elle sçait combien dilligamment, soigneusement et sincèrement j'ay entretenu et observé tous iceulx traictés, et rendu peine de garder amitié avec elle, au nom de Sa Majesté Catholicque, selon le commandement spécial que j'en ay d'icelle ;

Que toutes ces choses et traictés si anchiens et estroicts se sont faicts et fondés ouvertement pour le bien, prouffit, utilité, richesse et grandeur, tant des princes que de leurs subjects, ausquels il convenoit (aussy bien à l'un party que l'aultre) de maintenir amitié et communication de traficq et négociation par ensamble, comme estans iceulx païs, par une conjuration amiable de la nature, ainsy assis et ordonnés que malaisé-

ment ils povoient vivre (du moins heureusement) que à l'assistence et secours mutuel l'un de l'aultre, comme en aulcuns desdicts traictés sont narrés : ce que s'est bien congneu par expérience, quant sont tombées quelques nuées de difficultés et disputes, car de guerre et d'hostilité (Dieu mercy) l'on n'en a veu par plussieurs siècles, au contraire, souvent les forces estre joinctes ensamble contre leurs ennemis communs ;

Comme aussy faict grandement à noter que les traictés si solennellement jurés n'obleigent seullement de n'offenser l'un l'aultre, et ne faire quelques hostilités réciproquement, mais, oultre cela, obleigent aussy à se secourrir mutuellement et s'ayder l'un l'autre, tant dedans que dehors les païs, et d'avoir pour ennemis les ennemis de son compaignon, et, en cas d'invasion, envoyer secours mutuel de gens de guerre, voires de ne souffrir, ny récepter les rebelles d'un costé en l'aultre païs, mais les deschasser et traicter comme rebelles, et pour cest effect les bannir aussy bien de l'un païs que de l'aultre, selon que, depuis ces troubles, a esté par diverses fois donné à entendre et monstré d'une part et d'aultre, et mesmes y donné ordre par moy, à la pétition et requeste de ladicte dame Royne, de ceulx et celles qu'elle m'a faict déclairer pour ses rebelles, que j'ay deschassé d'icy ;

Comme en réciprocque j'ay faict plussieurs instances vers elle affin que le mesme fût faict, non-seulement de quelques particuliers, mais des villes et quartiers de Hollande et Zeelande révoltés et rebelles de l'obéissance du Roy, affin qu'elle les eust à déclairer pour ennemis, et interdire communication, conversation et traficq entre ses subjects et eulx, comme je prétens estre clairement porté par iceulx traictés, tant de paix et entrecours que d'estroicte alliance, confermés par ledict dernier : sur quoy je suis encoires (au nom de Sa Majesté Royalle) attendant response, de ce mesmes que ladicte dame Royne a faict négocier par son ambassadeur vers Sadicte Majesté, comme elle m'a faict dire qu'elle avoit envoyé en Espaigne pour ceste cause :

Qui sont tous argumens que non-seulement elle ne vœult rompre avec Sa Majesté, mais encoires luy donner raisons et contentement qu'elle vœult furnir et satisfaire aux traictés susdicts, sy avant qu'elle entend y estre tenue.

Et combien que, pour les causes susdictes et aultres cy-après déclairées, je puis bien mal croire que ladicte Royne voulsist présentement penser faire chose ouvertement contre le déservice du Roy, et prendre les armes contre Sa Majesté, en faveur et assistence des rebelles de par deçà, toutesfois, congnoisant que pœuvent aulcunes fois quelques mauvais ministres, studieulx de nouvelletés, et aulcuns par passion, aultres pour proufficts qu'ils font des guerres, au détriment de leurs maistres et du pœuple, je n'ay peu contempner un bruict général et constant, qui court non-seullement par Hollande et Zeelande, et en France et aultres provinces, mais aussy en son royaulme mesmes, qui se dit publiquement et entre ceulx qui pensent avoir part aux affaires :

Sçavoir est que le prince d'Orenge et aultres rebelles de Hollande et Zeelande,

désespérés de povoir plus longuement soustenir leurs rébellions, se sont délibérés donner ou meclre soubs la protection de ladicte Royne d'Angleterre, et qu'elle vouldroit les recepvoir et accepter, et par ses forces et armes les deffendre et soustenir :

Chose aultant mal croiable comme elle seroit injuste et inique, non-seullement contre l'office de bonne voisine, alliée et perpétuelle confœdérée, mais aussy contre les pacts et promesses jurées desdicts traictés, lesquels elle romperoit sans raison, ny fondement, ny en avoir eu cause ou occasion quelconque de la part du Roy, ny mienne, mesmes durant le temps qu'elle faict entendre de les vouloir observer et entretenir punctuellement, et que on luy demande de se déclairer contre lesdicts rebelles, selon la teneur d'iceulx traictés : qui seroit bien tourné la chance, si, au lieu de les déclairer ennemis et les persécuter comme tels (selon que sonnent les mots des traictés), elle entreprint leur deffense et protection, en joignant ses forces en leur faveur contre celles d'un roy, son bon frère, voisin, amy et allié.

Il y a plus : que, quant il n'y auroit nuls tels traictés, ny alliances de consanguinité, ny affinité, encoires, comme tous roix et princes sont entre eulx frères et cousins, ils se doibvent mutuelle et réciprocque assistence, signamment contre mutineries, levées populaires et rébellion de leurs subjects ; et ne fût que pour le mauvais et pernicieulx exemple de telles séditions, encoires, principallement en ce temps que l'on voit toutes choses tendre presque à une révolte générale contre toutes supériorités et monarchies, et les subjects en plussieurs lieux méditer d'exceuter le joug de toute obéissance allendroit de leurs roys et princes. Que sera-ce doncques maintenant, quand tels rebelles entendront et trouveront aultres roix et potentats qui les soustiendront en leur rébellion et désobéissance, sans nul prétext de juste querelle?

Joinct que je vœulx espérer qu'elle n'aura du tout oublié la bonne affection, dont le Roy l'a aultresfois chéry et luy démontré combien il avoit à cœur son salut et bien, dont elle-mesmes a souvent dict en vouloir avoir souvenance et ne commectre note d'ingratitude, qu'elle abhorissoit plus que toutes choses du monde, aussy vouloit entretenir et observer les traictés, sans les altérer, ny violer en manière que ce soit.

Sans oublier pareillement de luy dire qu'elle vœulle considérer les termes èsquels ceste pauvre Chrestienneté se retrouve, pour les guerres et divisions civiles qui sont en plussieurs grandes et principalles provinces d'Europe; et, si avec cela les princes chrestiens entrent en guerres l'un contre l'aultre, elle pœult penser que ce sera du total, mesmes si les princes (qui ont ce bénéfice de Dieu de n'estre encoires molestés de rébellions domestiques), au lieu de meetre le bien, viennent à allumer le feu et meetre nouvelle guerre, en exposant le demeurant quasi en proye aux ennemis du nom chrestien, par où elle pœult estimer ce que l'on debvra juger de leurs actions et de l'issue de telles choses.

Par quoy luy remonstrerez bien clairement ce que dessus, et la requérerez qu'elle ne

vœlle se mesler de cestuy affaire, ny donner directement, ny indirectement, à quel prétext et couleur que ce soit, faveur ou assistence audict d'Orenge, ses alliés et complices, ny générallement à aucuns rebelles, soit soubs umbre de protection, ny aultrement, ains laisse Sa Majesté convenir avec ses subjects et réduire ses rebelles, par les moyens que Dieu luy a donné et comme il trouvera par conseil, car elle pœult considérer que cela ne se pœult faire par elle aultrement, sans enffraindre et violer les traictés et rompre la paix : que Sa Majesté ne debvra, ny pourra souffrir, selon que ladicte dame Royne, par sa prudence et affection qu'elle porte à Sa Majesté Catholicque, fera bien peser et considérer, se povant tousjours certainement asseurer de la bonne affection et amitié d'icelle en son endroit.

Cela faict et exposé, vous entendrez et noterez bien et diligamment ce qu'elle vous dira et respondera, avec sa contenance, pour après nous en faire rapport.

Que si elle vous dict bonnes parolles, sicomme qu'elle estime le Roy, qu'elle ne désire que amitié avec Sa Majesté et entretenir les traictés, mais que, voyant que ledict d'Orenge avec ses complices rebelles, par désespoir qu'ils ont de pouvoir se maintenir contre les forces de Sa Majesté, veuillent se donner ès mains des François, anciens ennemis de son royaulme, et qu'elle vœult prévenir cest inconvénient, ou d'aultre potentat qui le pourroit occuper, et qu'il vault mieulx que cela vienne en ses mains que non d'un aultre prince pis affectionné au Roy, et aultres choses semblables :

Direz que cela n'est pas apparent que le Roy de France, qui faict démonstration de vouloir continuer paix et toute amitié avec le Roy, nostre maistre, vœulle attenter chose si grande et périlleuse, joinct que les François, tant du party du Roy que du Duc d'Allençon et sa suytte, sont tant embaracés et enveloppés de leurs querelles, guerres intestines et diffidences domestiques, que nul d'eulx se vouldra, ny pourroit davantaige occuper d'une guerre avec prince estrangier, encoires puissant comme le nostre.

Et ores qu'ils le fissent, si est-ce que ladicte Royne ne s'en doibt empescher, ny mesler moings que tous les aultres, pour les causes que dessus; et, facent les François ce qu'ils vœullent, espère bien Sa Majesté sacquer des mains desdicts François ce qu'ils luy occuperoient, et encoires aultre chose, combien que je confie ne sera besoing venir à ce poinct; partant, qu'elle laisse (comme dict est) convenir Sa Majesté de ses affaires et avec ses subjects.

Sy elle vous allègue quelque aultre couleur ou raison, vous regarderez, par vostre meilleur jugement et prudence, de respondre selon que entenderez se debvoir dire, et que le service du Roy et but de vostre légation sambleront requérir.

Sy elle vous dit qu'elle vouldroit faire l'appoinctement entre Sa Majesté et sesdicts rebelles ou réconcillier iceulx avec Sa Majesté :

Respondrez que tout le monde sçait ce que, au nom de Sa Majesté, et pour monstrer une clémence et bonté exubérante qui est en icelle, j'ay offert auxdicts rebelles, pour

les réduire au droict chemin de ce qu'ils doibvent à Dieu et à leur prince, et comment ils se sont monstrés indignes de telle clémence par leur félonnie et pertinacité ingrate et malicieuse, comme aussy ladicte Royne pœult sçavoir, luy en ayant faict donner compte par le Conseillier Boischot, estant lors vers elle: par quoy n'y a plus que dire, sinon qu'ils se recongnoissent et supplient Sa Majesté pour leur grâce, laquelle est si bénigne qu'elle n'est moings clémente, ny miséricordieuse, ny facille à leur accorder pardon, qu'elle a esté par avant.

Mais de vouloir extorquer, par force d'armes et par assistence de prince ou princesse voisine, choses injustes ou appointement à leur plaisir, de leur Roy et prince, elle pœult bien entendre qu'il n'est ny juste, ny raisonnable, et elle ne le trouveroit bon, si ung aultre luy faisoit un tel tour.

Et ferez tant que entendrez sa finalle résolution, si elle est délibérée emprendre ceste deffense et protection des rebelles, et leur envoyer secours, ou non.

Sy elle vous use de négative et qu'elle ne se vœult mesler du faict desdicts rebelles, ny leur donner quelque secours, confort, ny ayde, ferez tant qu'elle le baille par escript, pour le faire entendre au Roi et meetre Sadicte Majesté et moy à repos.

Que si elle vous disoit qu'elle ne pœult laisser de se joindre avec lesdicts rebelles et d'emprendre leur protection, que ce sera pour bon effect, ou aultrement, comme elle vouldra coulourer son faict, vous direz ouvertement que cela ne se pœult faire par elle, sans commencer ouvertement la guerre contre le Roy; que le Roy ne le comportera, ny souffrira, sans en avoir la raison; partant, qu'elle considère et poise bien ceste matière, devant l'encommencher.

Luy remonstrant ce qu'il en pœult advenir à toute la Chrestienneté, et particulièrement à elle: luy proposant que elle veuille bien considérer si une guerre convient à elle, qui est dame, ayant jusques ores tousjours saigement advisé de régir son païs en paix; se représentant devant les yeulx ce que luy pœult advenir de se meetre en guerre avec un tel prince, si proce allié, qui ne l'a offensé, et pour une cause si injuste et mal fondée que ceste-cy; sy luy convient meetre les armes ès mains de ses subjects; qu'elle sçait les partialités qu'elle pœult avoir en son royaulme; que, pour commencer guerre, il n'en fault que ung, mais il est besoing de deux pour la finir; qu'il n'est pas en la main du mesme qui commence une guerre de la laisser quand il vœult, et qu'elle poise et délibère bien ceste matière, et examine bien ce qu'il luy en pœult advenir;

Que les forces de nostre maistre sont telles que chascun sçait; qu'il n'est pour laisser d'avoir la raison fort bien d'ung tort et injure que on luy feroit, si grand que cestuy-icy, combien que, pour estre prince chrestien et pacificq, il aimeroit mieulx l'ung que l'aultre :

Qui est cause que vous envoye vers elle, pour ne tomber en ceste altération, comme aussi je dis à sondict Ambassadeur et ay escript à ladicte Royne.

Et direz toutes ces choses par une ou plussieurs fois à ladicte Royne, selon que voierez les affaires disposés; mesmes vous vous pourrez eslargir ou estraindre en ceste matière selon le temps et les occasions que se pourront représenter, et que la verrez affectionnée à vostre audience : en quoy aurez à procéder discrètement et advisément, comme je confie de vostre prudence et dextérité.

Davantaige, vous n'obmectrez de dire à ladicte Royne, après que luy aurez exposé vostre principalle charge et que aurez entendu sa response, que vous vous esbahissez de veoir le Sr de Pallant et Phelippe de Marnix, entre les chiefs des rebelles de par deçà et pour tels déclairés et excluds de la grâce de Sa Majesté, n'estre seullement en son royaulme, mais aussy admis à parler à elle, contre les traictés et ce qu'elle a promis que tous ceulx que Sa Majesté, par ses lettres, luy a déclaré pour rebelles et avoir pour tel crime esté proscripts de ses païs, elle les avoit semblablement banny, comme elle a respondu d'avoir faict; et maintenant les voicy devant elle, traictans contre Sa Majesté publicquement avec elle et ceulx de son Conseil.

Par quoy que je vous ay enchargé que, en cas que les trouvissiés là (comme le bruict corroit qu'ils y alloient), de luy demander et requérir, en vertu des traictés et de ses promesses susdictes, qu'elle les face prendre et empoigner, et les faire chastier du dernier supplice, conformément ausdicts traictés vieulx et nouveaux, affin de monstrer par elle qu'elle vœult et entend effectuer, entretenir et observer à Sa Majesté ce qu'elle luy doibt et a promis : dont ferez très-grande instance bien sérieusement, et demanderez qu'elle vous en face la raison.

Et ferez le mesme vers ceulx de son Conseil, si elle vous envoye traicter aussy avec eulx, comme elle a bien de coustume.

Que si l'on vous disoit qu'ils viennent comme ambassadeurs du Prince d'Orange et de ceulx de Hollande et Zeelande, et que l'on ne pœult toucher à leurs personnes, pour ne violer le droit des gens, responderez que ledict Prince d'Orenge n'est pas moings rebelle que lesdicts de Pallant, Marnix et aultres, et que le Roy l'a en chief déclairé à ladicte Royne pour tel; que ses députés ne pœuvent avoir plus de privilèges que luy-mesmes debvroit avoir, s'il fût là, qu'il est subject du Roy, comme plussieurs fois on a remonstré à ladicte Royne, et qu'elle ne doibt, selon les traictés, communicquer, ny traicter avec luy, et qui ne sont que volleurs, robbeurs et pirates et rebelles; que partant avec eulx n'y a nuls commerces, ny tractations;

Comme pareillement le surplus des Hollandois et Zeelandois sont de mesmes, selon qu'ils sont déclairés par lettres de Sa Majesté à elle, ainsi qu'il vous appert par le double de ladicte lettre, qui vous est donnée : par quoy insisterez vifvement à leur détention et chastoy, comme dict est.

Sy l'on vous refuse, luy direz ouvertement que l'on n'observe au Roy ce que l'on a promis; que en ferez vostre relation, affin que on advise ce que sera de faire ultérieurement.

Et, pour aultant que les François y ont aussy des ambassadeurs ou agens de nouveau là envoyés, si comme les S[rs] de la Motte et la Porte, vous enquesterez secrètement et dextrement quelles négociations ils y traictent, pour m'en advertir, ensamble de toutes choses que jugerez servir à descouvrir les desseings et praticques que se pœuvent mener contre le Roy et ses païs.

Et, combien que je désire fort vostre retour au plus brief que sera possible, pour servir vostre charge par icy, si est-ce que, incontinent vostre audience et la response que vous aurez eu, vous m'en advertirez incontinent par la poste, et en chiffre, affin que vous puissions faire entendre aussy incontinent ce que pourrez avoir à dire ultérieurement à la Royne, et que puissiez par après retourner.

Finablement, en tout ce que dessus dict est et qui en dépend, vous observerez la contenance d'elle et de ceulx de son Conseil avec lesquels elle vouldra que besoignez, combien que le plus et le mieulx sera avec elle, comme celle que je tiens n'est mal affectionnée aux affaires de nostre maistre, comme elle en faict souvant la déclaration et démonstration verballe d'ainsy l'estre.

Ainsy faict en Anvers, le XII[e] jour de janvier 1576.

(Publié par M. Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 418.)

MMMXL.

Instruction secrète pour M. de Champagney.

(12 JANVIER 1576.)

Il conviendra de rappeler à la reine qu'elle ne peut se fier, ni aux Français, ni aux rebelles de la Hollande. — Énumération de tous les bons procédés dont Requesens a usé vis-à-vis d'elle. — Conduite toute différente d'Élisabeth. — Urgence de cette mission. — Si la reine offre sa médiation, il ne faudra pas l'accepter.

Aunque en frances se le ha dado una instruction, advirtiendole del fin que se tiene en esta jornada, me ha parescido apuntalle algo della en mi lengua (si bien lo uno y lo otro se pudiera escusar), acordandome del proverbio antiguo : *Mitte sapientem, et nihil ei dicas.*

Por los capitulos de carta de Don Diego de Çuñiga, que en Consejo se leyeron, deque se da copia, havra entendido las personas que por parte del Rey de Francia han

ydo agora a Inglaterra, y con que designos, y por las de Antonio de Guaras y otros que alli tambien se leyeron, la platica que ha dias que anda en Inglaterra sobre la ayuda publicamente a nuestros rebeldes y tomar algunas plaças de Holanda y Zelanda que les offrescen y la llegada a aquel reyno del Conde de Culemburch, Mos. de Aldigonda y Paulo Bus, y assimismo ha entendido por lo que yo algunas vezes le he dicho, lo que Corbet, embiado aqui por la Reyna de Inglaterra, passo comigo, y la carta que con el yo le escrivi en español, de que se le da tambien copia.

Presupuesto lo qual me ha parescido cosa muy conveniente embiar en este tiempo a la dicha Reyna una persona de tanta qualidad y sufficiencia como la del dicho Mos. de Champañi, para que le diga en substancia la voz que en aquel reyno y otras partes anda, de que ella quiere tomar la protection de nuestros rebeldes y acceptarlo que por su parte se le offresce, y que, aunque yo no he querido, ni quiero creello, acordandome de las grandes y particulares obligaciones que ella tiene al Rey nuestro señor, demas de las generales que ay por los tratados antiguos y modernos entre estos Estados y aquella Corona, de los quales se le dio tambien copia con los despachos en frances, me ha parescido por medio suyo representarselo de nuevo y assimismo quan mal le estava a la dicha Reyna qualquier novedad que en esto hiziese, aconsejandole que no se deve engañar de sus consegeros y ministros, que quiça tienen designios y passiones particulares, ni se embarace en cosas que despues no pueda salir antes se arrepienta dellas, pues no podria dexar el Rey nuestro señor, ni sus ministros de resentirse de que por su parte se correspondiesse tan mal a todas estas obligaciones, representandole lo poco que puede fiar de Franceses sus naturales y antiguos enemigos, y mucho menos de tan ruyn gente como nuestros rebeldes, y en conformidad de esto se alargara con las buenas palabras y terminos de que yo se que sabra usar; y en fin lo que se pretende, es que la Reyna entienda que aca sabemos lo que alla se trata y que se le hagan las sombras de lo que ella puede aventurar y tambien se tenga alguna intelligencia de lo que los ministros de Francia y assimismo los destos rebeldes alli agora trataren, y ha de hazer muy viva instancia con la dicha Reyna que, en conformidad de los tratados, no solamente no oya al Conde de Colemburc y Aldegonda y a los demas que con ellos han ydo, pero que los eche luego de alli, o no permita que aya ningun comercio de aquel reyno con las tierras rebeladas, las quales y estas mismas personas que agora alla han ydo juntamente con otras muchas, le señalo el Rey nuestro señor por sus rebeldes en la carta que le escrivio el año passado con el Consegero Boiscot, de que se le da tambien copia con los despachos en frances, y asimismo ha de instar que se declare por enemiga de los dichos rebeldes y ayude publicamente a Su Magestad, como esta obligada.

Con los consegeros y ministros de la Reyna hara los officios que le paresciere convenir conforme a la qualidad y intencion de cada uno, de la qual se havra informado

aqui el Consegero Boyscot, y Guaras lo hara de lo que entendiere, para quien lleva carta mia.

Pues en el discurso de las platicas que alli se tuvieren, se havra de representar la buena vezindad que de nuestra parte se ha hecho a la dicha Reyna, despues que yo estoy en este govierno, y lo mal que por la suya se ha correspondido: quiero apuntar aqui algunas cosas para su informacion.

No solamente a los ministros que aqui han venido de la Reyna, pero a todas las demas personas principales de aquel reyno que por estos payses han passado, se les ha hecho todo honor, regalo y buen acogimiento, y assimismo se haze a todos los hombres de negocios de aquella nacion, que aqui residen.

Hice salir destos Estados las personas que la Reyna escrivio que tenia por sus rebeldes si bien no lo eran, ni maquinavan contra aquel reyno, porque era gente muy quieta, y se havian retirado aqui, solo por sus consciencias, y se puede decir que se les hizo notorio agravia por dalle a ella satisffaccion.

En una de las rotas que se dio a los rebeldes en el mes de mayo del año de setenta y quatro, se tomaron quatrocientos Ingleses con quatro capitanes, y, aunque se pudieran muy justamente hazer morir, como a gente que havia venido a servir a rebeldes, no solamente les perdone por ser vassallos de la Reyna, pero los embie a costa del Rey nuestro señor a Inglaterra, para que ella les diesse algun castigo, en que no se hizo ninguna demostracion.

Sin embargo de los grandes inconvenientes que ay en que vengan por este rio de Anvers los navios ingleses de mercancia, pues esta claro que, passando por Flexingues, pagan algun derecho secretamente a los rebeldes contra lo que esta capitulado, los dexo yr y venir y gozar desta comodidad de la manera que se havra visto por cumplir el tratado que hizo el señor Duque de Alva y satisfazer a la dicha Reyna.

Hanse dado quantas sacas de cavallos, yeguas, armas y vituallas se me han pedido, no solo por parte de la Reyna, pero por la de sus ministros y de otras personas principales de aquel reyno, de manera que ninguna cosa de quantas he podido satisfazer a la Reyna he dexado de cumplir.

Lo que por su parte se ha hecho es que libremente ha havido, y ay comercio de aquel reyno con las tierras rebeladas y son proveydas de vituallas, municiones, artilleria, y aun de muy gruesas sumas de dineco, y van a servilles todos los que quieren, y particularmente ha ydo y buelto muchas vezes el Coronel Chester, que esta en aquel servicio, y es muy bien acogido en la Corte de la Reyna, en la qual han residido y residen siempre criados y ministros del Principe d'Orange, donde estuvo algunos meses el año de setenta y quatro Carlos de Buysot, y fue muy bien despachado.

Hase impedido siempre que no vengan a servir de aquel reyno al Rey nuestro señor, como se impidio al Cavallero Lane, con quien se havia platicado un assiento de cierta

armada, y se impide a los Ingleses que agora sirven en la costa de Flandes, tratandolos en la de Inglaterra solo por esto como a enemigos.

A los navios que ultimamente vinieron de España se les hizo muy ruyn acogimiento en los puertos de Inglaterra, si bien la Reyna dio despachos favorables para ello.

Teniendo yo concertado de comprar alguna artilleria de hyerro en Inglaterra, no se quiso dar licencia para sacalla, aunque se pidio a la Reyna y a su Consejo, y en fin en ninguna cosa se ha correspondido por su parte a las obligaciones arriba dichas, y a lo que tantas vezes la Reyna ha offrescido por sus cartas y por medio de sus ministros y dicho a los nuestros que alla han ydo y de otros particulares, en que han faltado informaran Boiscot y Guaras.

Yo me he ydo alargando en este recuerdo, mas de lo que al principio presupuse, y no me queda que dezir, sino que desseo que la partida sea luego, y se de en el camino la diligencia que buenamente pudiere, y, aunque creo que el Canal esta agora seguro de cossarios, si escrive a Juan Martinez de Recalde (a cuyo cargo esta su armada que agora reside en Dunquerque) que lo de los navios della que huviere menester para su seguridad; y para si quisiere tomar la navegacion desde Cales por ser mas corta, escrivo a Mos. de Gordan, governador de aquella tierra, que es tan buen cavallero y tan catolico, que procurara de encaminarle seguramente.

Aunque su buelta ha de ser muy presto, todavia, pues estamos tan cerca, sera necessario que, en haviendo hablado a la Reyna, me avise del estado en que alli hallare las cosas, y espere mi respuesta, y dasele una cifra por si huviere algunas cosas que escrivir con ella.

Fecha en Anvers a 12 de enero 1576.

Si por caso la Reyna le dixesse que ella queria ser medianera para reduzir estos rebeldes a la obediencia de Su Magestad por via de acordio, le respondera lo mismo que yo dixe aqui a Corbet, quando me hablo en esta materia, que en substancia es que, haviendose ofrescido el año passado a los dichos rebeldes de usar con ellos de tan gran clemencia, como se entendio por los particulares que entonces se trataron, y no haviendo querido aprovecharse dello, yo avia tenido despues orden de Su Magestad de no escuchar los mas en esta materia, y que assi no ay comigo que tratar deste; pero que, quando los dichos rebeldes quisiesen (sin condicion ninguna) remitirse a la misericordia de Su Magestad y reduzirse a su obediencia y de la Iglesia Catholica, que, en este caso, se podria proponer al Rey nuestro señor, pues aun en el (sin su orden expressa) no podria yo acceptallos.

(*Archives de Simancas*, *Estado*, Leg. 826, fol. 65.)

MMMXLI.

Mémoire de lord Burleigh sur la proposition des États de Hollande.

(12 JANVIER 1576.)

Considérations diverses sur le droit des États de Hollande de se choisir un nouveau souverain, ainsi que sur les ressources dont ils disposent.

To be considered in this matter of Holland and Zealand.

First uppon what cawses the Prince of Orange hath taken armes against the Kinges lieueſtenantes and what he and his partye doth demaund.

In what sort and by what meanes hath the Prince of Orange and the States joyned with him notified theire griefes and doleances to the Kinge of Spayne and what answere hath bene given thereto, and in what poyntes of theire complayntes hath the Kinge yealded, and in what other poyntes doth he denie them theire requestes, especially what weare the ympedimentes that the last treatye of pacification att Breda tooke no place.

Whether they have complayned to the Emperour and States of Germany, what answeres have bene made thereto, as also what offers the Count of Swarzemburgh, sent by the Emperour, did make to them at the tyme he did lately treate in theire cawses.

Whether they cannot beinge be content, the King agreeinge by Her Majesties mediacion, to referre the said ympedimentes unto the consideration of the Generall-Estates of the Lowe-Countries, and in the meane tyme to procure a generall abstinence of armes to yealde there unto.

If they cannot yeald thereunto, what they would requier att the Kinges handes besides for theire suretie.

Whether, sence the breakinge of att Breda, any newe treatie hath bene propounded.

Whether, by common justice or by any private lawfull compact betwixt the Kinge of Spaine as duke or earle of the Lowe-Countries uppon such cawses of offence given by the Kinge and his liueſtenantes to the subjectes of any of the provinces, yt be lawfull for the subjectes to renounce theire obedience to the Kinge or his liueſtenantes; and if they maye then, whether the same should be but for a tyme, to prove whether the King will reforme the offences done against the lawes of ye Countries by himself or by his liueſtenant; and, if he shall reforme the same, whether the subjectes ought not to retorne to theire obedience againe.

Howe many persons of estate of nobilitie, howe many townes having comnalties and jurisdictions, have joyned with ye Prince in complaynt; and howe many doe joyne in the charges of the warre with him, and how many have assented to theire decree of theire renuntiation of theire obedience to the Kinge.

Whether a decree made, wherein some of the said townes doe not give theire consentes, be of validity.

Howe many persones of estate, natyves or owners of landes in Holland and Zealand, have not joyned themselfes with ye Prince, in complaynt or in armes or in assent to the renuntyacion, and uppon what consideracions have they forborne either the one or th'other.

What examples are extant in recorde of the renuntyacion of the subjects of Holland or Zealand of their earles uppon violacion of the liberties of the said countries by any that hath bene earle or lord of either of those two countries, and what effects have followed for confirmation of such renuncyacions and departures from the obedience of their lordes.

Howe a prince no waye interested by title in the said countrey may justly accept the government of the same.

Yf the Prince should have occasion to increase his power, whether hath he people able to suffice thereto, if he had wherewith to solde them, and howe manye doth he thincke needfull to have for increase, and howe would he ymploye them, and what monethly paye were requisett for them, and, if he have not people of his owne for this augmentacion of his force, but requireth straingers, howe manie, of what nation, with what weapons and habillements, and what ought to be theire paye, and for howe longe tyme were it needfull to contynew them.

Yf any forrayne prince should either ayde them by taking them into protection untill they might be assured to be hereafter governed by the Kinge of Spayne, according to theire ancient liberties or ells to receave them absolutely as subjects in such sorte as belongethe to the right of an earle of Holland of Zealand, then, what assurance can be made to such a forreyne prince to have his charges borne, which he shall susteine in the defence of them and to have his people well used which shalbe ymployed therein, and that no revolt be made of any of the townes and States of the Countries from theire accorde to be made with such a prince.

Yf they shall become the subjects of any such prince as in acknowledyng him for their earle and in obeying of him, what profitt shall those countries yeald in certeynty in tyme of troubles whilest the same shall last and afterwardes in tyme of peace, and in what natures shall those proffittes consist and by what meanes shall the same be answered.

What power of men of warre by sea and by land hath the Prince in wagies, and

howe many of them contynewe in garrisons in townes, and howe many are free to be otherwise commanded.

In what sorte is the money and victuall levied, which is ymployed by the Prince in theis warres.

How many townes doth the Prince keepe fortified and garded, and howe many townes walled be not garded with souldiers that have wages by the Prince or of the publick.

What maye be the estimat of that which the Prince may receave in certeyntye of the revenues properly belonginge to the Kinge as earle of Holland and Zealande, and howe muche of that usuall revenue is not receaved by the Prince, and how muche there of is nowe receaved or answered to the use of the Kinge, or howe much is not auswered neither to the one or to th'other by reason of theis warres or by wast of the countries.

What is the monethly levy which is gathered by contribucion of the countries to the publick cause, and in what sorte is the same gathered, and whoe are treasorers thereof, and whether the same levie be certaine or to be increased or decreased, as opportunitye dothe serve, and howe is it probable that the countrie maye contynewe that contribucion, consideringe the interrupcion of theire trafficque both by sea and land.

Whether they have made at any tyme any offer of the said governement unto any of ye princes theire neighbours.

Whether amongeste the rest of the princes they have made any offer unto the French Kyng, yf they have, in what sort the same hath bene made, and howe the Kinge hath accepted thereof [1].

Whether any offer hath bene made by them unto the Kinge of Denmarke and what acceptacion he made of the same, as also wheruppon he refused it.

What fautors they have of the princes of Germany.

Whether the rest of the Lowe-Countrie have any intencion to revolt, and, if they have, to those government it is likely they will yeald.

(*British Museum, Galba*, C. V, n° 28; *Record office, Cal.*, n° 567.)

[1] Le duc d'Alençon s'était, disait-on, engagé à aider le prince d'Orange; mais Henri III avait déclaré (on ne sait s'il était sincère) qu'il avait promis au roi d'Espagne de ne pas lui faire la guerre et qu'il ne s'associerait à aucune entreprise contre les Pays-Bas. Le prince de Condé lui a fait connaître que s'il entrait en négociation avec les Huguenots, « on le feroit joyr des Pays-Bas; » mais le roi de France persiste à répondre « qu'il ne se veut faire mal voir de ses voisins. »

MMMXLII.

Lettre de créance pour M. de Champagney.

(Anvers, 13 janvier 1576.)

Requesens espère que la reine d'Angleterre voudra bien faire un favorable accueil à son envoyé, vu l'importance de sa mission.

Très-haulte, très-excellente et très-puissante princesse, J'envoye présentement celle part messire Frédéric Perrenot, chevalier, baron et seigneur d'Aspremont, Beaujeu, Champaigny, Saint-Loup et Renaix, gentilhomme de la bouche du Roy, mon maistre, gouverneur et capitaine de ceste ville d'Anvers, pour déclairer et remonstrer à Vostre Majesté aulcunes choses que je la supplie vouloir entendre de luy, avec la béningne audience qu'elle est accoustumée prester et donner à ceulx que jusques ores sont allé vers elle de ce costé, ensemble adjouster entière foy à ce qu'il luy exposera, et, le considérant, comme l'emport et conséquence de la matière le requiert bien, se y monstrer et porter conformément à l'obligation en laquelle la mectent et tiennent les bonnes alliance, amitié, ancienne voisinance et les traictés tant itérés entre Vos Majestés, et me commander en quoy povoir la servir, que je m'y employeray autant voluntiers que serviteur qu'elle ait, luy baisant bien humblement les mains, et priant le Créateur donner, très-haulte, etc., à Vostre Majesté, en parfaite santé, longue et heureuse vie.

D'Anvers, le xiiie jour de janvier 1576[1].

(*Archives du Royaume à Bruxelles.* — Publié par M. Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 424.)

[1] Champagney quitta Anvers le 16 janvier. Il était muni de deux instructions que nous avons reproduites : la première en français rédigée par Assonleville, la seconde en espagnol de la main de Requesens.

MMMXLIII.

Philippe de Marnix au comte de Leicester (?)

(Vers le 13 janvier 1576.)

Exemples, tirés de l'histoire d'Angleterre, de l'appui donné par les rois aux plaintes des opprimés. — Il est non moins légitime d'aider le prince d'Orange et de secourir un peuple chrétien contre les tyrans qui le dépouillent de ses libertés.

Molto magnifico et honorando signore,

Havendo inteso che, avanthieri nel ragionamento degli Illustri Signori che la Sua Maiesta per udirci haveva ordenati, io, in allegare alcuni essempi dei re d'Inglaterra predecessori di Sua Maiesta pocha satisfactione alle loro Illustrissime Signorie dato havessi, quasi quegli essempii essendo stati di coloro che ai Conti di Fiandra contro ad un Re di Francia, et non ad i popoli subditi contro al suo natural Signore havessino dato aiuta, pocho al proposito ch'io trattava fatto havessino, non ho potuto lasciare di scrivere a Vostra Signoria una parolla per dichiargli un poco piu la intention mia, confidandomi nella sua benignità et prudentia che non lo pigliara si non de buona parte. Yo dunche, por pruovare che non è cosa nuova ch' i Re d'Inglaterra piglieno le arme contro ad un Principe vicino suo per la diffesa et manutentione della libertà dei subditi di quello, allegai tre essempii a questo proposito, aggiungendovene anchora un altro, che mostravaron solamente che per il popolo contro alli signori et Conti, ma etiandio per gli Conti et signori di Fiandra contro ai Re loro soprani, cioè i Re di Francia, havessero quelli d'Inglaterra le arme in mano pigliate.

Il primo essempio fu del Re Henrico primo il quale, conciosia cosa che il Conte di Fiandra, Guilielmo di Normandia, trovandosi assai povero di danari facesse grandissime essactioni sopra il popolo di Fiandra, et con grande ingiustitia levasse in ogni modo danari dei suoi subditi, et che quegli di Fiandra, per levarsi d'una tale oppressione et mantenere la sua anticha libertà, havessino chiamato Theodorico d'Alsatia per suo Conte et Signore. Il quale aiutato dall favore del popolo, prese incontinente le città di Bruges, Ypre et Gandavo, et che Guilielmo sentendosi di questo molto ingiurato radunasse un essercito el piu gagliardo che potesse, et anchora con lettre supplicasse il Re di Francia di mandarli sussidio piu grande, il detto Re Henrico d'Inglaterra havendo inteso queste cose, passo cossi presto con un essercito en la Normandia contro al detto Re di Francia, et cesi crudele guerra gli fece, ch' egli a ritirare il suo essercito fuora della Fiandra fu constretto.

De donde se ne segui che i subditi che il detto Theodorico chiamato havevano, piu gagliarda resistentia al suo Conte Guilielmo fare potevano, insino ch' egli essendo allo assedio di Alost stato amazzato d'una frezzia, restò il detto Theodorico con i suoi heritieri possessore del Comitato di Fiandra. Il quale essempio al mio piccolo giuditio istimo io non solamente fare al proposito, anzi piu tosto essere una regola, la quale il detto Re Henrico ai suoi posteri per seguire il suo essempio in una simile causa como la nostra ha voluto lasciare.

Questo solamente in fuora, ch' eglin' alhora contro il suo Conte solamente per conto d'alcuni subsidii di danari le arme pigliate haveano, et noi altri non per causa delle essactioni benche intollerabili, ma piu tosto per il rispetto di una tirannia crudelissima et insupportabile, di una gente forastiera et la piu superba et crudele ch' al mondo sia, sopra le facultà, vita, moglie, figliuoli, religione et conscientia nostra, essendo prima ingiustissimamente dichiarati rubelli et nemiche d'Iddio et degli huomini, prese habiamo; Benche si sia anchora un' altra differentia, cioè che quegli di Fiandra non molto erano d'accordo tra loro, chiedendo alcuni per suo Conte et Signore questo Theodorico, gli altri un altro Arnoldo, et alcuni anche con el governo del detto Guilielmo satisfatti restando, et con essolui, le arme contro agli altri pigliando.

Ove quivi, al contrario quegli di Hollanda et Zelanda tutti insieme, nobili et ignobili, alchuni pochi solamente infuora [che fare non lo possono] a questa guerra accordati si sono. Et questo etiandio dopo havere provate tutte le vie di submissione che a subditi di fare alcunamente è possibile, oltre che quella contesa era per cosa della quale dipendeva solamente la richiezza et il agio del popolo. Ma quivi è tale della quale dipende l'honore d'Iddio, la salute et conservatione di tutta la Christianità, et la libertà et tranquillità quasi di tutti i regni et popoli vicini.

L'altro essempio era del Eduardo il Terzo, il quale puo giustamente il fiore et la gloria dei re d'Inglaterra essere chiamato. Uno dei piu excellenti, piu virtuosi, valenti, victoriosi, piu felice Re del mondo. Hora conciosia cosa ch' el Re di Francia tenendo in prigione il Conte Guidone di Fiandra et suo figliuolo Roberto presi in una bataglia, per haver tenuta la parte d'Inglaterra, et essendo il detto Guidone morto en la prigione, diede la libertà al figliuolo Roberto sotto conditione di pagare una grandissima rançone, la quale mentre che vivea, pagarsegli era impossibile; Ludovico, il figliuolo et successore di questo Roberto, et nepote del sopradetto Guidone, per trovare questi danari fece grandissime et intollerabili essactioni sopra il popolo di Fiandra.

Il perche avienne che il popolo essendo ridotto ad una grande extremità et povertà, dopo haver molto contrastato et ablegato indarno le sue libertà et privilegii, piglio finalmente le arme in mano contro al suo signore per contringerlo di non violare cosi per forza le loro libertà.

Truovossi all' hora per capo di questa fattione un certo Jacobo Artevella, huomo di

bassa conditione, pero affettionato alla corona d'Inglaterra, di modo che li fece ricercare el aiuto del detto Re Eduardo; il quale cosi presto fu con un potentissimo essercito en la Fiandra, et havendo mandato i suoi legati a la città per confortargli et dargli buon animo a la conservation della sua libertà, fece una guerra gagliardissima al detto Conte, et al Re di Francia, in modo che essi furono finalmente forzati di fare tregua, nella quella fosse expressamente conditionato ch' il detto Re di Francia dovria quittare il resto della sopradetta rançone al detto Conte, et cosi la detta essactione causa della detta guerra havere fine, et i popoli di Fiandra essere rimessi nella sua anticha libertà et privilegii.

Et anchora dipoi, questo medesimo Re Eduardo fece una lega et confederatione con il Artevella, et con il Conte di Hollanda, di cui haveva sposato le figliuola Philippa, della quale tutti i Re d'Inglaterra scesi sono, contro al Re di Francia, signor supremo per all' hora del contado di Fiandra.

Hora vede Vostra Signoria in quello essempio tutte le altre cose somiglianti, questa differentia solamente in fuora che quegli havevano per alhora un Artevella, huomo di bassa conditione, et noi altri havemo havuto et habbiamo anchora tutti i signori, conti, nobili, cittade et generalmente tutto il popolo di Hollanda et Zelanda di nostra parte, dei quali tutti richidiamo aiuto, non per rispetto d' alchuni subsidii o danarii per pagare la rançone del nostro Principe et Signore, ma per conto di non potere altrimente assicurare i nostri beni et facultà contro alla avaritia et rapina d'una gente strana et superbissima, ne anche la vita e salute nostra contro ad una crudeltà barbarescha, et le moglie et figliuole contro ad una luxuria sporchissima, o la conscientia et salute della anima, insieme con el honore e servitio d'Iddio contro ad una impietà antichristiana, o generalmente tutte le libertà, leggi, et privilegii della patria contro ad una crudelissima tirannide degli Spagnuoli.

Il terzo essempio fu de Richardo Secondo, nepote di questo Eduardo, il quale aiutò Fiamenghi a fare una gagliardissima guerra al suo Conte Ludovico di Male, che essendo il ultimo Conte, et havendo maritato sua figliuola Margareta al Philippo Duca di Burgoingne, transportò il comitato in quella casa. Havendo anche il detto Re Richardo fatto confederatione con i Gandavensi, accedette ad espugnare Gravelinga, et ad assediare Ypres, le quali due terre i detti Gandavensi prima havute in suo potere, et dipoi per la forza del suo Conte perse havevano. Dipoi prese Cales, Borburg, l'Escluse et Damme, in modo ch'el Conte Ludovico fu constretto di havere ricorso al Re Carlo di Francia. Il quale radunato che hebbe un essercito, vienne al sussidio suo. Et finalmente fu fatta la pace tra loro, dopo la quale il Conte Ludovico havendo stato preso et quasi amazzato in Bruges poco visse, lasciando la heredità al detto Duca di Borgongna.

Questi sono stati gli essempii ch' io per mostrare che non saria cosa nuova che Sua Maiesta contro al Re d'Ispagna ci pigliasse nella sua protettione ho allegato.

Ai quali come d'abondante ho aggiunto quello di Eduardo primo, che per liberare il sopradetto Guidone di Fiandra della prigione, con le arme in mano molto se affaticò, volendo con questo essempio mostrare una continuatione della amistà et intelligentia che molto tempo è stata tra i Re d'Inglaterra e i popoli di Fiandra. Et benchè non fosse rotta questa guerra contro al Conte per la diffesa del popolo, tuttavia è cosa chiara, che essendo all' hora il Re di Francia signore supremo di Fiandra, et havendo pigliato prigionero il detto Conte come rubelle, per haverse confederato con suo nemico il Re d'Inglaterra, non può un tal essempio essere istimato fuora il proposito, perche non è altro che come s'è adesso, essendo il Principe d'Oranges (quello che Iddio non voglia) pigliato prigionero del Re d'Ispagna, la Regina d'Inglaterra le arme in mano per liberarlo pigliasse.

Impercioche, non piu era signore supremo di Fiandra il Conte Guidone, che adesso è il Principe d'Oranges, Signore de Buren, Leerdam, che gli nemichi gli hanno presi per forza d'arme, o di Breda, Diest, et oltre molte terre in Brabanza, Fiandra, et Bourgongna che gli hanno ingiustamente confiscate.

Anzi molto meno raggione c'era di aiutare il Conte di Fiandra essendo vassallo di un signore, del quale riconosceva tutto quello che haveva al mondo, che d'aiutare il Principe d'Oranges. Il quale benche non sia signore supremo in Hollanda o Brabanza, non lasci pure di essere signor et Principe supremo di Oranges, dove non ricognosce superiore nessuno. Et anche in Hollanda con ragione grandissima se puo chiamare signore supremo di Viana, una tierra ch'il signor di Brederode gli ha lasciato per testamento et contratto passato con tutte gli solemnita convenevoli, dove non riconosce altro superiore nessuno, sinon Iddio solo et la spada.

Dipoi considerando le cose alla verita, che piu ragione havevano i Duchi di Bourgongna, vassalli dei Re di Francia, di fargli una guerra cosi ostinata et crudele ch'alfine congiongendosi il Duca Philippo con il Re d'Inglaterra lo fece coronare in Parigi Re di Francia? Se gli si dice che h'aveva il Delfino di Francia data occasione a questo, havendo amazzato il padre del Duca Giovanni a Montereau-Fautyone, io responderò ch'adesso habiano il Principe d'Oranges e gli stati di Hollanda e Zelanda viepiu grandi et importanti ragioni di ritirarsi della ubedienza d'essi Duchi di Bourgongna, et mettersi in quella della Regina d'Inglaterra, per havere piu gravi et importanti offese per lo spatio di tanti anni con grandissima et incredibile pacientia degli Spagnuoli ricevute. Poscia che in vece d'un signore che amazzò il Delphino, non senza apparente ragioni per vendicarsi della crudele et ingiusta morte, et anche della signalata infamia che il suo zio, fratello del Re di Francia, suo padre, il detto Duca, recato havea, costoro hanno ingiustissimamente et crudelissimamente con fuogo et ferro amazzati piu di cento milla huomini, et di piu fatto morire la fiore de tutti i Signori principali e quasi tutta la nobiltà del paese, senza ragione nessuna.

Se dunche il Principe e il popolo di Hollanda e Zelanda, alcuno biasimo per havere pigliate le arme contro al Re d'Ispagna suo signore meritano, necessario saria di concludere che viepiu gran biasimo habino gli detti Duchi di Bourgongna, cioè Giovanni, Philippo et Carolo insieme con li popoli di Fiandra, per havere le arme contro al Re di Francia suo signore pigliate, in corso, essendo eglino non meno dichiarati rubelli, e con viepiu grande ragione che siano hoggidi o il detto Principe d'Oranges o quelli di Hollanda et Zelanda.

Et non giova di dire che erano piu potenti all' hora i duchi di Bourgongna che non è adesso il Principe, perche non puo la potenza di una mala causa farne una buona.

Et il Duca Giovanni non haveva terra in possessione veruna, che dalla mano del Re, come suo superiore, egli come vassallo non ricevesse. Ben è vero che il suo figliuolo Philippo molte sene aggiunse dipoi, ma in cambio di queste io rispondo, che anche il Principe alcune ne tienne, nelle quali il Re d'Ispagna non riconosce. Et anchora che il detto Duca allegasse, che un vassallo non è tenuto al suo signore di prestarli ubedienza, quando il signore non se gli guarda la fede, tuttavia giamai non hebbe egli somigliante ne tanto pregnante ragione di potere giustificarsi come habbiamo noi altri, poscia ch'egli haveva commesso una tale felonia, di amazzare cosi crudelmente suo proprio cugino, fratello et figliuolo del Re suo signore, et anche fu condemnato per sentenzia legittima dei parlamenti di Francia. Ove noi altri alincontro non siamo mai stati accusati d'alcuna sceleragine, anzi solamente per havere voluto servire Iddio secondo la sua legge, et satisfare alla nostra conscientia, ne anche giamai siamo stati aditi, non che condemnati per forma di giustitia ordinaria et legittimamente, anzi contro a tutte le leggi e privilegii della patria siamo stati proscriti et banditi molto tirannicamente.

In modo ch'al mio parere, non se dovria adesso tanto disputare se Sua Maiesta ci puo pigliare nella sua protectione contro ad una tal tirannia, come si dovria ricercare, si in alchun modo con buona conscientia la nostra diffesa tanto giusta ella potria lasciare : et havendo riguardo al offitio dei Re, cioè di mantenere gli oppressi et ingiustamente afflitti, contro alla tyrannia de piu potenti ; medesimamente essendo Lei christiana et membro della chiesa d'Iddio, potria con buona conscientia abandonnare tante membra di Jesu Christo, del quale la corona e il sceptro ha ricevuto, sotto una si crudele et barbara tirannia di una natione mezza christiana, la quale non conoscendo Iddio, non cerca altro che d'extirpare la memoria di suo figliuolo Jesu Christo, et della sua parolla, et con una superbissima tirannia affligere et ridurre in servitù tutte le nationi della Christianità, medesimamente essendone Sua Maiesta con tanta affettione et humiltà, et con tanto avantaggio et sicurtà dei stati suoi ricercata.

Impercioche io, per dir la verità, non posso vedere in che modo et con che ragioni bastevole, quegli che a Sua Maiesta tal cosa havessino consigliato, giamai un tal fallo escusare potrebbeno : et come a tutta la posterità colpevoli non restarebbeno, non sola-

mente di tutti danni e calamita che sene seguiranno, ma etiandio della perdita di una infinita di anime, che per la oppressione di questa tirannide ad una profondissima ignorantia d'Iddio et alla eterna dannatione ridotte staranno.

Iddio voglia inspirare la Sua Maiesta per fare tutte le cose alla gloria sua et alla salute del popolo Christiano, con sapientia et giustitia, et con questo bascio le mani di Vostra Signoria, restandoli tutta la vita mia, etc.

(*Yelverton mss.*, vol. 144, *Archives de lord Calthorpe.*)

MMMXLIV.

Requête présentée à Requesens.

(14 JANVIER 1576.)

Certains marchands anglais se plaignent de ce que leurs navires ont été arrêtés par les vaisseaux espagnols.

(*Record office, Cal.*, n° 570.)

MMMXLV.

Projet de réponse à la requête des États de Hollande.

(15 JANVIER 1576.)

Motifs de la reine de ne pas prendre une soudaine résolution. — Déjà elle a envoyé Henri Cobham en Espagne pour défendre leur cause. — Elle espère de bons résultats de ses démarches près de Requesens. — Si son intervention était repoussée, elle aurait plus de motifs de se déclarer ouvertement en leur faveur. — Elle proposera une suspension d'armes.

Her Majesty hath, uppon report made to her of theire last speeches had with certeyne of his Counsell and of theire offers and requestes, conferred therupon with the rest of the lordes of Counsell here now present with her, and hath found in this great cawse

many difficulties : whereof some are found the more easy by reason of the colloquy had with them, in that they have informed the state and condition of the interest of theire obedience to the Kinge of Spayne as count of Holland to be such as being soe hardlye treated as they have bene and no remydie found by their submission, there is apparence of reason in them both to defend themselves as they have done and to seeke ayde otherwise. But in sondry other circumstances, which more properly concerne the Quenes Majestye to induce her to yeald presently to give them ayde in such manner as they requier it, there appeareth soe many and great difficulties as, through Her Majestye and her Counsell hath great desire for many respects and consideracions to have them ayded and delivered of the yoke and bondage of the Spaniardes, yett this present tyme will not permitt Her Majestie soe soone to resolve therein, neither presentlye to help them with forces, as they requier, and thereby to enter soddenlye into a warre with the Kinge of Spayne and her. Yet, on the other side, Her Majestye cannot neglect and deny to them all meanes of succor and help to procure for them some state from further declynation into perrill of that estate wherein they are nowe. And Her Majesty conteth not but they are wise in consideration of soe great a matter as this is for Her Majestye soddenly to enter into a warre upon theire intreatye, whereof as the endes and crontes are naturally uncertayne, the bringinges and contynuances requier great preparations and provisions of money, armour, weapons, munitions, souldiers shippes, yet and for such a warre as this maye be the consent and the good will of the Estates of ye realme, who both, with theire expence of theire substance and adventure of theire lives and shedding of their bloodes, muste be answerable hereunto; and beside this they can also well consider that seeing the entrie into a warr with the Kinge of Spayne shall not only banishe the trades of all our marchauntes in his dominions, but yeald to him as a pray all theire goodes which shall theire be, as at this tyme theire is great aboundance uppon theise, and many other thinges belonging to such an enterprise as this is, the remydie whereof cannot be sodden, but must be soughte for and obteyned by tract of some tyme, and therin also, the more circumspection and secrecy be used, the more avantage shalbe to the cause, when it shalbe taken in hande.

And, as theis considerations doe move Her Majestie to forbeare att this tyme to yeald to theire desires, wherein theire is no lake of compassion of their necessity, nor of good will to have them helped, nor yet of judgement to condempne theire accions both in theire defence and in requiringe of ayde, soe is shee not carcles of those State. But for the present hath occasion offered her by retorne of Sir H. Cobham from the Kinge of Spayne, who purposely was sent thither for theire cawse to proceed presently another waye for them, whereby Her Majestye thinketh surely that, if shee shall not procure that good for them, which shee moste desirethe, yet, as shee meaneth to order her accions, theire shall no hurt come to them, but rather occasion of good. The King of Spayne hath answered

Her Majestye that, althoughe his ministers hath offered at the last treatye to his subjectes many thinges reasonable, and suche as he meant not to offer againe the like, yet, at Her Majesties earnest request, he will deale favorably with them, and affirmeth that he meaneth not to violate there auncient liberties, but pretendeth that whatsoever hathe bene done on his parte, the same hath bene provoked by his subjectes, and of this his answere Her Majestyes mynysters sayth that the King hath written to the Commendator[1]. Soe as Her Majestye hath hereby cawse to thinke that, if shee shall nowe freshly and without delaye cawse the Commendator to be sollicited and urged to come to a better consideracion by a colloquy to a peace in this countrye, that maye be profittable both for the Kinge and his subjects and beinge sollicited by Her Majestys interresed the same maye alsoe be hadd without ympeachinge of the Kinge's honnor, whereof it seemeth the Kinge hath great regard, then either some good maye followe to make fynall ende; or ells, yf by such aproufe Her Majesty shall fynde the Commendador and the Kynges mynisters voyd of reason and not disposed to have peace with reasonable conditions, Her Majesty shall in the sight of the world have more probable occasion to proceed this other waye by oppen aydinge of them from theire subversion and ruyn, as a nature moste deare to Her Majestye above all others next her owne; for the auncient amitye and intelligence betwixt her dominions and these Estates, and also for the interrest that it maye bee seene Hir Majestye and her coheires maye have in permittyng suche a strang and prowd nation as the spaynishe is, to possesse soe riche a countrye, and that so neare a neighbour as the Lowe-Countries are to Englande. And to the ende that Her Majestye maye proceede herein, as thereby no present detryment might ensew to them of Holland, Her Majesty meaneth to urge the Governor to accord to a cessation of armes, and that in such sorte as shee doubteth not but when he shall fynd Her Majestyes earnestness and shall understande of theire requestes and others here and shall not otherwise have cawse to thinke but that Her Majesty will indeed (yf by colloquy a good ende cannott be gotten) not leave her auncient allies, as shee takethe the whole nation of the Lowe-Countries, to be vanquished and conquered by the Spanyardes.

(*British Museum, Galba*, C. V, n° 29; *Record office, Cal.*, n° 574.)

[1] Henri Cobham avait été reçu en audience au Prado le 26 octobre 1575 par Philippe II, qui, tout en lui faisant un excellent accueil, l'avait renvoyé au duc d'Albe.

De nombreuses conférences se succédèrent entre le duc d'Albe et Henri Cobham. L'envoyé d'Élisabeth y puisa la persuasion que le duc d'Albe désirait vivement le rétablissement d'une étroite amitié entre l'Espagne et l'Angleterre. (*Record office, Cal.*, n° 451.)

MMMXLVI.

Avis du Conseil sur la requête des États de Hollande.

(16 JANVIER 1576.)

Il est du devoir de la reine d'intervenir pour que les habitants des Pays-Bas, en restant sous l'autorité du roi d'Espagne, recouvrent leurs anciennes libertés. — Danger qui résulterait pour l'Angleterre de la domination absolue du roi d'Espagne dans les Pays-Bas. — Intérêts du commerce anglais. — Haine du roi d'Espagne contre les partisans de la Réforme. — Son désir de se venger de l'Angleterre. — Affaire de la reine d'Écosse. — Excitations des réfugiés. — Utilité et moyens de maintenir les privilèges des Pays-Bas.

The some of ye opinion of ye Counsell uppon ye request of ye Hollanders and upon consederacion had of ye messages and negociations of Sir Henry Cobham in Spayne and Robert Corbet with the Commissioners at Antwerp.

If is thought very mete and necessary that Her Majesty should procure that the Kinges subjects in his Lowe-Countryes should be restored to their liberties and delyvered from the crueltyes and subjection of the Spaniardes, and yet to obey the Kinge of Spayne as Duke of Burgundy in all manner of thinges, as they did the Emperour Charles his father.

The causes for the which this is brought thought necessary to be done, are very many and weighty and such as without the reliefe of the saide people the Queen's Majesty and this realme of Englande shall fall into extreame danger and ruyn and shall be subjecte to the Kinge of Spaine, to be eyther possessed by himselfe or governed as he shall thinke meetest for his benefitt, appetit and greatnes, and the reasons thereof are those : If the Kinge of Spaine shall conquer the Lowe-Countries and have an absolute rule there, he shall there fortefie the towns, which now are for the use of marchandize, kepe therein garrisons of Spaniards and strangers, he shall possesse the greatest parte nomber of the ships mete for warres that are in Christendom, by reason partly that the Countries of Holland, Zeland, and Freseland are . . . . . thereof, and partly for that all the shipps of Estland goo and must usuallý resorte thither, and the charge of mayntenance of this strenght shall he sustaine easely by townes to be sett uppon the victualls, marchandizes growing or coming to the countryes, and, yff he doe but renew the taxe of the thenth peny with the Duke of Alva, he shall therewith maintaine contynually an army hable to invade any neighbor he hath by land or sea, and nobody may doubt but what he can levy by any kynde of taxe, he will do it, when his autho-

ritye shalbe absolute and not restrayned by any limitts of priviledge, as now it is, and that both to kepe the naturall people under foote and to enriche and enable himselfe to overrule and command his neighbors.

And wher he is now by old treatys bound to the Crowne of England to permitt the English nation to traffick ther with greater imunities and freedomes of customes then his nation doth here, he will either have his nation acquited here in England, and so Her Majesty shall perforce suffer his subjects trafficque without customes, whereby they onlye shall have the whole trade in their handes and Her Majesty voyd of customes, or hir nation shall paye lyke our greater customes in the Lowe-Countries, whereby the comodities of this realme shall be empoverished and the realme made povre.

But he will not herewith be content, for it is to be holden for a maxime that, whatsoever the said King shall have a mynd to do specially, yf his mynd be grounded uppon respecte of revendge for any injury eyther receyved or supplyed or for satisfaction of his conscience, than is that to be attempted, when he hath ben seene to might and power. And, this being an infalible rule, it followeth that no man can deny but the Kinge of Spaine alredy declareth manifestly his mynd to be to extinguisthe all manner of religion contrary to the Romayne, and that not only by punishing his owne subjects, but by puttinge Hir Majesty's subjects to death in his countreys for the same, and in that he which doth avow to hazard his whole Estates rather than to suffer any of his own subjects to have liberty in religion. This his owne disposition howsoever it proceade, eather of the zeale of conscience or of the pollycie for government, it is also certayn that the Popes continuall solliciters the contynuall gratuites of the taxes of the clergy shall encrease the same and namely shall encrease it against the Queen of England.

And to this disposition is to be added to encrease his will meaninge towardes England, the mynd of revendg against England for a numbre of thinges whereof as some mention ar now made by the Spanyardes in all places, very despitefully against the Queene's Majesty and hir people, so, when tyme shall serve to put his evill will in open execution, many querrels will be remembered, to which no answer will satisfye, as the arrests of his shipps and money, the evill restitucion made thereof by meanes of the spoyles of the same, the aydynge or sufferinge of his rebelles to have out of this realme mony, men, munition and such lyke, the refusall to suffer his subjects to serve the time as they willingly did offer him and as by treatyes it is pretended they ought.

The Queene of Scotts in person without growing to some end with hir for her delyvery.

And to encrease thys fyre the greater shall be redy, the sollicitations and offers of all English men in exile eyther as rebells, or discontenled persons for religion or otherwise, who, havinge great nombres of frendes and favors now secreatly in England, will put out their hornes boldly, when they shall fynde an externall mighty power redy for the defence.

Than also shall Hir Majesty be dryven to trye the dutifullness and affection of his good subjects, whereof she shall fynd a plenty of persons well willinge, but in power and ryches not equall to the discontented having confort of a ferme force.

And therefore seying that is apparent that in the Kinge of Spayne and his nation ther is abundance of evill meaning, and that yf he be suffered to attayn the Low-Countryes absolutly, he shall thereby have power to execute his whole mynd, whatsoever he shall desyre against the Queen and the realme, it followeth that, to avoyde the perill hereof, it wer good, before his power to be made mightie, to stey the same, and that without breach of conscience or violation of justice, nor blemish of honor.

And to accomplish that is to procure the Kinge of Spaine overcome not the Low-Countrey people, but that he may be induced, ether by treaty effectually or by ayding of them with force, to enjoye theire manner of lawful liberties, and the Kinge his auncient forme of government.

The waye herein to procede is to take oportunitie of tyme, for otherwise the power of Her Majesty to obteyne this shall deminish the Kinges power to withstand, it shall encrease, for certen it is that, yf the matter be left to be prosequited betwixt the Kinge and his subjectes, their power shall daily decay and his encrease, and than Her Majesty shall not recover the defect of theis, as now, being joigned to yt, they shall easely appeare many wayes that the Kinges power cannot prevayle, but must yeld to come to end by treaty.

But, because the enteringe into the ayde of the Kings subjects may not be soddayn before a nombre of inconveniences and impedements may be removed, it is thought good that, whilst some consyderation may be had how to remedy the said impediments whereof some part resteth in procuring some of the rychest of the merchants in the Kinges dominions, and so other part in imparting the weightenes hereof to the chefest of this next parliament, that a proofe be made by sendyng of some persons to the Comendator in the Lowe-Countryes to move an end betwixt the Kinge and his subjects, by propounding reasonable condicions for their obedience and for the Kinges honor in government, and, whilest the same may be indifferently debated, to have an abstynency of all hostillitie; and, yf ther shall not followe any good successes hereof by reason that on the Kinges part there shall not be attayned any condicions with surety to his subjects, then Hir Majesty shall have just occasion to dout of all the daunger afore mentyoned and to provyde without delaye how to remedye the same in tyme, for as is sayd : *principiis obsta, sero medicina paratur;* and it is not a speche for a prince *haud putaram.* And, to make Hir Majesty's actions more facile and honorable, she may procure by no force, though it be not nedefull, of the French Kyng or at least of a party in France equale with the King.

(*British Museum, Galba,* C. V, n° 31.)

MMMXLVII.

Autre projet de réponse à la même requête.

(16 JANVIER 1576.)

Il convient que la reine tente d'abord une nouvelle démarche pour suspendre la guerre et négocier la paix. — Déclarations conciliantes de Requesens, de Roda et de Champagney. — Si ces démarches ne réussissent point, la reine pourra prendre d'autres résolutions.

That Her Majesty contynnueth in mynd to the Commissioners bothe for a treate to be newlie had and for a cessation of armes in the meane tyme [1].

For having receaved answere from the King of his allowance of Her Majesty's motions to procure peace and that they wold signify his mynde to the Commendator, and alsoe comparing therewith the answeres and speeches used by the Commendatour and by two principall persons about him, viz. Rodas the Spaniard and Champyney Governor of Andwerp, all tending to allow Her Majestie motions of peace, Her Majestie cannot in honour, nor in any good reason take any other causes, but first prove this, and, yf noe good can ensue by her persuacion to peace and by her plaine speeches to be used that after the King will not assent to reasonable conditions of peace, Her Majestie may not neglect her owne interest to see the Lowe-Countries brought into servitude, with which Her Majestie hath an interest of a perpetuall traffick, then Her

[1] On trouve aux Archives de Simancas la relation suivante d'un soldat qui sortit de Flessingue le 14 février 1576:

Dize que ha estado en Siricse desde el principio que se puso el cerco, y que salio con los que la avituallaron ultimamente. Informa que ay en dicha Siricse onze banderas de soldados y en todos a lo mas hasta 800 y 1500 burgeses que pueden tomar armas, fuera de mugeres y niños, y que tienen tanta falta de vituallas que no las tienen, sino de pan y cerveça, y no abundancia dello, y que estan esperando un gran socorro en breve; que en Flegelingas se tenia noticia de la armada de Emveres, que era llegado a Vergas, con intencion de tomar en la ysla de la Plata un lugar llamado Piterlinc; y que ay en dicha ysla nueve banderas de soldados y hasta 700 en ellas, y que se dezia por todo que, si en breve tiempo no le yva al de Orange socorro que no dexaria de perderse presto, y que se dezia que se esperavan 600 Escoceses. Dizen como los de Flegelingas se avian puesto en orden para estorvar desde Vergas el passo a nuestra armada, y que, fuera de algunos Escoceses, que de ninguna parte esperan socorro, sino de aqui. Imforma que en Flegelingas ay dos banderas de hasta 200 soldados en ellas y numero de burgeses, en Medelburghe tres banderas de gente cansada, en Canfer una bandera, y en Ramequin otra, la mayor de cient soldados. (*Archives de Simancas, Estado, Leg.*, 830, fol. 26.)

Majestie maie more with her honor, yea, and by the delaie of this tyme with many other comodeties, attend to defend the Lowe-Countreys and any other the subjects of the Lowe-Countries that shall have need of there defence, and, if some of them shalbe content to tarie heere and some of them goe home, the yssue of this shalbe advertised both by the one and the other.

(*British Museum, Galba*, C. V, n° 30; *Record office, Cal.*, n° 575.)

MMMXLVIII.

Avis des Pays-Bas.

(17 JANVIER 1576.)

M. de Champagney sera envoyé par Requesens en Angleterre. — Requesens s'efforce de payer ce qui est dû aux soldats. — Siège de Zierickzee.

Monsr di Sciampegni, Governor di questa città et fratello del Cardinal Granvela, s'intende che sia partito per Londra, con altri personaggi d'importanza, come Ambassador di Sua Maiesta per trattar con quella Regina, si crede sopra la pace in questi paesi, et anco il Prencipe d'Oranges col consenso delli Stati d'Olanda et Zelanda v'havea mandato Ambassadore, per assistere sopra ciò alla presenza di essa Regina.

Il Comendador-Maggiore andava riscuotendo denari negli Stati, et andava pagando li soldati, dicendosi che habbia parlato alli Stati di Fiandra, dinotando loro che gl'era necessario partirsi di qui per un' altro regimento, et che haranno dui conosciuti dal paese, et un' altro che sarà di molta loro satisffazione. Fra tanto ha espedite tutte le genti d'armi che sono nelle fortezze circonvicine et postone molte alli confini nelle frontiere, et ha levato gli Spagnoli che erano in Olanda, et gl'ha posti parte in Lovanio, et parte in Malines, et Brusselles, per dove poi è partito Sua Eccelencia essendo in quella contrada, per quanto vien detto, successo un poco di rumore, con morte d'alcuni Spagnuoli.

Continua tuttora l'assedio di Serixe, standovi ancora li Valloni, ma lontani.

(*Record office, Cal.*, n° 617.)

MMMXLIX.

M. de Champagney à Requesens.

(DUNKERQUE, 18 JANVIER 1576.)

Il est arrivé à Dunkerque. — Des agents du prince d'Orange résident à Calais. — Dangers du passage entre Calais et Douvres.

Monseigneur, J'arrivas hier soir en ce lieu où j'ay treuvé le vent non-seullement du tout contraire, mais fort tempestueux, ce que ha desjà duré quelques jours, à ce que m'ha dict Juan Martinès de Recalde, à qui j'ay baillé les lettres de Vostre Excellence, car je ferois voluntiers mon passaige dois icy : aussi bien le vent qui est à présent, ne me sçauroit non plus servir dois Calais. Là (à ce que j'ay entendu à Bruges de bon lieu, et depuis on me l'hat affermé icy) se treuve résident Taffin et Charles de Beaulieu, natif de Valenciennes, logés à l'hostellerie du Dragon, lesquels y tiennent correspondence entre France et ceulx qui sont envolés en Angleterre, tant de la part de monseigneur d'Alançon que du Prince d'Oranges. Ils ont heu aussi quelques capitaines avec eulx, ces jours passés, qui vont et viennent, machinans (comme l'on présume) quelque chose d'importance de l'adveu du Roy de France, pour ce que le seigneur de Gordon hat exprès pris commandement dudict Roy de les souffrir là, sans leur donner aucun empeschement.

Toutes ces choses rendront mon passaige difficile : néantmoings je feray mon mieulx pour non perdre occasion soit d'icy ou de Calais, si je m'en puis aucunement asseurer; car il me semble que les choses sont en tel train que nous ne nous pouvons beaucoup fier ny des François, ny des Anglois, oultre ce qu'il y avoit ces jours passés seize ou dix-sept batteaux ung peu plus hault que Douvre, qui espient là les passaigiers et ceulx qui viennent d'Espaigne, sur lesquels j'entens il y a peu qu'ils ont fait bonne prise. Aucuns dient que partie d'eulx sont dévalés vers Flessinges pour le mauvais temps; autres pensent qu'ils y sont encoires, tellement qu'il y hat à penser à tous costés.

Nostre-Seigneur y pourvoiera par sa miséricorde, lequel je prie qu'il doint à Vostre Excellence, en toute prospérité, heureuse et longue vie.

De Dunkerke, ce XVIIJ^e de janvier 1576.

(Publié par M. de Robaulx, *Mém. de Champagney*, p 341.)

MMML.

Mémoire de lord Burleigh sur la proposition des États de Hollande.

(20 JANVIER 1576.)

Les États de Hollande demandent que la reine d'Angleterre se déclare ouvertement en leur faveur ou leur vienne secrètement en aide, si Requesens refuse une suspension d'armes. — Réponse qu'il conviendrait de leur faire.

They desyre that, yf Her Majesty will needes procede with the Comendator for a treaty of peace and a cessation of armes, as in alledginge that he hath no authority so to do, but that he will send to the Kinge than to knowe presently of Her Majesty, whether Her Majesty will not take them into their protection absolutly uppon such a refusall of abstynency, or that she will not give them some reasonable secrete ayde to defend them whylest the cessation of armes may be had.

How answeres may be made.

First, consyderinge Hir Majesty meaneth to procede orderly with the Kinge, as she would the world should understand the comission thereof, that is to bend hir actions symply and plainly to procure an accord betwixt the Kinge and his subjects, and that with all indifferency betwixt the Kinge of Spaine and his subjects, and with all indifferency for both parts, and yet as much as may be to the preservation of the honor and creditt of the Kinge, she cannot without towch of hir own honor, professing to deale indifferently, gyve any promise aforehand of ayde to the Kinges subjects, for that should be an open prejudicing to the cause.

Secondly, yf she should gyve notice aforehand of hir intencion to ayde them, the Kinge of Spaine might many wayes take advantage aforehand, and specially at this present tyme of Hir Majesty's subjects, as well of those which are in Spaine, as which are in Brabant and Flaunders, in all which places her subjects are greatly interessed for all the returne of Hir Majesty's subjects traflicking into Spayne, is to be shipped home now this spryngtyme, and it is to be thought also that, except the marchaunts might have some secret intelligence and advise, they will leave great debts in Spaine dew to themselves : the like also is to be thought in Antwerpe and Brudge, so that in no wise without notable present damage to Her Majesty's subjects may ther be gyven any promise of ayd uppon any manner of condicion.

The reply of ye Hollanders.

If promisses may be made in secret sort, the same may suffice to stey the Prince of Orrendg to seke ayde of France.

And, yf that shall not be granted, than can not the Prince and States forbeare to seke ayde presently without any furder delaye, for allredy they have lost the tyme of three moneth in forbearing to seke ayde of France, uppon the arryval of M[r] Hastinges, whose messuage was to dissuade them from Fraunce, and therefore the perill of their ruyn so dependeth herein, as, yf eyther they shall not have any certaine hope of the Queenes Majesty's ayde, in case that she can not procure them an assured peace, or that they do not now at liberty to seke ayde from Fraunce, it is most manifest they shall be, eyther overcome with the spanish force, or by desperation of help of sondry of their people shall refuse to contribute towardes their defence and shall practise with the Spaniardes to revolt; and so both the whole countrye and then the Queen's Majesty and hir subjects shall be forced to susteaine the force of the Spaniards, as well for revendg of former supposed displesures, as to reduce to the Church of Roome the realm of England, according to the decrets of the Counsell of Trident.

Some kynd of answer.

It will still be against honor to make, though it be never so secrett, and it cannot be so secrett, to do the Prince and the Estates any good, but it will be revealed for considering the Estates of the countrye have by publike decree renounced the Kinges authoritye and professed to seke ayd of some forrayne prince, and to that purpose have sent hither thre persons of such valour as these be, ther must be by the Prince and the States or by the Prince to the States some accoumpt given what hath ben deteyned by this their ambassadge.

As to the extremytie of their state, yf eyther they have not assurance of ayde hence or do not presently obteyn ayde from France :

It might be thus devised that, yf indede at their returne to the Prince or uppon signification of there negotiacion hereby, some of them learning the other here, the Prince will not, because he can forbeare to require ayde of France, yet in this sorte the Prince might be moved to deale with France to requyre but for the space of 2 or 3 monethes for some ayde or countenance, ether to be used by landing uppon the frontiers of Flaunders, Henault or Braband, or otherwise to have some reasonable nombre of soldars into some distynct places of Holland, without puttinge these countres or their principall strength into the handes of the French, otherwise then the Prince and the Estates might comaund the same, than in the meane tyme Hir Majestie might deale by treaty, if

it cold be, and, yf by default of the King of Spaine Her Majestie could not procure peace, then Hir Majesty might proceade as it were eyther to joyne with the French or els to take the whole countryes into her protection, or, yf she wold do nether of those, then the Prince receave them all to mercye and that he had not given them any just cause of revoltinge by violatynge of their auntient liberties, and fynallie that he wold advertyse his mynde herein to the........ For this cause Hir Majesty hath thought it very necessary to proseeuite hir former action by sending now ageyne even him that was with the Kinge of Spaine, and, for that she hath now seene his returne out of Spaine most certenly found by dealinge with the Hollanders, that in very deed fynding the Estates very desperate by refusall of her lawfull demaundes at Breda and by the Comendatours increase of his forces against them, they have resolved to accept the offers of the French Kinge and wholly to yeld themselves to his government, which they pretend that they may lawfully doe, by reason that the Kinge and his ministers have so many wayes broken ther priviledges, to the which the Kinge was not only sworne at his entrye, but with condicion that, yf the said liberties should be broken, it should be lawfull for the subjects to withstand the Kinge and his ministers, in which purpose Hir Majesty findeth them, notwithstandinge her diswasion to the contrary, so resolved, and she also knoweth most certenly that the french ministers do deny to ayde them, though the Commendatour pretendeth the contrary, as though the French King will not many such sorte help them, as Her Majesty seeth it without all doubt that, yf the Hollanders be not reduced by peaceable meanes to the Kinges obedience and that with their surety to enjoye their priviledges and without delaye of time, the contry wilbe possessed by the French, and the States might furder procede to take any ayde of the Frenche Kinge, that was mete for them for their generall helpe.

It warre well done to consider whether it weare not a better bargayne for Hir Majesty in respect of the uncertenty to defend all Holland and so yf that they themselves might defend all Holland and all the west, saving that Hir Majesty might take into hir chardge the ile of Walkeren, wherein Middleborough and Flushing is, and to receave of the States of the countrey a portion of the million of florence and the some of 3 or 4^m^ florien to be dispended by Her Majesty uppon defence of the ile, and, yf Her Majesty should prove that more were dispended, that then within one halfe yeare after that proofe the States should paye that overplus, and nevertheless that Hir Majesty should take the title of defence of the whole States of the countreys untill the Kinge would make to them an assured restitution.

It semeth also good that the Prince of Orrendg would move the French King to concurre with the Queene's Majesty in this protection, or that she wold not ayde the Kinge of Spayne in any sorte to offend them against their auncient liberties.

(*British Museum, Galba*, C. V, n° 32; *Record office, Cal.*, n° 567.)

MMMLI.

Mémoire de lord Burleigh sur la même question.

(21 JANVIER 1576.)

Instructions qui pourraient être données à ceux qui seraient chargés de négocier avec Philippe II et avec Requesens. — Il y aurait lieu d'insister sur l'intention des États de Hollande de se livrer au roi de France.

The Hollanders must, untill Her Majesty's ministers shall have bene with the Comendatour, in any sorte kepe secrete the said intencion and rather pretend to hope for ayde out of Fraunce.

The Queen's Majesty's ministers, that shalbe sent to the Comendatour, shall declare him these thinges followinge, as reasons that moveth Her Majesty thus spedy to send to him to procure a peace:

First, that Her Majesty seeth manifestly that, yf their shall not be speedily some good end of these troobles, not only the Kinge of Spaine shall for ever lose both Holland and Zeland, and so consequently shall not be able to kepe the rest of his Lowe-Countries, but also the crowne of England shall be in a perpetuall danger of warre by reason of the mightines of them that shall possess the said Lowe-Countries, being also owners of the Fraunce seas: it shall be directly told the Comendatour that Hir Majesty is moved thus to do as well to shew her good will to the Kinge as to procure in seasonable tyme remedy agaynst the manifest danger to her owne countrey by prolonging this civil warre and by refusing to grant to the Kings subjects uppon their lawfull peticions.

And, because Hir Majesty hath uppon former probable suspicions of the intelligence, which the French King hath had with the Hollanders to attayne the possession of theis countries by collour of ayding them, notifyed both to the Kinge of Spaine and to the Comendatour, moving them thereuppon to prevente the same by receavinge the subjects to mercy and to yeld them their reasonable demaundes for ther surety, and that the Kinge of Spaine appeared to take Her Majesty's motion in thankfull parte and pretended that they had bene offered all reasonable condicions at the late colloquy at Breda, and that for Her Majesty's sake he wold receave them all to mercy, and that he had not geven them any just cause of revoltinge by violatinge of their ancient liberty, and finally that he would advertyse his minde herein to the Governor: for this cause Her Majesty hath thought it very necessary to prosecute her former action, by sending nowe again, even him that was with the King in Spayne. And for that she hath nowe

since his retorne out of Spayne most certainly founde by dealinge with the Hollanders, that in very deede fynding their states desperate, by refusall of their lefull demandes at Breda and by the Commendadors increase of his forces against them, they have resolved to accept the offers of the French King, and wholly to yeld themselves to his government, which they pretend that they may lawfully doe, by reason that the King and his ministers have so many waies broken their pryviledges, to the which the King was not onely sworne at his entrye, but with condicion that, yf the said liberties should be broken, it shold be lawfull for ye subjects to withstand the King and his mynisters, in which purpose Her Majesty fyndeth them (notwithstanding hir dissuations to ye contrary) so resolved, and she allso knoweth most certenly that the French King most earnestly desireth to aide them, though the Comendadour pretendeth the contrary, as though the French Kinge will not in any suche sorte helpe them, as Her Majesty seeth it without all doubt that, if ye Hollanders be not reduced by peacible meanes to the Kings obedience and that with their suertie to enjoy their priviledges and that without delay of tyme, the countrye wilbe possessed by the French.

(*British Museum, Galba*, C. V, n° 33 ; *Record office, Cal.*, n° 578.)

MMMLII.

M. de Champagney à Requesens.

(Calais, 23 Janvier 1576.)

Il est arrivé à Calais et s'y est enquis de ce qu'y font les agents du prince d'Orange. — Nouvelles de France.

Monseigneur, Je ne sceu passer Grevelinges avant-hier pour ce qu'on serre ces portes de bonne heure, et il estoit tard quant les mariniers de Dunkerke me résolurent que le passaige ne seroit dois là pour Angleterre en plusieurs jours. Hier le temps estoit bon quand j'arrivas icy, mais la marée n'estoit propre, le vent aussi s'estoit accomodé pour nostre armée de Dunkerke, subit que je partis de là, de laquelle je désiroy que partie vint vers çà pour favoriser mon passaige, d'autant que toutes les costes d'Angleterre (à ce que j'entens) sont plaines de pirates de Vlissinges, qui ont faict dommaige à la flotte de Bretaigne qui est apportée icy ces jours passés, comme Vostre Excellence sçaura des marchans de Anvers; mais ceste nuyst il ha faict ung oraige si horrible qu'il

n'y hat homme icy que de sa mémoire puisse dire avoir veu le semblable, ny l'avoir ouy, tellement qu'il y ha faict de grands dommaiges, ny ne vouldroy pour chose du monde que les batteaulx de nostre armée fussent esté en mer : possible que cela nectoierat ces costes de nos ennemis. Sur cest espoir (si je n'entens autre, ores que je n'aye chaleur de nos batteaulx) je me hazarderay demain, si le temps me le permect, qui recommence à s'effaroucher.

Taffin estoit parti pour Angleterre le soir avant mon arrivée en ceste ville. Charles de Beaulieu y est encoires en ceste hôtellerie qui est du Dragon, où j'estois venu à poste; mais, quoy que j'aye sceu faire espier, il se tient tant serré qu'on ne le sçait descouvrir. Monsieur de Gordan (gouverneur de Calais) m'ha dict qu'il ne sçait à quoy ils sont icy, bien qu'il a l'œil sur eulx, et que, s'enquérant mesmes dudict Beaulieu à quoy il reparoit icy si longtemps (car j'entens qu'il y a près de deux mois ou plus qu'il y est), [a dit] qu'il estoit après pour dresser icy leur commerce, de l'adveu du Roy de France, de qui il luy feroit venir enseignement de son besogné : ce que jusques ores ledict sieur de Gordan me dict qu'il n'ha faict. Toutesfois, j'entends d'aultres que le mesme sieur luy ha faict dire qu'il luy feroit monstrer, s'il vouloit, ordre de son roy qu'il deust souffrir ledict Beaulieu et ceulx qui viendront icy de leur party. Ledict sieur de Gordan m'adjousta aussi qu'il tenoit leur arrest icy n'estre à autre fin que pour collecter plus commodément des églises ou synagogues qui leur correspondent des Pays-Bas, et que leur party estoit fort affanty. D'autre part, j'aye sceu que, par autres correspondences de ces gallans, l'on entend que ledit Beaulieu est icy pour y dresser une costume, comme dient les marchans, et qu'il soit permis à ceux du Prince d'Oranges et son party d'apporter cy en vente leurs marchandises, frêter et traffiquer en ce lieu, moiennant certain droit qu'ils offrent. L'on me dict que c'est ung homme fort couvert et accord, beau-frère d'ung Cocquiel, marchant failly en Anvers, qui s'est retiré à Malines. Il est seul, se tenant fort coiement, ores qu'il mange en compaignie à table d'hoste. On a veu icy avec luy ung Nicolas Voisin, qui estoit de la conjuration d'Anvers, et aultres gens de mennée allans et venans. Il heust charge, à Vlissinges, de distraire toute la marchandise qui se perdit des Portuguès et autres, quant le Duc de Medina arrivat par deçà. L'on ne peult descouvrir par où il se communicque avec ceulx de Vlissinges, fors qu'en quelque temps qu'il face, il a des petits batteaulx que s'adventurent d'icy, comme pescheurs, pour argent avantageux, à passer et repasser, et, s'ils sont jectés en Flandres, ils contrefont que leur mestier les y a poussés.

Aujourd'huy j'ay disné avec Monsieur de Gordan, lequel m'ha convié en la ville, qui me dict en riant si j'allois en Angleterre sur quelque intelligence, qu'on dict qu'ils ont sur ceste ville à exécuter dans trois sepmaines, moïennant laquelle il se debvoit faire quelque eschange de Vlissinges; mais, tout jouant, je ne m'esbaïroy si nos ennemis dressoient ceste partie avec ces allées et venues pour s'attirer la Royne d'Angleterre. Il

tient avoir esté fainct l'empoisonnement de monseigneur frère du Roy de France et que luy et le Prince de Condé sont plustost prisonniers (par manière dire) que chiefs des Huguenots. Il hat aussi nouvelles que Casimirus et le susdict Prince estoient fort avant en France, que les forces de monseigneur se assembloient autour de luy pour les aller treuver et que monseigneur d'Amville estoit en ceste mesme intention, que la Royne-Mére estoit malade d'une défluxion sur ung bras et une jambe qui l'avoit détenu par chemin: ce nonobstant on l'attendoit de jour à autre à Paris. Le surplus s'est passé en beaucoup de courtoisies qu'il hat usé avec moy. Je le tiens ennemi de l'hérésie, mais non de la commodité que pourroit tirer son roy et son royaulme de ceulx qui la professent : qu'est ce que icy j'ay peu sçavoir dois mon arrivée, me recommandant atant très-humblement à la bonne grâce de Vostre Excellence.

De Calais, ce xxiij^e de janvier 1577.

(Publié par M. de Robaulx, *Mém. de Champagney*, p. 343.)

MMMLIII.

M. de Champagney à Requesens.

(Douvres, 24 janvier 1576.)

Il est heureusement arrivé en Angleterre. — Accueil fait par la reine aux envoyés du prince d'Orange. — Le bruit court qu'on attend une armée d'Espagne.

Monseigneur, Comme j'escrivis hier à Vostre Excellence que j'estois résolu, véant le temps et la marée de ce matin propre, je prins ung navire françois que monsieur de Gordan me fit donner, et me mis à la voile, considérant que la tempeste de la nuyct avant la passée avoit esté telle que sans faulte ou les navires des pirates qui estoient en ces costes auroient donné à travers irrémissiblement ou qu'ils auroient couru vers Flissinges, et hier le vespre fut tel qu'ils ne se heussent sceu remectre en paraige. Or, comme qu'il en soit, je suis arrivé icy sans aucune difficulté, Dieu mercy, avec ce qu'estant jà avant en mer, je descouvris nostre armée de Dunkerke, de laquelle je prins tant plus d'asseurance pour parachever mon emprinse, me sentant tant obligé audict sieur de Gordan, pour les faveurs et cordialités qu'il m'hat usé pour le respect des recommandations de Vostre Excellence, que je ne puis délaisser de la supplier très-humblement qu'il plaise à icelle luy en sçavoir gré par ses lettres, afin qu'il continue ceste

promptitude en autres occasions, qui se pourroient offrir pour le service de Vostre Excellence.

Arrivé icy, j'ay treuvé ung Anglès qui hat autresfois servy feu monsieur de la Cressonnière, lequel m'ha dict qu'en ceste ville estoit ung capitaine Dicquers, Anglois, compaignon du capitaine Diebi, de la mesme nation, qui tous deux ont esté au service de Vostre Excellence, où reste le second; mais le premier, qui hat servy autresfois le Prince d'Oranges, le vat treuver, se plaignant d'avoir esté mal païé de nostre costel, et se vante de sçavoir quelques menées de nostre part, desquelles il pense préadvertir l'ennemi: si tant est, on peult entendre quelle fiance on doict avoir en telles gens.

La Royne, à ce que j'entens, vient à Londres où elle assemble le Parlement, pour le commencement du mois qui vient. Il se traicte partout ouvertement de la venue des ambassadeurs qui de divers côstels sont en sa Court et que ceulx du Prince d'Oranges y sont arrivés non simulés, mais avec deux navires de guerre qui sont publicquement en la Tamise [1]. Plus avant nous en entendrons davantaige; mais j'oublia hier d'escrire que Monsieur de Gordan me dict qu'il venoit armée d'Espaigne de nouveau avec ung personnaigne principal et des grands, ce que jà d'ailleurs j'avois entendu; mais comme venant icy Vostre Excellence ne m'en avoit fait semblant (combien que possible ce seroit l'ung des poincts pour donner à penser à ceste Royne), je luy en ay respondu entre deux. Demain, s'il plaict à Dieu, je poursuyvray mon voiage que jusques icy hat esté l'ung des plus ennuïeux que je fis en ma vie, et me desgoutent jà tant ces malheureux veant entre eulx la religion si vilipendée que je vouldroy me pouvoir retourner d'icy, sans passer plus oultre.

De Douvre, ce xxiiij[e] de janvier 1576.

(Publié par M. de Robaulx, *Mém. de Champagney*, p. 346.)

[1] Henri Talbot écrivait le 4 janvier 1576 :

Here is also Sir Henry Cobham returned out of Spain, with answer of his message. Also here is come one from the Prince of Orange, out of the Low-Country, with a couple of chief merchants of Flanders, to make offer of that country to be delivered into Her Majesty's hands; and, if it will please her to keep it, they will betake themselves to their merchandise, and pay Her Majesty such tribute as before they payed to the King of Spain; they also require speedy answer. The Council are all at the Court; they sit daily, and the ambassadors come to them. The ambassadors have had audience of the Queen twice. Her Majesty is troubled with these causes, which maketh her very melancholy, and seemeth greatly to be out of quiet. What shall be done in these matters as yet is unknown, but here are ambassadors of all sides, who labour greatly one against another. Her Majesty hath put unto her to deal both betwixt the King of Spain and the Low-Country, the King of France and his brother. Her Majesty may deal as pleaseth her, for I think they both are weary of the wars, especially Flanders, which, as the report goes, is utterly wanting both of money, munition and powder, and therefore hath offered their country to the Queen's Majesty. (Lodge, t. II, p. 59.)

MMMLIV.

Jacques Taffin à Walsingham.

(LONDRES, 27 JANVIER 1576.)

Il réclame une lettre de sauf-conduit afin de ne pas être arrêté.

Monsieur, Estant ceste nuict arrivé en ceste ville pour les affaires de Monseigneur le Prince d'Oranges, mon maistre, suivant la charge donnée à ses depputtés, j'entens qu'on me vouldroit arrester pour choses appertenantes à la cause générale que maintient et deffent Son Excellence. Et, combien que selon le droit commun les officiers pour leurs actions concernans le publicque ne doibvent estre arrestés à la requeste de particuliers aussi longtemps que les roix et princes sont en amitié, touttefois je serois bien mari de tomber en ces inconvéniens et fascheries, aimant trop mieux d'en estre asseuré avant le coup que de molester la Court après estre arresté. Voilà pourquoy je me suis avanché de vous supplier de me vouloir faire ceste faveur que de m'envoier quelque mot d'asseurance.

On m'a dict que Monseigneur le Trésorier a promis que ne serois arresté; mais je n'ay de quoy monstrer à ceux qui le vouldroient faire, et, jusques en obtenir la délivrance, je demeurerois en la payne. A la mienne volonté que je deusse respondre à Vostre Seigneurie sur les plainctes qu'on pourroit faire de moy, je vous asseure que je rendray ung chascun content avecq bonnes et suffisantes raisons. Mais cela est ordinaire, et le savez trop mieux que moy, que ceux manians les affaires publicques et de princes, encores qu'ils s'acquittent le plus fidèlement du monde, ont tousjours des contredisans et malcontens [1].

Sur ce, Monsieur, je prie nostre bon Dieu vous préserver de mal et augmenter ses grâces, me recommandant bien humblement à la vostre.

De Londres, ce 27 de janvier 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 585.)

[1] En ce moment, Requesens redoutait beaucoup l'intervention de l'Angleterre en faveur des États de Hollande. Dans une lettre du 30 janvier où il rendait compte à Philippe II de l'arrivée de Champagney à Douvres, il allait jusqu'à dire qu'il serait heureux de mourir bientôt afin qu'un autre fût chargé d'annoncer la perte des Pays-Bas.

MMMLV.

M. de Champagney à Requesens.

(Londres, 28 janvier 1576.)

Il se félicite d'être heureusement arrivé à Londres. — Puissance de lord Burleigh. — Audience accordée à Marnix. — Négociation du duc d'Alençon.

Monseigneur, Ce fut tout à point que je prins ce passaige de Calais à Douvres, avec l'occasion de la tempeste du jour précédent, comme j'escrivis à Vostre Excellence en désambarquant; car autrement il n'y heust heu moyen d'arriver encoires avec nostre armée, de laquelle Juan Martinès de Recalde à grand peine avoit mis neuf ou dix voiles en mer, car les ennemis qui estoient sur la coste de ce royaulme, passoient de quarante, desquels les trente estoient destinés à m'attendre, comme j'ay sceu despuis, estant plus avant en pays, et que le temporal doibt avoir traicté fort mal leurs vesseaux, car à Douvre mesmes on avoit prins plusieurs pirates qui s'estoient jectés en terre de celle troupe, ce qu'on dict avoir esté faict encoires en autres endroits, mais que chastoy il n'en fault attendre nul, néantmoings que ces arrests se font pour quelques butins qu'ils ont faicts sur navieres angloises, chose qui s'appointera avec la restitution.

Hier matin, j'arrivas en ce lieu, m'estant entretenu à droict propos pour avoir logis, lequel Antonio de Guarats m'hat pourchassé, comme aussi il avoit quelques batteaux de la Royne, sur ce que je luy avois escript, dois Dunkerke, de la difficulté que j'entendois je pourrois avoir en ce traguet. J'estime qu'il envoierat à Vostre Excellence copie de ce que à cela luy respondit Milort Bourghlé de sa main, assez mal à propos, nonobstant qu'il fut rattainct de la goute; mais par là se descouvre l'intention de ces gens. Et remarquant quelques traicts dudict Milort que j'ay ouy compter au Conseiller Foncq, et autres que le mesme Guarats m'hat aussi récités, je tiens qu'ils sont icy picqués de la liberté avec laquelle Vostre Excellence escripvit en espaignol à la Royne par Corvet: ce que encoires j'ay entendu d'ailleurs, et que cela les pourroit rendre plus rogues en mon endroit et de ma négociation, comme ils sont haultains, et signament ledict Bourghlé, qui aura ressentu ce qu'en ladicte lettre touchoit les ministres de ce royaulme, avec lesquels il se fault accommoder et à l'honneur du pays, qui en veult faire son proffit. Il est venu en ceste ville avant-hier, pour son indisposition. Hier je l'envoias visiter et sçavoir quant il luy seroit comode que je fisse le mesmes en personne, combien que je ne suis d'intention de luy déclairer ma charge, tant que j'aye parlé à la Royne. Quant et quant je le fis prier qu'il me fit avoir audience au plus tost, d'autant

que la charge que j'ay aux Pays-Bas, ne me permectoit de faire icy long séjour; et combien que il convint je disse cela, à la fin que Vostre Excellence peult considérer, si est-ce encoires que je ne mentis en rien du désir et intention que j'ay d'arrester icy peu, suyvant ce que Vostre Excellence m'ha promis, et sans laquelle condition je n'heus accepté le voyaige. Toutesfois il m'ha fait respondre, après plusieurs courtoisies et s'estre enquis de moy et des miens longuement, disant qu'il hat esté aux Pays-Bas, où il se souvient m'avoir veu, que difficillement auroy-je audience avant la venue de la Royne en ceste ville, que sera de demain en huict jours, pour ce que tout le Conseil s'estoit espars, qui çà qui là, et qu'elle estoit seulle à présent, les ayant assigné pour ce lieu au temps susdist, néantmoings qu'il advertiroit Sa Majesté de mon arrivée, et de sa santé Guaras cejourd'huy, selon laquelle je le pense aller veoir; car Antonio de Guaras mesmes me dict qu'en effect c'est le roy d'Angleterre [1]. Et m'enquérant et informant de l'estat de ce royaulme, et de plusieurs circonstances qu'il me convient sçavoir pour ma conduicte, je treuve une estrange Babilone icy à tous costels, où Dieu monstre, plus qu'en nul lieu du monde (à mon avis), sa singulière bonté et grande patience. Sainct-Aldegonde estoit allé seul en Court avant-hier. Il revint hier soir, et m'hat-on voulu dire qu'il est avec ses collègues pour se partir, pensent aucuns pour ma venue, combien qu'on avoit mandé le Conte de Cullembourg. Je vis icy près en la Tamise les deux batteaux de guerre qui les ont apportés. Ils ont fait grand bancquet publicquement, en une taverne, à quelques capitaines anglois qui les ont servy, et ont achapté de l'artillerie.

[1] Burleigh écrivait le 27 janvier 1576 à Walsingham :

This evening a gentleman cam with Guaras to me from Mons[r] de Champyney to notefy his arryvall to the city, and with complementes to require that he might come to me, and also to procure for hym audience as soone as it might please Her Majesty. I told hym that I would gyve knolledg of his arryvall, but by reason that the principall Counsellors of Estate about Hir Majesty have required licens for 3 or 4 dayes to be absent, as now they wer, I douted Hir Majesty wold abeare to have hym at the Court untill they war retorned. And for his desyre to spek with me, I thanked hym, but I thought my self very unmete to deale with any person of estimation, whylest I was a prisoner in cheynes of the gowt, for I wold be fre from greef, whan I wold speke with hym, and so, yet the messenger semed not so contented, beyng prompted by Guaras, but that his master wold come to visit me as on whom he had known at Bruscells with his brother Mons[r] d'Arras, now Cardinall. I concluded that, as I found my self to morrow after my medecyn, so wold I send hym word. He sayd he wold be with me to morrow in the fornoone. And now I dout what I shall answer, for I wold gladly have yow to seke Hir Majestye's mynd herin, that, if I shall not speke with hym, I will mak my gowt to answer hym. If she will, I will not deny to heare hym, and leave hym as I can, either ignorant of any thyng unmete for his appetite, or prepare hym to bow to Hir Majestye's bendar; and yet it may be he will also purpoos to deale as artificially with me, and so ether of us may be as well deceaved as purposed to deceave, *sed hæc fraus non est impia*. I pray yow as soone as you may lett me have your opinion or rather Hir Majesty's plesure. (*Dom. papers*, vol. 107, n° 28.)

Sainct-Aldegonde hat esté, plusieurs jours avant ma venue, avec le docteurs Enchuyse et Paulus Bus, négociant, de nuyct avec la Royne, absent Monsieur de la Garde, qui toutesfois est venu avec eulx, d'autant qu'on ne se fie pas bien de luy, pour ce qu'on luy impute la rendition de Schoonhoeven. Taffin aussi est icy, lequel on tient machiner pour lever le siège de Ziriczée, et que Beaulieu, qui est à Calais, luy correspond. Jusques icy l'on ne sçait que les autres ayent response de ce costel à leur contentement, combien que trois seuls du Conseil, dont Bourghlé est l'ung, leur contredient. Le Conte de Lestre est pour eulx, à qui Monsieur de la Motte ha faict de grands et riches présens, lequel est venu, vueillent aucuns, seul pour marier Monsieur d'Alençon à ceste Royne : ce qu'il ha ja traicté autresfois. Ledict sieur Duc ha voulu qu'il fût accompaigné de Monsieur de la Porte. Ils logent chez l'Ambassadeur résident icy pour France. A livrer les présens, la Motte fut seul; au surplus, ils négocient tous trois ensemble. Ceste Royne monstre de s'accorder sur les mesmes capitulations traictées l'autre fois que la Mote fut icy; mais la nouvelle de l'empoisonnement de Monsieur, frère du Roy, semble avoir retardé la conclusion. Somme qu'elle le veult veoir, et quant tout sera fait : à l'opinion d'aucuns, elle temporise et tire avant la maison; puis après, ce serat comme des autres.

Qu'est tout ce que pour le présent je puis mander d'icy. Et me recommandant à tant très-humblement à la bonne grâce de Vostre Excellence, Monseigneur, je prie le Créateur qu'il doint à icelle, en toute prospérité, heureuse et longue vie.

De Londres, ce XXVIII[e] de janvier 1576.

(Publié par M. Gachard, *Corresp. de Philippe II*, t. III, p. 803.)

MMMLVI.

M. de Champagney à Requesens.

(LONDRES, 28 JANVIER 1576.)

Long entretien avec lord Burleigh. — Considérations générales présentées de part et d'autre au sujet de la paix entre le roi d'Espagne et les États de Hollande.

Monseigneur, Pour gaigner temps, pour ce que à ceste nuyct l'ordinaire se part, j'avois escrit à Vostre Excellence, ce matin, ce qu'elle pourra veoir par les aultres cy-joinctes. Depuis, à l'heure du disner, Milort Burghlé manda à Antonio de Guaras

que, puisque je voulois prendre la peine de le visiter, je le pourrois venir treuver à trois heures, ou plus tost, à ce que luy dit son homme, comme pour meilleur avis : ce que j'ay fait. Et pensant seullement le visiter sans plus, de luy-mesmes m'ayant fait donner un siége près de luy, il fit sortir tous ceulx qui estoient en la chambre, et commençat ung propos qui ha duré plus de deux heures, entre propositions et responses, tellement qu'il seroit difficille, et pour le peu de temps et pour la diversité des entremects, de le pouvoir bien réduire par escript.

La somme fut ceste-cy : qu'il commençat à me dire combien il estoit ayse de ma venue, espérant que celle-là seroit pour l'appaisement et pacification des troubles des Pays-Bas, desquels ce royaulme se ressentoit grandement, à quoy la Royne s'estoit offerte, aiant envoié Milord Coban devers le Roy, luy déclairant qu'elle entendoit que les François prétendoient de s'emparer des places que nos ennemis tenoient en Hollande et Zélande, à cause qu'ils ne pouvoient plus soustenir, estans contraincts, pour se garantir de l'oppression des Espaignols, de chercher quelque assistence et support, tellement que ceste Royne s'en voioit en peine, et que, l'ayant aussi fait entendre à Vostre Excellence par Corbet, pour divertir cest inconvénient si grand, tant pour le service de nostre Roy que pour son repos, elle avoit aussi envoié vers le Prince d'Oranges, afin de l'en divertir et le persuader de se soubmectre et réconcilier à son Roy, et que pour cela elle s'emploieroit voluntiers, afin de moienner quelque bon accord pour conserver en son entier ceste bonne correspondence que avoit esté entre la maison de Bourgoigne et les Anglois tant de temps, traictée entre lesdictes provinces, et non autres, tellement que, si les Espaignols empeschoient ceey, ils faisoient mauvais service au Roy, puisque, aiant Sa Majesté juré les franchises et libertés du Pays-Bas, il estoit raisonnable qu'elle les entretînt, et que le Prince d'Oranges et ceulx de Hollande et Zéelande ne demandoient autre chose, fors que, conforme à ce que anciennement leurs princes avoient fait, avec l'advis des Estats ils fussent conduicts, et non à l'arbitraige des estrangiers, desquels se voyants oppressés par l'imposition du xe et xxe et autres violences, ils avoient esté contraincts de se garantir par assemblée des Estats, comme autresfois il leur estoit advenu, quant leurs princes ne les vouloient administrer selon leurs us, costumes et priviléges, mectant en avant beaucoup de choses que ceulx-là disoient pour leurs excuses et deffenses, et qu'enfin ils demandoient se soubmectre à ce que Sa Majesté adviseroit pour le repos publicq avec ses Estats, sans y entremectre estrangiers, et que sa maistresse ne pouvoit laisser d'entrevenir en ceey pour son propre intérest, oultre l'affection qu'elle portoit au Roy, afin d'empescher qu'ils ne donnassent le pied aux François, encoires que tout ce qu'elle feroit jamais ne seroit pour préjudicier au Roy, sinon attendant occasion que, comme prince débonnaire et clément, il admît ses vassaulx par quelque convention, avec la seurté convenante à la réputation de la Royne, qu'ils ne seroient opprimés, ny tyrannisés par après des estrangiers,

retournans en l'obéissance. Qu'est brèvement ce que avec beaucoup de propos il me discourut assez longuement, m'exhortant à vouloir tenir la main à quelque bonne yssue de ce fait, faisant grandes protestes de la bonne intention et affection de sa maistresse à la prospérité et commodité des affaires du Roy, nostre maistre.

Je luy respondis que en cecy Sa Majesté Réginale, si elle avoit le désir tel qu'il disoit en ceste fin, correspondoit à l'intention de nostre Roy, et que Vostre Excellence, sçaichant sa volunté, désiroit singulièrement que l'ancienne correspondence et bonne amitié que avoit esté entre les maisons et devanciers de Leurs Majestés, se continuât et conservât; car c'estoit entre ceulx-là que les traictés s'estoient faicts, combien que le voisinaige de leurs provinces en donnât l'occasion, et que, si celle du Roy, nostre maistre, estoit accreue de royaulmes et provinces, toutes suyvoient en cecy sa volunté, tellement que partout les ministres et subjects de la Royne avoient treuvé tousjours toute amitié et bonne correspondence, tant que les us et costumes des pays le pouvoient comporter, et que les ministres d'une part et d'autre debvoient faire tout debvoir pour entretenir leurs princes en ceste volunté, sans laisser germer quelque jalousie entre eulx, véant combien cela convenoit à l'ung et à l'autre, d'autant plus que, de temps immémorable, ceste amitié avoit tousjours continué et s'estoit conservée inviolablement, et que pour cela Vostre Excellence désiroit surtout que les traictés et accords s'observassent punctuellement de tous costels, comme du sien il ne s'y faisoit nulle faulte; que de ce que Coban avoit traicté en Espaigne, l'on n'en avoit encoires nulles nouvelles, quant je partis de la Court de Vostre Excellence, imputant cela à quelques couriers qui avoient esté desvalisés en France; que Corbet sçavoit aussi ce que Vostre Excellence luy avoit respondu, de la part de laquelle et de celle du Roy il s'estoit fait tout le possible pour réunir les desvoiés de l'obéissance due, aux autres provinces des Pays-Bas, mais que non-seullement la grande bonté du Roy n'avoit en rien servy, ains au contraire avoit rendu beaucoup plus insolens nos adversaires : ce que je luy desduicts encoires plus particulièrement, pour mieulx le luy faire entendre, et que leurs allégations estoient frivoles, ausquelles je m'esbaihissois comme ceulx de ce costel s'amusoient, sans considérer que c'est l'ordinaire des culpables de chercher des prétextes, que bien que mal. de leurs faultes, et que, si bien j'estimois que le désir de veoir les choses des Pays-Bas pacifiées procéda de l'intention que méritoirement on debvoit croire que de la Royne, si ne pouvois-je laisser de m'émerveiller qu'on leur prestât ainsi l'oreille, sans considérer combien les rébellions doibvent estre abhorries et détestées devant tous princes, comme la rongle de la grandeur et seurté de leurs Estats, tellement que, si bien les offices pour impétrer pardon aux deffaillans estoient louables, la faveur ou accès qu'on leur pourroit autrement donner, ne le seroit nullement, et que, si à ce costel l'on appreuvoit ce qu'ils allèguent, il debvoit sembler aussi estrange au Roy, nostre maistre, qu'il feroit à la Royne, si le Roy se vouloit entremectre de

porter ou excuser ceulx qu'elle vouldroit chastoyer en son royaulme, qui ne la vouldroit obéir; et quant à la doubte qu'elle avoit de France, nous autres à qui il touchoit plus, n'en avions nulle, bien sçaichants les affaires qu'ils ont là, lesquels ne leur donnent loisir pour troubler leurs voisins, d'autant plus qu'ils sçavoient en France combien ils estoient obligés au Roy, nostre maistre, qui ouvertement avoit tousjours assisté ce royaulme-là contre ses rebelles, chose digne de tout prince qui désire régner en paix et tranquillité.

A cela il me dit que les choses de France estoient plus proches de s'accommoder pour nous invahir, que nous ne pensions, et que possible ils s'accorderoient pour cela. Je luy dis que à possible l'on ne respondoit que par possible que non, sur quoy les gens prudens ne se debvoient mouvoir, ny sur contingens incertains, et qu'en France je ne véois point comme il fût possible qu'ils se sceussent accommoder présentement pour cela; car, premièrement, ces troubles-là estoient fondés sur les passions de deux puissantes maisons, qu'estoient celles de Guyse et de Montmorency, puis sur la diversité des religions, dont l'une et l'autre avoit faulteurs des grands seigneurs, provinces et villes; que la maison de Vendôme prétendoit à la couronne; davantaige, qu'on véoit la jalousie qui estoit entre le Roy et son frère, et, pour mieulx dire, l'inimitié implacable, puisque l'on estoit venu jusques à user de prison et de poison, et les offenses des partis contraires si avant venues que le sang en couloit partout. En ces entrefaictes, il ne failloit point espérer qu'ils allassent chercher ailleurs ce qu'ils ne pouvoient treuver que chez eulx, et que, quant bien ceste concorde adviendroit, nostre Roy y gaigneroit plus qu'il n'y sçauroit perdre, car nous treuverions ung million d'endroicts par où descoudre la France, et que, s'il fût esté honneste de favoriser rebelles (à quoy Sa Majesté n'heust jamais le cœur), il auroit la plus grande part de France, de tant d'endroicts s'estoit-on venu offrir et s'offroit-on journellement, comme on avoit encoires d'autres royaulmes : à quoy jamais il n'avoit voulu consentir qu'on prestât l'oreille.

Sur cela il réplicqua que nous-mesmes estions empeschés chez nous. Je luy dis que c'estoit ung bien petit coing, celuy qui estoit endommagé, où toute la France estoit au pesle-mesle, et que l'Espaigne (Dieu mercy) estoit en son entier, Naples, Sicille et Milan pareillement, et la plus grand' part et plus bellicqueuse des Pays-Bas, et que Savoie n'estoit plus joinct à la France, laquelle nous avions conduict à raison, quant elle estoit unie, en son entier et en sa fleur.

A cela disoit-il que, si nostre Roy n'avoit à faire que à ung ennemi, seroit quelque chose, mais que luy seul de toute la chrestienté faisoit teste aussi à la puissance du Turcq, lequel il avoit sur les bras. Je luy respondis que par là pouvoit-il congnoistre celle de nostre Roy, et que pour le Turcq bastoit l'effort qu'il faisoit du costel d'Italie, et quant il se résouldroit à guerre deffensive, employant ce qu'il luy sobreroit illecques ailleurs, que le Turcq dépendroit grand moien inutilement.

Il allégoit les choses de l'année passée. Je luy dis que ce qu'estoit en Barbarie, emportoit peu au Roy. Et, comme il exaggéroit que si faisoit pour l'Espaigne, je luy dis que l'Espaigne s'avoit scéu maintenir et conquérir sans avoir rien en Barbarie. Sur quoy, comme il me réplicqua: « A quoy doncques avoit servy ce que l'on avoit entreprins » à ce costel-là? », je luy dis que, pour la magnanimité de nos roys, lesquels ont voulu extendre la chrestienté, et plustost agrandir leur empire sur les ennemis de nostre foy, quelque difficulté qu'il y heust, que sur leurs voisins catholicques. Et comme il avançat que l'Empereur n'avoit point fait toutes ces conquestes avec Espaignols seuls, et que le nombre des soldats qu'on tire de là, n'estoit point si grand comme on crye hault, je luy respondis qu'on ne sçavoit nulle guerre où il ne s'en fût servy, et que, afin qu'il entendît combien la chose estoit différente maintenant de ce qu'elle estoit lors, que le Roy, nostre maistre, soldoioit six fois plus d'Espaignols d'ordinaire que n'avoit jamais fait son père, néantmoings, que tous les jours on en levoit, et en treuvoit-on; d'autre part, que, du temps de l'Empereur, les Walons avoient esté peu desquels on s'estoit servy, où maintenant, toutes les fois que Vostre Excellence vouldroit, en peu de jours, elle en pourroit lever trente mille et plus, et que ce sont ceulx-là qui sont estimés pour la guerre, non pas les Hollandois et Zélandois.

Pour tout cela, il disoit qu'il fauldroit argent et que les pays estoit exhauts. A cela je luy compta le prest que avoit accordé naguières Brabant à Vostre Excellence sans difficulté, et que les autres provinces j'espérois qu'elles ne feroient pas moins pour leur contingent, mais que vrayement il y a bien autres choses à dire en France, et davantaige, qu'il n'emportoit d'où vint l'argent, mais qu'il y fût, et que Sa Majesté en faisoit si bon amas à présent, comme eulx-mesmes pouvoient avoir ouy, que non-seullement il auroit moien en brief de chastoier ses rebelles, mais encoires de faire sentir à ses voisins ce qu'il pouvoit, si quelc'ung s'en vouloit mesler, et que sans faulte ceulx qui vueillent assister rebelles, doibvent bien considérer l'estat de leurs pays propres; car justement en guerre ouverte il est permis aux princes de les solliciter, pour ce que telles ruses alors ont légittime lieu aussi bien que la force, et que j'estois bien asseuré que, ayant sa maistresse ung si prudent conseil, elle considéreroit fort bien de non se laisser amuser et embrouller, soubs quelque prétexte que ce fût, puisque en son pays elle peuvoit sçavoir que tous n'estoient pas d'une opinion, combien que l'obéissance à présent fût égalle, et qu'on y pouvoit arriver par beaucoup d'endroits; qu'enfin le repos de son pays ne dépendoit que de sa coyeté et de sa vie, que n'estoit qu'une personne, et que nous voions les mauvais arts que nos voisins introduisoient : ce que je dis à droict propos, pour l'extrême peur que m'avoit compté Guaras autrefois elle avoit heu d'estre empoisonnée.

Et afin que le mesme Burghlé se souvint qu'il n'avoit, pour soy et pour sa maison, autre appuy que sur la vie d'elle, je fis aussi mention, comme elle n'avoit nul succes-

seur de sa part, de la Royne d'Escosse et du Roy, son fils, et qu'on sçavoit plusieurs occasions qui s'estoient présentées de divers troubles par deçà, lesquels estoient plustost couverts que estaints, tellement que, s'ils véoient les travaux de leurs voisins, qu'ils n'estimassent pas ceulx-là aveugles et ignorans de l'estat d'Angleterre, mais que le vray seroit qu'en semblables causes, qui sont communes à tous princes, conformément, de main égale, ils fissent les ungs pour les autres, pour leur propre seurté, et que la vertu du Roy, nostre maistre, en cela devroit estre le miroir de tous autres princes, qui a usé de sa puissance, non pour injurier ses voisins, mais pour les garantir, de laquelle il saura aussi fort bien user pour se vanger, quand on luy en donneroit occasion.

J'ay oublié qu'il m'avoit dict aussi, entre deux, que je considérasse combien d'années il y avoit que les ennemis tenoient contre le Roy ce qu'ils avoient occupé. A quoy je luy dis qu'il regardasse luy-mesme qu'ils n'avoient rien occupé, mais que c'estoit nous qui leur avions osté jà beaucoup, et qu'on entreprennoit les choses de telle façon maintenant qu'ils n'estoient pas pour durer longtemps, et que, n'aiant sceu garder ce qu'ils tenoient, quant ils estoient en leur entier, saisis de nos batteaux, artillerie et places à l'improviste, astheure qu'ils estoient réduicts aux termes que luy-mesmes comptoit, il estoit aisé à veoir ce qu'ils pourroient faire d'ores en avant.

Et en ces entrefaictes, il y heust une infinité d'autres propos encoires. Le tout toutesfois nous le passâmes, comme en discours, fort doulcement, et enfin nous partismes avec beaucoup de courtoisies et protestes de n'avoir rien voulu dire pour offenser les Roys, ny piquer les nations, m'exhortant luy, pour la conclusion, à ce que de ma part je voulusse faire tout debvoir, comme sa maistresse le feroit aussi, pour guyder toutes choses à une tranquilité et appaisement d'ung si faicheux estat comme le présent, lequel estoit tant dommaigable et à nous et aux Anglois aussy.

Cecy est le plus substanciel de ceste visite, que j'ay aussy assez conformément rapporté, selon la brèveté du temps qui me presse, espérant quelque jour en dire davantaige de bouche à Vostre Excellence, pour la moings attédier. Au reste, de la charge que j'ay, je ne luy ay fait autre ouverture jusques à tant que je puisse parler à sa maistresse, pour non mesler négoces à la bonne certes, avec ce que havoit semblé passer seulement en forme de divises. De Sainct-Aldegonde et ses compaignons autres me dient qu'ils ne font semblant de bouger. Au reste, je supplie Vostre Excellence qu'elle pardonne à la haste ce que serat icy de mal couché.

De Londres, ce XXVIIIe de janvier 1576.

(Publié par M. Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 806.)

MMMLVII.

Louis de Boisot à Walsingham

(Flessingue, 28 janvier 1576.)

Lettre de creance. — Nouvelles de Zélande.

Monsieur, S'en allant ce porteur mon bon amys vers vostre quartier, l'ay bien voulu accompagner de ce mot et prier Vostre Seigneurie, comme aussi ay faict à Monsieur Smith, de luy prester vostre faveur et assistance à tirer quelques gotelinks [1] avecq le consentement de Sa Majesté hors du royaume, pour estre icy emploiés au service de Son Excellence et la cause, à quoy espère qu'on ne ferat pardelà grande difficulté, pourveu qu'on avoit accordé à feu mon frère d'en tirer trois cens que y sont demourés par faute de moïen que pour lors avions pardeçà si petit. Tout le monde at astheure l'œil sur ce que se traicterat en Angleterre par tant d'ambassadeurs qu'il y at de tous costels. Les ennemys, jusques aux soldats Espagnols, n'attendent rien de bon de Monsieur de Champagny. Dieu veuille par son Saint-Esprit assister en ceste assemblée afin que le tout tourne à son honneur et gloire et à la tranquillité et paix de la chrestienté; car, selon les apparences, ceste esté ne passerat sans grande effusion de sang de tous costels, et, à ce qu'il semble, l'ennemy ne me laisserat guères reposer pourveu les grands apprests qu'il faict de tous costels. Nous prendrons ce bon Dieu en aide et ferons debvoir de gens de bien, et, s'il travaille, nous ne dormons pardeçà, et espère que serons prests devant luy pour défendre et offendre. Mondragon garde avecq ses gens les dicques du pays de Scauwen. Autre pour le présent ne sçaurois qu'escrire, sinon que prie à Vostre Seigneurie qu'elle me treuve tousjours au nombre de ses serviteurs et amys, et finiray, Monsieur, par mes humbles recommandations ès meilleures grâces de Vostre Seigneurie, priant Dieu de tousjours bénir et prospérer ses actions.

De Flissinghes, ce 28 de janvier 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 586.)

[1] On lit cette note au dos de la pièce : « Answere for the goetelinckes in the letter for Mr Offleye to do the best he can. »

MMMLVIII.

Henri Mason à lord Burleigh.

(Anvers, 28 janvier 1576.)

Malgré les engagements qu'il a pris vis-à-vis du roi d'Espagne, il profitera de la confiance que les réfugiés mettent en lui, pour faire connaître leurs projets à la reine d'Angleterre. — Éloge du capitaine Digby. — Subsides votés par les États des provinces. — M. de Rasseghem entre au Conseil d'État. On dit que Henri III et le duc d'Alençon auront recours à l'arbitrage de la reine d'Angleterre. — Négociations d'Élisabeth avec les États de Hollande. — Levée des reîtres en Allemagne. — Formation de deux nouveaux régiments de Wallons. — Plaintes des Anglais qui servent sous Requesens. — Le duc de Saxe a fait enlever à Dillenbourg la femme répudiée du prince d'Orange. — Dissensions entre les deux comtes d'Oost-Frise. — Préparatifs des Huguenots et du Palatin Casimir pour envahir les Pays-Bas. — On a intercepté une lettre où le prince d'Orange réclame le secours du comte de Hohenlohe pour faire lever le siège de Zierickzee. — Un courrier de Requesens est tombé au pouvoir des Gueux. — Armements de Requesens contre la Zélande. — Le crédit du roi d'Espagne est fort affaibli. — Banqueroute de Nicolas de Grimaldi qui avait acheté la principauté de Salerne.

Right honorable, My most humble and bounden duety remembryd. Whereas by my last letter datyd the v[th] of december, sent to Your Honour by William Wynter, coke to my Lord of Hunsdon, wherein I, affter submyssion of my selff to Your Honour and country servyce, dyd advertyce Your Honour of such occurrencys at that tyme ryff and supplyed, synce which tyme I never could understand that Your Honour have received the said letters, howe well I have good hope that Your Honour have had recept thereof and taken good viewe and consideration upon my good intention and true meanyng towards my country and Quene's Majesties servyce, wherein thesse poyncts I am always redy to showe the hart of a true and faythfull subject, and to employ both lyff and goods in the sayd cause, and whereas I have nott as yett recevyd no answere or advyce from Your Honour, as much lesst from the said Wynter, in whome I have put my trust (upon hope of his faythfull protestations for his country servyce), which maketh me much to marvayll, not knowyng as yett to whome I may resort to geve my letters and advysses in hand to be suerly and secretly convayed unto Your Lordship's hands, I have byn therffore foreyd to stay and lynger upon eyther the sayd Wynter's retourne, or by any other meanes Your Honours advertissements in one wayes or other, attending from post to post any one letter, and this last nyght the post of London beyng heare aryved, neyther letter and lesse mention or memory to be found from the sayd Wynter, I esteme my

selff to be flowtyd, and to my cost frumpyd at his hands, mysdemying some secrett falshhod or dissymulation in him, whether he hath delivered Your Honnour the sayd letters. Whereffore, beyng tossyd in the wares of suspytion and fyndyng my selff in perplexyte and understandyng of the goyng into England of Mr James Harvey, merchaunt, have thought good to embolden my selff to wrytte thesse fewe and rude lynnes unto Your Honour, howe well as yett I have nott impartyd with hym of any such matters, but referryng the same to Your Honour's most wysse and favourable dyscretion, beyng gladd that ytt so fallyth out that the sayd Harvey doth goe hym selff personnally into England, with whome Your Honour may (yf he thyncketh good) communycate thesse affayres with hym, for the most suerest and secrett trade of such matters heare to be practysed for Your Honour, unto whome I onely submytt the sayd conference, havyng especiall trust confydence and good opinion in the sayd Harvey, both of his secret ussaige and treatty of such matters, more then in any our, beyng an Englyshman on this syde of the seas, whereffore Your Honour may doehearein as ytt shall pleasse you. I do but onely attend Your sayd Honour's pleassuer and good wyll. In the meane tyme I have sett aff and reffussyd dyvers comyssions and charges to lynger heare upon Your Honour's advyce, and accordyngly to dyrect my matters, eyther in one way or other, to contynewe and abyde about the Court, because I may the redylier comme to the knowlege of all entreprysses, desseynes and practyces as may happen, and soe to advertyse in tyme unto Your Honnour, and accordingly to take my abydyng place about the Court with my wyffe and famely, as also am requestyd by dyvers and sondry as Doctour Parckar and other our Englysh Lovaynists gentyllmen that I wold take my inhabytaunce or dwellyng place about the Court. They wyll loge with me and usse me in all theyr suts for the Court, wherby ther shalbe nothyng done or practyzed amongest them but I shall therby be able from tyme to tyme to advertyze Your Honour of theyr dysseynes or prepositions : whereffore I have thought good to wryte Your Honour, besechyng Your sayd Honour's advyce, pleassuer and consent, wherin I shalbe alwayes redy to governe my selff accordyngly. Also Your Honour may pleasse to understand that, upon this assembly of th'embassadours as well out of Fraunce as from the Prynce of Orrange and others, heare breadyth greatt jalloussy of warres or breach of amyty betwene the Quene's Majeste and this country, and much murmered att soe well in the Court as amonges the commons. Th'end God knoweth, neytherthelesse I mynd to followe Your Honour's advyce, howe well that gevyng my oth to the King of Spayne, when I toke this charge upon me, I made exception that, yf such should happen, I wold be dischargyd because I never meant or myndyd to beare weapon agaynst my natyve country, whereupon I have had secrett communycation with capytayne Dyghby (which ys presently heare in servyce of the King, and sueth for his passeport), havynge debatyd the matter, fyndyth good that I should dyssemble

my selffe, and to contynewe in my former charge and estate of servyce, where through I may doe more and greater servyce to my country to heare practyse and understand, and to advysse Your Honour of such occurrencis as may happen, then to reffusse the Kynge's servyce and therby to be esteamyd as neuterall, where in and ther through all entreprysses may be dyscouveryd to Your sayd Honour, the which the sayd Dyghby will more at large declare Your Honour at his aryvall into England, for that he myndith nott to contynewe heare, because he understandyth that Your Honour is offendyd against hym for his beyng heare. But I assuer Your Honour I fynd hym a very true and faythfull subject to his country and prynce, and worth to be accomptyd of for tyme of servyce, consyderyng his good experyence. Thus, Right Honorable, in all poynctes I remytt me wholly to Your Honour's wysdome and dyscretion, attyndyng Your Honour's answer with speed.

As for newes and such occurrencys as doth presently yeld, eyther in trayne or voluntary of the penne, Your Honour may pleasse to accept in good part as followeth.

The States of Flaunders have with much dyffyculty *pro et contra* consentyd to his Excellence iiij^c thoussand floryns, upon condition that they shall have the accompt and dystribuytion of the said mony. In lycke casse, thosse of Artoys, Henegowe, Name and Namur have consentyd as much more, all redy mony, whereof the state ys made, and ij^c thousand floryns ys to be sent presently towards Holland and Utrecht to Monsieur de Hierges to pourview and forsee the forts and garrysons there, th'other rest to be employed in the other parts and equypaige of th'armey and shippes. As for the States of Brabant, have consentyd cl. thousand floryns, but as yett the comons wyll not consent the same, but upon condytions of peace, as by theyr answere appeareth, the coppie therof I have given George Gylpyn as a thyng of comon course, and esteme the same, according to their tymerouse and druncken braynes, of lyttle effect, for, seyng that th'other Estats have consentyd the former levees of mony, they wyll also consent rather more then lesse, for nowe His Excellence wyll also nott exept the hunderte l. thousand floryns, but wyll have more, and myndes to chastize both Lovayne and Bruxelles as pryncypal resystours of the sayd petyssions and demands.

Monsieur de Rasynghen ys made counsyll of State for the Kinge's Majestye and chyffe of the fynnaunces in place of Monsieur de Noircarmes and taken his oth the 25 of this monneth.

By letters of the xv^th of this present sent from London to the Court by Antonio de Guarras and others, ys advertyzed of the aryvall of the Ambassadours of Fraunce Monsieur de la Mote for the King and Monsieur Delaporte for his brother the Duck of Alençon (which as they wrytte) to submytt theyr dyffrencys to the arbrytaige of the Quene's Majestye.

Also the Ambassidours of the Prynce of Orrange, Holland and Zelande doth requyer

to have lent by the Quenes Majestye, iij^{c} thousand angells, whereupon they present as pleege and ostaige and assuraunce the townes of Dordrecht, Delft, Leyden, Tergowe and Rotterdam, but that Her Majestye doth axe and wyll have Flushinge, Bryll, Dordrecht and Enchuyssen, and that thosse of Holland and Zeland wyll consent therin, and that Her Majestye hath appointed certayne comyssyoners to handle and treat with the sayd ambassadours. As also the letters of advyce sent from Amsterdam of the xijth and wrytten out of the mouthes of the spyes out of Holland doth contayne the lycke effect. The which I have thought good to wrytte Your Honour by the way to consyder howe al thynges goeth and that many ther be which lurkyth about Your Honour, as beffore I have wrytten Your Honour, which in tyme I hope to dyscover.

By advysses of the spyes out of Jarmanye, the Court ys heare advertyzed of certayne levy of rystres to the nomber of 10,000 (and as they say and affyrme) to be levyed in the Quene of England's name and payment, and Cassymerus the Palsgrave ys marchyd towards Fraunce and frontyers of Lorayne.

The Pryncys Electours of Jarmanye, such as the Byshops of Tryer, Ments and Couloigne, doth also make levy of 8,000 rystres for the King of Spayne, but the Kyng ys bound to them for theyr payments.

Heare ys also comyssyon passyd to levy 2 regyments of Wallons with all dilligence, th'one under the charge of Monsieur the Baron of Lyckques, th'other under Capytayne Sterck, some to the Aman of Andwarp as for our English adventurers servyng the Kyng at Newport in Flanders fyndyth soe warme servyce that they mynd to retourne into England or to serve the Prynce of Orrange, but Mr Cotton ys heare at Court, to shewe the inconvenyents and to sue somme remedy, and His Excellence wyll seme to graunt somme other condytions to theyr consentment, but as yett nothyng concludyd.

The Ducke of Saxon, havynge understode that the Prynce of Orange hath repudyatyd hys kynswoman and taken another, ys marveylously dyspleassyd, and hath sent his men to the castell of Dillinghbourch to fetch her from thence, nether the lesse that she resystyng to goe with them and retyryng into the inner chamber, they toke her forcybly and sett her in a coutch waggon and so brought her unto the Ducke of Saxon, to what end God knoweth.

By letters of advyce from Embden of the xxiijth of this present, ys advertyced howe that in East-Vriesland the two bretherne are at great dyscention, and the yongest brother beyng calvenyst, namyd Grave Johan, hath taken to him the castell and towne of Embden and with holded the same from his brother Grave Edgar, ryssyn fyrst upon dyspute of relygion as also the sayd Grave Joham to cover his cause accussyng his brother to the towne and comons, that he had agreed with Monsieur de Byllу to have surprynsed or taken in the sayd towne of Embden for the Kyng off Spayne to chas-

tyse and punyshe the sysmatyckes, which weare secrettly resystyng certayne petytions and others.

By other advysses from the frontyers of Cambray, Luxembourch, etc., are that the Hugenotts of Fraunce doth assemble and attendyth to joyne with the Palsgrave Cassymyrus and others of theyr faxtions to surprins or entre into any placys of the Kyng of Spayne's domynyons and therby to practyze to withdrawe the force of the Spanyards out of Holland and Sealand, but ther ys provission made, for that the Itallyan, Spanysh and Bourgoynsch cavallarie are all monstred and appoyntyd in order and redynes neare about thosse frontyers that within 24 houres they are joyned together and in such place to mete and resyst the enemy. The pollycyes heare are very good, but want of mony ys a greatt slackner and cause that fewe or none of theyr enterprysses cometh to effect.

The xij^th of this present ys taken a packett, which the Prynce of Orange sent to his brothers the Earle Wolffgang of Hooghloo, avertyssyng hym of his helth and good successe of souccouryng of the towne of Syryckzee for three monethes, hopyng to supply his power to the farder delyvery of the sayd towne and siege. I have had the lectuere of the sayd letter wryten in high dutche tonge, but nought elsse in the sayd letter of importaunce.

The xxi of this present was taken the post which partyd from hence the xviij^th towards Utrecht with all dyspatch and letters of His Excellence and bylls of exchaunge for x^m florýns, and dyvers other men's letters, which letters beyng brought into Bommel I thinck the Prynce and his offyeers have had the lectuer and vyssytation, where the state of this country for that tyme was inough dyscovered.

As for the garryssons of Spanyards newly put into the townes of Lovayne, Liere, Bruxelles and Mechlen and other placys, ys to no other end but to reffresh the souldyars and to kepe them reddy to withstand the enymy, eyther to employ them in the next entreprysse, which is heare practyzed upon some parts of Sealand, whereto great nomber of shippes are a buyldyng and made with about 80 flatt bottome boatts, which draweth nott above a fote watter to land men, and boatts of jolly and brave invention. As for the nomber of al th'other shippes and galeys, I have in my former letter dyscrybyd by William Wynter, but, soe farre I can conjecture and heare, the enterprisse wylbe upon the isle of Gwede and Bryell with the land of Voorn.

The Kyng of Spayne hath lost his credyt with the merchaunts generally, through meanes of certayne letters of decrete from the Pope to revocate and breake all former othe promysses and contracts made to the merchaunts, touchyng theyr payment and intrest, for alsuche sommes of mony levyed by His Majestye to sustayne his warres from the yeare 1560 to this present yeare 1575, which maketh many banckrouts and pore merchaunts and small credytt to His Majestye. And where as I wrotte Your

Honour in my last letter how that one Nicolaes de Grimaldi, the great monarchian of the merchants, had bought the Pryncedome of Salerne for 900,000 duckatts, which ys most true, but synce thatt tyme he ys banckrout well for ix millions of duccatts, alwayes he byddyth in possession of his Pryncedome and ys Prynce of Salerme, where no man may execute him, he imputyng his fault upon the Kyng of Spayne.

Thus, Right Honorable, for this tyme ys all the advysses, which are heare corrant, hoopyng, when Capytayne Dyghby shall comme over, to usse Your Honour with such as synce may happen. Leavyng any farder to trouble Your Honour with my rude styll, I besech God to encreasse Your Honour with all felycyte, wysdome and Nestor's yeares.

Wrytten att Andwarp in hast, this xxviij[th] of january 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 587.)

MMMLIX.

Requesens à M. de Champagney.

(Anvers, 29 janvier 1576.)

Il a appris avec bonheur l'arrivée de M. de Champagney en Angleterre. — Il ne sait rien de la prochaine arrivée d'une flotte espagnole.

Monsieur de Champagnies, J'ay successivement reçeu vos lettres des xviii[e], xxiii[e] et xxiv[e] de ce présent mois, et par la dernière entendu vostre heureulx passaige jusques à Douvre, dont ay receu grand plaisir et contentement pour la peine en laquelle me tenoit le temps si farouche et tempestueulx, priant Dieu que le demeurant de vostre allée et vostre retour puissent estre avec le mesme heur, et ne fauldray de par ma lettre remercier cordialement des faveurs que vous a monstré le Sieur de Gordan, selon que me dictes.

Quant à ce que m'escripvez en vostre lettre dernière que Monsieur de Gordan vous auroit dict de la venue de l'armée d'Espagne et qu'en aviez ouy quelque chose avant vostre partement d'icy, je vous advise que je n'en ay oncques ouy parler et que ne sçay rien de tel. Toutesfois, s'il vous samble qu'il sera à propos pour les choses dont allez enchargé de laisser entendre qu'il soit ainsy, je le remects à vous, mais ce que je vous puis dire de vray, est que je n'attens nulle armée, et, s'il en eust esté quelque chose, n'eusse laissé le vous dire avant vostre partement d'icy.

Touchant les noms des deux capitaines anglois mentionnés en vostre du xxive, je m'informeray qui ils sont.

D'Anvers, le xxixe jour de janvier 1576.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Papiers d'État,* Registre 400, fol. 144.)

MMMLX.

M. de Champagney à Requesens.

(Londres, 31 janvier 1576.)

Entretiens avec Wilson, Corbet et Henri Cobham. — On craint que le Parlement ne se déclare en faveur des États de Hollande. — Nouvelles diverses. — Mauvaises dispositions des Anglais.

Monseigneur, Vilson et Corvet me vindrent hier visiter l'ung après l'autre, et cest après-disner Henry Coban, qui a esté en Espaigne. Le langaige de tous trois suyt celluy que me tint l'autre jour Milort Burghlé, le premier plus déshontément débâchant contre l'inquisition et choses semblables, laquelle, comme je luy dis, n'est en Flandres, ny à Naples, ny à Milan, car il la faisoit générale. Il me sembla havoir heu envie de descouvrir à quoy je venois. Et me tattant partout, comme il parloit de ces députés du Prince d'Oranges et des Hollandois et Zélandois, sur ce que je luy dis que, aiant esté accomply si punctuellement, à la part de Vostre Excellence, au respect des Anglois qui estoient ès Pays-Bas, ce que sa Royne avoit demandé, qu'on correspondoit mal en ce que semblablement le Roy, nostre maistre, havoit requis par ses lettres touchant ses rebélles, il me respondit qu'ils estoient aux pays du Roy ceulx que la Royne demandoit fussent chassés, mais que ces autres il n'y avoit guières qu'ils estoient venus par deçà, et que personne n'avoit faict instance contre eulx, ce que je pourrois à cest heure, et qu'il estimoit que la Royne lors les feroit sortir. Coban m'en ha quasi dit autant : que sont de belles guingaines. Il ne se plaint pas moings de l'inquisition, pour ung cas sur lequel la Royne escript en Espaigne, comme Vostre Excellence verrat par la dépesche de Antonio de Guaras. Pareillement resent ledict Coban (comme j'entens fait aussi sa Royne) de ce que le Roy, nostre maistre, ne luy ha voulu respondre qu'en termes généraulx sur la pacification des troubles des Pays-Bas. Corvet se comporte le plus modestement de tous, ores qu'il ne parle pas moings cler; les autres se jouent et rient. Et de ce que hier Milort Burghlé dict audict Antonio de Guaras,

Vostre Excellence peult entendre où nous en sommes. Les tavernes, la boursse, les rues ne traictent autre, fors que à ce Parlement le mauvais vouloir soubs celle auctorité se déclairara; et se parle ouvertement du droit que Hollande et Zélande hat à choisir autre prince, pour la violente administration de nostre Roy et introduction des estrangiers, voires que ceste Royne l'hat grand à prétendre ces provinces-là. Pour ceste preuve les députés susdicts portent force enseignemens. Bref, il se voit que, quoyque ces gens trainent, qu'enfin ils feront le sault. Vray est qu'ils le guiseront en mille sausses; mais somme, ils font compte jusques icy de meetre le pied ferme là; et, à ouyr ces ministres, il m'est advis que les François les asseurent d'entrer ès Pays-Bas, et que ceste Royne prétend de s'asseurer de ces autres pièces. Si la Motte et la Porte traictent cela, c'est en secret, parmy le mariage, pour lequel on promect, à ce que j'entens, part en Bretaigne et Picardie à Monsieur d'Alançon. Je n'ay sceu encoires obtenir audience, l'ayant recherché par la voye du Conte de Suscex, d'advis de Milort Burghlé. J'ay aussi escrit au Conte de Licestre, et les ay fait visiter. Demain, ou après, on la donne aux François. Leur ambassadeur résident icy m'hat envoié visiter, s'excusant qu'il ne le faisoit en personne, pour non faire umbre aux Anglois. Je luy respondis que, puisque ainsi estoit, pour le mesme il m'excuseroit aussi. De la façon que ces Anglois procèdent avec moy, entendu les leurs d'autresfois endroit ceulx qui viennent par deçà avec commission, soit de nostre costel ou d'autre, il est aysé à veoir qu'ils fuyent la luyte, et qu'ils se fussent voluntiers passés de ma venue, avec ce qu'on m'hat adverty que les Flissingeois m'agguectoient, aians icy des leurs faict grands regrets de ce qu'ils ne m'avoient rattainct. C'est pour me donner à penser au retour, et quant tout sera dict, après ma charge exposée, je tiens que ce serat peine perdue d'attendre davantaige, car il est aysé à conjecturer que dois pièça ceste malice est tamisée et panetée, tellement qu'il ne reste que de l'enfourner: par ainsi je ne désire que d'avoir au plus tost licence de Vostre Excellence pour m'en pouvoir retourner, car mon séjour après cela ne servirat que de mocquerie. Et, nous aiant semblé à Antonio de Guaras et à moy que pour ce que Milort Burghlé luy dit hier, il convenoit despescher à Vostre Excellence, je n'ay voulu faillir de, luy donnant compte de ce que dessus, la supplier qu'elle me face ceste faveur au plus tost. Aucuns ont dict que le Parlement se suspendroit, depuis qu'il se prolongueroit de huict jours, car il estoit si avant qu'il ne se pouvoit frustrer. La venue aussi de la Royne en ceste ville se remect à la prochaine sepmaine. Voilà comme tout est incertain et inconstant icy, si ce n'est le désir que j'ay de me veoir bientost esloigné de si étranges humeurs.

De Londres, ce dernier de janvier 1576.

(Publié par M. Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 812.)

MMMLXI.

M. Calvart à Walsingham.

(31 janvier 1576.)

Il espère recevoir, comme précédemment, de bons avis de Walsingham.

Monsieur, Suivant la résolution que Vostre Seigneurie prinst avecque Mons[r] de S[te]-Aldegonde sur le point d'envoier en Hollande pour l'article que Vostre Seigneurie sçait, l'on a trouvé bon que je fisse le voiage. Je ne sçay combien yl proffitera en ce dont yl est question; car, encoires que suivant vostre affection accoustumée vous nous aiez respondu et conseillé rondement et selon l'exigence de nos affaires, si est-ce qu'il me semble que nous n'en faisons tellement nostre proffit que nous debvrions, et concevons contre rayson des nouvelles espérances fondées sur les rappors de ceulx qui ne voient au fond du sac. Cela pourtant, Monsieur, n'empeschera que ceulx qui voient aulcunement plus cler et mesmement . . . . . ne recognoissent vostre naïfve affection et ne vous en remercient [1].

Je vous suplie humblement (suivant aussi que Mons[r] de S[te]-Aldegonde vous escript) de continuer à nous voulloir tenir tels avis que vous cognoistrez estre nécessaires et mesmement m'advertir de quelque chose qui me puisse servir de plus grande confirmation sur la raison de mon voiage: ce que, si ne plaist à Vostre Seigneurie de le faire par escript, vous nous pourrez mander par Mons[r] de Villers. Pour la fin, Mons[r], vous aiant humblement remercié de ce qu'il vous a pleu faire envers Mons[r] le Chef-Justice, je vous suplieray de me maintenir en vos bonnes grâces et de me commander quelque chose en ce mon voiage pour vostre service. Sur quoy, Monsieur, je prie Dieu vous avoir en sa garde.

Le 31 de janvier 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 591.)

[1] François Walsingham était, parmi les conseillers d'Élisabeth, celui qui favorisait davantage les insurgés de la Hollande. Doué d'une habilité remarquable, servi par de nombreux espions, il était mieux instruit que personne des ressorts secrets de la politique; et à ce titre il jouissait d'une grande influence près de la reine d'Angleterre. — Sa devise est restée célèbre : *Video et taceo.*

MMMLXII.

Journal de Daniel Rogers.

(Février 1576.)

Départ de Londres et arrivée à Ostende.

February.

The 17th of februarye, I departed from London towardes Gravesende and Milton shore; the last of february, I came to Ostende in extreme daunger.

(*Record office, Cal.*, n° 251.)

MMMLXIII.

Henri Cobham à Antonio de Guaras.

(Février 1576.)

Recommandation en faveur de John Cobham.

Signor Guerras, Me obligarete infinitamente si me procurate la littera del signor Champigni al governator di Fiandra in favor del mio fratello Giovanne Cobham, il qual ha di riscondere un debito de cento et cinquanta libri sterlingi de un Nicolas Palmar per un nave, la quale il ditto mio fratello lo vendeva a lui, dando tutta la fornitione conveniente a fin che andasse a servir a la Magesta Catholica; et perche il Nicolas Palmar ne resta in Fiandra ciò è in Anversa overo in Dunkerke et là intorno, desidera il mio fratello que por medio delle littere del signor Ambassador, il signor Commendador-Magior fusse servito di concedere che il mio fratello potesse procedere contra il Palmar por via di justitia, nell' quall' cosa Vostra Signoria me fara favore. Il mio fratello è partito e desidera che il signor Ambassador mandame littere hoggi.

(*Archives du Royaume, à Bruxelles, Papiers d'État,* Registre n° 400, fol. 178.)

MMMLXIV.

Avis des Pays-Bas.

(Février 1576.)

Siège de Zierickzee. — Révolte de soldats allemands. — Départ de soldats espagnols. — Guérison de Sanche d'Avila.

Of Ziricksee I have understode for a certayn by one that came thince that the Kinge's syde lost two gallyes, which were takyn, and one shippe sonck and one burnt. The Prynce's folkes lost two or three flatte botes, which were suncke, since which tyme they have made yet one venture, but retyred presentlye and did nothinge : yt is thought they will make one attempte more with the full of the moone [1].

The Kinge's syde are about a 4000 stronge of divers nations. The yle is marvaylouslye fortyfyed with bulwarkes, strenghes and dytches and scoute watches allmost everye flyte schoute. The heade fortyfyed greatlye kepte with six ancyents of Wallons, the passage very strongelye chayned and pyled, and within the chaynes lye ten of the greatest shippes the King hath, and three gallyes, besydes a bulwarke wheron lyeth six greate cannons, so as yt is impossible to passe that waye, and no meanes to vittayle yt, but by landinge of men on that syde, where the Prince's men have the charge.

At Oldwater the Almaynes are allsoo revolted. Meanes ys mayd to gett monye to paye them, and yt is thought shalbe all discharged.

Any Spanyarde that will departe into Spayne, pasport is granted them.

Sancio d'Avilla is scaped, and wel recovered came yesterdaye to towne to make the funeralles of his wyff.

Here is reported that by letters owt of Bohemia is wrytten for certain that the Turke makes preparation to come into Hungarye this sommer.

(*Record office, Cal.*, n° 637.)

[1] Morillon écrivait le 6 février 1576 au cardinal de Granvelle :

« Peult-estre Sa Majesté vouldra veoir premier quel sera le succès de la nouvelle emprinse que Son Excellence faict contre Zirickzée, la pensant paliser de nouveau. Dieu doint qu'il succède mieulx qu'il n'at faict lorsqu'elle estoit impourveue de gens et de munitions, qu'elle at maintenant en abundance, et si s'est la ville fortifie depuis, et ont moien pour mettre l'isle en eaue quant ils vouldront. »

(Piot, *Correspondance de Granvelle*, t. VI, p. 3.)

MMMLXV.

Requesens à M. de Champagney.

(Anvers, 5 février 1576.)

Il regrette le retard de l'audience de la reine. — Le discours de Burleigh fait bien connaître ses intentions. — Effets de la dernière tempête.

Monsieur de Champaigny, J'ay receu deux vostres en françois, du xxviii[e] du passé, qui m'ont esté bien aggréables pour avoir par icelles entendu vostre arrivée à Londres, mais desplaisantes de l'absence de la Royne de là et dilation de son retour illecq pour la remise causée par cela de vostre audience et occasion de vostre plus long séjour celle part que ne désiroye, veuillant espérer que à son arrivée elle vous aura incontinent donné ladite audience, et attendant entendre par vos premières ce que y aura passé; et ne suys sans opinion que ma lettre escripte en espagnol par Corbet ait plustost donné que penser par delà, que d'avoir faict effect mal à propos, et, comme qu'il en soit, ne se y a esté dict sinon ce que eulx-mesmes entendront estre leur propre bien, considérant et prenant les choses par le vray bout.

Le discours que vous a tenu Milord Burgley, descouvre assez son intention et prouve que luy avez fort bien rencontré, mesme que ne luy ayez déclairé vostre charge avant avoir eu ladicte audience.

La tempête précédent vostre passage de Calais à Douvre a merveilleusement venu à propos pour vostre seureté, puis, comme escrivez, elle a nestoyé la mer des vaisseaulx ennemis qui vous attendoyent, ayant voluntiers entendu qu'ils ayent esté fort mal traictés, comme aussy de costé de Texel et par delà Enckuysen quarante hulcques en une partie, et trente en aultre, chargées de grains et aultres choses pour Espagne, soubs couleur d'Oisterlings, ont donné à travers, en estant sauvés seulement trois ou quatre hommes en ung esquif jecté à Harlingen en Frise, où il sont esté appréhendés, et d'iceulx sceu la fortune desdicts bateaulx.

D'Anvers, le v[e] de febvrier 1576.

(*Archives du Royaume, à Bruxelles, Papiers d'État,* Registre n° 400, fol. 147.)

MMMLXVI.

M. de Champagney à Requesens.

(Kingston, 5 février 1576.)

Audience donnée par la reine d'Angleterre. — Entretiens avec Leicester et Hatton. — Mauvaises dispositions des Anglais.

Monseigneur, Avant-hier ceste Royne m'assignat audience pour cejourd'huy, par ung qu'ils appellent gentilman-huyssier, et le mesme jour me vint treuver ung gentilhomme de maistre Haton, capitaine de la garde, avec une lettre fort courtoise, au respect du recueil qu'on luy avoit fait à son passaige par Anvers. Hier soir je vins en ce lieu, et cejourd'huy j'estois jà party par eaue pour Antoncourt, quant de là l'on m'avoit envoié ung coiche et quelque personnes pour m'accompaigner. Le sieur Henry Coban me vint recueillir au sortir de la barque, et le susdict maistre Haton en la court, desquels je fus conduict en une chambre basse, fort acaressé dudict maistre Haton, qui depuis m'ha toujours accompaigné jusques au sortir du palais. Avant que de monter en hault, il m'exhortat de vouloir tenir la main à la bonne correspondance de nos princes, et me fit dire par Coban qu'il me prioit que je ne voulusse user nuls termes aigres avec la Royne, d'autant que les choses n'estoient pas disposées pour cela, et que l'avoir esté trop brusques aucuns ministres, par cy-devant, n'avoient en rien accommodé les affaires. Je luy dis que je sçavois l'intention de Vostre Excellence n'estre qu'on deust traicter avec la Royne que selon le respect deu, et que, si elle ne s'offensoit des choses qui ne se pouvoient excuser, que par ma traicte je ne luy en donnerois aucune occasion; que l'amitié que le Roy, nostre maistre, luy avoit monstré tousjours, la debvoit asseurer du debvoir qu'il entendoit ses ministres usassent avec elle, et que de vray elle estoit telle qu'elle debvoit tâcher de la conserver, sans donner suspicion ou umbre au contraire. Et allasmes ainsi traictant sur ce langage fort doulcement. Ores, autres encoires à Londres m'avoient quasi prévenu de semblables propos, mesmes le chevalier Giraldi, qui fait les affaires de Portugal, m'ayant aussi divers donné assez à entendre que le dilay de mon audience n'estoit que pour ce que le S[r] Henry Coban fut en Court d'Espaigne dix-sept jours avant que de la pouvoir obtenir : ce que luy-mesmes aussi m'avoit dict, et Corvet et Vilson. Toutesfois ledict Coban, à mon arrivée de Antoncourt, excusat ce dilay sur ce que, à ma venue, les seigneurs estoient tous hors de Court, et que la Royne avoit promis audience aux François, qui se sont jeudi dernier licenciés et se partent présentement

pour France, ayant heu deux audiences auparavant, lesquels on me veult asseurer qu'ils n'ont négocié d'autres choses que sur ce que j'ay jà escript à Vostre Excellence, combien que, à dire vray, je ne le puis croire; et la Royne mesme m'ha dit (puisqu'il vient icy à propos) qu'ils n'ont traicté chose aucune avec elle de ce que Vostre Excellence a esté advertie de France, comme en mon propos j'attaignis aussi ce chief, en le mesme conformité de ce qu'est porté en mes instructions.

Je ne séjournas guières en la chambre de présence, que le Conte de Susecx me vint treuver; et, après plusieurs caresses, me conduict vers la Royne, laquelle estoit en pied en une chambre plus avant, où elle receut la révérence que je lui fis, avec un visaige que me semblat aigre, et plus à ceulx qui la congnoissent de longue main. Luy aiant fait l'entrée de mon propos et présenté les lettres de Vostre Excellence, appercevant qu'il n'en y avoit nulle du Roy, elle me dict qu'elle estoit abusée, pour ce qu'elle pensoit que j'en apportois, suyvant les belles promesses que si souvent on luy faisoit, et cependant ou elles estoient esgarées ou autrement. Secouant la teste comme en forme de mocquerie, et s'estant adressée premier à l'espaignole que à l'autre, elle dit : « Ceste-cy est en son langaige, » et regardat le caichet de Vostre Excellence quasi avec mesme contenance que devant, combien que distinctement je les luy heusse donné, acompaignant la particulière de Vostre Excellence avec l'honnesteté des propos qu'elle me sambloit requérir. Celle soubs le seaul du Roy, elle la leut assez attentivement, et commençat après à picquer derechief sur ce que le Roy ne luy escrivoit point, comme on luy avoit promis, mesmes ayant esté Coban en Espaigne. Sur quoy je l'asseuras que Vostre Excellence n'avoit nulle nouvelle de son retour à mon partement, pensois-je à cause de quelques couriers qui avoient esté desvalisés en France; et de là je luy commenças à exposer ma charge, tant suyvant l'instruction françoise que la particulière en espaignol, que Vostre Excellence m'a donné, sans en laisser ung seul point, d'autant qu'elle me donna occasion pour le tout, par ses interruptions qu'elle y fit assez fréquentes. Des bons debvoirs usés en son endroit et des siens, il m'est advis qu'elle n'en fit pas grand compte, sinon de ce que j'avois usé avec maistre Haton. Sur ce qu'on présupposoit que les François procuroient, elle dict ce que j'ay dict. Touchant les gens qui sont icy du Prince d'Oranges et ce que je luy dis de leurs vaisseaux armés que j'avois veu près de Londres, elle me respondit qu'ils n'heussent sceu venir autrement pour leur seurté, et qu'estant venus pour luy respondre sur ce qu'elle avoit envoié vers eulx, il falloit bien qu'elle les admît, et que Vostre Excellence n'en estoit ignorante, car Corvet le luy avoit déclairé; que autrement elle heust fait appréhender et chastoier Marnicx, si à autre prétexte il y fût venu, et que bientost, quant luy et ses collègues auroient achevé leur commission, elle les feroit partir; que, de son sceu, ny de son adveu, de son royaulme n'estoient favorisés nuls rebelles, et qu'il y avoit beaucoup à considérer, à sçavoir ceulx qui méritoient ce nom.

Je luy respondis que Vostre Excellence n'avoit usé nulle distinction en ceulx que, par sa lettre, elle avoit déclairé pour tels, et que de mesmes elle se debvoit contenter de tenir en ce rang ceulx que le Roy, nostre maistre, luy avoit mandé, reprenant les points en cecy de mon instruction espaignole. Sur quoy elle dict qu'on avoit fait sortir ses rebelles au boult de huict ans, après les avoir assisté de pensions, et à sçavoir si le Roy treuveroit bon qu'elle donnât pension à Marnicx, se ryant du zéle que nous prétendons en ses réfugiés et traictant la comtesse de Nortomberlant, qu'est aux Pays-Bas, de maquerelle, qui possible pour cela seroit propre pour les Espaignols, et autres termes semblables assez deshontés.

Je lui dis que je ne pouvois donner compte du passé, mais que, durant le gouvernement de Vostre Excellence, je sçavois que punctuellement on avoit satisfait à ce que Sa Majesté avoit requis sur ce point, et qu'il estoit juste que le mesme se fit de son costel : ce qu'elle dict elle feroit en tant que le Roy luy avoit escript; et par cy par là (pour parler ouvertement) commençat à détester l'arrogance des Espaignols et leur conduicte, disant que, sans faulte, du mal qu'estoit au Pays-Bas, elle n'en imputoit rien au Roy, se plaignant grandement du peu de cas qu'on avoit fait de ce qu'elle s'estoit offerte pour moienner la tranquilité nécessaire et pour les Pays-Bas et pour leurs voisins, mais qu'on estoit tant haultain de nostre costel qu'il sembleroit chose indigne qu'une Royne, telle qu'elle et si bonne voisine, s'en meslât, disant plusieurs autres choses sur cecy encoires plus rudes, remonstrant le bon zèle et la bonne intention avec laquelle elle s'estoit offerte, mais qu'il sembloit que la haulteur des Espaignols vouloit apporter le chastoy d'eulx avec soy, dont le Roy se ressentiroit, et puisque ainsi estoit (comme disoit l'Italien) *se ne rideria ne la manica*, admectant toutesfois assés ce que j'avois dict touchant l'impossibilité des François. Et luy mectant en avant le tord qu'on feroit au Roy, nostre maistre, si maintenant, que de bref il debvoit espérer le chastoy de ses rebelles, on l'en empeschoit, elle me dit, par plusieurs fois et en plusieurs modes, qu'elle ne consentiroit jamais que, sous ce prétexte, les Espaignols se impatronissent des Pays-Bas, lesquels ne seroient suffrables là, ni à leurs voisins. Et ha esté celle toute sa principalle partie, réitérée en une infinité de manières et termes aigres; et, quoyque je luy représentas le bon voisinage que Vostre Excellence luy ha tousjours fait, et qu'estans les Espaignols si bons et loyaulx vassaulx du Roy, il s'en pouvoit servir comme, où et aussi longuement que bon luy sembleroit, ainsi qu'il faisoit aussi de ses autres vassaulx là et ailleurs, entre unes et autres elle me dit qu'elle sçavoit fort bien quel estoit leur voisinage, et qu'ils pensoient faire ung cercle pour cerner ce royaulme, leur semblant qu'ils n'avoient à faire que à une femme, que les gens de ce pays estoient efféminés et que avec bien peu d'Espaignols ce royaulme estoit conquestable, disant encoires plusieurs autres choses sur cecy des actions passées, et que je ne pensasse point que le Roy Henry, son père, heust jamais souffert les Espaignols si avant

aux Pays-Bas, desquels elle, encoires que femme, se sçauroit fort bien garder, disant que le Roy, nostre maistre, avoit grand tort à non maintenir les priviléges, comme ses devanciers, à ses peuples, lesquels il avoit juré, prennant pour prétexte que ceulx-là les avoient enfrainct, admectant la domination que les Espaignols usurpoient partout et desseingnoient sur eulx.

Je luy dis que le juge n'estoit pas encoires choisy de ceste cause entre les hommes, et que je m'esbahissois fort que princes entre eulx voulussent s'attribuer congnoissance semblable, sans considérer comme en leur particulier ils ressentiroient qui leur feroit le mesmes; que c'estoit aussi chose estrange qu'elle prestât oreille à semblables disées de ces gallans, lesquels cherchoient toutes couvertes pour excuser leur malheurté, astheure qu'ils se véoient réduicts à l'extrême, et que ce que j'entendois qu'ils avoient offert à la Royue, aussi avoient-ils en Escosse et ailleurs, tellement qu'il ne failloit pas penser que bon zèle les meût en nul endroit, mesmes que naguières, comme pirates et voleurs, ils avoient détroussé des batteaux anglois, tellement qu'on véoit assez qu'ils ne portoient respect à personne; que c'estoient perturbateurs, desquels il estoit aysé à veoir qu'il n'y avoit que fier, ayant fait une si malheureuse faulte à leur propre prince naturel.

Là-dessus elle me commença à dire qu'elle estoit bien ayse que à ceste marcque on cognoistroit qu'elle n'estoit de leur bande, comme on l'avoit insimulé vers le Roy, combien que l'on entend assez ceste ruse, et que possible cela est recherché à ceste fin, estans asseurés les Anglois de la restitution. Elle commençat aussi à dire mille maulx de leur profession et religion, et moy qu'elle avoit grande raison de les avoir en abomination, car sans faulte leur but principal ne tendoit que à sédition, pour abolir toutes monarchies et venir à une égalité et oligarchie, présupposans leurs ministres et ceulx de leur farine que ce seroient eulx qui y tiendroient le premier lieu. Et luy mectant en avant les amitiés qu'elle avoit receu du Roy, nostre maistre, et les obligations qu'elle avoit en son endroit, et autres tels poincts de mes instructions concernant cestuy-cy, pour l'exorter à ne se laisser amuser par persuasions pleines de desseings particuliers contre la paix et tranquillité des Estats de Leurs Majestés, elle me dict que l'amitié du Roy estoit de son jeusne eaige, et se ryoit comme en mocquerie de tout le surplus, excusant tousjours le Roy sur ceulx qui administrent ses affaires, comme sus est dit, et leur imputant l'estat présent et le futur qu'elle prévéoit, si le Roy se laissoit davantaige abuser par eulx.

Ceste practique dura plus d'une grosse heure, reprennant en divers lieux le tout fort brusquement, et me laissat résolu, pour conclusion, qu'elle ne se lairra circonvenir, ny prévenir d'autruy : retournant diverses fois sur ce qù'elle avoit voulu moyenner cest appoinctement, pour lequel les Hollandois et Zélandois, avec ceulx de leur party, estoient contents de se soubmettre à l'obéissance du Roy, moiennant qu'ils fussent

receus, asseurés et conduicts selon leurs anciens us, priviléges, et non administrés par estrangiers, et que le Roy n'estoit que Conte d'Hollande et Zélande. A quoy je luy dis que je pensois que Sa Majesté Réginale ne vouldroit point entreprendre de diffinir quel droit le Roy avoit en son pays, pusque au sien propre je croy qu'elle ne le vouldroit pas suffrir d'autruy; que le Roy n'avoit jamais rien fait contre son serment, et que nous sçavions que, à Londres mesmes, pour une rébellion, les roys d'Angleterre avoient osté à celle ville tous priviléges, tesmoing la feste annuelle qu'ils en avoient fait pour la restitution, pendant que je y suis esté : ce que je disois incidament, combien qu'il estoit hors de propos, car le Roy avoit maintenu les priviléges à toutes ses provinces.

Elle me dict à cela que les roys d'Angleterre pouvoient oster à leurs vassaulx tous priviléges toutes et quantes fois qu'ils vouldroient. Je respondis que, à ce compte, ce n'estoient point priviléges, sinon tollérances, et qu'en effet les princes sçavoient chascun ce que convenoit et ce à quoy chascun estoit tenu en leurs provinces, et que le vray estoit qu'ils ne s'embarassassent du fait les ungs des autres; car, fomentant les révoltes, si après ils se sentoient de mesmes pressés, leurs envieux à juste raison s'en pourroient mocquer et se servir de leurs exemples; qu'en cecy le Roy, nostre maistre, estoit grandement louable, qui avoit assisté les aultres princes, pour réprimer leurs rebelles, sans embrasser occasion quelconque de celles qui luy avoient esté offertes et estoient encoires prestes d'assés d'endroicts; que d'aultant plus légitime seroit son ressentement contre ceulx qui le vouldroient empescher de ranger les siens. Au reste, je respondis, sur le fait de la pacification, selon les instructions que Vostre Excellence m'ha donné, louant néantmoings son bon zèle. Somme, je n'ay rien obmis (comme sus est dict) du contenu tant de la françoise que de la espaignole, ayant (fors de protester, qui en fut trassé, et qui sans faulte ne convient encoires, aussi n'en vouldroy-je prendre la charge) représenté assés à ceste Royne l'inconvénient qui pourroit sourdre de ceste façon de procéder, le ressentement que le Roy en pourroit avoir, et que cestuy-cy seroit le vray chemin pour tomber en combustion et rompture: à quoy je pensois bien que Sadicte Majesté Réginale auroit grand égard, ayant si prudentement régy son royaulme jusques ores, à l'estat duquel et de sa propre personne la paix et tranquilité estoit plus propre que autre chose, parmy tant d'occasions, usant de toutes les circonstances qui m'ont semblé pouvoir servir à cecy, sans l'esclander, comme je la véois si effarouchie.

Estant les choses ainsi disposées, je m'heus peu partir dès astheure, ne fût le commandement que Vostre Excellence m'ha fait, pour lequel je dépesche courier exprès; car, plus demeureray-je icy, moings conviendra-t-il, voyant la résolution deshontée de ce costel, et que sans faulte l'on tient que à ce Parlement (pour lequel la Royne vat demain à Londres) ce point se déterminera. Pour tant je supplie Vostre

Excellence très-humblement que incontinent elle me vuelle renvoier cedict courier, pour non me faire icy perdre du temps et réputation davantaige, et afin que je me puisse pourveoir pour retourner avec seurté, car, sans faulte, il n'y ha pas grande asseurance : ce que je sçavois bien auparavant, n'ayant faict ce voiaige que seul pour servir et satisfaire à Vostre Excellence. Aussi, quant à ma charge, je ne voy point qu'il y ayt à dire davantaige; et si me semble avoir comprins des parolles de la Royne ce qu'elle respondrat : auquel cas, je n'aurois pour quoy attendre davantaige.

Parlant depuis en sortant au Conte de Licestre, l'exhortant à ce qu'il considérât combien il emportait à la coyetté de ce royaulme qu'on ne donnât nul umbre au Roy, nostre maistre, il se plaignit du mauvais traictement qu'on avoit fait et qu'on faisoit aux Anglois en Espaigne. Sur quoy luy demandant des particularités, il me la coupa court, se remectant à ce que la Royne auroit peu traicter avec moy, et me le trancha par là, me disant adieu, car il estoit à l'entrée de la chambre; et de vray j'entens que c'est luy qui principalement mect ce feu en teste à la Royne d'Angleterre. Je parlas aussi à maistre Craft, le traictant comme d'amys, qui, j'entens, est de opinion contraire à celle du Conte; mais, comme saige, il ne me respondit guères : aussi cela se fit à la sourde entre salutations, au sortir de la salle de présence.

Voilà le plus substantiel de ce qu'est passé en ceste audience, entre redictes et réplicques, à laquelle j'ay veu évidentement que ceste Reyne venoit armée et prévenue d'une bien mauvaise volonté. Sortant, je dis à Haton, comme en confidence, que je me doubtois fort que le Roy, nostre maistre, à la fin se fascheroit de tant de courtoisies par luy usées, et peu, à mon advis, recognues, et que, sans faulte, si ladicte Royne d'Angleterre prenoit les choses par le chemin qu'elle m'avoit donné à entendre, qu'il ne se pouvoit espérer moins qu'une guerre toute certaine, laquelle ne seroit pas si aysée à appaiser, et que luy, comme personnaige si principal et tant bien veu vers elle, luy debvoit remonstrer vivement combien peu cela luy conviendroit, et pour tous ceulx qui dépendent de sa personne. Il usa des mesmes termes qu'il avoit desjà, me disant que la diversité de Sa Majesté et la religion pouvoit merveilleusement icy et qu'il y avoit de bien estranges humeurs, avec ung langaige que m'ha semblé de catholicque. Enfin, soit que Dieu vueille aveugler les autres ou que soubs son jugement il y ha quelque autre chose de caiché, je vois quasi ceulx-cy résolus à la folie qu'ils ont délibéré.

De Kingston, ce v[e] de febvrier 1576.

(Publié par M. Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 813.)

MMMLXVII.

M. de Champagney à Requesens (Partie en chiffre).

(LONDRES, 7 FÉVRIER 1576.)

Mauvaises dispositions des Anglais.

Monseigneur, Ung bon personnaige, hier soir bien tard m'ayant donné compte particulier combien la maulvaise délibération de ces gens non-seullement est arrestée, mais dois longue main pourjectée, m'a dict entre aultres choses qu'on se fût icy saisy de l'armée de Espaigne, ne fût la grande quantité de navires angloises qui estoient par delà, et qu'ils firent leur myeulx pour la faire rencontrer à ceulx de Flessinghes, lesquels ne peurent estre armés à temps, et que, sans faultes, si aultre abborde icy, ils luy feront une trousse; que désormais ils ne sont plus en intention de caicher la mauvaisté qu'ils ont, rencontrant occasion à propos et advantaige. Bien est vray qu'ils vouldriont bien, pour couverte vers le monde, que nous leur en donnissions quelc'une présentement et qu'il estime que à ce Parlement on concluerat de prendre, pour ceste Royne, ouvertement possession de villes et places rebellées. Il m'a promis que, déans ung jour ou deux, s'il est possible, il m'advertirat encoires d'aultres particularités.

De Londres, ce VIJe de febvrier 1576.

(Publié par M. de Robaulx, *Mém. de Champagney*, p. 359.)

MMMLXVIII.

M. de Champagney à Requesens.

(LONDRES, 9 FÉVRIER 1576.)

Discussions fort vives au Parlement. — Changements dans le Conseil de la reine. — Départ des ambassadeurs français. — Déclaration de la reine quant à son mariage avec le duc d'Alençon. — Communication du comte d'Arundel, qui jouit de peu de crédit. — Le bruit court qu'on a permis aux soldats allemands de tenir des prêches à Valenciennes.

Monseigneur, J'escrivis hier en post-datè d'une mienne en espaignol pour Votre Excellence, touchant la lettre sienne en sa langue, que Corbet apportat à la Royne, ce

que j'en avois encoires entendu, après celle que j'escrivis à Votre Excellence le 28 du passé, à laquelle Votre Excellence m'a fait responce le 5e de ce mois, que j'ai receu naguières, et pour tant je n'en dirai ici davantaige, fors que je supplie Votre Excellence très-humblement vouloir prendre de bonne part le tout; car je penseroy manquer à mon debvoir, si je n'advertissois sans dissimulation, punctuellement, ce que j'ois icy en la sorte qu'ils traitent et preignent nos choses.

Depuis aussi, Votre Excellence aura receu les miennes du 5e de ce mois, par lesquelles elle aura veu en substance quelle ha esté l'audience, que j'ay eu de ceste Royne, et que son intention semble consonner à ce que Milord Burghlé m'avoit déclairé. Depuis on ne m'a sonné mot jusques icy, et je ne m'ay voulu haster de visiter ces seigneurs pour non monstrer anxiété, mesmes, comme la Court n'est icy que dois lundy, et n'y eust que le mardy entre deux jusques à mercredy, que fut hier, auquel commençat ce Parlement, avec ce que je ne me suis guières bien porté, depuis que je suis retourné de Hantoncourt, et n'ay-je laissé d'assentir les humeurs d'icy et de livrer soubs main quelques traictés servans à ma commission, comme sans y penser, dont je sçay que aulcuns d'eulx seront servis, mesmes par Corbet qui m'est suspect, encoires que catholicque, car il est tout au Secrétaire Walsinghem qui est plus que nul aultre ouvertement pour le Prince d'Oranges; et avant hier il me vint visiter, s'enquestant comme j'étois satisfaict de mon audience, partant devers ledit Walsinghem, à ce que lui-mesme me dict.

J'entends qu'en l'assemblée d'hier l'on proposat de la part de ceste Royne que l'on ne voulût traicter fors des points qu'elle feroit mectre en avant, pour non entretenir le temps sans propos, pour ce que Sa Magesté entendoit de ne retenir icy pour ce coup longtemps la compaignie sans l'excuser des frais, d'autant que par après avec plus de loisir elle pensoit les rappeler à choses plus importantes que ne se pouvoient bonnement mectre si tost en taille : à quoy se levat un gentilhomme nommé Pierre Winfort, de Noranton, commençant entre autres choses (après avoir loué la Royne de sa pacifique administration et bonté envers son peuple) à dire qu'il ne seroit raisonnable qu'elle ostat la liberté que appertenoit à ceulx qui venoient au Parlement, de dire au dehors de ce que leur seroit déclairé par la Royne, ce qu'ils jugeoient convenir au bien de l'Estat publicq, autrement que ce seroit abuser le peuple et contrevenir au serment que ceste Royne avoit fait à sa coronation. Sur quoy Mre Haton nomément, puis quelques autres traversarent, et fut dict que Winfort mit par escrit son intention, qui depuis ha esté appréhendé et menné en la Tour: qu'est ung mauvais commencement pour la première session. L'on tient qu'il heust dit davantaige, si on l'heust laissé poursuyvre, et qu'il n'est pas seul en la compagnie, mesme l'ayant voulu seconder ung autre, qu'on dict estre fort favorit de Milord Burglé, qui fut incontinent reprins d'ung du Conseil, qui luy dict, ou qu'il n'avoit entendu Winfort ou que autrement il ne debvoit avoir la volunté saine.

Cependant ces seigneurs Comtes poursuyvent d'oster l'estat de Chancellier à Bacon, comme j'ay escrit, et semble que Milord Burghlé deffie de le pouvoir soustenir, pensant le faire Privisel, si bien luy Burghlé garde des seaulx, sans ce titre, et demeureroit ledit Bacon du Conseil. Ceste praticque n'est nouvelle, car la Royne ha jà pensé une autre fois persuader Bacon à quicter son estat, pour son indisposition, mais il tint bon. Les deux Contes sont ennemis de Burghlé, et pour cela de nouveau faicts amis : ce qu'ils ne furent oncques ; et par là je crains que Susex nous sera astheure contre, comme aulcuns le tiennent pour certain, mais de la Royne d'Angleterre qu'elle bransle et que Cicel Grand-Trésorier d'Angleterre parle astheure contre ce qu'il vouldroit.

La Motte et La Porte sont partis, qui furent encoires au-devant de la Royne, quant elle arriva icy. Elle leur a donné la main à chacun, et quant et quant à l'ambassadeur résident icy, la dernière fois qu'ils furent à Hantoncourt, les asseurant qu'elle détermine se marier de bref avec quelque grand prince, mais qu'elle veult veoir celluy qui la doibt avoir et estre veue de luy, et que à Monsieur d'Alençon elle ne se peult marier qu'il ne soit en paix, et la France : deux conditions dont l'une, pour le hazard d'un refus honteux, mal la entreprendront tels princes qu'elle veult, et la seconde peu apparente si tost, ores qu'elle m'ha donné assez à entendre qu'elle pense qu'en bref la France sera en repos, et à notre compte. Je sçay aussi de bon lieu qu'elle ha dict d'envoyer la Jarretière en bref à leur Roy par quelque personne principale de ce royaulme, qui traictera de sa part pour appoincter les deux frères, et que après, si Mr d'Alençon la veult venir veoir, que celluy-là le pourra guyder, et qu'il sera le bien venu. L'on me dict que les ambassadeurs sont venus si avant qu'ils ont voulu sçavoir du Conte de Licestre s'il n'y avoit promesse entre luy et ceste Royne, et qu'il les hat asseuré de non, ains qu'il tiendroit pour Mr d'Alençon et que lui-mesmes pense de se marier aillieurs. Ores j'entens que les Françoys ont voulu autrefois persuader à ceste Royne de se marier avec ledit Licestre à invitation de l'Évesque de l'Aquila, de qui il fut très-mal prins en secret et jugé que c'estoit un stratagème pour la ruiner : dont depuis elle a toujours eu deffiance du Roy notre maître, et n'a osé possible le faire comme elle heust bien voulu, pensant que de vray on la guectoit à ce pas.

Quelque bon personnaige s'est advancé de ma part vers le Conte de Arondel, que j'ay congnu à Marques, quant on cuydat traicter la paix nostre avec France, et depuis à Sercamp, avec ce que je sçay qu'il y toujours esté affectionné au Roy nostre maître, néantmoins qu'il soit bon Anglois. J'espère aussi le visiter, quand je iray veoir les autres ; car il m'a faict dire qu'il viendra exprès en sa maison lors, mais que j'aille premièrement vers les autres. Il dict que luy, Cicel, le grand-escuyer d'Angleterre, Bacon et le Contrerolleur seuls ont tenu contre la practique qui se menne à présent, sans nommer Susex, et combien que tout le reste du Conseil soit de l'autre costel, si ne pense-il que la Royne d'Angleterre s'y laisse menner, mesmes d'autant qu'on ne parle de leur livrer

Flessinghes. Il dict aussi que ce n'est matière pour en traiter au Parlement, ains que, quant cela fust, on y trouveroit plus de gens pour nous que contre nous. Ce seigneur semble de bonne intention, mais j'entens qu'il n'est d'aulcun crédit. Il dict aussy que Burglé ne m'admit l'aultre jour à le visiter sans préalable licence de la Royne, et qu'il pense bien que les Contes, pour le moings celuy de Licestre, taicheront à ne se laisser treuver. Toutesfoys je ne lairray de mon coustel à faire mes diligences.

La Royne aussi (à ce que j'ai entendu d'autre part) ha dict, sur ce que j'ai traicté avec elle, que, véant la franchise avec laquelle j'avois répliequé à son dire, qu'il luy avoit semblé d'avoir rencontré de rechef l'Évesque de l'Aquila. Cela est ambigu, car du commencement je lui fus bien venu, et depuis elle s'en soula bien fort, comme feront (à ce que j'entens) tous les gens de ceulx qui leur diront leurs vérités. De moy je n'ay de rien excédé mon instruction, ains ay dict, le plus doulcement que j'ai peu, beaucoup de choses, que possible ils treuvent de mauvaise digestion.

De Londres, ce 9e febvrier 1577.

P. S. Je ne puis laisser d'advertir Votre Excellence que icy le bruict est que les Allemans qui sont à Valenciennes, ont demandé au magistrat deux places ou églises, pour y faire leur exercice et pour y tenir leurs presches : ce que l'on soubçonne vient de la correspondence de Taffin, qui a esté à Calais, et de Nicolas de Beaulieu qui y estoit encoires, quant j'en partis. Sur quoy (si ce n'estoit trop grande présumption de vouloir arrester des jugemens de Dieu) je diroy que possible semblables tollérances et blasphèmes ont esté cause des malheurs que nous voyons en France et aux Pays-Bas du temps des guerres entre nos princes, et que ce qu'ha esté permis depuis à ceulx du Duc de Holstain et autres, n'a pas servy à appaiser l'yre divine [1].

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Doc. historiques*, t. XIII, p. 109.)

[1] Morillon écrivait à Granvelle :

« M. de Champaigney at esté chassé par la grande tormente qu'il at faict, jusques deux lieues près de Vlessinghe, et doibs là fut-il rechassé jusques à Calais, dont il a passé oultre, aiant esté rencontré près de Londres où la Royne l'at faict recepvoir magnificquement. Elle n'at rien voulu résouldre sur l'acceptation de la protection d'Hollande et Zéelande, quelque instance que luy en aient faict Saincte-Aldegonde et les députés du Prince et des Estats desdits deux pays, jusques à ce qu'elle l'aurat communicqué aux Estats de son royaulme, que sont convocqués solennellement pour le jour de demain....

» Ledit Sr de Champagney m'at escript que Taffin se tenoit à Calais par la permission du Roy de France, pour tenir la correspondance avec les Hugonots d'Hollande et de par deçà. Mais cela peut bien passer, puisque l'on permect aux prédicateurs hérétiques de faire leurs presches et exercices à Valenchiennes, que n'est pas pour redresser les bourgeois. » (Piot, *Corresp. de Granvelle*, t. VI, p. 4.)

MMMLXIX.

Instructions données à M. de Champagney.

(Anvers, 11 février 1576.)

Indication de divers points à traiter relativement aux différends commerciaux.

Instruction de ce que vous, s[r] de Champaigny, chevalier, gentilhomme de la bouche du Roy, gouverneur et capitaine de la ville d'Anvers, aurez à remonstrer et négocier vers la Royne d'Angleterre sur ce que Sa Majesté Catholicque nous escript présentement.

Premièrement, vous convient sçavoir que le Conseillier Boisschot, à son dernier voyaige vers ladite Royne, a requis que, ensuivant les lettres de Sadite Majesté Catholicque à icelle, qu'il portoit, elle eust à déchasser de ses royaulmes et pays les rebelles de par deçà et nullement souffrir qu'ils y fussent receus, assistés, ny favorisés, ains qu'elle deffendit à ses subjects le commerce d'avecq eulx et les déclairat pour ses ennemis, les persécutant et poursuivant pour tels, dressant quelque esquipaige de mer pour, avecq celluy de Sa Majesté conjoinctement, ruer sur eulx faisants volerie et déprédation en mer, et révocquer ses subjects estant au service desdicts rebelles, comme plus particulièrement est reprins par six articles et ung aultre escript intitulé : *Sommaire*, etc., par ledict de Boisschot, donné à ladite Royne ou à ceulx de son Conseil.

Que, ayant ledict de Boisschot sur la response que ladite Royne auroit sur ce faict donner en date du vij[e] de may dernier passé, requis que ladite response luy fût donnée ultérieure, meilleure et plus ample, ladite Royne auroit par une secunde response qu'elle fit sur ce donner le xxvij[e] de may, dict qu'elle avoit délibéré d'envoyer quelqu'un au Roy Catholicque qui traicteroit avecq Sa Majesté de ce que conviendroict pour la confirmation et amplification de leur mutuelle amitié, et que icelluy satisferoit amplement à Sadite Majesté de toutes choses par ledict de Boisschot requises et dont ne luy estoit donné satisfaction.

Comme aussy, en la mesme conformité, ceulx dudict Conseil auroient déclairé par leur escript du xv[e] dudict may, donné audit de Boisschot en responce d'une sienne lettre du vij[e] du mesme, accusant que leurs subjects seroient mal traictés par les ministres du Roy, principalement en Espaigne, et que pour ce ladite Royne avoit destiné d'y envoyer et que, pouvant icelle entendre que Sa Majesté soit encline pour confirmer

les anciens traictés, continuer et amplier la bénévolence vers elle et ses subjects, comme elle disoit d'estre vers Sa Majesté Catholicque, et les siens, n'y auroit chose que Sa Majesté Réginale ou lesdits siens requirassent, qu'elle ne le fit volontiers et de bon cœur, si avant que aulcunement par amitié et équité faire se poura.

Et jàçoit que ledict de Boisschot y auroit réplicqué et remonstré tant à ladite Royne que à sondict Conseil que pour les offenses qu'ils disoient avoir ouy que à leurs subjects seroient inférées en Espaigne, ny pour la légation destinée vers là, ne se debvoit retarder ce que ledict de Boisschot, de la part de Sa Majesté et suivant les lettres d'icelle, si justement avoit requis, mesmes au respect de ces Pays-Bas, ayants avecq elle lesdicts traictés et accords là où que à elle auroit esté satisfaict par deçà à ce que ladite Royne avoit requis à l'endroict de ceulx qu'elle disoit luy estre rebelles, et en plusieurs aultres choses, sans prétexter semblables délays, ny subterfuges; toutesfois n'auroit ledict de Boisschot sur ce sceu avoir aultre response, sinon que le reste dont il se plaindoict n'estre satisfaict, demeuroit différé jusques au retour d'icelluy que ladite Royne envoyoit audict Espaigne, apparant par ladite responce estant du IIJ^e de juing dernier passé, par où que ledict de Boisschot a esté occasionné de prendre son congé et s'en retourner.

Que néantmoings le gentilhomme Herry Cobban, qui a esté celluy qui de la part de ladite Royne a esté vers le Roy, n'auroit à icelluy riens dict concernant lesdicts poincts et articles de sa part par ledict de Boisschot proposés, ains sur ce interrogué auroit déclairé expressément qu'il n'en avoit eue nulle charge, dont Sa Majesté s'est grandement esmerveillé, et aussy nous icy, le ayant entendu par les lettres de Sadite Majesté, considéré que ladite Royne et ceulx de sondict Conseil le auroient sy asseurément promis audict de Boisschot, non-seulement verbalement, mais aussy par escript, asscavoir par ladite response dudict XXVIIJ^e de may, et les lettres de ladite Royne alors escriptes à Sadite Majesté le portoient assez en conformité.

Ce que a faict résouldre à Sa Majesté d'escripre là dessus à ladite Royne par ses lettres que luy présenterez et vous envoye joinctement pour en poursuivre la bonne et convéniente response.

Déclairant par vous que Sadite Majesté, aiant veu l'escript que ledict de Boisschot a présenté à ladite dame Royne sur lesdicts six poincts le IIIJ^e de may dernier et aultres ensuivans à iceulx, trouve bons et dressés conformément à sa charge et instruction et selon que Sadite Majesté entend iceulx traictés qui sont clairs et exprès, requérant partant que tant en conformité d'iceulx traictés que aussy de la bonne aliance, amitié et voisinance qui debvroit souffire, encores qu'il n'y eust de traictés, elle veulle condescendre à vostredite demande, d'aultant plus qu'elle a tousjours promis que, après avoir entendu la bonne intention et volunté de Sa Majesté par l'envoy de sondict ambassadeur, elle feroit tout ce que par bonne amitié et équité elle polra faire.

Et à ces fins exhiberez de nouveau lediet escript, requérant y avoir la responce conforme à icelluy, remonstrant que sur ceste confidence et asseurance ont esté accordés à ladite Royne, tant en Hispaigne que icy, tous et quelsconques les poincts qu'elle a volu requérir Sa Majesté et nous respectivement par ses ambassadeurs.

Que si elle venoit à vous dire le mesme qu'elle ou ceulx de son Conseil ont aultresfois objecté audict Boisschot, vous vous servirez des mesmes responses et réplicques qu'il a faict, comme verrez par les copies d'iceulx escripts cy-dessous mentionnés et lesdits offices et amitiés depuis suivis.

Que si elle vous disoit quelque chose de la négociation de Cobban et qu'elle n'aura poinct de tout eu la response et satisfaction qu'elle attendoit, vous direz que Sa Majesté nous escript aultrement, assçavoir qu'il seroit retourné fort content et satisfaict de ce qu'il avoit en charge, comme polrez veoir par lesdites lettres.

Et néantmoings entendrez d'elle de quels poincts elle se plainct, non pour entrer en négociation là-dessus, mais à fin que puissions en advertir Sa Majesté, persistant tousjours par vous que ces différens n'ont riens de commun par ensemble et que l'on doibt donner entière satisfaction ausdits articles tant justes et raisonnables.

D'advantaige, vous avons bien voulu advertir que par lesdites lettres de Sa Majesté trouvons, comme aussy verrez-vous, qu'icelle, en signe de vraye amitié qu'il vouloit garder avecq ladite Royne, auroit accordé audict Cobbam de lever la main et séquestre de tous les navires et biens des Anglois, qui estoient détenus en Espaigne en vertu des premiers arrests de l'an LXVIIJ et LXIX, et que partant les propriétaires d'iceulx pouvoient venir pour les recepvoir avecq les chartepartyes qui leur seroient délivrées, sans destourbier, ny aulcune dilation, tenant pour certain que ladite Royne feroit le mesme, tant en cecy comme en tout bon traictement des subjects de Sa Majesté arrivants en Angleterre, en quoy est abbus à cause que tous lesdits navires et biens estans en Espaigne arrestés et détenus sur la main du Roy (que sont spécifiés en deux chartes bipartites par les commissaires de deux costés soubssignés) sont esté estimés et ont esté desduicts et rabbatus sur le cler de ce que estoit deu audict Engleterre aux subjects de Sa Majesté jusques à la somme de plus de xxj^{m} livres sterling, de manière que, veuillants user de ladite relaxation de leursdicts biens en Espaigne, debvroient icy faire prompte restitution desdicts deniers pour ce profités des biens appertenans aux subjects de Sadite Majesté, comme aiant icelle à telle intention accordé ladite relaxation et non aultrement, et ce estre plus que juste et raisonnable.

Et pour ce parlerez de cecy audict Coban et vous enquesterez de son intention et de celle des marchans pour entendre comme ils prétendent en user, et, si mestier est, en porrez aussy tenir propos avecq ladite Royne et son Conseil, affin de faire cesser l'abbus, aussy pour leur monstrer tant plus la bonne et sincère intention de Sa Majesté pour entretenir la vraye amitié et bonne correspondence avecq ladite Royne et avecq

ce d'oster toutes difficultés et querelles entre les subjects de l'ung et l'aultre, sachant que lesdicts Angloys en estiont satisfaicts par le traicté et accord du xxj[e] d'aoust XV[c] LXXIIIJ à Bristol, dont trouverez la copie vers Anthoine de Guaras pour ne l'avoir icy à la main.

Et de ce que sentirez de l'intention, tant desdicts Anglois que de ladite Royne et de son Conseil, nous advertirez pour le faire entendre à Sa Majesté, sans faillir de leur dire que de tout avons avisé Sa Majesté afin qu'il n'y ayt abus, ny forcompte au préjudice de nos marchans.

Faict en Anvers, le xj[e] de febvrier 1576.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre.* Instr., t. I, p. 345.)

MMMLXX.

M. de Champagney à Requesens.

(Londres, 11 février 1576.)

Conférence avec Leicester. — Visite au comte d'Arundel. — Publication d'un arbre généalogique pour établir les droits d'Élisabeth au comté de Hollande. — Audience accordée à l'ambassadeur de France.

Monseigneur, Je viens de vers le Conte de Licestre, où j'ay esté si longtemps que la nuyct m'y ha prins quasi, tant de propos m'hat-il entablé; et le courrier de l'ordinaire (qui doibt obéir à marée) ne me donne loisir pour faire ceste plus longue. Ledit Conte m'avoit mandé ce matin qu'il avoit entendu que j'avois envoyé chez luy, pour le visiter (ce que n'étoit pas vray néantmoings), et que je l'advisasse si je voulois parler à lui à part ou au Conseil. Je lui fis responce que de vray j'avois eu envie de venir rendre mon debvoir en sa maison, et non davantaige; car de cecy et encoires d'autres choses j'apperçois qu'ils vouldroient que je demandasse audience, plus pour entrer en dispute qu'en résolution. Pour cela, il m'assignat les deux heures de cest après-disner, et, s'estant retiré avec moy en une chambre, il me mit en propos et réitérat tout le mesme que les autres, se plaignant du rude traictement qu'on avoit faict aux ambassadeurs de ceste Royne en Espaigne; et bref la substance fut la mesme, fors que avec le loisir j'eus moien de luy répliequer à une infinité de choses et de lui dire ouvertement tout ce que Votre Excellence m'hat apunté de la mauvaise correspondence qu'on hat usé de ce

costel avec nous, et luy ay assez donné à entendre que, si la Royne entreprennoit ce que icy tous monstrent, je pensois certainement que le Roy ne le souffriroit point, et luy déchiffras plusieurs choses, par lesquelles il ha peu comprendre qu'il avoit appareil en notre costel et intention de non souffrir, de quelque prince que ce fût, le garant de nos rebelles. Enfin, ceulx-cy veuillent arruser partout la conduite de nos affaires; et je leur dis qu'ils n'ont raison d'estre parties en ce faict, et beaucoup moings juges. Je vois bien qu'ils vouldroient que j'entrasse en ceste dispute avec eulx ; car le Conte m'ha dict que, quant je vouldrois, j'en pourrois parler avec ceulx du Conseil, et avec la Royne, qui communicqueroit fort familièrement avec moy sur toutes choses. Je dis que j'avois déclaré ma commission à Sa Magesté, et qu'il n'y restoit sinon qu'elle se résolût (s'il luy plaisoit) à deux points, qu'estoit de maintenir les traictés, comme nous faisons, et de nous en asseurer de sorte que nous entendions qu'elle ne veult prester nul confort à nos rebelles, ny le souffrir de ses subjects, comme aussy le commerce de ceulx-là avec eulx. Enfin ils tournent autour du pot, et leur intention se cognoit assez; et, comme il me voulut asseurer que de l'adveu de la Royne il ne se faisoit riens en faveur de nos adversaires, je luy dis que comme doncques c'estoit que Chestre mennoit astheure gens en Hollande, lequel avoit traicté tous ces jours en Court, et que les députés du Prince d'Oranges avoient achapté icy artillerie et chargé publicquement. Je voulois dire que la Royne ne sçavoit rien; mais, comme je l'allois pressant, à la fin il me dit que possible ils avoient voulu faire tout ce que je disois, mais qu'il pensoit qu'on le leur empêcheroit; et, comme je luy dis pourquoy l'on souffroit icy Sainte-Aldegonde et ses complices, il me respondit que je l'avois entendu de la Royne; mais je luy réplicquas que c'estoit une bien maigre couverte et que ceste leur négociation duroit jà tant de sepmaines qu'on ne pouvoit sinon juger combien mal par cecy les traictés s'observoient de la part de sa maîtresse, comme je luy ay parlé fort ouvertement et plus que je n'ay moyen de dire icy; mais je ne sçay combien il vauldrat, car l'inconstance est icy si grande et la mauvaise volunté si évidente que je ne sçay ce que j'en dois arrester. Si le dire doibt servir, on ne leur sçauroit dire plus de ce que j'ai fait, mais je vois qu'ils ne feront chose bonne pour vertu.

J'avois entendu que le Roy de Navarre s'estoit eschappé, et il me l'hat affermé, espérant que cela serviroit à appoincter les choses de France et moy au contraire; c'est leur prétexte, et qu'ils veullent anticiper les Françoys, lesquels sans faulte ils dient se jectront en Hollande et Zélande.

Je visitas après le Conte d'Arondel, mais, pour estre si tard, nous n'heusmes pas grand propos.

Sainte-Aldegonde avoit faict demander audience pour ce jour d'huy, laquelle il n'ha peu avoir, ores qu'il ha esté en Court ce matin avec Walsinghem. Ils veullent publier icy ung arbre de lingnaige, par où ils veullent preuver que Hollande et Zélande appertient à ceste Royne, et Brabant à ung autre seigneur de par deçà.

L'Ambassadeur de France doibt avoir audience lundy, lequel dit qu'ils sont arrivés à son maistre dix mil reyters et six mille Suysses, nouvelle que ne plaira guères à ces gens. Il m'ha fait prier que nous nous deussions rencontrer en quelque part, ce que je n'ay voulu refuser. Si tant est, je tiens que ce sera en la maison de l'Ambassadeur de Portugal, que nous nous verrons.

De Londres, le 11 de febvrier 1576.

(*Archives du Royaume à Bruxelles*, *Doc. historiques*, t. XIII, p. 115.)

MMMLXXI.

Note de la reine d'Angleterre sur les requêtes de M. de Champagney.

(12 février 1576.)

Résumé des trois principales requêtes de Champagney. — Réponses que la reine y a faites. — Justification de sa conduite à l'égard de Marnix.

The somme of the speech that passed between Champagny and Her Majesty at the time of his accesse.

Her Majestie conceaved his message to stand uppon three points :

The first in puttinge her in mynde of the great good will the King His Majesty hath alwaies borne unto her, and the desire he hath to continue in good amitie with her, which appeared as well in the tyme of her late sister by procuring her libertie and other kind and frendlie offices used towards at that time as of late by banishing out of his countres her rebells according to the treaties.

The second in desiring that, whereas certaine of the King His Majesty's rebells, who of late, contrarie to their dutie, have made offer unto diverse princes of such townes and countries as presentlie in their possession, and were by them honorablie refused, were now sent hither from the Prince of Oreng to make like offers unto Her Majestie, that she wold not be abused by ther offers by giving any countenance or assistance unto them, as a thing neither standing with her calling being a prince and monarche, nor with the good amitie that she professeth to beare towardes the King His Majesty in respect of the auncient leagues and treaties that have passed betweene this realme and his dominions.

The last that, whereas Ste-Aldegonde was one of the rebells named in the King's letters, whom he required by virtue of the treaties to be banished owt of this realme, yf att anie tyme either he or any of the rest named in the said lettres should repaire hither, yt wold please her to see execucion hereof, as in honor she was bound.

In answere of theis three points :

Her Majesty, for the first touching the good will, that the King hath alwaies professed to beare towardes her, shewed him that the consideration thereof moved her to use those friendly offices as latelie she hath don as well by sending unto the King himself as to the Commendadour both especiall messages and letters advising him to grow to some good accord with his subjects of Holland and Zeland in respect of the secreate intelligence betweene them and the French King, of which admonition, for that she sawe noe fruict to follow, she had some cause to doubt that it was not frendlie taken by the King as by her meant.

Touching the second that she wold not be abused by th'offres of his rebelles by givinge them mainteynance, she gave him to understand that, as she never thought it honorable to defende rebelles, soe, yf it were true, as she was enformed, that they had submitted themselves and their causes to the King and the States of the Low-Countreys, which was by him not accepted, and they therby forced to throw themselves into the protection of the French, which taking place might indanger the King of the losse of the reste of the Low-Countries, she said it was a matter soe full of perill as it behoved her both in honor and safetie to looke unto, and the rather for that she conceavid that the King and the Commendador both seamed to make noo great doubt of Fraunce, as well in respect of the good amitie betweene them as that they were entertained with civill trouble, by which conceipt she shewed him that the Kinge greatlie be abused for that, yf the matter were rightlie considered, there could be noe soe present waie found out for the removing of their inward troubles as to enter into a forraine warre, especiallie with soe greate advantage as by the said offer might be taken. And therefore yt behoved the King, yf there were noe other staie in the matter than the amitie that he conceaveth to be borne unto him by Fraunce, to looke more deeplie into yt. And farther she shewed him on th'other side that, suppose that Fraunce wold not deale with them or some other forraine princes, and that it weare likelie should overcome them being unsupported, yet, yf it should soe fall out (as it is generallie conceaved) that the King hath an intencion to alter the formes of the government thereby planting garnisons of Spaniards, she sawe that there would follow thereof noe lesse perill and inconvenient to her and to her state then yf it were possessed by the French : a thing that neither she might, nor wold endure.

Touching the last, she did not see how with her honor Ste-Aldegonde, being sent hither with the rest from the Prince to satisfy her aswell touching their dealings with

the French as of the causes for which the colloque at Breda tooke not effect, she should either staie him or send him awaie, as it is supposed by him she was bound by the said treatie [1].

(*Record office, Cal.*, n° 610.)

MMMLXXII.

M. de Champagney à Requesens.

(Londres, 13 février 1576.)

Au moment où Élisabeth allait accepter les propositions des États de Hollande, elle a changé d'avis. — Meilleures dispositions de Leicester. — Entretien avec le comte de Sussex. — Il a été appelé au Conseil où divers propos ont été échangés. — La ligue entre l'Angleterre et la France a été renouvelée. — L'ordre de la Jarretière sera envoyé à Henri III.

Monseigneur, La sepmaine passée, ceste Royne fut en si grand bransle, et les principaulx de son Conseil (qui se rassamblèrent diverses fois avec elle en longues consultations), qu'on ne pensoit autre chose sinon qu'elle se résouldroit à prendre ouvertement la protection de Hollande et Zélande, comme desjà lors je fus adverty de bien bon lieu. Voires me vouloit-on quasi asseurer que jà la conclusion estoit du tout prinse: ce qu'encoires depuis personnes dignes de foy et qui le pouvoient sçavoir, m'ont affermé qu'il n'avoit tenu ci guères que les aulcunes se firent. Je fis toutes les diligences qu'il me fut possible soubs main, comme j'ai escript pour là reouvrir les yeulx à ces gens; ils furent en train pour me faire offrir audience. Dimenche dernier depuis le sabmedy, suyvit ce que j'ay escript du Conte de Lycestre, avec lequel j'eus fort longs propos et de diverses choses. En plusieurs je le satisfis, véant les mauvaises informations qu'on luy avoit donné, car il se monstroit assez appasionné, avec proteste néantmoings que c'estoit pour forme de devises, et non de négociation ce que je luy en disois, car je n'avois charge de rien justiffier, ny autre que celle que j'avois exposé à la Royne, sur laquelle je m'estendis assez pour luy faire entendre les inconvéniens qui pourroient advenir à ce royaulme, s'ils se laissoient icy amuser par les offres de nos rebelles. Je ne sortis pas si tost de sa

[1] Burleigh a inscrit de sa main sur ce document la note suivante: « This was reported by Her Majesty 12 feb. 1576 to the lord Treasurer, the Earle of Leicester and Sussex and Secretary Walsingham. »

maison qu'il retournast en Court où j'entens que, ayant donné compte à la Royne de nos propos, elle se commençat à tourmenter, disant qu'enfin c'estoit bien ce que tousjours elle en avoit aperceu et qu'il pouvoit veoir de ce qu'il avoit entendu de moy, ce que ressortiroit de l'entreprise qu'on luy persuadoit, et que somme on ne luy en parlast plus, car elle ne s'y plongeroit pour chose qui fût; et là se rompit, à ce qu'il semble, toute ceste furie que jusques lors estoit si grande et si chaulde. Cela m'est confermé par les choses que j'ay entendu depuis; car la Royne s'est monstré beaucoup plus allègre, que auparavant estoit fort morne, et ledit Conte parla à quelc'ung lundy, à qui il récitoit nos divises, combien qu'il en monstroit quelque satisfaction. Si luy dict-il que me pensoit meilleur Bourguignon qu'il ne m'avoit trouvé, croy-je, pour ce que je luy justiffias plusieurs choses qu'il condempnoit aux actions du Duc d'Albe et en la conduicte du gouvernement des Pays-Bas, depuis la venue des Espaignols, et que je ne le secondas aux invectives qu'il fit contre eulx, ny aux choses qu'il objectoit à l'Inquisition, laquelle je luy preuvas n'estre aux Pays-Bas, comme il se persuadoit.

D'autre part, le mesme lundi, Acerbo Velutelle, marchant lucquois, qui fait tous les affaires des François et qui ha grand crédit vers ledit Conte, lequel il avoit visité le matin, me vint veoir (ce qu'il n'avoit fait encores) et me comptat la satisfaction que le Conte avoit eu de nos devises, me conseillant d'encheminer mes affaires par son moyen, comme estant celluy qui avoit le plus de crédit et par les mains duquel il failloit enfin que toutes choses passassent; et, discutant de l'estat de ce royaulme, il condescendoit assez en ce que j'avois dit au Conte, reprenant quasi mes mesmes argumens, tellement que cela me fit entendre que le Conte l'avoit envoyé vers moy. Depuis je sçay qu'il retournat le mesme jour vers luy et qu'ils furent ensemble plusieurs heures, où le Conte derechef l'enchargea qu'il fit tant dextrement que je me addressasse à luy, doubtant que je debvois négocier en secret par main tierce, soubçonnant de Milord Burlé pour ce que je n'avois demandé autre audience, luy remectant en avant que, pour avoir voulu négocier du commencement Don Guerrau avec la Royne seulement, et non avec ceulx du Conseil, on veoit comme luy en estoit prins. Ores le Conte est celluy qui a favorisé plus que nul autre l'offre de nos rebelles.

Depuis, l'après-diné du mesme jour, je visitas le Conte de Susex en la maison du Conte de Licestre, où il m'avoit assigné lieu pour cela, absent ledit Licestre, où aussi nous fusmes longuement ensemble; mais je le treuvas beaucoup plus froid et modéré que nulle des personnes que j'ai traicté jusques ores, seigneur accord et de bon discours, qui me semble estre assez bien avec nostre Roy, dont je fis mon prouffit, et non si hayneulx de notre religion que les aultres, lequel reprint bien leurs mesmes brisées, mais non avec telle véhémence et passion, ni ne me parlat oncqnes si ouvertement de l'entreprinse que l'on avoit délibéré, ains seulement me remonstrat assez vivement les inconvéniens que au Roy nostre maitre et à la Royne sa maitresse pourroient advenir,

si les François occupoient la Hollande et Zélande. A quoy il luy fut respondu comme aux aultres. Depuis il s'élargit davantaige sur le désir que sa maitresse avoit de paciffier nos troubles, et que, sur ce que Coban en avoit traicté avec le Roy, ledit Coban avoit heu pour responce que Sa Majesté en escriroit à Votre Excellence, qu'enfin les rebelles se vouloient soubsmectre à toute obéissance, moyennant la seurté de leurs vies et biens, conservation de leurs privilèges et qu'ils ne fussent à l'advenir opprimés des estrangiers, s'estendant en cecy avec quelque chaleur, comme les autres, toutesfois non si débordée, et concluoit que aussi bien l'altération des privilèges au Pays-Bas et la façon de faire des estrangiers ne pourroit estre sinon fort préjudiciable à ce royaulme icy, qui avoit ses pactes et convenances avec les Païs-Bas, comme ils soloient estre régis du passé, et non avec ceulx qui les tenoient présentement occupés et asservis. Je luy dis que, dois le gouvernement de Votre Excellence, les Anglois n'avoient occasion de se plaindre du voisinaige, qu'il n'y avoit nuls priviléges altérés en leur respect, et que les propres pays avoient donné que Sa Majesté avoit esté forcée à embrasser les moiens qu'il avoit suyvy, pour le bien d'iceulx, et comme elle avoit cest avantaige sur autres princes que diverses nations luy estoient subjectes, elle s'en servoit selon leur fidélité et ses besoings; que les Estats des Pays-Bas estoient libres, comme du passé, et qu'ils n'estoient pour se laisser faire aucun tord, comme il cuydoit, aussi que ce n'avoit oncques esté l'intention de Sa Majesté; et, comme il me dit une fois que je y debvois bien penser, et tous ceulx de ce quartier-là, car nous n'estions pas Espaignols, ny leurs subjects, pour les souffrir en ceste sorte, je luy dis qu'il estoit vray et que vraiment nous n'estions vassaulx que du Roy, mais que le debvoir de bon vassallaige requéroit que nous honnorissions ceulx par qui Sa Majesté vouloit que nous fussions gouvernés, pour satisfaire à l'obéissance deue, et qu'en cas que ceulx-là commissent faulte, Sa Majesté estoit si bon et équitable prince qu'il le sçauroit remédier, mais que je m'appercevois qu'ils estoient fort mal informés pardeçà de la conduicte des Pays-Bas par ces gallans qui avec plusieurs bourdes aigrissent toutes choses, et les satisfis en maintes, comme jà le Conte de Licestre, ausquelles je leur monstrois qu'ils avoient esté abbusés; et comme il retournoit toujours sur l'accord que sa maitresse prétendoit, disant qu'elle espéroit réduire les choses de manière que la réputation du Roy seroit conservée et ses subjects ramenés à obéissance, offrant plusieurs choses de la bonne intention d'elle, je luy respondis, suyvant la charge que j'ay de Votre Excellence, et c'est cela à mon advis de quoy ils s'esbahissent, que, ayant esté respondu à Coban ce qu'ils dient, ils n'oyent autres nouvelles à la part de Votre Excellence, de qui ils vouldroient impétrer suspension d'armes, pendant que leur Royne moyenneroit avec le Roy cest appoinctement, ramennant tousjours en avant la doubte qu'ils ont de France; mais surtout je vois qu'il leur grève merveilleusement de debvoir traicter avec Espaignols, car mesme de Votre Excellence ils n'en font mention que la plus sobre qu'ils peuvent;

et dimanche dernier encoires, comme j'étois allé ouïr messe en la maison du Chevalier Giraldy, lequel je n'avois veu depuis l'audience que j'eus de la Royne, il me dict que je ne m'estonnasse du peu de recueil qu'on m'avoit faict, ny de l'aspreté des parolles qu'il entendoit que la Royne avoit usé avec moy, puisque je n'avois esté envoyé que par Votre Excellence; car sans faulte tout cela ne procédoit que du mal contentement qúe la Royne, et signament ses ministres, ont des Espaignols, et pour la liberté que Votre Excellence a usé en la lettre que Corbet a apporté; il me sceut desduire, de l'ung des bouts à l'aultre, pour ce que je faisois semblant de n'en sçavoir rien, tout à propos, et, comme il me dict que elle estoit soubs le cachet de Votre Excellence, je luy respondis que la Royne debvoit recongnoistre tant plus de la sincérité de Votre Excellence et de son affection. Ores j'entens d'aillieurs qu'on a quasi esté pour respondre à Votre Excellence au nom du Conseil et comme à son privé nom, choses que ces gens comme assez arrogans feroient facillement, car desjà je sçay que à Don Guérau ils luy envoièrent ung escrit signé de tout le Conseil bien insolent, et depuis quelques-uns de la compagnie, qui ne s'estoient treuvés à la signature du premier escript, luy envoièrent une forme de deffiance avec parolles de charge, de quoy il m'ha semblé pour mon debvoir que je ne pouvois laisser d'advertir Votre Excellence, afin qu'elle sçaiche quels humeurs courent icy. Quant à moy, pour bon respect (comme j'ai dit) et pour non troubler celluy du publicq avec le particulier, je fais tousjours semblant de ne rien sçavoir de celle lettre, quoique l'on m'en die.

Hier matin, le Conte de Susex me fit dire que la Royne désiroit que je parlasse à son Conseil, auquel je me treuvais le mesme après-disner, conduict par Corbet, qui me vint querre à cest effect. Je y treuvais Milord Burghlé et les deux Contes susdicts, sans plus, et me dirent que la Royne avoit ordonné Walsinghem quant et eulx, mais que, pour sa maladie, il ne s'y estoit peu treuver. Ainsi, estant assis entre nous quatre, Milord Burghlé répétat en latin tous les poincts que j'avois exposé à la Royne, et me respondit de sa part qu'elle avoit tousjours recongneue l'amitié du Roy en son endroit, tant avant son advénement à la coronne, avec la faveur qu'elle luy avoit faict en ses travaulx, comme depuis, et qu'elle avoit tousjours taiché d'y correspondre, comme elle feroit de tout son mieulx à l'advenir, se confiant que le Roy y continueroit, sans se vouloir resouvenir des mauvais offices que les ministres auroient peu faire, touchant le bruit que Votre Excellence avoit entendu des persuasions qu'on usoit en l'endroit de la Royne; qu'elle avoit adverty le Roy que les François aspiroient à occuper la Hollande et Zélande, voires que desjà on estoit sur les capitulations; mais que de son costel elle avoit fait tout office pour en divertir les rebelles et les persuader de retourner à l'obéissance de Sa Magesté, et en somme sur ce point, le mesme que m'avoit dict le Conte de Susex, pour non user de redictes, qu'enfin l'intention de la Royne n'estoit d'occuper les villes du Roy, ny de suborner ses subjects, mais au contraire les faire revenir l'ung

et l'aultre soubs l'autorité de Sa Magesté, et que, pour cela ayant envoié vers le Prince d'Oranges, Ste-Aldegonde et ses compaignons estoient venus icy pour déclairer leur intention, et que cella estoit la cause pour quoy elle les avoit souffert et souffroit en son royaulme, comme jà la Royne m'avoit dict, s'espanchant plus oultre aux conditions et termes qu'ils jugent nécessaires pour leur seurté, lesquelles l'on voyt par ce que j'escripts ci-devant, et que la Royne pensoit que, sur la bonne responce que le Roy avoit donné à Coban, Votre Excellence m'avoit envoyé par deçà. A quoy je luy respondis comme aux autres suyvant mes instructions. Ils treuvèrent fort estrange qu'estant Votre Excellence gouverneur absolut, et si loing du Roy, on luy heust lyé les mains si avant, laquelle pour le moings ils disoient debvroit admettre la suspension d'armes, tant que le Roy ordonnasse ce qu'il y auroit à faire; et vint entre autres choses à dire qu'il seroit étrange que le Roy aymât mieulx le sang de ses subjects que leur réduction, et que ce désespoir, quant ainsi fût, ou bien que Votre Excellence ne voulût admettre à réduction les subjects du Roy, contre sa volunté, les pourroit conduire à tels termes qu'il seroit trop préjudiciable et au Roy et à l'Angleterre aussi, à qui il ne convenoit point que les Pays-Bas fussent soubs autre prince, ny conduicte que comme ils avoient esté du passé, monstrant assez qu'ils pensoient que Votre Excellence, possible, n'auroit voulu seconder la bonne intention que le Roy avoit monstré à Coban. Je demandas si l'on avoit adverty Votre Excellence de ce que Coban avoit rapporté, et qu'il n'y avoit que luy imputer, jusques à ce que l'on sceut ce que le Roy luy auroit ordonné là-dessus; qu'enfin l'année passée Votre Excellence avoit assez monstré combien elle avoit désiré de pacifier par doulceur les choses du Pays-Bas. Sur quoy nous heusmes assez long propos et réplicques, soubs forme de divises, car je leur dis que je n'avois charge quelconque autre que celle que je leur avois déclairé. Milort Burghlé se monstra assez aspre à l'accoustumé sur les mesmes points qu'il avoit autresfois traicté avec moy, parlant des placcarts qu'ils vouloient estre inquisition, de ce que les Espagnols occupoient tout, et qu'enfin l'Angleterre nullement ne les pourroit souffrir seigneurs là, véant qu'on forcluoit totallement le commerce des Anglois en Espaigne, et blassonnèrent beaucoup de choses qui seroient hors de propos et trop longues à réciter, et les responses que je fis, par lesquelles je croy que je ne leur doibs riens. Seullement diray-je qu'ils font compte que les rebelles se veullent soubmectre à tout ce qu'il plaira au Roy de déterminer par l'advis de ses Estats, que sont les mesmes termes que plusieurs fois ils m'ont répété, forcluans les estrangiers comme tousjours, comme de l'occupation de Hollande et Zélande, ils n'en sonnèrent mot, monstrans tousjours que leur maîtresse avoit grand désir de conserver l'amitié qu'elle avoit avec notre Roy, et de la pouvoir provocquer par tous bons offices. Ils prendrent encoires à leur charge de rapporter ce que nous avions communicqué là, tellement que j'attens qu'ils me donneront mon congé bien tost, si Votre Excellence ne me l'envoie, puisque je n'ay plus que faire

icy et que leur but est d'entrer en ceste communication et appoinctement. Je vois que nous les treuverons fort appasionnés, au langaige que je leur veois tenir, interprétant fort mal, comme je leur ay dict, toutes les choses quasi qui se font de nostre costel, desquelles ils admettent la satisfaction difficillement, et au contraire adjoustent foy à toutes les calomnies de nos adversaires, combien que, au point de la Religion, je les ay laissé ung peu plus doulx, leur ayant dict tout absoluement quelle est l'intention du Roy, et qu'on ne le doibt presser de chose tant absurde, laquelle sa conscience n'admectroit nullement; et ores qu'il n'y heust ceste considération tant preignante et irréfragable, la police ne pouvoit consentir aucunement la diversité qu'ils m'avoient voulu louer, soubs couleur de liberté de conscience, que eulx-mesmes n'admettent pas, comme je leur ay dict. Bref, je les ay tous treuvé fort véhémens, si ce n'est le Conte de Susex, lequel encoires en leur compagnie conserve modestie et parle trop plus à propos que Milord Burlé. Voilà ce que j'ai négocié jusques à maintenant avec ces gens; mais, afin que Votre Excellence entende qu'ils ne laissent d'avoir de mauvais respects, et qu'ils se sont retenus à présent, a esté plus de peur que de bonne volonté, je suis adverty de bon lieu que La Motte ha faict ratifier de nouveau à ceste Royne, au respect du Roy de France à présent, la ligue que Monsieur de Montmorency passat avec elle, avec une lettre de la main dudit Roy à part et responce de sa main d'elle, par où le Roy luy promectoit secours contre tous, ores que ce fussent papaux (comme ils dient), et elle de mesme à luy, quant bien ce fust contre les adversaires de l'Église Romaine; et, depuis que j'ay parlé à son Conseil, le Conte de Licestre ha dict à quelc'ung qu'il espéroit que je demeurois satisfaict du bon vouloir de la Royne envers le Roy notre maistre, auquel néantmoings elle n'avoit pas tant d'obligation qu'elle n'eust raison de poiser d'avantaige ce que importoit à son royaulme et à ses subjects, et qu'en effect, si quelque autre prince se vouloit saisir d'Hollande et Zélande, que sans faulte elle le préviendroit, non au préjudice du Roy, mais pour luy garder ses provinces à l'utilité commune, pour les luy remectre entre mains, toutes les fois qu'il vouldroit recevoir ses subjects avec les conditions qui leur appartiennent, et non pour estre soubmis aux Espaignols, lesquels estoient si cruels et dangereulx à leurs voisins, qui avoient excité plus grands tumultes aux Pays-Bas que ceulx que Madame de Parme avoit appaisé par bon moyen et par auctorité du Roy, que les Espaignols ont violé, travaillant leurs voisins à tous costés : langaige assez semblable à celluy que ensemble ils m'ont tenu, avec quelques autres particularités que quelque jour je pourray compter à Votre Excellence.

L'on ha aussi commencé à adviser sur ceulx qu'auront à porter la Jarretière au Roy de France, et ne se résoult-on pas encores si ce serat le Conte de Pembrouck ou celuy de Worster, et, si c'est le second, ils luy donneront Walsinghem et Gosse, capitaine de l'isle de Wyeq, pour compaignie, d'autant qu'il est tenu pour catholique : néantmoings inclinent plus (à ce qu'il semble) audit Conte de Worster, pour ce qu'il est plus prac-

tique et qu'il ha esté en France. Avec ceste ambassade, ils traicteront d'appoincter ces frères, et tacheront, à ce qu'il semble, de persuader au Duc d'Alençon de se faire chief des Huguenots de France, encoires qu'il soit catholicque, pour tourner les armes contre nous, et que, avec ceste occasion, elle se pourra servir de stratagème comme le Conte de Lycestre, si l'appoinctement qu'elle tache de faire entre le Roy nostre maître et ses rebelles, ne succède. Les François heussent bien désiré que le Conte de Lycestre fût allé porter la Jarretière en France, mais il est bien plus fin que de vouloir abandonner l'avantaige qu'il hat icy, avec ce que la Royne ne le luy permectroit jamais. Voilà le peu d'arrest qu'il y a aux choses de ce royaulme, lequel, à ce que je puis comprendre (ayant entendu ce que je leur ay déclaré), ne donnera plus voluntiers occasion à nostre Roy de se ressentir, si ce n'est qu'il soit asseuré de l'assistence de France. Cependant leur mauvaise volunté est telle que je suis certain que soubs mains ils feront le pis qu'ils pourront.

De Londres, ce 15[e] de febvrier 1576.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Doc. historiques*, t. XIII, p. 119.)

MMMLXXIII.

M. de Champagney à Requesens.

(Londres, 16 février 1576.)

Vif désir de Champagney de ne pas voir se prolonger davantage son séjour en Angleterre. — Il sollicitera une nouvelle audience. — Il serait utile de bien préciser ce qui touche l'ambassade de Cobham en Espagne. — Les Anglais parlent avec mépris de leurs compatriotes qui servent les rebelles. — Champagney recommande les intérêts de la ville d'Anvers menacée de la ruine par l'insolence des Allemands.

Monseigneur, Vostre Excellence me fait grand tord, et ce n'est pas aussi suyvant ce qu'elle m'avoit promis, de m'avoir voulu charger de nouveau par la commission qu'elle m'ha envoiée le xii[e] de ce mois; car Vostre Excellence sçait la difficulté que je fis à accepter la première, estant venu aux Pays-Bas pour servir Sa Majesté au gouvernement d'Anvers, par son commandement, sans recherche mienne, et non en autres commissions, ny entremises, là où j'ay fait mon debvoir trop mieulx qu'il n'hat esté interprété jusques à maintenant, et j'eusse fait davantaige si on m'heust donné le

crédit et foy que la raison vouloit, ayant fait si bonne expérience de ce lieu-là et m'estant conduict de sorte (comme j'en veulx bien donner satisfaction) que j'en mériterois meilleure recongnoissance du Roy, meilleurs offices de ses ministres, et non l'envie et calomnie à laquelle de tous costels j'ay veu qu'on ha presté libéralement l'oreille, jusques à rechercher de ma fidélité, laquelle a esté telle que, si elle n'heust esté empeschée par passions de particuliers, et le service du Roy et la mesme ville d'Anvers en heussent mieulx vaillus et vauldroient, en laquelle je n'ay heu que beaucoup de faicheries et de travail pour m'acquicter de mon debvoir, et grands frais et despens, sans qu'on en aye tenu aucune considération, ny moy rapporté nulle satisfaction, ny contentement de tout ce que j'ay fait, sinon de sçavoir en moy-mesmes avec quelle conscience je m'y estois entremis, de laquelle je sçay de pouvoir respondre devant Dieu et devant les hommes, ayant bien mérité du Roy et de la républicque, et non les façons de faire que l'on ha tenu et que l'on tient en mon endroit.

Pour complaire à Vostre Excellence, combien que autresfois je l'ay reffusé au Duc d'Albe, quelque instance qu'il en fit, comme on pourra la tesmoigner à Vostre Excellence, je suis venu icy, sur la parolle d'icelle que c'estoit ung voiaige de trois sepmaines ou d'ung mois au plus, et jà les cinq sepmaines expirent, sans avoir heu que douze cents florins de Vostre Excellence pour l'entreprendre, après tant d'excessives despenses que j'ay soustenu, signament dois qu'elle est aux Pays-Bas, pour la servir. Monseigneur, tels voiaiges ne se font pas, pour les accompaigner, comme il convient, avec semblables misères, et je ne voy nul de ceulx que l'on ha fait venir aux Pays-Bas, pour servir le Roy ou Vostre Excellence, qu'ils le facent sur leur boursse, ains que tous tirent commodité et non dommaige, comme il se voyt par leur accroissement. Davantaige, Sa Majesté nommoit à Vostre Excellence, pour ceste seconde charge, le conseillier Buschout, lequel convenoit mieulx pour cela, qui a traité les choses, par cy-devant, dont il s'agit, et moy je n'ay oncques heu aucune cognoissance de son besongné. Aussi les derniers articles de l'instruction que Vostre Excellence m'envoie, sans faulte je ne les entends point, comme n'estans de mon gibier, ains fait plus propre à gens de longue robbe et de lettre, ou vrayement de comptes; et plusieurs autres choses, soit faulte de l'escripture, ou pour quoy que ce soit, y sont mal intelligibles; plusieurs se remectent à que je les doibs dire de moy, et tant à ma discrétion (qui est trop petite) que, sçaichant combien en autres occasions ha esté calomniée ma bonne volunté, elle me doibt faire craindre, en choses si importantes, les décharges que j'ay veu les grands personnaiges sçavent faire aux despens des moindres. Par ainsi je supplie Vostre Excellence d'envoier ledict Buschot, ou quelc'ung autre mieulx entendu; car, de moy, ce ne sera pas merveille s'il m'advient en cecy (où je n'entendray ce que je feray) comme en toutes les choses ausquelles je me suis entremis sincèrement pour servir Vostre Excellence, véant qu'en nulle je n'ay peu addresser à sa satisfaction,

sinon, au contraire, ay souffert beaucoup de dommaige et calomnies, pour non dire injures.

Puisque la lettre de Sa Majesté pour la Royne, Vostre Excellence l'ha fait remplir de mon nom, sur quoy je suis certain ils ne lairront à faire icy divers discours qu'on peult penser, sans que je les die, je la luy présenteray; car, sans faulte, sans cela, je n'heus accepté le dépesche, et demanderay demain audience, pour faire le mieulx que je pourray, comme j'ay tousjours, pour peu qu'il m'ayt vaillu. Mais sans faulte, bonne ou mauvaise que soit la response, ayant exécuté le peu que je puis, je me retireray sans plus; car, à veoir l'humeur de ces gens, je sçay combien il est hasardeux et mal possible de négocier à satisfaction de Vostre Excellence et de nostre party; et congnoissant comme tousjours ont esté interprétées toutes les choses que j'ay fait à bonne fin (comme j'ay dict) et l'oppinion de quelques-ungs qui sont par delà, je ne doibs pas espérer qu'en cecy rien soit mieulx prins de moy que par le passé, tellement que, comme je l'ay déclairé ouvertement plusieurs fois, je ne désire nulles entremises en ceste saison, comme trop dangereuses, mesmes pour ung homme si peu accord, de si peu d'esprit et tant à la bonne foy que je suis. D'ailleurs, pour chose qui soit, non pas si le Roy me donnoit l'usufruict de l'ung de ses royaulmes, je ne séjournerois en cestuy-cy davantaige, où non-seullement je ne puis avoir l'usaige de la messe journellement, comme j'ay accoustumé ailleurs; mais, quant je l'aurois, pour estre privé de celluy de l'église, je postposeray plustost toutes choses et le contentement de mes supérieurs, que d'y arrester plus. Il s'en treuvera assez d'aultres, de toutes nations, suffisans et plus adroicts, qui auront plus d'estomacq que moy en cecy, avec ce que, dois que je suis en ceste ville, je n'ay heu une heure de santé, néantmoings que, sans avoir égard à celle-là, j'ay fait, comme Vostre Excellence aura veu par mes lettres, tout le debvoir que j'ay peu, et Dieu vueille qu'il ne soit encoires interprété de la vérité avec laquelle j'ay escript les choses, comme du surplus de mes actions! Et afin qu'il n'y ayt forcompte en cecy, j'ay bien voulu escrire ouvertement à Vostre Excellence, avec intention de dépescher courier exprès, pour y donner tel autre ordre que Vostre Excellence treuvera plus à propos.

Cependant, ayant parcouru les dépesches, en premier lieu j'apperçois que Coban a icy donné à entendre bien diversement les choses de ce qu'il les hat negocié là; car tous pensent qu'il ha mis si avant là le fait de l'appoinctement que la Royne prétend entre le Roy et ses rebelles, qu'il n'y restoit sinon ce que Sa Majesté en escriroit à Vostre Excellence, comme icelle pourra avoir recongnu en plusieurs poincts de diverses lettres miennes. Vray est que quelques-ungs m'ont dict que, commençant à parler au Roy de cecy, Sa Majesté luy coupa court, se remectant toutesfois à ce que sus est dict; et c'est sur cela que la Royne et ses ministres excusent et la venue et l'arrest de Sainct-Aldegende avec ses compagnons, comme Vostre Excellence aura entendu, qui sont tant

honnorés que, toutes les fois qu'ils ont audience, Hastinghes (qui fut envoié vers le Prince d'Orange) les vat querre, accompaigne et raccompaigne publicquement, comme si c'estoient des ambassadeurs de quelque grand monarque. Ils furent ouys du Conseil avant-hier. Ores, du discours et propos passés en Espaigne aux audiences dudict Coban, je ne voys aucune mention de l'appoinctement que la Royne prétend. D'autre part, et le Conte de Licestre en sa maison, et depuis là mesmes le Conte de Susecx, et Milord Burghlé au Conseil, se sont bien fort plaings à moy des rudesses usées à leurs Anglois en Espaigne, disant néantmoings que Sa Majesté avoit promis à Coban qu'on useroit en cecy de modération, sans avoir jamais fait semblant de l'escrit que luy ha esté donné, et je le dis signament pour ce qu'ils cryent fort hault qu'on ha prins quelques Anglois là dois naguières, pour s'estre treuvés en leurs batteaux quelques livres de prières qu'ils usent par-deçà, de sorte que je ne tiendrois pour inconvénient qu'on leur donnât copie de la relation qu'est venue d'Espagne de ce que Coban ha proposé et de ce que luy ha esté respondu, ostant seullement l'article où il dict : *y haviendose tratato dello con el peso*, etc., pour ce qu'en celluy-là est venu en chiffre, car aussi bien ne sert-il de rien à la matière, et ceci dis-je pour autant que j'apperçois que Coban ha icy orné son ambassade et possible en ha donné compte bien à revers de ce qu'il aura là négocié, avecq ce que j'ay desjà ouy plaindre aucuns de ce qu'il revint si tost d'Espaigne, ce qu'il semble aussi que la Royne n'auroit pas bien prins, et pour ceste cause il pourroit estre qu'il n'auroit pas fait rapport du traictement qu'on luy ha fait là, car j'en ay ouy ici parler fort diversement et aulx principaulx. Et incidament je diray icy que Milord Burghlé se plaingnit pareillement, quant je fus au Conseil, de quelques batteaux arrestés ou prins en Frise, sur quoy je ne m'arrestas, comme chose qui estoit hors la charge que j'avois. Il fût aussi esté à propos d'avoir la mémoire en anglois, dont en la relation est faicte mention, que Coban donnat à Sa Majesté, ou pour le moings la traduction, ce que je dis en cas qu'elle fût ès mains de Vostre Excellence, puisqu'il me semble comprendre par la lettre du Roy qu'il la doibt avoir envoié à Vostre Excellence. Davantaige en ladite lettre de Sa Majesté il est advis qu'il y ha heu deux audiences, et par la relation susdite il ne se treuve mention que d'hune, et si la deuxième lettre de la Royne, du xxe d'octobre 1575, fut présentée, comme il semble à veoir le contenu de celle-là, à la seconde audience, l'on jugeroit qu'elle fut entièrement à l'effect qu'ils prétendent icy, et sur l'offre que la Royne dit avoir faict pour la pacification des Pays-Bas, à quoy ils adjoustent qu'elle ha adverty le Roy que les rebelles traictoient en France, ce qu'elle veult prévenir ou par une voye ou par aultre. Quant à ce que Vostre Excellence entend qu'on négocie icy au respect de la mainlevée des arrests que Sa Majesté ha commandé l'on fît en Espaigne aux biens des Anglois, sur laquelle Vostre Excellence doibt avoir dépesché en Espaigne, advisant des inconvéniens qu'elle y treuve, je craings que cela pourroit causer icy grande difficulté, avec ce qu'il sera de peu de faict, si les Anglois

sont esté diligens par-delà, actendu que ladite mainlevée ha esté dépeschée dois si longtemps par Sa Majesté; et, pour dire franchement (comme jà est déclairé cy-dessus), je n'entends pas bien ceste matière, avec ce que je craindrois, si instance estoit faicte sur cecy et trop vive sur les excès des pirates qui sont allé aux Indes, que ce ne soit recommencer ung altercas avant avoir bien solidé les choses, lequel donnera occasion aux mauvais esprits de malingner, qui ont envie de troubler l'amitié entre nos princes. Aussi bien la Royne s'excuserat, quant aux pirates, que ce n'est pas de son adveu, tellement que ces deux poincts il m'est advis qu'il les fauldroit traiter plus d'assiette, si on ha délibéré de les mettre en taille, pour en tirer fruict. Bien représenteray-je à la Royne l'excès desdits pirates et en feray plaincte, requerrant que de sa part elle face user diligence pour les rechercher et, s'il semble à Vostre Excellence, on luy donnera derechief copie de la mémoire qu'il semble que Coban doibt avoir apporté par-deçà, où je treuve que la pluspart des forces et larrecins sont advenus avant le dernier traicté passé avec le Duc d'Alve. Aussi l'information me semble bien superficielle pour faire grand besongne là-dessus, et si seroit requise une personne pour cecy particulièrement qui sollicitât et fit debvoir afin qu'on recherchât en ce pays les culpables. Autrement tout se passerat en parolles, sans effect. Le meilleur de tout possible fût esté remectre la détermination de choses semblables et de ce qu'est demeuré irrésolu à le décider par commis, ce que s'heust peu faire plus meurement et seurement pour l'advenir, mesmes s'il est vray (ce qu'il me semble comprendre) que la seconde assemblée se debvoit faire aux Pays-Bas, si je ne m'abbuse. Car je pense qu'on n'ha tenu que la première pardeçà; mais, comme le Roy ha proposé les trois manières pour cecy à Coban, contenues en la relation de ce qu'il ha négocié, je ne voys point que cecy se puisse faire que à leur choix. Et à tant je m'advise d'ung incident que plusieurs m'ont mis en avant qu'il semble aux Anglois qu'il n'y ha rien de résolu encoires, ains que tout est demeuré en suspens, voires que à ce mois de may prochain le terme expire des entrecours, et que c'est cela qui les faict favoriser davantaige les affaires de nos rebelles, avec lesquels ils se vueillent entretenir pour non perdre leur comerce, en cas qu'il faillit de nostre costel, si tant est les Anglois seuls ont proffité de l'accord jusques ores, qui ont peu naviger librement seuls pour Anvers. Je représente (comme je dis) ce qu'il m'ha semblé avoir apperceu, transcourrant les papiers qui me sont esté envoiés, sur quoy il sera bien nécessaire courier exprès et en diligence et advis au plust [tost] sur ces points.

Je veulx aussi advertir que, parlant avec le Conte de Suseex et, si bien je me souvient, avec celuy de Licestre, leur aiant ramantu, entre autres courtoisies usées par Vostre Excellence, celle du renvoy des 400 Anglois avec leurs capitaines, qui furent treuvés entre nos rebelles le mois de may 1574, ils me dirent que Vostre Excellence leur pouvoit faire couper à tous la gorge, et à autant qu'elle en rencontreroit par delà, car telle estoit l'intention de la Royne qu'on les traicte comme ennemis, qui

les avoit rappellé et publié que nul ne deust aller de ce royaulme au service des rebelles, et que ceulx qui y alloient, le faisoient à son desceu, comme vagabonds qu'on ne pouvoit contenir, et que toute l'assistence qu'on leur donne est sans sa volonté et contre son gré, dont il ne fault pas attendre mieulx, ny qu'elle nous paye en tout d'aultre monnoye. Naus voyons aussi journellement embarquer en publicq gens, artillerie et autres provisions de guerre pour les rebelles, comme j'ay dit, dont ils se font ignorans, encoires que, comme je leur ay réplicqué, ores que la Royne ne le sceût, son Conseil ne le peult non sçavoir, car les choses ne sont ici si asseurées qu'ils n'ayent œil aux levées qu'on fait et autres amas d'appareils de guerre, qui seroit encoires une trop grossière simplesse, en quelque saison que ce fût.

Avant finir ceste, je n'ay voulu faillir d'advertir Vostre Excellence, pour non manquer à ce que plus je doibs, que je suis adverty d'Anvers que à la charge de la ville l'on ordonne à cest heure plusieurs commodités pour le Conte Hannibal et ses gens, et choses qui ne furent oncques faictes du temps de mon administration sous le Duc d'Albe, au temps duquel oncques sans faulte les Allemans ne furent si avantaigeux, insolens et oultraigeux, non pas sous le Conte de Lodron, quant il manioit tout absoluement à sa volonté. Cette villle aussi ha souffert tant de surcharges de deux ans peu plus à ceste part qu'elle est bien loing à ce train de se ravoir, ains s'en vat ruynée du tout : que serrat grand interrest par après de Sa Majesté; et ces Allemans, comme ils tirent non-seullement tout à conséquence, mais, ayans la main, ils entrepreignent tout, je doibs, pour non manquer à ma charge et pour en donner compte en tout temps, le représenter à Vostre Excellence afin qn'il luy plaise d'y pourveoir et préveoir l'advenir, et que l'on mecte ordre à l'interrest que les caves du chasteau font aux revenus de la ville.

De Londres, ce xvie de febvrier 1576.

(Publié par M. Gachard, *Corresp. de Philippe II,* t. III, p. 820.)

MMMLXXIV.

M. de Champagney à Requesens.

(Londres, 16 février 1576.)

Propositions faites au nom du comte de Leicester.

Monseigneur, Depuis mes précédentes escriptes cejourd'huy, il est encoires venu vers moy, ce soir, certain personnaige qui avoit été embouché du Conte de Licestre,

lequel me fit de grandes offres de sa part, et que, la religion réservée, en toutes choses que je le vouldrois emploier, je le treuverois prompt et amy, voires que, si je luy voulois mectre en avant quelque expédiens pour la commodité des affaires des Pays-Bas, il me donneroit la parolle de tel qu'il est, afin que je me puisse confier que jamais il n'en seroit faite mention autre que celle qu'il me plairoit, et que luy-mesme subministreroit, comme de soy, les choses que je luy pourrois proposer; qu'il estoit serviteur et affectionné de nostre Roy, comme celuy qui tenoit la vie de sa clémence, mais qu'il vouloit bien que je sceusse qu'il ne pouvoit pas bien croire ceste bonne volunté que je luy avois asseuré de Sa Majesté en son endroict; car, estant assez bien venu vers sa maistresse, à laquelle il estoit aussi fidelle, et ayant receu plusieurs lettres de la main des roix de France et aultres princes, avec tesmoignaige de leur gracieulx vouloir par leurs ministres, il ne pouvoit dire que jamais, de la part de nostre roy, directement ou indirectement, il eust apperceu le plus simple tesmoignaige de bonne volunté; qu'on l'estimoit françois, et possible je l'avois en ceste opinion, mais que me tinsse pour asseuré que oncques il n'avoit mieulx vaillu des François que d'une seulle espée que ce Roy-là luy avoit envoyé, vrayement digne de Roy; que aultres advantaiges oncques il ne les avoit voulu accepter en façon quelconeque; que l'ordre de Sainct-Michiel, il l'avoit receu, malgré luy et la Royne, pour quelques respects, mais qu'enfin je m'asseurasse qu'il estoit bon Anglois, recongnoissant ce qu'il debvoit à nostre Roy, au service duquel il avoit veu mourir devant ses yeulx un sien frère à Saint-Quintin, et qu'il désiroit la bonne correspondance de Sa Majesté avec sa maistresse; que pour cela il feroit perpétuellement tous offices, et qu'en particulier il s'offroit à moy, fût en cecy, fût en autre chose, en mon privé nom, pour les courtoisies qu'il avoit receu de Monsieur d'Arras, lequel il avoit congnu, avant qu'il fût cardinal.

Ces choses, et les précédentes que j'ai escript, me font entendre que sa maistresse se doibt avoir desgousté de ces autres practicques, et qu'il vouldroit avoir l'honneur de ce que se pourroit faire à l'avenir, m'ayant semblé que je ne debvois délaisser d'advertir de cecy, pour tous respects qui se pourroient présenter.

Il excusat aussi le peu de recueil qu'on m'avoit fait, disant le ressentir, mais que je sceusse que toutes choses qui viendroient simplement de Vostre Excellence, à peine seroient icy bien veues, reprennant punctuellement tout ce que par autres j'ay escript de la lettre que Corbet a apporté, et que je pouvois croire que, si quelque honnesteté m'avoit esté usée (qu'il confessoit estre peu), toutesfois que j'entendisse que ce avoit esté pour mon seul respect, et que j'avois peu veoir que chacun de ces seigneurs que j'avois traicté, m'avoient veu voluntiers, ce qu'il asseuroit aussi de la part de la Royne, et que sans faulte j'estois venu fort à propos, et la façon de laquelle j'avois négocié en ung temps si perplex où ils s'estoient rencontrés beaucoup de mauvais offices, avec la

mauvaise satisfaction que chacun d'eulx avoit heu peine pour non se oser eslargir avec moy, en considération de l'estat présent, avec fort longs propos, retournant là que de son costel je congnoistrois, en mon particulier, à toutes preuves, ce qu'il m'offroit.

Qu'est ce que depuis mes dernières est survenu, ayant bien voulu tenir compte de jour à autre de tout ce que s'est passé; car en la variété et façon de ces gens il y a beaucoup à considérer. Il se plaingnoit aussi de Antonio de Guaras, qu'il dit avoir faict très-mauvais offices, comme il leur conste par lettres interceptées et envoyées de France, qu'ils ont encoires, ce que l'autre jour, quant je traitas avec luy, il me dict, sans le nommer toutesfois, et bref, qu'il ne fault point penser que nulle négociation par voye d'Espaignols leur soit acceptée, car ils ont ceste opinion qu'ils n'aspirent que empiéter et troubler toutes choses, encoires hors la volunté de leur Roy.

J'ai remercié sa bonne affection, et dict que je n'avois autre charge que celle que j'avois déclairé, ny occasion de mectre chose aucune en taille davantaige; que de sa bonne volunté en temps et lieu j'en advertirois, et qu'ils avoient tord d'estre tant aigres contre les Espaignols, lesquels je ne pensois fissent chose aucune que pour le service de leur maistre, et que de vray il se disoit icy librement beaucoup de choses, dont quelquesfois on ne pouvoit advertir (ce que néantmoings estoit de besoing), sans y user les termes qu'on y avoit entendu, et que au surplus Vostre Excellence avoit tousjours usé si bonne correspondence avec l'Angleterre, et respecté tant et si avant la Royne et ses subjects qu'il seroit raisonnable le compte se fit des choses qui viennent de sa part, comme le rang que le Roy luy donne et sa bonne volunté et sincérité méritent. Cest-icy, à ce que j'entens, seroit gaignable par courtoisies et dons, que peult beaucoup [1].

De Londres, ce xvi[e] de février 1576.

(Publié par M. Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 824.)

[1] Morillon écrivait à Granvelle :

« J'entends que ledit S[r] de Champaigney est chargé par ses instructions de prétendre l'appréhension et chastoy de nos rebelles que sont là, suivant le traicté faict avec les Anglois l'an 1495; mais il ne pense poinct qu'il s'en face rien, mais au contraire qu'ils feront les fols, pour la grande envie qu'ils ont de rire et eulx se mocquer de nous. Il polroit estre qu'ils s'en repentiront, selon une prognostication d'almanac, qui dit que une dame que demeure soubs Capricorne, s'empatronerat de quelque pays que luy cousterat chier....

» Mons[r] de Champagney n'a pas grande envie de faire long séjour là où il est : touttefois, ad ce que j'ay peult entendre, l'on luy taille de l'ouvraige pour le y tenir plus longtemps qu'il ne pensoit et ne vouldroit. » (Piot, *Correspondance de Granvelle*, t. VI, pp. 9 et 11.)

MMMLXXV.

M. de Champagney à Requesens.

(Londres, 18 et 19 février 1576.)

Audience donnée par la reine d'Angleterre. — Elle insiste sur ses offres de médiation. — Elle affirme qu'elle n'aide point les rebelles; mais il importe, selon son avis, que les Pays-Bas conservent leurs anciens privilèges. — Banquet chez Leicester.

Monseigneur, Ainsi que j'envoias hier au Conte de Suscex pour demander audience, au mesme temps ung gentilhomme sien me vint dire que la Royne avoit commandé à son Conseil de me donner response cest après-disner. Depuis, comme il heust parlé à mon homme, il me mandat dire que la Royne m'attendroit donc pour le temps qu'elle avoit ordonné à son Conseil. Le Conte de Licestre me manda convier le mesme matin pour demain au disner.

Cejourd'huy le seigneur Henry Coban me vint querre à l'heure que je debvois aller en Court, et le Conte de Licestre m'envoiat ung cheval fort bien arnaiché, et quant et quant sa barcque, à laquelle il me fit accompaigner par une paire de gentilshommes siens. Le Conte de Pembroucq me vint recueillir au-dessus des montées du palais et me fit compaignie en la chambre de présence, pendant que le Conte de Suscex advertit la Royne, qui me fit entrer vers elle, après avoir ung petit surattendu, où je fus receu avec ung visaige fort gracieux. Mais, devant me laisser parler, s'excusant du peu de recueil qu'elle m'avoit fait l'autre fois (encoires que pour ma personne je luy fusse fort bien venu en mon privé nom), elle me dict que, à parler franchement, elle avoit entendu, passé plus d'ung mois auparavant, qu'on debvoit envoier quelc'ung pour la braver et menasser, et, cuydant que ce fût moy, elle avoit esté bien esbahye que, aiant esté les miens par cy-devant en ce royaulme si bien veus, je deusse avoir prins semblable charge, qu'elle attendoit plustost d'ung Espaignol, encoires que, quant tout est dict, elle s'en fût ry, avec ce qu'elle avoit encoires heu quelques autres occasions, lesquelles elle me vouloit bien monstrer.

Je luy respondis que je n'en avois heu jusques lors de me plaindre de Sa Majesté, mais que vrayement je pouvois dire autrement astheure, puisque, Sa Majesté ayant congnue l'affection et révérence que les miens avoient porté à ceste coronne, elle avoit receu une si mauvaise impression de moy, sur ung simple rapport, oultre ce que, pour l'affection et bonne volunté que le Roy, nostre maistre, lui portoit, elle pouvoit bien penser que ses ministres et ceulx qu'ils envoieroient, ne debvroient jamais user

envers elle, sinon le respect que le Roy prétendoit, fût tenu en son endroit de tous ses serviteurs. Lors elle dict qu'elle sçavoit bien cependant l'humeur des Espagnols.

Cela se passat ainsi. Après, luy ayant excusé la tardance des lettres de Sa Majesté et dict les causes, je les luy présentas, et elle les receut fort allégrement et les leut, me disant que vrayment astheure (oultre ce qu'elle m'avoit dict à mon particulier) j'estois le plus que très-bien venu, puisque je venois de la part du Roy. Et comme j'eus fait quelques propos du contentement qu'il avoit heu de l'envoy dudict seigneur Henry Coban et du tesmoignage de la bonne volunté de ceste Royne, adjoustant ce que de la part du Roy, nostre maistre, elle pouvoit estimer au réciprocque, avec autres propos les plus convenables que je me sceus adviser, de main à main je vins à parler des articles proposés icy par l'advocat fiscal Boschot, lesquels estoient demeurés sans résolution, et requerrant qu'il pleût à Sa Majesté les faire accomplir selon la réquisition du Roy, jà qu'ils estoient conformes aux traictés, puisque de la part du Roy l'on avoit satisfaict à tout ce que la Royne avoit demandé, le mieulx que l'on avoit peu. Luy présentas quant et quant la copie des articles, poursuyvant que, comme ceulx-là avoient donné occasion à l'envoy du seigneur Henry Coban, néantmoings il avoit monstré les ignorer en Espaigne, sans faire au surplus mention aucune plus particulière de son besongné, me remettant à ce qu'il en avoit peu rapporter. Je touchas aussi le fait des pirates qui sont esté aux Indes, afin qu'elle en fit faire raison, suyvant ce qu'on en avoit dict à Coban en Espaigne, et que d'ores en avant tel ordre fût mis que le semblable n'advint, avec le langaige requis pour accompaigner le tout.

Aux articles elle me respondit qu'elle pensoit que son Conseil y avoit satisfaict, et que, tant et si avant que les traictés la obligeoient, elle les feroit observer, et plus encoires, pour l'amitié qu'elle désiroit monstrer au Roy, nostre maistre. Je luy dis qu'il estoit nécessaire, sous peine de rendre infructueuses leurs confédérations, que cecy fût tellement déterminé et accomply que non-seullement entre Leurs Majestés, mais encoires pour leur postérité, il fût asseuré. Lors elle me dict les trois moiens que le Roy avoit proposé pour en vuyder. Je respondis qu'en chose tant claire il vauldroit mieulx suyvre le premier, pour non donner à penser à ceulx ausquels il ne convenoit qu'il y heust encoires quelque irrésolution entre Leurs Majestés, suyvant en ce et au surplus tant ce que j'ay apprins par mon instruction, que des autres papiers que Vostre Excellence m'hat envoié. Mais, achevant cela, comme je ne passas pas plus oultre, elle me demandat si je ne luy apportois rien sur le plus principal point que Coban avoit traicté en Espaigne : à quoy je luy respondis que je n'avois entendu de là autre chose que ce que je luy avois exposé. Lors elle adjoustat s'il n'y avoit rien donc touchant le Prince d'Oranges et ceulx de Hollande et Zélande. Je luy dis que ouy, bien ce que je pensois Coban desjà luy avoit rapporté, assçavoir : l'estime que le Roy avoit faict (comme de raison) de ce qu'elle n'avoit voulu prester l'oreille aux offres de nos

rebelles, encoires que le Roy n'en heust jamais pensé moings, comme d'une tant bonne alliée et confédérée, et que, encoires que cela n'eust esté, il sçavoit qu'ung cueur tant noble et royal jamais ne vouldroit accepter en sa protection telles gens, ny se valoir par leur moien, contre toute raison. Lors elle me dict qu'il estoit bien vray, mais qu'il seroit plus que temps de procurer remède au grand mal que pourroit venir à la fin de ces gens-là : à quoy elle s'estoit offerte. Je luy dis que de vray elle y pourroit beaucoup ; car, se joingnant à nostre Roy contre ses rebelles et se déclairant leur ennemie, suyvant les traictés et les coustumes des devanciers de Leurs Majestés, qui s'estoient tousjours assistés l'ung l'autre, en peu de temps ces rebelles seroient rangés. A quoy elle commençat à se hausser, disant que à quoy elle s'estoit offerte, c'estoit à moienner leur appointement, et qu'elle treuvoit fort estrange qu'on ne luy respondoit rien en ung cas si urgent et périlleux, et pour les Estats du Roy et pour son royaulme d'elle, d'autant que, si les susdicts recevoient en leurs villes quelque autre potentat, et mesme la France, on pouvoit veoir ce que de cecy pourroit succéder à toutes deux Leurs Majestés et à leurs subjects. Et, comme je voulus commencer à dire que de la France il n'y avoit que doubter, et autres telles raisons, elle me coupat le chemin et me dict que le bien qu'elle vouloit au Roy, estoit grand, mais que son intérest propre et celluy de son peuple la touchoit encoires de plus près, et qu'elle ne vouloit ny les François en ces lieux, ny ung voisinaige si chastoulleux que les Espaignols, qui jà faisoient assez de mauvais recueil à ses subjects en Espaigne, et qu'il ne luy convenoit nullement les avoir du costel de deçà. Je luy demandas si elle avoit de quoy se plaindre d'eulx à présent aux Pays-Bas, et elle me respondit qu'elle ne se vouloit plaindre de soy-mesmes par cy-après, quant ceulx-là, impatronis des Pays-Bas, luy feroient aressentir en ce costel-là leur humeur. Et commençant à s'altérer bien fort et à se desborder, disant que les Pays-Bas, conduicts comme ils soloient par les naturels et avec leurs privilèges, viendroient beaucoup plus à propos au Roy et à elle, et qu'en autre sorte, sans faulte, elle avoit que penser pour elle-mesmes, adjoustant qu'on cuydoit qu'elle n'osoit ou ne pouvoit, mais que si faisoit l'ung et l'autre, et qu'enfin, avec toute l'amitié qu'elle portoit au Roy, qu'on ne pensât pas qu'elle n'heust délibéré de faire ses affaires, pour non faire tord au Roy, car elle ne le prétendoit point, mais au contraire de conserver et celluy du Roy et le propre ; que la désolation de ces provinces-là ne convenoit à nul des deux, et que le sang des subjects, qui désiroient revenir et se ranger à l'obéissance du Roy, n'estoit de nul fruict, quoyque les Espaignols le persuadassent, qui avoient plus de soucy de leur faict que de celluy du Roy, retournant tousjours qu'elle ne vouloit ce voisinaige; et là s'extendit en une infinité de propos fort aigres, sans me donner quasi loisir de réplicque, combien que à tout il luy fût respondu, comme on a veu par mes précédentes j'ay faict aux autres. Tantost elle se plaingnoit du Roy, qui avoit donné autre espérance à Coban, tantost de l'ung, tantost

de l'autre, ne pouvant croire toutesfois que le Roy heust ainsi passé cela avec si peu d'esgard à l'estat présent.

Et me réitérant si de vray il n'estoit venu autre chose d'Espaigne, je luy dis que non pas à ma notice, et que je n'avois non plus de charge. Sur quoy elle me requist diverses fois d'escrire à Vostre Excellence de sa part, pour entendre ce que celle-là en pourroit avoir davantaige. Et, reprenant plusieurs discours des entreprinses et mennées que les Espaignols desseingnoient sur ce royaulme, disoit qu'elle les en garderoit fort bien, et qu'elle aymoit tant ses vassaulx que jamais elle ne souffriroit que estrangiers leur commandassent, non pas François, encoires qu'elle épousât Monsieur d'Alançon. Après me vint à dire qu'on la tenoit pour une simplette, et que Vostre Excellence le luy avoit bien monstré par ses lettres, se soubryant et me disant que le debvois bien sçavoir. Je luy dis qu'il n'y avoit rien de tel aux lettres que je luy avois apporté. « Non vrayement, répliequa-t-elle, car vous estes mieulx advisé. » Et appellant Walsinghem, elle luy demanda les lettres de Vostre Excellence, qui les avoit toutes prestes, celles que Corbet apportat; et les prennant, Sa Majesté me les livrat comme à celluy (disoit-elle) qui les liroit mieulx, tellement que là je vis qu'on y avoit subligné trois divers lieux, avec annotations marginales, dont l'une, je me souviens fort bien, estoit : *El Rey tiene larguas manos;* aux autres deux, comme je n'y voulus arrester, je ne m'en souviens pas bien, mais il me semble que c'estoit une annotation de ses ministres, et l'autre sur le point que *meresciesse la amistad del Rey;* et, cependant que je lisois, autres m'ont dict qu'elle se ryoit avec Walsinghem. Ores la lettre sembloit avoir esté bien estudiée et maniée, selon qu'elle estoit soullée par dehors. Ayant achevé, comme je la luy rendis, elle dict : « Il sera bien que ce Grand-Commandeur treuve ung meilleur secrétaire. » Lors je luy dis que, si elle congnoissoit bien Vostre Excellence, elle luy sçauroit bon gré, et recongnoistroit qu'en luy escrivant ainsi, cela procédoit d'une vraye bonne volunté, et de zèle et affection à son service, mesmes voiant qu'elle escripvoit soubs son nom et caichet : à quoy elle me dit que celluy du Roy n'estoit pas pour s'en servir en telles choses, et aultres petits propos de ceste substance, retournant sur les mauvais offices que faisoient les Espaignols entre princes, les injures qu'ils semoient d'elle, voires gens fort principaulx, et que mesmes Guaras escrivoit ce qu'il lui plaisoit, comme on luy pourroit bien monstrer.

Je luy respondis que l'avantaige des princes, c'est que beaucoup de gens parloient d'eulx, car l'on ne parloit que de gens congnus, et que l'esminence de leur degré faisoit qu'ils estoient plus remarqués que les autres, mais que le dire de particuliers n'avoit que faire avec la volonté et oppinion des princes entre eulx, et que de celle du Roy, nostre maistre, s'il estoit vray ce qu'elle disoit qu'on le sollicitoit tant pour le luy rendre adversaire, des effects elle pouvoit tant plus s'en asseurer, dont je luy

pourrois rendre tesmoignaige, et possible sans aller fort loing, par lequel on pouvoit recongnoistre avec combien de respect et bonne affection il parloit d'elle et de son royaulme, en occasion qu'il ne debvoit jamais penser qu'elle luy fût notifiée. Nonobstant, quoyque je l'addeucisse, elle se plaingnoit tousjours, adjoustant qu'on disoit que c'estoit elle qui fomentoit les rebelles de France et le Prince d'Oranges : sur quoy fit grands seremens que oncques ny les ungs, ny les autres n'avoient mieulx vaillu de son assistence en chose quelconque, mais que, au contraire, elle taichoit d'appaiser les troubles et mectre en tranquilité les autres princes. Sur ceste occasion, je luy dis que de vray l'oppinion estoit publicque en ce qu'elle avoit dict de l'assistence que nos rebelles recevoient, et, si bien je ne voulois pas dire que Sa Majesté la fît, si estoit-il clair qu'ils tiroient de grand argent de ce royaulme, fût par leurs esglises ou autrement, chose qu'elle debvroit empescher, et que journellement il y alloit gens, artillerie et munitions en leur service; que, si Sa Majesté l'ignoroit, comme elle disoit, il n'estoit pas croyable que son Conseil ne le sceût. Et comme elle voulut excuser quant à l'artillerie, je luy dis que publicquement les rebelles l'avoient achapté icy, depuis que je y estois, et en chargoient à veu et sceu de tout le monde journellement; que de mesmes ils embarquoient soldats et passoient navieres aux rebelles; et pour tant je suppliois Sa Majesté qu'elle y mît ordre, pour éviter ce que l'on ne pouvoit laisser de dire et soubçonner de son adveu, car, fût cela ou non, c'estoit contre les traictés.

Elle me dict qu'elle seroit la plus ayse du monde de le descouvrir. Je luy supplias qu'elle en fît faire diligence comme il convenoit pour satisfaire le Roy, nostre maistre, car sans faulte il estoit ainsi. Lors elle me commençat à desguyser le fait, et que quelques seigneurs du pays faisoient faire de l'artillerie qu'ils vendoient aux marchans; que celle-là par après passoit en trafficq. Je luy réplicquas que, comme qu'il fût, ny le commerce, ny aucune commodité ne debvoient sortir d'icy pour nos rebelles, si l'on ne devoit entendre quant et quant que c'estoit les fomenter.

Elle me dict aussi qu'elle avoit fait debvoir pour rechercher les pirates des Indes; que mesmes ung qui y avoit son frère, l'avoit poursuyvy pour le faire chastoier. Je luy dis que ceulx-là estoient mauvais bracs pour faire ceste chasse, mais enfin elle vint là qu'elle pouvoit mal empescher ceulx qui sortoient à autre tiltre, et puis s'armoient en Escosse, en Irlande, en France, en Denamarque et autres endroicts, d'où par après ils exerçoient la piratterie; que pour cela elle avoit ordonné que nulluy ne sortît de ce royaulme, sans donner caution. Je inféras que doncques on se attaichât aux cautions, si les principaulx ne se trouvoient : ce qu'elle admectoit. Et ainsi passâmes, par courtoisies, reproches et altercas, une grande pièce.

Si me partis-je fort accaressé d'elle, m'ayant remercié tant et plus le bon recueil qu'on avoit fait par delà au Conte de Pembroucq, qu'elle appelle son fils, lequel me raccompaignat jusques à la salle de la garde, le Conte de Suscex jusques à la

chambre de présence, le Conte de Licestre jusques à l'antichambre, et Milort Burghlé à la porte de la chambre de la Royne, qui est bien gouteux, et le sieur Coban avec les autres me rammenat céans. Somme toute, l'instance de la Royne fut sur ce qu'elle désire sçavoir de Vostre Excellence si le Roy luy a respondu à l'appoinctement auquel elle se vouldroit entremectre, disant que Sainct-Aldegonde et ses compaignons sont retenus icy attendans à ceste fin; quant non, elle m'at assez déclairé qu'elle est délibérée d'entendre à ses affaires. Bref il est aisé à veoir, avec toutes leurs belles mines, quelle est la volunté et intention de ces gens, laquelle, pour ce qu'il enporte de la bien congnoistre, si on s'en doibt servir, j'ay bien voulu dire ce que plus la peult descouvrir. Elle m'ha remis à demain pour son Conseil : nous oirons ce qu'ils me diront. Cependant j'ay avancé ceste lettre, encoires que je craings qu'elle ne pourrat estre preste pour l'ordinaire, lequel portera tousjours trois autres miennes de ceste sepmaine, lesquelles ne sont allées par courier exprès, pour n'avoir sceu estre prestes plus tost; mais la response le requerroit bien, et brefveté.

De Londres, ce XVIIIe de febvrier 1576.

Nous sommes à présent au XIXe, que le Conte de Licestre m'a faict fort grande chière, avec grand honneur. Avant disner, nous fusmes en sa chambre seuls, où le principal fut m'exhorter à ce qu'on entendît à l'accord des Pays-Bas, professant sur cecy beaucoup de sa bonne volunté qu'il hat au service du Roy, nostre maistre, duquel il recongnoit la vie, et qu'on s'asseure que sa maistresse prétend d'user en cecy de réalité digne de Royne, qui sçait ce à quoy subjects se doivent soubmectre, et l'obéissance et révérence qu'ils doibvent user envers leur prince, laquelle, en tout et partout, elle désire soit conservée entière au Roy, nostre maistre, par les siens, mais qu'il estoit plus à propos de les recevoir à clémence avec ces conditions, que de taicher de les exterminer et opprimer par voyes indirectes.

Je luy dis que la clémence debvoit estre le propre de tous princes, laquelle en toutes choses on avoit peu recongnoistre en nostre Roy, et mesmes l'esté passé, et comme j'avois dit à la Royne, et à ceulx aussi, le Roy, nostre maistre, avoit esté forcé par les excès du Pays-Bas à suivre les moyens desquels il s'estoit servy, et que de vray ceste Royne, à qui cela pouvoit toucher quelquesfois, pouvoit et debvoit congnoistre, autant que nul autre prince, que, si la clémence estoit requise, aussi l'estoit l'auctorité pour contenir les vassaulx au respect deu, sans permectre qu'ils s'osent jouer à la leur vouloir limiter à leur mode, dont par après on venoit à les abbatre et altérer toutes monarchies; que c'estoit ung prétexte applausible, à ce qu'il sembloit, celluy de la religion, entre les ignorans et peu instruicts de ce qu'ils debvoient croire, mais que, si on considéroit bien le but des nouvelles sectes, et spécialement des calvinistes et puritains, desquels il y avoit grand nombre en ce royaulme, l'on enten-

droit que, après avoir fiché le pied, soubs la monstre de zèle, en quelque lieu, de là on treuveroit qu'ils se ourdissoient une domination pour eulx-mesmes.

Il dict que la sévérité aussi en chose de conscience, si excessive qu'elle estoit vers nous, laquelle avoit plus de cruaulté que aultrement, se debvroit modérer, parlant des placcarts, et que, avec l'advis des Estats, on pouvoit traicter ces choses de la religion. Je dis que la nostre ne souffroit que ny le Roy, ny nul séculier s'entremit en ce dernier point; et, quant au premier, qui estoient status, comme il disoit, du Roy et des Estats, je luy demandois pourquoy c'est qu'ils y treuvoient tant à dire, puisqu'en ce Parlement je sçavois qu'ils traictoient d'establir nouvelles peines pour ceulx qui ne suyvroient les ordonnances de la Royne, touchant la religion. Il me dict qu'elles n'estoient pas si sévères que les nostres, et qu'en un peuple si avant mené comme estoit celluy de Hollande et Zélande, si bien il ne vouloit dire où on leur concédât l'exercice, si est-ce que quelque modération, pendant qu'ils estoient encoires imbus de leurs opinions, y seroit bien requise : ce que je notas. Et sur cela nous rompismes la practicque, pour ce que la viande estoit à table.

Le reste du jour s'est passé à veoir les danses, ausquelles Sa Majesté ha assisté et fait sa part avec le Conte susdict. Les divises au surplus n'ont esté que de plaisir, et je ne puis dire autre sinon que j'ay receu de faveur autant qu'on sçauroit penser. Se retirant Sa Majesté, elle me fit entrer en sa chambre, où elle me dict que au plus tost elle désiroit que je parlas à son Conseil, pour prendre conclusion; car l'estat des choses requerroit célérité et brefve résolution. Cela me faict entendre qu'ils me vueillent donner mon congé, puisque je n'ay autre charge à leur goust. Et sur cecy je n'ay voulu laisser de dépescher, puisque, par les lettres en espaignol du Roy à Vostre Excellence, il semble que le principal but de ceste commission seconde que Vostre Excellence m'ha donné, tend principalement à entendre la disposition des humeurs de ce quartier.

(Publié par M. Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 826.)

MMMLXXVI.

Plainte d'un marchand anglais.

(20 février 1576.)

William Cotton se plaint de ce qu'on a saisi certaines marchandises.

(*Record office, Cal.*, n° 621.)

MMMLXXVII.

M. de Champagney à Requesens.

(LONDRES, 21 FÉVRIER 1576.)

Affaire recommandée par l'ambassadeur portugais Giraldi.

Monsieur, Le chevalier Giraldi, Commandeur de l'ordre de Christus en Portugal, qui fait icy les affaires de ce Roy-là, comme ambassadeur, m'ha requis de vouloir addresser à Votre Excellence une sentence rendue en Anvers contre Rodrigo Mendès qu'il n'estoit facteur de Portugal, comme il est nommé en ladite sentence, et par conséquent se plainct bien fort de ce que ceulx de la ville ont dépesché une lettre comme réquisitorialle pour arrester certains biens du Roy de Portugal, luy semblant chose trop outrecuydante pour le respect qu'il prétend debvoir estre tenu à son maistre. Et, combien qu'en ce fait il est juste d'ouyr l'autre partie, si est-ce que à son instance je n'ay peu délaisser d'addresser le tout à Votre Excellence afin qu'icelle soit servie de faire enquester de ceulx d'Anvers que c'est que les ha meu à semblable dépesche, tant pour éviter l'offense dudit Roy (si quelc'ung en y hat) et pour le présent et pour l'advenir, comme aussi afin que je puisse donner satisfaction au dit Chevalier, qui m'ha faict beaucoup de courtoisies et honnestés en ce lieu, en considération de la charge que j'ay heu de Vôtre Excellence pour venir par-deçà.

De Londres, ce 21e de febvrier 1576.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Papiers d'État,* Registre 400, fol. 150.)

MMMLXXVIII.

Requesens à M. de Champagney.

(BRUXELLES, 22 FÉVRIER 1576.)

Il le charge de réclamer, sur les points dont se compose sa mission, une réponse catégorique de la reine d'Angleterre.

Monsieur de Champagny, J'ay, avant mon partement d'Anvers, y receu vos lettres des ve et viie de ce présent mois, auxquelles, pour mon voyage et arrest de quelques

jours à Malines pour le Jubilé, je n'ay sceu vous faire response plus tost que maintenant que je voy vous dire que je m'apperçoy assez de l'altération que la Royne d'Angleterre et ses ministres ont conceu à l'encontre du Roy notre maistre et ses pays pour estre mal informés des affaires et par la persuasion d'aulcuns melveillans. Si ne puis-je comprendre par vosdictes lettres qu'elle ait tenu les propos mentionnés pour sa résolution, ny finale responce, si qu'il samble convenir que requérez et poursuyvez quelque aultre audience pour luy faire nouvelle instance afin de vouloir déclairer (si desjà faict ne l'a) son intention résolue et absolute sur l'entretenement et maintenement des traictés de paix, estroicte alliance et entrecours, luy représentant mesme ce que le Roy luy a déclairé non-seulement par Coban, mais aussy par ses lettres que lui avez dernièrement présenté, que j'ay opinion pour tout finir grandement à l'advancement et résolution de ladicte négociation puisqu'elle a volu faire fondement cy-devant de n'avoir eu lettres de Sa Majesté, tellement que je me persuade (si elle est bien conseillée) que facilement elle ne renoncera à l'amitié de Sadicte Majesté son ancien amy et allié pour soustenir ses subjects rebelles : à quoy userez de toutes persuasions, meslées tant de raisons et bonnes parolles que de droict, regardant de par les propres termes dont sçavez vous adviser et comme j'ay veu par votre lettre avez commencé luy toucher par mots couverts, qu'elle ne se laisse transporter, ny abuser par mauvais conseil tendant à des fins particulières et rien moings que à son bien et de son estat, auquel rien n'est tant propre, ny convenable que l'amitié de Sa Majesté, de laquelle vous esvertuerez la persuader, asseurer ensemble à l'entretenement des traictés susdicts et de tout bon voisinage. En cest j'ay considéré que tout cecy, ensemble touts aultres offices et persuasions au mesme but qui se disent cy-après, se doibvent par vous faire, avant que le Parlement s'achève, pour la divertir de y prendre aultre résolution que ne vouldrions, laquelle une fois prinse et l'acte par elle signé, mal se peult retraicter, et tousjours user de propos doulx pour tant plus la mouvoir à penser à ce faire; que, si, nonobstant tout ce que dessus, ladicte Royne vous donnast quelque response au dehors de votre attente ou aulcunnement ambiguë, la demanderez claire et cathégorique afin que et Sa Majesté et je sçachons comment nous reigler et conduyre ou de maintenir lesdicts traictés ou de nous pourveoir contre ses forces, selon que Dieu en a donné le moyen à Sa Majesté. Si elle vous déclaire estre délibérée d'assister et emprendre la protection desdicts rebelles, demanderez comment ce sera et se elle envoyera gens de guerre pour faire hostilités et invasions sur les pays de Sa Majesté et empescher de recouvrer le sien; que si elle déclairoit qu'elle ne les empeschera à trouver secours en son royaulme de ce qu'ils y ont de besoing, soit de gens, deniers, munitions de guerre, vivres et aultrement, vous demanderez si elle pense avec tout cela observer les traictés et laisser le traficq des subjects les ungs avec les aultres, ou si elle veult rompre le tout; et, selon qu'elle vous respondra, pouvez dire que m'en ferez rapport, mais qu'elle veuille penser s'il seroit

raisonnable de tollérer telles traverses et contreventions des traictés et les dissimuler. Mais, si elle venoit à vous dire qu'elle ne veult rompre avec Sadicte Majesté, ains observer lesdits traictés et faire toutes choses à quoy elle est obligée par iceulx, vous ne fauldrez la requérir de le démonstrer par effect, et à ces fins vous accorder les six poincts mentionnés par les papiers joincts à mes dernières, que j'estime luy avez exhibé. Que si ne le pouvez obtenir, dictes qu'en ferez rapport, et qu'entretant elle veuille donner tel ordre que ne soit faict quelque tort, ny aggraive à Sadicte Majesté par quelque faveur ou secours à ses rebelles, faisant démonstration de vraye et sincère amitié telle qu'il appartient. En tout événement, demanderez si vous pouvez aulcunement obtenir d'avoir sa responce par escript, soit par lettres au Roy, à moy ou aultrement. Et pour ce à ce que aulcuns icy veullent colliger de vos lettres que ledit Coban doibt à son retour avoir faict mauvais offices vers sa maitresse, combien que en Espagne il ait faict démonstration de bon contentement, et qu'il y laissa entendre qu'il espéroit que sadicte maitresse l'auroit pareillement, comme pourrez avoir veu par la relation de ce que a esté traicté avecques luy par delà, qui est allé joinct à ma dernière en espaignol, combien aussy que ait esté fort bien traicté en Espagne et à son partement honoré d'une chaisne de mil escus, il est requis que avec toute la dextérité possible asseuriez quel rapport et offices il peult avoir faict à sondict retour, et en tout événement tant faire que et la Royne et aultres qu'il appartiendra, sçachent la vérité de ce que a esté négocié et traicté avecques luy et le bon traictement que on luy y a faict.

Quant à votre retour, combien que le désire grandement pour le respect de votre charge en Anvers, si ne voy-je que se puist aulcunement faire jusques que ayez ladicte responce absolue de si ou de non, que lors m'en adviserez pour, l'ayant entendu, donner l'ordre convenable à votre retour.

De Bruxelles, le xxii[e] jour de febvrier 1576.

J'ai depuis receu vos lettres des ix[e] et xi[e] de ce présent mois, auxquelles, comme ne contiennent qu'advertences, ne chiet que dire, fors vous remercier votre bonne diligence [1].

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Papiers d'État,* Registre 400, fol. 155.)

[1] Requesens envoie à Philippe II copie de toutes les lettres que Champagney lui a écrites en français, ainsi que de ses réponses; il l'engage à s'en faire rendre compte, parce qu'il y verra l'état dans lequel les choses sont en Angleterre. Il lui envoie aussi copie de trois lettres de Champagney, en espagnol, et d'une lettre, en la même langue, que le Grand-Commandeur lui écrivit en lui faisant parvenir différents papiers relatifs aux négociations de Cobham à Madrid. Il n'a pas compris, parmi ces papiers, ceux que le Roi lui a communiqués pour lui seul; ces derniers n'ont pas non plus été vus en conseil; mais leur contenu et tout ce qui se passe en Angleterre, montrent bien quel mauvais homme doit être ce Cobham, puisque à Madrid il se déclare satisfait de la réponse du Roi, en assurant que sa maîtresse le serait aussi et qu'il a fait auprès d'elle des offices aussi contraires.

(GACHARD, *Correspondance de Philippe II,* t. III, p. 445.)

MMMLXXIX.

M. de Champagney à Requesens.

(LONDRES, 25 FÉVRIER 1576.)

Négociations. — Renseignements divers. — Bon accueil fait par les conseillers d'Élisabeth. — Marnix a témoigné le désir de voir Champagney.

Monseigneur, J'ay passé ceste sepmaine quasi oyseuse et inutile, car le lundy la Royne m'avoit dict je debvroy parler à son Conseil. On ne m'assignat heure, laquelle j'envoïas demander à mylord Burghlé, qui me renvoïat au Conte de Susecx. Le mardy, le Conseil disnat chez celluy qu'ils appellent évesque de Londres, où il me fit convier, mais j'eus à chier d'avoir occasion de m'excuser, encoires que depuis on m'ha dict que ces seigneurs pensoient là négocier avec moy, qui le mesme matin me donnèrent heure pour le mercredy, et lors aux deux de l'après-disner me vint querre pour cela le fils du Trésorier de la Maison Knols, combien qu'en mon chemin la Royne me manda que je les excusasse, car, pour quelque destourbiers survenus, il y auroit mauvais moïen pour ce jour. J'ay faict soubs main enquerre la cause. Ils dient que le Parlement dura tard et que le Conseil ne peult achever si à bonne heure quelques affaires avec la Royne, comm'ils cuydoient. Autres dient que au mesme instant estoit venu ung pacquet de France, lequel on ne publie, tellement qu'on pense qu'il y ha nouvelles qui ne plaisent; mais je n'avère bien ce point. Cela sçay-je que l'ambassadeur résident icy heust une dépesche le matin, sur lequel il fut treuver fort à bonne heure le Conte de Leicester, et me dit l'on qu'il asseure que Monseigneur d'Alançon viendrat veoir ceste Royne avec autres offres. Le jeudy les deux Contes susdits allèrent à l'esbat aux champs, en une maison de Thomas Grueshem, et l'après-disner Saincte-Aldegonde fut au palais, qui n'heust toutesfois audience de la Royne; mais, ayant longtemps attendu en la chambre de présence, alla treuver Walsinghem, et depuis fut avec Milord Burghlé jusques aux dix heures. Véant cecy hier vendredy, j'envoïas vers Milord Burghlé qui m'assignat en sa maison, où il vint du palais l'après-disner. Là je luy dis que je perdoy beaucoup de temps et que, suyvant ce que la Royne m'avoit dict, j'attendoy ce qu'il plairoit au Conseil me dire. Nous heusmes divers propos, signament sur l'appoinctement qu'ils prétendent moïenner par leur maistresse, aux termes que j'ay adverty. Je luy esclaras plusieurs choses et surtout trenchans le point de la religion. Et au surplus je luy dis qu'ils ne debvoient treuver en rien estrange si nostre Roy procuroit par tous moïens que nulle secte ne peust prendre pied, ny s'espancher contre sa religion, en ses

pays, puisque icy ils faisoient le mesme pour ampliffier et aseurer celle que leur Royne leur avoit imposée. Sur cecy nous heusmes plusieurs propos : somme nous vinsmes là que, quant la Royne fût admise à ce qu'elle désiroit, elle debvroit interposer son auctorité au respect des rebelles, comme elle prétendoit que son crédit leur deust valoir vers le Roy, pour leur impétrer sa clémence et leur retrancher, avant toutes choses, ce que seroit absurde et esloingné de ce qu'elle sçavoit que nostre Roy prétendoit, si elle vouloit monstrer son bon zèle envers celluy-là et se résouldre à se joindre avec luy pour les ranger, s'ils ne se accommodoient au debvoir, obéissance et submission qui leur appertenoit, voires le leur déclairer avant coup, observant l'auctorité de Sa Majesté et la dignité de celle-là ; car le mesme qu'elle voit chez les aultres, possible que quelquesfois pourroit advenir en sa maison, et lors elle seroit autant respectable vers tous, s'estans entremise avec ceste sincérité, comme le contraire seroit si elle monstroit plus de faveur à des rebelles que respect à ung si grand roy que le nostre, amy et confédéré sien dois tant de siècles, oultre ce que tout son travail seroit en vain. Cecy se passat comme en devises pour assentir son humeur. Il me consentit en tout, revenant aux termes que le Conte de Leicester me tint et que, pendant que par les évesques et pasteurs debvoirs seroient faicts pour ramener en la religion du Roy ceulx qui estoient tant imbus de ceste autre oppinion, il conviendroit modérer la rigueur en leur respect, moïennant qu'ils ne fissent scandale, considéré que leur multitude estoit si grand. Je ne luy dis là-dessus autre, fors qu'il s'asseurat que nostre roy aymoit ses peuples et désiroit leur réduction singulièrement, mais qu'enfin il n'obmectroit aucune diligence pour empescher, en ses pays, ce que j'avois promis. Après il dict qu'il fauldroit aussi que ces gens fussent asseurés qu'ils ne seroient oprimés, quant ils seroient retournés de bonne foy. Sur cela je ne voulus aussi dire autre, fors qu'il estoit évident que les désordres des Pays-Bas avoient forcé Sa Majesté à se servir des moïens les plus asseurés qu'il avoit heu, où toutes choses estoient si perplexes et doubteuses, comme jà autrefois ils m'avoyent ouy. Tout cecy fut déclairant tousjours que je ne sçavoy que Vostre Excellence heust aucune charge du Roy, ny autre ordre que ce que j'ay entendu de Vostre Excellence, mais ils soupçonnent que Vostre Excellence ne peult entendre à l'appoinctement d'aultant qu'il n'est possible que le Roy ne luy en aye escript, qui hat ouvertement dit à Coban qu'il ordonneroit que Vostre Excellence ouyt la Royne d'Angleterre, encoires qu'il fust auparavant délibéré de n'admectre plus à aulcunes conditions ses rebelles, imputant aux gens de guerre espaignols que pour prouffit particulier ils taschent d'entretenir la guerre. A tout il luy ha esté respondu et donné bien à entendre que, s'ils se meslent de nostre guerre, qu'ils s'en repentiront à loisir, avec assez vifs arguments monstrant le peu que nous craignons des François, ores qu'ils s'accordassent pour cela : ce que toutesfois, comme je leur ay montré, est impossible. Au surplus, je comprens qu'ils envoieront vers Vostre Excellence, aux fins que j'ay escrit, et pense-

t-on que ce sera le Chevalier Henry Coban, qui ha esté en Espaigne. Quant aux articles de l'advocat fiscal, il dict qu'il n'avoit esté besoing en donner charge à Coban, quant il alla en Espaigne, pour ce qu'il tenoit qu'on avoit assez satisfaict icy aux argumens dudict advocat fiscal : ce que je ne luy ay passé, ains réplicqué, suyvant ce que j'ay peu comprendre des escripts qui m'ont été obscurs, lesquels aussi je tiens ne m'avoir esté envoïés tous, ains me mancque le traicté de l'an XXIX illecques allégué, et me semble qu'ils nous remectront aux députés, second moïen offert par le Roy et que le Roy nostre sire désiroit plustost que le troisième. Je tiens au surplus qu'ils me donneront mon congé, en quoy ils me feront grande faveur, puisque ny ma santé, ny ma conscience ne me suffient icy à repos, quoyque ces gens à présent me sont fort courtois et se monstrent fort doulx et appaissés (Dieu doint qu'il dure !). Si m'ha-l'on asseuré qu'ils ont faict désembarquer plusieurs de ceulx qui alloient servir à nos ennemis et en grand nombre, lesquels dient partout que celuy que le Roy Catholicque ha envoié icy, en est cause. Aussi sçay-je que les commis du Prince d'Oranges sont fort musars et qu'ils se sont plaings que je leur fais dur contrecare que j'ay changé entièrement ces gens. L'ambassadeur mesmes de France en ha la puce en l'oreille, avec qui je compteray, à mon retour, comme je me suis conduict. Sainct-Aldegonde aussi ha mis en avant à quelc'ung qu'il voudroit bien parler à moy, mais qu'il n'ose pour non mectre umbre aux Anglois, et qu'il ne sçait comm'il me seroit venu. S'il continue, j'espère avec l'ayde de Dieu m'y conduire de sorte que Vostre Excellence en debvrat avoir satisfaction.

De Londres, ce xxve de febvrier 1576.

Les Contes sont retournés ce soir, tellement que j'espère au plus tard après-demain ils m'appelleront au Conseil ou vers la Royne. A cest instant j'ay eu aussy response d'ung seigneur principal du Conseil, qui tient correspondence en secret avec moy. Je l'avoye faict prier de m'advertir pourquoy je fus contremandé mercredy. Il me mande que l'on avoit délibéré d'entendre à ceulx du Prince d'Oranges, comme ils vouldroient que la Royne demanda à nostre Roy d'appaiser leurs affaires, et sur cela ils avoyent esté en diverses opinions, mesmes que aux quatre nommés pour traicter avec moy on vouloit adjouster le Conte de Arondelle, chancellier, et le Conte de Linton, admiral. Depuis on hat advisé qu'il ne failloit faire esgaulx les serviteurs au maistre, ains que la Royne demanda à ceulx du Prince s'ils vouloient remectre à elle qu'elle procurât vers Sa Majesté Catholicque leur appoinctement, sans leur conditionner aultre chose, et que à cela enfin ils se sont soubmis. Il me mande aussy que je m'asseure que Cecil, Grand-Trésorier d'Angleterre, s'y est déporté fort sincèrement et que maintenant, entre les quatre seuls qui sont ordonnés à traicter avec moy, dont Walsinghen doibt estre, on me donnera responce, et qu'on envoyera vers Vostre Excellence, et possible de rechief vers le Roy, pour conclure ceste réconciliation : qu'est astheure tout ce que on a à cœur de ce costel-icy.

(Publié par M. de Robaulx, *Mém. de Champagney*, p. 368.)

MMMLXXX.

M. de Champagney à Requesens.

(Londres, 25 février 1576.)

Différends commerciaux.

Monseigneur, Le Conseil de ceste Royne m'hat envoié à cest après-disner ceste requeste et ces articles par le Juge de l'Admiral, me requerrant que j'en deusse escrire à Votre Excellence et luy addresser le tout pour y faire pourveoir. Ce sont plainctes des foules faictes à leurs batteaux, tant en Espagne que aux Pays-Bas. Mesmes la requeste est pour un arrest faict en Frise, duquel les notres me dient que, nonobstant qu'ils ont eu lettres de Votre Excellence, ils n'en ont peu obtenir main levée, au contraire qu'on les menasse, s'ils en font ultérieure poursuytte vers Votre Excellence, laquelle, s'il luy plaict, sera servie d'y faire tenir l'esgard qu'elle treuvera convenir.

De Londres, ce xxv[e] de febvrier 1576.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Papiers d'État,* Registre 400, fol. 159.)

MMMLXXXI.

Les députés des États de Hollande aux membres du Conseil.

(26 février 1576.)

Examen de divers points soulevés par l'offre de médiation de la reine d'Angleterre. — Aucune négociation n'est possible sans une suspension d'armes. — Si la reine d'Angleterre ne consent pas à les aider, qu'elle leur permette du moins de chercher ailleurs le secours qui leur est indispensable.

Illustres ac generosi Domini,

Quod ea quæ ad afflictæ nostræ patriæ salutem ac tranquillitatem videntur pertinere, Serenissima Reginæ Majestas tanto studio et tam pia sollicitudine procurat, non possumus non summi beneficii loco ducere, eoque nomine illique maximas, quantaque maxima possumus animi submissione, gratias agere.

Quoniam vero Serenissimæ ejus Majestatis nomine a Dominis Consiliariis nuper fuit nobis propositum, ecquid ex re et usu nostro censeremus fore si Regina cum nostris adversariis pacis pactionem et quidem his conditionibus pertractaret, ut, nimirum cessante et antiquata edictorum de religione sævitia, tacite nobis ac dissimulanter conscientiæ libertas a Rege sine ulla publica authoritate comprobationeve permitteretur et, in præsidiis relicta nonnulla Hispanorum militum parte, reliqua pars ex Belgio revocaretur, putavimus nostri esse officii, breviter quod sentiremus scripto respondere, nullam plane nobis viam aut rationem apparere qua firma ulla et tuta inter nos nostrosque adversarios pax constitui possit.

Nam, etsi nobis pace quidem nihil potest esse optabilius, nihilque magis salutare, ut ab illa tamen tanquam a fucata et insidiosa futura vehementer nobis metuamus, faciunt adversariorum religio, natura, studia, consilia, actionesque omnes ac conjecturæ, rationes et varia denique rerum anteactarum exempla, neque adeo quidem ut, nisi cum nostra internecione atque exitio eam iniri haud posse persuasum habemus, satis nimirum, superque usitata adversariorum perfidia edocti, monitique ne credulitate seu facilitate nostra cum stultitiæ ad eumdem lapidem impingentis existimationem, tum justas ac diras totius nostræ posteritatis in fœdam servitutem redactæ execrationes nobis accersamus. Quando tamen Serenissima Regia Majestas eo nos honore beneficioque dignatur ut suam malit in paciscenda ac pertractanda pace operam atque authoritatem commodare quod ad nostra postulata annuere aut diserte respondere, nos quidem non modo ejus judicium non reformidamus, sed quod possumus etiam obnixissime obsecramus ut se toti huic negotio tanquam arbitram dignetur interponere, et quæ in postrema illa tractatione postulata Commendatori ejusque delegatis exhibuimus, ad judicii sui ac prudentiæ pietatisque normam revocare, atque aperte proloqui ecquid a nobis inique aut intemperanter postulatum fuerit, ecquid non etiam cum summa æquitate, modestia et debita erga Regem observantia.

Et si nos senserit nisi quod justum esset nihil poposcisse, obtestamur supplices ut, semel abruptis hisce moris et cunctationibus neque ad regiam dignitatem, neque ad gravitatem causæ accomodis et nobis certe nostræque patriæ admodum perniciosis, de re universa tandem aliquando statuat quod, et gloriæ Christi (a quo sceptrum hoc augustissimum accepit) et universi orbis Christiani saluti, et vero etiam hujus ipsius regni tranquillitati ac perpetuæ securitati quam maxime erit oportunum, memor scilicet sese pro sua singulari benignitate atque clementia nuper affirmatis testatam esse nulla se nos cunctatione velle diu remorari, sed clara ac diserta responsione voluntatem suam primo quoque tempore declarare propterea quod sibi liquere assereret multo se nobis plus damni et ærumnarum protractione temporis quam nostrorum postulatorum comprobatione emolumenti aut fructus posse afferre.

Sin autem, rerum anteactarum nulla habita ratione, Serenissima ejus Majestatis ad

novas pacis conditiones proponendas pactionesque ineundas animum plane obfirmavit, seque omnino pacem componere pose arbitratur, neque nos profecto tam sanctis ejus studiis remoram injiciemus cum nihil nobis merito debeat bona pace esse gratius atque jucundius, sed potius totos nos ejus fidei, arbitrio atque potestati committemus, modo ut pro ingenita sibi pietate atque clementia, nostræ nostrorumque saluti atque incolumitati et nostrarum conscientiarum ad normam verbi divini compositarum integritati, rite atque indubitata sponsione cavere non dedignetur.

Atque interea, dum hæe pertractantur, facultatem nobis ac modum suppeditet quibus ingruentem hostium vim tantisper propulsemus, donec ejus Majestatis vel sapientia et fide pacem optatam vel armis ac defensione æquabilem ac justam libertatem consequamur. Quod si nobis rite caverit, jam inde totos nos atque universam nostram patriam ejus fidei ac tutelæ submittemus, Deumque pro ejus incolumitate et auspicata regni gubernatione, quamdiu vivemus, deprecabimur.

Sin autem ejusdem cautionem suis rationibus censuerit minus esse oportunam, rogamus supplices et per summum illius regum omnium Regis ac Domini sacratum nomen obtestamur ne Sua Majestas posthac ad extremam nostram perniciem et ad gravissimos ac prope intollerabiles sumptus diutius suspensos atque animi ambiguos nos detineat, sed aperte declarata sua voluntate nostræ nos libertati [providere] permittat, benigneque patiatur ut quibus poterimus modis ac consiliis afflictam nostram ac laborantem patriam ab hostium vi et crudelitate in eam asserere libertatem, quam et Dei lex et jura ipsa civilia atque municipalia permittunt.

Dignetur que nihilominus nos Serenissima ejus Majestas, nostramque causam omnem quæ certe piis omnibus est communis, quanta maxima poterit animi propensione, benignitate atque clementia prosequi ac fovere : quo nos, nostrasque fortunas et facultates sibi ad perpetuum obsequium et observantiam devinciat[1].

(*Archives d'Hatfield; British Museum, Galba,* C. V, n° 38.)

[1] La plupart des conseillers d'Élisabeth jugeaient imprudent de rompre avec le roi d'Espagne; mais ils pensaient qu'il etait utile de secourir secrètement le prince d'Orange contre les Espagnols.

Néanmoins, il y avait en Angleterre un parti puissant qui eût été d'avis d'agir ouvertement et de prendre en main la cause de la religion, telle que l'avait définie la Réforme, contre ses plus redoutables ennemis.

Dans les premiers jours de mars 1576, on promena en Hollande de ville en ville six cents hommes qui avaient débarqué à Dordrecht : on voulait faire croire aux populations que la reine d'Angleterre avait pris la résolution de se déclarer publiquement en faveur des Gueux.

MMMLXXXII.

M. de Champagney à Requesens.

(Londres, 28 février 1576.)

Suite des négociations. — Champagney désire retourner aux Pays-Bas; il rappelle les services qu'il y a rendus. — Entretien avec Christophe Hatton.

Monseigneur, J'ay receu ce jourd'huy celles de Vostre Excellence, du xxiie de ce mois, ausquelles je pense avoir satisfaict par tout, comme Vostre Excellence verrat et ce qu'en diverses précédentes j'ay escript, tant de la seconde audience que j'ay heu, que de ce que depuis j'ay comprins des propos d'aucuns des ministres et de ce que j'ay assentu d'eulx par main tierce, si comme ils sont délibérés, à ce qu'il semble, de me donner leur finale response sur l'une et l'autre charge que j'ay heu premièrement de Vostre Excellence, et depuis parce qu'elle m'ha commis, suyvant les lettres de Sa Majesté; d'où j'entens qu'ils remecteront tout à sçavoir si Vostre Excellence ha charge d'admectre ceste Royne à réconcillier les rebelles et que pour cela ils envoieront vers icelle quelc'ung, soit Coban ou autre. Icy Coban ha dict, clèrement et à moy-mesmes, que le Roy s'en contente et qu'il luy ha dict qu'il escriroit à Vostre Excellence là-dessus; et de là, à leur advis, deppend le tout et ce qu'ils pourroient respondre aux articles de Boschot et ce qu'ils délibéreront de faire à l'advenir. Coban ne se plainct, ny de la libéralité du Roy, ny de ce qu'il hat entendu de luy; mais il m'a dict divers propos du Duc d'Albe, de Çayas et d'aultres qui sont là, lesquels ceux-ci interprètent à pis qu'ils peuvent et se persuadent, pour parler clairement, que les Espaignols veulent changer toute sorte de conduicte aux Pays-Bas et s'en impatroner, d'où par après ils font conséquence, par lettres interceptées et aultres propos qu'ils ont entendu, que l'on prétend aussy sur ce royaulme, tellement qu'ils infèrent que si bien ils se sçauront deffendre, néantmoins qu'estans les choses altérées au Pays-Bas, ce royaulme-icy, et pour le commerce et pour sa seurté, ne peult délaisser d'en avoir du travail, ce que manifestement ils dient qu'ils peuvent empescher, et la Royne mesme me l'a dict clairement ainsy, et que quant elle ne vouldroit prévenir cecy, qui néantmoings ne désire sinon conserver le mesme voisinaige et en la mesme forme que du passé avec le Roy et ses subjects du Pays-Bas, et non avec les Espaignols, que ceulx mesmes de Hollande et Zélande plus tost se soubsmectroient à qui que ce fust, que de vouloir se remettre soubs lesdicts Espaignols, tellement que, s'estans jà offerts aux François, desquels elle voyt combien elle debvroit redoubter la puissance, qui s'accroistroit tant en son préjudice, qu'elle est obligée d'y

penser pour soy, en cas que le Roy ne veult qu'elle s'employe pour le bénéfice de luy-mesmes, car elle voit qu'enfin ces villes-là plustost veuillent abandonner la subjection, à quelque condition que ce soit, que d'y demeurer, pour estre comme sus est dict, néantmoins qu'ils professent que ce sera à leur regret, s'ils doibvent changer leur prince, et que, si bien il y ha des meschans qui ne s'en soucieroient guière, si est-ce que la plus-part tient ce langaige. Vostre Excellence doit estre servie interpréter bien ce que j'en dis sy clairement; car je penserois faire faulte à ma propre conscience, si je desguysois ce qu'il me semble qu'il importe tant qu'on entende bien des humeurs de ce costel. Aussi Vostre Excellence peult avoir veu ce que leur ha esté respondu, encoires que ce hat esté mille fois plus et plus preignantement, comme je pourray dire quelque jour, car ce ne seroit jamais faict, qui vouldroit tout escrire. Enfin je comprens qu'ils ne me vouldront donner autre responce si ce n'est que pour non monstrer de rejecter entiè-rement tout ce que j'ay eu de commission de la part du Roy. La Royne d'Angleterre acceptera possible que l'on détermine par commission les six articles de Boischot. Quant au fait des Indes, j'ay déjà escrit ce qu'elle m'en hat respondu. Touchant les arrests, j'ay aussy mandé les inconvéniens, si on leur mect scrupule sur la main levée qu'on ha faict en Espaigne. Le mesme semble à Antonio de Guaras, oultre ce que c'est une matière que je ne puis traicter; car sans faulte je ne l'entends point, et en laquelle je ferois plus de faultes que de bons offices. Antonio de Guaras dict aussi que l'action à chascun auroit esté réservée pour l'advenir, en cas de forcompte, tellement qu'il est superflu non-seullement dangereux, mais d'esmouvoir ceste practique où les choses sont si chastouilleuses. Au surplus la Royne d'Angleterre, ny ceulx de ceste Court ne font plus semblant, depuis quelques jours ençà, comme j'ay jà escript, de vouloir prendre la protection de Hollande et Zélande, ains dict qu'elle ne le fera jamais contre le Roy; et quant, à l'assistence qu'ils tirent de ce royaulme, j'ay jà mandé qu'elle faict semblant n'en sçavoir rien, s'offrant de l'empescher si tel se treuve, mais je ne croy pas que elle le face, et que ce que plus empesche nos adversaires à tirer grand ayde de ce royaulme, c'est la faulte d'argent avec laquelle ils se treuvent, qui retient encoires icy Chester pour le présent. Du Parlement il n'y a que craindre, à ce que je puis comprendre. J'ay jà adverty, ny n'en puis entendre autre chose, jusques à cest heure, des autres menutés qui appartiennent à ce royaulme : par-ci par-là, j'en ay dict quelque chose, mais il m'est advis que je n'ay que faire de m'y amuser, s'il n'y ha chose que directement nous concerne, avec ce que je sçay : Antonio de Guaras (comme plus practique) ne lairra d'en donner compte. Hier Maistre Haton me vint visiter, le langaige duquel fut en partie de la mesme substance que j'ay dict cy-devant. Vray est qu'il me priat que je voulusse assister la Royne à ceste bonne œuvre qu'elle prétend faire, m'offrant que, fût à part avec elle, ou ensemble avec son Conseil, ou le Conseil seul, je pourrois communicquer comm'il me plairoit plus à ma satisfaction et seurté;

mais, comme je luy respondis, cela ne touche rien à la charge que j'ay icy et que nonseullement je ne m'en puis mesler, mais que, quant le Roy ou Vostre Excellence me vouldroient encharger de chose de si grand poix, que je ne me sentirois suffisant pour l'entreprendre, aussi ne le ferois-je jamais pour les jalousies et inconvéniens que je y apperçois; et de vray, si je m'en suis meslé quelquesfois, ce hat esté, et Dieu le sçait, avec ung bien bon zèle; mais depuis j'ay recognu qu'il n'estoit pas accompaigné de la saigesse et bon advis qui sont requis en ce monde présent. Cependant toutesfois j'ay bien volu ouvrir les oreilles et entrer en quelques discours, desquels j'ay sacqué ce que sçait Vostre Excellence et de quoy d'aultres plus accors, s'il samble bon, pourront faire leur prouffit et peult-estre du publicq. Au surplus, estant les choses en ces termes, je ne voy point pour quoy j'ay à arrester icy davantaige, quant ils m'auront respondu, ny comme je le peusse faire encoires, quand je vouldrois, mesmes s'ils veuillent envoïer vers Vostre Excellence et choisir des moyens que le Roy a offert à la Royne pour déterminer les articles de Boisschot. Et, combien que je n'ay laissé de demander response par escript pour pouvoir satisfaire Vostre Excellence, afin aussi que celle-là puisse donner bon compte au Roy de ce que j'aurois rapporté d'icy, l'on m'ha jà assez donné à entendre par autres voyes que ce n'est pas la façon de faire et que à crédences on respond de mesmes pour n'en faire injure à ceulx qui les apportent, soubs lequelles courtoisies l'on peult comprendre ce qu'on doibt attendre. Si ne lairray-je d'en faire encoires instance; mais de vray je ne me puis sinon fort esbahir à quelle fin l'on taiche de m'arrester icy davantaige, puisque ce ne fut pas ce que l'on me dict quant on m'y envoïat.

Je veulx aussi bien dire derechief franchement que ma santé ne me le peult consentir et que je ne suis pas propre pour ambassade, où que ce soit, au temps qui court. Aussi ne pensé-je pas m'estre si mal conduict en mon gouvernement, qu'on m'y doye réputer inutile, tant que le Roy ne m'en veult descharger. Si on m'hat empesché d'y servir comme j'eus bien fait, je n'en ay nulle culpe. Si est-ce que au temps du Duc d'Albe je m'y suis conduict de sorte que la ville n'ha receu nul dommaige, ny des ennemis, ny des nostres. La justice, pendant que je y ay heu l'œil, hat esté tellement administrée que je m'en rapporte à ce que publicquement tous en dient. Et aux domaines, je y ay fait de bons debvoirs (selon que leur estat et la saison le pouvoient permectre), que je y ay évité beaucoup de desgât, et les heusse avancé grandement et soustenu et remédié, si en diverses choses l'on m'heust donné crédit. Je pense aussi, en tout le surplus, avoir donné de bons advis quant on m'ha donné lieu, desquels on peult congnoistre si j'ay travaillé à extendre la qualité de ma charge tant qu'en moy ha esté; mais, quant on ha voulu sans moy administrer les choses de celle ville, je n'y ay peu faire plus de service qu'on n'ha voulu de moy. J'ay procuré de moy-mesmes de mectre en avant plusieurs choses pour le bénéfice, conservation et utilité de la ville, assçavoir la multiplication des paroiches, le repartement des wycques, l'aggrandissement des prisons, avec

grand advantaige du Roy et de la justice, si le compte en fût faict qu'il convient : semblablement sur les escoles et sermons en diverses langues, au fait de la garde et autres ordonnances; et si ay encoires plusieurs concepts fort importans à l'utilité de ce lieu-là, pour lequel j'ay fait beaucoup. Mais enfin, véant le peu qu'il est aggréé et secondé, certes je me répute moy-mesmes inutile, qui pensois mériter d'y estre favorisé, assisté et plustost décreu d'auctorité que supprimé, comme je me veois. En la trahison qui y fut, le Maistre-de-camp Julian Romero peult tesmoingner le debvoir que je y fis, encoires que à d'autres hat esté attribué l'honneur, pour me payer de suspicions et recherches trop esloingnées de ce que mérite la loyaulté qu'on ha veu en tous les miens. Et, comme j'ay empesché autresfois beaucoup de desgats, oppressions et insolences des gens de guerre, des cortisans et semblables, cela m'ha fait mal vouloir et calomnier, et d'avoir voulu observer, sans acception de personne, les statuts et ordonnances concernantes le repos et pollice de la ville. Enfin voilà mon guerdon pour avoir voulu procurer le bien à tous et rien pour moy. Aujourd'huy encoires avec l'ordonnance, j'ay receu une infinité de plainctes de divers bourgeois, qui se trouvent foulés des gens de guerre, autres forclos de leurs maisons et du libre usaige de celles-là, nonobstant l'absence de Vostre Excellence et son commandement, comme si la Court y fût, qui les ha travaillé si longuement. Ils recourrent à moy pour ce qu'ils dient que le magistrat ou n'ose ou n'hat nulle auctorité, pour ce que à tous costels elle leur ha esté et est empiétée par les officiers des gens de guerre et de la Cour, et la licence permise aux ungs et aux autres. Je ne puis non le représenter à Vostre Excellence, pendant que la conscience de ma charge m'y oblige, et que ceste ville-là se perd du tout, par le peu d'ordre qu'il y hat et qu'ung chascun y peult attenter ce que luy plaict. Je ne sçay si je conviens ici, pour non remédier, tant qu'en moy est, choses semblables; car désormais, si ce n'est pour cela, je n'ay que faire icy. Pour Dieu, que Vostre Excellence ne me face désespérer du tout, car la patience dont j'ay usé jusques à maintement, doibt mieux mériter. Et, si le Roy m'oste la charge, je n'auray plus à en donner compte, laquelle ne m'a pas esté si plaisant, utille nullement, mais grandement dommaigeable, néantmoings que je y ay fort bien servy et heusse beaucoup mieulx et le Roy et le publicq, comme je pourrois encoires, si le lieu m'y heust esté donné, et le fût que la raison vouldroit. Vostre Excellence me pardonnera, si, avec si juste sentiment pour le moings, j'use du droict que je puis avoir, qu'est de me plaindre avec tant de raison.

Aujourd'huy l'on m'avoit assigné derechief pour le Conseil. Ces seigneurs ont envoïé Corbet vers moy pour s'excuser, d'autant qu'ils estoient conviés en une nopce. Je ne puis bien interpréter ces renvois: possible qu'ils attendent quelques nouvelles; mais, quelle qu'en soit la cause, je ne la puis descouvrir. Haton m'ha convié pour après-demain à deux lieues d'icy, ce que j'eus fort volontiers excusé. Il a parlé avec moi bien ouvertement comme catholicque. Pour cecy et pour non monstrer desdaing, je ne luy ay peu

nyer, mesmes qu'on me dict que c'est de la part de la Royne. Mais de vray toutes ces caresses de ce costel-icy me sont suspectes, et tant plus, plus grandes sont-elles. Demain ceulx du Conseil dient qu'ils répareront ce qu'ils n'ont peu faire aujourd'huy, et selon cela je verray de me conduire. Dieu doint que ce soit autant à la satisfaction de Vostre Excellence que j'ay l'intention bonne!

De Londres, ce xxviiie de febvrier 1576.

(Publié par M. de Robaulx, *Mém. de Champagney*, p. 373.)

MMMLXXXIII.

M. de Champagney à Requesens.

(Londres, 28 février 1576.)

Entretien avec lord Burleigh. — Tout indique chez la reine un vif désir de faire agréer sa médiation. — Plaintes contre les Espagnols. — Entretien avec Leicester. — Mauvais effet produit en Angleterre par la mutinerie des garnisons des Pays-Bas.

Monseigneur, Cejourd'huy après disner, ceulx du Conseil de ceste Royne me firent conduire vers eulx par Corbet, qui m'amennat ung coche du Conte de Licestre à cest effect, lequel il dict que ledict Conte avoit ordonné pour le mauvais temps qu'il faisoit, qui estoit certes des pires, et pour ce que j'estois logé si loing de la Court : ce que je dis, pour donner compte des courtoisies qu'on reçoit de ces gens. Je treuvas là ceulx de l'autre fois, et de plus le Conte de Lincon, admiral, et le Secrétaire Walsinghem. Ces seigneurs-là me dirent, par Milord Burghlé, que leur maistresse leur avoit commandé de me déclarer sa finale response sur ce que par moy luy avoit esté exposé j'avois de charge. Et après les prémisses de la bonne affection et volunté de la Royne envers le Roy, nostre maistre, il dict que, aiant veu sa maistresse la lettre que je luy avois apporté du Roy, et entendu que c'estoit en correspondance de l'envoy de Coban en Espaigne, qu'elle ne se sçavoit assez esbahir que, ayant esté la principalle charge dudict Coban de traicter sur la réconsiliation, laquelle leur maistresse offroit de moienner, pour les raisons tant de fois en autres miennes répétées, non-seullement je ne luy donnois aucun advis de la volunté du Roy et de Vostre Excellence (à qui Sa Majesté avoit dict à Coban qu'il en escriroit), mais monstrois de n'en sçavoir chose aucune; partant la Royne, qui ne vouloit laisser de poursuyvre cecy, comme chose

que luy emportoit aussy bien que au Roy, elle avoit résolu d'envoier vers Vostre Excellence, et qu'estant ce faict, dont tout le surplus deppendoit, il n'y avoit que me dire, ny respondre davantaige, d'autant que aux articles de l'avocat-fiscal Boisschot (que j'avois de nouveau présenté), il estoit assez satisfaict, parce que icy on luy avoit preuvé que leur maistresse n'y estoit astraincte par les traictés, qui s'estoit toutesfois offerte à user de toute amitié, par-dessus ceulx-là, comme elle avoit enchargé à Coban de le dire au Roy, si le Roy vouloit correspondre en cela : lequel, oultre ce qu'il laisse traicter fort inhumainement les subjects de ceste Royne en Espaigne par l'Inquisition, contre ce que là avoit esté promis à Coban, monstroit aussi assez le peu de compte qu'il faisoit des moiens pour entretenir l'amitié, imposant des conditions aux ambassadeurs que la Royne envoieroit vers luy, contre toute raison, lesquels sont institués pour entretenir la bonne correspondence entre les princes, et afin que le monde congnoisse quand elle y est, et qu'estans personnes publicques, doibvent estre privilégés et exempts de tous status que les princes peuvent faire au regard de leurs subjects; et le Roy prétend aussi autre usaige icy, pour ses ambassadeurs, de celluy qu'il ordonne là pour ceulx de la Royne, nonobstant qu'entre Leurs Majestés l'égalité doigne estre gardée; et là dict plusieurs propos fort aigres et picquans contre l'Inquisition et le procéder des Espaignols, à l'accoustumée. Comme il achevat, je luy dis que, voiant qu'il laissoit plusieurs points, et des plus importans, que j'avois proposé, je leur exposerois derechief toute la charge que j'avois, tant de Vostre Excellence que depuis par ordre de Sa Majesté, et en ce discours responderoy et satisferoy à ce qu'il m'avoit dict : ce que je fis sans en laisser ung seul point, et par ceste occasion leur comptas aussi tout ce que j'ay entendu du besongné de Coban, des courtoisies et faveurs que le Roy, nostre maistre, lui ha faict et faict user, et combien ledict Coban avoit jugé raisonnable ce que par Sa Majesté et par autres en son nom luy avoit esté respondu et proposé, avec la satisfaction et contentement qu'il avoit monstré du totaige. J'adjoustas aussi que, par la lettre que la Royne escrivit à Sa Majesté par Boischot, Vostre Excellence et le Roy depuis aviez entendu (comme il se debvoit) que l'envoy dudict Coban estoit principalement sur les articles présentés par ledict advocat-fiscal, dont l'ung et l'autre n'aviez peu laisser d'estre esbahis de ce que Coban ha monstré de n'en avoir charge, et quasi de les ignorer; et instas derechief sur ceulx-là, suyvant l'intention de Sa Majesté et ce que m'ha esté ordonné.

Après avoir quelque peu communicqué entre eulx en anglois, il me fut respondu que, quant à la charge que j'avois heu de Vostre Excellence, je pouvois asseurer le Roy que leur maistresse n'avoit oncques heu, ny n'avoit intention d'entreprendre rien contre luy, ny de soustenir en cela ses subjects, ny leur donner port, ny ayde, ce que possible autres feroient avec telles offres que ceulx-là ont faict à ceste Royne, ny ne consentiroit que de ce royaulme se vit chose semblable, tant qu'en elle seroit et

qu'elle le pourroit entendre, ains au contraire taichoit de ramenner les subjects du Roy soubs son obéissance, comme elle désiroit qu'ils fussent, et s'y emploier plus avant, ayant souffert et retenu icy les ambassadeurs de Hollande et Zélande pour cela, comme elle faisoit encoires, et pour empescher que ces villes-là ne receussent autre prince que le leur naturel, mesmes les François, à si grand préjudice du Roy et de ce royaulme; qu'ils ne se pouvoient satisfaire de ce qu'avoit esté résolu en Espaigne touchant les ambassadeurs, et que Coban s'estoit contenté, non de l'ordre de l'Inquisition en leur respect, ny encoires pour les subjects de ceste Royne, mais de la modération de celluy-là que le Duc d'Alve luy ha donné au regard desdicts subjects; que la lettre de la Royne ne parloit qu'elle deust encharger Coban des articles de Boischot, mais de ce qu'avoit esté dict des offices amiables, oultre l'obligation des traictés; touchant les pirates anglois qui vont aux Indes, le mesme que la Royne m'ha dict punctuellement, et que sur l'escript rapporté par Coban elle ha faict faire debvoir et le ferat encoires, mais qu'il y haye, de par le Roy, qui subministre contre les accusés ce qu'il fault pour les convaincre.

A ce qu'ils m'avoient respondu sur la charge première que j'ay heu de Vostre Excellence, je les prias qu'ils me le donnassent par escript, ou bien par lettre à Vostre Excellence ou au Roy, pour mon acquict, appaisement de Vostre Excellence et satisfaction de Sa Majesté; mais véant qu'ils s'en démesloient par les courtoisies et desfaictes que j'ay en autres escript, et qu'en l'assemblée je ne proffiteroy rien, je laissas cela, et, depuis le Conseil, je y convertis les Contes de Licestre et Suscex. Mais, quant ils appellèrent les autres, pour le leur dire, encoires qu'ils parloient en anglois, je comprins assez que le Trésorier n'y vouloit entendre, et ainsi je me doubte que je n'en auray autre chose.

Des ambassadeurs je dis qu'on ne faisoit différence en celluy d'Angleterre de tous les autres d'autres princes qui estoient ou viendroient en Espaigne.

Quant à l'escript que le Duc d'Alve avoit donné, je dis ne l'avoir veu et que je le verroy voluntiers. Lors Walsinghem l'allat querre, et ils m'en ont promis copie. L'ayant considéré, je leur requis de me dire ce que c'estoit qu'on avoit fait aux Anglois contre celluy-là. Ils me dirent de les avoir saisis, et leurs biens, pour quelques livres d'oraisons treuvés en leurs navieres. Je demandas lors où les navieres estoient; ils dirent que au port. « Puis vous sçavez, respondis-je, que les ports d'Espaigne sont portion » d'Espaigne, et soubs les loix et justice qu'est le pays, comme il s'use en tous » ceulx qui sont sus la marine. » Ils le voulurent nyer du commencement; mais enfin ils se rendirent, véans divers exemples et allégations que je leur mis en avant, s'ayans voulu ayder d'un point qui est audict escript que les Anglois ne seroient punis des mésus qu'ils pourroient avoir faict contre les status de l'Inquisition, avant estre entrés en Espaigne : ce que je leur dis se debvoit entendre, pour ce que

des autres on faict recherche de leur vie précédente. Ne sçay-je si je dis bien en cecy; mais, quoy qu'il en soit, ils me l'admirent. Après je inféras que je ne treuvoy différence quelconque en la substance de cest escript que le Duc d'Alve avoit donné, à l'autre que le Roy avoit faict livrer à Coban, venant de l'Inquisition (car Walsinghem les avoit apporté tous deux), fors que l'ung estoit ung petit plus estendu que l'autre. Le Conte de Susecx dict que je m'abbusois, car en celluy du Duc il disoit qu'ils ne seroient forcés d'aller à l'esglise, ny d'attendre le saint-sacrement, s'ils le rencontroient, ains se pourroient avant coup jecter en une maison ou prendre une autre rue. Je luy dis que je ne véois pas aussi que rien au contraire leur fût commandé par l'autre. « Il est vray, réplicquat-il; mais le dernier ambassadeur résident qui fut en » Espaigne, la Royne le fit retourner, pour ce que l'on forçoit son fils propre, et toute » sa famille, d'aller à l'esglise et de faire plusieurs autres choses : » que je ne puis croire, car celles-là je sçay qu'on ne les imposeroit pas à nul naturel d'Espaigne, asseavoir de porter chandelles, et autres telles choses, si ce n'est pour punition. Ores de cecy je argumentas que, si à Coban cest escript du Duc d'Alve avoit semblé bien pour modérer ce que l'on avoit faict avec le susdict ambassadeur, c'estoit signe que Coban l'avoit receu au respect des autres qui pourroient aller d'icy en Espaigne par après : ce que si bien ils ne me sceurent nyer, si est-ce toutesfois qu'ils ne le voulurent pas concéder.

Le reste du temps s'emploiat à desbattre sur les six articles présentés icy par l'advocat-fiscal, et depuis par moy, ausquels ils veullent avoir esté amplement satisfaict, comme il est dict, par les escripts qui icy luy ont esté délivrés, et que oncques ils ne donnèrent à entendre que Coban deust aller en Espaigne là-dessus; et sont demeurés en cela fermes, encoires que j'ay allégué la lettre que ledict advocat fiscal rapportat pour le Roy de la Royne, laquelle Walsinghem fit semblant qu'il ne pouvoit trouver, et, encoires qu'il en est fort expresse, je leur dis de l'avoir. Et ils m'en ont demandé copie; mais je les pressas encoires par diverses responses qu'ils ont donné par escript ausdicts articles, dont on peult inférer que Coban seroit envoié pour le différent que icy passat là-dessus; et, pour l'équité desdicts articles, je alléguas derechief toutes les raisons que j'ay peu comprendre avoir esté proposées par ledict advocat-fiscal, combien que, suyvant ce que j'ay escript, je ne pense avoir tout son besongné, qui m'hat esté envoié confus et non distinct par ses dates, tellement que mal on comprend ce que précède ou suyt, et l'alfabète n'y respond pas : aussi me mancque-il des traictés allégués et reprins par les responses de ce Conseil. Toutesfois je fis mon mieulx, et adjoustas plusieurs autres argumens contre leurs réplicques et interprétations, desquels, encoires que sans faulte ils ne se desvelouparent point sus le champ, si n'en tira-je autre que la porfie. Et sur l'instance que je fis qu'ils se servissent donc du second moien proposé par le Roy à Coban, pour vuyder ce différent, puisqu'ils ne vouloient s'accommoder au premier, qui estoit tant raison-

nable et considérable pour ce que Sa Majesté avoit dict là-dessus à Coban, je ne sceus impétrer autre, fors que de tout ce que nous avions passé, ils feroient encoires rapport à leur maistresse. Je ne fis semblant du troisième expédient que le Roy, nostre sire, avoit proposé, ains monstray de l'ignorer, quant ils me le demandèrent, pour ce qu'il me sembla que Sa Majesté Catholicque ne le vouldroit, à ce que je voy par ses lettres.

Comme nous fusmes levés au boult de deux heures et demye, ou plus, que ceste communication durat en divises, je fis plainctes au Conte de Licestre des enrollemens qu'on consentoit icy à nos ennemis, et de la faveur qu'on leur donnoit pour avoir munitions, achapter artilleries et autres choses. Sur quoy m'ayant respondu à l'ordinaire, il m'asseurat qu'on s'en estoit enquis depuis que je l'avois dict, et sur grands seremens m'affermat qu'il ne s'en treuvoit rien, et au peu qui avoit heu quelque semblant de ce que j'avois dict, il s'estoit pourveu, mais qu'il offroit, de par la Royne, que, toutes les fois qu'on viendroit distinctement à dénoncer assemblée ou autre chose des prémises, elle feroit remédier, sans faulte et avec le chastoy requis. Je l'acceptas, et ne peus spécifier chose aulcune, car je n'en sçavoy que par le dire de Antonio de Guaras. Aussy j'os souvent de ces disées de divers, que, recherchées, sortent en fumée, combien que j'ay ceste ferme opinion qu'ils ne lairront de soustenir les rebelles occultement, jusques à tant que la Royne d'Angleterre voye comme on procèderat et ce que succéderat en l'appoinctement qu'elle désire négocier. Après, comme je me partoy, le Conte de Licestre me tira à part et me dict que je me asseurasse que le poinct de la religion ne empescheroit que les choses des Pays-Bas ne s'accommodassent, et que je le tinsse de luy qu'il s'y employeroit sincèrement. Je le remerchias de la bonne intention, et l'exhortas à continuer envers Sa Majesté Catholicque, selon ce qu'il professoit qu'il recognoissoit luy debvoir, et qu'il s'asseurast que Sadicte Majesté sçavoit estimer et recognoistre les services que luy estoient faicts, et que de sa bonne volunté je ne lairroy d'en faire le rapport tel qu'elle mérite.

Ores de la fréquence de la Court et de ce que ses conseilliers me dirent et qu'on m'ha compté depuis, j'entens qu'ils faisoient compte de me licencier, et la Royne, que je prendroy congé d'elle, et maistre Haton mesmes le dict à quelques-ungs de ma compaignie, avec qui je vois demain, comme j'ay escript, et pense que au retour ils ne me vouldront icy davantaige. Dieu sçait les discours aussi que se sont faicts de ceste nouvelle mutinerie que les Espaignols ont attenté à Bruxelles, de celle qu'ils dient icy des chevaulx légiers, lesquels ils nomment espaignols; et quant on leur dict qu'ils ne sont pas tous de ceste nation, ils réplicquent qu'enfin tous sont estrangiers et à leur poste. Ils comptent aussi les hazarts que l'on voyt par les autres mutineries des Allemands, jusques-là qu'il samble que le Duc d'Alve et Vostre Excellence depuis ne se sont souciés, comme que ce soit. que les soldats soyent payés, ny quel intérest le Roy et ses peuples en reçoipvent, pourveu que à main forte les Espaignols

puissent venir à la domination des Pays-Bas, et que par là ils peuvent conjecturer icy quelle espérance il y peult avoir pour leurs subjects et pour la trafficque et conservation de l'entrecours suyvant les traictés, puisqu'on ne se peult à présent asseurer en nulle ville des Pays-Bas des propres soldats du Roy, pour les insolences qui leur sont consentues, alléguans le hazart auquel les nations se virent en Anvers, à la mutinerie qui y fut; et tous les aultres soldats, à l'imitation de cela et de Utrecht, n'en feront pas moings où ils pourront, et des choses tant particulières que je ne sçay assez m'esbahir de ce qu'ils sçavent, inférans tousjours que ceste façon de procéder non-seulement désolera les Pays-Bas, mais ne peult estre que très-pernicieuse et hazardeuse à touts les voysins encoires, pour l'advenir.

De ces propos je considère davantaige ce que icy quelques-ungs m'ont voulu bien fort asseurer, qu'il se traicte une ligue entre les François et ce royaulme, et de quelques aultres rois, seigneurs et villes qui sont à la marine, avec aussy quelques princes d'Allemaigne, que cestuy-cy est le plus grand argument par lequel ceste Royne pense persuader au Roi de France et à son frère de s'accorder; et ont opinion aulcuns que ce qu'ils m'ont entretenu ces jours et dilayé de me faire venir au Conseil, debvoit avoir esté en attendant quelque nouvelle de cecy. Maintenant ils hasteront mon partement, lequel toutesfois, pour satisfaire à Vostre Excellence, je taicheray d'entretenir, s'il m'est possible, jusques au retour du dernier courier que j'ay envoyé.

De Londres, ce XXVIIIe de febvrier 1576.

(Publié par M. Gachard, *Corresp. de Philippe II*, t. III, p. 833.)

MMMLXXXIV.

Instructions données à Henri Cobham.

(FIN DE FÉVRIER 1576.)

Cobham se rendra aux Pays-Bas pour offrir la médiation d'Élisabeth. — Examen de ce qu'il aura à déclarer d'après les réponses qui lui seront données par Requesens.

First, you shall declare unto the Governour that, althoughe the nycenesse and scrupulositie used bothe by the Kinge our good brother his master and by him selfe in takynge proffitt of our sondrie offers and motions of mediation between the sayd King and his subjects may give us just cawse to forbeare to deale anie further in that

behalfe, notwithstandynge as well that it maye more playnly appeare unto the world that the brute, given owt by the malitiouse, that wee should be a nourisher of theise civill warres is alltogether untrewe, as also that the perill, which by sondrie arguments is like most evidently to ensue unto the King as an owner and proprietarie, and to us as a neere neighbour, maye be avoyded : wee thought good to make a further triall what maye be done in the sayd mediation, which wee verely meane shall be the last that ever wee will attempt, considerynge the smale frute that hathe ensued of the others before attempted; and for that you weare acquainted with that whiche passed lately in Spayne, beynge sent thither expressely to deale in this cawse, wee made especiall choyce of you to be employed in this matter at this present.

Secondarily, you shall give the sayd Governour to understand that, whereas it appeared by letters delivered unto us by Champagnie, sent from the King his master, that the sayd Champagnie should have authoritie to treate with us of suche thinges as weare propounded by you at your late beynge in Spayne, that wee dyd looke, for as much as the principall cawse of our sendynge of you thither was to move the King to growe to some good accord with his sayd subjects, that Monsieur Champagnie should have had authoritie to have dealt especially there[in], whoe, beynge demanded whether he had commission to treate in that behalfe, denied the same (which to us seemed verie strange) and only delivered unto us certaine articles, which weare before answeared at Monsieur Boyschott's beynge here the 7 maye 1575.

And therfore wee, findynge Champagnie to have no authoritie to deale therein, have sent you unto him to knowe of him whether he hathe not receaved commission in that behalfe, wherby wee maye understand whether the King can be content that wee should interpose our selfe as a mediatrix of the sayd accord. And, in case that he shall denye that he hathe receaved anie suche signification of the King his master's pleasure in that behalfe, then shall you declare unto him that our pleasure is that without any longer staye you should returne, and withall to let him knowe that wee can not interprett in good part this maner of dealynge, but rather repute it as an argument of the Kinge's could affection towards us in not acceptynge our frendly meanynge in offrynge our travaile of mediation, especially considerynge that the King declared unto you, for that it pleased us to intreat for his sayd subjects, that he was pleased to receave them at our handes, they submittynge them selfes. On the other syde, yf he shall avowe that he hathe commission from the King to assure us that he can be content that wee shalbe a mediatour of the sayd accord, then shall you declare unto him that, whereas wee have used sondrie perswasions towards suche as are here for the Prince and States, to drawe them to yeald to a treatie, so greatly do they seeme to dispeare of anie good frute to followe thereof, for that they alleage that by experience they have fownde that the former treaties they have had, have rather tended to snare and betraye them than

to anie pacification, wee can by no meanes brynge them to yeald therein other wyse than that there maye be an abstinence of armes on bothe sydes agreed on durynge the colloquie. Whereunto yf you shall see him inclyne, and yet perhap may alleage that he can not well consent thereto unlesse he might knowe what will be demanded by the sayd Prince and States, and also whether wee can assure him that the Prince will stand to suche thinges as by our mediation in treatie shall be accorded on : you shall answeare that wee hope that the Prince will so muche be advised by us as to demand nothinge but that wee shall thinck convenient and honorable for the King to grawnt, as also that he will performe and stand to as muche as by the sayd treatie shall be agreed on. With which answeare yf you shall fynd him to rest satisfied, then shall you gyve him to understand that you will with all speed advertise us thereof, to the end wee maye send to the Prince to requyre him to appoint some commissioners, throughly instructed for the purpose, to repaire to such a convenient place as by consent of bothe parties shall be afterward thought fitt for the sayd treatie ; and becawse the matter maye take good effect, for the better qualifynge of suche difficulties as happely maye ryse in the treatie, you shall declare unto him that we can be content, yf he shall allowe thereof, to send over a person of good callynge and sufficiencie to be assistant at such place as shalbe agreed on durynge the tyme of the colloquie.

On the other syde, yf he shall refuse to yeald to an abstinence of armes, then shall you playnly declare unto him that of such a treatie, as shalbe without surceassance of armes, nether the sayd Prince of Aurange and the sayd subjects in reason can looke that anie good will followe thereof; nor wee that there should be be any good meanynge therein, but rather take it for an evident demonstration of the Kynge's intention to alter and chaunge the forme of that government, therby to dissolve the mutuall confederations and intercourse that hathe longe tyme happely continued between this our realme and those contries, a thynge which as before tyme wee have playnly shewed our selfe to mislike of, as perilouse and unproffitable to this State. So can wee not but let him understand that, in case it shall ether appeare unto us that there is anie such meanynge and intention, or that, by not growynge to composition with his sayd subjects, he shall force them throughe desperation to throwe them selfes into the protection of some suche prince as might throughe his overgreatnesse prove unto us a dangerouse neighbour, wee shalbe of necessitie forced for our owne salftie to put in execution that remeadie for their reliefe that wee would not willingly yeald unto, otherwyse than constrained therto [1].

(*Record office, Cal.*, n° 638.)

[1] On lit au dos de ce document : « The Commendator died before his despatch, and so were never used. »

MMMLXXXV.

Journal de Daniel Rogers.

(Commencement de mars 1576.)

Il se rend d'Ostende à Anvers et à Flessingue.

Marche.

The first of marche, I departed from Ostende towardes Andwarpe to returne from thence with the shipps of the Marchands Adventurers to Flusshinge.

(*Record office, Cal.*, n° 251.)

MMMLXXXVI.

Requesens à M. de Champagney (Partie en chiffre).

(Bruxelles, 1er mars 1576.)

Réponses à donner sur divers points qui ont été soulevés. — Requesens approuve le langage qu'a tenu Champagney et l'exhorte à persister dans ses remontrances, notamment en ce qui touche l'appui secret donné aux rebelles.

Monsieur de Champagney, En responce de quatre vos lettres, les deux premières du 15e et les deux aultres des 16e, 18e et 19e du mois de febvrier, que j'ay receu successivement et icelles bien veues et examinées en Conseil, je vous diray en premier lieu que l'on s'est grandement donné de merveilles de la véhémence, dont par la première d'icelle vous usez, comme si je avois de propos délibéré vous envoyé ceste nouvelle charge venant du Roy pour vous retenir là plus longuement : ce que ny pour seulle imagination n'ay pensé oncques ; mais je vous envoyay les lettres de Sa Majesté pour faire l'office y contenu, attendu que vous estiez là et que pouriez achever ceste dite nouvelle charge pendant que attendiez responce de la précédente, joinct que dois le commenchement l'on vous a par delà demandé si n'aviez lettres de Sa Majesté, tellement que, estant survenues icelles en blancq, pour mettre le nom de celluy qui me

sambleroit plus à propos, je vous euisse faict tort, ne les vous addressant et non pas par la forme que j'en ay usé, comme desjà le progrès de vostre négociation commenche de monstrer que j'en debvois ainsi faire : ce que suffira dire pour maintenant, affin de venir aux aultres poincts de vosdites lettres.

Vous aurez doncques plainement entendu par la relation envoyée d'Hespaigne la négociation que Cobam y a faict, ce que ferez entendre (si jà ne l'avez faict) tant à la Royne que aillieurs où trouverez convenir, affin que, s'il a faict quelque rapport à la renvers (comme doubtez), la vérité se puist congnoistre, donnant aussy (s'il vient à propos) copie de ladite relation, délaissant ce que jugez debvoir demeurer secret, comme aussy ferez de l'escript concernant l'office de la Sainte-Inquisition, vous envoyant joinctement le double du mémoire en italian, que ledict Cobam exhiba en Espaigne, par où se pourra veoir ce qu'il a traicté vers Sa Majesté.

Quant est du mauvais traictement que ceulx du Conseil illecq vous ont dict avoir esté faict en Espaigne à aucuns Anglois prins pour avoir en leurs batteaux livres prohibés, si vous en parlez plus, direz que n'en sçavez riens, desjà que ne m'en a riens esté escript d'Espaigne, comme chose qui poelt toucher l'office de ladite Inquisition, par laquelle nul estrangier n'est recherché, sinon ès cas mentionnés oudit escript. Et au regard des batteaux prins et arrestés en Frise, j'en ay escript au gouverneur de Frise pour en sçavoir la vérité et faire la raison et justice, ce que leur direz, si tant est qu'ils vous en parlent plus par delà, les povant asseurer que l'on ne fera tort ausdicts Anglois, mais seulement ladite raison et justice.

Au regard de la main-levée des biens arrestés oudict Espaigne au temps de l'arrest, qu'il n'y a que en parler à ladite dame Royne, pour estre chose qui a de se traicter en Espaigne où les biens sont, ne fût toutesfois que jà les Anglois euissent recouvert iceulx biens. En quoy on se seroit illec grandement fourcompté ; car, pour les biens venus à cognoissance de justice ou mis soubs arrest, l'on en auroit satisfaict aux Anglois, de manière qu'ils n'y ont plus que veoir. Bien, s'il y en a encoires aultres non liquidés ains réservés, ils les pourront poursuyvir et recouvrer comme à eulx appartenants, selon que se doibt prendre l'intention du Roy, comme j'ay de tout adverty Sa Majesté, pour y faire donner l'ordre requis. Et ce que vous en avois escript, estoit pour le dire à Cobbam et sçavoir ce qu'il en entendoit, affin qu'il n'y eult plus grands abus.

Je croy bien que, pour avoir raison et effect de la restitution des biens allans et venans aux Indes prins par les pirates anglois, il sera besoing continuer plus longue poursuyte et par adventure avec couleur d'assiette. Encoires ne sçay si cela y servira beaucoup, selon les humeurs de par delà. Mais on ne povoit moings faire que d'en parler une ou deux fois et entendre ce qu'ils en voeullent faire, estans ces larrechins si notoires que on dit mesmes les esclaves mores prins en iceulx batteaux estre encoires en Angle-

terre, et que, entre les navires exerceans la piraticque, ung batteau de Hatton y estoit, qui sont enseignes bien remarcquables, s'ils voeullent en faire la raison.

Je vous voeulx bien aussy advertir que le temps du commerce qui est continué entre ces païs et Angleterre, ne finne au premier de may prochain (comme aucuns vous ont dit par delà), mais il dure jusques trois mois après que le colloque ou communication des commissaires des princes, qui se doibt tenir à Bruges, sera terminé, selon que par le dernier accord faict à Bristol entre les commissaires de Sa Majesté envoyés en Angleterre et ceulx de la Royne a esté convenu : le jour de laquelle communication icelle Sa Majesté poeult préfiger audict Bruges, quant elle trouverra convenir, et deux mois après les députés d'Angleterre ont à soy y trouver, et se doibt continuer tant qu'il y soit prinse détermination ou mis quelque fin.

Je trouve estrange que ceulx du Conseil illec estiment si peu la grâce que j'ay faict au nom de Sa Majesté aux 400 Anglois prisonniers en Hollande, ausquels non seulement j'ay donné la vie qu'ils avoient perdu pour estre infracteurs de paix, mais les ai renvoyé aux despens de Sadite Majesté, veu mesmes que la Royne leur maistresse (quant le Conseillier Boiscot luy fit entendre de ma part) en fit démonstration d'en estre fort bien contente et m'en fit remerchier, mais cela passe avec aultres oubliances des bénéfices que le Roy leur a faict.

Je diray pareillement un mot touchant mes lettres particullières à la Royne, devant venir aux poincts principaulx de vosdites lettres dernières : c'est que je ne sçay quelle chose ils voeullent par delà barbouiller desdites lettres. J'ay escript francement à la Royne ce qu'il m'a samblé convenir lui mander, pour le lieu et charge que je tiens, lui représentant les inconvéniens de la guerre, comme je vous fis entendre à vostre partement madite intention.

La plaincte qu'ils font de Antoine Guaras, à ce que j'entens, c'est à leur accoustumé : une fois il est bien avec eulx, et eulx desjà l'emploient, comme ils firent du temps du Duc d'Alve pour réconcilier les différens estans lors, comme desjà ils ont faict aussy en aultres affaires. Et quant ils en ont faict, ils n'en sçavent nul bien dire, non plus qu'ils font des aultres, sinon de ceux qui sont à leur goust et font ce qu'ils voeullent, par quoy ne s'en fault guières estre en peine, ny soucier.

Et pour venir à vosdites dernières lettres, vous avez bien faict, présentant à la Royne les lettres de Sa Majesté, avec l'escript des six poincts mentionés en mes précédentes du 12 de ce mois, et mesmes samble que avez bien comprins l'intention de Sa Majesté, tenant ce chemin; car le dernier moyen des trois proposés à Coban est celluy auquel le Roy ne voeult venir, sinon en cas que les deux précédens ne soient acceptés et que ladite Royne tombe en ce propos. Et encoires fault que vous faictes instance sur ledict escript pour une responce et résolution bonne et briefve en conformité des traictés qui sont clairs et ouverts, tant en mots que juxte l'intention des contrahans. Mesmes c'est

le fondement de toutes ces estroictes alliances et traictés anciens et modernes, lesquels icelle Royne proteste si clairement de vouloir observer et maintenir, comme aussy a déclairé Sa Majesté vouloir faire de sa part. Par quoy, pour effectuer la chose, n'y a riens meillieur que cecy, vous servant des raisons tant de vostre instruction et relation susdites que d'aultres que pourrez trouver pertinentes à cecy, comme leur avez dit. Toutesfois, si ne povez impétrer vostre demande, requerrerez responce par escript pour m'en advertir, affin de le mander à Sa Majesté, ramentevant tousjours le tort et oultrage que l'on faict à Sa Majesté et à ses païs, envoyant secours à l'ennemi ou lui permectant le prélèvement tant de deniers, gens, munitions que de toutes aultres choses, comme se voyt faire publicquement, et que nullement ny la Royne, ny ceulx de son Conseil, ny les officiers ne poeuvent ignorer, ne povant rien saillir de là (pour estre desjà une isle dont les ports et passaiges sont si diligantement observés) que par congié, passeport, connivence ou souffrance de ceulx qui commandent et ont regard sur iceulx. Pour quoy tout le monde entend que cela ne se poelt ignorer, veu desjà qu'il y a trop longtemps que cecy dure et continue, chose bien mal souffrable, comme elle poelt le juger.

Et au regard de ce que ladite Royne vous a demandé si n'aviez charge de lui parler de la pacification (comme estant le principal poinct de la commission de Cobam) et sur quoy Sa Majesté lui avoit dict de me faire entendre son bon vouloir, mesmes qu'elle vous a requis de escripre pour sçavoir ce que Sa Majesté m'en a mandé, vous lui direz que, touchant ladite négociation de Cobam en Espaigne, je n'ay eu de Sa Majesté aultre chose, sinon ce que vous en ay envoyé, contenant discours, recueil et note de son proposé et de ce que luy a esté donné pour responce. En quoy ne se voit riens touchant ladite pacification avec les rebelles.

Mais bien pourrez-vous dire à la Royne, que Sa Majesté, encoires par ses lettres du 29 décembre dernier, m'escript qu'il envoye par deçà les marquis de Havrech et Conseillier Hoppers, guarde des seaulx, avec touttes ses finalles résolutions pour les vrays, solides et certains remèdes et pacification de ces Estats et païs, que je suis attendant de brief, n'estimant aultre chose sinon qu'ils sont présentement jà en chemin. En quoy je tiens que par eulx je pourray entendre la résolution de Sa Majesté sur ce que ladite Royne requiert, si tant est que ledit Cobam lui en ayt parlé, dont Sadite Majesté toutesfois ne m'a de riens adverty. Par où povez entendre que la couleur qu'ils prendent de retenir illec Aldegonde et ses compagnons, est par trop maigre, et ainssi insisterez à les faire sortir, la persuadant ne faire mauvais office pendant que attenderons la résolution de Sa Majesté.

Pour fin de cestes, vos poursuyverez vostre responce sur vostre première commission. Estant joyeux que la Royne et ceulx de son Conseil usent maintenant d'aultre langaige que la première fois, combien que je vois tousjours (comme vous dictes) que,

encoires qu'elle ne prègne ouvertement la protection desdicts rebelles, qu'elle ne cessera tousjours les favoriser, accommoder ou laisser accommoder de toutes leurs nécessités et choses qu'ils auront de mestier pour leurs secours : ce que regarderez de povoir divertir par raisons et remonstrances aultant que pourrez. Ayant trouvé vos discours contenus en vos lettres de grand emport et conséquence, et s'il vous samble rester quelque chose à parfaire de vostre instruction, l'achèverez. Et quant la finalle résolution de la Royne vous sera donnée, m'en advertirez, pour vous pouvoir advertir de vostre retour, selon que vous ay escript par mes dernières, estant mon intention (comme j'ay dit) de le haster le plus qu'il sera possible.

De Bruxelles, le premier jour de mars 1576.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. V, fol. 184.)

MMMLXXXVII.

Requesens à M. de Champagney.

(Bruxelles, 3 mars 1576.)

Il lui envoie une nouvelle lettre de créance au nom du roi.

Monsieur de Champagney, Depuis le partement du dernier courrier vers vous avec mes lettres du premier de ce présent mois, me sont incontinent venues lettres du Roy nostre maistre responsives aux miennes, par lesquelles j'avoye adverti Sa Majesté tout au commencement de ce que j'avoye entendu que les rebelles alloyent traicter vers la Royne d'Angleterre et que je vous despeschoye vers icelle. Sur quoy Sadite Majesté me faict entendre qu'elle escript à ladite dame Royne la lettre cy-joincte en vostre crédence, m'envoyant double d'icelle pour incontinent la vous addresser accompaignée d'une mienne y servant à propos. Pour à quoy obéir, je vous envoye ladite lettre avec aussy une copie, afin qu'en ayant veu le contenu, puissiez tant mieulx acerter en l'audience que là-dessus demanderez à ladite Royne, les offices que, selon vostre prudence accoustumée, bien comprendrez se prétendre par Sadite Majesté Catholicque.

De Bruxelles, le troisième jour de mars 1576.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. V, fol. 191.)

MMMLXXXVIII.

M. de Champagney à Requesens.

(Londres, 3 mars 1576.)

Fêtes données par Christophe Hatton et entretien avec lui sur la médiation de la reine d'Angleterre. — Audience donnée par Élisabeth où elle expose son vif désir d'intervenir comme médiatrice sans nuire à l'autorité du roi. — Réponse de Champagney. — Ouvertures faites au nom du duc d'Alençon afin de savoir quel accueil lui serait fait en Angleterre.

Monseigneur, Comme j'escrivis à Vostre Excellence mardy dernier, j'allas avec Maistre Haton à Eltham, qu'est une maison de la Royne, laquelle elle luy ha donné en vie. Il me vint querre en mon logis avec quelque cent et cinquante chevaulx, ou plus, accompaigné de plusieurs gentilshommes principaulx, et entre autres de Coban et de Corbet, et me mennat disner premier en ceste ville en la maison d'ung officier, sien amy, où nous fusmes traictés fort magnificquement. De là nous sortismes de la ville, et aux parcqs de sa maison il nous fit premièrement veoir quelques chasses. Depuis me recueilla en ladicte maison avec fort grande pompe et appareil, où il fit ung festin autant splendide que l'on sçauroit dire, avec force musicques et comédies. Le lendemain, il me mena à Granewitz, où il me monstra la maison de la Royne, esquipée partout fort richement comme si sa personne y fût esté, et là ne fit pas moings qu'en sa maison, ains, par-dessus cela, l'après-disner, fit faire une jouste en lice, aussi bien courrue que j'en ay guières veu, pour le nombre des gentilshommes qui sortirent sur les rangs. Dois là nous revinsmes en ce lieu, où je ne sceus tant faire qu'il ne me raccompaignat jusques dedens mon logis. Il me fit aussi présent d'une couple de hacquenées bien arnaichées et de deux couples de lévriers fort beaux.

Parmi tous ces esbats, nous ne perdismes pas temps, car il m'entretint en sa maison une bien bonne pièce, et par les chemins, m'exhortant de vouloir tenir la main à ce que les choses du Pays-Bas se accommodassent de façon que, conservée l'auctorité et dignité de nostre Roi, ce royaulme et sa maistresse se puissent asseurer de l'amitié et bonne correspondence du Roy, nostre maistre, chose qu'elle désiroit surtout : me représentant les inconvénients qu'ils doubtoient, pour la jalousie qu'ils avoient de l'altération en la conduicte des Pays-Bas, et, comme tant mien amy, qu'il me vouloit asseurer l'intention de sa maistresse estre saine et droicte en cecy, qu'elle ne pourroit nullement du monde s'excuser de pourveoir à ses affaires, pour la doubte qu'elle avoit des François et autres circonvoisins, en cas qu'il ne fût pourveu à l'estat présent. Et me parlat ung

langaige plus de catholicque que aultrement, et de personne qui désireroit que par ces asseurances les choses de la religion en sceussent myeulx valoir. Et derechief m'offrit et priat de traicter avec sa maistresse, si je voulois, et que je lui deusse parler confidament, car je le pouvois faire.

Les responses miennes furent à l'ordinaire, et certes je ne puis délaisser de compter à Vostre Excellence ce que je dis de ce gentilhomme, qui m'ha monstré une courtoisie et une amitié si très-grande que je n'en sçaurois assez dire, tellement que, si j'osois, je supplierois Vostre Excellence de luy en vouloir escrire ung mot, pour m'ayder à porter une partie de l'obligation que je resens si grande en son endroict. Ses caresses sont esté telles que, pour n'avoir oncques esté usées à nul autre, l'ambassadeur de France (à ce qu'on m'ha dict) en est entré en grande suspicion, et toute ceste Court en ha esté en bransle, pour le grand crédit qu'ils sçavent que cestuy-cy a avec la Royne, et qu'elle luy deffère autant et plus que à nul de son Conseil, encoires qu'il n'en soit point: ce que l'on dict il sera de bref, et mis en dignité. Jusques-là est venue la chose que l'on a semé des pasquilles où l'on nous a appellé le Flamen et Anglois espaignolisés, avec plusieurs notes plaines de suspicion que nous traictons altération de ceste religion : ce que sa maistresse en partie m'ha compté, laquelle me fit hier appeller et accompaigner vers elle par un gentilhomme nommé Wotom, qui ha esté autrefois à Naples et bien recueilly (à ce qu'il m'ha dict) de Monseigneur le Cardinal de Granvelle. Tous pensoient que ce fût pour me licencier, comme elle-mesme m'en donna quelque apparence. Et, m'ayant tiré à l'esquart, elle me fit apporter ung siége, et me commençat faire une grande préface de la confidence qu'elle avoit de moy, et de la satisfaction de la forme que j'avois tenu en mon besongné, me priant de la vouloir assister en ceste bonne œuvre qu'elle prétendoit achever, sus laquelle je luy pouvois dire mon opinion librement, non comme envoié du Roy, mais comme celluy de l'amitié duquel elle se confioit entièrement (et cecy encoires en tels termes qu'il me sembleroit trop grande présumption de les réciter), et que je m'asseurasse que ny conseillier, ny personne vivante, non pas sa propre chemise, n'en sçauroit à parler; que si bien elle estoit femme, d'où l'on la pouvoit tenir pour peu secrète, que je considérasse qu'elle estoit Royne, et que la qualité de son estat luy enseignoit par sa force ce qu'elle debvoit observer en cecy, pour ce qu'il luy emportoit. Et de là commençat à me dire la doubte qu'elle avoit que Vostre Excellence divertiroit Sa Majesté Catholicque, plustost que aultrement, de la bonne intention qu'il avoit déclairé à Coban; que de la sienne d'elle, je m'asseurasse qu'elle estoit sincère, et que tous les ministres des religions ne luy persuaderoient jamais à prétendre chose du Roy messéante ou dommaigeable à son estat, car le sien mesmes l'admonestoit de ce qu'en cecy elle debvoit faire, et qu'elle n'estoit pas tant transportée qu'elle n'eust les considérations que avec raison elle debvoit avoir; que pleust à Dieu tous les princes se joingnissent, mesmes le Roy et elle, pour une fois encheminer quelque

bonne résolution aux choses de la religion, et pour s'emploier en quelque autre œuvre plus nécessaire à la chrestienté, que de s'amuser à toutes ces disputes et différences qui estoient cause de tant de maulx qu'elle souffroit. Et vint là que son intention ne seroit jamais que l'on deust demander au Roy aultre exercice en la religion que celle qu'il vouloit maintenir, mais que, attendu le grand dommaige que le Pays-Bas avoit receu, et que jà ces oppinions nouvelles estoient tant imprimées en ces peuples révoltés, il seroit bien que Sa Majesté modérât la rigueur des exécutions, pendant qu'il mectroit autre ordre pour ramenner ces cueurs aliénés, et que ses subjects ou devoient vuyder les pays ou se contenter à se accommoder en cecy et dissimuler pour le moings leur oppinion, pendant qu'il ne se satisfaisoit en la religion de leur prince; qu'elle prétendoit que ceulx de Hollande et Zélande, avec leurs adhérens, puisqu'elle se vouloit entremectre en ceste réconciliation, se remeissent du tout à elle, et que ceste-cy estoit la difficulté en laquelle ils estoient présentement, pour ce qu'ils ne s'asseuroient pas du tout d'elle, comme personne qui possible seroit partiale pour le Roy en respect de son propre estat.

Ce qu'elle prétendoit de son costel, c'estoit que les Pays-Bas, conduicts à leur ancienne forme, retournassent en ceste obéissance et debvoir qu'ils avoient rendu au Roy et à ses prédécesseurs, et avec l'asseurance des voisins, laquelle sans faulte, y estans les Espaignols, ils n'auroient jamais, ains seroient constraicts, si Sa Majesté Catholicque continuoit à se laisser amuser par eulx, de cercher expédient pour s'asseurer, comme chascun est plus tenu à soy que à autruy; qu'elle estoit fort esbahye du peu de compte que le Roy faisoit d'elle, lequel elle imputa aux Espaignols, et que, aiant veu la promptitude dont elle usoit jusques icy, il avoit heu à mespris ses offres, mesmes à présent n'avoit daigné luy escrire sur ce que Coban avoit traicté, ny Vostre Excellence mesmes (à qui le Roy avoit dict qu'il en escriroit), et que, m'aiant envoyé charge de la part du Roy, à ce qu'il sembloit, sur l'envoy de Coban en Espaigne, je n'en avois heu nulle néantmoings sur ce particulier qui emportoit sur tout, duquel tout le reste de ma négociation deppendoit; que à ceste cause elle estoit délibérée d'envoyer Coban à Vostre Excellence, ou quelc'ung autre, car elle en avoit trois ou quatre à la main, non pas pour demander simplement à Vostre Excellence quelle response elle pouvoit avoir, mais pour mectre en taille quelques autres choses pour cela; car ce n'estoit point elle qu'on debvoit ainsi trainer, qui, néantmoings qu'elle fût femme, on debvoit considérer qu'elle estoit Royne, et telle.

Sur cecy je respondis à Sa Majesté que, oultre ce que j'avois heu de charge, laquelle sommairement je reprins, je ne luy sçaurois dire grand' chose, non toutesfois à faulte de bonne volunté, mais pour non sçavoir rien plus avant, ny de l'intention du Roy, ny de celle de Vostre Excellence; que la sienne tant débonnaire méritoit sans faulte grande louange, et qu'elle debvoit à nostre Roy celle qu'elle me disoit avoir en son

endroict, car j'estois asseuré qu'il la payoit du réciprocque. Quant à Vostre Excellence, je ne l'avois congnue sinon fort désireuse d'accommoder les choses du Pays-Bas, ce que le collocque de Breda avoit monstré l'année passée, duquel on s'estoit départy pour l'insolence de nos adversaires, qui impudament porfioient sur le point de la religion principallement, sur lequel j'estois bien ayse d'avoir ouy de Sa Majesté ce qu'elle m'avoit dict; car il ne conviendroit qu'elle demandât au Roy ce qu'elle-mesme ne vouldroit souffrir en son pays, assçavoir exercice de diverses religions, pour plusieurs raisons que je luy alléguas, et que de vray ce seroit ung grand bien, si on pouvoit treuver moien d'appaiser les troubles qui pour ceste cause estoient universels en toute la chrestienté; que ayant les rebelles du Roy trenché si court à Breda l'espoir de debvoir retourner en communication, à prétexte qu'ils estoient en train d'accommoder leurs affaires par autre voye, et mesmes par l'assistence de quelque autre prince souverain, le Roy (comme je pensois), irrité premièrement de leur insolence et protervie, les avoit jugé indignes du bien qu'il désiroit leur faire, et possible n'auroit voulu qu'on parlât plus de communication, pour non monstrer qu'il heust doubte d'aucun appuy qu'ils sceussent prendre; et, quant à moy, je pensois que c'estoit la cause pour laquelle il avoit faict amas de si grands deniers à présent, non-seullement pour les ranger, mais pour faire teste et acommectre tous autres que l'en vouldroient empescher, partant que la Royne ne se debvoit esmerveiller, si le Roy et Vostre Excellence ne s'avançoient à ces offres, mais que, aiant entendu la Royne ce que Coban avoit rapporté à Sa Majesté, lequel elle avoit délibéré de renvoier aux Pays-Bas, j'estimerois qu'elle se debvroit contenter pour ce coup de rechercher quelle response le Roy auroit donné à Vostre Excellence, sans entrer en autres termes, dont il puist naistre aigreur ou plus grande deffiance; car Sa Majesté, en cecy monstrant de continuer en son zèle, sans donner occasion de penser autrement, ne faisoit rien indigne d'elle, ains au contraire. Quant à moy, j'estimois que personne ne pourroit mieulx achever cest affaire qu'elle, s'il luy plaisoit l'encheminer par la voye que plus convenoit à ellemesmes, sa qualité et de son estat; car à tout cela j'estimois qu'il luy emportoit grandement de se conserver l'auctorité et amitié du Roy, laquelle je sçavois ne commenceroit à mancquer jamais du costel de luy; que certes le vray moien seroit, puisque ces rebelles ne se vouloient ranger à la raison, qu'elle se joingnit avec le Roy, comm'il prétendoit par les articles que je luy avois présenté de nouveau, lesquels, oultre la raison qu'ils avoient des traictés, emportoient pour toutes occasions à l'advenir et pour la postérité de Leurs Majestés; car la mesme assistence pourroit tirer la Royne du Roy, nostre maistre, le cas semblable le requerrant, que à présent elle pouvoit donner en ces affaires au Roy.

Là-dessus elle me dict que, quant à l'action prétendue, son Conseil y avoit assez satisfaict, mais que par amitié elle désiroit de faire beaucoup, pourveu qu'elle fût cor-

respondue, comme elle l'avoit offert. Je luy dis qu'en cecy le Roy sans faulte n'y manqueroit, mais que ces articles il présupposoit qu'ils deppendoient des traictés, et que sur cest altercas Sa Majesté feroit bien d'accepter la voye des commissaires offerte entre autres par le Roy, afin que cela se déterminât au plus tost.

Nous heusmes encoires beaucoup d'autres propos en ceste substance, car elle me retint quasi deux heures, et entre autres me parlat des affaires de France, lesquels elle pensoit s'accommoderoient, et que de là ceulx d'Hollande et Zélande estoient sollicités; qu'elle empeschoit tout ce qu'elle pouvoit, afin qu'ils n'entrassent en paiches avec les François, et que Monsieur d'Alançon n'estoit pas si ennemi de son frère comme on pensoit, lequel se heust peu sauver beaucoup plus tost, s'il heust voulu, et qu'il pourroit faire encoires de grands maulx, mais que sans faulte il désiroit de conserver l'estat et le royaulme de son frère. Je luy respondis sur cecy assez amplement, pour luy montrer combien peu nous nous doubtons de ce costel-là, et que ce qu'elle disoit de Monsieur d'Alençon estoit bien malaysé à recongnoistre de ses actions, mais que je craingnois (pour veoir ce qu'elle diroit) que possible Sa Majesté en cecy avoit quelque peu de passion, puisqu'il estoit de ses serviteurs. A cela elle se mit à rire, me disant que j'avois raison, mais qu'elle craingnoit de le perdre, s'il venoit la veoir, comme il estoit délibéré, et usat de quelques autres petits propos gracieux qui sambloient vouloir inférer que ce n'estoit pas là-dessus qu'elle faisoit son compte. Et comme elle m'avoit assené quasi qu'elle prétendoit suspension d'armes entre Vostre Excellence et les rebelles, envoiant Coban, ce que je comprins plustost de ce que j'avois ouy que de son dire, et que j'ay entendu d'autres qu'elle pourroit faire quelque autre résolution, si cela luy estoit retranché, je n'en voulus rien dire plus tost, jusques à ce que, discourant entre autres choses du traicté de Breda, comme elle disoit qu'il s'estoit rompu pour ce qu'on n'avoit voulu octroier suspension d'armes, je luy respondis qu'il s'en estoit traicté, mais que les ennemis monstrarent, par les conditions qu'ils mirent en avant, que c'estoit de vray cela qu'ils prétendoient, et non de se réconcilier, pour nous faire perdre temps, mais que Sa Majesté pouvoit considérer s'il estoit raisonnable que, faisant eulx seullement une guerre deffensive avec si peu de gens et si petite despense, que nous perdissions la saison des exploicts, entretenant le Roy ung si grand camp à si grands frais, hyver et esté. A cela elle me dict que leur despense à leur recpect n'estoit pas moindre que celle du Roy, et que c'estoit ce qui les mectoit en désespoir et leur faisoit chercher de se rendre à autre prince qui les soustint.

Après, pour ce qu'elle me demandat si je n'avois point escript à Vostre Excellence, suyvant ce qu'elle m'avoit requis, pour entendre quelle responsc celle-là auroit eu du Roy sur ceste réconciliation, je luy dis que ouy, et que déans deux ou trois jours j'espérois l'avoir de ces lettres-là, si bien je ne m'asseurois pas que Vostre Excellence

me la vouldroit donner là-dessus, possible pour non monstrer de rechercher ce moien, auquel, à ce que j'avois entendu de Coban mesmes, le Roy ne condescenderoit, si ce n'estoit pour gratiffier Sa Majesté.

Sur quoy nous demeurasmes que doncques, pour deux ou trois jours, je ne prendrois congé d'elle, combien qu'elle pensoit me licencier pour haster davantaige cest affaire, et que desjà l'autre fois, quant son Conseil fut assemblé, elle me attendit jusques à huict heures, pensant faire le mesmes. Je dis qu'on ne m'en avoit adverty, et que le Conseil de soy s'estoit résolu de communicquer derechief avec Sa Majesté, comme je pensois qu'il avoit faict, et qu'elle me donneroit quelque bonne expédition, suyvant ce que j'avois requis, pour pouvoir tesmoigner à Vostre Excellence et au Roy le debvoir que j'avois faict. Elle me dict aussi que, si cependant il s'offroit autre chose, ou que je luy voulusse faire entendre ou bien qu'elle me voulût communicquer hors de ma charge, pour avoir mon advis comme d'ung sien amy, qu'elle m'en feroit parler par Haton, qui m'estoit fort affectionné, et personne qui mérite le compte qu'elle en faisoit, et plus (possible) que je n'avois encoires recongnu; qu'elle en faisoit compte particulier, encoires qu'il ne fust de son Conseil, et que je ne la tinsse pour si simple qu'elle ne recongnût l'humeur de tous, mais qu'il falloit qu'elle se servisse de divers, de toute estoffe, et des grands et moiens, pour tenir bon accord; que les moindres aussi elle les sçavoit eslever, quant ils le méritoient : sur quoy elle m'allat particularisant les conditions de chascun de ceulx avec lesquels j'avois traicté, mais avec tout cela que j'entendisse qu'elle estoit le chief et que d'elle deppendoit tout. Je louas grandement ceulx avec lesquels j'avois heu à négocier, et luy dis qu'il sembloit bien qu'ils avoient ung tel chief qui les avoit sceu ainsi choisir; mais, encoires que je fusse estrangier, je m'estois assez apperceu de quelques factions et oppinions différentes, non pour les avoir recherché curieusement, mais pour mieulx me conduire à la satisfaction de Sa Majesté, et que je me asseurois, la congnoissant si prudente, qu'elle ne se lairroit menner de l'ung, ny de l'autre, sinon dresseroit de soy-mesmes ses actions à la tranquilité qu'elle avoit jusques icy conservée en son royaulme et à ce qu'il convenoit pour la seurté de sa personne et de ses Estats. Et cecy dis-je ainsi légièrement, pour ce que à Eltem je feis ung grand discours à Maistre Haton de ce que j'appercevois de l'estat de la Royne et de ceulx quy estoyent appuyés d'elle, combien il leur emportoit de conserver l'amitié du Roy, les inconvéniens évidens et certains qui suyvroient d'une rotture, et cecy fort amplement, tellement que je suys certayn qu'il luy en aura rendu compte; car je le vis en peine, d'autant que je luy respondis fort serré à toutes les persuasions qu'il me comptat l'on faisoit à la Royne; et comme, sortans de ces divises, nous nous mismes incontinent à table, j'apercaus qu'il fut fort pensif et mélancolicque durant le souper.

Je me partis en ceste sorte de vers la Royne, moins accaressé, ce me sembla-il, de

ses Conseilliers, que je treuvas au sortir, que je n'avois esté les aultres fois. Du tout Vostre Excellence pourra considérer ce qu'il luy semblera qu'on doibt entendre en cecy. Ores, quelques-ungs m'ont asseuré (comme jà j'ay escript) que ceste Court treuvoit estrange tant de faveurs que m'y estoient faictes; et l'ambassadeur de France hat attiltré quelques-ungs pour me tirer les vers du nez; et moy je suis pour aller visiter sa femme, seullement pour veoir quelle mine il tiendra. Il ha faict négocier avec le Conte de Licestre, par main tierce, pour l'adjurer de luy dire ce qu'il pense ressortirat au mariaige de Monsieur d'Alançon et s'il lui conseilloit de venir par deçà. J'entens que le Conte luy ha respondu qu'il ne le luy desconseilleroit pas, mais qu'il ne le vouloit asseurer, ains qu'il soupçonnoit fort que sa maistresse ne se marieroit jamais. Et sur ce particulier je remectray à compter quelque aultre chose, mais que je voye Vostre Excellence, à laquelle je prie le Créateur veuille donner en toute prospérité heureuse et longue vie.

De Londres, ce IIIe de mars 1576.

(Publié par M. Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 839.)

MMMLXXXIX.

Réponse de la reine d'Angleterre aux requêtes de M. de Champagney.

(Londres, 4 mars 1576.)

La reine croit ne devoir rien ajouter à ce qu'elle a déjà déclaré sur l'entrecours. — Elle défendra à ses sujets le commerce des Indes. — Quant au secours à donner à des rebelles, elle s'en abstiendra si l'ancienne forme du gouvernement des Pays-Bas est maintenue. — Dans le cas contraire, elle aurait à consulter l'intérêt de son peuple.

Responsum Dominæ Reginæ ad ea quæ Magestati Suæ proponebantur per dominum Fredericum Perenot, equitem auratum, baronem et dominum Aspermontis, Beauten, Champagney, etc., tam ex parte Regis Catholici Domini sui quam Commendatoris.

Primum, quod ad ea attinet quæ Regis Catholici nomine proponebantur : Cum quosdam exhibuerit articulos qui ad observationem tractatuum inter hoc regnum Angliæ et domum Burgundiæ conventorum pertinent, quos non alio censu aliave inter-

pretatione a Sua Magestate quam a se, suisque ministris intelligi explanarive dictus Rex Catholicus postulat, sin id minus videbitur ut ex utraque parte deputentur aliqui qui de pleniori eorumdem explanatione tractent, Sua vero Magestas, re bene præponderata, maturoque consilio deliberata, satis plene respondisse sibi persuadet in ea quam domino de Boschot dedit responsione, adeoque plene uti vel a Sua Magestate postulari vel ab ipsa concedi habita ratione ipsorum tractatuum aut potuit aut debuit, causam nullam videt quare Rex Catholicus dictæ responsioni non acquiesceret aut aliam vel pleniorem vel ejusdem ampliorem per commissarios novos ad id deputandos explanationem postularet, præsertim si ea cum ipsorum tractatuum usu hactenus observato consideretur ac eorum quæ a domino Cobhamo in scriptis tradita fuerunt, justa ratio habeatur.

Secundo, quod ad illum articulum attinet, in quo postulat aliquid severius in eos statui qui spolia et deprædationes commiserunt in Occidentalibus Indiis quæ a Rege Catholico possidentur, atque ut prohibeantur omnes Suæ Magestatis subditi ne in posterum eo mercatum proficiscantur in dicti Regis damnum et detrimentum, curabit Sua Magestas ut non solum in eam rem diligentius inquiratur, statuaturque ex legibus in eos qui deliquerunt, uti dictus Rex Catholicus postulat, sed etiam prohibebit suos subditos ne posthac aliquid simile committant. Atque, ut intelligat Rex quantopere in eo Sua Magestas cupit voluntati ipsius satisfacere, iis quos scriptis per dominum Cobhamum missis notavit, diem dixit, in animo habens in eos animadvertere si eorum rei peragantur in quorum justam criminationem apud Regem Catholicum venisse putantur.

Postremo, quod ad id attinet, quod ex parte Commendadoris Suæ Magestati proponitur, cupere videlicet ipsum intelligere num in animo habeat Sua Magestas ulla ratione aut ope succurrere ac subvenire iis qui ab obedientia Regis Catholici domini sui defecerunt, eo nimirum consilio ut dominum suum Regem certiorem possit facere quid isthinc illi expectandum erit, Suæ Magestati placet ut Regi significet quod, sicut hactenus nulla in re dictos Regis subditos sua ope juvavit contra Regem, ita non statuit facere in posterum, si quovis modo rationabili in ipsius gratiam recipi quæant. Quod si vero Magestati Suæ constabit id conari Regem per suos ministros ut in pristinum obedientiæ statum subditi ejus non reducantur, sed prorsus innovetur forma gubernationis et antiquæ leges Belgiæ abrogentur, quæ nova rerum facies, mutuis confœderationibus et commercio quod aliquot annis jam sæpe repetitis majorum utriusque principis fœderibus confirmatum ad non vulgarem utriusque regionis populique commodum perduravit, finem est allatura, vel quod rerum suarum desperatione coacti, ipsi se commissuri sint in alicujus alterius principis fidem et patrocinium (consilium quidem certe sibi suoque regno longe periculosum), non potest Sua Magestas in presentiarum certo definire quid tantæ rerum difficultates cum ingentibus conjunctæ periculis in animo suo

sint effecturæ, et in quam inclinatum sit sententiam promittere ut providentius sibi suoque populo consulat [1].

(*Archives du Royaume, à Bruxelles, Papiers d'État,* Registre n° 400, fol. 170.)

MMMXC.

John Cobham à lord Burleigh.

(MIDDELBOURG, 4 MARS 1576.)

Il a été arrêté, ainsi que Lucrecia d'Affaytadi qui se trouvait sur le même navire, par les Gueux de mer.

My hymbell dewty remembred to youer good Lordshipp. You shall understand that on thursday last at vj of the clocke in the afternon iiij^or shippes of warr of Flusshing and of Armewdin mett with me within vj myles of Dover and shott iiij^or greate shott at me, and with one of there shott the hitt ouer boat within iiij^or inches of the water so that I was forced to yeald unto them.

They by force entered the boates and have robbed and spowled us of all ouer goods and money, and I was turned into Armewy in[my] hoss and my dublett. The toke away from us ouer swerdes and daggers; the have allso robbed the poore lady of all there chaynes and brasslettes, wyche they have. I tolld them, before the came aburd, what we ware the might eassly deserne by ouer flagg, but they mayed no accompt of no wordes. When we spake unto them of ouer good Quene, they like varletts ansswered unreverently. They toke ouer mayster, olde Watson, of Dover, away from us, and would have throwen the good olde man into the seas; but, as God would have it amongest meany ungodly persons, when honest man stode up and saved him, and all to this was, as the say, because I would strike my cappsayle to the Prince of Orrandge's shipps. Surly I know no cause why Her Mageste's servantes or subjectes shuld strike to any man, but to Her Mageste's shippes, being within Her Mageste's streame. But, if my shipp had byne equall to his, I would have sent him to God or to the devill. But God hathe other wyss appoynted it, for I am browght by force to Armewy in Seland. Now I am most humbly to desyer youer good Lordshipp to be a meanes to Her Mageste for

[1] Ce mémoire porte la signature de Walsingham.

the deliveray of the poor lady and her company, who are like to be in myserabell estate, for they varletts meane to put her and her company to ramsom, and to make them all Spaniardes : youer good Lordship must have care of that, for I take them all Portingalles. I most humbly desyer Youer Lordshipe's, seing Her Mageste hathe receaved her and her company in to her protection, that Her Mageste will take order for her good deliverance. She hathe no other frynd to make, nor meaneth not to seke anny awayes but only suche as shall come from Her Mageste. Morover she sayeth, if I had not come for her, ho was willed so to do from my Lord Cobham and, as he told me, appoynted by Her Mageste, she would not have aventured her one personne.

Therefore I most humbly desyer youer good Lordshipp to remember the credytt of a poore gentillman [1]. And, as Youer Lordshipp have bound me to yow allreddy, so I shall be more bound unto yow, if yow now helpe me in thes necessite. The have taken away from me all thoss letters, wyche my Lord Cobham wrowght unto me abut thess afayeres, so as now I have nothing to shew, but they say that I was an hiered man by the Imbasador of Portingall. I most humbly desyer youer good Lordshipp to let me have somwhat to shew from Her Mageste, whereby they may perceave that I was appoynted to this servyce by Her Mageste. Thus, hoping youer good Lordship will take some good order for the deliveray of the poore lady and the restitution of ouer goods and money, I commend yow to the tuition of almyghty God.

From Milldellburrowgh, the 4 of marche 1575.

Newes here is none but that there be xij personnes come to Myldellburrowgh from Seriacksea, wyche would have delivered the some to the Spaniardes.

Also the Prince of Orrandg hathe taken from the Spaniards an iland cauled Cramppon. It standeth over agaynst Dort : it did annowy the Prynce muche for his passadge.

I am commanded this day by Bowysett, who is Admyrall for the Prince, to be kepe my lodging.

If Her Mageste will wryght in the poore lady's behallf to the Prince of Orrandg, I will endevor my service in it.

(*Record office, Cal.*, n° 650.)

[1] Le chevalier Giraldi, ambassadeur du roi de Portugal à Londres, devait épouser Lucrecia d'Affaytadi, fille d'un des plus riches marchands italiens établis aux Pays-Bas. C'était à sa prière qu'Élisabeth avait chargé John Cobham de conduire la fiancée, d'Anvers en Angleterre, afin qu'elle n'eût rien à redouter des Gueux de mer. Néanmoins le navire fut arrêté.

On trouve à ce sujet au *British Museum* deux lettres du chevalier Giraldi, du 1er avril et du 4 mai 1576. (*Titus,* B. VII, fol. 250, 252 et 391).

MMMXCI.

Henri Mason à lord Burleigh.

(ANVERS, 4 MARS 1576.)

Maladie de Requesens. — Convocation des États de Brabant. — Les États sont résolus à ne plus accorder de subsides jusqu'à ce que la paix soit conclue. — Troubles excités par les soldats mutinés. — On dit que don Juan prendra le gouvernement des Pays-Bas et qu'il s'y rendra accompagné par le cardinal de Granvelle. — Prochain retour du marquis d'Havré et d'Hopperus. — Licences accordées par Requesens. — Nouvelle monnaie. — Faits divers.

Right Honnorable, my most humble and bounden duety remembryd.

Whereas by my former letters sent Your Honour by William Wynter and Mr James Harvey I advertyzed th'occurrencys as at thosse tymes weare heare in ure havyng always lokyd for your good Lordship's pleassure and answere upon the presentation of my servyce. Synce which tyme I have not receved nott one word and lesse advyce from Wynter as from M. Harvey, and because I am foreyd within thesse fewe dayes to depart from hence towards Utrecht about my urgent affaires, I have thought good fyrst to advysse Your Honour therof, as also by thesse to crave Your Honour's spedy answere, and to stay as yet x or xij days heare for the same, and to understand effectually your sayd Lordship's pleassure and intention, and therby to ordre my selffe, eyther to comme and remayne contynually about the Court or elsse to employ my selff in such servyce of the Kinge's, as dayly doth present, but that I have at this tyme and wyll doe tyll I heere Your Lordship's pleassure dryven aff and reffussyd to accept any commission or charge. Besechyng Your Honour most humbly to consyder the premysses, craving your answere with the fyrst post, for that ytt ys heare chargeable beyng, and losse of tyme, out of house and home, as I doubte nott but Your Honour have well consydered. I most humbly submytt unto Your Honour's dyscretion and wysdome, and by the way I have thought good to proceed and frequent Your Lordship with such occurrencys as are heare chieffest in trayne.

The Great-Comandour ys partyd from hence to Bruxelles, where he hath adjourned the States of Brabant to apeare and assemble the xxviijth of the last moneth; but, by reason of his beyng sudenly falne syck of an apostume in his syde, ther ys nothyng as yet done, but beyng a lyttle recoveryd, as yesterday was appoyntyd that the States should assemble to heare such prepossition as His Excellence should propound and therof to answere, whych, as sone as the same beyng endyd, I hope to send Your Honour therof copie.

The Spanyards havyng x or xij dayes past began to mutter and rebell for payment in the towne of Bruxelles, but in tyme beyng foorseene, beffore the cavallery Spanysh and Itallian could joyne with them and also to entre the sayd towne, beyng also mutyned and rebelled for lack of payment, ys nott comme to any effect : whereof certayne of the pryncipall fatours are fled, and two are executyd in Bruxelles, soe that as yett they are quyett. Synce which tyme the sayd cavallery pursued and contynewed in there rebellyon and thought to surprins the towne of Cortrick in Flandres, and so therby to have eyther contraynd the sayd towne to pay them or the Stats of Flandres, but beyng repulssyd and dyvers of them slayne are shutt out of the townes over all, and each towne keps good and vigillant ward soe that they, seyng theyr intentions over all to fayll, have elected out of every company twayne, which are comme to axe theyr payment of the Great-Comandour; but whatt the end wyll be, God knoweth, for by reason of the sycknes of His Excellence ther ys no audience as yett geven to any one.

As also by fault of mony the forts of Crympen by Dordrecht are lost, the Prynce of Orrange havyng taken the same by hungryng of the Kinge's soldyars out, and by composition are come to Schonehove with theyr enseyngnes, armuer, bagge and baggaige, nott havyng eatten any bred or meate in thre dayes. Ther weare 5 enseynes of Wallons of Corronell's Mario Cordonye regyment, and ij enseynes Bas-Almayns of the Conte of Megem's regyment; and, for al the force that Monsieur de Hierges could doe, he could nott come to souccour the sayd fort, beyng decevyd by the Almaynes of Charles Foucker's regyment, whoe wold nott march or goe agaynst the enymy, but, as theyr accoustumed mannour are, cryed : *Gelt, gelt!* Well the Prynce, havyng taken the sayd fort, wyll better regardt ytt then beffore he hath done, havyng fyrst tryed of what impourtaunce the sayd place was.

The States of al this Lowe-Countryes for the most part are fully delyberatyd nott to yld to geve one peny more or consent eyther to any trybuyt or imposts, but upon condytions of peace which ys heare generally greatly lokyd and wyshyd, for espesially that the Quene's Mageste wyll fynd the meanes therof, that this pore contry may be releassyd and restored to theyr former estate and dyschargyd of the apparrent bondaige and slavery, wherein they fynd them selves entanglyd.

The newes are heare come in Court out of Spayne that the last of february that Monsieur Havre, brother to the Ducke of Arskott, with the presydent Hopperyus, should take shippyng at Barcelonia to come to Naples, wher Don Juan d'Austria doth make preparation of 20 galleys to joyne with them, and soe to come to Spissa in Lombardia, which, after havyng vyssyted all the fortresses and others of the Kynge's of Spayne, they come hetther to this country where Don Juan d'Austria shall take the gouvernment of this Lowe-Countrye, and the Great-Comandour shall retorne to Itally and be Viceroy

of Naples, and the Cardynall Granvelle cometh also with the Ducke Juan d'Austria, and bryngyth with hym for hys trayne and conduyct about 6000 Spanyards and Ittallyans horsemen and fotemen [1].

Thosse of Genua are nott yett fully pacyffyed, but resteth upon certayne fryvoll poynts, which the hope yeldeth to be some endyd.

The Great-Master of Malta, havyng intelligence that the Turck doth pryvylly make redy a hudge and myghty Armada and wyll this somer fall upon Malta, whereupon he hath sent to the Kyng and the Pope, requyryng assystence, and doth provyde and forsee hym selffe of all necessaryes to endure the sayd siege and to resyst the Turck, he havyng enforsyd his garyssons with 12000 men more extraordynary.

The want of monny doth cause the Great-Comandour to seme to yeld and graunt or geve out salveconduycts and lycencys to the merchants to traffyck in Holland and Sealand with the rebells, payeng a certayne trybute or tauxe which amountyth almost to the iiijth and vth peny; but as yett the merchants wyll nott medle therin, except he moderate the sayd tauxe, which lycences shalbe passed under the small signett of His Mageste's fynauncys and subscribyd by His Excellence, whereof he hym selff wyll kepe the counter roll and wyll trust no man therin but hym selffe.

The recevoir of the sayd trybuyt ys ordayned to be one Lancelott Paressys, Tressourer of the Warres, and shall have hys abydyng place at Amsterdam.

Bycause the great scharsnes and nede of mony hath byn p[rac]tyzed and movyd in Consayll of State and Fynnaunce to have enhaussed and reared up the pryce of mony at highe course, both gold and sylver; but after great dysputations *pro et contra*, as also hearyng th'advyce of the merchaunts, ys found more requyssytt to lett ytt remayne as ytt ys and to fynd out some other remedy, for that the coyne or muntmasters of al the provyncys beyng called together have found away to coyne a newe kynd of trash mony from a peny upwards to x d., wherby the wyll advantaige the Kinge yearly about one myllion of floryens, al charges dysducted of the coynyng, and goeth in hand with the same in great speed.

The Kyng hath levyed in Spayne a xth peny and, as the Court ys advertysed, that ther ys alredy 1500 thousand duccatts by exchaunge made over by Ittally.

As touchynge the decrete of the Pope, where the Kyng myndyd to dryve aff the merchants, especially Nycolas de Grymaldi, whome as is my former letters I have wrytten you, hath bought the Pryncedome of Salerme, hath so remonstratyd hys cause to the Kynge in proper person, and geve over hys estate amountyng unto xiiij myllions 500 thousands crownes, soe that His Mageste, havynge hard hys alegations and to ende

[1] Thomas Copley écrivait, le 5 mars 1576, qu'il venait de quitter Bruxelles où il avait laissé Requesens gravement malade. (*Record office, Dom. papers, Add.*, vol. XXIV, n° 69.)

the same, hath ordayned ij Byshopps in Spayne and geve them comyssion to end the same with the sayd Grymaldi and companyons.

This, Right Honorable, I nott havyng others wherewith to trouble Your Honour, I ende this rude letter with besechyng God to preserve Your Honour in all felycyte and encrease of honour with longue lyffe.

Wrytten in Andwarp, this iiij[th] of march 1576.

Because I knowe nott to whosse hands my letters may fall at dyvers tymes, I have thought good to advysse Your Honour that from hence forthe I mynd to change my name and take upon me my mother's fathers name as Thomas Germaine, and soe I wyll subscribe all my letters.

(*Record office, Cal.*, n° 652.)

GOUVERNEMENT DU CONSEIL D'ÉTAT.

MMMXCII.

Journal de Daniel Rogers.

(Mars 1576.)

Nouvelles diverses.

Don Louys de Requesens, Count de Çuniga, liuetenant for the King of Spaigne, dyed at Bruxelles of the pest the 5th of marche, greatly repentinge himself that he had not embraced the conditions proposed at Breda the sommer before.

Great troubles followed ther in the Low-Countryes; seven cornettes of Italians fledde into Fraunce.

The Spanyardes revolted aboute Bruxell.

The garrysons of Maestricht revolted against the King. Don Julien Romero, as generall master del campo, was sent against them.

The Duke of Arskott, Count Ernest Mansfeld and Rysseghon were chosen to gouvern, but would not embrace the gouvernement, wherfor the Estates gouverned joinctly.

The Duk of Savoy dyed and bequethed his countrye to the gouvernement of Count Aiamonte, which is ruler of Millayne. After his death, his sonne was sent in a gally towardes Spayne, which greaved the King of Fraunce.

This monneth or about the ende of february, the Prinsses of Aurenge was transported by 100 ruyters towardes Saxonye.

The Queen Majestie was offred many hundred thousand dollard at Colleyn by paying but 5 or 5 in the hundred.

This monneth, the Count of Lennox dyed in Englande.

The daughter of Carlo d'Affettadi, espoused unto the Ambassadour of Portugall, Cavagliero Giraldi, was taken and brought to Flusshiuge, nether could Mister Cobbam ayde her, who was sent by Her Majestie for that matter. Afterwarde came Mister John Herbert sent from Her Majestie unto the Prince for her. She departed in the Queen's shippe the 9 of aprill towardes England.

Capptain Temple came to Hof as thoughe he would sell fysshe, and tooke a capptain with certayn souldiers and harquebouzes, and retourned towards Flusshinge.

The Prince sent Collonell Hellin with elf enseignes towardes Amsterdam, and as the 26 of marche it should have bene taken by intelligence the Prince had in the towne; but it took not effect the entreprise.

The dissension ended in Genua, unto which towne, when Don Jon d'Austria made his journey out of Calabria, he was revoked by the Great-Master of Malta for that he had certayn newes of the Turckes preparation against Sicilia. . . . . . .

Martin Ritter, sent unto the Commendador from them of Amsterdam, proved, emongst other losses of late sustayned by the towne, that Amsterdam lost in three monnethes, at the tyme Harlen was wonne, the valew of lxx c. thousand gylders and deducted the losse particularly to with 700 shippes, 16,000 houses burned, 24,000 to have bene spoyled and taken away from them.

There is a great prognosticator in the Low-Country called Portentius, who professied that the Marquis Vitelli should not come a tyme hence to Andwarpe from Duvelande; item that the Commendador should retorne and not live long after. The self same, two year past, profecied that the King of Spayne should die anno 1576 before S[t] John his daye; item that the Prince should overcome his ennemyes and retourne with greater honour than ever he was, into the Low-Countries. Dodonet who cast his nativitie, sayde that he perceavid by his nativitie that he should not retourne into the Low-Countries with credit, but should come in to honnour in farayn countries.

Great bruites ther was that the King of Spaine was deade, and it was written out of Fraunce, Portugal and Englande.

Ther came newes out of Spayne that the King would make the Count of Buren, the Prince of Aurenge his sonne, Archbusshoppe of Toledo, and that Marquis d'Havry should retourne and be made castellan of Andwarpe and governour of the towne.

(*Record office, Cal.*, n° 251.)

MMMXCIII.

M. de Champagney à Requesens.

(LONDRES, 5 MARS 1576.)

Colère de la reine contre les Gueux de mer à la suite de l'arrestation de la fiancée du chevalier Giraldi. — Menaces de représailles. — Entretien avec Élisabeth qui insiste pour avoir une réponse sur son offre de médiation.

Monseigneur, Il est bien vray ce que l'on dict, qu'il n'hy ha mal de quoy bien n'advienne. Pour tant (encoires que je ressens grandement l'ennuy du chevaillier Giraldi, pour l'obligation que je doibs aux courtoisies qu'il m'hat usé), si ne veulx-je laisser de compter quant et quant à Vostre Excellence que, ayant este prinse sa femme entre Douvre et Calais par ceulx de Vlissinghes, nonobstant que ung frère de Milord Coban l'accompaignoit de par ceste Royne, et le maire de Douvre, la Royne l'hat ressentu si très-fort qu'elle ha mandé (à ce que j'entens) qu'on arrestât les depputés de Hollande et Zélande et tous les batteaux et marchandises qui se treuveroient appartenans à eulx en ce royaulme, jusques à ce qu'on heust réparé ceste injure et restitué le tout jusques à une espingle, pour ce qu'elle ha prins de bien mauvaise part ce que Saincte-Aldegonde luy ha faict respondre qu'il en escriroit, combien qu'il pensoit que ses lettres ne serviroient de rien, puisque ceste prinse estoit de bonne guerre, des subjects de nostre Roy et des biens de leurs ennemis, tellement que je puis bien penser à mes affaires, car ils ont juré, par tout leur bon Dieu, que je ne leur eschapperay au retour, puisqu'ils ne m'ont sceu rattaindre venant icy.

En ces entrefaictes, plusieurs autres marchans de ceste ville, en trouppe respectable, allèrent aussi hier faire leurs plainctes à ceste Royne de plusieurs autres robberies que ces gallans leur ont faict, tellement que possible cecy servirat à faire mieulx recongnoistre à ces gens le bon voisinaige et conduicte que se caiche soubs la saincte Évangille qu'ils preschent.

L'un m'ha mandé par Corbet, ce matin, de venir cest après-disner en Court, pour veoir les esbats qu'on y représentera. Et ayant esté hier en la maison de l'ambassadeur de France, à tiltre de visiter sa femme, pour plusieurs courtoisies qu'il m'hat usé, ny luy ne m'hat dict chose de substance, ny ne s'ha pas donné grand maigne à me sonder, non plus qu'il ne fit une autre fois en la maison de l'ambassadeur de Portugal, où je me treuvas à son instance. Je le tiens pour ung honneste gentilhomme, et plus soldat que autre chose.

De Londres, ce v[e] de mars 1576.

Je viens encoires à temps du palais pour adjouster icy que ceste Royne (si bien quasi tout le temps s'est passé à veoir combattre les ours et taureaux aux chiens, et divises publiques) si est-ce qu'enfin s'estant mise à pormener, et m'ayant prins avec elle à part, elle me demanda si je n'avois encoires response de Vostre Excellence, d'autant qu'elle désiroit d'envoier, déans deux ou trois jours, celluy qui doibt partir pour l'aller treuver, me priant que je ne voulusse séjourner plus icy, puisque je n'avois nouvelle de Vostre Excellence; mais je luy dis que j'espéroy que le mesme courier que j'ay dépesché ne pourroit tarder; et sur cela m'hat-elle encoires donné deux jours de terme, tellement que mal pourroy-je prolonger plus. Elle s'est plaincte à moy de l'insulte que les Flissingnois ont fait à la femme du Chevalier Giraldi, et des pilleries qu'ils font sur ses subjects, qu'elle ne veult souffrir, adjoustant ce qu'elle jà me dict autrefois, qu'elle en estoit toutesfois quasi bien ayse, puisque l'on pouvoit veoir combien ceulx-là avoient mal parlé, lesquels avoient asseuré qu'elle estoit de leur party et qu'elle les secouroit. Elle me comptat aussi d'avoir reveu ce qui avoit esté offert aux rebelles à Breda, qu'estoit beaucoup sans faulte, mais qu'il fût ung peu plus clair, et que de vray ils s'estoient fort mescongnus en aucunes demandes. Je luy advouas le dernier, sans me vouloir beaucoup plus enfoncer au surplus.

(Publié par M. Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 846.)

MMMXCIV.

Le Conseil privé à l'amiral lord Lincoln.

(Westminster, 5 mars 1576.)

Ordre de saisir tous les navires du port de Flessingue ou de la Zélande à raison des actes de piraterie commis contre les Anglais.

(*Record office, Dom. papers, Cal.*, p. 517, n° 52.)

MMMXCV.

Daniel Rogers à lord Burleigh.

(Anvers, 7 mars 1576.)

Déplorable situation des Pays-Bas. — Mort de Requesens. — Il avait désigné le comte Ernest de Mansfeld pour lui succéder, mais on ne sait si le Conseil d'État ne prendra pas en main le gouvernement. — On assure que don Juan d'Autriche viendra aux Pays-Bas. — Les Espagnols désirent la paix, mais ils ne céderont point en ce qui touche la religion. — Succès du prince d'Orange. — Détails sur les réfugiés. — Nouvelles diverses.

Right honorable, As I sayled towards Flushinge, I was driven by tempest to Ostende, and, because the shippe in which I came, begonne to leak, the master not being minded to depart from thence in ten days, I came hether, trustinge to have founde a passage by the Adventurers shipps towards Flushinge. Having spent therefore some days here, I talked with diverse of my acquaintance, by which means I have learned somewhat of the present state of the countrie, which I think it my duty to communicate to Your Lordship.

Surely the countrie goeth more and more to ruyne. The state thereof is much more miserable than it was at my last being here with Dr Wilson. The King's debts increase daily, and the soldiers are not payed; the husbandman in the country is oppressed, and great contempt groweth against the Spanyards, wherefore they skant can conceave any worthie enterprise, much lesse execute it. Three weeks past, the Commendador had an enterprise in hand against Bril; but, because it took no good effect, the sickness which he had before, begonne to increase. He was troubled for six weeks with a great itche, which ended at the last into buyles and imposthumes, which broke out under his armes and on his back in such a manner that he died of them the 5th of this present, about four of the clock in the morning, having seen fourty-six years. Wherefore many of them here are greatly affeared least some sedition be made amongst the soldiers for their stipends, which of long time hath not been payed. Diverse of the italians horsemen, to the nombre of 900, which were placed in garrison in Flanders, as at Ipres, Tournay and other townes niglie, for importune demanding of their stipends, were shut forth of the above mentionned townes, which are now fled into France : which thing was done, the Commendador being alive. Wherefore to keep the rest in obedience, he was compelled to sell diverse particular houses of the King his masters, as at Gant, Ipres, Brugge, Machlin and in other places. Since his death, diverse posts

have been dispatched towards Spayne to the intent the King might send one hither auctorised by him to gouverne under him in the Lowe-Countries.

The Commendador, not long before his death, perceaving that he could not live long, sent a post unto Ernest Count of Mansfelde that he might come to the Court to take the charge of the gouvernment, he being sicke, until the King sent another or he recovered his health : since whose death, the Estates and Privie Councell have sent another post unto him, being gouvernour for the King in the duchy of Luxembourch, that he would hast and embrace the gouvernment, as the Commendador had, before his death, admonyshed him. They say, for that he is the most ancient knight of the Toyson d'or, that therefore, *in consimili interregno*, it should be his to gouverne.

There be others which cease not to councell the Estates to establish their own gouvernment and to provyde for the quietness of their countrie.

Not long since, the King had resolved to send hither don Jon d'Austria as gouvernour, and the Commendador should have been sent to Naples to execute the office of Vice-roy there; and it is yet thought, if the Turke doth not avance himself with his 300 galleys towards Malta, that then Don Jon d'Austria shall be the gouvernour of the Lowe-Countries. He is at this tyme in Vicence in Lombardia, 28 years of age, for he was born in Germany anno N. D. 1547.

Touching the inclination of the Spanyards here to peace, this is most certayne that the most prowdest of them all desireth peace and would be content to accept any condition, so that the Prince would make no mention of religion and that he would return to the King's obedience; for in those two termes they consist, in which they stand stiffly that they will rather loose all the whole Lowe-Countries, than grant that any religion should here be permitted. Wherfore I see not how any peace may be made by way of reconciliation or composition. The Spanyards doubt themselves greatly of loosing these countries and do foresee great and dangerous changes which may happen; and yet do think it meeter for them to trye the worst than to consent that any exercise of religion should here be granted. They trust to recover the country againe hereafter, if it now should be taken away from them.

Some Spanyards, great men, discoursing of these matters, affirme that the Lowe-Countries doo but ruyne the kingdom in the tyme of the peace, in robbing Spayne of his gold. Besides that, they say the King is hindred to establish his dignitie and authoritie in India and other isles nigh unto him, because he always must have an eye to the Lowe-Countries. These things I write that Your Lordship may know what extreme cogitations they have and what may be hoped and looked for at the hands of such men, which be thus stiffly bent. The losse of Crimpen hath discouraged many of them; and now diverse come back from Zirieksea. I think few will remaine there, after they shall understand of the death of the Commendador, which by this time they may be

advertised of. They have stopped the channel of Ziricksea in suche manner that they of Flushinge shall not be able to vittayle the town that waye any more. To the intent they might safely bring their shipps unto the head of Ziricksea and not be endamaged by the Flushingers, they have made a channel from Vianen in Duvelandt unto the head.

Monsieur de Hierges is here looked for dayly. Julian Romero commandeth the soldiers which be in Bruxell and places nigh. The Commendador could obtain nothing at the hand of them of Bruxell for all the garrisons he sent thither [1].

As concerning the rebelles, two of the Nortons are about Bruges, and my Lord Morley, with his wife, is in Maestrecht. Some of them are at Cambray; but the most part are at Liege, where is Jennye, who hath caused there to be printed a poesie of his in verses, for the defence of the Quene of Skottes. The Countesse of Northunberland lieth in an abbey within two miles of Liége : I am credibly advertised that they have their pensions still from the King of Spayne.

News are here further that the Duke of Savoy is departed, who hath appointed the Count of Ayamonte, gouvernour of Myllan, to be the overseer and tutor of his son and countryes, after whose death the Councellours of Piémont and Savoy sent their younge prince towards Spayne, with which matter the French King and Quene-Mother are grevously offended.

The 4[th] of this month was appoynted for the coronation of the Vayvood of Transylvania into the kingdom of Poland; but the Duke of Saxony and the Marquis of Brandenbourch will introduct the Emperor into the sayd kingdom with 9000 reyters and 6000 footmen, and therefore have made defence in their countries that none of their subjects serve this year any forrayn prince : by which means I understand that they have greatly hindred the leavey of reyters, which the Count of Barby and Mandeslow made for the French King in Germany.

From Andwerpe, in post hast, this 7[th] of marche 1575.

(*Archives d'Hatfield; Record office, Cal.*, n° 656. — Publié par Murdin, p. 292.)

[1] Requesens avait eu de nombreuses difficultés avec les États de Brabant, qui ne cessaient d'invoquer leurs privilèges, et notamment la Joyeuse-Entrée. Ils demandaient que toutes les affaires civiles et criminelles fussent déférées au Conseil de Brabant; qu'il ne fût permis à aucun Espagnol d'exercer une charge publique; qu'on ne levât d'autres impôts que ceux qu'ils avaient votés.

La résistance des États de Brabant n'est pas moins vive en ce qui touche le paiement des gens de guerre; mais Requesens leur fait observer que, s'il n'est pourvu au paiement régulier de la solde qui est due aux soldats, on ne pourra point se plaindre qu'ils vivent aux dépens des habitants.

MMMXCVI.

William Herle à lord Burleigh.

(7 MARS 1576.)

Explications et excuses présentées par Paul Buys sur le fait de guerre que l'on reproche à un navire de Flessingue.

Here was with me on to day from Pawll Buis, Mi right honorable good lord, desirows that Your Lordship shold understand the truthe of this matter of Giralldos wife taking, werby you shall perceve that a grett fawtt was in the shippe of Dover, that first passed by theme with certain stuffe and passengers and by whom the said Flushingers were well ny provoked to do that they did, and that therfore it deserves the better construclyon nott if it had bin used att the sea; butt, if the occasion had bin offred in ani towne, it wolld have bred a gretter qwarell, for the sayd Flusshingers, sending a board their bots to se if they caryd any spanish wares or had ani enmyes of theirs passengers with theme, being com aboord sodenly, cam up from under the hatches att the master's calls a 30 or 40 strangers passengers and caste the Flusshingers into the seas, which being sene by the rest dyd so kynd all theme as they were essily transported even with fury to boord the other shippes, and to do as they dyd, yett caryeng that respect to Her Majesty as that they used no violence to ani, though *en sang chaud*, and do humbly cary this further respect to Her Majesty that ani thing that Her Majesty will commande for the order of their restoryng that ar taken, shalbe obeyed, hoping that it shall no worse be interpreted of than, as their menyng is to be dutifull to Her Majesty in ani thing that they be hable, and so wold they expresse it by effect, being verey sory that this accident hapined, for that they do mene to intertayne good amitye with the King of Portingall's and all his subjectes, with whom they have traffyck, and nott to give occasion of offence to the lest of theme, butt to confirme the amitye with theme by the straitest and surest waye they might, to the which Your Lordship might serve for a wyt-nesse and a qwallefier (yf ye wold so vowchesave) that this hard occasion might be the begynneng of a gretter good bettwen theme, and Your Lordship be the awther of it, as though it proceded from your self, and they again do humble them selves to Your Lordship to do you all the service they can, and will travayll presently to reduce thinges to that order that may be well liked of, wherof it may plese Your Lordship that I may have som answer from you in wryteng, seing mi sycknes will nott suffer me to waytt uppon you as I wolld, wherwith remember mi motion for Julio, and I beseche

Your Lordship to give your best advise to this that I have moved you of on their behalf.

The partyes for the warde have their order from Bosswell, as Your Lordship appointed, and I have contented mi man with a good portyon of that I had, only to satisfye and obeye Your Lordship, though in eqwity the bargain was his, wherwith very humbly I take mi leve.

From Redcrosse strett, the vij[th] of marche 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 657.)

MMMXCVII.

William Herle à lord Burleigh.

(8 MARS 1576.)

Il sollicite en cette affaire, pour les marins de Flessingue, l'appui de lord Burleigh.

I presume, Mi right honorable good Lordship, to putt you in remembrans of that which I wrytt unto Your Lordship att large yesterday, presuming the more that you will waye and consider the thing according to your wisdom to help to qwallefye it, and with your good cowncell and advise to direct these pore men of Holland how best to behave them selves in it, for that Your Lordship in all your actions doth favor indifferencye and the cawse of the weker, pretending well, before ani other respect of the world, which your verey enmyes that have negociated here, ar fayne to confesse, muche more these men who indede do reverence you and do command them selves wholly to Your Lordship, and Pawll Buis hathe suche a speciall confidence of your wisdom and vertue as he deppendes of non more in the world than of Your Lordship, foreseing that the Queen's Majesty may be somuche allured with theme and their cawses for this accident, that hath interceded as it may further their adversaries in their delynges, if the matter be nott the soner and the better reconsiled with Her Majesty, wherunto haply there wilbe instrumentes of our owne more redy to sturre up humors than to appeise theme. Butt uppon this occasion ij good workes might be wrowght, that is, Her Majesty to be sett contented by suche mene as bothe might like her, and yett be honorable to theme and for whome they dele, besyde that the Portingall Ambassadour might have the commendation to make som surer traffick bettwixt ether partyes to the proffitt of his King and assurance of his Kinges subjectes the more, which ...... may move hym

nott a lyttell, wherof the trew prayse is to turne to Your Lordship, to whom they humble theme selves in all thinges, and therfore it may plese Your Lordship to vowchesave me som answer heruppon, wherwith verey humbly I take mi leve.

From Redcrosse strete, the viij[th] of marche 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 658.)

MMMXCVIII.

Le Conseil d'État à M. de Champagney.

(Bruxelles, 9 mars 1576.)

Le Conseil d'État charge Champagney d'annoncer à la reine la mort de Requesens et de lui faire connaître qu'il a pris en main le gouvernement en attendant les ordres du roi. — Félicitations adressées à Champagney sur les résultats de sa mission.

Monsieur de Champagney, Nous ne pouvons obmettre de avec indicible desplaisir et regret vous faire entendre comme le cincquième du présent, environ les trois heures du matin, Dieu a esté servi appeller de sa part Monseigneur le Grand-Commandeur de Castille, lieutenant-gouverneur et capitaine-général pour le Roy nostre sire ès pays de pardeçà, que est décédé de ce monde autant chrestiennement que faire se pourroit : ce que, avec sa vie qui a esté tant vertueuse et exemplaire, doibt faire croire fermement que Dieu aura associé son âme avec les bienheureuses, que prions, soit ainsy ; mais c'est bien une perte autant mal propre et dommageable en ceste conjecture au service de Sa Majesté que aultre qui eust sceu advenir. Si est-ce qu'il fault la prendre en patience comme chose venant de la main et vouloir de Dieu, et faire du mieulx que l'on pourra pour son service, et celluy de Sadite Majesté, jusques à ce qu'elle y aura ordonné son bon vouloir, comme summes bien délibérés faire, vous priant, pendant le temps que trouverez bien demeurer là, nous faire part de ce que adviserez convenir au service de Sa Majesté et bénéfice de ce pays, faisant en oultre sçavoir à la Royne d'Angleterre le trespas dudict seigneur Commandeur, et que à ceste occasion, nous pour raison de nos offices et lieux que tenons, avons estimé estre de nostre debvoir tenir le soing de ce gouvernement jusques à aultre ordonnance de Sa Majesté, y adjoustant que sumes bien délibérés de faire tous debvoirs de maintenir au nom d'icelle tous les traictés, bonne voisinance, alliances et amitié, et la requérant, par les meilleurs termes dont sçaurez vous adviser, qu'elle veuille faire le mesme de sa part.

Au dict cincquième de ce mois arrivèrent vos lettres à feue Son Excellence, des xxve et xxviij^{e} d'icelluy, contenantes tout ce que aviez passé jusques lors, par où les choses et humeurs de là se monstrent bien différentes de lors quand y arrivastes et quelque peu après, si que vostre envoy celle part et séjour illecq jusques à présent samble par bonne négociation et dextérité n'avoir esté de peu de fruict, ayant ainsy faict changer les imaginations et inclinations de ces gens-là et descouvert plusieurs choses de non peu de moment. Qui nous meut à vous représenter que vous-mesmes considérerez si, quand aurez receu responce absolute de la Royne, il convient au service de Sa Majesté, mesmement en ceste conjecture, que retourniez incontinent pardeçà ou point, pour en user selon que jugerez estre plus à propos et convenable, sans que endroict vostredict retour sçaurions vous dire aultre chose.

De Bruxelles, le ixe jour de mars 1576.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. V, fol. 202.)

MMMXCIX.

M. de Champagney à Requesens.

(Londres, 10 mars 1576.)

Il espère que le bruit de la mort de Requesens ne se confirmera point. — Graves conséquences qu'aurait cet événement. — Mesures à prendre à Anvers. — Méfiance que lui inspire Altaemps. — Relations avec Marnix. — Plaintes contre Camargo. — Dîner chez Gresham. — Motion présentée au Parlement en faveur des propositions des États de Hollande.

Monseigneur, Dieu conserve Vostre Excellence heureusement beaucoup d'années en bonne santé et nous guard de si mauvaises nouvelles, comme celles qu'on semat hier soir, car on me vint dire que Sainct-Aldegonde, qui loge à la Poste avec ses collègues, avoir heu un billet de Court, que l'on présumoit fut de Walsingham, par lequel on luy mandoit qu'on estoit adverty de la mort du Duc de Savoye et que aucuns, au nom du Roy, nostre maistre, s'estoient saisis du prince son fils : ce que l'ambassadeur de France, qui m'estoit venu visiter l'après-disner, m'avoit aussi dict. Quant au premier, et d'autres lieux on l'asseure; mais audict billet ils adjoustoient que Vostre Excellence aussi estoit défaillye subitement, dont celluy qui l'escripvoit, conjecturoit des grandes mutations. Cela fut espanché en plus d'ung lieu, qui me troublat merveilleusement et tant plus que, ayant envoïé en Court et ailleurs pour en entendre la soursse, Antonio de Guaras, assez

tard, nonobstant son indisposition, me vint treuver, qui avoit entendu les mesmes. Là nous représentâmes subit les mutineries attentées et que sont encores sur pied, tant de l'infanterie espaignole que de la cavallerie légière; la difficulté, nonobstant laquelle Vostre Excellence, par sa diligence, avoit assisté les progrès de Monsieur d'Yerges jusques icy, et que sans faulte je ne sçay aultre qui l'heust sceu ainsi faire et en autres endroicts, voilà fallut trouver argent; celle que l'on hauroit pour entretenir le siége de Zieriezée et les Allemans, et oublié de l'hazard auquel je me treveroy pour sortir de ce royaulme. Je dépleureroys l'estat de la ville d'Anvers, pour l'obligation que je y ay, tant que le Roy me lairrat avec le nom de celle charge, l'imaginant maintenant en mains d'un estrangier à sa mode, avec une garnison qui ne pouvoit faillir ou à la saccaiger ou à la traicter peu moins ou pis, d'autant que ces mercenaires de celle nation et en ce régiment et aultres ont assez déclairé qu'ils n'ont aultre debvoir au Roy que pour luy gaigner son argent et pour s'enrichir de celluy-là à tors et à travers ou du sang de ses subjects, que ainsi [ne] se peult dire ce qu'ils en ont sussé jusques à cest heure, que, si bien le Conte Hannibal est obligé à Vostre Excellence, je croy que ceste ville-là seroit plus seure en mains de quelque autre, qui le fût au Roy et responsable à celluy-là, comme j'ay quelquesfois dict, proposant le Maistre-de-camp Julian, qui ha si vertueusement monstré naguières à Bruxelles (dont encoires icy on le loue) et sa fidélité singulière au service du Roy et l'amour qu'il hat à son peuple, que je n'estime pas des moindres qu'on sçauroit faire à Sa Majesté, comme ce que fit le châtelain d'Utrecht, à la mutinerie des Espaignols en Hollande; car sans faulte, ayant veu la faveur qu'en Anvers heurent ceulx qui y vindrent par le moïen du chasteau qui y est, estoye en grand soucy, considérant celle cité, une des plus illustres de l'Europe et l'estomacq des Pays-Bas, entre ceste Sille et Carybde, en temps si esmeu à tous costels et parmy humeurs si tempestueux, chose que m'a tant parturbé que, si bien, Dieu grâces, nous fumes quasi asseurés que la nouvelle semée de Vostre Excellence soit vaine, si n'ay-je peu délaisser de représenter icy les doubtes qui m'ont exagité, pour estre considérables, puisque ceste nécessité humaine nous est tant incertaine qu'on ne peult assez prévoir aux inconvéniens qu'elle pourroit induire, et à ce langaige j'estime aussi que ma conscience, ma fidélité et mon debvoir m'y obligent; car, néantmoings qu'en cecy je ne prétens de blasonner personne, si ne puis-je délaisser aussi, pour le respect que j'ay aux choses de mon Roy et à ma charge, de ramantevoir à Vostre Excellence qu'elle ne doibt ignorer la suspicion qu'on a eu aultrefois des menées du Pape Pie-Quint, oncle de ce Conte Hannibal, contre les Estats de Sa Majesté Catholicque, celle qu'on a eu (et Vostre Excellence mesme) du Cardinal Boromée, beau-frère dudict Conte, comme il se voyt par le différend qui fut entre vous deux, et la place forte que Vostre Excellence ostat audict Cardinal au ducé de Milan le tesmoigne, et moy-mesmes je suis esté quelquesfois empesché en Court de l'Empereur moderne pour entendre quelques menées de l'évesque Bia, nonce en celle Court dudict

Pape, dont on le vouloit charger d'avoir sollicité celle Majesté, tant de la part de Sa Sainctelé que du Cardinal prédit, au desservice et très-grand du Roy nostre sire. Ce que, si bien je n'ay voulu jusques ores dire si clairement, à présent je ne le puis plus taire, pour le grand sursault que j'ay heu de ceste nouvelle, véant que la plus grande asseurance que nous avons en celle garnison, c'est le respect qu'il pourra porter à Vostre Excellence, sçaichant combien à Naples il a esté malaysé à contenter et que à présent la faulte du payement, pour lequel il s'est toute sa vie monstré si ancré, ne peult délaisser de causer, si tel cas advenoit, de si grands inconvéniens que possible les Estats du Roy s'en verroient en grand bransle.

J'envoie ici deux lettres à Vostre Excellence que Sainct-Aldegonde m'ha escrit, afin qu'on ne die quelquesfois qu'en aucun lieu ou temps j'en aye heu de ce costel-là, sans les déclairer. L'on m'apportat la première sans qu'on sceut par qui. Je luy mandas par l'Italien nommé en la seconde que j'estoye bien ayse qu'il n'avoit occasion de se douloir de moy et que ceulx qui luy avoient dict que je me plaingnoy de luy, l'avoient abbusé; qu'il heust peu excuser tout ce long discours, comme chose perdue avec moy, duquel sans faulte il estoit fort esloingné quant il estoit en prison, et qui ne l'heust relasché, ains suyvy ce que j'avois commencé, nous heussions jà pièça les pays tranquilles avec la réputation du Roy et la religion entière. Je lui mandas aussi que je ne luy respondoy par escrit pour n'estre nécessaire, aussi que, s'il estoit vray ce qu'il m'advertissoit, qu'il ne me convenoit de le faire, néantmoings que principalement je le fis, pour ce que ces gens-là font leur proffit de tout, et je me doubtas que possible il vouldroit donner à entendre d'estre recherché. Au surplus ne me semblat requis d'user autres termes, pour non coupper le filet en lieu neutre à ce qu'on pourroit tirer d'eulx; car je tiens qu'il hat grand envie de parler à moy-mesmes pour quelques propos que Miladi Boussey, belle-sœur de Millord Burghle, me tint au palais ces jours passés, disant s'estre treuvée avec le susdict Sainct-Aldegonde au logis de celuy qu'ils appellent évesque de Londres, où il luy avoit dict beaucoup de bien de moy : à quoy je luy respondis en termes généraulx et que c'estoit dommaige qu'ung si bon esprit n'estoit mieulx emploié; mais, à l'advertissement qu'il me donnoit, je luy mandas encoires que, quant bien ainsi fût ce qu'il disoit, ma vie et intention estoit telle et si congnue des gens de bien que je sçavoys que telles recherches me feroient plustost honneur que autrement, quant ceulx qui font autres, la feront, car ce ne peuvent estre tels ceulx qui s'y vouldront emploïer, néantmoings que, pour le service mesmes de Vostre Excellence, je ne puis non dire en ceste conjuncture que j'ay sceu assez, par les confesseurs de ceulx qu'on deffit à Anvers et autres, que les patiens enchargèrent de m'en advertir à l'heure de leur mort, que oultre ce que fut rapporté aux procès, le procureur Mathey et Michiel Van de Wiele furent sollicités, au lieu de la torture, fort précisément, pour m'accuser jusques quasi à leur donner espoir d'impunité, s'ils me chargeoient : qu'est

bien loing de recongnoistre le debvoir que je fis à la trahison d'Anvers, et ung Bourgoignon depuis fut traicté de mesmes, pour sçavoir s'il m'avoit apporté lettres du Prince d'Oranges ou de moy à luy, dont je ne n'ay faict que rire, bien que c'est opprobre de la justice qu'ung tel malheureux que Camargo, souillé de tous vices et meschancetés, aye telle auctorité qu'il se puisse avancer ainsi, hors de tout ordre de droict, souvent seul ou avec tels que luy, à balancer l'honneur des meilleurs serviteurs que le Roy aye, offices par lesquels plusieurs qui le sont, fuyent de servir Vostre Excellence, voires vouldroient les Pays-Bas, pour non estre objects de la calomnie d'aucuns, qui ont treuvé vogue à leurs passions, et voïans en tel crédit et ceste auctorité ung tel galland, pour lequel on ne treuveroit coffre assez grand, si, comme Pape Paule Quatriesme fit à ses nepveus, on en vouloit abbandonner ung pour les mémoriaux qu'on y pourroit mectre des concussions et abbominations de ce garnement, et si sa malice n'estoit plus craincte que la faulte des preuves. Aussi, si ce n'estoit que le chastoy d'ung tel belitre est deu à ung boureau, certes je ne sçay si, à la fin, le respect de Vostre Excellence basteroit à retenir quelc'ung de s'en souler les mains, puisqu'il en abbuse si avant.

L'autre lettre me fut apportée de nuyct par ung varlet du mesme Sainct-Aldegonde. Je luy dis que, pour s'estre addressé à moy, de sa part, l'Italien nommé en celle-là, je luy avois donné la response à l'autre lettre, laquelle il n'avoit pas veue, et que autrement je n'avois plus estroite congnoissance de l'Italien; que je n'avois aussi que dire à Sainct-Aldegonde; mais que, s'il heust voulu venir vers moy, comme il avoit monstré (si c'estoit pour chose de quelque estoffe), je l'heus admis en mon logis, tellement que ny espie, ny autre ne l'heut peu descouvrir; que je n'avois pour quoy le chercher ailleurs, ny envoïer vers luy, ny moings pour quoy luy escrire, mais que je remectoys à luy ce que je luy offrois, et que je n'estois si indiscret que de luy nuyre en lieu neutral, ny je ne le congnoissoy si simple qu'il le deust penser. J'entens qu'il se doubte de ce que la Royne m'ha dict, et que luy et ses compaignons se plaignent tous les jours plus du changement qu'ils tiennent en ceste Court. L'ambassadeur aussi de France s'enquiert fort de moy vers divers, et, avec umbre de mes négociations il ne m'ha pas encoires enfoncé grand matière, si bien nous avons parlé des affaires de France, mais superficiellement. Il me dict hier que le trefve estoit là pour quarante jours, ores qu'il fit samblant d'ignorer quant elle commençoit, et espère la paix, si bien aux choses que j'ay opposé, il n'y satisfaict peu.

Mardy dernier, je disnas chez Thomas Grueshem, où il conviat les plus principaulx du Conseil avec grand noblesse. Je parlas longtemps au Conte de Leicester qui continue et donne espoir, s'il ne maucque de nous, de plus qu'on ne sçauroit dire, et asseure beaucoup de la bonne intention de la Royne. Milord Burghlé se monstrat aussi plus jovial que de coustume. Le susdict Conte et celluy de Susecx me vindrent lever en mon logis, et j'eus assez à faire à empescher que tous ne m'y accompaignassent, dont cest

ambassadeur de France est fort jaloux, et le peuple en ha esté fort esbahy, et que l'après-souper la Royne me manda querre par le sieur Henry Coban, pour veoir avec elle les festes du palais, où à l'accoustumé elle me fit trop grandes faveurs, me ramentevant mon partement et l'envoy que j'entens serat de celluy qui m'accompaignat, à ce que je comprins de luy-mesmes : ainsi-je voys qu'il serat nécessaire de vuyder, et il conviendrat, avant qu'ils changent stile en mon endroict, comme il sera force, car ils en font trop pour durer. Je m'entretiens sur la venue d'ung courrier; mais, ayant response quelle qu'elle soit, j'entens qu'ils ne me souffreront plus. Le Parlement aussi s'achève déans trois ou quatre jours, après lequel la Royne se part. Le mardy gras, en la chambre basse, sir Thomas Schot proposat qu'on debvroit présenter requeste à la Royne, afin qu'elle acceptât les offres que ceulx d'Hollande luy font, pour extendre jusques à là ce royaulme, et quant et quant la religion. Morton, l'ung des députés de ceste ville audict Parlement, suyvit son dire; et Atton qui est ung homme de lettre; mais sir Thomas Craft, contrerolleur de la maison de la Royne et de son Conseil, s'y opposat, disant que ceulx qui mectoient telles choses en avant, ne pouvoient estre sinon mal affectionnés à la Royne, puisqu'ils estoient d'avis qu'elle entreprint choses tant sans fondement et sans aucun droit, comme ayans oublié combien fut domaigeable à Sa Majesté l'entreprinse du Havre-de-Grâce, que le Vidame livrat sur semblable buffe, et qu'il luy sembloit que ces gens usoient grande présumption à se mesler de proposer ung tel faict en ce lieu-là où n'appartenoit point d'en traicter. César Carff a faict plusieurs offices pour nous de soy-mesmes, signament dois que je suis icy, encoires que je n'ay peu parler à luy que passant, le rencontrant au palais; mais j'ay heu quelques-ungs qui l'ont exhorté de ma part à continuer et qui luy ont faict entendre que je sçavois sa bonne intention, de laquelle je diray davantaige à mon retour, car elle le mérite. Dois le XXVIJ^e du passé je n'ay lettres de Vostre Excellence, lesquelles furent du XXIJ^e [1].

De Londres, ce X^e de mars 1576.

(Publié par M. de Robaulx, *Mém. de Champagney*, p. 387.)

[1] Morillon écrivait à Granvelle le 19 mars 1576 :

« Monsr de Champagney, ad ce que l'on dit, n'at mal besoigné jusques ores en Angleterre, et doibt ammener ung ambassadeur de là avec soy. Il at esté plus festoyé que ambassadeur de longtemps. Milord Hatton, qu'at esté ambassadeur vers nostre Roy, l'at traicté par deux fois en divers lieux siens hors de Londres, l'est venu quérir avec 150 chevaulx et le ramené par deux fois, lui at faict présent de hacquenées, et tant faict que le peuple en at prins jalousie, et aussi de la Royne que l'at fort encaressé, jusques à voulloir dansser avec luy ; ce qu'il at refusé avec bonne grâce et modestie....... L'on dit que la Royne luy dit qu'elle avoit sceu, passé trois sepmaines, que l'on lui debvoit envoier quelcung pour braviser contre elle; qu'il luy desplairoit que ce fust luy, puisqu'elle se tenoit obligée à Vostre Illustrisme Seigneurie, magnifiant ses qualités et vertus. » (Piot, *Corresp. de Granvelle*, t. VI, p. 28.)

MMMC.

William Herle à lord Burleigh.

(11 mars 1576.)

Paul Buys s'est efforcé de justifier les marins de Flessingue et se plaint de ce que quatre de leurs navires de guerre sont retenus dans les ports de l'Angleterre. — Il désire obtenir une réponse de la reine sur le but de sa mission. — C'est à sa demande qu'il s'est rendu à Londres. — Il rappelle les promesses qui lui ont été faites et les encouragements qu'il a reçus. — Il résume les moyens par lesquels la reine aurait pu venir en aide aux États de Hollande. — Il réclame enfin sa protection contre les mauvais desseins de Champagney.

I receved Your Lordship's letter on thursday in the mornyng, and yesterday in the afternoone Pawll Buis cam hither to me of him sellf, with whom after sondry confferences of other thinges I tolld him that it was hardly beleved that the Flusshingers sholld be so used by the passengers of Dover as to caste their men over boord in that sort, and was rather lykely that the Flusshingers dyd lye purposely in awaytt there for these shippes and the Lady being in the sight of Her Majestie's castelles of the Downes, which most towche the Queen's Majesty the nerer to have so small respect used to her and to those to whom she had certainly given assurans for their saffe conductyng over, which dyd allso give small favor to those that had good desire to bestowe their travayll for the redintegrating of fryndship bettwen them and the Portingalles, whiles the facte thus remayned unsatisfyed, and the Lady and Mr Cobham with all their company still prysoners. Further ytt dyd make som that were well affected towardes theme, bothe sory and angrye with the insolencyes of the Flusshingers, whom honour perswaded to chasten, and were easely don, butt the respect of the commune cawse dyd move rather their amendment, and yett, by the fowll usage of our natyon, the tendernes that was ment to theme here, and their frutes demynisshed, som provoked justly with their private losses, and som asshamed to deffend theme.

Wherunto he answered : he sayd as was answered by hym and his colleges to the Cowncell in that behallf allredy, thatt they were nott com hither to have in charge ani other thing than was sollicited by Mr Hastinges in Holland from Her Majesty, wherin they had humbly obeyed Her sayd Majesty in reffusing no travaill, nor danger in transportyng theme sellves hither to perform the same of their parte in the sharpest season of the yere, which was to present theme sellves, their lives, goodes and contry to Her Majestie's soveraynty and protectyon, and to make her the grettest prynce that had bin in Englande of mani yeres, a matter withall so lawfull, honorable, religyous and com-

modyous to be embraced as non cowd be prefferred to yt, besyde the saffety and assurans (omytteng the ensynes to enlarge her bowndes further) that was in keping of it with small fences and charges agaynst all men. The necessity and subjectyon that it brought, asswell her open proffessed adversaryes unto, as her secret, by possessing that place, wherby she were mistres and commander of the whole seas and of the grettest navye in Christendom, wherof then her regard sholld be no les to prevent others of so dangerows a soortt unto her estate, than to be invested so justly in it her sellf. And of these thinges he sayd, and for Her Majestie's hellp and assistens theryn, had they only to intrestt and of non other, having to that end long attended Her Majestie's gracyous resolutyon and answere here, which ones had, they had dispatched their commissyon withall.

Yt graved theme nottwithstanding verey muche to here of these complayntes that were made dayly against the Flusshingers, nott dowting butt when the Prince and the States, to whom the redresse therof appertayned, sholld be infformed of their behavyor and spoyles, butt that a spedye and convenient order sholld be taken to the lykeng of Her Majesty and satisfactyon of ether syde, wherunto bothe he and hir companyons wolld be assistent with all their travayll and dilygens, to th'end that the intelligens and amytye bettween theme and us might be the surelyer entertayned.

And to this end had they allredy wrytten to the sayd Prince and States in verey ernest sort uppon the Cowncelle's motyon last to theme, asswell for the delyvery of the Lady, as to be instructed of the maner of her taking. « For, sayth he, it was an » embolldning to th'Englisshmen to caste the Flusshingers over boord, to be within » sight of these castelles, and a grett provocatyon to the other syde uppon this injurye, » to do as they dyd, though they had well knowen befforc hand that Her Majesty » had given order for her transportyng (fury then in theme giveng no place to reson), » and yett the sayd Lady, being thus taken, was and is a lawfull prysoner, he sayd, to » her takers, and so were ani that appertayned ether to th'embassadour or his master, » for that the Kinge of Portingall had vj wekes befforc proclaymed those of Holland, » Zeland and Rochell, with all those that ether dyd adhere unto theme or dyd mayn- » tayne theme, for his open enmies, and so to be taken of all his subjectes, att the » which proclamatyon som that dwell in this towne, were present, that are hable to » avowche ytt, wherby th'embassadour may repputc it a grett grace of Her Majestie's » to receive his spowse by her mene agayn, butt for no respect borne at all to him, » with whom they ar att a short poynt . . . . . . for ani further speche of fryndship or » amitye to be had bettwen theme, seing his master hath concluded as he hath don. »

Mary, the sayd Pawll Buys entreates Your Lordship agayne thatt there may be a due regarde of eqwitye had to their syde in lyke maner, lest it maye exasperate more in a small space for lack of that cownterpoise, than they be hable to refforme in a grett

while after, thincking it verey strange that four of their shippes of warre, having more than iij^c men aboord, sholld be stayed in the west contrey to their extreme charges these xiiij or xvj dayes, without cawse whye, and long beffore this chance happened, which is to brede inconvenyence he alledgeth, yf they be nott relessed the soner; for men of warre provoked be hardly brydelled att the seas, and nott Her Majestie's own navye can be so wholly att commandement, butt that dissorders unprovoked ar mani tymes commytted by theme, which they fynde to muche in their own people, for those of Zeland do detayne from those of Holland by juste accompte made iij^c m^li of their propper goodes and shipping synce the giveng up of Myddelburgh, which is nott spoken, he sayeth, to dele so with Her Majestie's subjectes, butt to showe that they ar fayen to tollerate many thinges for the tyme' and cawse' sake, with those that be under their own subjectyon.

So desires he in lyke maner that a consideratyon may be had here of these complayntes that be made agaynst the Flusshingers, to examyne dulye whither they be fyrst trew before they be thought worthy to be charged with theme, for som attribute the spoyles commytted by pyrates to theme (with whom the sea swarmes), som other aggravate their losses to amend their credite, and som are malycyously practised for this season to make complayntes without cawse only to allter the Quene's Majestie's affectyon towardes theme: which they ar hable to prove in all three. Therfore, to provyde an yndifferent remedy and mene to mete with these frawdes and spoyles of bothe sides, ytt may plese Her Majesty to appoint on or ij suffycyent dyscrete persons to be resydent for her in Hollande and Zeland, whose charges those contreyes shall bere for the desire they have to the sincere conservatyon of bothe partyes in good proceding and lykeng with other, and they to have agayne on or ij lykewise for theme here, without ani burden to Her Majesty, by discretyon and yndustrye of which persons on bothe sydes all complayntes and spoyles to be rypely examyned, debated and determyned, and accordingly restytutyon to be made, and exemplayre correctyon, withall which may encoraige their good fryndes here, rather than make theme asshamed to deffend them and their cawses as they dessire.

Butt this was nott the principall poynt, he sayd, that he came presently to me for, though he desired that Your Lordship sholld partyclerly understand whatt speche had passed in the former matter bettwen us from degre unto degre, butt it was to pray me ernestly, for the good will that I had allwayes borne to theyr contrey, and cawse to wryte unto Your Lordship that you wolld vowchesave in respecte of the place and credite that he had with Her Majesty, and for the estymatyon that all these have you yn, which have ones tasted your wisdom, rowndnes and syncere delying by negocyating with you, to procure theme, after so long a consumptyon of their tyme and occasyons here, som dyrect and absolute answer from Her Majesty in wryteing, grownded uppon

that that M[r] Hastinges was sent to theme for, and their commyng over uppon the same, according to his instructyons and perswasyon unto theme, that, being thus dispatched att lengthe, they may have somewhat to justeffye their doinges and abode, when they retorne, which he and his company will receive in place of a grett benefyte to have this favour shewed theme, with the spede and secresye that may be, by Your Lordship's mene. To which effect he wold have attended uppon Your Lordship him sellf, saving he wolld avoyd the Spaynissh Ambassador's eyes and observatyons of him, which otherwise are fyxed to nere uppon him and his company, and nott alonely uppon their busynes so much as uppon their lives, a practis being made to kylle theme, and monney both receved and delyvered to that end allredy by certaine Italiens, *sed sperat malum consilium fere consolari pessimum.*

Affter this, in maner of a fryndly and moornefull complaynt, he proceded that his affectyon to Her Majesty and this estate wolld cost him verey dere, feryng to lose nott only his credite and reputation when he returned, butt his lyfe allso, having sondri agaynst him, that were affected otherwise, which perswaded before hand that they sholld be fede here with prolongatyons and delayes, and in the ende conclude nothing att all, using for a maxime that our custome was to direct our determynatyons by temporizeing and by the event of thinges, and nott as the cawse required in necessity and consultation, which difficultyes he cutt of by his credite and by undertaking to com over hither, and now ar dayly objected to him by his own companions to his gretter greeff. Butt, that which towcheth nerest, he seeth that by their treaty here, that his whole contrey and natyon is brought into an immortall hatred never to be reconciled with the Kinge of Spaygne; for he, as the vyndicativest prynce alyve, will never forgett that they have offred to renownce his soverainty for ever to obeye the Quene's Majesty of England, and kepes in store that Her Majesty wolld intertayne this maner of proceding to compelle him to her condityons and prescriptyons.

Agayn, sayth the sayd Pawll Buis, that he hath sondry tymes since his commyng over hither given good hope of ayd and assistence to the Prynce and the States of his contrey, wheruppon they have stayed and suspended all their enterprises, surprises and disseignes, which, by these prolongatyons, ar ether made vayne or unproffitable, or elles to their dissavantaige discovered and prevented : the whole blame wherof was to be layd only, he sayd, to his charge and rebuke in making hym sellf so conffydent.

Wheruppon he toke occasion to reppete uppon whatt good wordes he had grownded and conffirmed an assured hope, after his commyng ones over, to conclude all thinges to the advancement of the commune cawse, and to the honour and proffytt of Her Majesty, as he most affectyonately and humbly desired, and therby conseqwently was bolld to advertys theme over therof, as he dyd, and to byd them to deppende assuredly of Her Majesty and her ayd, which was this :

First, that Her Majesty, of a singuler zele, as she showed towardes theme in the begynneng, sayd that she was glad of their commyng in tyme, for all respectes of suche opportunitye as non cowd be desired better; for even then her ambassadour, she had he..., was arrived owtt of Spaygne, and wolld be att the Cowrt within ij or iij dayes following, by whom she sholld be instructed fully of the state of all thinges, and therfore the better direc... to procede with theme, of whose cawse she was well satisfyed allredy, she sayd, that it was juste and honorable and worthy the embracing, and that she wolld dele therin, for nether she waye[d], nor cared for the Kinge of Spaygne in that behallf att all....... She wolld putt the matter in delyberatyon to her Cowncell, that, using their advise and judgement therin, she might with the better conseyens and grownd conclude of that which was to be executed, assuryng theme, in the word of a prince, to dele breeflly and sincerely with theme, according to the moment of the cawse and tyme, addyng, alas, that she sholld do theme more domma ... otherwise by prolonging of theme, than she cowd do them good were differred. And to this end she sayd, had she sent on to the Commendador in the Lowe-Contreyes (for that to send into Spaygne was to long a circumstance) to be the better resollved in her affayres and att the same instant, *ne jacturam faceret temporis, sed potius tempori occurreret*, dispatched that honest gentillman to theme (poynteng to Mr Hastynges) to be instructed of their estate, and to communicate her mynde further with theme, wher with they departed from Her Majesty the contentedest men in the world.

Then proceded we, sayd he, to dele with the Cowncell in these affayres, with whom the first acte was to perswade theme of the grownde and justyce of our cawse, of the grettnes and commodyty that sholld ensue therby to Her Majesty, of the necessity that might move her to embrace it, of the facility in keping of it, of the fryndes and traffyck that it wolld procure, and of the brydell that ytt wolld be to all her advarsaryes, as was alledged ones beffore, answeryng all other dowttes and objectyons that might be made, so that no party to our semyng, he sayd, was unsatisfyed.

To the which the second acte was added, and that was that the Cowncell, as men now that had well lyked the fyrst parte, dysscended then to interrogate of the estate and condytyon in partyculer of their thinges att home, wherin they symply answered theme agayne to all demandes, openyng theme sellves entyerlye for their strengthe, munytyon, revenew, charges, fortifficatyons, traffick, navy, maryners, sowdyors, townes, and for theire disseignes, intelligences, attemptes and surprises abrode, leving nothing undiscovered that might ether expresse the trew confydens conseved of Her Majesty and Their Honors, or their integrity towardes theme in this playnesse.

Which, after som pawse, bred further qwestyon, he sayd, for then difficulty was made of the grettnes of the charge that this mayntenance wolld contynually axe, and therfore semed an impossibility to be browght to a sownd perffectyon, wherunto, for

remedy, a new offer was made of their syde, that, yf Her Majesty wolld within the space of on yere, or a lyttell more, lend them in on somm, or sondry, the value of a cm[li] (higher they wolld nott presse her), the same sholld supplye theyr nede, suffise for their deffence, brydell Her Majestie's enmyes, and she, without her charges, be possessed of the contrey, ether as a pledge for her monney, or redy to be entyerly hers.

Butt this nott being well digested, they were refferred over further to the Parlyament, he sayd; for, the cawses being so weighty and generall, ytt was Her Majestie's plesure that they sholld be debated there, to have the generall consent of the reallm therunto, and their generall aydes withall, which wolld forteffye the actyon throwly, which Parlyament, having contynued so long and being redy to dissolve, hath yett passed hitherunto without ani motyon att all of their case.

And now another cowrse is prepared unto theme agayne, that Her Majesty will dele for theme by waye of peace and reconsilement; butt whatt assurans can this peace or reconsilement have, he demandes, that can not be contracted with ani heretyck (as they and others be hollden), unles ytt be don to deceve and intrappe theme, which the discowrse delyvered to Your Lordship by him, conteyneng the maner how to make a peace with the Hollanders in shewe, and in effecte to oppresse theme unawares, doth suffycyently testeffye and conffirme. And yet, this nottwithstanding, they ar redy to obeye Her Majesty in this cowrse for peace, so she do assure theme, the matter taking no place, that she will receive theme into her protectyon, and that in the mene season she vowchesave to ayde theme with the lone of 30 m[li], as she dyd unto the Prince of Condye, to kepe theme uppon theyr advantaige, that, duryng this treaty of peace, they be nott unfurnisshed to mete with the enterprises and surprises of their enmyes, as they were att the last tyme of their treaty with theme.

Or, yf Her Majesty had rather dele another waye, that, wheras there be certain merchantes here that offer to furnissh theme, whatt in monney and clothes, to the valew of 25 or 30 m[li], Her Majesty might satisfye theme with som secrett suretyes of her appoyntment, which wolld content theme well, and the matter might passe in the more scylens therby.

He, wissheng humbly that Her Majesty wolld do somwhat by on of these menes to conserve therby her repputation with those of Holland and Zelande, that it might serve yett as a cownterpoyse (yf she pretended no further) to prevent the malyce of her enmyes, when tyme were, wherin she had to regard the devotyon and oppynion allso of those contreyes towardes her, which presented to her theme sellves and all besyde, a matter in ani gratitude nott to be contempned, having cost theme, being pore men in this jorney hither, he sayth, besyde their losse of tyme and other occasyons consumed therby, whatt with entertayneng M[r] Hastynges there, and conductyon hither with ves-

selles of warre, with their other charges, above ij m[li] sterlyng, butt theye accompte all thinges well employed so they be well taken, as they have humbly ment and do mene, wherof he desires Your Lordship to be partyclerly advertised by me, to whom, under secresye, he commyttes this trust and charge, and that you will vowchesave to make som breeff answer to those partes agayne, that be mete to receve answer.

Concluding with this admonityon to Your Lordship that, though Her Majesty have a verey wise and vigilant Cowncell, that can and doth consyder of menne's humours and factyons exactly when they com hither, and therby can fynde owtt their practises and synister behavyors, whiles they pretend the contrary, yett that it may plese Your Lordship to take this light att his handes, to have a good regard to Champignye and his doinges here, who bredes as grett a monster haply, to the prejudice of Her Majesty and her estate now, as ever dyd Chappin Vitelli, while he negociated in these partes; for the Scottish factyon lyves and hath her favorers to many, and many and dangerous be the partes that may be played uppon the playn song of Don John d'Awstria, all which have their tyme to be hatched. Butt, if Her Majesty wolld consyder the state of Flanders now (specially West-Flanders, who hath above lx m. contreymen in armes to deffend theme selves from the insolencyes of the Spanyardes), and the intelligence that they have with mani other places, namely Owdenard, Gant, Dense and Ypres, that have declared theme selves of that mynde openly, besyde the dethe of the Commendador, as it is voyced, she might with on good cowntenance have them all att her devotyon, and give suche lawe to her Spaynissh enmye, as wolld cutt of all his malycyous practises and devises att ons, for molestyng of her ani more by advancing that bosom serpent, the Scottissh Queen, or ani of his bastard race with her [1]. Which speche of his I have faythfully in substance delyvered over to Your Lordship in this wryteng, prayeng pardon for the raggednes of mi hand, and my tedyousnes, which ye may impute to mi sycknes. And so verey humbly I take mi leve.

From Redcrosse strete, the xj[th] of merche 1575.

Yt may plese Your Lordship, with that spede ye may, to peruse this packett.

(*Record office, Cal.*, n° 663.)

[1] Morillon écrivait à Granvelle:

« Les Hennuyers s'arment fort, et en ung besoing se trouveroient 30,000 hommes avec les armes au dos, *quod mihi parum probatur*. En Flandres et en Brabant se faict le semblable. L'empereur Charles, d'heureuse mémoire, ne trouvoit bon de guerroyer avec ses propres subjects de son ancien patrimoine...... Il y at des maulvais et dangereux esprits partout. » (Piot, *Corresp. de Granvelle*, t. VI, p. 40.)

MMMCI.

M. de Champagney au Conseil d'État.

(Londres, 12 mars 1576.)

Vifs regrets au sujet de la mort de Requesens. — Il importe de maintenir l'ordre aux Pays-Bas, surtout à Anvers. — Éloge de Romero.

Messeigneurs, Je ne puis assez déplorer ung accident si dur pour l'Estat des Pays-Bas qu'est celluy du décès ainsi précipité de Monseigneur le Grand-Commandeur, duquel, ores qu'il n'est arrivé nouvelle par courrier nostre, ny courrier aucun dois le XXVII° du passé, qu'est une grande faulte d'eulx, si n'en peult-on doubter, puisque ceste Royne en ha advis tant reconformes de divers endroicts, et mesmes par advertissement de Bruges, tellement que icy on le tient pour chose toute certaine avec grande tristesse des serviteurs et affectionnés du Roy, nostre maistre, signament s'il est vray, ce qu'on affirme davantaige, que Gand, Ipre et Diest se sont souslevées, ce que néantmoings je ne veulx croire, ains que possible ils auront prins les armes contre l'insolence de leurs garnisons ou des soldats amutinés d'ailleurs, ce que avant ceste tant triste nouvelle l'on sçavoit jà icy se debvoir craindre de divers costés. De cecy, Messeigneurs, vous pourrez bien penser combien nos malvueillans et ceulx qui vueillent persuader ceste Royne à entreprendre choses nouvelles, taicheront d'en faire leur proffit, dont je suis desjà adverty qu'ils sont allé devers elle en bon nombre et des ungs et des autres, pour remectre sur pied ce que si heureusement j'avois abbattu, non toutesfois sans grande difficulté, comme on aura peu veoir par les lettres que j'ay escript, dois mon arrivée icy, à Monseigneur le Grand-Commandeur, contre qui et ceste Royne et toute sa Court estoient merveilleusement animés, pour la lettre qu'il avoit envoïé en sa langue et en son privé nom par l'ambassadeur Corbet; et les choses estoient si avant pour prendre non seul la protection des rebelles de nostre Roy, mais encoires des lieux par eulx occupés, au nom de ceste Royne, que ceulx mesmes de ses subjects et des plus principaulx qui soustenoient au contraire, disent hault et clair que, sans les diligences que j'ay faict, ils fussent esté contrains à se rendre. Voires jà y en avoit d'eulx qui commençoient à tourner la voile, se véant emportés par le plus grand nombre et des plus auctorisés, comme le langaige de divers dont j'ay adverty, peult assez tesmoigner. Maintenant, veant ce grand bruict, qui s'eslève, de nouveau je taiche d'avoir audience, pendant que j'espère encoires treuver quelque étincelle du gré et faveurs tant grands que ceste Royne m'ha monstré, et de les entretenir et fomenter tant qu'en moy sera par la

bonne grâce d'aucuns de ses ministres principaulx, qui en usent en bon endroict; mais, comme toutes choses sont peu arrestées icy, je ne sçay qu'en espérer bonnement d'ores en avant, ny ne pense qu'ils me vueillent souffrir davantaige, puisque tout leur desseing tendoit à ce que j'ay tant de fois escript, que cesse maintenant par ceste mort. Et si ne serat-ce sans grand hasard que je me pourray retirer; mais ce que emporterat plus à retenir ces gens, deppenderat de la conduicte de vous autres, Messeigneurs, et selon l'ordre qu'ils verront que vous mectrez aux premiers désordres, lesquels, s'ils sont et poursuyvent, comme on dict, je croy qu'il fault plustost penser à retenir ce qu'on hat (tant que Dieu permecte mieulx) que à aultres conquestes. Et pour ce que l'ung et l'autre sera tant difficille avec soldats mal contens et sans aucune obéissance, et qu'il serat trop malaysé à les entretenir contens en si grand nombre, lequel nous voïons évidentement nous ha conduict à ces désarrois, je ne puis délaisser (tant que je tiendray le nom, comme j'escrivoy avant-hier, de la charge pour laquelle Sa Majesté m'hat appellé à ma maison en Brabant, sans instance mienne, ains contre ma volunté), de représenter ce que je doibs à celle-là, que, oultre ce que j'escrivis par les susdictes de la garnison qu'est en Anvers, je pense que le meilleur seroit de licencier ce régiment-là, auquel on doibt le moings, et celluy du Foucker, de quy ny l'expérience de guerre, ny le respect ne peult estre entre les soldats, tel qu'il est requis en une telle nécessité, ny la volunté en l'ung, ny en l'autre (à veoir la tâche qu'ils donnent à leurs gens), propre à accommoder nos besongnes. Après on treuvera meilleur moïen au pays d'entretenir en quelque contentement le surplus, et convient au pays mesmes de s'efforcer à se descharger de ce que mieulx se peult, pour tempérer ce surcroy continuel qui rendrat autant impossible le licenciement et entretènement de ces deux coronelleries, que des autres, qui sont des chiefs usés au Pays-Bas d'ancienneté et de marcque respectable, et dont on peut plus espérer pour ces raisons, et envers leurs gens mesmes; aussi il est impossible de s'en faire quicte pour la grande debte qui leur est deue, que, si une fois la garnison qu'est en Anvers, se déborde, ils ont la meilleure ville des Pays-Bas et d'où procède le salut des autres, laquelle ils peuvent fort bien affranchir du chasteau, quant ils vouldront, et sont à l'endroit le plus important et le plus commode pour l'ennemi; et seroy encoires d'advis, pour se bien asseurer à pur et à plain, qu'on mit en Anvers le Maistre-de-camp Julian Romero, avec honneste nombre de gens, pour fouler celle ville le moings qu'on pourra, qui ha tant pâty, et la retenir voluntaire, où il est congnu et bien venu, et le sera tant plus, ayant si bien reprimé la mutinerie que à cest heure se commençoit à Bruxelles. Avec ce qu'il contient ses soldats en meilleure discipline que nul autre, et luy donnant moïen d'entretien et à ceulx du chasteau (que ne sera si grand coust à beaucoup près que des autres et à quoy je tiens qu'on pourroit donner quelque ordre, pendant que le Roy pourvoiera au surplus), ceste ville-là (dont tout le reste deppend) seroit asseurée et de saccaigement et de mutineries et de tous

ennemis, si nous en pouvons craindre de plus grands que nos soldats propres en cest estat.

De Londres, ce xiij° de mars 1576.

(Publié par M. de Robaulx, *Mém. de Champagney*, p. 394.)

MMMCII.

Daniel Rogers à Burleigh et à Walsingham.

(Bruges, 13 mars 1576.)

Nomination de nouveaux gouverneurs des provinces. — Plaintes des bourgeois d'Amsterdam adressées à Requesens avant sa mort. — Résumé des négociations de Breda. — Nouveaux armements. — On dit que le prince d'Orange se rendra en Zélande. — Nouvelles d'Italie. — Anglais au service de Requesens.

Right honnorable, I thincke, whiles the Ambassadours for the Lowe-Countries of bothe parties sojourne in Englande, you be oftentymes troubled with there affayres, and therfore I would be gladde if, beinge in thes places, I could heare or understande any thinge which might further Your Honnour's travell and endevour, which was the cause I wroate unto you from Andwerpe the 7th of this monneth, sence which tymes I have understoode certayn thinges concerninge the present estate, not unworthy of Your Honnour's knowledge, and which I thought good to advertis you of. After the Commandador his deathe, by consent of the Kinge's Councell here are chosen be provision for Gouvernours the Duke of Arshott, Ernest Count of Mansfeld and the Lord Rysseghem, who was and is Gouvernour of Ypres, and was latly employed in the last colloquy of Breda, and not 14 dayes past was chosen one of the 4 chefest of the Finances : he is of a good howse and well friended, and as flyer, as I can perceave, travelleth to make himself great by followinge the Spanyardes humours, with whom he hath consulted of longe tyme and is continewally, beinge neverthelesse well thought of by the nobles and commonaultie of the countie. Thes newe Gouvernours are greatly troubled in keapinge souldiers under obedience and provyding payement for them, even as the Commandador was befor his death, whose ende was shortned by the lyke caws ; for, whereas he sought and invented meanes to fynde monney, the Estates of the country, to elude his inventions, demanded very instantly of him such monney as they had lent him,

insomuche that he could not tell where to tourne him. They of Amsterdame, which have bene an especiall staye for the King in Holland, fearinge least they should pay new taxes and beinge grevously pressed by the continewance of this warre, directed one unto the Commandador, called Martin Bitter, an expert witt and learned, to desire ayde of the Commandador, who demonstrated unto him the untollerable charges and losse which they had susteyned, and that to defende them selves they were compelled to mayntayne divers garrisons at sondry fortes, which they had builded in many places nighe the towne, aswell for there surerte as to annoye ther enemyes. He declared unto him, howe that they could skantly have victuelles for ther sowldiers for ther money, and, now being driven to necessitie, dayly for very honger, many of their sowldiers dyed. He desired him to have compassion of the towne, which were the onely staye that the Kinge had not loast all in Holland withall. He proposed unto the Commandador the extreme loasses which they of Amsterdame had susteyned, and proved unto him that in thre monethes to witt, when the Duke d'Albe, his sone, beseged Harlem, they had lost 700 shippes, 16 m. howses which were bourned in their jurisdiction, and that 24 m. head of cattell had bene taken awaye from there, and, deductinge all thes losses particularly proved, that the dammage the susteyned, came unto 70 cm. florins, sence which tyme, besides taxes they had contributed, they had allso lent money unto the Commandador, and therfore the were sent to demande the same agayne, remaininge no other meanes to defende them selves further and to prolonge the warres. The Commandador with great perplexite answered this commissioner of Amsterdam that he was most sorrye to understande those necessites of soche as had so well deserved at the Kinge's handes, and added that, if they would have his hart and boddy to doo them good, he offered it unto them, for money he had none. Unto whome replyed the Commissioner that then he should doo well to make a peace. This was done 6 dayes before his death, sence which tyme he gave audience to no man, and at his deathe is it credibly reported he shold have reproched hymselfe grevously that he embraced not the peace offred unto him at the last colloquy at Breda, at which tyme the Prince offred so many different conditions that there arroase a differency betwixt the Kinge's followers.... meanynge of them, which conditions I thinke meete here to repeat, seinge at this tyme they are repeated.

The Prince, in the moneth of july last, when he broke up the colloquy, proposed unto them thes two thinges, to wit : that the . . . . . . strangers retyred out of the country, and that the Estates of the country were dewly called together, and that he would stand unto that which should be by them concluded. Trueth it is that the Prince judged that by this newes he might occurr many of his enemyes' . . . . . . and perswaded him self that the Estates, the estrangers beinge departed, would not renew warre for religions' sake, the warre consistinge uppon ij pointes, to witt :

relligion and desire of their liberty, whereas there be vj provinces of the Low-Country, by whose nomber his partes might be over come in suche an assembly. And I remember that the Prince, in november last, as I proposed unto His Excellence a certayne devise by which they Spanyardes might be revoked, and the countryes loast unto their auncient priviledges, answered me that, if the Spanyardes were retired and the priviledges took place, that yet he should be compelled to attende a massacre of Paris continewally, and therfore were resolved to alienate the provinces of Hollande and Zelande from the King of Spayne be all meanes possible : wherfore I cannot tell whether the Prince would now propose the sayd conditions which then he proposed, unto which conditions the Estates now here do retourne, as in july last, when thes thinges were brought before the Commandador and Estates, they made a great division, for allmost all condescended therunto; but Monsieur Champigny and his like sayd that this were to put the King in tutele and to make hym a warde, to bynde him as to this soart unto the Estates. And the Commendador, to avoyde the envy which was borne agaynst him for refusing thes conditions, called together a councell of the clargy, to know ther advyce, which, fearing that ther dignity would rune to wrack, thought best that the Spanyardes should remayn, be which meanes the Commandador excused himself unto the reast. Yet were there three of ther Bysshoppes, to witt : the Bysshoppes of Andwarpe, Bruges and Ypres, which were agaynst the reast of the clergy, and never sence would come in councell, perceavinge such indifferent conditions not to be receaved. Wherfore the Estates generally thought good to send the marquis d'Havry to Spayne and to open thes thinges unto the King, as meanes to make a peace of, if he liked so of theme. He departed the 24 of september, but never sence retourned, which long abode maketh his brother, the Duke of Arschott, amased. Often tymes they have made bruite of his retourne, and I remembre that the Prince in december last had newes that he and Hopper were retourning, but all was faigned of the Spanyardes. All thes thinges I have thought good to repeat here to th'intent that Your Honor may the better understande what is now a woorking, at which tyme they talke of thes conditions, which in july last were proposed. In the meane while they cease not to put to execution such entreprises as, before the Commandador departed, were concluded.

They of Dunckirk were commanded to provide 6 shippes of warre for the victuallinge of Browershaven and attemptinge of the Brill or the Plate; and this daye 300 Spanyardes marched from Aldenboro to Dunckirk to embarcq them selves in thes shippes, which feare the sea and Flusshingers so moche that continewally the flye out of the towne, in so moche that ther is now but one gate of the towne open, and diligent care is taken that no Spanyard depart moare out of the towne.

They which ar putt now in credit, would gladly approve there industry unto the

King, wh... lest they commande and wyne the prayse that they had done the King great service when there was no governor for him in the Lowe-Contry. And I am greatly affryed lest the sowldiers be founde now ready to obey them, then they wer to followe the commandment of Don Louys de Requesens. Surely a great occasion they have to attempt the Plat, because of the diche which is made in Duvelande of late, wher their shippes have a harborow out of which they may make new attemptes.

I understande here that the Prince, being delivered of many cares by reason of the wynninge of Crimpe, meaneth to comme into Zeland, which he shall do very wyssely. I meane tomorrow to goo take me journy that way, from whence I shall be able to advertis Your Honor further.

Ther was a bruite here that the Italians, which fled from hence towardes France, were defeated in Artoys by the Count of Roche, but they ar but lakes. Surely, if the Prince were able to make at this tyme the like exploite as he made by Boysott being alyve the last year against Andwarpe, it might take good effect; for it is mervelous to marcke how the people is heare stirred up by reason of the death of the Commandador in so moche that the Spanyardes speake very lowly in respect they were wont to speake.

Out of Italy they writt styll how the greatly affeare least the Turck comme this springe tyme towardes Sicile, which newes trouble the Estates the moare. With thes I leave to trouble Your Honnour, besechinge the Allmighte to prosper Your Honour and to graunt you good health and luckie successe in all your procedinges and endevours.

In haste from Bruges, this 13th of marche 1576.

There be certayn Englishmen which serve the Commandador at Newport, about 60. Ther chefe cappitayne is Cotton, and one Clerck, who is now in prison by Mr Pallison's meanes, for that he spoyled him uppon the seas. Ther is one of the Nollardes accused or suspected hertofore, as thoughe he woold have betrayed Yermouth unto the Duke d'Albe his men, which should have comme to the ayde of the Duke of Norfolk. Ther are ij Nollardes brother, but this Nollards, which hath a pinnys at Newport, is comme hether but of late. I did see him in Holland the last sommer, where be brought mault to sell. Ther is one Ivy likewyse, whose father dwelt at the Lyme-Howse, which hath played divers knaveryes; he camme in an english shippe towardes Oostende, and afterward made the shipper to go to Flusshing, and ther caused his gooddes to be confiscated, and sence hathe bene a spye ther for suche as bye gooddes there, whome he afterwarde accuseth at Oostende or wher he meateth them in Flanders.

(*Record office, Cal.*, n° 664.)

MMMCIII.

William Herle à lord Burleigh.

(14 mars 1576.)

Excuses en faveur des Zélandais. — La mort de Charles Boisot explique ce qui s'est passé. — Requêt présentée par Paul Buys. — Il est beaucoup de personnes qui attribuent à lord Burleigh les résolutions prises par la reine contre les États de Zélande. — Reproche adressé aux Anglais de n'écouter que leur intérêt. — Source de ces accusations.

I am sory, Mi right honorable good Lordship, that the ussaiges of the Zelanders have bin suche as do provoke their fryndes here so grettly against theme, whome in dede the Prince cannot so direct as in reson he sholld, butt is fayne to tollerate many thinges with theme contrary to eqwity and to the discipline of governemente, even for the cawse and tyme sake. Being grett pittye therfore that the gretter and better sort sholld enter into the like displesure for the fawttes of a few ill men, and yett it may brede gretter inconvenyence. I speke it humbly under pardon, the deling to rowghly with that rude and rasshe kynde of men by correctyon in this begynneng, than can be refformed att leysure; for Your Lordship best knoweth how for their humour may be wrested uppon the sodeyn, to late afterwardes to be called back, wherby Her Magesty may be brought into the qwarell her self (which the Spaynissh mynisters do practise) to her gretter charge than if she sholld mayntayne theire whole actyon as their commissioners do desire. By whose ruyne Her Magesty allso is made an instrument to weken her own estate, and by whose standing owtt hath had qwyettnes and security hitherto, which may decerne som pyttye, though not excuse in all. Butt now the Prynce and the Zelanders do misse their Governour, Charllcs Boyzott, in whose life tyme the like insolencyes sholld nott have bin easely committed, wherin the diffrence of men from men is well sene.

Butt for Pawll Buis hym self, his humble and only desire is now for all conclusions (seing it cannott be otherwise) to have Her Magestie's answer in writeng, that it may serve to justiffye his fidelity and diligens, when he commes home, against the calumpnatyons that wilbe opposed unto hym, wherwith dispatching hymself away he will remayne Her Magestie's humble and faythfull servant duryng life and powers to commande, with as muche duty and trew affection as ever proceded from any; for so he sayth your worthynes and vertue byndes hym, wherof he will make honorable mentyon wheresoever he commes, knowing that you have wisshed their cawse well, butt

God determynes otherwise : craving therefore, in recompense of his travaylles here and of all his devotyons borne to the state to Her Magesty and Your Lordship in partycler, to have your favor for this his present dispatche, in that forme he desires, wherwith he verey humbly commending hym self to Your good Lordship takes his leve.

And yett wolld I be bolld to remember Your Lordship of on thing more of mi self by the waye, that being poore men they have bin att grett charges with Mr Hastynges in this viaige and otherwise, more than ij mli, which your wisdom is to consider accordingly of, and they yll hable to bere ytt.

Towching that, Mi Lordship, which consernes your self, it is geven owt verey malicyously amongest gentillmen and sowdyors, and amongest those of good sort that proffesse the relygion, that Your Lordship hath bin the only lett and overthrowe of this Holland service, disswading Her Magesty from the enterprise, where otherwisse the Erlles of Leecster and Sussex were ernest favorers and furtherers of ytt, who though they were noted of the contrary in the begynneng, yett acqwited theme selves honorably and playnly throwghout the actyon in the delyng for it. They judge verey hardly that the poore men, being sent for by the Quenes Magesty, have bin by indecrect delynges, contrary to her own promis and assurans, so long and mani wayes delayed here, to their utter undoyng bothe abrode and att home. Yett Mr Secretery Wallsingham, they say, dellt justly with theme, in that he assured them from the begynneng that they sholld obteyne nothing here, butt lose their tyme. Butt in the rest, this unworthy proceding, they say, with forein natyons, doth make us the hatredst men in the world, and to be condempned for mere abbusers, as those that do putt on religion, pietye and justice for a cloke, to serve humers withall and plese the tyme, while polycye only is made bothe justice, religion and God with us, hoping therby to passe furth the tyme in awthority, welthe and securenes, whyles the State is botched up with defformityes and errors, which threttens the overthrowe of it with the first occasion, and then nott to be lamented of any.

Which speches, Mi Lordship, the best servantes ar communely subject unto, and therfore appertaynes to your fortitude and meritts to contempne theme, as indede they be worthy, yett mete for Your Lordship to know whatt passeth, that according to your wisdom you may judge of their originall and intendement : wherin for mi knowlege and duty I have obeyed Your Lordship, in certiffieng you whatt I understood, assuryng you that your verey enmyes ar compelled to say that you be more subject to evill judgement for your good service than for evell it self.

This former speche semes (I will nott affirme it, butt by likelyhood and conjecture) to have his begynneng and increse of an emulation betwen Chester and Hastinges, wherof it semes also that the verey secrettes that the Cowncell and the Quene have dellt in with the Hollanders, ar betrayed abrode, and the charging of the overthrow of

this busynes uppon Your Lordship is spred amongest many, wherwith I humbly end as on redy to yelld his poore life for Your Lordship, if occasion may serve, and desireng to have agayn, it it may plese you, mi boxe for the testymoniall of the prises of corne in Penbrokesheere.

The XIIII of marche, in Redcrosse Strete 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 668.)

MMMCIV.

M. de Champagney au Conseil d'État.

(LONDRES, 15 MARS 1576.)

Il n'a rien négligé pour ne point perdre le fruit de ses précédentes négociations. — Entretien avec Leicester. — Les envoyés de la Hollande, voyant que la reine ne veut rien faire au point de vue de la religion, ont demandé à se retirer. — Il est utile d'entretenir la reine d'Angleterre en de si bonnes dispositions. — Fin de la session du Parlement. — Hostilité de Walsingham. — Vif désir de Champagney de quitter l'Angleterre.

Messeigneurs, Ce jourd'huy au primes ay-je receu les deux lettres de feu Monseigneur le Grand-Commandeur (à qui Dieu face paix), du premier et IIe de ce mois, ne me sçaichant assez esbahir que je n'ay heu nul advertissement de vous autres, Messeigneurs, de son décès, estant advenu passé dix jours, et chose tant importante en la conjuncture que je me treuve par-deçà : dont toutesfois j'ay faict mon proffit, taichant tousjours de négocier mon dépesche, sans monstrer d'estre asseuré de ceste nouvelle, lequel l'on me donne espérance jusques aujourd'huy que j'auray par escript avec une bonne part de l'intention de ceste Royne; car, oultre la dernière audience que j'eus hier et aujourd'huy, j'ay visité le Conte de Leicester, qui tient la chambre pour quelque petite indisposition, et ay fait divers offices par-avant vers autres, signament vers maistre Haton, par lesquels j'ay reconformé tellement ces humeurs que sembloient ung peu se esbranler. Aujourd'huy ledict Conte m'ha dict que je me puis asseurer que la Royne d'Angleterre ne changera en façon quelconque et qu'elle donnera occasion au Roy, nostre maistre, de cognoistre évidentement l'affection qu'elle luy porte et au repos des Pays-Bas. Et combien que celle Royne d'Angleterre l'aultre fois me comptoit qu'elle treuvoit quelque difficulté en Aldegonde et ses collègues touchant l'exercice de la religion, si est-ce que à la fin elle me dit que c'estoit chose dont elle ne traicteroit jamais,

pour ce que à elle-mesme convenoit, comme plusieurs fois je luy avois mis en avant, et le mesmes m'ha retourné à dire le Conte, adjoustant qu'on les avoit tencé terriblement sur ce poinct. Combien que tousjours je fais estat que je ne puis rien dire au faict de cest appoinctement, comme chose sur laquelle on ne m'ha mandé autre, si est-ce que je n'ay délaissé de les escouter et de rembarer et rabbattre toutes les choses que bonnement j'ay peu par formes de divises et discours seulement. Néantmoings tousjours ils retournent là-dessus, et je les souffre, comme j'ay dict, de peur qu'ils ne facent le sault en ceste conjuncture, leur ayant discouru que, par la mort de Son Excellence, ils n'ont occasion de se laisser forcompter, ains leur ay paint leur estat de telle couleur que, quoyque nous advienne, non-seullement il ne leur convient de rompre contre le Roy, mais que plustost ils se doibvent joindre avec luy, pour ce que aucuns dient qu'il est nécessaire que la jeunesse d'Angleterre et le nombre des gens qu'il y ha, s'occupe en quelque guerre, pour la paix mesmes du royaulme. Et pour leur oster le scrupule de leur secte quasi commune au moins, quant à l'erreur principal, je leur dis que les derniers troubles des Pays-Bas ne sont succédés à cause de la religion, mais bien que les héréticques par après ont abbusé de ceste occasion, et que le Prince d'Oranges n'a pas gardé ce qu'il avoit promis, à son entrée en Hollande et Zélande, asscavoir qu'il n'altéreroit nul estat, ny la religion en son exercice, et que pour tant il est absurde que maintenant ces gallans vueillent préférer ce point à tous autres et postposer tout debvoir et le repos publicq à ceste cause qu'ils ont introduict secondairement. Or, aux lettres susdictes de Son Excellence, j'ay à mon advis satisfaict assez à tout par divers miennes, qu'on aura receu depuis. Quant à ce qu'il dict de Anthoine de Guarras, l'on ha voulu me monstrer les lettres qu'ils tiennent de luy interceptées, desquelles ils se plaingnent fort et des mauvais offices qu'il ha faict pour aigrir le Roy, nostre maistre, contre ceste Royne d'Angleterre, lesquels ils s'offrent à monstrer qu'ils sont esté contreuvés: de quoy toutesfois je me suis démeslé jusques astheure sans les veoir. Le Conte de Leicester m'ha compté aussi qu'il ha quasi esté cause de la mort de la Royne d'Écosse, pour s'estre ingéré en ses affaires plus avant qu'il ne luy convenoit, et je sçay que le Conte de Leicester la soustient. Sur l'assistence qu'il se donne à nos ennemis, la Royne nye fort et ferme que ce soit de son adveu; mais j'ay bien assez dict que son Conseil pour le moings ne le peult, ny ne le doibt ignorer, et qu'il estoit bien remédiable en ung pays d'où on ne peult sortir aysément comme cestuy-cy; mais je n'en ay peu tirer plus de ce que j'ay escript. Il est passé plus de 2,000 Escossois à l'assistance de nos ennemis dois naguières, et d'icy, si bien il y vat quelque chose à ce qu'on dict, ne sont [que] petittes troupes et grande canaille, de laquelle ils dient qu'ils désirent que le pays soit deschargé, pour éviter plus grands maulx et afin que ailleurs ils soient chastoyés comme ils méritent. J'ay faict semblant au Conte que Son Excellence m'avoit respondu bien peu pour son indisposition, afin de non trencher l'espoir qu'ils conçoipvent que leur

Royne d'Angleterre sera ouye pour appoincter : aultrement sans faulte on perdra tout ce que a esté faict avec eulx jusques astheure, et, pour l'éviter et les entretenir, je insiste vers eulx qu'il convient que sur ce poinct ils facent les plus vifs offices qu'ils pourront et avec la sincérité qu'ils me dient, pour restablir l'ancienne confidence et que le Roy perde l'oppinion qu'il ha que ses rebelles se sont soustenus principallement par la faveur de ce royaulme, et qu'en cecy, ceste Royne procède de sorte que ce luy soit justification devant tout le monde et tesmoignaige évident plus que le jour de sa bonne volunté. Cela ay-je bien dict avoir entendu que le marquis de Havrey et le résident Hopperus seroient en bref pardeçà, et que possible on attendoit ce qu'ils debvroient apporter; mais je n'ay voulu faire aucun semblant que Son Excellence m'eust respondu de n'avoir nul ordre du Roy, car sa mort excuse tout; et quant aux lettres de Sa Majesté Catholicque, qui sont venues avec celles de Son Excellence, je ne feray encoires semblant de les avoir, tant qu'ils m'ayent donné mon dépesche, lequel aultrement je n'auray que de bouche ou de mauvaise grâce; car la Royne mesmes se plaint que, pour ces longueurs; elle crainct qu'elle ne pourrat retenir Aldegonde et ses compaignons. Leur présence, quant ceulx-cy vouldroient avoir mauvaise intention, ne faict ny chaud, ny froid, pour ce que les plus grandes persuasions et sollicitations sont desnaturées, ains la présence de ceulx-cy endommaige plustost à présent leurs affaires, pour l'oultrecuydance qu'on blasme astheure en eulx. Voires je sçay qu'ils ont sollicité leur partement, ayant entendu l'intention de la Royne d'Angleterre touchant leur religion, laquelle elle déteste terriblement, et je n'ay failly de la charger de sédition bien avant et de la doubte que les monarques en doibvent avoir, et tiens qu'il vauldroit mieulx de entretenir la Royne d'Angleterre en espérance; car, celle-là perdue, elle donne assez à entendre qu'elle veult trouver moyen pour asseurer ses affaires, comme j'ay souvent escrit : je ne sçay s'il nous conviendroit astheure qu'elle changeast de volunté. Laissons à part toutes autres considérations : pourtant sans faulte j'aymerois mieulx que ces lettres du Roy ne fussent parvenues, lesquelles, si je osois, sans faulte je ne les présenteroye point; car, pour entretenir le temps, les ayant veu comme désespérés par ceste mort de Son Excellence, disant qu'il n'y aura jamais fin, je leur ay mis quasi en teste qu'il vauldroit myeulx qu'ils renvoyassent en Espaigne, car ils vouloient faire solliciter aux Pays-Bas, nonobstant la mort de Son Excellence et la suspension d'armes et les accords qu'ils prétendent, ce que je leur ay dit seroit là astheure superflu et suspect, si tant fût qu'il fût mort, mais qu'ils ne debvoient abbandonner pour tant leur bonne intention. Et croyez, Messeigneurs, que tout gist à les entretenir, sur quoy j'ay fait tout debvoir, et n'y sçaurois davantaige, tellement que, ayant mon dépesche, je ne puis faire autre que de me partir incontinent, pour retourner servir ma charge, si vous le treuvez bon, et que vous m'en donniés le moïen, car ceulx d'Anvers m'ont envoïé courrier exprès me requerrans de mon retour. Cependant je vous supplie très-humblement les avoir pour recomman-

dés. Aussi je me treuve tant travaillé d'indispositions et de l'air de ce pays dois l'heure que je y suis entré, que je n'en puis quasi plus, et sens fort bien que à la longue il ne me cousteroit pas moings que la vie. Je vous prie pareillement, Messeigneurs, que je puisse avoir en tout événement de vos nouvelles : d'ores en avant aussi je ne sçay à qui correspondre, ny n'ay de quoy le faire, ayant satisfaict le mieulx que j'ay sceu à tous les poincts de ma charge, me confiant que, dois la mort de Son Excellence, vous aultres, Messeigneurs, en aurez donné compte au Roy, et le donnerez de ce que vous trouverez convenir. D'autre part, le Parlement s'est achevé ce jourd'huy et l'heust desjà esté hier, ne fût que la Royne y entrat trop tard, et qu'il y heust quelques difficultés sur ce qu'on luy proposat de déclairer son successeur ou à qui elle se vouldroit marier. Jusque icy encoires ne sçay-je la conclusion qu'on y ha prins, car elle avoit demandé termes jusques à ce jourd'huy qu'il aura esté bien tard quand elle serat retournée. L'on dit aussi que Milord Hauwart portera la jarretière au Roy de France. Walsinghem reffuse fort d'aller avec : ceulx qui le vouldroient hors de ce royaulme, le poursuyvent, et dient qu'il y seroit bien nécessaire, pour ce que leur ambassadeur illecques ne les contente. C'est le plus pernicieulx pour nous, qui pourroit estre par-deçà : nos amis mesmes tachent de le mettre dehors. Il a eu quasi parolles avec la Royne d'Angleterre sur mes négociations, sur quoy ladicte Royne d'Angleterre se meit en si grand colère et le rabrouat tellement, parlant à ma deffence, qu'il s'en vint plaindre au Conte de Leicester, où il ne trouva guières meilleur accueil, et cecy ay-je sceu de deux ou trois lieux, voires que la Royne d'Angleterre dit que à quelques calvinistes ou puditains il favorisoit plustost que à ceulx qui la venoient conseiller pour son bien, comme je faisoys. Haton et le Contrerolleur Craft se sont si bien déportés en ce Parlement qu'ils ont gaigné grand crédit et pourront d'ores en avant non seul avec la Royne, mais autant en tous endroicts que nuls autres. Ils tiennent bon pour nous et sont estimés catholicques, et je serois d'avis que on les entalast et le Conte de Leicester qui, me semble, vouldroit avoir honneur et la grâce de Sa Majesté Catholicque du bien que la Royne d'Angleterre pourroit faire. Bref, je ne puis sinon bien espérer jusques icy, s'il se peult avoir foy au dire, promesses et sermens des princes, seigneurs et gentilshommes. Je voy bien que le changement est fort facile, mais Dieu doint que nous n'y donnions nulle occasion et que les ministres taichent plustost d'entretenir amitié que de la rompre; car, autant qu'ils louent le seigneur Diégo de Guysman (duquel ils n'achèvent de dire assez de bien, encoires qu'il soit Espaignol), autant détestent-ils l'arrogance umbreuse d'autres. Enfin je ne sçay sinon traicter la vérité, bien ou mal qu'il en advienne; et, si j'ay le second en ce monde, pour cela j'espère que Dieu me fera grasce du premier.

De Londres, ce xv° de mars 1576.

(Publié par M. de Robaulx, *Mém. de Champagney*, p. 397.)

MMMCV.

William Herle à lord Burleigh.

(15 mars 1576.)

Propositions de Paul Buys. — Il proteste de son dévouement à la reine d'Angleterre, et l'on peut compter sur son zèle à servir secrètement sa cause; car il sait que l'on ne peut rien attendre de la France, qu'elle soit protestante ou papiste.

My right honorable good Lordship, I have lett Pawll Buis understand of the good estymatyon that you have him in, and of the good that ye wysshe unto the cawse, butt withall of the grett hyndrance that these insolencyes have procured to theme in generall, which he doth assure me shall nott happen agayn, yf they ones may com home to sett an order in thinges, desyreng that there may be on or ij of credite and discretion appoynted to resyde there with theme by Her Majesty, to observe, examyne and determyne of all complayntes and spoyles att their charges, whose presence allso (being deputed from the Quenes Majesty of England) shalbe of no small force to represse even the verey intendementes of yll attemptes, and, being attempted, to have the severer restitutyon and correctyon.

To which end, to shew their good menyng for perfformyng of this, they will appoint ij suffycyent partyes here att their own charges lykewise, to be redy to answer all complayntes and to terreffye those that wolld surmise contrary matter than is probable: whereunto, he added, strykeng his hand on his brest, that Your Lordship was the only man (*quod ingenue fateor aiebat*) that hath dellt syncerelyest with theme, and in effect that dyd truly favour theyr cawse, bothe in secrett and otherwise, and yett were forced to give theme hard wordes accordyng to the alteratyon that tyme, partyes and occasyons dyd mynister, which kynde of fre proccedyng he dyd prefferre beffore all other, and alledgeth withall that it is necessary that these open demonstratyons sholld be, asswell to satisfye the Prince that commandes, as strange Ambassadors that ar redy to harken to every thing that shalbe pronowneed.

Desirows, therfore, where his colleages dyd exhibite a request to Her Majesty, which they wolld nedes do, becawse they importune him dayly to more than that is, that he and they might receve theyr answer, yf it so plesed you, by Your Lordship and from Your Lordship, of whom he only and wholly doth deppend, which Your Lordship shall truly know by his devotyon and by the contynuall and often memory that he will have of you, when he shalbe in place where to expresse it. Desireng moreover Your

Lordship in secrett to saye unto Her Majesty from hym, as her true and faythfull servant allwayes, that now all thinges standing in Flanders and Brabant as they do by the dethe of the Commendador and by the displesure that the people have in generall to the Spaynissh governement, that he will intertayne suche a disposytyon in the myndes of their leders (which he is hable to do) towardes Her Majesty, as she, without semyng to dele with ani thing, shall yett direct all and prescribe whatt lawe she will unto theme or ani other by theme, and without that they shall deppend of none, wherby Spayne, yf it receves ani grace, yt shalbe by her, and Frawnce (whose levytye he well knowes, and of whom Her Majesty, be ytt ether of protestant or papist, hath butt smally to trust), yf they do make a pece with the Kinge, shall have butt hard favor in practiseng or attemptyng ani novelltyes or fowndatyon with theme. Concludyng further that whatt cawse or partye soever Her Majesty or Your Lordship shall addresse over unto him, shalbe lovyngly and humbly received, and dispatched for his power, and credyte (with that fayth, diligens and secresy that becommes him) to her and your contentment, esteming that the grettest satisfactyon that may com to hym, yf his good menyng be as threwly knowen to you bothe as he desireth, wherof itt may plese Your Lordship, seing these cawses be weighty and commytted to mi trust, that you will wryte me somwhatt in answer agayne, and that in the end ytt may appere unto hym, by your owne speche or wryteng, that I have discharged mi parte as a good servant to Her Majesty and Your Lordship, and as on that hath faythfully behaved mi sellf towardes him and the commune cawse.

I wolld pray Your Lordship, yf it so may plese you, that my man may receve mi boxe agayn, that conteynes the testymoniall for the pryses of corne in Penbrokeshire, wherwith verey humbly I take mi leve.

xv[th] marche 1575. (*Record office, Cal.*, n° 669.)

MMMCVI.

Le prince d'Orange à la reine d'Angleterre.

(Delft, 16 mars 1576.)

Il lui annonce le renvoi de Lucrezia d'Affaytadi.

Madame, J'ay esté bien fort estonné, voyant par la lettre qu'il a pleu à Votre Majesté m'escrire par Mons[r] Herbert qu'elle a prins tant à cœur qui est advenu à la demoiselle Lucretia de Affetadi accompagnée de Mons[r] Johan Cobham, pour avoir par ung de nos

cappitaines de mer esté conduicts vers l'isle de Walcheren, prétextant Votre Majesté de cela comme s'il auroit esté faict au mespris et contemnement d'icelle. Mais pour y respondre je ne puis délaisser de dire à Votre Majesté que ledit capitaine, poursuyvant selon l'ancien usaige de la guerre, nos ennemis, a exécuté ce faict devant jamais avoir sceu que ladite damoiselle estrangère estoit advouée de Votre Majesté. A quoy il luy plaisra avoir regard de tant plus que moy-mesmes ne suis aussy esté adverty de rien, dont ne m'a esté le moyen pour y pouvoir remédier en temps. Et toutesfois je ne veulx icy pour ce regard user d'aultre excuse, puisque Votre Majesté peult facillement considérer que ne vouldrions jamais par-deçà luy donner aulcune occasion de mescontentement, ayant tout ce pays faict paroistre à Votre Majesté le désir qu'il a de l'avoir pour dame et se mettre soubs son obéyssance et en sa protection, ce qui peult assez tesmoigner à Votre Majesté de la sincérité de notre bonne volunté, et aussy combien nous sommes esloigné de vouloir faire ou entreprendre chose qui pourroit aulcunement toucher sa réputacion ou amoindrir l'authorité et priviléges que les roys et roynes d'Angleterre ont eu aux pays circumvoysins. Veu mesmes que de tout notre pouvoir et au pris de notre vie désirons maintenir, amplifier et augmenter l'authorité et grandeur de Votre Majesté, et la menner aveeq l'ayde de Dieu au comble de ses désirs. Qui est cause, Madame que moy et tous ceulx de par-deçà voulons espérer que Votre Majesté, comme princesse désirant le bien et conservation de ce pouvre pays tant affligé et qui d'ung cœur si francq et libre s'est mis en la protection et soubs l'obéyssance d'icelle, ne doibt estre marrie que cerchons tous moyens possibles pour nous maintenir contre les ennemis de Votre Majesté et les nôtres, les poursuyvant et endommaigeant partout selon notre pouvoir, et mesmes les particuliers que sçavons estre du nombre de ceulx qui journellement assistent notre partie adverse à entretenir la guerre contre nous, et desquels en les attrappant pouvons en récompense retirer quelque notable prouffict, comme nous maintenant nous pourrions avoir de ceste demoiselle, en advancement de notre très-juste et très-équitable cause, la somme de vingt mille ducats. Ce nonobstant, puisqu'il a pleu à Votre Majesté sur ce nous escripre son intention, ne vueillans de notre part avoir tant d'esgard à nostre bon droict et à la cause généralle, laquelle toutesfois à bon droict devroit estre préférée, puis mesmes qu'il y va de la gloire de Dieu, avons, ce néantmoings, mieulx aymé de satisfaire au désir et bonne voluntée de Votre Majesté, luy renvoyant ladite damoiselle aveeq ses bagues et hardes, afin que de plus en plus Votre Majesté puisse cognoistre l'entier désir et sincère affection que nous avons de luy faire service et rendre toute très-humble obéyssance.

Madame, baisant très-humblement les mains de Votre Majesté, je supplieray Dieu octroyer à icelle, en très-parfaicte sancté, très-heureuse et longue vie.

Escript à Delft, ce xvie jour de mars 1576.

(*British Museum*, *Nero*, B. VI, n° 171.)

MMMCVII.

William Herle à lord Burleigh.

(16 MARS 1576.)

Remercîments de Paul Buys pour l'accueil que lord Burleigh a fait à ses propositions. — Champagney verrait volontiers, dit-on, Élisabeth interposer sa médiation. — Un avis reçu de Calais annonce que M. de Revers est arrivé à Flessingue, chargé par Henri III de négocier avec le prince d'Orange la remise de la Zélande aux Français. — Mort d'un cousin de Requesens.

Your letter, Mi right honorable good Lordship, that I receved this mornyng, hath nott a lyttell comfforted mi dulled spirites, to se the honorable and religious affectyon that you bere so ernestly to these matters of Holland, which doth also so satisfye Pawll Buys (who was with me all this forenoone to passe furth ths werynes of tyme), as he protestes that Your Lordship shall se good frute verey shortly uppon his commyng hence of the servyce that he pretendes to this crowne and to Her Magesty, to whom he vowes hemsellf wholly, and all the cowrse that he and his natyon shall take in their actyons to be directed and commanded entyerly by Her Majesty and non other, and doth make himself bolld and hable to entertayne others of the Lowe-Countrey in the same devotyon towardes Her Magesty *ita ut pendeant ex ejus nutu*, which, Gol willeng, he is to perfforme, with lyke care and duty, abhorryng no les, he sayth, from the French commencementes and leages than he argues theme of levity and trecherye in their procedinges, and of all other the most insolent where they have power to commande. Nether shall his natyon have further intelligence with ani other strangers or neighbors, then as ytt may well plese Her Magesty to lyke of and allowe. Gyveng Your Lordship most humble thanckes that it wolld plese you to do hym that honour, and lett hym understand the inward good disposit判yons of Your Lordship, and the better sorte here enclyned to favor their commune cawse, and that where the same doth nott so owttwardly appere for other respectes, and that yett the inward parte doth carye the stronger menyng and force with it, wherof he was throwly perswaded, he sayth, for Your Lordship's own parte beffore, knowyng uppon whatt vertue and reson ye grownd, butt muche the more conffirmed by your own speche in this now, and rejoyced to knowe others joyned with you allso, assuryng Your Lordship that, as in partycler your travayles and favors for theme do lyvely expresse your owne worthynes, so in generall shall they nott be unremembred by those uppon whom ye bestowe theme, besyde that God will reward this goodnes of yowres, for whom they will contynually pray, and for

Her Magesty and this Estate, attending the good howre for theire dispatche hence, when Your Lordship shall have procured it, of whom they deppend.

Towching Champagnye, yt is lykely on waye that he desires Her Magesty, and menes ytt in good ernest, to be the awthor of a peace bettwen these men and Kinge Phillip, to th'end he may merytte the more favour of the contrey, yf yt be procured by his mediatyon, and therby exclude the awthorytye of the Spaniardes, the which he mislykes nott so muche as he feres; for, by that letter which was intercepted by the Hollanders and delivered Your Lordship, ytt apperes that he is shrewdly manassed by the Spanyardes, and since that tyme, duryng hys being here, they have examined a prysoner in Andwarp of sondry matters abowtt hym, giveng him the torture thryse to make hym conffesse the allegatyons agaynst the sayd Champignye, yett another waye he hath as yll a menyng as the worst, that having establisshed a government to his owne fancye and credyte there then to introduce the Inquisityon, which shall troble and conffownd thinges as yll as beffore [1].

For these matter that I advertised Your Lordship to be spred of you abowt these Hollanders, I dyd ytt of a trew and zelows dutye that I bere unto you, and so verey humbly I desire you to interpret of me; for soner shall mi brethe expire than I fayll to expresse how derely and faythfully I esteme those thinges that appertayne to Your Honnour and estymatyon, which being malycyowsly towched, is to be mett withall, as otherwise to be contempned, while Your Lordship dothe holld that cowrse that ye do, which may be imytated by fewe, butt attayned by non; and otherwise God conffownd me, yf I speke nott as I mene, of which oppynion the best and wysest sort ar of, and this grettnes, being joyned with the charytye that is in you towardes your maligners, doth make you dooble worthy of your calling and rarenes [2].

This evenyng, as I had wrytten this far unto Your Lordship, Pawll Buys advertised me with som spede that they receved letters from Calyce, whiles he was absent with me to daye, written from on Charlles de Bewlyew, agent for the Prince of Orenge in Calyce, that on Monsieur de Revers passed by owtt of Frawnce, sent by the Kinge to speke with theme, the commissyoners of Holland here, to staye their actyons from

[1] Champagney écrira plus tard dans ses Mémoires « qu'ayant esté envoyé en Angleterre pour » divertir la royne des entreprises de guerre que de tous costés on advertissoit qu'elle avoit en main, » non-seulement il estaignit ce feu de très-grande conséquence, mais rapporta de très-grandes et » avantageuges ouvertures pour pacifier en brief les différens par l'intervention de ceste princesse » avec le rétablissement de la religion catholique et conservation de l'autorité de Sa Majesté. »

[2] On voit par une lettre de Requesens à Philippe II, du 24 décembre 1575, qu'il n'ignorait point les négociations qui se poursuivaient entre Henri III et le prince d'Orange (GACHARD, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 489.). Cependant Catherine de Médicis avait vivement recommandé d'agir de telle sorte que l'ambassadeur d'Espagne à Paris ne pût rien en découvrir.

delyng by all menes ani further with Her Magesty, telling the said agent that the Frenche Kinge wolld presently send a good force to possesse Zelande, to prevent ani others that sholld do ytt, and that he wolld be Master of ytt, who soever sayd to the contrary : which Revers was browght over to Flusshing in the passaige that the Portingalle's spowse was in, and there is detayned for a colowr bycawse he sholld nott be knowen to the rest of the strangers, being a partye that the Prince hath used in matters of intelligence bettwen the Frenche King and hym; and therefore the said Revers dyd the more conffydently ympart this muche with Charlles de Bewlyew, the Prince's agent, wherin the danger is somwhatt, yf the Frenche Kinge do attempt it beffore they be gon over to settell thinges, bycawse Hawkin is governour of Flusshing, and a mere Frencheman, favoryng the Frenche Kinge's parte with toothe and nayll : which advertisment the sayd Pawll Buys is desirows that Your Lordship and Her Magesty sholld understand with all spede, alledging uppon his fayth and christianity that he doth nott present ytt as a matter ether to prevayll the more by or to accellerate thinges the rather, butt to be consydered of Her Magestie's wisdom and yowres, to geve suche order theryn as shalbe thought convenyent by you, accordyng to the expedityon and ymportans that it is of.

I thinck that Your Lordship hard that on Don Piedro de Swazzo, a Spanyard, cosyn to the late Commendador, was drowned in the passayge of Gravessend, who had abowt him v^e ducats and bylles of exchange for 5000 ducats more, the gelowsye wherof is somwhatt that he beinge no merchant, nor havyng any charge or trayne, butt on man, that this furniture was for som practys, wherwith I humbly take mi leve.

In haste at x of the clock att night, the xvj of marche 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 673.)

MMMCVIII.

Ordre adressé au bailli de Nieuport.

(16 MARS 1576.)

Il lui est enjoint, au nom du roi, de restituer immédiatement le navire du capitaine Cotton.

(*Record office, Cal.*, n° 674.)

MMMCIX.

M. de Champagney au Conseil d'État.

(Londres, 17 mars 1576.)

Difficulté des négociations. — Entretien avec la reine Élisabeth, qui a insisté de nouveau sur ses offres de médiation. — Détails sur les principaux conseillers d'Élisabeth et sur leurs dispositions. — Leicester. — Burleigh. — Sussex. — Arundel. — Walsingham. — Élisabeth est fort hostile aux calvinistes.

Messeigneurs, La mort de Monseigneur le Grand-Commandeur de Castille, à qui Dieu face paix, me constrainct de changer stile selon les occurences que j'apperçois icy, l'estat des affaires et les humeurs, et m'ha semblé que je debvois doresenavant procurer par toutes voyes de retenir ces gens tant qu'en moy seroit, afin qu'ils ne facent quelque changement avec cest incident et pour tirer d'eulx par escript ce que je pourray, pour nous asseurer de leur intention, suyvant ce qu'ils m'ont accordé, et je l'accepterai à quelque fin que ce soit, de sorte qu'ils ne se puissent retirer sans mancquer évidentement à leur parolle, et pour cecy il fault que je leur concède plusieurs choses pour éviter de les altérer, afin de ne les perdre du tout et les entretenir plustost en leur espérance, entretant qu'elle ne nous est manifestement préjudiciable, voires je les dois ayder à les y confermer, cependant que de nostre part rien ne s'oblige, évitant tout ce que au contraire de cecy les pourroit faire vaciler, car le changement seroit facile, si une fois ils commençoient à bransler [1]. Pour cecy, j'ay faict divers offices le plus dextrement que j'ay peu, tant vers le Conte de Licestre (comme j'ay attainct par autres miennes) que soubs main vers aultres, monstrant tousjours et preuvant par toutes les raisons que j'ay peu, que, ores que ledict seigneur Grand-Commandeur fût mort, il n'y auroit aucune diversité en nuls affaires, et que vostre Conseil d'Estat pourvoieroit à tout incontinent, ne plus, ne moings que si le chief n'y mancquât, leur persuadant que ceulx qui s'imaginent que les picques des nations causeront de grandes altercations, s'abusent et qu'elles ne sont telles qu'on les paint, mesmes entre les chiefs, qui tous s'addressent à la fin au service du Roy ; car il leur fault aussy concéder quelque chose de ce qu'ils sçavent, pour leur faire croire ce que convient. Et pour m'authoriser en

[1] Le même jour, Fogaça écrivait de Londres à Çayas :

When the newes came of the death of the Commendador, I was about to write unto him that he should send hether some trusty person, by whome I might discover unto him the meanes howe His Majestye be revenged of his ennemies, a matter I durst not commit to writing.

toutes ces choses, j'eus bien voulu quelque advertissement de vous autres, Messeigneurs, du moings de la mort de Monseigneur le Grand-Commandeur, qui est survenue passé jà douze jours; car, véant si peu de correspondences, ils auront à mespris ma légation, laquelle ils estimeront plustost rélégation que aultre chose, comme ont faict aulcuns mieuls informés de nos humeurs de par delà qu'il ne nous conviendroit. Je dis cecy signamment, pour ce que m'ayant hier fait appeller ceste Royne, pour entendre (ce me sembla-il) quelles nouvelles j'avois, et entendant que de la Court je luy donnois seullement compte des deux dernières lettres que j'ay heu de feue Son Excellence, elle m'asseurat sa mort, et me dict de plus que vostre Conseil d'Estat avoit entreprins le gouvernement, et fait chief Monseigneur le Duc d'Arschot et déclaré pour capitaine-général Monsieur le Comte de Mansfelt : louant le bon advis de vous autres, Messieurs. Je dis que je croyoy qu'on auroit faict comme elle disoit, car tousjours Monseigneur le duc d'Archot avoit tenu ce lieu pour les gouverneurs-généraulx. Sur cela elle me dict si je pensoy que le Roy donneroit quelquesfois ceste charge à quelcun du pays. Je dis que je n'en sçavoy rien. A quoy elle suyvit qu'il ne s'estoit encoires veu que le Roy se servit, en provinces où il n'estoit, de généraulx du mesme pays, sans passer plus oultre. Moy je tins tousjours ma négociation, comme incertain de la mort de Monseigneur le Grand-Commandeur, bien qu'il estoit si malade que à peine m'avisoit-il que de la réception des miennes, mais aussi que, ores qu'elle fût vraye, je sçavoys qu'elle ne causeroit nul changement. A cela elle me respondit que si feroit, au respect de ce qu'elle avoit faict négocier par Coban en Espaigne, car le Roy l'avoit renvoié, à ce qu'il escrivoit, au Grand-Commandeur, et se commençoit sur cecy ung petit à picquer et aigrir. Je luy dis que à la mort il n'y avoit remède, et que le Roy pourroit bien donner la mesme charge à ung autre, s'il estoit ainsi comme Coban rapportoit. Lors elle me dict. « Et quoy, me faudroit-il de rechief envoier en Espaigne? » Je dis que aultre part je tenois que non-seullement il seroit inutile, mais mal à propos. Et voyant qu'elle s'esquartoit sur le mespris auquel il sembloit que le Roy, nostre sire, la avoit, avec plusieurs autres propos, disant que le Roy de France la requéroit de moienner les troubles de ce royaulme-là, auquel elle envoieroit, et qu'enfin elle estoit royne, et non des moindres potentats, qu'elle désiroit le bien du Roy, nostre maistre, et qu'il luy emportoit aussi à son royaulme d'elle de considérer l'issue des affaires du Pays-Bas, je la ramennas, le plus doulcement que je sceus, par plusieurs raisons longues à réciter, respondant à diverses objections, et luy déclairant plusieurs inconvéniens, si entre elle et le Roy, nostre maistre, la jalousie croissoit; que je pouvois dire ainsi, sçaichant qu'elle ne procédoit que de l'amitié qu'ils se portent; que, s'il luy sembloit que le Roy l'heust à mespris, aussi le Roy possible ne sçavoit comme bien s'asseurer d'elle, la voiant en une religion contraire, et que tous se persuadoient que, ne fût le secours et faveur que ceulx d'Hollande et Zélande tirent de ce royaulme, jà

piéça les travaulx des Pays-Bas fussent finis. Lors elle me commençat à dire que de vray elle aymoit le Roy, son frère, et qu'elle désiroit le luy faire paroistre, nyant constamment de jamais avoir fomenté nuls rebelles, comme autres fois. A quoy se répliequat, et se dit de tous costels ce que par plusieurs j'ay escrit, et davantaige. Enfin elle me comptat plusieurs choses par où je ne la puis estimer tant affolée de sa religion, me disant comme elle avoit tencé ceulx de Hollande et Zélande, et les offices qu'elle avoit faict pour les persuader à laisser derrière ce poinct de la religion, et qu'on ne pensât jamais qu'elle deust presser le Roy à chose qui fût contre elle-mesmes; qu'elle estoit royne, qui sçavoit ce que requéroit son estat, et que celluy l'obligeoit à maintenir le party du nostre, et que, ores qu'elle fût femme, que son degré et charge luy avoit enseigné à se taire : par où elle me requéroit que je m'en asseurasse, mesmes que ses propres Conseilliers ne sçavoient jamais chose que je luy disse, comme jà elle m'hat dit autres fois, me priant de luy parler ouvertement, puisqu'elle avoit ceste oppinion que j'estois homme francq, et que, congnoissant sa bonne intention, comme elle m'avoit tant déclaré, je l'aydasse à ung si bon œuvre.

Après les responses que méritoit une si grande faveur, qu'elle amplifiat assez plus que je ne dis, je la confermas en la bonne estime qu'elle doibt avoir du Roy, nostre maistre, et l'exhortas à faire telles preuves qu'il perdit tout umbre et peust congnoistre sa bonne volunté. Et ayant discouru de plusieurs choses, elle s'arrestat de renvoier derechief en Espaigne, et je vouldroy maistre Haton, qui est de grandissime crédit vers elle et tenu plustost pour catholicque que autrement. Elle m'hat dit aussi de me vouloir dépescher déans ung jour ou deux, comme si le Grand-Commandeur vivoit, puisque je n'ay nouvelle du contraire, et j'ay impétré que ce serat par escript.

Or, comme à vous autres, Messeigneurs, rien ne se doibt celler en nul temps, et moings à cest' heure, je leur veulx bien discourir ce que j'ay treuvé et congnu aux humeurs d'icy, dont ils pourront faire jugement, et la advertence, telle qu'il leur semblera, à Sa Majesté, tant du contenu de ceste lettre (s'il vous semble qu'elle le mérite) que des autres miennes précédentes, s'il y ha chose qui le vaille : ce que j'estime seroit mieulx par voye d'Italie, et plus seurement; car il viendroit trop mal, si ces choses tomboient en mains des François.

J'ay treuvé le Conte de Licestre tel que par quelques miennes j'ay déclairé. Il a esté tenu pour françois : à présent je puis dire qu'il se m'est monstré tant affectionné à cest affaire et au Roy, nostre maistre, et par luy et par autres, que plusieurs sont fort esbahis de ceste mutation. Et m'ha parlé tel langaige qu'il semble qu'il se ha voulu justifier avec moy de l'opinion qu'on avoit qu'il fût françois, comme de calomnie, et proteste l'obligation au Roy que j'ay dict, réservant tousjours le debvoir envers sa maistresse. C'est ung homme ami de gloire et de réputation, qui vouldroit, à ce que je comprens, avoir la principalle part en l'estimation de la ressortie de ceste

besongne et de la bonne raccointance du Roy, nostre maistre, avec ceste Royne. Il est pour la religion que la Royne observe icy, mais ennemi des calvinistes et puritains, et moy je n'ay pas advocassé pour eulx.

Le Grand-Trésorier d'Angleterre est estimé puritain, qui est son ennemy. Autrement il se montre fort affectionné au service de la Royne, et entretient sa faveur, servant à la condition d'elle, qui est chiche : par où il se faict mal vouloir de beaucoup d'autres, et luy-mesmes est intentif principallement à faire ses affaires. Voilà pourquoy il embrassa Antonio de Guarras, et se servit de son moien pour faire les appoinctemens des arrests, où tous ceulx qui s'en meslèrent (à ce que j'os) firent bien leurs besongnes vers tous les autres. Ledict Antonio de Guarras est en l'opinion que j'ay escrit, encoires que je ne pense pas qu'il le mérite, et je l'en ay adverty, afin qu'il regarde à soy, car il me semble qu'ils avoient envie de luy faire une bourle, d'autant que le Conte de Licestre et Maistre Haton se sont enquis fort curieusement de moy, pour sçavoir s'il avoit charge du Roy. Je dis que je pensois que si, car le Roy, nostre maistre, l'intituloit *su creado;* mais, pour non me rendre odieux, je fis monstre que je n'avois autre congnoissance estroitte avec luy, pour en pouvoir donner plus grand compte et pour éviter qu'on ne m'en demandât davantaige : bien dis-je que j'avois veu plusieurs lettres siennes par delà que je vis en estime, comme de ministre, mais que je n'avois jamais entendu, ny apperceu qu'il fît aultres offices que bons.

Le Conte de Susex s'est faict ami dois naguères dudict Conte de Licestre, et ores sont intrinséquissimes. C'est l'une des meilleures testes que j'ay treuvé icy, mais on le tient pour homme qui se sçait accommoder. Il faict profession d'estre affectionné à nostre Roy, comme il a tousjours faict, et si est estimé catholicque, néantmoins qu'en ce Parlement il proposoit que l'on fît quelques édicts plus rigoureulx contre ceulx qui ne suyvent la religion de la Royne ; mais l'on tient que ce hat esté plus pour couverte et pour se congratier avec le Conte de Licestre, que pour estre telle son intention; et le mesme Conte de Licestre, je croy qu'il la soustient autant pour réputation que pour autre chose, homme qui est plus suffisant qu'on ne m'avoit dit, mais ami de pompe, apparence et de ses passe-temps.

Le Conte d'Arondel est tenu manifestement pour catholicque, affectionné, et bien fort, aux choses de nostre Roy, avec lequel j'ay tenu fort estroicte correspondance, et suys esté cause que souvent il est allé en Court, car il tient la maison à cause de sa gouste, selon les exigences, combien que je ne l'ay visité, ny veu que une fois; mais sans faulte il s'est monstré fort affectionné, et le Contrerolleur Craft, qui est ung grand cerveau, est tenu aussy pour catholicque. Lesquels deux ont embrassé tellement nos affaires, encoires que avec le second aussi j'ay monstré peu de semblant en publicq, que, fondés sur les raisons que j'avois mis en avant, ils ont osé donner par escript leur opinion, par laquelle ils maintenoient que la Royne ne debvoit prendre en main l'estat

des rebelles, ains se conserver en l'amitié du Roy, nostre maistre : de quoy la Royne s'est fort armée contre les autres de son Conseil, ausquels je ne sçaiche que nous ayons aulcune part, ny la vraye religion. Ce mesme Craft avoit des grands envieulx, et estoit supprimé pour catholicque; mais en ce Parlement, pour avoir prins deux ou trois fois la parolle fort efficacement, choses qui estoient au goust de la Royne, et avec ses aultres offices, il est entré en tel crédit, et Maistre Haton, qu'il convient grandement de les entretenir, et les Contes susdicts, signament celluy de Licestre.

Quant à Cicel, grand-trésorier d'Angleterre, sa mesme inclination le rendra facile, si on en veult user : qui est ung homme fort entendu, mesmes pour les choses de ce royaulme, et qui en somme faict le travail de toutes affaires de Walsingen (j'en ay escript aultrefois), lequel ne convient avec ce dernier que pour sa religion, s'il n'est aultant calviniste que puritain, ou tel qu'il peult estre encoires pis, ennemi des estrangiers, et intéressable, et à qui l'on tient que ledict Grand-Trésorier garde une pensée, car il commence à impiéter fort sur son crédit, qui est jeusne, et l'aultre travaillé de goustes et aultres indispositions, comme est le Chancelier Bacon, qui a espousé sa belle-sœur, lequel retient encoires son estat, quoy que les Contes ayent faict.

J'entens aussy que, parmy ces négociations dont cy-devant est faicte mention, le party des catholicques a reprins grand cœur, et que le contraire ha perdu beaucoup, mesmes entendu le rebuffe que la Royne fit à Walssinghen, parlant de ma négociation. Je désire fort que Coban ne soit point employé en nos affaires, comme soubs main je le pourchasse, pour estre trop déshontément hérétique et partial. Parmy toutes ces choses, il me samble que le party qu'il nous convient, a prins bon pied, et avec apparence qu'il le retiendrat, si de nostre costel on en sçait faire son proffit, jusques-là que Wilson, que tous vous autres, Messeigneurs, congnoissez, hier en la chambre de présence m'entretenant, me tint ung langaige fort différent de celluy qu'on hat ouy de luy en Flandres, et entre autres choses disant que ce seroit ung grand bien que les différents de la religion s'accommodassent en une forme, qui causent si grands inconvéniens en la chrestienté : adjoustant que la Royne d'Angleterre avoit esté forcée, pour son particulier, d'embrasser celle qu'elle avoit tenu jusques astheure, aultrement qu'il eust fallu qu'elle eust retenu son royaulme du Pape. Et comme je faisois l'ignorant, pour le faire dire davantaige, il m'allégua manifestement sa naissance, qui l'eust rendu incapable du royaulme autrement; mais comme je luy dis qu'il fût esté raisonnable de chercher le royaulme de Dieu premier, et qu'estant astheure confermée par ceste longue possession, ce point-là seroit aysé à asseurer à son contentement, si elle estoit des nostres, que inviolablement il luy seroit conservé, s'appuyant du Roy, nostre maistre.

Or enfin, la Royne d'Angleterre s'entretient par la doulceur et facilité dont elle use avec tout son peuple, et estudie principallement à cela et à se conserver. Je croy aussi que, si elle se véoit bien asseurée de l'amitié du Roy, nostre maistre, que possible

nous pourrions veoir quelque chose de plus grand, du moings la religion catholicque non tant abattue comme elle est icy : m'ayant tenu des propos au blasme quasi de toutes les autres sectes, détestant surtout la calviniste, voires m'ha dict que une fois elle dit à ceulx-cy de Hollande et Zélande, qui la prioient de tenir compte de leur consciance, quel compte elle pouvoit faire de consciences jà dampnées. Elle se partira en bref (à ce que j'entens) de ceste ville, puisque le Parlement est conclu, où l'on dict que le dernier jour elle tint ung fort beau propos, et arrestat qu'elle désiroit de se marier, pourveu qu'elle rencontrât personne digne d'elle et d'ung tel royaulme, et ainsi se desveloupa de nommer successeur. Les autres choses arrestées illecques se verront bientost imprimées, et me semble qu'on délivrera celluy qui à la première session commençat à parler plus hault que les autres : en quoy Haton, qui fut cause de sa prison, l'hat aydé avec ung propos (à ce que l'on dict) tant bien ordonné qu'il en hat acquis grand los et réputation; et je croy que ceste Royne sera bien ayse de treuver occasion pour le faire Milord et luy donner entrée au Conseil.

Toutes lesquelles choses vous autres, Messeigneurs, pourrez considérer, pour vous en servir comme vous treuverez mieulx convenir, m'ayant semblé partie de mon debvoir de les vous représenter en ceste sorte dois maintenant, sans attendre à mon retour, pour toutes occasions qui se pourroient présenter cependant.

Messeigneurs, à tant, me recommandant très-humblement à vos bonnes grâces, je prie le Créateur qu'il vous doint, en toute prospérité, heureuse et longue vie.

De Londres, ce XVIIe de mars 1576.

(*Archives du Royaume à Bruxelles.* — Publié par M. Gachard, *Corresp. de Philippe II*, t. III, p. 848.)

MMMCX.

Philippe de Marnix à Walsingham.

(17 MARS 1576.)

Il sollicite pour lui et ses collègues des lettres de congé afin de pouvoir retourner en Zélande.

Monsieur, Ceste servira pour vous prier derechef bien humblement et de tout mon cœur qu'il vous plaise tenir la main à ce que puissions avoir nostre dépesche de Sa Majesté, ne voyants occasion pour quoy l'on nous doive icy plus longtams retenir, veu

singulièrement que nostre retardement en ce tanps-icy ne peut servir à Sa Majesté de chose que ce soit et à nous peut apporter très-grand préjudice, et mesme nous oster les occasions et beaux moyens que nous pourrions avoir à faire très-humble service à Sa Majesté et de pourveoir aux désordres et inconvénients qui de jour à autre sont apparents de sourdre si l'on n'y remédie, comme nous sommes très-délibérés de faire en cas que, avant que les choses soyent empirées, nous ayons moyen d'en faire le rapport à ceux qui nous ont envoyés. Il y a encor d'autres respects non-seulement publicques, mais aussy particuliers, et nomméement en mon endroit (ayant laissé ma femme en poinct de s'accoucher environ ce temps-icy), pour lesquels, ne pouvants icy servir que de nombre et d'encombre (comme l'on dit), je supplieray très-humblement Sa Majesté nous vouloir donner un gracieux congé et nous honnorer de quelc'un de ses commandements.

Je pensoye à ce matin que Monsr Buys deut venir à la Cour, mais il est entrevenu chose qui l'a destourné, qui me fait vous prier ne vouloir pour tant estre moins diligent à solliciter ce que dessus, en quoy, outre ce que vous nous obligerez grandement, encor ferez certes une œuvre pieuse en regard de nostre povre patrie. Qui sera l'endroict où, après m'estre bien humblement recommandé à vos bonnes grâces, prieray Dieu vous donner, Monsieur, en santé, vie bonne et longue.

Escrit au logis du Maistre des Postes, ce xvij^e de mars 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 680.)

MMMCXI.

La reine d'Angleterre au prince d'Orange.

(Westminster, 18 mars 1576.)

Réponse aux lettres du prince d'Orange. — Marnix rendra compte verbalement de la mission qu'il a remplie.

Puissant et excellent Prince, très-chier et très-aimé Cousin, Nous avons receu les lettres que nous avez escrites par le S^r de St-Aldegonde et Messieurs les députés des Estats de par-delà, et semblablement ouy bien au long et bénignement, comme nous en avez requise, les choses desquelles de votre part et de celle desdits Estats nous ont informés : dont, selon leur importance, après icelles estre par le menu et meurement débatues et considérées, il nous a semblé bon vous faire la response telle que oiez d'eux, et pour tant, puisque ne pouvons doubter, sachant leur suffisance, qu'ils en vous pouront

et voudront faire du tout ample et certain rapport, n'avions pensé estre besoing vous en tenir icy autre propos; et nous faisant fort que vous et lesdits Estats jugerez que y avons procédé selon la raison et comme en honneur il nous est convenable de faire, et faisant fin de cestes, prions Dieu qu'il vous ait, très-cher et très-aimé Cousin, en sa sainte garde.

Escrit à notre palais de Westminster, ce xviij[e] de mars 1575.

(*British Museum, Titus*, B. VI, n° 23.)

MMMCXII.

M. de Champagney au Conseil d'État.

(Londres, 19 mars 1576.)

Il a annoncé à la reine la mort de Requesens. — Entretien avec Élisabeth. — On a répandu le bruit à Londres que le roi d'Espagne avait cessé de vivre. — Le crédit de Champagney diminue; son vif désir de retourner aux Pays-Bas. — Affaires d'Anvers.

Messeigneurs, Je receus hier vos lettres du ix[e] de ce mois, contenant la triste nouvelle du décès de feu Monseigneur le Grand-Commandeur, à qui Dieu face paix, que nous sçavions icy doit pièça, comme par autres miennes vous aurez veu. Suyvant les vostres, j'en advertis aujourd'huy ceste Royne de vostre part, et luy déclairas le surplus que illecques vous m'enchargez de luy dire. A quoy elle me respondit qu'enfin doncques il estoit mort, sans plus, et qu'elle estoit bien aise que vous aviez le gouvernement entre mains, espérant que vous auriez treuvé la charge qu'il avoit du Roy pour entendre à la paciffication des Pays-Bas, et que, aiant succédé en sa place, vous pourriez aussi adviser sur ce bon œuvre, car elle ne vouloit estimer que le Roy, nostre maistre, l'heust forcomptée en la response que Coban luy avoit apporté d'Espaigne; et, quant à la lettre du Roy que feue Son Excellence m'envoiat par ses dernières, que je luy présentas aussi, pour non dilayer trop et que après il me fût imputé, elle me dict que Son Excellence m'avoit faict tord, puisque j'avois charge de correspondre sur ce que Coban avoit négocié en Espaigne, qu'il ne m'avoit adverty de ce point que emportoit tout le reste de ce que j'avois heu à traicter avec elle, et puisqu'ainsi estoit, et qu'il avoit voulu dissimuler sur ce faict et monstrer de n'avoir nulle response du Roy, que jà mon dépesche estoit dressé, lequel elle me feroit délivrer, combien que le stille en fût avant la certaine nouvelle du décès de Monseigneur le Grand-Comman-

deur, lequel debvoit avoir adverty le Roy de la venue icy de Saincte-Aldegonde et de ses collègues, mais qu'il en heust peu aussi mander la cause, sçaichant ce que Corbet luy avoit déclairé de sa part d'elle, et qu'elle les avoit retenu jusques ores, pensant de donner quelque bonne yssue à ceste besongne, et pour empescher qu'ils ne se donnassent à autre. Astheure ils disoient de se vouloir partir et qu'ils ne pouvoient plus attendre ung nouvel envoy en Espaigne, comme elle avoit délibéré, si vous autres, Messeigneurs, n'aviez auctorité de suspendre les armes; car, ayant attendu six mois sans fruict, ils véoient qu'on les amusoit, entretant que tous les jours on les alloit serrant de plus près, et que, si la Royne ne les vouloit recepvoir, jà que d'appoinctement ils ne véoient nulle espérance du costel du Roy, qu'ils seroient contraincts de s'appuyer d'ailleurs, et que à cest effect il y avoit desjà ung gentilhomme françois en Hollande, là où on les rappeloit. Je luy dis que, si Son Excellence n'avoit heu ce dépesche, comme il sembloit, que je pensois qu'il n'y auroit que attendre en cecy de vous autres, Messeigneurs, et que les rebelles monstroient bien le peu de respect qu'ils portoient à Sa Majesté, traictant si absolutement avec elle; que les François avoient trop d'affaires à présent, pour en embrasser davantaige. A quoy elle me respondit que le respect que ceulx d'Hollande et Zélande luy avoient porté, estoit si grand que avec une requeste très-humble ils luy avoient supplié ou de les raccointer avec le Roy ou de les prendre à soy, et que les François s'accordoient sans faulte, lesquels elle ne vouloit en Hollande et Zélande. Je luy dis que j'entendois de Coban que le Roy, nostre maistre, estoit content de les recepvoir pour le respect de la Royne, pourveu qu'ils se soubmissent à sa miséricorde, là où il estoit délibéré de passer autrement à leur chastoy, sans plus, et qu'il estoit aysé d'empescher les François, quant bien ils heussent loisir (ce que pour plusieurs raisons je luy monstras estre absurde), mesmes si elle vouloit se joindre avec le Roy, nostre maistre, ce que aussi elle debvroit faire dois maintenant contre ses rebelles, que seroit le vray remède (suyvant ce que luy avoit esté requis) et prévention de tout, oultre ce qu'il estoit aysé à veoir que, s'ils avoient quelque succès, ils feroient aussi peu de compte d'elle que de nul autre, et seroient autant dommaigables à ses subjects. Et pour ce qu'elle me dict (comme autres fois) que des injures qu'ils faisoient à ses subjects, le Roy pouvoit entendre qu'elle ne les favorisoit pas, je luy dis que au contraire on avoit oppinion qu'ils s'estoient soustenus principallement du port et faveur qu'ils avoient de ce royaulme, et que mesmes, ces deux ou trois jours derniers, il estoit party de bonnes trouppes en leur faveur, avec plusieurs munitions et pièces. De quoy comme elle fit l'esbahye, disant qu'elle vouldroit bien descouvrir chose semblable, je luy dis qu'il estoit aysé, mesmes en ung royaulme d'où on ne pouvoit sortir comme on vouloit, ny aussi que par certains endroicts, et que, si ses ministres le luy caichoient, ils luy faisoient grand tord, et, s'ils l'ignoroient (ce qui n'est possible), ils luy faisoient très-mauvais service. A

cela elle me dict qu'il y avoit de grands édicts sur ce faicts en ce pays. Je inféras que tant plus punissables estoient ceulx qui les laissoient transgresser, et que j'entens que d'icy mesmes, de la Tour on avoit sacqué munitions pour nos rebelles : ce qu'elle disoit estre impossible, revenant tousjours à ce qu'elle vouldroit bien qu'on luy descouvrît telle chose et qu'on l'empeschât. Je luy respondis que ni l'ung, ny l'autre touchoit à moy, sinon à ses officiers, et que, quant bien je voulusse laisser de faire semblables rapports où j'estois tenu, qu'elle s'asseurât que le Roy, nostre maistre, en seroit adverty à la vérité par une infinité de personnes, comme s'il le véoit : d'où, fût du sceu ou de l'ignorance d'elle, le Roy ne pourroit sinon s'affermer en la suspicion de sa volunté, et que sans faulte elle devroit faire à faire ung grand debvoir en cecy, tant pour observer les traictés et sa parolle que pour éviter le ressentiment que le Roy, à la parfin, à si juste occasion, en devrat avoir. Et passasmes sur cecy plusieurs propos encoires plus clairs, l'ayant treuvée beaucoup tiède au pris des jours passés. Somme, elle conclud que demain son Conseil me donneroit response sur tout ce que j'avois heu charge de négocier, et m'hat-on dict que desjà elle ha faict apprester les batteaux pour me ramenner. Au sortir de sa chambre, je fus longtemps avec le Conte de Suscex, à qui je rapportas ce que je avois treuvé en sa maistresse, et que comme affectionné à son service, aussi qu'il avoit tousjours monstré désirer l'entretien de l'amitié du Roy, nostre maistre, qu'il pensât bien les inconvéniens ausquels ce royaulme se pourroit précipiter par ces façons de faire, et sa maistresse aussi, et discourusmes fort longtemps divers poincts où luy concluoit que la Royne désiroit l'appoinctement des choses des Pays-Bas à l'advantaige du Roy. Je luy dis qu'il fauldroit telles preuves et monstres de ceste volunté que le Roy s'y peult confier. Il en donnoit grand espoir, si vous autres, Messeigneurs, en aviez l'auctorité, et imputoit tout le ressentiment de sa maistresse à ceste longeur qu'on avoit usé avec elle, voires quasi mépris, et qu'en fin elle le ressentoit aussi pour l'intérest mesmes qu'elle y craingnoit. M'enquerrant plus avant par autres voyes pour entendre ceste froidure que j'avais treuvé, j'entens que ceste Court est toute plaine dois deux ou trois jours ençà que le Roy, nostre maistre, debvroit estre mort (que Dieu ne vueille), et Champernon, Vice-admiral du West, hat apporté ceste nouvelle qui est crue de beaucoup de personnes principales, mesmes le Conte d'Arondel s'en est faict enquerre de quelques personnes qui traictent avec moy. Autres dient qu'entre les Estats par-delà, il y ha de grands différents sur le gouvernement et conduite, et choses semblables, lesquelles font entendre que ceulx-cy sont aux escoutes, sur quoy ils me vont prolongant. Veu cecy, j'ay faict faire ce soir ung grand office avec Maistre Haton, lequel hier desjà à mon instance se plaignit des gens que Sestre envoye, avec qui il est mal, et procurera de luy faire une trousse s'il peult et à ceulx qui à son instigation vont au service de nos ennemis. Mais tous sont en cecy que, s'il n'y ha quelque apparence d'appoincter les troubles des Pays-Bas, que sans faulte il

fait à craindre qu'il n'y ait icy du changement. Je dis que pour cela il faut renvoier en Espaigne, mais que ce soit sur quelque fondement d'estoffe, et cecy dis-je signamment pour entretenir le temps. La Royne se revint ung peu sur la fin, et me sembla que je laissas le Conte de Susseex en assez bon train, mais en fin il y ha peu d'arrest en ces gens; et tant qu'ils treuvent moien d'achever les choses de par-delà à la seurté qu'ils prétendent et qu'ils dient hault et clair, je voy que ils ne lairront d'ayder nos ennemis soubs main, de peur qu'ils ne succombent. Je veulx bien aussi advertir qu'il s'est espars icy ung bruict fort constant que, après le décès de feu Monseigneur le Grand-Commandeur, l'on debvroit avoir treuvé une dépesche du Roy, par lequel il luy commandoit nommément d'appoincter les différents des Pays-Bas, ce que Son Excellence n'auroit voulu faire, et j'ay bien veu que le Conte de Susseex en estoit adverty; car il me dict qu'il ne pouvoit estre qu'on n'heust treuvé aux papiers dudict Grand-Commandeur quelque telle ordonnance, et que ores que quelques serviteurs ou amys de Son Excellence, qu'il me nommat, l'heust voulu caicher, il ne pensoit pas que vous laississiez distraire chose aucune sans en faire bien curieuse recherche pour démesler ce que touchoit le Roy d'avec le particulier, afin que vous entendez jusques où ils espeluchent les choses, et m'allégat, sur quelques responces que je luy fis, qu'en tout gouvernement bien ordonné le conseil principal en usoit ainsi au deffault du chief, et qu'ils en faisoient en ceste sorte en Irlande et autres lieux d'Angleterre. A quoy je ne luy sceus respondre autre chose fors que leurs façons de faire et les nostres estoient bien différentes. Je sçay bien qu'il y ha heu quelque lettre fort particulière que ha trotté par la Court, où quelcung que je ne puis sçavoir, donnoit compte, dois l'heure du décès de Son Excellence, de tous moments et de tout ce qu'estoit passé, tant de la part des Estats-généraulx de vostre Conseil jusques à l'heure que le courier partit. Bref. ils ont délibéré de me dépescher, quoy qu'il en soit et de vray je commenceray doresenavant, à ce que je voys, leur estre à mespris; car jà, à ces deux dernières fois que j'ay esté en Court, je n'ay heu ny l'accompaignement, ny les caresses ordinaires, tellement que ma demeure icy seroit désormais infructueuse. Aussi estant séparé ce Parlement, le plus grand coup est rompu, et ceste Royne se part en bref de ceste ville, ny je n'aurois fondement pour prétexer ma demeure, quant ils m'auront respondu, et ne seroit pas grand faict que, à tarder davantaige, le retour aux Pays-Bas ne me fût pas seur, aiant courru assez d'hazart jusques icy sans me avanturer plus oultre à si peu de fondement. Je croy de mesmes que j'auray moien de faire plus par-delà, si on s'y veult servir de moy, n'estant venu icy que par emprunt de territoire, d'où Guaras peult continuer d'advertir comm' il ha fait tousjours, et de vray je ne l'y sçauroy faire longue, pour le peu de santé que cest air icy me permect, qui petit à petit me rendroit du tout inutile, s'il ne me coustoit encoires plus chier, ny le traictement qu'on m'ha faict, ne me baste à beaucoup près, oultre la despense qu'il m'ha faillu faire et fauldra encoires à ce que je voys pour voiaiger,

signament doigeant prendre des batteaux de la Royne, en quoy je suyvray l'ordre de ceulx qui icy sont practiqués. J'espère que vous aurez receu mes autres lettres et que, oultre ce que j'escrivois en celle du xxive du passé, dont les vostres ne font mention, combien qu'elles accusent celles du xxve et xxviij^e^, vous treuverez que possible mon retour à la charge d'Anvers (qu'est celle que je tiens du Roy) ne sera hors de propos. Aussi je n'ay nulle ordonnance, ny lettre du Roy pour estre icy, combien que j'en ay heu soubs mon nom pour ceste Royne, mais ce nom en la première ha esté adjousté aux Pays-Bas, et ceulx d'icy ont encoires oppinion que toutes ces lettres-là se sont faictes sus de blancs signets du Roy, que feue Son Excellence avoit avec soy. Et de vray (comme j'ay escrit une fois), quant le Roy me donneroit l'usufruit de l'ung de ses royaulmes, je ne m'arresteroy point icy, oultre ma santé, pour y avoir si peu de moien de vivre en chrestien. J'en ay voluntiers faict ce que j'ay peu, comme l'on ha veu, et j'espère que vous autres, Messeigneurs, donnerez tel ordre en Anvers pendant mon absence (comme je vous en supplie) qu'il y sera meilleur qu'il n'hat esté du passé, et, si je retourne, je vous y serviray, s'il vous plaict, tant que le Roy ordonne autre chose. La bourse y est destruicte; toute l'ordinaire forme de justice enbroullée par attentats consentus à autres, les édicts peu observés, d'autres enfraints, qui estoient utilissimes pour les passions et conivences d'aucuns particuliers, la bourgeoisie extrêmement foulée, et plusieurs bonnes choses commencées sont en hazard de demeurer inparfaictes, et autres de non estre introduictes, comme il seroit de besoing. Sur la garnison, j'ay escrit ce qu'il m'en semble, comme je pensois estre obligé, et, quant quelques gens du Conte Hanibal y demeurassent (mais qu'ils ne fussent en nombre excessif, comme ils ont esté jusques astheure), il vauldroit sans comparaison mieulx que ce fût soubs son lieutenant coronel que soubs luy, qui est ung fort honneste homme, bon soldat et raisonnable, et qui sçaura fort bien garder la ville, sans armes faulces qui ne servent que à espovanter. et esgarer le peuple, et la mesme demeure du Conte est merveilleusement coustangeuse à la ville où il fait si chier, comme tout le monde sçait, n'estant raisonnable qu'elle soit chargée, ny foullée que de ce qu'il convient pour sa garde, en quoy l'on hat usé jusques icy bien peu de considération, estant ville marchande et de trafficq. Aussi une grande part des maisons sont abbandonnées avec dommaige incroiable des propriétaires et du commerce. En quoy, si vous autres, Messeigneurs, ne pourvoiez, ce sera jecter le manche après la congnée. Je prie à Dieu qu'il vueille inspirer l'ordre requis et permectre bon succès partout.

De Londres, ce xixe de mars 1576.

(*Archives du Royaume à Bruxelles.* — Publié en partie par M. Gachard, *Correspondance de Philippe II,* t. III, p. 853.)

———

MMMCXIII.

John Hastings à lord Burleigh.

(19 mars 1576.)

Plaintes des marchands. — Perplexité de Paul Buys. — Si les États de Hollande traitent avec la France, on regrettera d'avoir rejeté leurs propositions. — Il serait utile que lord Burleigh vît Paul Buys avant son départ.

Right honorable, I was yesterdaie t'attende Your Honor, but I coulde nether see you, nor find meane to give Your Honor t'understande therof, and it was partlie touchinge thiese complaintes maide dailie of the merchantes, by which Your Honors are dailie troubled, ande thoese of Hollande more hindred than there is in everie pointe suche cawse for, so that our merchantes wille nether colour or assure strangers' goodes, but deale with ther owne doinges. I see not but they maie trade savelie withowte anie disturbance, with gretter doinges and more shippinge than ever hertofore they had anie occasion of; for, as longe as thiese thinges thus contineweth, firste ther shippinge is liklie to be thers, as wherin everie man wolbe most desirouse to laid and fraight in, and after so the trade come hooly to ther handes. For thiese questions rise not, bicause those of Zeeland have hadd wille to deale with the Inglish nation, but that they seeke to cut of ther ennimies trade, wherin I cannot blame them. Another matter I hadd to move Your Honor in, ande it was touchinge Monsieur Buze, who, howe affectionate he haithe bin in thiese cawses to Her Majestie and this State Your Honor knowithe, and, nowe heringe of a peace in Fraunce and the Frenche repaire thither, I finde him in perplexid state, as the rest of his I knowe in Holland be the like, wherfore, sins it growith not but by affection, this wair chiflie to Her Majestie and zeale to bothe the countres, I thought goode the rather to commende his uncomfortable state to Your Honor's consideration; for, as me thincke he hadd reason to be so bent for Inglonde, so who considerithe th'olde and continualle frindshippe bettwene Fraunce and Scotlande, and the powers to be joined with the Lowe-Contres, shall beholde Inglonde but hardlie neibourid (I pray God I never see it) lesse to late wee lament the looste occasion so honorable, so stronge, so easie, so necessarie, so profitable, withowte anie probable question yet herd of to the contrarie. And thus, yet trustinge Your Honor wille sende for Mr Buze once before his departure, who is able to shewe you more of this Frenche preparation than yet paraventure you have herde of, in feare, in zeale and discharge of my conscience and dewtie, I am bolde to write thus rudelie, tho in haste, which I trust it maie please Your Honor so to accept and pardon.

From Lambeth, this 19 of march 1575.

And havinge (as Her Majestie' servaunte) receivid suche intertainment at the Prince his handes, and thers by often convitations and other curteses, bothe by accompaninge and otherwise, I can not but singnifie all thiese tokens of gret affection and good wille borne of them towarde Her Majestie, also unto Your Honor, and so commende it unto Your Honor's consideration with the cawse of ther comminge and ther charge therin with other circumstances.

(*Record office, Cal.*, n° 681.)

MMMCXIV.

M. de Champagney au Conseil d'État.

(Londres, 20 mars 1576.)

Arrivée à Londres d'un envoyé du duc d'Alençon. — Les conseillers de la reine s'étonnent de ne pas recevoir d'offres de la part de Champagney. — Le roi d'Écosse prend le titre de protecteur de la Hollande. — La reine se montre mécontente des secours secrets donnés aux rebelles. — Armements en France.

Messeigneurs, Oultre ce que hier j'escrivis, j'adjousteray encoires qu'il est venu icy ung gentilhomme françois, nommé Monsieur de la Tour, envoié par Monsieur de Alançon, lequel avoit esté, le jour avant mon audience dernière, vers ceste Royne, que fut le mesme qu'il arrivat, afin que vous entendez le haste qu'il y heust. Par luy je tiens qu'elle fut advertie de celluy qui est allé en Hollande, de la part du mesme seigneur, qui s'est embarcqué à Calais pour aller treuver le Prince d'Oranges. Quelque bon personnaige m'hat aussi adverty que aulcuns de ces ministres avoient pensé que je leur debvoy faire des grandes offres, pour retenir ceste Royne; et ung seigneur principal a demandé à ung mien amy s'il estoit vray que je leur heus faict offrir, me conseillant de ne le faire, car soubs main, comme il me dict, ils ne lairront de assister nos ennemis, quoy qu'on leur donne, et si ne seront jamais part que la Royne rompe ouvertement, car il y aura trop de contrarians. Enfin je voy qu'il y ha de la picque et que ce Conseil s'est bandé contre Haton, ayans flairé qu'il s'est mis fort avant en nos affaires. Mesmes entre luy et le Conte de Leicestre y a quelque malentendu à présent, pour ung baron contre lequel Haton s'est déclairé, et possible pour la mesme cause des autres. Toutesfois je m'ay entretenu des deux, de sorte que l'ung et l'autre m'ont faict jusques icy beaucoup de faveur et assistence en ma négociation; mais il m'est advis que de ceste picque la Royne mesme s'est embaressée, car je m'en

ay apperceu à son dire, m'aiant demandé une fois si j'avois faict semblant au Conte de Licestre du moyen qu'elle m'avoit donné par Haton : à quoy je luy dis que non, comme il estoit vray, et que je n'avois garde de sortir de l'ordre de Sa Majesté. Dont elle fut bien ayse; mais cependant, ces quatre ou cinq jours passés, elle n'at admis ledict Haton en aulcune négociation. Et, de vray, c'est le plus faicheux et le plus incertain négocier, de ceste Court, que je pense soit au monde. Je les voys en grand bransle; car, de la part du Prince d'Oranges, il y hat aussi ambassadeurs et vers le Roy de France et vers Monsieur d'Alançon. D'autre part, sambedy dernier est venu ung advertissement à ceste Royne (que l'on veult toutesfois tenir secret), lequel j'ay sceu de bonne part, que l'on ha payé les Escossois qui sont allé à nos ennemis, d'une monnoie d'or, armoiée des armes d'Escosse, et avec une inscription : *Jacobus, rex Scotiæ, hæres Angliæ et Hiberniæ, protector Hollandiæ et Zelandiæ.* Et comme Morton, qui gouverne en Escosse, est tout françois, cecy, à ce que j'entens, mect une grande jalousie; et je voy ces gens si irrésolus qu'ils ne vouldroient commencer, à mon advis, quelque chose mal à propos, et si ne vouldroient que l'occasion leur eschappât.

Hier, après que je me partis de la Royne, elle appellat la Contesse de Varwyck, et luy demandat où estoit son mary; et, comme elle luy respondit qu'il estoit malade, elle le commençat à maudire, disant qu'enfin il ne seroit jamais cause que de la mectre en mille fâcheries, et j'entens que c'est luy qui auroit vendu de l'artillerie sacquée de la Tour; et fit appeler sur le champ Walsinghen, auquel elle commandat de luy donner incontinent à elle-mesme le contrerolle des traites qu'on avoit faict de la Tour, et qu'il vit bien qu'il n'y heust point de forcompte. Elle luy demandat aussi ung dépesche qu'on avoit faict pour les gens du Prince d'Oranges, qu'elle dessirat, et traictat de parolles Walsinghen fort asprement; et fut si grigne, tout ce soir-là, qu'elle battit une ou deux de ses femmes. Et cejourd'huy demeurat au lict bien tard, sans sortir au sermon, disant qu'elle n'avoit sceu dormir de toute la nuyct, tellement que de ces choses l'on peult veoir qu'elle n'a point si maulvaise intention comme ses officiers.

Il court icy un bruict que les François font amas du costel de Calais et en Picardie, pour nous invahir. L'on dict aussi qu'il s'embarcque deux mille hommes à Havre-de-Grâce, pensent aucuns pour Hollande, les autres pour aller en Bretaigne, où il semble que Monsieur d'Alançon faict desseing, voires qu'il l'hat demandé à son frère. Ils m'ont contremandé cejourd'huy et m'ont remis à demain que le Conseil me dépescherat.

De Londres, ce xx[e] de mars 1576.

(Publié par M. Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. III, p. 855.)

MMMCXV.

William Herle à lord Burleigh.

(20 mars 1576.)

Nouveaux témoignages de dévouement de Paul Buys. — Il sollicite un prêt de trente mille livres pour les États de Hollande. — Moyens de faire échouer les négociations des Français.

Your good Lordship, by your last letter of the xvi[th] of this present, dyd somwhatt att large vowchesave to discowrse unto me of your ernest and ynwarde affectyon to the publyck cawse that the Hollanders do treatt for here, wissheng theme bothe to understand and be perswaded assuredly of the same your good mynde towardes theme and their cawse, and that you dyd desire unto theme all their relygyows and honest zeles, and to be permytted to serve God truly and to enjoye the rightes that belong to theme, commending the dexterity and right judgement of Paull Buis in his procedinges, namely in his intentyon and cowrse that he professed to joyne rather with this crowne than with Frawnce or ani other stranger, concludyng that now, the Parlyament being ended, you ment, as allredy you had begon, to sollycite their depeche, and that bothe as favorably and with that reward that you cowd gett for theme, wherof conferryng partyclerly in Your Lordship's name with the sayd Pawll Buis, as allredy I have wrytten to Your Lordship therof, he remayned so satisfyed in Your Lordship's favorable inclynatyon towardes the cawse and of your good oppynion privately of him, as he sayd that he wolld deppend of Your Lordship whiles he lived, and that rather he wolld suffer to be torne with willde horses than to joyne with the Frenche, nor with ani other stranger that might prejudice this crowne, in which oppynion he constantly remaynes, and will so contynew duryng lyfe, giveng Your Lordship humble thanckes for your offer so honorably to procure his dispatche. Which conferrence he is com, this affter noone, to repete unto me, for that, God willeng, he menes, on wensdaye or thursdaye att the furthest, to departe, desireng Your Lordship, even as he assures him sellf in your honorable woord and promis, than which he thinckes nothing more certayn that may be procedyng from men, that you wolld procure him an answer or depeche in wryteng from Her Majesty, grownded uppon the negocyatyon that M[r] Hastinges had with theme, and that, yf it might be for Her Majestye's owne credite and for her suretye, many wayes withall, that she wolld secrettly lend theme 30[m] li, nott estymeng the natyon of Holland and Zelland so bassely (yff it were butt in respect of their neighborhood, who have many correspondenceyes with this State and crowne nott lyghtly to be weyed) as to

denye theme for so small a some, for the which Her Majesty shall have so good assurance from the States of the contrey, as yf the monney were styll in her coffers, that she shall have sufficyent hostayges to remayn for yt here, yf she willeth, which he presseth the rather for that it sholld nott seme to those of Holland and Zeland to be so contempned of Her Majesty that, after so long a treaty here and so grett assurances given by Her Majesty to theme of favor and ayde, that they sholld cary no frute of their negocyatyon at all, butt rather to appere that they, theyr commissyoners, had betrayed the contreye's cawse, wherunto they be apt inough in those partes to speke and beleve the worst; and principally he leves to your honorable and wise consyderatyon whatt an yll taste ytt wolld give, nott only to theme of Holland and Zeland, butt to all those of the Lowe-Countreyes, ever to dele with England agayne, or to trust to ani treaty that might be made here, that sees the commissyoners of so weighty a cawse so dallyed with and protracted, being assured of the contrary in the begynneng, even in the invyolable woord of a prince, wherof he feres the inconvenyence more than the losse of his own lyefe, yf they retorne thus fruteles home. Butt, trustyng uppon Your Lordship's hellp now, or of your answer, he stayth his departure uppon that only. Desireng you to be assured of on thing (which as a christen man he speketh, bothe as truthe ledes hym, and for the good will that he beres to this State) that the Frenche will attempt presently somwhatt in Zeland, *vel ipsis invitis*, which wilbe to the Quenes Majestie's grett danger and charge, and wilbe fyrst executed beffore she ones beleve it. Yett, yf her fryndes and well willers myndes be nott to muche withdrawn by unkyndnes from her, there may be good remedy used to encownter ani of their attemptes yn season, butt he prayes to God for ij thinges : the on that this State were served with better intelligence, and then with a mynde to beleve theme and to execute that which is necessary, being of an oppynion for his parte (which he hath good argumentes to conffirme hym in) that the King and the Hugenottes in Frawnce were agreed synce the tyme that La Mote and Portall were here last, whatt soever semblance was made to the contrary, and that Her Majesty is entertayned in the mene tyme to be prejudiced and abused, as allwayes they have had the starte of her that waye. He sayth that Mr Wallsingham tolld theme that the Quene's Majesty wolld send a gentillman into Flanders to cawse a cessyng of armes, or elles Her Majesty wolld releve theme with monney in Holland. For the fyrst parte, theyr enmyes have offred so muche allredy theme sellves, and therfore that Her Majesty shall nott nede to be att this charge, nor travayll, which is nether the cowrse that they most take, nor theyr surety to follow ani suche devises, and in effect is butt a trayne and mockery to their Estate, yf they sholld applye so nere unto theme. And to the second, for releeff to be used afftervardes, that their affayres reqwire present ayd, and to be grownded uppon certayntyes, and nott uppon seasons and yrresolutyons, wherwith he humbly commended hym sellff to Your

good Lordship, being vercy sory even with his harte for your sycknes, praying God for your amendment, and so humbly I take mi leve.

From Redcrosse Strete, the xx[th] of marche, in haste, 1576.

(*Record office, Cal.,* n° 682.)

MMMCXVI.

Note du Secrétaire Walsingham.

(LONDRES, 22 MARS 1576.)

La reine chargera un envoyé de s'informer près du Conseil d'État s'il est investi du même pouvoir que Requesens pour traiter avec elle de sa médiation. — Si son intervention était repoussée, elle aurait à consulter l'intérêt de son peuple, sans pouvoir dès ce moment s'expliquer à cet égard.

Memoriale appositum responsioni Dominæ Reginæ ad ea quæ proponebantur per Dominum Fredericum Perrenot, Dominum de Champagney, etc., etc.

Cum ex litteris Regis Catholici a Domino Frederico Perrenot, Domino de Champagney, Majestati Suæ traditis constet potestatem demandatam fuisse dicto Domino de Champagney tractandi de iis rebus quæ a Domino Cobhamo Regi Catholico proponebantur, quarum caput præcipuum in eo vertebatur ut Regi Catholico persuaderet aliquam hujuscemodi cum ejus subditis inire rationem componendorum civilium tumultuum, quæ utrique parti salutaris esse posset, id vero se habere in mandatis dictus Dominus de Champagney pernegarit, nihilominus tamen, cum sibi persuadebat Sua Majestas delatam fuisse Commendatori defuncto potestatem secum de his capitibus negociandi, eoque nomine dictum Dominum de Champagney ante Commendatoris mortem rogabat ut ad Commendatorem de illo negotio scriberet, qui se id responsi retulisse testatus est apud Suam Majestatem, dictum Commendatorem rescripsisse se nullam a Rege Catholico authoritatem habuisse in eam partem. Ipsa vero, quam sancte idipsum pollicitus est Rex Catholicus secum in animo cogitans (nam in suo ad Dominum Cobhamum responso, disertis verbis significavit velle se dictum Commendatorem certiorem facere quid consilii in eam partem accepisset a Sua Majestate, et quam illi gratum ac acceptum fuit) nulloque modo sibi satisfacere valens, nisi aliquem ad Commendatorem mitteret, qui an a Rege præstitum esset quod promiserat, referret, interrupto licet istorum consiliorum, institutorumque suorum cursu Commendatoris morte,

eumdem tamen quem semper hactenus animum gerens erga Regem et Belgios ut, compositis rebus, fauste feliciterque, simul in pace vivant, ad summun Catholici Regis honoris et publici commodi, universique Belgii incrementum, in animo habet Sua Majestas, perinde ac si mors Commendatoris non intervenisset, nobilem aliquem expresse ad novos Gubernatores mittere ut intelligat num prædicta authoritas iis delata fuerit, quam fuisse antea penes Commendatorem haudquaquam temere sibi persuadet, tum quoque ut omnia piæ principis officia præstet, quæ ad pacem constituendam spectare queant. Quod honorificum Majestatis Suæ institutum rogat Sua Majestas dictum Dominum de Champagney ut omni quo potest studio et voluntate promoveat, et id impensius rogat, ne, si paci publicæ non provideatur, Majestas Sua cogatur institutum suum mutare, ut rerum exitus se vel invitam eo trahent.

Quod vero dictus Dominus de Champagney, post responsum sibi traditum in scriptis, plenius sibi satisfieri postulavit, in ea responsionis clausula quæ sic habet : Vel quod rerum suarum desperatione coacti, ipsi se commissuri sint, etc. Ut providentius sibi suoque populo consulat, etc. sibique significari quid per illa verba : Ut providentius, etc. Majestas Sua intelligebat : respondet Sua Majestas non posse se impresentiarum aliter quam generalibus verbis respondere, quoniam ex rerum eventu erit sibi agendum et quod erit maxime ex honore et incolumitate sua.

(*Archives du Royaume, à Bruxelles, Papiers d'État,* Registre n° 400, fol. 176.)

MMMCXVII.

M. de Champagney au Conseil d'État.

(Londres, 21 et 23 mars 1576.)

Les conseillers de la reine lui ont remis la réponse qui met fin à sa mission. — Dernière entrevue avec la reine qui insiste pour que sa médiation soit acceptée ; elle promet de ne faire, si elle traite, aucune réserve pour la religion.

Messeigneurs, Le Seigneur Corbet m'est venu querre cest après-disner pour le Conseil. On l'hat tenu en la chambre de Milord Trésorier, à cause de son indisposition, là où ils se treuvèrent luy, les deux Contes de Licestre et Susecx et le Secrétaire Walsinghen ; et m'ont donné la finale response de la Royne, en laquelle vous verrez ce que s'est passé, car ils me l'ont donné par escript, et quant et quant m'on dict qu'on

avoit apresté ung batteau de guerre de la Royne à Margat, pour me passer. Nous heusmes plusieurs disputes, où je leur remonstras le peu que ceste leur response serviroit, pour la confidence que, de la part de la Royne, j'eus voulu pouvoir asseurer au Roy, nostre maistre, suyvant ce qu'elle m'en avoit dict tant de fois. Sur quoy ils me respondirent que, attendu l'estat présent, auquel la Royne ne peult faire autrement, le Roy n'ha aucune occasion de s'en pouvoir deffier, ains recongnoistre la bonne affection qu'elle luy porte, ayant si longtemps reffusé les offres de nos ennemis et cherché tousjours de les faire revenir soubs la obéissance du Roy, conviant pour cela sa doulceur et clémence, et que sans ces offices jà pièça l'Hollande et Zélande auroit changé de prince : ce qu'elle veult empescher par toutes voyes et procurer que les Pays-Bas retournent à la tranquillité du passé.

Ils ont résolu qu'ils envoieront vers vous autres, Messeigneurs, et je pense que ce sera Coban. Je leur ay aussi dict, comme à la Royne, ce que j'avois entendu que nos ennemis tiroient de ce royaulme. Ils m'ont dict qu'ils avoient ouy le mesme de Sa Majesté, faisant fort les esbahis, promectans de faire grande diligence pour le descouvrir et empescher; mais aussi ils vouloient bien advertir qu'ils sçavoient que, à Noël passé, Monseigneur le Grand-Commandeur avoit faict payer les pensions aux rebelles de leur maistresse, qu'on avoit faict sortir de Flandres, et que cela vrayement estoit bien ung autre fondement pour faire entrer en deffiance leur maistresse : ce qu'elle ne vouloit, pour ne se pouvoir persuader que ce fût l'intention du Roy, mais bien de ceulx qui cherchent de troubler leur amitié, laquelle la Royne désiroit de conserver, et les traictés et entrecours qui estoient entre la maison de Bourgoigne, les Roys d'Angleterre et leurs vassaulx, oultre divers traictés particuliers qui estoient aussi entre les villes des ungs et des autres pour le commerce : ce que ne se pouvoit entretenir où estrangiers non comprins ausdicts traictés taicheroient de corrompre toute ancienne forme et façon de conduicte, et que, aiant la Royne résolu d'envoier vers vous autres, Messeigneurs, ils ne pouvoient faire autre chose, et que cestuy-cy estoit le dépesche final que leur maistresse avoit ordonné pour moy, d'autant qu'on ne pouvoit plus dilayer à prendre une résolution sur ce qu'elle avoit requis au Roy, et que, sans cela, il ne se pouvoit faire chose aucune davantaige. Sur ces entrefaictes, nous dismes, d'ung costel et d'autre, chascun ce que nous pensions faire à nostre propos. Au surplus, ils me protestarent que leur maistresse ne avoit autre désir que de veoir les choses des Pays-Bas accommodées, avec l'auctorité du Roy et la seurté et commodité de ce royaulme, par les mesmes termes que souvent j'ay escript.

De là on me mennat vers la Royne, qui m'attendoit pour me licencier. Je luy tins assez long propos, luy représentant beaucoup d'inconvéniens qui estoient pour ressortir à son préjudice et de son royaulme, si elle donnoit occasion à nostre Roy de tomber en suspicion de son amitié, comme je craingnois qu'il feroit, véant ceste

response qu'elle m'avoit faict donner si irrésolue. Sur quoy elle me retournat à dire que je pouvois asseurer le Roy que son intention n'estoit autre que de user de toute révérence et affection en son endroict, que sont les mesmes termes qu'elle me dict, et que jamais elle ne procureroit autre chose que de faire revenir ses subjects à son obéissance, avec la conservation de son auctorité, laquelle ne luy seroit en nul temps en moindre considération que ce qu'elle désireroit pour la sienne propre, mais qu'elle ne pouvoit délaisser aussi d'avoir égard à ce que concernoit le bien et seurté de son royaulme; que, si le Roy la vouloit admectre à composer les différents des Pays-Bas, comme elle s'estoit offerte et l'en avoit prié, elle en useroit comme dessus, et, quant à la religion, que jamais elle n'en mectroit chose aucune en avant. Et commençat à me tenir le mesme langaige qu'elle ha faict tant de fois, disant le pis qu'elle ha peu de celle qu'ils suyvent astheure en Hollande et Zélande, et de ceulx-mesmes qui la soustiennent; que pour cest effect elle envoioit présentement vers vous autres, Messeigneurs, et qu'elle dépescheroit, déans ung jour ou deux, lettres au Roy en Espaigne, à ceste mesme fin : qu'estoit tout ce que pour le présent elle pouvoit faire, puisque Monseigneur le Grand-Commandeur l'avoit ainsi menné et trainé, sans que j'en aye sceu tirer autre chose, quoy que je sceusse dire, et que je fis mon mieulx pour luy persuader, ce que j'ay si souvent taiché, que le vray seroit qu'elle se joignit avec nostre Roy, pour empescher toutes ces doubtes de France, et d'ailleurs, qu'elle alléguoit, sans se mectre en termes d'où je craignois fort qu'elle se précipiteroit en quelque guerre, dont par après elle auroit peine de sortir, luy mectant au-devant (pour l'obligation que j'avois aux honneurs qu'elle m'avoit faict) plusieurs choses qu'elle debvoit penser, tant pour son royaulme, dignité, que pour sa propre personne. A cela elle me respondit qu'elle ne vouloit penser du Roy qu'il deust sans bonne et légitime cause violer leur amitié; qu'elle n'avoit autre intention que de la conserver et y servir, mais que de se joindre avec le Roy, afin que par après il mit aux Pays-Bas ceulx avec lesquels elle sçavoit que ny elle, ny son royaulme ne pourroient voisiner, que ce seroit se faire la guerre à elle-mesmes; en toutes autres occasions, que le Roy s'asseurât de la treuver prompte et de si bon cueur qu'il ne treuveroit jamais prince, ny princesse plus à sa dévotion qu'elle, mais qu'elle estoit obligée à tenir ce soucy pour elle et pour ses vassaulx; et que vous autres, Messeigneurs, entendriez ce que plus amplement, sur cecy et sur toute autre chose concernant la conservation de l'ancienne amitié, elle vous feroit mectre en avant par celluy qu'elle envoierait : me priant que je me voulusse dépescher le plus que je pourrois de me treuver vers vous, pour tesmoigner ce que j'avois entendu d'elle, car elle entendoit bien qu'il n'y mancqueroit des semeurs de zisanie à tous costels en ceste conjuncture, mais que du sien je pouvois respondre qu'elle ne changeroit de l'intention qu'elle ha déclairé si souvent et assez ouvertement; et me licenciat en ceste sorte.

De tout cecy j'ay bien voulu advertir avant mon arrivée, pour vous prévenir de bonne heure, faisant mon compte de partir demain encoires, si je puis avoir mon dépesche.

De Londres, ce xxie de mars 1576.

Les Seigneurs du Conseil icy m'ont envoié hier, oultre le dépesche dont avec cestes vat copie, deux lettres de la Royne, l'une pour le Roy, nostre maistre, l'autre pour feu Monseigneur le Grand-Commandeur, qu'ils disent estoit escripte avant la nouvelle de sa mort, disans que, n'aiant à présent gouverneur aux Pays-Bas, ils font compte que vous autres, Messeigneurs, l'ouvrerez, qui avez prins l'administration de sa charge par son deffault : ne de l'une, ne de l'autre je n'ay le double. Et à cest instant, qu'est le xxiiie, est venu l'ordinaire des Pays-Bas, où, ne treuvans autre advertence de vous autres, Messeigneurs, ny mesmes de la réception de diverses lettres miennes pour feue Son Excellence, qui seront arrivées en vos mains depuis sa mort, et d'autres que, après l'avoir sceu, je vous ay escrit, je juge davantaige que je auray adresse à recepvoir mon congé final de ceste Royne, pour non l'altérer davantaige, et m'affautir icy et ma négociation de crédit, à faulte de correspondence. Le Conte de Licestre m'hat encoires fait dire cejourd'huy, par ung sien amy, oultre plusieurs courtoisies et offres, que je puis asseurer, en cas qu'on veuille permectre à sa maistresse de procurer l'appoinctement des Pays-Bas, qu'il ne s'y traicterat aucunement de la religion, et qu'elle ne procurerat chose que ne soit avec l'auctorité du Roy, comme elle est tenue.

(Publié par M. Gachard, *Corresp. de Philippe II,* t. III, p. 857.)

MMMCXVIII.

William Herle à lord Burleigh.

(23 mars 1576.)

Les députés de la Hollande ont été consternés par le discours plein de menaces que la reine leur a adressé; mais la lettre de Burleigh les a un peu rassurés. — Paul Buys demande qu'il leur soit au moins permis d'exporter, en franchise de droits, les draps dont ils ont besoin pour habiller leurs soldats. — Les députés de la Hollande allèguent qu'ils sont venus à grands frais en Angleterre à la demande expresse de la reine; ils rappellent l'accueil qui a été fait chez eux à plusieurs envoyés d'Élisabeth.

Beholding in your letter of yesternight, Mi right honorable good Lordship, with grett sorow of mynde the answer which Your Lordship was most sory to write to these pore

Hollanders, I was the lother to impart that with theme to encrese greeff, yll newes comming to sone.

Butt to prevent me, they were here betymes this mornyng, to whom then I declared the effect of your sayd letter, and the zele that it was accompanyed with, which certainly dyd muche comfort and satisfye theme bothe (nottwithstanding the successe that answered nott to their good menyng towardes this crowne) to se Your Lordship so nobly affected towardes theme, and to dele so playnly and zelowsly with theme, whose commendatyon and memory they protested shold never perish with theme. Ytt served likewise verey well to qwallefye the poore men, who were in a marvaylows passion, for the answer that they had receved in writeng before they cam to me from Her Majesty, wherin, besyde that she had expressly denyed them ether her ayde or releeff, she had threttned them further (*a se resentire*) if they sholld join with ani other, which they lest expected at Her Majestie's handes, they sayd, whom they had allwayes accompted graciows and no tirant, and therfore had addressed them selves to her above all other, and of whom they had deserved well (if ani thing owght to be well taken and thanckfully) in presentyng to her them selves and all that they had, unworthy then this uncorteis delyng and rejectyon, and verey hard, if they, being fre men, sholld be forbydden to seke ayde to preserve their own lyves, unles they sholld offend her that made non accompte of theme, which was to bring theme by despayre to fere no evill, that cowd not hope for ani good. Ytt had suffised, they sayd, without this aggravatyon, that they had consumed here so muche tyme, so mani occasions, and spent grett sommes that might have bin better employed, whyles they, being perswaded to com over by Her Majestie's own messenger, and attending the performans of her own promis, yett satisfyed in nothing, butt most depart without thanckes, and yet threttned allso if they do nott volontarily yelld their own throtes to be cutt, att the arbitrement of others. Butt Your Lordship's letter dyd grettly appeise them, and I added that Her Majestie's answer by writeng was butt a maner of connivencye, which was necessary for this season, and the actyons that Her Majesty had in hand to be so used, namely seing they so desired it, and had it uppon their desire openly in writeng, that it cowd nott well be otherwise, which served them bothe to satisfye Champigny for the owttward shew verey well, and to helpe them the better in secrett, when the occasyon were offred to Her Majesty, which confirmed som oppinion in them.

Uppon this Pawll Buis, taking me a syde, tolld me that he had a small sute to make unto Her Majesty by Your Lordship, if you wolld nott thinck muche to be the mene for it, which otherwise he wolld forbere, and that was for a good turne to be don to his contrey, who, nest unto monney, had necessity of no on thing more than of som english clothes and cariseyes for their sowdyers and peopell, of the which a merchawnt, their frynd here, to whom they ar indetted somwhatt, wolld furnish them to the nomber

of 2000 clothes and kariseis secrettly, and receve other commodityes of theirs in exchange of theme. The said Pawll Buis, desireng in consideratyon of the place and use that the sayd clothes ar to serve for, and of him that intreates for theme, that he might have them custom fre, according to the forme conteyned in this parchement annexed, which is redy for Her Majestie's signature, if she vowchesave so muche good towardes theme to grawnt it. And the partyes, he sayth, that be mentyoned in the sayd parchement, be men that may receve the grawnt without suspicion that it touwcheth ether hym or his contrey, which favor bothe he and his contrey shall so deserve towardes Your Lordship in partycler, as shall well content you. Confessing to me that this jorney will cost them on way and another 3000^m li, having intertayned Mr Hastinges in Holland (which he uttred nott, he sayd, to upbrayd ani matter therof) with a table for xviij persons full furnished contynually, defrayeng all his other costes besyde, whyle he was in the contrey (which in dede in Holland is verey chargeable), presentyng hym with a cheque of vj^c ducates, and appointeng ij men of warre to bring hym over, which they intertayned here a grett while. Likewise to Rogers and to all those that cam from Her Majesty, they had bin bowntifull and loving, marvayleng whence then these unkynde and hard delinges here towardes theme sholld be so provoked, and Her Majestie's hard grasce so muche procured against theme, which I tolld hym surely proceded of Champignie's negociation, who was a connyng and a diligent fellow [1], and was partly to be plesed for som owttward cawse, which was, as Your Lordship sayd, weker than the inward, and there I qwietted hym agayn. Then speking of newes of the King of Spaigne's dethe, he was nott sure of it, he sayd. Butt, for the peace in Frawnce, he persisted in his oppinion that it was throwly concluded, and that Her Majesty was abused by those that wolld perswade her otherwise, and Mr Horsey sholld be most abused of all, with woordes and fyctyons, wheruppon we ended, and so I humbly take mi leve.

From Redcrosse Strete, the 23 of marche 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 684.)

[1] Champagney était chargé de demander l'arrestation de Marnix, et Élisabeth qui n'eût pas osé l'ordonner, eût peut-être consenti à quelque moyen de l'enlever et de le livrer au Grand-Commandeur. On a conservé une lettre d'Élisabeth remise à Requesens par un homme digne de confiance, et à cette lettre était joint le billet suivant : « J'ai à votre demande causé avec votre ami (Champagney?) » Il ne peut pas vous envoyer l'oiseau avant qu'il soit pris. La poule a fait son nid avec soin et ne le » quitte pas. »

MMMCXIX.

William Herle à lord Burleigh.

(24 mars 1576.)

Paul Buys réclame une réponse. — Siège de Zierickzee. — Nouvelles des Pays-Bas. — Importante révélation à faire.

Yf Your Lordships have consydered of the letter that I sent you yesterdaye, and of the request that Powell Buys made unto Your Lordship, I wolld be bolld to crave Your Lordship's answer, that which the sayd Buys doth allso attend, according to Your Lordship's convenyencye, being redy to depart yf he had prepared suche shipping as is mete for him, which he is in hand to provyde, and shall obtayne it verry shortly.

On wensday, att evenyng, there went outt of Donkerck haven the shippe called the *Hownde*, ij grett hulkes with viij peces of brasse ordynance of a syde, ij galleyes and xvij flye botes, well apparelled for the warres, which ij hulkes ar laden with corne and vyttayll, and the rest of the shipeng have allso more than their ordynary vyttaylleng, which is for to vyttayll theme beffore Zurycksea, and fyrst to transport Champignye over. The ile called the Clender, over agaynst Zurycksea, is taken by the Prynce, wherby the assegers of Zurycksea ar browght in danger of famysshment, and will make theme leve the enterprise of Zurycksea (which now is newly vyttayled), for otherwyse it wilbe costly to vyttayll the sayd assegers still with the hasard and expence of a whole navye.

The Duke of Arescott will nott take the charge of the gouvernement uppon him. The Spanyardes stele awaye, bothe by Calyce and by Kempen into Frawnce. A mutynye of the Spanyardes hath byn repressed att Brusselles [1]. Champignye hopes to take shippeng this night att Dover.

[1] « Nous heusmes icy une venue mardi dernier que les chevaulx légiers se vindrent présenter le matin devant ceste ville, dont plusieurs heurent opinion qu'il y avoit quelque intelligence par dedans. Incontinent touttes les bouticles se serrarent, et fut le peuple fort esmeu et en armes, que mena quelque artillerie légière aux murailles, et forces harcquebouges à crocq et la munition de la ville. Les portes furent serrées, et les povres villaigeois venoient saulfver leurs petits meubles, et fut la fraieur plus grande que le dangier...... Tout le monde se mectoit en armes contre eulx, et furent ceulx de la garnison de ceste ville estonnés de veoir les bourgeois si prompts et animés contre eulx. (Piot, *Corr. de Granvelle*, t. VI, p. 38.)

I have grett thinges to revele to Your Lordship, butt they may be dangerows to the reveler, and yett is as dangerows to this whole Estate.

The 24 of marche 1575.

(*Record office, Cal.*, n° 687.)

MMMCXX.

Avis des Pays-Bas (Résumé).

(Anvers, 25 mars 1576.)

Nouvelles diverses.

The Duke of Arskott hathe bene desired to take the name of governement upon him, which he hathe refused to do; and the Comte Mansfeld lykewise hathe refused to command over the gendarmery.

Monsieur Barlement rulethe in effect at this tyme more then all the rest and would be content t'accept the governement himselfe and to make his sonne Monsieur de Hierges commander of ye men of warre; but his ambition is noted and misliked of the rest of ye nobilitie.

Julian Romero and especiallye Rhoda have travaled all they can to make Monsieur Barlamount governoure of the Lowe-Contrie for the presente tyme; and Julian presenteth a request as principall Maestro del Campo to have authoritie geven him over all the men of warr, which be in the countries; but the Ducke of Arskott brake his request in peces.

For matters of pollicie, the Counsell of the Estates do joyntlye, amongst whom especially subscribe the Ducke of Arskott, Counte Mansfelde, Count Barlamont, Monsieur d'Assonville and Viglius as president of this Counsell of the Estates.

Hieronymo Rhoda hathe thrust himselfe into this Counsell, beinge a Spaynyard, which is contrarie to ye privileges, and yet ye rest accept him into ye companye to shew ther loyalltie towards the King in this tyme that a governour is wantinge.

This use the Kings seale of armes unto their ordinances and letters, and Rhoda subscribethe after a solempne maner : *Rhoda vidit.*

For matters concerninge warre, thay have a counsell apart, called the Counsell of warr, wherof the chiefe at this present ar Gonzaga, Romero, Davila and Rhoda.

These conclude nothinge befor the Counsell of Estates have approved the resolutions. And therefore the Counsell of th'Estates enter often into ye Counsell of warr.

For matteres of lawe, the courtes of ye provinces followe th'accustomed manner, and ye Previe Counsell, which is a counsell apart, standethe still as it did. It is founde that the King dothe owe unto some regimentes six yeares paye, some five, and unto them ar left behind hand three.

The King hathe above fiftie five thousand in pay in thes Lowe-Countries.

The xix and xx of this presente, ther came to ye gates of Bruxelles to ye number of 1400 Spaniards, the most of them horsmen with divers Italians amonge them, hopinge that ye Spaniardes that were within the towne, would have ayded ther purpose; but they were not suffrid to enter, and Romero himselfe gave verie strayte order that all the Spaniards, which were within the towne, shoulde kepe them within ther howses.

The same revoulted Spaniardes have sithence assembled themselves at Oudenard, wher fore Monsieur de Swevinghem is governer, in the markett place, in verie resolute manner demandinge ther pay; but he toke suche order as they were gladd in th'ende to depart the town by one and by one at one gate which was so shutt as two could not go at once.

Afterward they assembled themselves together agayne about Bruxells and spoyled ij villages, wherupon Romero was authorized by ye Counsell of th'Estates to go foorthe agaynst them with ij hundreth harquebousiers and divers companies of the best of the footemen.

Counte Mansfeld is appointed governore of Bruxells, where he hathe a verie fayre house of his owne [1].

It is daylie loked what wilbe th'end of Romero's commission : some saye that the elected of the revolted and he ar makinge an accord. The Spaniard that should have been imbarked at Dunkerke, stole away privilye in so muche that the magistrate was compelled to cause all the gates to be shutt to kepe them frome getting away.

Newes ar come that of late the Princes men have gotten the iland called Anneland.

The Spaniardes ar verie uncourteouslye handled here in all townes through which they passe, and the brute is still that the Kinge of Spaine is dead, but the certayntie thereof unknowne [2].

[1] « Monsr de Mansfeld est arrivé, qui n'aurat pas grande vogne, car il se dit partout les moïens qu'il at tenu pour s'insinuer vers le deffunct, et que, n'ayant icy rien que perdre et se souciant peu des seigneurs, il passeroit tousjours oultre en ce que luy seroit commandé. Il se veult valoir d'avoir prins les armes pour Sa Majesté; mais c'est à sa fille qu'il le doibt, pour le mariage qu'elle feit, comme il estoit aussi avant plongé en la lighe des flesches que nul aultre. » (Piot, *Corr. de Granvelle*, t. VI, p. 30.)

[2] « Il y at icy venu ung bruict d'Anvers de la mort du Roy, et que les marchants auroient heu advis par Angleterre. Je le tiens pour faulx, car l'on l'a dict encores. L'on debvroit avoir esté premier adverti de la maladie. » (Piot, *Corr. de Granvelle*, t. VI, p. 38.)

Ther is one here named Partant, an astronomer, who did, ij years past, prognosticate that he should die A° 1576, before S[t] Johnes daye.

(*British Museum, Harley*, 285, fol. 20.)

MMMCXXI.

La reine d'Angleterre au prince d'Orange.

(Westminster, 28 mars 1576.)

Lettre de créance pour Guillaume Davison qui est chargé de proposer une suspension des hostilités.

Hault et excellent Prince très-cher et très-aymé cousin, Comme ainsi soit que nous ayons promis à Messieurs vos députés d'envoyer ung gentilhomme tout exprès à ceulx qui pour le présent gouvernent pour le Roy nostre bon frère là aux Pays-Bas, et les requérir d'une abstinence et cessation des armes et hostilité pour quelque temps convenable, affin que ce pendant gens de qualité et amateurs de paix, tant d'ung costé que d'autre, se pourroient assembler et traicter de rechef de quelque bon accord par où tout se puisse rabiller et une bonne paix et réunion estre establye ausdicts pays : à quoy, s'ils veullent accorder, nous avons donné charge à ce porteur, nostre féal et bien aymé serviteur Messire Guillaume Davison, gentilhomme de nostre maison, de se trouver aussi devers vous et de nostre part vous requérir du mesme et vous communiquer et adviser oultre ce des choses qui nous semblent vous pouvoir grandement proffiter en cest endroit. En quoy vous prions luy vouloir croire comme nous-mesmes et, en cas qu'accorderez aussi à ceste nostre motion (comme espérons que ferez), cedict porteur retournera devers la partie dudict seigneur Roy pour ce leur donner à entendre, fourny et instruict de toute autre chose qu'il vous semblera bon luy communicquer pour l'advancement de cest affaire [1]. Et, ainsi faisant fin de cestes, prions Dieu,

[1] Walsingham écrivait le 12 avril 1576 :

I am sorry Your Lordship fyndeth yourselfe in no better state of healthe, whereof I wyll not fayle to advertise Her Majestie.

By the inclosed, Your Lordship may see howe the Prince of Orange's state groweth to declynation, whereby of necessitie he shall become a preye eyther to Spaine or Fraunce.

I do not looke that M. Davyson shall have any good answer : in his case wordes wyll not helpe.

hault et excellent Prince, très-cher et très-aymé cousin, qu'il vous ait en sa saincte garde.

Escript à nostre palais de Westmynstre, ce XXVIII[e] jour de mars 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 702.)

MMMCXXII.

Instructions données à Guillaume Davison.

(29 mars 1576.)

Exposé des considérations que Davison aura à présenter au Conseil d'État. — Il rappelera la mission qu'Élisabeth a confiée à Cobham pour rendre aux Pays-Bas la paix et leur ancienne prospérité. — Réponse qui lui a été donnée par Philippe II. — Négociations du prince d'Orange et de Henri III. — Pour les arrêter, Élisabeth a demandé que des députés des États de Hollande se rendissent à Londres; et elle a obtenu d'eux que tout fût suspendu jusqu'à ce qu'elle pût offrir sa médiation à Requesens. — Réponse évasive de Requesens. — Il importe de savoir du Conseil d'État s'il est investi du pouvoir de négocier ou s'il croit pouvoir le faire à raison de la gravité des circonstances. — Si le Conseil d'État est disposé à négocier, Élisabeth enverra en Espagne afin d'obtenir l'adhésion du roi. — Arguments à faire valoir près des deux parties. — Le Conseil d'État ne peut pas méconnaître les motifs qui existent pour Henri III d'accepter les propositions qui lui sont faites. — D'autre part, les États de Hollande ne peuvent perdre de vue tout ce qu'ils auraient à craindre de la domination des Français.

After the delyvery of our letters to those whome you shall finde to supplie the place of governement there at the tyme of your arrivall, you shall then let them understand from us that, aswell thorough the great pittie and commiseration we had of the longe continued calamities of those countries, to whome we beare an especiall favor in respect of the ancient amitie and mutuall commerce and traffiicque betwin this our crowne and them, as also that yt might evidentlie appeare to the worlde that the brute geven out by certein malicyouslie affected that we should be a cheif nurisher of theis civill warres, is altogether slaunderous and utterlie untrue, we weare moved this last sommer

It is too publykely knowen that Her Majesty meaneth not to be a dealer. If that might have bene held in suspense, it might have brought forthe some good effect. This daye, I looke to heare out of Flaunders. And, so leaving further to trouble Your Lordship, I most humbly take my leave.

At White-Hall, the 12 of april 1576. (Wright, *Elizabeth and her times*, t. II, p. 31.)

to send into Spaine a gentleman of good quallitie unto the Kinge, our good brother, to perswade with him to grow to some good accorde with his subjectes now aliened from him, wherbie those countries, lattlie of all others in Europe the most florishinge thorough the great commerce and trafficque established there, though now by reason of the late civill and intestine warres greatlie impoverished, might be by a happie peace not onlie restored to their former florishinge estate, but also that the evident perill of the losse of the said countries (in case, thorough desperation of the recovery of the Kinge their soveraigne's favor, his said subjectes now withdrawen from his obedience, should geve them selves over to the governement of some other prince) might in tyme be avoyded.

To this our advice and perswasion we receaved at the said Kinge, our good brother's, handes, answeare that for our sake, uppon the submission of his said subjectes, he would receave them to grace and favor, and would also acquainte his governor with both our advice, and this his answeare geven in that behalf.

And, in the meane tyme, whiles our said servant was in Spaine, beinge geven to understand that dyvers secreat messengers, after the breakinge of the treatie of Breda, passed betwin the Prince of Aurange and the Frenche Kinge, which gave us just cause to suspect that the said Prince, despearinge of any accorde and beinge at that tyme greatlie pressed by the Kinge's forces, was likelie to throwe him self into the said Frenche Kinge's protection, we saw yt a matter of great consequence, and so fitt in tyme by the Kinge to be looked unto, and withall not to be contemned by us, in respect that the mischief that might ensue therof, could not but reache unto us, as theruppon we sent two especiall messengers, the one to the late Governor, the other to the Prince of Aurange. To the Governor, to acquainte him how much we feared the daungerous effectes that might follow of this late intelligence betwin the said Prince and the Frenche Kinge, advisinge him, therfore, for the preventinge therof, to renew the treatie lattlie broken of at Breda. To the Prince, to dissuade him from dealinge with Fraunce, as also to incline him self to yeld to the reneuinge of the said treatie. And in this behalf from the Commendador we weare absolutlie answeared that he had no commission to deale any further in the treatie. The Prince and States of Holland, for our satisfaction towchinge the pointes propounded by our minister sent thether unto them, sent hether unto us certen deputies of theirs to treate with us in that behalf, with whome, after soundrie conferences had both by us and our Counsell, we did, with no smaule difficultie difficultie (so greatlie doe thei dispeare of such a sound reconciliation with the Kinge, as maie be with their suertie), winne at their handes an assent to stay from practisinge with any forrain prince, untill such tyme as we might send unto the late Commendador to procure an abstinence of armes, wherbie the treatie intermitted might be againe renued, sithence whose deathe,

whether yt be that thei doubt that thei, the present governors, have no authoritie to yeld to the said abstinence (a thinge by them alleadged), or that of late thei have ben put in some new hope by Fraunce of supporte (a matter both we and thei have just cause to feare, the likeliehood of peace in that countrie dulie considered), thei now refuse, beinge earnestlie pressed therto by us to promise us to forbeare to receave releefe ells where, untill such tyme as we might receave answer from the said governors, whether thei had not sufficient authoritie to yeld to the said abstinence. Theis circumstances of the manner of our proceadinges you maie tell them we thought most expedient to lay downe particularlie before them, aswell that our frindlie and honorable sorte of dealinge towardes the King, our good brother, their master, maye appeare, as also that thei, by due consideration had of the said circumstances, maie looke so deepelie into the matter, as the great perill, that is like otherwies evidentlie to ensue, maie be avoyded, and the said countries continew under their ancient obedience.

And, in this behalf, you maie shewe them that, as we conceave yt, there is no way to prevent the said perill, nor any on thyng that they now can do, for the profitt of the Kyng and his contrees than to yeld presentlie to an abstinence, and yet the matter so to be ordred as it may be without dishonor to the Kyng or discreditt to them the governors, whereunto yf thei shall consent, then shall you let them understand that we have appointed you to repaire out of hand into Holland, as it wer originally of our owne motion, to perswade with the Prince and States to send unto the said governors to be humble sutors unto them for the said abstinence, for that we thincke yt more honorable the same to be by the said Prince and States required (beinge subjectes) then by th'others to be offered, beinge governors for the Kinge, their soveraigne. And that we further meane (the said governors yeldinge to an abstinence), uppon knolledg had from thence, to dispatche one with all dilligence into Spaine, to perswade the Kinge to send unto them so ample commission to deale in the said treatie, as, without further sendinge thether, thei maie have authoritie to assent to asmuch as shall seeme unto them maie stand with the Kinge's honor to yeld unto, the necessitie of his State considered.

But, yf thei shall alleadge that thei have no autoritie, either to yeld to an abstinence or to any treatie of peace, you shall then signifie unto them that we judge that what authoritie was geven unto the Commendador, is cast uppon them, who (as we conceave by answer we receaved from the Kinge by our servant, Sir Henrie Cobham) had some such authoritie geven him, though not longe before his death he denied the same, beinge written unto by Monsieur Champagny, at our request, to know of him whether he had receaved from the Kinge, his master, any such commission, yet so much doe we build uppon the Kinge's promise as, notwithstandinge the said Commendador's deniall, we are most constantlie perswaded that he receaved some authoritie in that behalf, and do therfore desier greatlie by them to be satisfied therin.

But, suppose yt be true that thei have no authoritie from the King, you maie yet let them understand that we would gladlie know how, uppon this admonition geven by us of the evident perill the whole countrie is like to be in (the Frenche settinge foote in Holland and Zelland), thei shalbe hable to justifie unto the Kinge the deniall of the said abstinence, when the effectes of the perill, which we by no vayne conjectures are lead to feare, shall take place. We are not ignorant that governors have their authoritie limited; but, uppon extremities, for the avoydinge of great and apparant mischiefes, yt is no lesse justifiable for them to passe their limites then blameworthie for others, beinge not forced therto by like necessitie, not to conceive them selves within the same.

And, for that perhapes thei maie object that thei see no such perill like to grow from France, alleadginge that the Frenche Kinge hath enough to doe to quenche the fier at home, his brother and the chief princes of the blood beinge aliened from him, that he is poore, beinge wasted thorough the longe continuance of the civill warres, that there is a generall diffidence and distrust amongest the subjectes of that realme, and lastlie that thei, by whose advise the said Kinge is chieflie guided, are greatlie affected unto the Kinge of Spaine, their master, and will therfor impeache any thinge that shalbe attempted against him. For answeare whereof, in case any such objections be made, you shall let them understand, as of your self, that first, wheras yt is objected that the Kinge is enterteined with home troubles, yet, yf yt be well weighed that the inwarde warres of that realme can no way be better, nor more easelie extinguished then by castinge their owne fier into their neighbour's howse, yt will then appeare that that which is thought wilbe an impediment, will rather serve for a provocation then otherwies.

And yt is to be thought also that the present commoditie and proffit laid before both partes now at division, with no smaule augmentation of marine forces, will not a litle move them to the acceptation of such offer as is likelie to be made unto them by the Prince and States. And where yt maie be said that the princes and nobles of that realme are divided amonge them selves, yet, yf good presumptions deceave not, thei are not so divided in faction betwixt them selves as thei are banded and . . . . in heart against a common enemie, of whose growinge mightines thei have cause to be jealous. And, as for the povertie of the Kinge of France, yf he have money to beare out his owne civill warres, much more shall he abound to make and maintaine his forrein, the one half of that which hath ben employed in civill dissention, will defray the whole expence of all his forrein warre. Besides, that realme shalbe disburdened of that multitude of men of warre, which now eateth and devoureth yt. And, as towchinge the generall diffidence that maie be surmised to be amongest them, the same will soone be removid for the singular proffit and commoditie that both partes shall reape by castinge themselves in mutuall concorde uppon the Low-Countries, and will cause them easelie to condescend to an unitie. And, where yt is presumed that such, by whose advise the

said French Kinge is now chieflie guided, beinge affected, as thei are, unto the Kinge, their master, will not suffer any thinge to be attempted against him, yt weare very daingerous for the Kinge to build or depend with so great hazard uppon such a presumption, when yt is apparant that aswell the necessitie of the said Frenche Kinge's State, as the beneffit of the offer, cannot in all likelyhood of reason but drawe him to the acceptation of the same. And, yf any shall advise the contrarie, he shall then discerne with what passions thei are lead. Besides, yf yt be considered how aptlie that offer will serve to remove his brother further from him, by plantinge of him in theis countries (except yt be thought that he preferreth another prince's safetie before his owne), yt will then appeare that in reason yt is not to be thought that he will make refusall of the said offer.

And heere wee would not have you omitt in anie wyse the late example and like practise of the French to avoyd the mischiefs likely to have fallen on them by reason of some unkindnes between their late Kinge, that dead is, and his brother, whoe nowe raigneth, for removeing whereof the Kinge that dead is, spared no cost to remove his sayd brother further from him, with the title of the kingdome of Polonia.

Yf, notwithstandinge such reasons as shalbe by you alleadged to induce them to yeld to an abstinence, you shall not be hable to drawe them to consent therunto, you shall then plainelie let them understand that we cannot take yt in good parte to see so smaule regarde had to our frindlie advice geven in that behalf, and that, howsoever thei conceave of the matter, we see yt so full of perill to us and our Estate as percase by ther lack of consideration we shalbe constrained, for the prevention thereof, to put that in execution that we would not willinglie doe otherwies then constrained therto of meere necessitie; and, if you shall fynd diversite of disposition amongst the Counsellors of that Estate toward our motion, so as some may appeare to allow therof, though not in publick sort, with such you shall deale to have ther advises, what war metest for you to do by waye of perswasions to be used in our name for the obteyning of a consent to the abstinence.

On the other side, yf thei shalbe drawen to consent to an abstinence, then shall you procure a safe conduct at their handes to repeire with all speede to the Prince of Aurange and States, whome you shall lett understand that you finde in the said governors, uppon the perswasions used in our name by you in that behalf, a disposition to yeld to an abstinence, in case the said Prince and States shall requier the same, in such humble and dutyfull sorte as apperteyneth unto subjectes, which thinge we thincke most convenient for them to doe. And, in case thei shall refuse the doinge therof, thei shall geve both us and all other princes just cause to enter into a hard conceipt of their actions. And for our selves we cannot but interpret the said refusall to proceade of some resolution and determination he hath with France, which thinge you shall let both him

and the States understand, that, beside the new dangers wherunto they shall bryng them selves unto, we see yt of so great a consequence and perill also unto us and our Estate to see them and ther contries possessed by a strang prince and brought to a servitude, which in short tyme they can not escape, as we shall be constrayned to oppose our selves thereunto, to the uttermost of our power.

And, uppon this matter, you shall further signifie unto them that, yf the mischefe that shall growe unto them by the supporte thei shall have of Fraunce, be well weighed and deepelie looked into by due consideration had of the insolencie of that nation, which both Naples, Sicil and Milan can witnes, thei shall then see that the relief that will grow to them that waie, wilbe like as yf a man, to escape banginge, seeketh to drowne himself. And, yf uppon this protestation the Prince and States shall yeld to send to the said governors to requier an abstinence, then is our pleasure that you returne to Brusselles or to such place where you shall finde the said governors to reside, and there to make reporte unto them how you finde the Prince and States inclined, where our meaninge is you maie advertice us from tyme to tyme how thinges shall passe, untill you shalbe by our order revoked.

On th'other side, yf the said Prince and States shall refuse to requier the said abstinence, then shall you, with all the speede you maie, make your repaire hether unto us, that we maie theruppon take such further order for the staie of those matters as to us shalbe thought convenient, and, ether by letter or some convenient messinger, certifie the governours of the said Prince's and States' allegations of the refusall.

(*Record office, Cal.*, n° 705.)

MMMCXXIII.

William Herle à lord Burleigh.

(29 MARS 1576.)

Autorisation donnée aux députés de la Hollande d'exporter des draps. — Départ de Champagney. — Projets des Espagnols contre Bruxelles. — Le duc d'Arschot refuse le gouvernement. — Assemblée des États à Bruxelles. — Dissentiment entre les magistrats d'Anvers et le comte d'Altaemps. — Succès du prince d'Orange. — Les soldats espagnols et wallons se débandent.

I beinge weake and sycklye to daye (my right honorable good Lordship) and, havinge taken phisycke withall, I am fayne to use my brother's hand unto you insteade

of myne one. Thes partyes have receaved the Queen's Majestie's graunte for the lycence of ij^{m} l. clothes, verye thankfullye, acknoleginge your favor the more in that you have not fayled to showe it even then whan your sycknes moost trobled you, but they will not forget to shewe ther dewtyes agayne towardes Your Lordship, whan they shalbe in place to do it. Even nowe they have sent to my Lord Keper to passe ther sayd graunte under Greate Sealle, and to morrowe, in the afternonne, they departe hence, to whome, as they humblye commende them selves to Your good Lordship (namelye Paulle de Busse), so yf ther occure anye thinge in the meane tyme wherin Your Lordship may have cause to use ther sarvis, thay saye thay wolde be glad understand it and obaye it.

This morninge, the poost is com out of the Lowe-Countrys, by whome I parseve that Champagneye toke seas yesterdaye in the morninge, by the breake of daye, at Dover, in a verye smalle vessayll, be lyke to stealle a passage whyle the brute was that he wolde be transported in one of the Queen's Majestie's shippes.

Thes matters of Brussels growe sharper and sharper; for, wher Barlemount was of intellygence with Julian Romero to have delyvered to the Spanyardes the keyes of Brussells' gattes, the sayd keyes were taken by the magistrattes of the cyttye from the custody of Barlamont and delyvered to the Countye Mansfelde. A practyse was afterwardes discovered that the Spanyardes had an intent to set fyer in certayne partes of the cyttye, that, whiles men were attentyve to repres the same, the Spanyardes myght have brought in more companye and have byn masters of the place; but this occasyoned that the Spanyardes were commanded to kepe ther lodgenges uppon payne of kyllinge, yet nowe thay have leve to retyre into Hennolde uppon great intreatye to withstande the insolent doinges of the horsmen that oppresse the people verye sore ther aboutes, therby to exacte ther paye the rather, whose doinges doth styre up the hole countrye agaynst them and agaynst the holle spannishe nation and government.

The Duke of Aresscotte styll refuseth to take anye government uppon him for the diffycultyes that he seethe to increse daylye.

The Stattes ar assembled at Brussels generallye to take order for the affares and government of the countrye, which dyet was to begyn on tuisdaye last, havinge in the meane tyme bent ther ordynaunce agaynst certayne numbers of the Kinges horsmen that presented them selves before the towne to let the proceadinges of this generoll and free dyet.

At Andwerpe, Count Haniball of Altems, who hath a garyson of Almayns in the towne, wolde have brought in vj auncentes more, but was refused by the magistrates ther, and his sayd companyes countermaunded.

The spanishe imbassaytor that is leyger in Fraunce, hath stayed all the letters com-

mynge out of Spayne by the iij last postes, as well thes that appertayneth to marchantes as others, and retaynes them by him, which encresethe the rumor of the Kinge's deathe with some, and to some other it is a suspicion of further inconvenyences that is a workenge, and may showe a difydence in the sayd imbassater towardes the Lowe-Countreys that he wolde not have the Kinge's secretes knowen unto them, while a Spanyard is not placed in the government for the King.

The assemble at Brussells hath publyshed that all men, that ar creditors to the King of Spayne or ar interested by him, shall bringe in ther demaundes to them, wherby the sayd Kinge's debtes and state shalbe leyd open to the worlde, and the injuryes that men have suffred, be manyfested.

The flete that went out of Donkerke to attempte somewhat about Surecseaye, is returned very sore wetherbeton, havinge donne nothing, savinge the sogers and marynery amonge them selves have fallen into question and debate, wherby harme is com to both sydes.

The Prynce hath taken Tertollen and St Marten's-Dycke in St Annysland, besydes Barrow, wherby ther is nowe no passage from Andwarpe towardes Surecseaye, but directlye before Flusshinge, which will aske a greter power and a greter hasard to dele by sea that waye.

The spanishe and wallounde soldiers forsake ther garysons every wher, and ther ensygnes, some for drede, some for lacke a head. Yet the Spanyers seke to joyne them selves together by all menes thay can, which is the substance of that which I receaved this daye by the post.

Nowe it may plese Your Lordship, because it requires spede, to geve order, ether to Mr Skynner or Mr Walter, that Peter Serres and Mathias Lull may have an open letter from Your Lordship to Mr Burde, the customer, or to anye other customer to whome it shall appertayne, that thay maye enjoye in theyr names the Queen's Majestie's graunte abovesayd, to whose trust it is commytted, accordinge to that which is sygnified under the Great Sealle. Wherwith, moost humble prayenge for Your Lordship's healthe and stronge recovery, I take my leve.

From Redcrosse strete, this xxix^th^ of marche, anno 1576.

I am boulde to appoynte this bearer for Your Lordships sayd letter to the customer in the behalfe aforesayd, that he maye brynge it with him, yf Your Lordship's leasure so serve for it.

(*Record office, Cal.*, n° 704.)

MMMCXXIV.

William Herle à lord Burleigh.

(30 mars 1576.)

Armements des reitres en Allemagne. — Popularité du prince d'Orange. — Exportation de draps accordée à Paul Buys.

By the letters, mi Right Honorable good Lord, that ar wrytten owtt of Germany, Mandesslowe and Plate's horsemen, which ar gethred for the frenche King's servyce to the nomber of 3000, ar passed the Ryne allredy towardes Frawnce. There be allso 3000 horsemen more to be assembled for the Prynce of Condy and the servyce of that syde. The three Bisshops Electors, with certayn other Prynces and Bysshops, that appartayne to the Leage of Landsberge, do mete furthwith together, but the certayn place and daye is not knowen : they procede so secrettly theryn. By letters owtt of Polonia ys written that the Vayvode is allredy crowned in Cracovia, but from the Emperor's Cowrt is the contrary given owtt, alledging that a principall partye, a Palatyne, who dyd most sustayne the cawse agaynst the Emperor, is taken in the fylld by a frynd of the Emperor's and browght to Vienna, wherby th'Emperor is lyke to prevayll in his electyon. Yet the Turke hath threttened the sayd Emperor, in case thatt he desist nott from th'interprise of Polonia, to lend his forces agaynst hym.

The people of the Low-Contreyes do openly and generally brust owtt in voyces of favor towardes the Prince of Orenge, as though that he were stalled allredy amongest theme for governour, who by these voyces and demonstrations do even urge to call hym in to take the charge of all uppon him, but suerly they be lyght people in these partes of Braband and Flanders, apte uppon ani hope or passyon to utter themsellves so far as though they wer constantly bent to lyve and dye in that they hath taken uppon theme, when presently, uppon the lest yll tydenges and successe that happens, they abbandon themsellves and theyr fryndes with basser myndes than women may have.

Herewith I send to Your Lordship the grawnt for the 2000 clothes under the Grett Seall, which your goodnes obteyned for Powll Buys and his colleges, who, becawse they ar to depart at ij of the clock, do desire Your Lordship's favorable letter open to Mr Burd and other customers, to whom ytt doth appartayne for their dispatche without staye, when the occasyon is presented to theme to transport ani clothes; and yf Your Lordship will commande theme or me ani thing elles uppon your sayd grawnt, ytt

may plese you to signeffie it by this berer, who, for their haste and expedysyon, is to attend uppon Your Lordship for your letter and your answer, wherwith verry humbly I fynisshe.

The 30 of marche, in Redcrosse strete, 1575.

(*Record office, Dom. papers*, vol. 103, n° 20.)

MMMCXXV.

Journal de Daniel Rogers.

(AVRIL 1576.)

Nouvelles diverses.

Occurrences of the monneth of aprill 1576.

I came to Middleborow from Andwarpe the 5th, wher I found Mr Cobbham, Mr Herbert and the ladie Cavagliero Gyraldi his wyfe.

The 9 departed Mr Cobbham with the ladie in the Quenes shippe *Achates*, of which was cappitayne sir Thomas Cotton.

The Admirall went to the sea the 3 of aprill to pursew 18 shippes of the Dunckerkers, which were gonne towards Browershaven as the 3 of aprill; but he could do nothinge at that tyme because they were entred into the haven. From thence the Admirall went towardes Brill, and there met with the Prince. There, together with the victaling shippes, they tooke ther way to the Plat.

The 11th, the Admirall went to the head of Ziricksea to dissolve and breake the pallauzado, which the enemy had ther made, ther he was compelled in the night to present a combat unto the enemy. They fought six houres longe. The Admirall tooke ij principal galleys of the enemy, named *the Admirall* and *the Vice-admirall*. In the *Admiral* was the Vice-admirall of Andwerpe, Adrian Coppejans, whome they cast over boorde [1]. Besides this, they sett on fire a fleete boat of the ennemyes. The Admirall had of his fourty souldiers killed and hurt, besides the drowned. One of ther assauers..... No valliantness showed in the Spanyardes or Wallons.

[1] Who escaped out of the galley : what is become of him, they can not tell, many shott after him being in the water.

The 16, commandement was given by the Admirall to all flee boates to come with diligence before Browershaven.

The 17, ther arrose a sedition in Bromwell his enseign at Leyden. George Hill, Thomas Philippes and one Commins drove all the reast unto his syde, so that Bromwell was leaft alone with his liuetenant and four corporalles. They would not go towardes Worden, as the Prince had commanded, but tooke the gate towardes Harlen and fortified it and vaunted them selves to be for the King of Spayne and the Queen, and not to have come to serve the Prince. The Prince, fearinge lest they might have understandinge with them of the towne of Harlen, sent forthwith fourty horse and two enseignes to Leyden. They gave them selves at the last, and the three above mentioned were put to death, ther heades cutt of, besides six of the others kept in prison, of which some were to smart for ther viollence.

The entreprise which should have taken effect at Amsterdam the 26 marche, came to no effect, as we understande in this monneth.

The Princes souldiers went into West-Friesland and had allmost taken Harlinge. Having spoyled divers villages, they came away.

The 14, newes came that Martin Baes and his company was taken by the Dunckerkers, as they were a saylinge for Holland, and brought prisonners to Andwerpe.

The 16, I delivered four letters unto Wasshington to carry into Englande, two to Mr Secretary Smith, one letter to Mr Wallsingam, the fourth to Mr Doctor Willson.

Casenbrooke sent unto the King of Dennemarcke.

The Prince wroate unto Haultayn, seinge the Estates solde abbey landes in Zelande, that he bought some for him.

Newes come that the Admirall was slayne of his marryners.

Mos. Textor receaved packettes out of England sent out of France from the Duke of Alençon, Kinge of Navarre and Prince of Condé : the contents were that Mons. La Fin and Bessons were retourned from the King because the King would accorde but four townes of suche as the Hugonottes had for ther suertie, without generall exercise of religion; and, whereas the Duke desired one of the four duchies apennages of the crowne, the King offred him the duchie of Anjou and Berry with the country of Turrayne; item to graunt unto Casimir his accorde, which was that Metz, Verdun and Thoul should be gouverned by suche as followed the relligion ; that the Prince and the Duke Casimir with Allençon were passed the Loyre at St-Désiré, and that they were at Montargis the 7 of aprill to go right towardes Parris; item that the King of Navarre with his force was a cominge to the Duke of Alençon and that the Duke Casimir was sent with 4000 ruyters to meete the King of Navarre; that the King of Navarre demanded of the King his wyfes dowry, item his fathers pencions, and that some of contracts betwixt Navarre and the crowne of France were observed; item that the ayde which

was promysed him to the recoveringe of his kingdome, were given him; item that for the King were come 1000 ruyters into France out of Germanye; item that the King hath sent into Germany unto the Busshoppes to lende him 200,000 crownes; item that the Turcke were mynded to make ware in Hungary against the Emperour, whieh was the occasion that the King could have no further ayde of Germanye; item that the people even at Paris beginne to murmur greatly against Guizardes and Italians.

The 19 of february, the Count Edhard of Embden wroate letters unto the Commendador, which I sawe at Ostende in marche, wherby he thancked the Commendador for investinge him into the territory and landes of the lady Hudron.

The 19, came newes that the Count Vander Berge, who hath maryed the Prince his sister, should be arrived at Tessell with 3000 rueters as the 15 of aprill, and that the Count of Hollache, who hath marryed the Prince his other sister, should come likewyse with other forces.

The 19 at night, about 9 of the clocke, I departed from Vere towards Brill with Mons. Textor, and came to Brill the 20 of the same monnethe, about 9 of the clocke, where wee founde the Prince and Ammiral.

Mons. Fumée, the second liuetenant in Guienne for the King of Navarre, came unto the Prince and offred him twenty enseignes from the King. The Prince made him good cheer and through Hollande defrayed him.

The Frenche are greatly esteamed by the Prince, and our Englishe littell made of; and, against the accorde, the Adventiours shippes stayed.

Mons. le Conte Hollache was hurt in the arme, rased a littell in the assaylinge of the pallauzado, and the Admirall and he aboarded the fleeboate; ther servantes moche hurte with pikes.

The 17, ther was a shippe laden with corne, departing and sayling from Brill towardes Ter Vere, which was intercepted by them of Browershaven, wherfore an ordre is taken that Walchren shall mayntayne four shippes of warre, and Hollande six, to mayntayne the traffique of one country unto the other agaynst them of Browershaven.

The 20, I arryved at Brill. The 21, about 10 of the clocke, departed the Admirall, the Counte of Hollache and the Prince's fleete towardes Ziricksea. The 22, the Prince sent six shippes of warre more; the 23, likewyse sent more souldiers that waye, which daye the wynde beganne to be south-east.

The Prince hath receaved newes from Alexander Hauttayn that the Admirall Sancho d'Avila was solemnely buryed at Antwarpe.

The Princes men, when they carryed away the two galleys, the ennemyes shott neverthelesse, unto whome sayd the Princes men in mocking them : « They should not » shute, that they were the Kinges galleyes. »

The 21 and 22, I supped with His Excellence at Brill, tarryed longe with him before dinner and supper. He sayed that he had quitt 50,000 florins uppon Her Majesties letters.

Mons[r] Lanow wroate unto the Prince this monnethe and conforteth him, setting pacience before his eyes, which he especially with constancy commendeth unto him.

The 24, Capptain Martin Both with his company arryved at Brill, which daye, as the whole night before, the shott was harde from the fleete before Zirickzea.

The 25, was fastinge prescribed at Bryl to pray God that a prosperous successe might ensewe for the retakinge of Ziricksea.

The Prince told me that the Count of Oldenburche, who is an Unitarius, hath possession of the county of Jeverland and that he hath placed garrysons ther allreadie.

The 24, arryved at Brill Mons. d'Estaples, counsellor to the Prince of Aurange, and brought newes of the peace made in France.

The 24 at night, I supped with the Prince and delivered unto him my writinge. Wee had longe talke after supper. He is not mynded to suffer the Merchantes Adventurers to traffick longe to Andwerpe, nether will he permitt that other of Her Majesties subjectes should traffick towardes Spaigne; he stomaked at the letter written unto the Prince by M[r] Herbert, wherin was that Her Majestie would chasten him. He sayd that, beinge vassal unto the Emperour, the Emperour never wroate unto him any such letter.

The Prince told me that Her Majestie repeated unto Busini, the Ambassadour of Portugal his secretary, who hath bene employed in conspiracies, not only against him, but allso against Her Majesty, that he had correspondence with the King of Spaigne his councellers, by whome he understoode who they were which ever of Her Majesties counsellers served the King of Spaigne, and would tell unto me who they were, if the matter should not be opened, for by that meanes his correspondence might be hindred with his friendes undoyng; item that the sending of his commissioners into England had cost above 2000 crownes with the loss of tyme, that, before three years came to an ende, Her Majestie would repent herself.

I talked with Charles Beaulieu, touching the traffickinge of the staple into Flanders. The 27, I perceaved by him that ther shal be three Hollanders appoynted to be counsellers in Zelande; item certayn Zelanders shal be appoynted to be of the Counsel of Holland to have a correspondence forth with after the victalinge of Zirickzea, and that frebuyters shal be put downe.

Uppon the writinge, which I delivered unto the Prince, he wroate unto the Admirautie-Court to let him understande what complainctes they have against the English Merchantes. Done the 27 of aprill.

The 27, I came unto Delft, as the Prince likewyse dyd, because of the Princesse which was sicke.

The 29, was kirsened the Prince his daughter. Godfather was the Count of Hollache, who came from Amelande one houre before she was kirsened; godmother the Contesse of Culenburche and the Countesse Palatine, the lady Carnes. Allthough his wyfes sister was for her, the child is called Louise-Julia.

The 27, the Princes flete came about Amelande. The Hollanders fleete came unto Peroletz-Sluce, which they tooke, but for lacke of pioners were compelled to leave it. The Admirall tarryed about Rummerswale so that, where as the enemy had victales by two kennelles of Amelande, be was stopped from both. English men did valiantly; ther capptain there was slayne : capptain Skeatte, capptain Ladenne, capptain Calton, liuetenant to Chester; capptain More hurt in three places; capptain Gerard of Egmont hurt; capptain Rottagne hurt; capptain Ambrose hurt; capptain Trell hurt; Campell his liuetenant hurt [1].

They went about to surprendre the towne of Nimegen as the 23 of aprill; but the Germanes which had the matter in hande, did not handle the thing so wel as they might, and so it tooke no effect.

The Prince hath a hundred enseignes in Holland and Zelande, and myndeth to obtaine ten more, that is in all sixteen thousand men : six thousand shal be bestowed in garrysons. With the reast, he mynde to assault the ennemy and to kepe the seas.

(*Record office, Cal.*, n° 251.)

MMMCXXVI.

Mémoire sur les affaires des Pays-Bas.

(Avril 1576?)

Examen des mesures qui pourraient être prises pour réprimer la piraterie en Zélande, soit en s'alliant au roi d'Espagne, soit en équipant une flotte, soit par d'autres moyens. — Inconvénients que présenteraient ces diverses mesures.

Considerations of ye cawse betwixt the Queens Majestie and hir subjects and ye Prince of Oreng, for ye countries of Zelland and Holland under his rule.

Uppon ye reless of ye english shippes from Flusshing, and now ye monny which was required to have bene lent to ye Prince, being denyed, these thynges followyng as likely to ensew :

[1] The liuetenant of capptain Crom hurt, capptain Sansbury taken : slayne and hurt 200.

The ij marchants Goddard and Calthropp who assented to ye emprest, shall be stayed in a sort as prisoners.

All shippes of England that can be apprehended by ye Flusshingers, ether comming into Zelland or Holland or crossyng ye seas, or which otherwise shall come in danger of ye Princes shippes, both estward and westward, shall be stayed, and a praye made of them.

So as without some provisions to be thought of, all traffick of marchantes uppon these narrow seas, saylyng from by south northward to Yarmouth, Hull, Newcastell and so forward, and saylyng also from any part of England towardes Hamborough and ye Soond in Denmark, and all others passyng to Flanders or France, shall be subject to be spoyled.

Considerations of ye remedyes here of which, though ther may be manny thought of, yet of the same some may be better compassed than the others, and yet none so probable, but they carry with them many inconveniences with them.

Ther ar only two generall wayes of remedyes : by force or by composition; for suffrance is a ruyn to the commonwelth of this realm, except a third way might be proved by marks in England to vend our commodites to straungers reparyng to England.

The wayes to resist by force ar also dyvers :

First and most universall is to joyne with the King of Spayne;

The second is not joyning *ex professo* with the King of Spayne.

To maynteane a navy of Hir Majesty's shippes to kepe ye narrow seas, and to conduct our marchaunt shipps saylyng in ye narrow seas, both estward and westward.

And to cause all our merchant shippes to be mor sufficiently furnished with marryners and with ordonnance and munytion, accordyng to ther quallities.

And to inhibitt with all straytnes and gret paynes that no manner of commodite be carryed out of ye realm as victell, munition or marchandise to ye Princes part, nor any thyng brought from thence to ther commodite.

That great care be had, in all portes and landyng places of this realme, to stey ye Princes shippes and his men, and in no wise uppon grete payne to suffer any victell to be gyven or sold to them, nor to suffer them to sell any ther preses in England, but, if any shall arryve, to sease ye same to His Majesty's use.

To staye all people of ye Princes part from departure out of ye realme, untill they may be viewed and ther estats knowne, so as ye welthiest may be stayed with ther goodes, and ye rest of ye inferior and poorer sort to depart the realm.

The meanes how to enter to joyn with the King of Spayn against ye Prince, with the difficulties and inconveniencies thereof.

It must be notefyed ether to ye King of Spayne, which will be very long in doyng, and being oppenned unto hym, it is likly, whan he shall perceave ye necessite gyveth ye cause, though inwardly he will be glad therof, yet he will mak but a cold answer therto, or will so accept it as he will drew ye Queene Majesty to a great chardg in mayntea-ning of ye force specially by sea (or els it must be oppenned to ye States of ye Low-Countries).

Item, ther is nothyng to succede herof to Hir Majestye peculier proffitt by overcom-ming of ye Prince as shall do to ye King of Spayne; for ye end must be yt ye King of Spayn shall recover all his countreys both in Zelland and Holland.

Item, all these thynges may follow, and ar more lykly than otherwise. The King shall have oportunite to use ye victory as a conqueror of ye countryes and people; for, ye Prince being conquered, ther shall be no obstacle but yt he shall at his privat will, which must be thought to be vindicated to keep those countries in subjection to mak what proffitt he can of them both to cease his chardges past and to enhable hym in tyme to come.

Item, the King shall and will by all lyklood mak proffitt of all nations yt shall trade thyther, and specially of ye English, because there trade is most liable to yeld proffitt, and it is lykly ye Kyng will ow them lest favor, as it is sene he doth in Spayne.

Item, ye rest of ye inconveniences may be infinit yt shall succede to this realme, by ye King of Spaynes recovery of those Low-Countryes as a conqueror, amongst which ye most capitall ar these :

Ye alteration of ye relligion in England;

Ye erectyng upt of ye Scotts Queene, first in Scotland and then in England;

For defence hereof a perpetuall charg intollerable to this country.

Consideration of ye second part to use force alone without ye King of Spayn.

The chardges of mayntenance of a navy to kepe ye narrow seas, if it shall be sufficient to gard our marchants saylyng, both estward and westward, will not be mayntened under v^{m} l. a month, which for ye half yere will amount to lx^{m} l.

The augmentation of our marchants shippes forces is very convenient, but therby ye hire of the shippes shall augment, and so consequently ye marchants will rayse ther merchandise.

Consideration of ye meanes by composition.

It may not be doone by ye Queene Majesty, because hir honor shall be therin touched;

and ye King of Spayne shall conceave great offence; and our merchants tradyng to his countryes shall be compelled to paye new taxes for ther trade or shall be utterly prohibitt.

It may be best doone privatly by ye marchants by waye of assurances, wherof also ye King of Spayne will mak a lyk proffitt by compellyng our marchants to ye lyk with his navy.

It remayneth to be considered whyther some other meanes might not be found to induce ye Prince to be content to forbeare from depredation of our subjects, yt shall pass generally to other countrys than to Flanders, and yt such as shall trade to Flaunders, may only do it by secret bargans uppon assurances.

(*British Museum, Galba,* C. V, n° 100.)

MMMCXXVII.

Mémoire pour justifier les pouvoirs extraordinaires accordés au prince d'Orange.

(Avril 1576.)

Par de nombreux exemples fondés sur les priviléges des diverses provinces des Pays-Bas, il est établi que, dans le cas de violation de ces priviléges, il est licite de désigner quelque noble personnage pour exercer l'autorité.

It is most certaine that the Prince is receavid in the Lowe-Contrie and hath homage done to him, not as kinge, much les as a tyrant that gouverneth all at his will and pleasure, but as a noble man and justicer under the name and title of duke and counte, to minister justice and for the obsarvauncie of lawes, statutes and ordonnaunces, customes and previledges of the same countrie, wherunto he byndeth himself to the States before he is receavid and acknowleged and taken as Prince : before which obligation he is no wyse taken or acknowleged as lord of the sayd contrye.

And therefore Charles the Emperour, *anno* 49, presenting his sonne to the States and provincis of the Lowe-Contries, prayeth theym to receve him for their prince and lawfull successour to be of those Lowe-Countries, that he maye use and enjoye theym after his deceasse, accordingly as in fourme of woo rdes it is comprehendid in the woordes used to the States of Holland the sayd yere 1549, addinge that, because his request

was reasonable and grownded upon all right and equitie, and also was for the profitt and comoditie of the sayd contries, His Majestie did undowbtedly assure himself and hope that they woulde take him for suche an one, and wolde deale therin accordingly to his request.

Which thinge they did not before, his othe taken, he promised and swore that he wolde obsarve all their previleges, rightes, franchises, customes and usaunces.

And so it is trewe and out of dowbt that their was never any lord or prince of the Lowe-Contry that had the poyntes wherin the sovereintie lyeth, but only by the consent of the said States.

For first he cannot make any new lawe or ordinaunce to concerne the contry generally without the consent of the sayd States, and this he is precisely bownd to.

Moreover he cannot, nether could he at any tyme proclayme warre agaynst the contry without the consent and advise of the sayd States.

He could not, nor maye exact any extraordonary impostes or paymentes, be they never so small, without the sayd consent.

Yea any man might at all tymes appealle from a sentence gyven by the prince to the parliamentes, and in the same proceed agaynst the prince.

Agayne, the prince cannot, nether might at any tyme gyve any priviledge or immunitye contrarie to the lawes and customes of the countrie without the said consent. Even so muche that in Haynault, where ther hath alwayes bein a prynce aswell as in Holland and Zelande, the erle can do or decree nothinge agaynst their customes, and, if in case he should ordayne or decree any thing against the customes with the addition of this clause *non obstantibus*, yet is it and alwayes hath bin taken for voyde and of none effect.

Yea, and that more is, he coulde nether by any decree of his chaunge the condition of any feofe in any wyse, in so muche that of necessitie the prince is subject in Henault to the lawe and condition of feofes, aswell as the bassest gentelman in all Henault.

Ther is the same right and previliedge in Brabant, and the prince maye in no wyse do agaynst it.

In like sort, the prince cannot, no might at any tyme graunte any man heigh justice in the contrie of Hennault, and they have the same lawe as Holland and Zelande have, without consent of the States.

And herupon, not longe sence, to gyve the King of Spayne some meanes to get money without anye prejudice to the sayd people, the States generally assembled gave him leave for the tearme of too yeres and that by speciall graunt to gyve severall jurisdictions, wherby the King gate some masse of money; but, that tyme being expired, he could gyve no man that authoritie in any wise.

So that it appeareth manifestly that the prince had never, nether can have any such absolut aucthoritie, but was bridled, restrayned by the lawes and by the advise and consent of the States.

Behold wherefore the Three Members of Flaunders held the Emperour Maximilian then archeduc under arrest they caused to be propounded to the other members of the Generall Estates of the contrie, who tooke parte with the said Maximilian the yere 1488 the xxviijth daie of aprill, as a thing whollie concluded and resolved, wherunto ther was no doubte or replye made, saying by the proposition of their pencionarie, named Mr William Zoete, that all the contries on this side were priviledged by expres aucthoritie to make confederations and aliance at all tymes, when they thought good for the advauntage of the commonwelthe, and therbie to provide that in their rightes, priviledges and liberties ther might not be done unto them anie wronge, let or molestation, with that by the same the should not be bound to staie for the consent of their prince. And further doe alledge for a resolute matter and knowne to all the world that it is lawfull for them to resist by good right the violent and unjust force of their prince, proving the same by familier examples of their auncestors, besides thos of ther nations and certaine reasons more which they shew for the same purpos. Also the right of vassalls which they alledge for the prouf of their saying.

And it is most assured that the contries on this side are not fallen into the handes of the House of Bourgondie and since of the House of Austrie, but by law of patronage, by meanes wherof it is found by the histories that the Flemminges divers tymes have taken armes agenst their earles and likewaies some tymes agenst the kinges of France and allwaies, when they came to a conclusion, it was by condition that their rightes, priviledges and liberties should be kepte in their parfet estate, as yt doethe appeare by the accorde made with the said Maximilian, and before in that which they made with Phillippe le Hardy, wher this clause was speciallie added to everie article.

Also, when anie earle used them contrarie to their lawe and priviledges, they either dryve them out or imprisoned them, chosing others in their place.

So they drave out the Countesse Ryquende, whom Phillip the King of France had confirmed and established unto them, and they called and receaved Robert le Fryson as their righte and lawfull earle.

So likewaies, after that Louis the Greate, King of France, had set and established the Earle William of Normandie, who, trusting in his owne power and in the staye of the King, did intreat them contrarie to their lawes and customes, they sent immediatlie towardes Thieris, the sonne of Duc d'Aussy or Alsatie, and receaved him for their lord and earle, and remaynid in peace, notwithstanding the ayde of the King of France to the contrarie.

Of suche and like examples are the cronicles full, so that, if the King of Spaine would

now deme that the people and Estates had not lawfull power to doe the like, it ought to be concluded that he had possessed thes contries by an evill faithe, seing he receaved them of his auncestors who had no other title therof, but by the advoving of the Estates and contrie.

The like maie be said of Holland; for it is most certain that the Countes Jaqueline had more right, so long as she remayned alive, seing she was a lawfull ladie by succession of father and sonne, which Phillippe of Bourgondie could not have. And, notwithstanding, the Estates and contrie of Holland by common consent past and ratefyed the capitulation that the said ladie Jaqueline should yelde the Conte of Holland and Zeland to the said Duc Phillippe and should content herself with the contrie of Wiorme, the which ever since hath bin as it were sequestred and seperated from the rest of Hollande.

Also ther was yet an other here in Holland of the house of Bavieres, nearer heire then was the said Duc; but, by certen of the said capitulation, he was excluded with his heires, and the possession remayned peaceable to the Duc.

So before the contries of Holland and Zeland and Henault were fallen by mariage to the Duc William of Bavieres, sonne to the Emperour Louis de Bavieres. As he governed himself ill and agenst the lawes and priviledges of the contrie, the States deprived him of all governement, yea they deposed him of his estate and called his sonne Albricht, giving him charge to gouvern the contrey by tytle of Rowart, which signifieth as much in this contrey language as a Tutor or Governor, and, after the death of him, they receavid his sonne William for their lorde and lawfull successor in the estate of his uncle.

Which thing also was sometyme practised before tyme in Brabant, when as th'Estates, seing that the Duc John, sonne of Anthoyne, did govern the commonwelth by evill counsell and contrary to the lawes and priviledges of the contrey, they toke th'administration therof from him and gave the same unto his brother Philip in that manner under the tytle of *Ruart* untill such tyme as the said Duke John promised them to ridd himselfe of his counsell and to use them of that contrey in their stead and to rule thinges there according to the lawe of the contrey, satisfyeing them in every respect as farefourth as with reason they might demaunde at his handes. And then he was agayne receavid and established by th'Estate in his ancient dignitie, after he had made with them a solemne convenant, confessing and declaring openly and frankly that, according to their lawes and ancient customes, they had power and authoritie to doo the same, and further confirming and ratefiyng all that his said brother Duke Philip, during the tyme of his said government, had don, established and administred, and namely that which before th'establishment of *Rouart* had ben don and administred by the said Estates of the contrey, promising and swearing never to revenge himselfe or to be offended with them for the same, further protesting that, yf happen his heirs or succes-

sor, by any manner of meanes, should goe about t'infringe, violate or diminishe the lawes, privileges and customes of the contrey uppon the said Estates or any of them, that he will and consenteth for himself, his heirs and successors, that they shall not yealde or doo any service or obeisance unto him or them, but shall be freed and delivered from their othe that they have made unto him, and that the said Estates with the greatest nombre of them may chose and establish a *Ruart*, administrator or gouvernor, such as to them shall seene good, for the most commoditie of the commonwealthe, who shall have full, absolute and soveraigne power as prince and lorde of the contrey, commanding for that cause all and every one to obey him in all thinges, according to th'ordinaunce of th'Estates, as longe as he or his said heirs doo in every respec satisfie the said Estates to their full and entier contentment. The convenant wherof is yet to be [found] signed and sealed solemnly and as yt appertayneth, emongst the chartres of the contrey, dated at Lovaine the iiijth of may 1420.

Wherein is first to be seen the right and preheminence, which the said States of the contrey here have had of most ancient tyme, so farefourth as to take th'administration of the gouverment from their princes, and to give the same to an other such as best lyke them, as often as they should presume to violate the lawes, privileges and liberties of the contrey.

Secondly yt is to be seen what conformitie there hath ben, touching this fact, in the contries of Brabant and Hollande; for, whearas paradventure they of Hollande had not so particulerly expressed in the forme of the prince's oth that they had the said authoritie and power, yet not withstanding they have shewed the same in effect as often tymes as occasion hath required to mainteyne th'authoritie and privileges of the contrey and Estates.

And indeede, allthough that in the particularitie of the privileges, lawes and liberties theise two contries have ben different from t'other, yet nevertheles in generall as muche as toucheth the maintenance, conservation and defence of the said lawes and privileges, all the princes of the Lowe-Contreys have allwaies ben and are at this presente equal and lyke.

Especially, since that being all reduced under one head and prince, they are became as yt were one body, having many and divers membres as yt appeareth evidently by that yt hath ben allwaies seen that the leaste province of all hath as firmly and with lyke reasons allwaies mainteynid their lawes and liberties aswell as the greatest and cheifest of them all. In suche sorte as, in all that concerneth the maintayning of the privileges, all the rest of the provinces have allwaies ben equall with the duche of Brabant, as manifestly yt appeareth by proces which have some tyme rysen in th'one and th'other province touching the particuler privileges and immunities, emong the which some have had more advantage then th'other. But, when neede hath ben to

mayntayne their liberties and privileges, the right and authoritie of maintayning thereof hath ben in every respect equall and lyke, so as th'one hath had as much as th'other.

That for this cause it hath oftentymes happened that, when any provynce had advantage by sum particuler privilege above an other provynce, the same province which had les advantage, chiefly if it wer interessed thereby, hath alwayes required the prince the like right of privilege, alledging the sayd equalite, and, whereas their appered no manifest raison to the contrary prejudiciall to sum other, it hath alwayes obteyned his demaund. As it is seen by many examples and namely by that the Brabanters have at all tymes had that it was not lawfull for the prince to make or appoint any other but a Brabanter to be officer, for the conformitie wherof those of Flaunders and Holland have also obteyned privilege to exclude the Brabantes from their offices, as they wer excluded to beare offices in Brabant.

This also appereth in all the contributions and requests that the prince maketh to the States to assiste him with sum ayde or subsydes; for, albeit the one province do differ from the other in the service gyven, yet nevertheles all have like advantage touching their libertie to graunt or to deny, so as the prince can no more exact ayde or subsydyes by way of act or commaundement of the leest province that is in all the contres, then of the Duchy of Brabant.

Which thing is also true in all other affaires, which requier the consent of the States, in the assemblee of which th'one hath their lawes and suffrages as the other, so as that, when the prince will make warre or make peacs or charge the countrees or do any other like thing prejudiciall to the privileges and liberties of any of the provinces or els concerneth in generall all the people.... and doth carye awaye all souverainte, he cannot do it without the generall consent of th'Estates and aswell of th'one as of the other. And therefor it is seen that this same right that those of Brabant have used against their dukes, the same have they of Flanders, Holland, Zeland and Henault used against their erles, holding them under th'obedyence of lawes, as they of Friesland, Geldres and Overisell pretend to be yet more free against them that pretende to be their lordes then the others.

So as that, when the Duc of Brabant doth swear and promise never to do or attempt any thing against their rightes and privileges and, if he and his officers shuld so do he doth permitt and consent that he in no wise be obeyed, and likewise commandeth the nobilite and townes that they do resist him effectually and by force.

As Duc Jehan did by his charter ef Cortenberghe dated as St-Bavens the yere XIIIJ^c^ XIJ.

This therefor seing it is generall and toucheth not any particular privilege, but the conservation and upholdinge of the privileges in generall, doth touch aswell all other provinces as that of Brabant, as we have seen and proved by th'exemples that the other

provinces alledged also the same right and put the same in practize aswell as those of Brabant.

(*Record office, Cal.*, n° 553.)

MMMCXXVIII.

Daniel Rogers à Walsingham.

(ANVERS, 1er AVRIL 1576.)

Soldats mutinés. — Nouvelles diverses des Pays-Bas, d'Italie et de Pologne.

Right honnorable, the Estates of the Lowe-Countries are assembled together at Bruxelles at this tyme to consulte together as for other matters so for payment of the souldiers, without which they see many and strange seditions most of necessitie happen. Julian Romero, who, for that he was generall maestro del campo, was sent with great commission against the mutinous Spanyardes and Italians, hath not followed his commission in suche mannour as it was looked for. He hath agreed with certayne trouppes of them, which, receavinge fortie crownes the man, are contentyd to abyde and attende for the rest of there wages untill a newe gouvernour be sent from the Kinge hether. When Julian marched furth of Bruxelles against thes mutinous companyes, they tooke there waye towardes Lovain, whome Julian followed. Men thought a fight would have ensewed, but, as they approched and one camme nighe unto the other, they were frendes. How be it, the most part of them are not pacified, but are departed towardes Mastricht and Liege. And because there aroase an other mutinery at Mastricht, Julian Romero was sent the 26 of marche thither to take order and appease thinges. Your Honour knoweth howe that one part of the the towne appertayneth unto the Kinge, an other part unto the Busshoppe of Liege. It chaunced so that, wheras ther be garrysons ther, aswell of Allemans as Spanyardes, that both beganne to make a tumult for there paye. And as the Spanyardes would be masters of the towne, so the Allemannes travaled to take the possession, beinge ayded by the burgers. Montdocka, gouvernour there for the Kinge, advertised Julian Romero of the estate of the towne and of the trouble like to ensewe, which forthwith tooke his waye towardes Maestricht. It is not yet certenly knowen what is donne, but men judge that ether he hath allreadie pacified or will appease thinges after the same mannor he dealt with somme before, nighe Lovain.

Monsieur de Hierges, who was often sent for, arryved at Bruxelles the 26 of this

last monneth, who declared unto the Estates that it were not possible to keape his souldiers in obedience and defende suche places as the Kinge had in Hollande, unlesse present paye were sent unto the souldiers: wherfore he retourneth with 40000 crownes unto his charge. And to th'intent they which lye before Ziricksea, might doo ther best, 20000 crownes are sent unto them over whome Mondragon commandeth.

After the departure of Julian Romero from Bruxelles, there were leaft in the towne but 200 Spanyardes, wherfore there approached other companyes of Spanyardes to entre the towne; but the cittizens, assemblinge them selves together, would not suffre any one to entre. And because the Count Barlamont had gotten the keyes of the towne in his handes, whome they knewe to favour the Spanyardes, three hundred of the towne, beinge all armed, camme to his house and demanded the keyes of him. He beganne to perswade them that it would be better to lett the Spanyardes entre then to spoyle the villages, and that in the towne they might be kept better in obedience. But all was in vayne: he was compelled to deliver them the keyes of the towne, all thoughe that the Duke of Arskot was of the same opinion of which was the Count Barlamont. Whiles thinges stande in this mannour, a post arrived out of Spayne at Bruxelles the 30 of the last, with the Kinges letters unto the Estates. The King desireth them to gouverne the provinces and to shewe there accustomed faithfullnes and to provyde for all thinges carefully untill he appoinct one to gouverne the country for him. This post went into Spayne from Bruxelles and retourned from the King agayne in 25 dayes. There be, which, in 14 dayes, have made the same voyage in tyme of peace, when the wayes have ben open. Emongest other thinges which this post bringeth out of Spayne, he sayeth that there was a great bruite that the Prince of Aurenge, his sonne, should be made archebusshop shortly of Toledo, but to retourne agayne to the Lowe-Countries. Newes sent out of Fraunce and out of Turkey doo greatly astonisshe the Estates assembled at Bruxelles, for out of Fraunce newes are comme that the peace is ether made there or elles that it wyll be concluded with the furst. The Count of Egmonde's eldest sonne hath sent thes newes. The bruite hath bene, and is great, that the Counte's sonne brought thes newes him self, with declaration made to the Estates that the ruyters and Hugonottes mynde is to set uppon the Lowe-Countries. I have bene curious to knowe whether the Counte's of Egmond his sonne be arryved. He camme not to the Court, but is thought to be at his howse at Gatsbeck beyonde Bruxelles three miles. I thincke Your Honnour hath understoode how that, two monnethes past, the Kinge restoared Egmonde's children to ther father's landes, reservinge unto him selfe all the titles and one of the cheafe lordshippes which appertayned unto the last Count. Besides he restoared the landes uppon this condition that they should equally and evenly be devyded emongst the children, to th'intent (as I gesse) that not one of them might herafter be great or able to revenge injuries past. Touching the

Turcke his preparation, I have sent many letters written out of Italye, all affirminge that the Turcke, for a certenty, is in great redines to goo to the seas, and that he myndeth to assayle rather Sicilie then Malta. Don Jan d'Austriche was a travalinge towardes Millayne, or, as somme others wryte, to Genua, to appease with his authoritie the troubles there; but he was called backe by letters of the Great-Master of Malta, who advertised him that it was most certayne that the Turcke would shortly take the seas and sayle towardes Malta or Sicilie, and therfore requested him to retourne to his charge and to provyde for as many galleys as he possibly coulde to withstande the Turckes. Monsieur de Champigny hath bene moche looked for, and this daye wilbe at Bruxelles. I shall not doo amysse to advertise Your Honnour of the opinion the cheafest here have of Her Majestie. They all saye that Her Majestie doth judge that it is better for her to prolonge this warre then to procure a peace, and therfore doth ayde the rebells (so they terme the Hollanders and Zelanders) with souldiers and artillery. The Spanyardes saye the same here; and therfor they burst out with threateninges, as thoughe they would be eaven with the realme of Englande as soone as they have made an ende here. The Admirall Xanctio d'Avila sent forth of late the newe galley here made with other shippes and fluttes, prepared warlicke, towardes Ziricksea, but all are retourned yesterday to Andwarpe, yet, shortly shalle be sent agayne towardes Duveland and Scowen. I advertised Your Honnour, the 25 of marche, that letters were come hether, the daye before, how that the Guese had taken Amelande, sence which tyme the bruite is here that they have many shippes nighe Ziricksea ilande, but I heare no great confirmation of thes bruites by any particularities donne, which is the cause I partly doubt of thes newes. Anthony Standon, who, sence the defeate of Ganlice nighe Cambresie, hath remayned in this country, is now bannysshed the country by the Kinge's ordre, for havinge had over great familiaritye with Madame de Blomberch, mother to Don Jan de Austria. It was thought they were maryed together. He is likewyse deprived of his stepende, which he had by letters patent from the Kinge of Spayne, which camme to 100[li] yearly. He is retourned into Fraunce, where I thincke he shall not finde the like entretaynement he had here, for he was very well thought of here of the best of the country. Monsieur Boschott, who, the last yere, was ambassadour for the Commandador in Englande, was sent by the Commandador his ordre into Germanie, two dayes before he dyed, who, understandinge this death of the Commandador, retourned agayne into the Estates to have his commissions confirmed by them, which beinge accordingly donne, he is departed towardes the Busshoppes of Collen and Trier. I understande his cheafe commission is to entreate with them touchinge the leavinge of ruyters to serve the Kinge in the frontyres and to borowe monney for the Kinge. They affirme at the Court that the Count of La Marche, otherwyse called Lume, is reconciliated unto the Kinge, and that he hath his pardon graunted him; he was of late

at Liege. The Erle of Westmorelande was of late at Lovain with Mr Harvey; he hath otherwyse his aboade at Cambray and keepeth not past one man and one boye. Towchinge the dissensions of Genua, they are thought to be appeased, and that the conditions were to be published about th'ende of marche. As concerninge Pollande, they write out of Germany that Prussia, Livonia and Lituania doo keape their townes for th'Emperour, and that Albertus Lasky, with the rest of the Pollonians, which camme to Vienna to declare the Emperours election, doo not cease to move the Emperour and to encourage him to make an expedition towardes Pollande. Ther was one of the chefest of the other faction taken of late and sent unto th'Emperour; but I understande here of the Palatine Dzialinsky, whome I knewe in Fraunce, that the most part of warryers in Pollande doo stande with the Vaywode, whome he thincketh about this tyme to be crowned. He thincketh that th'Emperour dothe despayre of compassinge Pollande, for that the Turcke will breake peace with him, if he attempt any thinge against the Vaywode. In the meane while, the Emperour most take hede to have suche a neighbour unto Hungarie as he wilbe, if he obtayne Pollande, for that he clameth a title unto the crowne of Hungarie. This Vaywode is infected with the Arian's heresie. It wilbe knowen shortly what the Emperour meaneth to doo. Thus I leave to trouble Your Honnour, desiringe the Allmightie to blesse your affayres and to give a prosperous successe unto all your endevours.

From Andwarpe, in hast, the first of aprill 1576.

The passeport is comme from the Court for the departure of the shippes of the Adventurers: wherfore to morrow I meane to depart with them towardes Flusshinge. If in the meane while any thinge happen woorthie the writinge, I will not fayle to advertis Your Honnour of it.

(*Record office, Cal.*, n° 716.)

MMMCXXIX.

Lord Burleigh à William Herle.

(3 avril 1576.)

Sur les difficultés secrètes qui ont fait échouer la mission de Paul Buys. — La paix n'est pas conclue en France.

William Herle, I have herwith wrytten with myn own hand to Mr Smyth, accordyng [to] your request, wher uppon lett me know what succedeth, I wish you not to fede your humor with vayne esperances.

I am glad that Pawle Buiss and his colleadges ar departed with lyklood of spedy arryvall. Of his good opinion of me towardes ther commen causes, he shall not be deceaved. In dede ther have happened hynderors, but he and you have not known the whole truth therin. The conning of wordlynges is greatest in hydyng ther passadges with contrary overt speches, but the best tryall of all men is the towchston of ther honest lyves, for it is impossible to gather figges from thornes. Take you hede that you do not in any conference of wrytyng or speche enter into censure of any of us all, namely to note any hynderors of good causes, for we can better suffer our dedes to take effectes than to be censured.

Your brother Laurence Thonson hath of long tyme sollicited me for his releff, but he ought first to tell how I am hable to do it, and than suerly in thynges mete for hym I will redely do hym good. He pretendeth more knolledg in mynt matters than any man that I can heare will affirm to me. And truly in some thynges of his wrytyng wherein he seketh to inform me, if I be not allredy in an error, he wold bryng me into a gret on, and I thynk myself not ignorant in the contemplation of the gretest misteryes of his faculty, wherin suerly his master Mr Stanly professed for gayne a gross error. You will fynd that Paule Buiss was deceaved with opinion *pacis conclusæ in Galliis*.

(*Record office, Dom. papers*, vol. 103, n° 24.)

MMMCXXX.

William Villers à lord Burleigh.

(Middelbourg, 26 mars et 5 avril 1576.)

Procès à Middelbourg. — Vif regret de ne pas avoir vu la reine accepter les propositions qui lui ont été faites. — Il faut redouter les succès des Français, plus encore ceux des Espagnols. — Nouvelles diverses de Zélande.

Right honorable, My dutie remembred, etc. Maye it please Your Honnour to be advertised your lettre unto the Admirale here in my behalfe, for the restitucion of my goodes lost in the *Christ*, I have delivered, whoe, having red the same, saide that ther was all redie satisfaction made for the saide shipp and goodes. To whome I aunswered that for my part I never received anie thinge, neither anie man for mee to my knowledge. Than he called for one Maudmaker, the treasorier of the Zelande, and asked hym

whether satisfaction wer not made for the *Christ*: whoc answered, that as for the shipp and her fraight, they wer at apoint, but the goodes was not yet agred for: wheruppon he delivered Your Honnors lettre to the saide Maudemaker and willed mee to make my request unto the Courte of the Admiraltie of Fluxshinge, and I showlde be herd: which I have done, and ame growen to a good poinct with them for my summe, either to take their bill for three monethes or els to have my allowance in licens for the transportinge of salte owt of Englande into the Lowe-Cuntries, for that, notwithstanding the great bowties they have had within this twoe monethes to the vallewe of an hundred and seventy thousand pound sterling by meanes of the great preparation that is made to remove the ennemie from Serrickseas and painge of marriners and souldiers, that they are still bare of monie, wherefore I ame glade to make what ende I cane, living still in hope I shall recover my owne in the ende. Thus much, Right honnorable, I thought it my duetie to advertis you of, for that I doe knowe your lettre did staunde mee in verie good steade, giving Your Honnor most umble thancks for the same. And, for farther intelligence, it may please Your Honnore to understaunde it ys no smalle greffe unto mee to here in this cuntrie that which I doe heare, considering the offers that hath bene made by His Excellence and the States of the Countries to Her Majestie and to be utterlie reffused, I cannot thincke but ther are sume great hinderers in the same, wherin they may have a good meaninge, but I beseche the Allmightie God to open their eyes and to turne their hearts, that theie maye rather be helfers and settlers forward of so noble and worthie a dede then to be the hinderars thereof. Theare never cowlde have happenned the like savetie to ower most worthie quene and cuntrie, as for Her Majestie to have such a government offerred unto her, the which without comparizon are the strongest and of the greatest consequence, that bee in the worlde. God preserve and kepe Her Majestie from the mallice of her ennemies and owers, and graunte that shee maye longe rayne over us; and men, yff it be true that Her Majestie hath utterlie reffuesed the offre, as it ys here saide, shee hathe undowtedlie, it will fall into the government of the Frenche er it be vj monethes. It is of a verie truethe that ther is at this present with the Prince sertein commissioners owt of France for the same; and it is saide thear shall come x thowsande moen from thence, yff Her Majestie doe reffuse the same; and, for the good will of the Frenche towardes us, wee doe well knowe they doe make accompt of us to be their auncient enemies, and, iff the kinges of England in tymes past did fynde yt was not for the savetie of our realme to have suche a neighbour as Callais was before yt was taken by Kinge Edwarde the Thirde, howe muche more are wee to consider of these cuntries and the consequence of them every waye and what will followe, yff the Frenche maye once possease them. And on the other side, yff the Spaignarde showlde prevaille therin accordinge to his dezier, as I praye God that I doe not live to see that daye. Unhappie maye we than thincke owrselves to

be, and in worse casse than yf the Frenche have it; for the settlid hatred of the Spaynard doth so abounde in their hartes towards us that they do not let to utter their myndes in suche spechis to them at Serrickeseas against Her Majestie that no good subject with a patient mynde cane abide the reporte thereof. I praye God confounde them and their evill inventions. I ame not all together owt of hope but that Her Majestie will be a means that the ennemie maye be stayed from his purpose. The provizion that the Prince hathe made for the succors of Serrickeseas is great: God graunt hym good succeas! They doe staye onelie for winde and weather, which I pray God send them shortlie! It ys saide here the Prince hathe a yonge sonn: God blesse him!

Kept here ye v[th] of aprill in Flusshinge. Yesterdaye here arrived an yngleshe cray from Ipswiche, whoo met with xvj saill of ships that came from Dunkercke and were bounde to Bruarshaven, wherin was viij[c] Spainiards soldiers, and uppon the newes so sone as the tyde dyd serve, here went from hence to Camffier xij saile of the smallest men of war, supposing to incounter with them before they sholde come to Bruarshaven; but this daye we doe here they came to late, for they wer entred in before they came, wherebie it will turne this cuntrie and Holland to great troble. They cannot nowe passe into Holland from thence, but it must be by a convoye. It ys saide here there is vj[c] English men arrived within this monneth in Holland. I wolde it wer or that it maye be verie shortlie vj thousande, or ells I wolde wishe those which be allredie here to be called home agayne: ells they will be but as a praye to the Spaignard or the Frenche, for undowbtedlie the Prince must either receive succours from the Frenche, or ells be overcome by his enemies, yff Her Majestie doe not even shortlie assist him with a greate force. Here is arrived Sir Thomas Cotton in the *Achates*, one of Her Majesty's shippes, to conduct a marchants daughter of Antwerp into Engelond, whoe with M[r] John Cobham and divers others was taken hether. I praye God that Giraldie whoe shall marie the saide gentillwoman, maye be founde as good a member and as well a willer to Her Majestie and the State of the realme, as Her Majestie by her suffraunce this waie and others ys contented to please him. This am I bolde to signiffie unto Your Honnor some fact of the state of suche matters as here riseth, besechinge Your Honnor to pardon mee of my boldnes, and for this time I doe commit Your Honor to ye governaunce of the Almightie God.

Skribled by Your Honnors lovinge dutifull proved well willer as I am bownde.

(*British Museum, Lansdowne*, 22, n° 75.)

MMMCXXXI.

John Cobham à lord Burleigh.

(Middelbourg, 6 avril 1576.)

Violences exercées contre divers marchands en Zélande. — Situation désastreuse des assiégés de Zierickzee.

My humbell dewty remembered to Youer good Lordshipp, You shall understand, that Mr Harbertt returned out of Holland from the Prynce with this ansswer the xxixth day of marche. I hoped his ansswer had byne suche as we shuld have had the lady with all her company and baggadge. It is now otherwyse, for the Admyrall Bowssott, as he sayethe, by order from the Prynce hathe sent Julio Gerarde's secrettary to the Rammykyns to pryson, and there he is so secretly kepte as no man can speke with him. Allso the have layed in the common pryson one George Pink and Sipione Benamontes, he is nephew to Assarbo the itallian marchant in London, and one Anthonio Mendes and Francys.... Thess fyve be in pryson, and thre of them are put into a dongion, where the have nether bedding, fyer, nor no other meate but bred and water, besydes the horribbell threatnings of losse of there lives. M. Harbertt and I have earnestly dealte with the Admyrall and Governor for them, but as yeat we can fynd no favor. The cause of there torment is by cause they will not agre to ransome. The demand of Georgio Pink is but 3000 frenche crownes, of Sipione Benamontes 6000, so as the poor men can not tell what to do; but, as we may, we do comfortt them by secrett meanes, for we are commanded by the Admyrall and the Governor not to come at them. It grevethe me muche to se chrystian peopell so used, and it grevethe me more that the letters of ouer good Quene and mystres be of no more eastimation with this peopell, who only live by the foode that commethe out of Ingland and by the great favor wyche they receave of Her Mageste. My humbell request to Youer good Lordshipp is that yow wilbe a meane to Her Mageste for the fre deliveray of the poore men, who are like to suffer great myserye and torment, if Her Mageste extend not her gracius favor towards them. Youer Lordshipp shall understand that the good lady with the rest of her company and her stuff and baggadge is delivered, but they have opened everye chest and trunke, and ded deliver them to the ladys one handes, but this day being the 4th day of aprill they have taken away a chest with xiija hole peces of vellvett and fortye pare of sillk netherstockes.

The lady thinkethe her sellf muche bound to Her Mageste, and for that Her Mageste

hathe sent Thomas Cottonne with one of her shipps for her, so as I meane, God willing, to come home with the next wynd that God will send.

Here is one Phillips, Inglisheman, apprehended of home: it is sayed that he shuld betray Flusshing and sett there shipps a fyer; he is in pryson at the Rammykyns.

Ziriacksea as yeat is not vytayled; they tarry only for there flote of shipps out of Holland, wyche, if the wynd would turne, be reddy to come.

It was thowght that Amsterdam would have surrendered them sellfs to the Prynce. He sent thether xij ensingnientes of foote men, but they came iij owyers to late. They shuld have come at two to the clocke of the morning to the towne, and the came at vj of the clock, so as all was dysscovered, and returned home agayne.

This day, the Admyrall and the Governor of Zeland are gone with all there force the can make, to incounter with xxij sayeles of shippes, wyche be gonne to Bruershaven in Zyriacksea and now be saffly arryved there.

Thess ships came from Dunckkerk. They have landed 1200 solldyers there with munition and vytayle.

The report goethe that there is but a monethes vytayle in Zyriacksea towne; the Spanyardes have so chayned howllkes together as hardly anny shipps can gett in.

If the towne of Zyriacksea be not shortly relefeed, it willbe the King of Spayne's agayne.

This day, being the vj[th] of apryll, the Admyrall hathe given commandement that we shall not departe till he came back agayne from Zyriakesea. He is gone with 50 sayle of shipps to fyght with the spanyshe shipps, wyche be gonne to Bruersshaven.

I most humbly desyer Youer good Lordshipp to be earnest with Her Mageste for the deliveray of the poore men. We have great hinderance by ouer staying, for the wynd is veray fayer. I feare, if there commyssioners come home, my lady and all shallbe stayed.

They have stayed iiij[or] shippes, wyche come from Andwerp. The reportt is, for that there is iiij[or] of there shippes stayed in the weast conteray, they will stay them. Surly, if they be suffered to have this liberte of spowling, the will offend all Chrystendome.

Thus wysshing Your good Lordshipp muche encrease of healthe and honor, I commend yow to God.

From Mydellburrowgh, the vj[th] day of apryll 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 723.)

MMMCXXXII.

Robert Alexandre au comte de Leicester.

(Anvers, 6 avril 1576.)

Champagney n'a pu rester à Anvers. — Soldats mutinés. — On ne sait encore qui sera chargé du gouvernement des Pays-Bas. — Chevaux à acheter en Flandre pour la reine.

Right honnorabell and my onely good Lorde, My doety commandes to let Your Honnor knowe of suche nueve as we have here. At Shampynes commynge into Ingelande, the towne of Andwerpe wase put in governamente to one Counte Hannybal, who had the rule here in Shampines habsence. When Shampyne wase arryved, he thoughte to have commendement to have taken the charges, whose he afore had; but the Cownte Hannyball sente him worde not to com here, for he wolde govern the towne till he were commanded the to . . . . by him, that shal be the nexte governor who so war m. . . . . . Shampyne on this altered his determynasyon and wente to Brusseles, where all the State of this countri nowe is. There are certayne horsmen, Ittallyanes, Spaniardes and Walons, to the numbar of fyve hundered, whiche mutened and put themselves in harmes for wante of there pay, and came to Brusseles and wolde have entered the towne; but they were kepte oute, whiche made them retyre into the countery : they nowe spoyle and do greate harme. They say here a[ll] the Spaniardes that were in Brussiles, are put out of the to[wn] by consente of the whole State. Sum of them came hether at Andwarpe, but they coulde not be suffered to com in the towne. It is not yet knowne here who shall be governor : sum . . . . the Duchese of Parma, som Doon John, and othre sum the Cardynal Gravell; sum saye the Kinge wyll com hether himself; but it anny sertainty is not knowen. There wase it voyced that the Kinge wase deade, but nowe the say it is otherwyes. There were iiij gallis commyng oute of I . . . . to goo into Itally, having in them fowar hundered . . . . . ducates, and, as they lay at anker undar a great rocke . . . . . , roese a greate tempest which broeke the rocke so that it fell on the gallis and suncke them all. There are . . . . come oute of Ittaly hether, whiche saye that the Turke dothe make greate preparasyon and myndeathe to come into sum partes of Ittally this summar. Seriese is in . . . distrese : if it not be shortely vitteled, it wyll be lost, as they say here. The leape yeare wythe my cominge d.... from the Courte made me come shorte of Gante fare it . . . . a sennyghte sonar then it was wonte to be. I did not thinck . . . . my comming hethere, horsis had bene so harde to cor . . . . or so deare : I shall have moche adoo to finde cochese horsis for His Majestis and spesially ryde.

I muste be forced to ride up and downe in the countery to fynde them, whiche wyll be bothe travelsom and chargabell and not wytheoute daingere. I wyll do my indevar to get the beste I can, the machinge of them wyll be the worste thyng. I leave to trobell Your Honnor, desieringe the Allmighty God evar to preserve your wythe inkrease of his b......

From Andwarpe, this vj of april.

(*British Museum, Galba*, C. V, n° 89.)

MMMCXXXIII.

Davison à Walsingham.

(Bruxelles, 13 avril 1576.)

Lenteur de la négociation. — Plusieurs membres du Conseil semblent ne pas désirer la paix. — Un courrier a été envoyé au roi d'Espagne, un autre au prince d'Orange. — On manque d'argent pour payer les troupes. — Plaintes de plusieurs Anglais qui sont en prison à Anvers.

Sir, By that I have written touchinge my negociation Your Honour may se I can receave no verie spedie aunswere, which I can not but in part ascribe to ther divers humors here. Barlemont, Dassonvile, Viglius, Rhodas, Burschot and one or two more earnest Spanyardes make no great hast to further a peace, as men that have and do make ther gayne by fysshinge in this trubled waters. But the Secretary Battye and others of good note do assure me that the hole countrie and States els in generale were never more desirous to embrace the same. What appearaunce ther is of doinge good therin I hope in my next to be able more fullye and perticulerlye to satisfie Your Honour. The present gouvernemente here, by order frome the Kinge (the copie of whose late letters to that effect I send Your Honour), restethe amongest the States untill he may send a governore of his blood, which some ymagine shalbe the Duchesse of Parma agayne, others say Don Jan d'Austria, and some the yonge Prince of Spayne, but no resolution yet knowen here. In the meane tyme, they governe together verie wiselye and with more dispatche of matters in a day nowe then in ten while the Commandor lived. They publysshed here on sonday last an old placcart that all suche as were not Brabbanders borne, etc., bearinge office within the said duchie, should geve over ther charge by a day (the copie wherof I lykewise send Your Honour), wherupon

here have bene divers Spaynyardes and others at the Court to make sute to the contrarie, but to little purpose. Monsieur d'Hierges, governoure of Holland, Zeland, etc., is latelye gone downe done to his charge. He hathe bene an earnest petitioner here to the States for mony to discharge the paies of the souldiers within his governmente, to whom they have ordeayned 100,000 floryns, and therof presentlye furnisht 50,000 unto him, to be distributed amonge them in Holland and Utreight and other places till further order may be taken. But that little summe is doubted will little satisfie, consideringe the great tyme past that they have bene unpaed, being dew to some of them three yeres, to some two yeres, and to him that is last behind xxj monethes wages. Of whome ther be of Base-Allmaynes, Highe-Almaynes, Wallones and Spanyardes, by estimat, about 15,000, besides 360 mariners appoynted to 24 shippes, to eache of which is ordained j monethes pay and 2 monethes victualles, wheras is dew unto them for xxj monethes at the least. They have bene occupied in counsell a day or two about the takinge order for mony to pay the Almaynes that lye in garisons and ar not employed in Holland etc., whom they meane, as unprofitable men, to dismisse home, and to ease the Kinge of that charge. It is estemed they ar in number three or four thowsand men. The Duke of Arschot came into the comon house of States to pray ther assentes for mony to the mayntenance of a certayne nomber of soldiers for the warres, as for 8,000 in Zealande, 11,000 in Holland, and for the pay of the cavalarie, which ar about 3,000, to th'end they might be the better able and willinge to serve the Kinge. Here hathe sence my beinge at the Court a post bene dispatched, as I here, to the Prince, and an other to the Kinge, but wheraboutes I cane not yet certaynlye learne [1].

Here is sudden newes come that certayne companies of the Germaines entered this yere into Fraunce ar nowe marchinge downe towardes the frontires, which makethe them here afraid of some daungerous exploymentes : the truthe wherof I shalbe more able at more lengthe to advertise Your Honour. Certen Englishe men comminge to serve the Prince of Auringe, to the nomber of 115, were latelye taken about Brewers-

[1] Morillon écrivait à Granvelle le 16 avril 1576 :

L'agent qu'est venu d'Angleterre, propose abstinence d'armes et que l'on rattaiche la négociation de Breda. La Royne at faict paier comptant tous les François qu'estoient en Hollande et en Zéelande de tout ce que leur estoit deubt, et les en at faict sortir, sans que aulcun y soit demoré.

Mons[r] de Champaigney at cejourd'huy fort bien traicté l'agent d'Angleterre, et y furent MM[rs] le Duc d'Arschot, Conte de Berlaymont, d'Everstein, M[r] de Rassenghien, le nouveau Président, Trésorier Schetz, Chancelier de Brabant, Alexandre Gonzaga, prévost Fonch, de Bave, de sorte qu'ils furent xvj ou xviij.

Nos seigneurs sont après pour licentier les Allemands et chevaulx-légiers, et vouldroient devant remectre sus les bandes d'ordonnance, affin de n'estre après surprins; mais ils ont peu de moiens.

(Piot, *Correspondance de Granvelle*, t. VI, p. 56.)

Haven by the spanisshe fleete that departed on monday was .... frome Donkerke, being about 36 sayle. The most part of thes men ar allredie committed to the gallies, and the rest prisoners at Andwarpe to be shortlye dispatched with no lesse rigore then th'others. The powr men that yet be in prison, have made ther supplication to the marchantes of th'Englishe companye at Andwarpe, and they have sent the same unto me [1] with speciall intreatie to do somwhat for theme, which I darre not take upon me without warraunt. Yf Your Honour thinke it convenient that I should travale for them, gevinge me knowledg of your pleasure, I will do the best I can, and in the meanewhile do what I may with some particuler men of the Counsell here, as of my selfe, to stay them. For Venner's cause I have yet found no commoditie to move it. Here be divers others in the same state, which fynd verie slow justice; the case is lamentable to se. Mr Cotton, who hathe ben here ever sence my comminge, hathe latelye renewed and amplefied his commission with which he is shortly to go abroad. I here verie ill of his unnaturall dealinge with his owne nation, of whom he hathe taken and spoyled divers.

Out of Italye here is newes that the Jenevoys ar accorded and that the Turkes cominge amonge them this yere is not feared by reason of the great mortalitie and darthe of victualls that regnethe in his countries. And this, in some, is as muche as dothe occurre worthy advise, wherwith after rememberaunce of my humble dewtie and prayer to God for Your Honour's longe, happie and honorable lyfe, I most humbly take my leave of you.

At Bruxells, the 13 of aprill 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 733.)

[1] In most lamentable wise complaininge shewethe unto Your Worshippes your powre countriemen the prisoners now remayninge within this cittie, that, wheras of late it chaunced that your said powre suppliamentes, travelinge upon the seas to seke for enterteaynment and serve in forren countries wher it might please God best to provide for us, were unloked for assaulted and taken by the spaynyshe navie, who, without respect of mercye, not beinge by us resisted, did not onlye ther take spoyle of such goodes and apperrell as was in the shippe to the valewe of ij hundred poundes, but also did owst violentlye, wound and mayme divers of our company, and carried us all as prisoners with them, beinge then in nomber about vj score persones, and have scattered us in gallies at ther pleasures, so that ther is now remayninge of us to the nomber of LV persons in captivitie, contrarie to all equite and lawe, not knowinge the cause why we should be so used, for as muche as we never yet served agaynst the King, or receaved any penny of pay of any person, but being destitute of servis, were as redie to serve the King as any other, may it therfor, etc.

Davison ajoute : The names of theis men I cannot yet come by in particuler: some of them are sayd to be gentlemen of good frendes. (*Record office, Cal.*, n° 750.)

MMMCXXXIV.

Réponse du Conseil d'État à Davison.

(Bruxelles, 16 avril 1576.)

Ils ne peuvent prendre aucune résolution sur les propositions de la reine d'Angleterre avant de connaître les intentions du roi.

Response de messeigneurs du Conseil d'Estat commis par le Roy au gouvernement général des Pays-Bas à ce que leur a esté proposé de la part de la Sérénissime Royne d'Angleterre par le s^r Guillaume Davison, gentilhomme de sa maison, le xj^e jour d'apvril 1576.

Mesdicts seigneurs du Conseil d'Estat, ayants entendu ce que de la part de la dite dame Royne ledit Guillaume Davison leur a exposé, ne peuvent laisser de la remercier, comme remercient grandement, de la bonne affection et volunté qu'elle monstre vouloir tenir à l'entretenement de bonne amitié avec Sa Majesté Catholicque et des bons offices qu'elle dict vouloir faire pour réconcilier les troubles de ces dicts pays de par deçà, pour les faire quites de ceste guerre civile. Néantmoings, comme feu monseigneur le Grand-Commandeur de Castille, en son vivant gouverneur-général de ces dicts pays, avoit adverti Sa Majesté de tout ce qui s'estoit traicté en la communication de Breda et qu'il avoit dict ausdicts seigneurs du Conseil d'Estat n'avoir encores receu responce finale de Sadite Majesté, trop bien qu'icelle par deux fois a escript d'avoir prins une résolution sur les moyens des remèdes de la pacification générale des dits troubles pardeçà, qu'elle a promis d'envoyer par les Marquis de Havrech et Conseillier Hopperus, ce que l'on est attendant passé quelque temps, et croyent lesdicts seigneurs que sans le décès dudict Commandeur survenu fussent jà venus, ils n'y peuvent rien ordonner, ains dépend le tout de ce que Sa Majesté sera servie en ordonner, à laquelle ne fauldront incontinent représenter le tout, tant sur la reprinse de la négociation de Breda que sur la surcéance des armes, dont en brief s'attend responce, joinct que le Sr de Champagney les avoit préadverti, dès lors qu'il estoit en Angleterre, que la dite dame Royne luy avoit déclairé le désir qu'elle avoit d'accommoder les affaires par une pacification, comme aussy il avoit rapporté à son retour, ce que les dits seigneurs du Conseil ont escript à Sadite Majesté, laquelle a, à diverses fois, adverti qu'elle veult traicter ses subjects de Hollande et Zélande en toute doulceur, clémence et bénignité : ce que leur faict croire qu'ils auront briefvement response, laquelle entendue, ne faul-

dront le tout faire sçavoir à la dite Sérénissime Royne d'Angleterre, avecq laquelle ils ne fauldront de tenir toute bonne correspondance au nom dudict seigneur Roy et lui servir en ce que sera conjoinct avec le service de Sa Majesté, suppliant la dite dame Royne aussy vouloir, à toutes occasions, monstrer effectuellement combien elle trouve mauvaises les actions de ceulx qui se sont séparés du service de Sa Majesté Catholicque, leur souverain seigneur et prince naturel, conformément à ce que les traictés et droict de bonne voisinance l'obligent.

Faict à Bruxelles, le xvj^e jour dudict mois d'apvril 1576.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, Instructions, t. I, fol. 351; *British Museum, Galba,* C. V, n° 269. — Publié par M. Piot, *Correspondance de Granvelle,* t. VI, p. 342.)

MMMCXXXV.

Instructions données à Robert Beale.

(16 avril 1576.)

Il se plaindra des outrages commis par les marins de Flessingue à l'égard de divers Anglais et notamment du comte d'Oxford. — Déclaration à faire pour obtenir le redressement de ces griefs.

Instructions geven by the lordes of Her Majestie's Privie Counsell to Mr Robert Beale, dispatched to the Prince of Orange, the xvj^th of aprill 1576.

You shall ymmediatly uppon your arryvall at Flussing infourme your self by such english merchanntes as you shall fynd there, whether the shippes perteyning unto the Merchauntes Adventurers, lately stayd by them of Flussing, be set at libertye, or what hope there is of their releasement, or whether they meane to deteyne them, pretendinge to do the same in respect of certen shippes of theirs staid in the west partes of this realme, without the releasement of which shippes deteynid here, they will not set at libertie the said shippes apperteyning unto the Merchauntes Adventurers, and after full information had therof, in case you shall fynd at your arryvall the Merchauntes Adventurer's shippes released and departed from the porte of Flusshing, whereby they shall not appeare unto you to be within the dainger of their arrest, then shall you delyver unto the Prince, yf you shall fynd him in Zelland, or in his absence unto the

governors there, our message in such sorte as you receave the same signed by us. And to th'end that he or they maie the better consider of yt and geve the more credyt unto you, you shall shewe them yt, as also in case ether he or they shall requier, you shall delyver unto them a coppie therof[1].

On th'other side, yf you shall fynd the said shippes not released, and yet that there is hope that they shalbe set at libertie, then shall you let him or them understand from us that Her Majestie fyndeth Her Honour so greatly wounded thorough the daily misusage of her subjectes and of such publick ministers as are sent hether from forrein princes, but chiefelie thorough an outrage lately committed uppon the Earle of Oxford, that in case the said Prince or governors shall not serche out th'offendors, and see them most severely punished, as also such shippes set at libertie as have ben of late staid by them of Flussing, she shalbe forced to put in execution such remedyes for the redresse therof as she would be loth to do otherwies then forced of necessitie, wherin, though Her Majesty heretofore hath delayed to use such redresse as by th'injuryes receavid by her subjectes to her great dishonnor she hath ben justly provocked unto, you maie now assur both him and them from us that Her Majesty is fully resolvid no longer to indure to have her subjectes so misused.

[1] Burleigh écrivait, le même jour, à Walsingham :

I have perused all the letters and memorialls for Mr Beale concerning this voyadg into Zelland, and I do so well allow of the whole courses therin taken by My Lordes, as I do both with hart and hand sign them. And, as I wrote yesterday, I found it hard to make a good distynction betwixt angre and judgment for My Lordes of Oxforde's misusage, so suerly, whan I look into the universall barbarism of the Prince's forces of the Flushyngars, which ar only a rable of commen pyrattes, or worss, and that mak no difference whom they outrage, I do mistrust of any good issue to the cause, though of itself it be to be favored. Yet, as it is sayd *bonam causam male agendo periisse,* I humbly thank all My Lordes for the regard of My Lord of Oxford, in whose person suerly Hir Majesty and the realme hath taken disgrace, and, if the Prince shall not yeld to hang some of the principall for such a robbery, I must saye howe, so ever Hir Majesty shall bend hirself for the public cause, she ought in justyce otherwise to se it revenged. For, if justyce be denyed in such a notoriouss case, all lawes betwixt meare princes do warrant a procedyng otherwise to mak an example of avendg. And suerly, if Mr Beale shall spek with the Prince, he may do well to advise him to thynk that such an outrage as this is, cannot tak end without more offence to hym and his than may be the hangyng of v or vj such theves, as, if he war rid of an hundred of them, his cause wold prosper better, and his frendes wold increass, which if he shall by subterfuge in answer delaye, he will fele shall nether prosper, nor yet his frendes remayn obliged to hym as they have. You se my angre ledeth my judgment. And yet trusty I am not herto moved more for particular than for the publick.

I nede add nothyng to your wrytynges. Mr Beale is wise, and I pray hym, if my name be of any vallew, to use it to the Prince, as felyng my self in the person of the Erle of Oxford interessed with this outrage, and so also expecting the rather some honorable amendes by justice in executyng of the pyrattes. (*Record office, Cal.*, n° 735.)

Lastly, in case you shall fynd the said Prince or governors to stand uppon conditionall termes, as to have the said shippes here arrested first released, before he ether punish such as committed the said outrage against the said Earle, or set at libertie the shippes perteyning unto Her Majestie's subjectes, you shall then let them understand that they do to much forget them selves in standing uppon such conditionnall termes with a prince of Her Majestie's qualitie, and to whom they have ben so many wayes so much behoulding, and that, yf he or they could with sound judgement looke into their own case, they should then see that, yf they had to do ether ...... of meaner qualitie or to whom they weare lesse behoulding, that such a kind of conditionall dealing weare most injurious, for that, yf he or they did well consider that the arrest of their shippes here proceaded of soundry complayntes made unto Her Majestie and unto us, of divers spoyles and outrages susteyned by her said subjectes (the said Flussingers having caried in the space well nere of one moneth into Zelland thirty sayle perteyning unto her said subjectes), both he and they should then see that, as the cause of the arrest grew from them selves, so are they in reason first to make satisfaction; but, in that they have uppon this collor stayd the shippes perteyning unto the Merchauntes Adventurers, to whom by contract they have graunted free passage, they offer thereby double injurye. We shall neede the lesse to amplifye this matter, aswell for that you weare present at the debating of the same, as also for that you are chiefely to be guyded by your owne discretion accordingly as you shall fynd the state of thinges there at your arryvall. Only this we thincke necessary that, untill such tyme as the Merchauntes Adventurer's shippes shalbe released, you forbeare to use threateninges, seeking only by perswasion to reduce them to yeld to the releasement: which being don, and the shippes departed, then shall you delyver the message unto the Prince or governors in such sorte as yt is by us signed.

(*Record office, Cal.*, n° 737.)

MMMCXXXVI.

Lord Burleigh, les comtes de Sussex et de Leicester et le Secrétaire Walsingham au prince d'Orange.

(Westminster, 16 avril 1576.)

Plainte très vive contre les actes de piraterie commis par les marins de Flessingue.

Monsieur, D'autant plus que nous vous avons monstré et porté d'honneur et d'affection comme au prince que nous estimons pour l'advancement de la cause commune

de la Religion, d'autant plus aussy pour le regard particulier de vous-mesmes, il nous vient extrêmement à regret que la Majesté de la Royne nostre souveraine aye occasion si juste de se sentir tellement offencée qu'elle est à raison des continuelles pilleries et excès qui se commectent journellement par des gens de delà, qui s'avouent de vostre aucthorité, sur les subjects de Sa Majesté : lesquels aussy, combien que par cy-devant ils ayent esté bien fort bien affectionnés et comme voués au faict particulier de vous-mesmes, se resentent tellement néantmoins de ces injures et oultrages que non-seulement ils se contentent de s'aliéner quasi totallement de vous et de vostre faict, mais aussi ne laissent d'en murmurer contre Sa Majesté et contre ceulx qui ont le maniement des affaires soubs elle, en ce qu'il ne leur est pourveu de remède, mais plustost (comme ils disent) pour ce que tels oultrages ne sont point vengés par Sa Majesté : chose, Monsieur, que vous pouvez bien de vous-mesmes peser de quelle conséquence ce seroit que les subjects de Sa Majesté continuassent en ce mescontentement et qui nous faict par ces présentes vous prier et quant et quant conseiller (pour le bien que vous pouvez espérer à vos affaires en particulier et pour l'affection que vous estes tenu de porter à Sa Majesté), que vueillez promptement pourveoir à ce que ces déportements tant oultrageux ne se facent plus, et considérer que ces gens tant desbordés et comme barbares de Flusshingue, continuants leurs immanités, ne peuvent que vous rendre odieux non-seulement à nous autres de par deçà, mais aussi à toutes nations de la chrestiennté, dont non-seulement la cause de la Religion viendroit en scandale et décadence, mais aussi vostre faict particulier seroit quasi entièrement gasté [1]. Il n'est pas question de vous en dire davantage : seulement nous vous prions derechef d'y penser et donner ordre promptement et à bon escient, et que cela puisse apparoistre tant à nous qui sommes de vos amis qu'aussi à tout le monde. Et à tant, Monsieur, prions Nostre-Seigneur Dieu vous conduyre tellement en vos actions à ce que le tout soit à l'honneur et gloire de son nom.

Escript à Westmester, ce xvj^{me} d'avril 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 736.)

[1] Morillon écrivait le 30 avril 1576 :

L'on nous entretient en espoir de recouvrer Zirickzee, au plus tard sur la fin de ce mois qu'approche, et Mondragon s'en est faict fort. Mais je crainds la faulte, estant par trop accoustumé de telles vantises, et qu'elle sera revictaillée. Aussi l'on dict qu'ils sont pourveus jusques la Sainct-Jehan. J'entends que ung jour le Président Sasbout demanda à Roda au Conseil d'Estat quel seroit son advis si Zirickzee estoit recouverte et si l'on debvroit continuer la guerre. Il dit que ouy. (Piot, *Corresp. de Granvelle*, t. VI, p. 63.)

MMMCXXXVII.

Davison à lord Burleigh.

(Bruxelles, 16 avril 1576.)

Les Espagnols espèrent la prompte conquête de Zierickzee. — Paiements aux soldats. — Renvoi des troupes allemandes. — Subside accordé par les États. — Incertitude sur le choix du nouveau gouverneur.

My singuler goode Lorde, After so longe delay I am sorie I cannot advertise somewhat of more substaunce and satisfaction touching my negociation, but Your Lordship may easelie ges wheare the lacke resteth.

The countrie and States here in generall were never more enclined to a peace, but some particulers here be that do not much advaunce it, of whome I hope with two or three daies to give Your Lordship more particuler inteligence.

The Prince hath latelie attemptid to succour Ziriekse, but not without great slaughter and los on th'one side and other, repulsed : the circumstaunce wherof I cannot yet certainly advertise Your Lordship. It is thought here that the distres of that towne and the hope the Spanyardes have shortlie to posses the same, being, as it is saide, an impossible thing for the Prince to releve it, doth hold of this side from a peace as yet.

Monsieur d'Hierges, Gouvernor and Generall in Holland, is this day gone thitherward, carieng with him 50,000 florins, and having order for other 50,000 to be sent unto him by the xx[th] of this present, for the pay of the souldiers there and in other partes of his gouvernementes, a proportion that in likelyhod will litle satisfie them, having some three yeres, some two yeres, and the least xxj monethes wages due unto them.

All the High Dutch coronells are now suters there for mony to pay their souldiers, of whome such as lye in the townes hereaboutes and do nothing but spend mony and victuells, shalbe discharged, as I heare, and sent awaye.

The Countes de la Roche, de la Layne, d'Arenberg, de Meghen and others, that have charge on the frontiers, are latelie repaired to their gouvernementes, uppon advertisement of the French Kinge's bestowing of men in garrison in all his frontiere townes, of whome the generall speach of a peace doth make them jealous. Th'Estates of Brabant have latelie consented to give the Kinge 150,000 crownes, for renewing of a placart graunted at the Kinge's joyfull entrie that no stranger, not Brabanter borne, should beare any office in Brabant, etc. Wheareuppon divers are summoned to give

upp their offices by a day, on which begyning the poore people do hope a further restitution of their liberties . . . . of this mony was the proportion disbursed to Monsieur d'Hierges, presentlie furnished.

The Duke of Arschot departith tomorrow to his house at Beamount to kepe his easter there, and divers other of the nobles to Machlin to the Jubile.

There was this laste week taken by the fleet of Donkerk, which are about 36 sayle, 125 Englishmen against Bruarshaven going to serve the Prince, of whome 50 or 60 are allready comytted to the galleys, the rest, prisonners at Andwarp, are lik shortlie to follow them.

The brute who shalbe gouvernour here, ronneth yet betwene Madame de Parma, the young French Quene Dowager, th'Emperour's sonne that is now in Spaine, and Don Jan d'Austria, but nothing yet certein here.

And thus loth to detayne Your Lordship any longer with so superficiall advise, beseching the same to stand my good lordship in covering the lackes of this my first service, I moste humblie take my leave, beseching God to give Your Honour a helthie, prosperous and longe life to the benefit of our countrie.

At Bruxells, the xvi[th] of aprill 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 734.)

MMMCXXXVIII.

Davison à Walsingham.

(16 avril 1576.)

Audience donnée par le Conseil d'État. — Discours de Davison. — Réponse de M. d'Assonleville. — Entretien avec le duc d'Arschot et Champagney. — Déclaration du Conseil d'État qui a envoyé un courrier à Philippe II et attend sa résolution.

Sir, If I have comitted an error in my delay hitherto to write unto Your Honor, I beseche ye same to impute it to ye lacke of sufficient subject, havinge till now receaved no aunswere here and consequentlye not able sooner to advertise any thinge of substaunce touching my negociation; for, ye States occupied with other serious matters, I could have no audience till ye 12[th] of this monethe, coming hither the 7 of ye same, after I had staid a day at Antwarpe to informe myself there of some particularities; and, then beinge brought to ye Court by Mons[r] de Naves and other gentlemen, I found there

the Duke of Arschot, Counte Mansfelde, Counte de Barlamont, Pr. Sasbout, Dassonville, Rhoda, Champagnie, Secr. Berte and one or two others, to whom, after som mutual offices of curtesie, havinge made Her Highnes verie hartie commendations and delivered my letters of credence, I discoursed at some lengthe, and in the best termes I could, the causes and circumstances of Her Majesties sendinge this lest sommer, fyrst of Mr Cobham into Spayne unto ye King her good brother, and afterwards of Mr Corbet and Mr Hastings into thes Low-Countries, th'one to ye Comandador and th'other to ye Prince of Auringe, all in hope and intention to have done that good in procuringe a reconciliation between the Kinge and his subjects now aliened from him, that hathe not hitherto succeeded, in the handlinge whereof as nere as I might, I left out no thinge pertinent to my charge and necessarie to ye better settinge forthe of Her Majestie's honourable meaning and procedinge. And so, descendinge at lengthe to speake of ye earnest travale, which Her Highnes and her Counsell did take with ye deputies frome the Prince and States of Holland, being now latelye in England, to procure ther abstinence frome foren practises and succours untill she might have done some further good office in mediation of a surcease of armes, etc., I told them Her Majestie sould do so litle good in that behalfe, fynding them as it were utterlie hoples of suche a composition as should stand with ther surties, as Her Highnes, conceavinge an appearaunce of some practice still in hand with Fraunce, a thinge the rather to be feared, consideringe ye liklyehood of a present peace ther, and fearinge the daungerous successe that may happen of thes matters to ye hazard of this State and her owne disadvantage (in respect yt ye perill could not but reache unto her selfe) unless thinges were ye better and more providentlye handled, and knowinge withall how muche everie of them should in reason and dewtie be towched with ye present lamentable state of ther countrie, and desirous to se a perfect union and peace estableshed in the same, wherunto Her Majesty could see no meane so apt for the same as a present surcease of armes. Therfore I said Her Highness, of continuall meare good will towardes them and ther State, had nowe last of all sent me in ye place of a more sufficient to perswade and require them in Her Majestie's behalfe, not onlye (laying aside all partialities and loking with a single eye into ye comon necessite) to yeld and graunt an abstinence of armes, but also to do whatsoever els should stand with their dewtie in appeasinge of theis ther inward troubles and settling of a firme and happie quiet amongest them, which I told them was in somme that I had presentlye to open unto them frome Her Majestie and wherunto I praied ther absolute and spedie aunswere; and, so pawsing a while to here what would be said to that I had proponed, Monsr Dassonville, beinge required by ye rest of ye Lordes to speake, said that they, understanding th'effect and end of Her Majesty's present ambassade and perceavinge therbye the honorable affection my Sovereyne beare unto ye Kinge ther master, to theis his coun-

tries and them as subjects and members therof, could not but verie thankfullye accept and interpret of the same. And, bycause ye matter was of good consequence, they thought it good to advise therof and accordinglye to geve me such aunswere as should apperteigne, which was all that for that tyme I could get of them. And, so risinge frome the boord, I was a little interteigned in talke by ye Duke of Arschot, to whom I tooke occasion to say somwhat in particular of the hope Her Majestie conceaved of his redie inclinacion to advaunce and sett forward a matter so agreable to God and glorie the servise of the King and weale of ther countrie: who mad me aunswere that, as he was tied in nature and dewtie to do no lesse, so Her Majestie might be well assured for his owne parte in this occasion leave nothinge undone that might stand with th'one and other, and after some other little speache with him and Monsr Champaigny, whom I lykewise in Her Majestie's name put in mynd of his promisse, tooke my leave. In the efternone, Dassonville came unto me in ye name of the rest of the lords, demandinge of me whether I had any other particularities concerninge this matter to open and deliver them. To whom I aunswered no other then that I had before delivered unto my lords, which was to procure an abstinence of armes, takinge upon me to knowe that Her Majestie, findinge them inclyned to satisfie her in this, would not lett to procede to any other good office she might do, towards th'advauncement of a firme peace amonge them. And so, he fallinge into longe discourse of thes troubles, and last of all into protestation of his desire to see them happelye ended, I prayed him to put his hand to ye furtheringe of this good occasion and meane therof, and besides earnestlye requested him to sett forward what he might a spedie aunswere and resolution, that I might have somwhat certen to signifie unto Her Majestie in that behalfe, bothe which he promised, and so departed. Since, beinge put in daylye hope of satisfaction I could get nothinge till this afternone. And then, understandinge frome my lords that I should have audience, repayred unto ye Court, wher Monsr Dassonvill agayne, beinge requested by ye rest of the lords to declare ther aunswere, said unto me that the lords, havinge considered of myne acerture frome Her Majestie, coud not but fyrst render in the behalfe of the King ther master dew thanks and in ther owne particulers an offerre of ther lawfull service and dewties for the same, acknowledginge this her honorable maner of dealinge to proced of mere good affection to her said good brother the King ther master and the weale of theis his countries with which, as ye crowne of England had longe and many yeres bene linked in speciall amitie, so they hoped by mutuall good offices and correspondence it should still be norisshed and interteigned, with divers other circumstances to yt effect. But, as towchinge Her Majesties motion for a surcease of armes, which they understoode to be the matter I had commission to treat for, it was so that, albeit they had redie dispositions as well in Her Majestie's respect as for ye quiet of their countrie therin to satisfie her, yet was it a thinge that lay not in them to do without

absolut commission from His Majestie, which they utterly denied to have, and therfore could therin make no other present aunswere to Her Highnes then that they had alredie sent an expresse messenger into Spayne to importe the matter unto ye King ther master, whose resolucion they attended and shortly loked for in yt behalfe, which receaved they would comunycate with Her Highnes. In ye meanetyme, they besought Her Majestie not to impute it to any lacke in them that she had not absolute and present satisfaction in this her good motion : which was in substance the aunswere I receaved. Wherunto I tooke occasion to refere that Her Majestie, perswadinge her selfe that ye King ther master, havinge upon so great trust committed the governement into ther hands, had withall geven them authoritie sufficient to treat and conclud in thes cases what they should fynd agreable to his service and ye good of his countries, could not hold herselfe satisfied with this aunsweres, the rather knowinge how muche the King himselfe was affected to peace and quiet ; and , albeit it were so that in expresse termes they had no suche authoritie and commission, yet could not Her Majestie be of opinion but that, all circumstances considered, they might with ther dewties do it, considering the present necessite, yet Her Majestie saw not how they could well justifie the contrarie to ye Kinge ther master in case, throughe this refusall of this surseaunce, the daunger wherof they have bene frendlye forewarned, should unhappelye succede.

And at lengthe, when I sawe that theis and divers other reasons I alleged to this effect to induce them the rather to geve Her Majestie some better satisfaction, could therin tittle profitte, I concluded that Her Hyghness found it a matter of that perill to herselfe and State as, howsoever they estemed of it, she bothe was in pollice and dewtie to looke into it, and should in fine, as she feared, be urged of mere necessitie to do that in pretention therof, which otherwise she would not. And so, after they had made some formall protestation of ther sincere meaninges, and good willes as well to furder a home quiet as to interteyne the owtwarde amitie with Her Majestie and her countrie, with sondrie like circumstaunces, I thought it good to desire for my better satisfaction of Her Majestie to have this ther aunswere in writinge, which they promisinge me I should have to morrowe, we brake upp and so ended.

And this is the somme of that I have done hitherto sence my comminge, which I humbly beseche Your Honor to impart unto Her Majestie, whose gracious pardon I most humblie crave in case I have not sufficientlye discharged my dewtie to Her Highnesse contentation, a fawlt rather to be imputed to ye wannt of skill then of loyall and dewtifull divotion to satisfie Her most excellent Majestie, whom I beseche Allmightie God to blesse on earth with long life and prosperous government over us, and in the life to come with eternal happeness.

(*British Museum*, *Harley*, 285, fol. 40.)

MMMCXXXIX.

Avis des Pays-Bas.

(Middelbourg, 17 avril 1576)

Sédition parmi les Anglais de la compagnie du capitaine Cromwell. — Méfiance qui se manifeste en Zélande à l'égard des Anglais. — Siége de Zierickzee.

Right honnorable, Sence the writinge unto you of my last letters, there happened a sedition in Hollande emongst our Englishmen lately comme over into the Prince's service. Cappitaines Cromwelle's enseigne was sent by the Prince's commandement from Delft towardes Leyden with ther monnethes paye, and, as they had not sojourned longe ther, letters camme from the Prince that Cromwell should, with his bande, marche further towardes Worden, at which divers of his bande first stommake and begonne to demande another monnethes paye, which was not dewe. At the last, when ther cappitaine travaylled to make them goo towardes Worden, as the Prince had commanded, three of them, to witt George Hill, Thomas Philippe and Commines flattely denyed to goo, yea, refused to be under his bande, and dealt with the rest of the company in suche sort that Cromwell was leaft with his only lieutenand and four corporalles. Then they beganne to take the part of the towne, which is towardes Harlem, and to strenghten them selfe ther, vauntinge openly that they never swarne to serve the Prince, and that they were for the Kinge and the Quene. In this cace, Cromwell departed towardes the Prince, and opened the cace unto him, who forthwith sent xxxx horsemen thither, with ij enseignes, to provide for suche daunger as might ensewe. It was thought that they had some understanding with them of Harlem, for that they had invaded the gate of the towne next unto Harlem, and, because they had uttered suche desperat speeche, at the lenght perceavinge they could not prevayle, they rendred them selves, and the three above mentioned were beheadded, six more are in prison, of which somme shalbe passe the same way. Thes newes, conferred with other advertisementes receaved here, make the Gouvernour to thincke that no good is to be looked for out of England; for they have bene advertised a littell before by a Spanyard, the spye for Walchren, that the Quene's Majestie hath prompted the Kinge of Spayne to reduce Holland unto his obedience, by sending certayn of her subjectes to serve there. Wherfor the Gouvernour toald me this daye that he would take hede of Englishmen, and that, allthough the Prince commanded them hundred tymes to suffre Englishmen to entre the iland, he would never permitt them to arryve here. « Now

» surely, said I, you are to blame to judge after this sourt, as you doo, of Her Majestie,
» which allwayes hath ayded the afflicted, as in Fraunce, and Scotland well appeared;
» and, as for that which was donne in Hollande, he perceaved well that it came not
» from the cappitayn and officers, but of some mutinous souldiers, which had ther
» reward. I wysshed God that they might be able to releave. »

Right honnorable, the daye after the writinge of my former letter, the Prince's floate approched nighe the entry of the haven of Ziricksea, meaning to breake and dissolve a pallavizade ther made, which hindred there entryng that waye, where they founde the ennemye, and fought very furiously six houres longe. The Admirall Boysott tooke two principall galleys ther called the Admirall and Vice-admirall, wherin they founde 8 pieces of bruns, and sett on fire a fleeboate of the ennemyes. In the galley called the Admirall they affirme that Adrian Coppejans was commander, who was cast over boorde with all the reast in gallyes. The Admirall confirmed thes newes with his owne letters, and re . . . . . the 14 of this monnethe, who addeth that they loast and had wounded of theirs as good as 80 souldiers. No victales is as yet entred into the towne, but they doubt not of victalinge it. The entreprise of Amsteradam is frustraded and camme to no effect. Afterwarde the souldiers made a roade to West-Friselande, and, havinge spoyled many villages, retourned, no other thing beinge done. This daye camme a commandement from the Admirall to all fleeboates to hasten with all expedition to rendre them selves at Browershaven.

From Middelborogh, 17 aprilis 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 738.)

MMMCXL.

Instruction pour Robert Beale.

(24 avril 1576.)

Plaintes diverses relatives aux actes de piraterie commis par les marins de Flessingue.

A note of suche thinges for whiche I most speake unto the Prince of Aurenge.

First to declare unto His Excellency what report I made unto My Lordes of the Councell and unto Her Majestie, touchinge the effect of my message that Her Majestie and Their Honours were in a manner contented, if no further complayntes had come.

Item to declare the occasion wherfore I was sent unto Flusshinge and how and after what manner I was cast on lande at Oestende, and of my long aboade.

Then to deliver unto His Excellency the . . . . . and newes letters, and the Count of Lecester and Mr John Cobham his letter.

Item to talke then of particular matters, as of the Martins and the shippe *Christ*, etc., and to declare how necessarie it wilbe for His Excellency to provyde for order to be taken for the merchantes traffickinge, because that the enormities are greater then they were and dayle wilbe more grevouse.

Item to demonstrate unto His Excellency what violence is shewed unto the Merchantes Adventurers and how ther shippes be stayed, which both should goo for Andwarpe and for Englande. Especially to declare unto him that even Mr Harbert could not have leave to departe. Here you may withall make relation what delayes have bene offred unto him, that he hath as yet no aunswere unto the shippe of *Buttellholders*, for which Her Majestie hath written, and that no regarde is yet had of the complayntes for Simons of Plimmouthe, for which four shippe be stayed, and are to be restoared, when justice is donne for the complaint of Simons. To tell the Prince that the Estates of Zelande do yet owe 4000 liv. unto the Merchantes Adventurers, which is a pleadge sufficient, and that they nede not for the staye of ther shippes in England make suche a staye of the Adventurers' shippes.

Item to desire the Prince to alter Martin Frolicke's passeport.

Item to commende unto His Excellency my brother Philippe his case.

In talkinge with His Excellency towchinge the Merchantes Adventurers, declare unto the Prince that, when all shippes were licensed to depart, yet the Merchantes Adventures shippes were commanded to be stayed.

Item to declare unto the Prince the detayninge of Herroyes at Gertrudens, beinge sent for the company of the Merchantes Adventurers.

Item to declare unto the Prince the mannor of proceding of the commissioner Textor in Zelande, and how that matter desplayseth My Lordes of the Councell, to adjoyne the wronge donne unto Mr Costardine.

To declare what insolency Monsieur Hauttayn useth towardes the nation.

Item to put the Prince in mynde of that which I proposed unto him the last yeare, for the stayinge of complayntes, and, suffering the Merchantes Adventurers and Staplers to trafficque into Brabant and Flanders, all other shall cease to trade thither.

(*Record office, Cal.*, n° 747.)

MMMCXLI.

Davison à lord Burleigh.

(Bruxelles, 21 avril 1576.)

Le Conseil d'État, à peu d'exceptions près, est favorable à la paix. — Le manque d'argent développe le désordre parmi les soldats. — Suite de la guerre en Zélande. — Nouvelles diverses.

My especiall good Lord, I wrote unto Your Lordship this other day uppon th'aunswer I received here. Since the Lordes have sent me a confirmation therof in writing, which I do presently addres unto Your Honnours.

I cannot learne but that the States do generally bend to a peace, though perhapps Barlamont, d'Assonvile, Rhoda and one or two more, that finde it profitable fishing in troubled waters, will for their particulers not much hasten the same. At the retourne of Monsieur d'Havrech, who is every day attended and looked for with good tydinges in that behaulf, the matter will better shew it self. In the meane while I observe a generall disposition in the Common States to stretch themselves in no further contribution of mony, unles they may have peace and the straungers removed hence.

The generall want of mony amongst the Kinge's people will breede some dainger, without the more tymely provision. His garrisons at Valenciennes, Bosleduc, Deventer and Oldwater are already mutyned for ther pay, and they of Mastricht uppon litle better pointes, who threaten the townesmen dayly of the like, unles they take some order that they may be aunswered, a matter that in this tyme and generall lack of mony doth much trouble the States here, who have of late held hard consultation about the meanes to help their matters; but what is concluded or how the present lack shalbe supplied, I cannot yet heare. I heare from Zirickze that in the late conflict the King had two galleys takin, and one shipp sonck, and th'Admirall of the fleet of Donkerk burnt by the Prince, who, on th'other side, had two or three flatt boates sonck.

The fight was on fryday night, the 15[th] of this moneth, since which tyme they have gevin one only attempt more, but to litle purpose. It is thought at the next spring the Prince will do his uttermost for the succour therof.

The Kinge's forces their are about 4000 Spanyardes, Wallons and Allmaynes. The ile notablie fortified with bulwarkes, trenches and dytches, having, within every flight shott, skowte watches. The head well fortified and kept with six enseignes of Wallons. The passage stronglie chayned and pyled, and within the chaynes ten of the greatest

shipps the King hath, with three galleys, having besides made a bullwark, wheron lieth six great cannons, so as it is thought impossible to pass that way and in a manner impossible to succour theim any way els.

Sancio d'Avila, who very hardlie escaped there with his life, being driven to save him self by wading upp to the neck in water, is come sick to Andwarp to mak the funeralls of his wife, who died in the meane tyme.

I was latelie written unto by My Lord of Westmerland, the copie of whose letter I herin send Your Lordship, but refused to have to deale with him in any sort or other. I am infourmed of credit that he is secretly come to this towne, and is a dayly companyon to the Hammiltons that slue the Regent Morray.

Th'English men takin at Brewars-Haven and comitted to the galleys, of whom I advertised in my last, have made supplication to me to labour for them. But, unles Her Majestie or Your Honors do give some order for yt, there is no hope of their delivery.

Here arryed a post out of Spayne this week, but I can heare of no speciall matter he brought, more then a confirmation of the former letters touching the gouvernement.

The Spanyardes that have devotion to retourne home into Spayn, have pasport and good leave offered theim. But I heire of none that makes any great haste awaye.

Here was a brute that the Prince's shipps, to the nomber of 100 sayle, after the fight against Zirickse, should be gotten to the sea, of whose intent there were divers conjectures made, but I cannot yet heare that it is of any certeinty.

Here is newes out of Bohemia that the Turk maketh great preparation to come this sommer into Hungary.

It is likewise advertised hither out of Italy that the Genuoys be accorded.

And so, hasting to conclude theis my rude letters and presuming of Your Lordship's favourable judgement both of theim and me, I moste humbly take my leave, beseching God to give Your Lordship longe, honorable and happie life [1].

At Bruxells, the xxj[th] of aprill 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 748.)

[1] Roda écrivait, le 13 avril 1576, à Philippe II que la reine d'Angleterre avait envoyé à Bruxelles un gentilhomme de sa maison nommé Davison. Il avait fait sa proposition à voix fort basse au Conseil, mais on avait compris qu'il venait demander que les hostilités fussent suspendues et qu'on reprit les négociations de Breda. M. d'Assonleville avait été chargé de négocier avec lui. Certes, il était difficile de traiter de nouveau avec les rebelles sans compromettre l'autorité du roi; mais le vœu général du pays appelait le rétablissement de la paix. (Gachard, *Corresp. de Philippe II*, t. IV, p. 65.)

MMMCXLII.

Davison à Walsingham.

(Bruxelles, 21 avril 1576.)

Même objet.

Sir, The ix of this present I wrote unto Your Honor what I could then of any moment. Since I receyved by Secretarie Bertie th'answer of the Lordes in writing to that I did negociat with them, which I have thought good to send Your Honour, together with advise of as much as is presentlie offered me.

Till the retourne of Monsieur d'Havrech, who is every day looked for, or some other expres messenger out of Spayne, here is nothing like to be done for a peace. In the meane while the whole country and States are put in hope to receave by him some good resolution from the King in that behaulf, and seeme generally bent to depart with no more mony till they see some effect therof.

Heere is constant newes that the garrisons in Valenciennes, Bosleduc, Deventer and Oldwater are mutined for their pay, a matter that, in this tickle tyme and generall lack of mony, doth half amaze the States here, who doubt some shrewde sequell therof, especially at Bosleduc, with whome some feare the Prince's folk, at Bemel hard by them, have some intelligence.

It is thought the garrison of Mastricht standeth uppon litle better pointes, who threaten the townesmen dayly of a mutyny unles they take some order for mony to discharge them.

The Councell here have of late bene in hard consultation about meanes to get mony, but what is concluded or how the present lack shalbe supplied, I do not yet heare.

In the late confict at Zirickse, it is said the King had ij gallegs takin, one shipp sonck, and t'Admirall of the Dunkerk fleet burnt by the Prince, who, on th'other side, had ij or iij flatt boates sonck.

The fight was on fryday, the 13[th] of this instant, in the night, since which tyme they have geven one only attempt more, but to like purpose. It is thought at the next spring the Prince will do his uttermost for the succour therof.

The Kinge's nomber theire are about 4,000 of Spanyardes, Wallones and Allmaynes. The yle fortified with bullwarckes, trenches and ditches, having, within every flight shot, scowte watches. The head is very strongly fortified, and kept with 6 enseignes of Wallons. The passage strongly chayned and pyled, and within the chaynes 10 of the

greatest shippes the Kinge hath and three galleys, besides a bullwark they have made, wheron lieth 6 greate cannons, so as it is thought impossible to pas that waye and in a manner impossible to succour theim any way els.

Sancio d'Avila, who very hardly escapid them with his life, being driven to save him self by wading upp to the neck, is come sick to Andwarp to make the funeralls of his wife, who died in the mean tyme.

My Lord of Westmerland wrote unto me this other day, the copie of whose letter I send unto Your Honour; but, as I had no comission, so would I not in one sort or other have to deale with him. I do heare he is secretlie come to this towne, wheare he yet abydeth.

Th'English men, latelie takin at Browershaven and comytted to the galleys, have addressid supplication to me to labour for their delivery, which, as farre as I see, will very hardly be obteynid : howbeit, if Your Honour do give me commission, I will do th'uttermost I can.

Here arryved a post out of Spayne this week, but I can heare of no speciall matter he brought, more then a confirmation of the former letters touchinge the gouvernement. The Spanyardes that have devotion to go home into Spayne, have pasport offered them. Wheruppon some begynn to hope well; but others jealous of the handling of thinges here do think both that other are baytes for mony, which without countenance of peace, etc., will hardly be drawen from the comons.

Here is newes out of Bohemia that the Turk maketh greate preparation to come this sommer into Hungary.

It is said here the peace in Fraunce is utterly brokin of, but yet some jealouse retayned of them.

It hath bene geven out that 100 sayle of the Prince's shippes should be gone to sea, and conjectures made of the cause and intent, but I cannot heare any sufficient confirmation therof yet.

I send Your Honour herewith a distribution of the garrisons in Holland and Utreight, which I have recouvered from one that should knowe somewhat, but I will give no sentence therof.

And so, having nothing els worthe advertisement, presuming still of Your Honour's favourable excuse and construction of the lackes in my rawe service here, I moste humbly take my leave, beseching Allmightie God to bless the same with much encrease of honour, health and all other his good giftes.

At Bruxells, the xxj[th] of aprill 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 751.)

MMMCXLIII.

John Grey à lord Burleigh.

(Anvers, 22 avril 1576.)

Considérations qui devraient engager la reine à accepter les propositions qui lui sont faites par les États de Hollande et de Zélande.

Right honorable, I wishe you prosperitie withe longe lif. The earneste zeale I have of my natyve countrey constraynethe me to wryte you, which, accordinge to my simple meanynge, I praie Your Honour accept. Your Honour hath diligently to looke about now in this whaverynge tyme for safgarde of our Queene's Majestie's countres. Your Honour knowethe many thinges, and do see how greedy prynces ar of England, and what practises and what leages have byn made by forreyne princes to subdne our countrey, and as by the providence of God it ys hetherto defendyd, and by meanes contrary to man's expectation. Sethen nowe that God hath don so moche for us hetherto, let us not abuse the proffe and goodnes of Almighty God, but take it, when he sendeth it, and, while we may have it, seeke meanes to be hable to wythstand your enymye, when he commethe; for, to buyld upon Papists' promise, Your Honour ys not unacquayntyd wythall, they will set all faith, all promyse apart to take advantage of suche as professe Christe; and therefore, to worke surely, I would not refuse myne enymye's shild when it ys offred, for havinge myne enymye's weapons, reason geaveth he could not do me moche hurte. Notwithestandinge I could geve him them againe upon goode reason at all tymes. My Lorde, ye may see wherof I wuld speake. Holland and Zealande, as I learne, hathe byn offryd to our Queene's Majestye. I wishe she wuld take it and keepe it for the defence of her owne countries; for, havinge that, she ys hable to beate all prynces owt of her seas at her pleasure. The beste havons in Ewrope she shuld possesse for shippinge, marynars and fishinge, passe all the world. Greate profyt otherwise wuld com unto the crowne of England, and yet shuld the Kinge of Spayne put it up also, and all the countrey here besydes, for they ar not hable to make warres against England, no not so moche to put theyre noises at seas. I have hard many wise men mervaile that the Counsaile of England dothe not perswade the Queene to deale as ys saide afore; for all men ar here resolved and say that, England, Holland and Seeland unytyd in one, no prynce in the world can hurte Ingeland. Now, My Lorde, perhaps it would be demandyd whether the countreys wuld or might be kept wythout rebellion : I answeare yea, with small garrison. Againe you

wuld thinke that Walkerne, an island of Zealand wherin standethe Myddlebowghe, Camfire and Flusshinge, Armuen and Ramekyns, wuld not be destroyd wythe cuttinge thoroughe the dykes, in lettinge in water. I answeare no; for what walter rennethe in at the highe water, rennethe owt agayne at a lo water, wythout rentinge or washinge awaye the earthe fourther then by labour ys taken awaye, which ys the great strenthe of the ilande; for you may let in walter to annoye th'enymye in the countrey and stop it up agayne every tyde, whych everye man knoweth not, but I have seene it.

My Lorde, there lyethe a thowsande tymes more daunger in makinge this peace here betwyne the Prynce of Orange and the Spanyardes then in meantayning the warres. The Inquisition of Spaine hathe a longe taile, and, where you weare wont to deale with th'Estates of the countrey here, you shalbe sure now to deale with the taile of the Inquisition; for your trusty States ar to be soght wythe torches and not to be founde, and suche as theyre be, ar sought owt and appoyntyd to serve tournes. Ys it true, My Lorde, that I wryte you, do you know it? Well; then take head, and take tyme while God sendethe. All thos thinges put aparte, you, professinge the gospel, ought to seeke to destroy idolatry, and fourther the gospell, and with such fryndeship ought to be kept, and not wythe Turkes and idolatours, which ar blude suckers and never satisfied. I put the case: the peace ys made here. I do thincke it will not longe contynue, for the papistrey will not permyt it, and no labour shalbe sparyd in bryngynge thinges to theyre desyre.

More, the Spanyardes, now understandinge the great welthe of the countrey here, the nature of the people, how ready they finde them to cutte one th'other's throte, and th'unspeakeable strengethe of the countrey, will seeke but warres, and minde to suppresse the countrey, and afterwardes will levie suche great soms of money here that with theire mony wuld weary all the world, which God forbyd.

Here gothe a talke that the Queene's Majesti hathe utterly refused the government of Holland and Zealand, and that the Prynce of Orange will give it over now unto the Frenche men. It were heavy newes for England, I truste the matter be otherwyse; for, if the Frenche men cam into it, theye will trowble all England and Spayne to geat them owt agayne.

I know not what necessity the Prynce ys dryven at, but nead dothe many thinges. And, as for my poorer simple judgement in the sequall of thys matter, and without fryndeship of Englande and unfaynyd conferrenge with the noble Prynce of Orange, I thinke all will be nought, and great misery will fall owt to our countrey. Wherefore, My Lorde, as ye are a true peere of our realme, so weighe the matter and do your beste, and do it while ye have tyme, and say not: « If we had don that, we had don well » and ben in greate safgard and fourdell againste our enymye. » My Lorde, I wryte you because I am resolvyd in Your Honour, bothe for religion and otherwise.

There ys a great difference betwyne the callinge of a Parlament in England and the States of the contrey here; for the Generall States here ar never callyd togeather. If they might be indifferently callyd togeather, matters might be used accordingly, but by ordrynge of the Courte hit ys otherwyse.

The Kinge of Spayne hathe geven agayne or restoryd the countrey to her privileages. I am afraide it will fall owt to small benefyt of the countrey, but ys grauntyd to serve the Spanyardes tournes that the countrey shall graunt money to cute theire owne throtes in mayntaynynge warres in the countrey. Here ar certayne Englishmen put in a greate galley in cheynes of yron, and have theire heades and bardes shaven, and wilbe starved if they so longe remayne. They have cold cheare and stryps ynougbe: it gryvethe all men's hartes to see it. The ships tooke them commynge towardes Newhaven.

All that I wryte, I do it for the best, and I beseeche Your Honour take it. And so I ende, commyttynge Your Honour to the tuytion of Almighty God, who graunt you longe life and geve you grace to do those thinges that please him.

The 22 aprill 1576, in Andwarpe.

(*Record office, Cal.*, n° 753.)

MMMCXLIV.

Walsingham à Davison.

(23 AVRIL 1576.)

Il fait connaitre à Davison qu'il doit retourner en Angleterre. — Sa mission est terminée puisque l'intention du roi est de continuer la guerre. — Il regrette que la noblesse des Pays-Bas n'ait pas saisi cette occasion d'assurer la liberté du pays.

Having imparted unto Her Majestie the contentes of your letter towching your charge, whoe dothe verry well allowe of your manner of proceading, she wylled me to sygnefye unto you that her plesure is that you staye no longer ther, but that you retourne with sooche convenient speed as you may. She fyndethe by the awnswar geven unto you by the Governors there, as also by the King's letters written unto them, wherof you sent the coppye, that yt is determyned to prosecute the matter with the swoorde, and that they stande assured that Fraunce wyll not enter into this actyon with the Prince, so that in reason, having no forreyn assystaunce, he can not long bowld owt nowe, seing by sundrye evydent conjectures that your staye ther (they being

resolved as they are) can not be greatly profytable, but rather may breed in the sayd Governors there that your commyng thither was to some other ende then is pretended. I can not myslyke of Her Majestie's revocatyon of you. I fynde by your letters that there is neyther courage, nor judgement in the nobylyte ther, in that they overslip so apt a tyme to purchase ther owne lybertye, whoe, contrarye to all reason, do prosecute the warrs ageynst the Prince with more extremyte than the Commandador dyd, wherby yt is most evydent that that contrye is in his declynatyon and wyll shortly faule under the spanyshe yoke to ther utter undoing and owre great perryll. Having an eye eyther to the spanyshe mallyce or the corruptyon of owre own Estate, owre frynds wyll no longer suffre us to nestell in this owre long contynued servyce, and so I commyt you to God.

At the Coorte, the xxiij[d] of aprill.

(*Record office, Cal.*, n° 754.)

MMMCXLV.

Daniel Rogers au prince d'Orange.

(La Briele, 24 avril 1576.)

Exposé de toutes les plaintes auxquelles ont donné lieu les excès commis par les marins de Flessingue. — Il serait d'une bonne politique de ne pas irriter les Anglais, dont on réclame sans cesse l'appui.

Cum sub finem superioris anni ab Illustrissima Excellentia Vestra ad ordines Zelandiæ redirem ad ea negotia conficienda, quæ paulo ante ob cædem clarissimi herois piæ memoriæ Domini Caroli Boisotti inchoata istic reliqueram, cum ex animi sententia lites de navi Christi nomine appellata, aliaque transigere nequirem, nihil prius censui quam ut ad Serenissimam Reginam, ejusque Majestatis honoratissimos Consiliarios reverterer, coramque explicarem quo animo Excellentia Vestra Reginæ postulata prosecuta fuisset, quidque Vlissingenses ad singula ipsis proposita capita respondissent. Quo tempore, cum mercatores a Vlissingensibus fortunis suis spoliati, justitiam ex voto sibi non administratam fuisse intelligerent, litteris repræsaliorum a Regina, maximo studio, multis precibus requisitis, damna ipsis illata ulcisci et fortunas suas vi resarcire cogitarunt. Quorum postulatis Serenissima Majestas Sua non perinde acquievit quin, habita ratione temporis et necessitatis qua Vlissingenses premi asseverebam, cum consideraret quid Excellentia Vestra reciperet, quid etiam Vlissingenses

pollicerentur (pollicebantur enim se brevi et stato tempore recompensaturos quæ in Christi navi amissa fuissent), mitius cum afflictis agendum esse pro clementia sua existimavit. Commorabantur tum in Anglia præstantissimi viri D. Philippus Marnixius, Paulus Buissius ac Franciscus Maelsonius ad Serenissimam Reginam ab Excellentia Vestra legati, qui, cum ad munienda Reipublicæ negotia ac de rebus gravissimis cum Majestate Sua ac honoratissimis Consiliariis consultarent, experti, credo, sunt quam publica illa privatis istis sed quotidianis querelis in Vlissingensium insolentiam motis sæpe retardabantur. Tum enim accidit, quum veteres querelæ nondum sopitæ essent, indies novarum uberior seges oriretur, magna profecto cum Reginæ, tum Consiliariorum admiratione. Dum enim legati Illustrissimæ Excellentiæ Vestræ Rempublicam Christianam fulcire ac Serenissimæ Reginæ patrocinio munire contendunt merito cum Consiliariis suis, Regina demirabatur non desistere eo rerum statu Vlissingenses a subditis Majestatis Suæ injuriose infestandis, ac ne quidem regni portus immunes ab eorum rapaci violentia relinqui. Ad veteres igitur querelas plene dirimendas et ad novas restinguendas, de sententia Serenissimæ Reginæ in Zelandiam denuo ablegatus fui, quemadmodum ex litteris ab illustri Barone D. Burghlæo, primario regni Thesaurario, Domino Thoma Smitho, Domino Francisco Walsingamo, Serenissimæ Reginæ Consiliariis, ad D. Ludovicum Boisottum, Excellentiæ Vestræ Amirallum, scriptis liquet. Sperabam autem, commorantibus Excellentiæ Vestræ legatis in Anglia, illisque crebro Vlissingenses ut moderate cum Serenissimæ Reginæ subditis agerent admonentibus, omnia leniori negotio posse confici, nec opus fore Excellentiæ Vestræ aures similibus querelis rursum obtundere. Cæterum iter meum variis casibus obnoxium fuit, nec ad portum ad quem contenderam, pro animi arbitrio pervenire poteram. Sævientibus enim ventis et pelagi procellis tantum non a fluctibus absorbtus fui, proque Vlissingensibus quos adibam in Morinorum littus Oestandam abreptus, difficulter tandem quo cursus fuit perveni. Cum vero portum contigissem quo cursum direxeram, absentem intelligi Amirallum, nec querelarum numerum diminutum sed novis cumulis immane quantum auctum reperi. Intellexi etiam exacerbatum Serenissimæ Reginæ animum, ob interceptam Freto Britannico Legati Portugallensis in Anglia residentis sponsam, ad quam tuto in Angliam perducendam nobilem virum Joannem Cobbamum Majestas Sua Caletum ablegarat. Quare pro re nata consultissimum duxi, relicta Zelandia, Hollandiam petere ut, quo loco Excellentia Vostra consisteret, Amiralliusque moram traheret, remedium ingruentibus malis invenirem. Obtestor igitur Excellentiam Vestram etiam atque etiam secum ponderet quam æqua sint Serenissimæ Reginæ postulata, quæ per me Vestræ Excellentiæ ante proposuit, nuncque repetit. Judicet an Majestatis Suæ sit pati ut subditi sui ad hunc modum Vlissingensium libidini effrenatæ subjiciantur. Expendat an non causæ quam Excellentia Vestra propugnat, hac [ratione] ignominia inuratur. Denique iterum atque iterum examinet

an ex Reipublicæ commodo sit ut licentia hæc Vlissingensibus concedatur. Equidem qui Vestræ Excellentiæ ex animo bene volunt, ii, si quid recte augurantur, ad causæ vestræ perniciem ipsis hæc permitti censent. Eo enim crevit Vlissingensium in mercatoribus divexandis extrema cupiditas ut ad eos spoliandos promptissimi, ad hostes vero in ipsos proficiscentes repellendos remissiores inveniantur, quique ante gubernatorum et præfectorum vicibus regebantur, nunc gubernatoribus ipsis sæpe dominentur. Ac tollerabilius quidem hoc hominum genus esset si, cum mare infestant, hostibus solis vim inferrent. Nunc, præterquam quod sine discrimine omnes dispoliant, in portus etiam regni Anglici violenter irruunt, nec exterorum tantum, sed Serenissimæ Reginæ subditorum naves invadunt, ac Vlissingam tamquam hostilia spolia abripiunt. Huc accedit quod, cum Anglis antea in Flandria trajecturis molesti solum essent, nunc nusquam illis, Vlissingensium obstante violentia, mercaturam facere licet. Quocunque navigant, in Walchriam inviti rapiuntur. Judicet Excellentia Vestra pro ingenii sui æquitate num Serenissima Regina, cujus proprium imperium est in Britannicum Mare, hæc ferre debeatur. Præterquam enim quod Britannicum Mare a Britannia Insula denominetur, insularumque singulare jus sit in vicina æquora, hoc mare a circumjacentium provinciarum regibus et principibus Britanniæ olim adjudicatum fuit, cujus authoritas tanta semper fuit ut nulli armato liceret fretum illud oberrare citra regis Anglici indulgentiam. Quo jure igitur Vlissingenses hoc mare tantopere infestent, merito Regina rogat, excandescitque tam multiplicibus suorum subditorum damnis exagitata ita ut nondum constituerit an auxilia vobis præstare vel injurias illatas ulcisci debeat. Æquum certe est illorum jura non violare, a quibus auxilia petuntur, modesteque se gerant oportet, qui alios in sui favorem rebus afflictis et accisis student allicere. Quod si de auxilio a Serenissima Regina impetrando Excellentia Vestra desperet, subditos ejus inique tractando, ne hostem faciat studiose caveat. Queat potius rationes, quibus amicitia non constet tantum, sed confirmetur et augeatur. Ac, quandoquidem Excellentia Vestra, litteris per me Serenissimæ Reginæ ultimo novembri missis, recepit se cauturum ne similes enormitates in subditos Majestatis Suæ deinceps exercerentur, tempus postulat ut promissa jam præstentur. Ut igitur cognoscat Excellentia Vestra quæ Serenissimæ Majestati Suæ inprimis displiceant, ex plurimis pauca hic annotabo, quæ, si rite secum Excellentia Vestra ponderet ac corrigat, quemadmodum in eo Serenissima Regina satisfactum sibi existimabit, sic privatim et Hollandiæ et Zelandiæ recte consuluerit.

Quemadmodum igitur Serenissima Regina Dominam Lucretiam filiam Caroli Affeitati, sponsam Legati Portugallensis, commorantis in Anglia, captam prope Dovoriam, abductamque Vlissingam, reddi sibi cum omni comitatu postulavit, non est quod hic repetam. Illa vero cum quibusdam suis in Angliam jam pervenit, sed destituta quatuor ex comitibus suis, quos vicissim restitui incolumes, citra redemptionem ullam, Majestas Sua requirit. Hos, nulla habita ratione litterarum quas bis ad Excellentiam Vestram

Serenissima Regina hoc nomine perscripsit, Zelandi in vinculo detruserunt, inhumaniterque tractarunt. Equidem juste hos Sua Majestas reposcit, quandoquidem Dominæ Lucretiæ partim famuli erant, partim comites ad quam cum comitatu suo tuto in Angliam perducendam ex nobilibus domesticis D. Joannem Cobbamum Caletum Regina ablegavit, suoque patrocinio comitatum integrum dignata fuit.

At illud imprimis Serenissimam Reginam movet quod, cum Excellentiæ Vestræ classiarii in portus regni Anglici ingrediuntur, ingratissimos hospites se præbeant. In naves enim Anglorum insolentissime involant, bona auferunt ac Vlissingam abripiunt. Petit igitur Serenissima Regina ut ad Amirallitatis Zelandicæ curiam Excellentia Vestra ea de re accurate scribat, isti Vlissingensium insolentiæ fræna injiciat, ne Majestas Sua alia ratione providere cogatur.

Deinde, cum iidem Excellentiæ Vestræ classiarii Anglorum naves in Galliam, Hispaniam, Portugalliam et Italiam proficiscentes, indeque redeuntes cum mercibus invadant, in eoque se Excellentiæ Vestræ edictum exequi testentur, quo diserte ipsis mandatur ut ad hostes Excellentiæ Vestræ proficiscentes et ab iis redeuntes involent ac in Zelandiam vel in Hollandiam rapiant, cum Serenissima Regina nunquam feret ut inconsueta in ea regna mercaturam faciendi potestas suis restringatur, petit ut Vestra Excellentia, litteris ad Amirallitatem Zelandicam missis, Anglos saltem excipiat, serioque suis interdicat ne commeantibus et remeantibus in dicta regna Anglis molestias exhibeant.

Tum, quod ad Flandriam attinet, cum Serenissima Regina contenta sit, durantibus intestinis hisce bellis, ut exceptis stapulariis reliqui sui subditi mercibus in Flandriam transfretandis abstineant, consideret Vestra Excellentia num ex re sua sit, hoc concesso, tam uberem segetem querelarum, quæ indies ex Anglorum in Flandriam intercepta navigatione ad Majestatem Suam deferuntur, quibusque tantopere exagitatur, rescindere. Primum enim Stapularii bis per annum in Flandriam, invitis Excellentiæ Vestræ classiariis, adjuti militaribus Reginæ navibus trajiciunt. Quod si igitur liberum hoc illis iter permittatur, reliquisque subditis Majestas Sua interdicat, ne in Flandriam merces transportentur, si quid adversi illis accidat, cum contra voluntatem Reginæ facient, querelas ad Majestatem Suam de eo non deferent, quibus sublatis necesse est favorabiliorem Majestatem Suam Excellentia Vestra experiatur.

Aventurarii autem, superiori anno initis cum Vestra Excellentia conditionibus ut libero Scaldi fruerentur, maximo eorumdem damno... septem hebdomadas Vlissingæ contra pacta sistuntur. Quod sane honoratissimis Reginæ Consiliariis vehementer displicet, ac merito, cum videant ipsa etiam pacta Anglis violari, quibus eo etiam major injuria facta est quod, cum ante tres septimanas reliquorum navibus discedendi facultas facta fuit, solis Adventurariis ne recederent, imperatum fuit. Sunt illic octo vel novem eorum naves, quæ reditum in patriam moliuntur; sunt quinque vel sex quibus

Antwerpiam cursus est. Quod si Vlissingenses (quod quosdam ex iis innuere comperi), ob quatuor suas naves in littoribus Anglicis arrestatas, Aventurariorum onerarias sistere cogitent, næ illi vident quid agant. Præterea sciunt se ad quatuor millia librarum Flandricarum obserratos Aventurariis teneri, quæ summa quatuor eorum navibus in Angliam arrestatis longe major est. Causam vero quatuor eorum Vlissingensium arrestatorum Excellentiæ Vestræ D. Joannes Herbertus a Serenissima Regina nuper ad Excellentiam Vestram ablegatus aperuit. Cum enim Vlissingenses ex portu Anglico insolentissime Guilielmo Simonio Plimmuthensi navem eripuissent, petiit ille, supplicatione honoratissimis Consiliariis exhibita, liceret sibi quatuor illas Vlissingensium, quæ ad ostium Fale tum temporis commorabantur sistere donec illi sua restitueretur. Eo autem Vlissingensium excrevit insolentia ut licere sibi Anglis omnia hostilia inferre, Anglos vero præter fas et æquum, si injuriis affecti ipsorum naves arrestent, agere existiment. Hoc loco honoratissimi Consiliarii a Vestra Excellentia petunt ut, secundum pacta cum Vestra Excellentia inita, Scaldis liber Aventurariis maneat, ne Vlissingæ diutius cum ruina plurimorum detineantur. Is est enim mercatorum status ut, si præter opinionem merces a portu ad quem destinatæ fuerant, tanto tempore detentæ alibi fuerint, sæpe fore ut cum fidei et fortunarum jactura cedere cogantur.

Quod ad navem vero Christi spectat superiori anno Vlissingensium injuria a littore Anglico abreptam, eorumdemque injuria submersam, tempus jam postulat ut damna amissione ejus navis illata proprietariis resarciantur, qua de re ut Excellentia Vestra ad Amiralitatis Zelandiæ curiam prescribat, cum D. Ludovicum Boisottum hic, ut sperabam, præsentem non reperiam, eam obtestor.

Porro Martiniorum trium fratrum Exoniensium civium negotium Serenissima Regina singularibus litteris prosecuta, majorem in modum, Excellentiæ Vestræ commendat: de quo, cum ante, acto anno, cum Vlissingensibus ex mandato Majestatis Suæ egerim, quos iniquiores ex jurisperitorum sententia reperi, hinc quale illud sit paucis explicabo. Superioris anni vere dicti Martinii in Hispania varias merces emerunt, emptas in Dermouthensem Angliæ portum transportari curaverunt navi patria, cui Bartholomæo nomen erat. Ex eo portu charta nautica legitime confecta Dovoriam eadem bona anglicis quibusdam mercibus cumulata transmiserunt; nauclerum et suos obligarunt sibi ut de more Dovorias consisterent, donec certiores essent facti a proprietariis quo cursum dirigerent, num quasdam ex mercibus Londinium, num partem Rhotomagum vel etiam in Flandriam partem transferrent. Dum hæc navis littus anglicum raderet ac Dovoriam contenderet, antequam ad portum Angliæ præscriptum pervenisset, inter Riam et Dovoriam a capitaneo Clote Vlissingensi invaditur, Vlissingam defertur, sententia lata invasoribus adjudicatur. Causam vero condemnationis bonorum hanc allegarunt judices quod in navi capta litteræ inventæ fuissent, quibus constaret in Flandriam ea trajicienda. At Serenissima Regina injuriam sibi factam conqueritur quod, in littore regni

sui, hanc navem præter fas Vlissingenses invaserint; deinde, cum Dovoriam ex pacto contenderet, inique eam invasoribus adjudicatam fuisse; nam, posito eo quod in Flandriam Dovoria profectura erat, non ideo in littore anglico, dum Dovoriam contenderet, capta antequam in Flandriam velificaret, fisco adjudicanda fuit. Quare, si Excellentia Vestra ut sua dictis Martiniis reddantur procuret, id quod justitiæ congruum est fecerit, ac æquitatem suam Serenissimæ Reginæ comprobabit.

Præterea scripsit Sua Majestas ad Vlissingenses ut navem cui Henrici Londinensis nomen est impositum, abductam vij° martii a littore anglico Vlissingam, dum in Portugalliam onusta bonis Anglorum tenderet, proprietariis restituerent : quæ litteræ cum ante mensem illis traditæ fuerint, nulla restitutio adhuc subsecuta est.

Sunt alia particularia subditorum Majestatis Suæ negotia quæ Serenissima Regina meæ fidei concredidit, in quibus rite expediendis de clarissimi Ludovici Boisotti æquitate non dubito. Unum est quod addam plurimos conquestos fuisse, supplicationibus Serenissimæ Reginæ exhibitis, quomodo a Gallis authoritate Condæi Principis mare oberrantibus spoliati fuerint, qui, cum spolia in Walchriam devexerunt, judices ejus insulæ non agnoscunt, sed suæ gentis com . . . . . habent, a quo Angli ablata reposcere coguntur. Hæc enim Amirallius, reliquique judices ejus insulæ ad se spectare lites in Gallos motas asseverant. At honoratissimi Reginæ Consiliarii existimant ratione loci et territorii Excellentiam Vestram teneri ut perspiciat ne Gallis in Walchriam æquo et jure plus in Anglos liceat, cumque non satisfaciat judex illius gentis, ut Vestra Excellentia de talibus negotiis cognoscat, petunt.

Postremo majorem in modum Excellentiam Vestram obtestor ne hæc et similia parva esse et nullius momenti judicet. Equidem ut parva sint Excellentiæ Vestræ judicio maximis damnis Serenissimæ Reginæ subditos implicuerunt. Quod si parva sint, ne dedignetur Excellentia Vestra in his parvis Majestati Suæ gratificari, cumque Vestræ Excellentiæ commodo non cedant, subditos vero Reginæ in ruinam præcipitent toties sollicitata his querelis, quemadmodum ut promisit, Excellentia Vestra præcaveat ac causæ inustam ignominiam abstergat et deleat. Sic eveniet ut qui Excellentiæ Vestræ, videlicet cladibus a Vlissingensibus illatis exagitati, minus favent, æquiores futuri sunt, ac laborantes Hollandi et Zelandi favorabiliorem Serenissimam Reginam, cujus animus his injuriis exulceratur, sint experturi.

Brilæ Batavorum, 24 april. 1576.

(*British Museum, Galba*, C. V, n° 97.)

MMMCXLVI.

Davison à Walsingham.

(Anvers, 29 avril 1576.)

Operations militaires en Zélande. — Convocation des Etats de Brabant. — Négociation du prince d'Orange avec les Français. — Nouvelles d'Allemagne.

Sir, Althoughe I hope within a day or two to be able to send Your Honour some certeinty of the matters of Ziriczee, which are even nowe in handling, yet would I not in the meane tyme omytt by this poste the advertisment of that doth occurr since my laste. Here is constant newes that, about Cullen, Munster, Andernaghen and in the sticht of Breme, are levied certein forces for the Prince of Aurenge, estemed about 35 or 36 enseignes of footemen and 1,000 horsemen, by the Countes of Vandenbergh and de Meurs, his brethern in lawe, who are saide to be allready marching downe by Wesell towardes Bomel, and so to discend into Holland, whearuppon the Kinge's men at armes are sent towardes Nemeghen to hinder their passage; and after them is gone two enseignes of Spanyardes brought from Tergoes thorough this towne, the 27th of this moneth, wheare, albeyt they arrived the night before, yet were not suffered to enter the towne till the next day, and then by the High-Dutches, under Conte Hanniball, were receyved at th'one gate, and conducted directlie out at th'other, not suffering a man of them to stay in the towne: a kind of entertaignement that much myslykes the Spanyardes, who nowe be so calmed as they can quietly put upp and digest this and other matters that within this twelve moneth would in no sorte have bene borne.

The Prince is come downe, with all the force he can make, towardes Siriczee, and hath allready, as it is sayde, landed certein pionniers and souldiers in St Anne's-Land and Duveland, wheare they have begonn to cutt the ditches and drowned part of the iles, to the great annoy of the Kinge's folk, and hath, besides, brought parte of his fleete as farr as Barrow head, hemming in on every side the Kinges forces and stopping the passages, so as it is thought no vittuells can comme to the camp, which breedeth a doubte now whether the matter stand uppon so sure termes on the Kinge's parte as they made reconing of.

Mondragon, on monday night laste, sent for the Spanyardes, Wallons and Dutches that laye in garrison at Barrow, Rosendale, Tertoll and other places theraboutes, to the camp. And, yesterday, Sancio d'Avila is likewise gone thitherwardes with 60 Spanyardes of the garrison in the Castell, and with him Fowker with 100 High-Dutches, whose

men belowe begynn allready, as it is saide, to trust to ther heeles, as men not very well disposed to fight.

There came a herault and a trompet by, yesterday morning, sent from the lordes of the Counsell to Ziriczee, some say to offer them composition, but how they speede, we cannot yet learne [1].

Yesterday was sent from this towne to Barrow 18,000 crownes for the solders pay, and Rhoda hath bene here theis two or three dayes in providing of 60,000 more to be sent ymediatly to Utreight to Monsieur d'Hierges.

It is gevin out that the King hath delivered in Spayne 300,000 liv. in exchange to be receved here, but that bragg hath bene so comon as it is not comonly belevid.

The Estates of Brabant, who before Easter wer assembled at Bruxells, are to meete thear againe on tewsday next; the cause, as farre as I can learne, is none other than a mony matter.

Here is a muttering that there should arryve at Flushing, on Easterday last, one sent on message out of Fraunce to the Prince, of whose negociation heer is some jealousie. But, if there be any such matter, I doubt not Your Honour shall have advertisment therof from Mr Beale, who I heare arryved thear about the same tyme.

Here is nothing heard yet of Monsieur d'Havrech or any other messenger from the King with the resolution looked for, which maketh some of the wisest here suspect the slowe concluding of a peace, unles the state of thinges in Fraunce or some other great necessitie do hasten the same.

Out of Germany here is newes that l'Emperour is on his way to Rinsberghe, wheare he holdeth a Diet, and is afterwardes to depart into Polland to take possession of his newe kingdom and crowne.

Out of Italy I have no new thing.

And thus, longing to understand Your Honour's pleasure for my proceading here, from whom I have hitherto since my comeng heard nothing, I ende, for this tyme, with moste humble prayer for your longe and happie life.

At Andwarp, the xxix[th] of aprill 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 762.)

[1] Le Conseil d'État écrivait le 22 avril à Philippe II :

Comme nous estiont venues plusieurs advertences, mesmes d'Hollande, que les gens illecq désiroyent qu'on parlast derechef du faict de la pacification, estimants qu'on trouveroit lesdicts d'Hollande, quant à la liberté de religion par eulx dernierrement demandée, estre maintenant en aultre humeur et opinion, nous avoit samblé bon que le Président du Conseil Privé par quelques parens ou amis siens s'enquestât s'il y avoit fondement de pouvoir se fier que lesdicts d'Hollande laisseriont derrière ledict poinct de liberté de religion, si l'on venoit de traicter avecques eulx. (GACHARD, *Correspondance de Philippe II*, t. IV, p. 110.)

MMMCXLVII.

Journal de Daniel Rogers.

(Mai 1576.)

Conférences avec le prince d'Orange. — Nouvelles diverses.

Maye.

The first of maye, the Count of Hollache went with pioners and other companyes towardes the Plat to assault in some place Amelande, where they had landed the 27 of aprill before.

The 2 of maye, I was with the Prince. I desired him to write unto the Flussingers, towchinge suche thinges as he had receaved of me in writinge. He aunswered he had allreadie written and that they should sende unto him the causes of the complainctes. I replied that I should tarrye over longe, if he tarryed for an aunswere, and therefore desired him to writ touchinge certayne matters specially ther noted, as touching the Adventurers shippes arrested that they might be released; item touching the making an ende of dispute for the shippe called *the Christ.* He aunswered he thought, as longe as the towne of Ziricksea were not victaled, that nothinge could be done in Zelande, and, as for the Merchantes Adventurers shippes, they must tarry untill Ziricksea be victaled. I desired then that suche shippes of the Adventurers, as were bound for England, might depart, and that such as were for Andwerpe, might staye untill Ziricksea were victaled, and told him that many might falle into banckrutecy. He aunswered it were better for merchantes to be banckroutes then that he should be banckroute; and, as for the complainct made against Textor, he said that, if he should be judge of thes matters, he should confirme other doinges, by which meanes the Frenche King had occasion to quarrel against him. He did connive unto their doinges as the Queen might doo and they of Embden did. In the ende, whereas I desired that the Prince would write for the Martin and others, he bad me make him a note, he would gladly write.

The 2 of maye, the Estates did sett about my matters, which I had proposed unto the Prince before in writing.

The 2, newes came that the Admirall was retourned from Rommerswale and that he had escaped with great danger. Capptain Crum went to swymme into Ziricksea hindred.

The 2, arryved Master Barthel at Brill with 120 men.

The thirde of may, Mons. Ortell told me that the Estates had understoode how that Southaick had commission given unto him, not onely against Zelanders, but allso Hollanders, which the Estates are moche moved withall, besides that Southaick had attached all the goades of Liffman, who wroate unto the Estates that he were undonne, if they caused him not to be released.

The 3, arryved at Delf Mr Bartelot, whome I brought unto the Prince, and at the same tyme I gave unto the Prince a note of suche thinges, as I desired him to write for unto the Admirautie of Flusshinge.

The 3, I fell in talke with Paullus Buys touchinge divers thinges, who tolde me that he would gladly have some of the english woolle to be brought into Holland by the Staplers, that they have divers lawes by which they of Leyden most not make clothe, but of englishe woolle; and because they of Leyden and the reast of Hollande most goo to Bruges for the woolle, it would be dearer soolde in Hollande than in Flandres. I do not knowe what particular bondes made betwixt the Staplers and them of the Kinges maye hinder this purpose, but it is to be thought uppon.

The 4th, came newes out of Ziricksea, to wit three or four botmen which brought letters out of the towne. The ennemy came the first day of maye and summoned the towne with faire promyses unto whome no aunswer was made. The 2, ther came a trompeter unto whome they shott. They have victalles for two monnethes well. They are mastres of the waters within the lande. They have spent the last of the corne, which was publick.

The Countesse of Nassau, mother unto the Prince of Aurange, living at this present, hath seene the issue of her bodie and bare of them twelf children. She had vyf sonnes and seven daughters, of which two, the Countesse de Meurs and the Countesse of Swarthenburch, never had any children, besides that Count Henry-Adolph of Nassau dyed unmarryed.

Doctor Frances told me that two of Holland were appointed to be of the Admirautie of Zelande.

The 5th of maye, came Mr Robert Bele to Delphe.

The Prince departed the 6th from Delphe to Brill, which gave an occasion that wee follow him from Delphe to Bril the 7th followinge.

The 7th, arryved Mr Stewarde out of Scotland at Brill with two companyes of his owne, and captain Sletter with an other companye. Collonell Baulfoure is in the waye with five companyes more, and four came since november, so that ther are twelf companyes more of Scottishmen than there were before at my departure out of Holland in november last.

The 7th, I and Mr Bele supped with the Prince and the Count of Cullenburche; and Paule Buys tolde me that there should be ordre taken at the Prince his comminge into

Zelande and that the shippes should be released. Paule Buys sayed that the Prince had commanded him to put in writinge certayn conditions to passe betwixt Her Majesties subjectes and his followers.

The Count Hollache tolde me that he ment not to assayle the ennemyes at Amelande, but onely to see what they had done : otherwise he had brought pioners with him.

The 7[th], the Prince, tolde us of his departure towardes Zeland and would have us to goo with him in his shippe.

The 7[th], the Count of Cullenburche tolde me that Her Majestie had graunted letters of marcq against the Hollanders; he would wysshe Her Majestie to have [heard] first of all there allegations, before she dyd allow such thynges against them.

The 9[th] in the morninge, the Prince was readie betwixt two and three in the morninge to pass away from Brill towardes Walchern, but the wynde served not.

The 10[th], about two of the clocke in the morninge, the Prince went to the seas, whome M[r] Bele and I followed, and came the same daye to Camfere, otherwise called Vere. The night followinge, great shutinge was hearde.

The 11[th], came newes that the Prince his souldiers had wonne a fort nigh to Amsterdam, greatly to the prejudice of the towne, and that uppon Duvelande-dike they had buylded two fortes, that the towne of Muiden was taken and yt the castel was besieged.

The 10[th], departed M[r] Herbert with M[r] Bodenham towardes Englande and tooke with him two pistolles which were taken from the Count of Oxenforth.

The 13[th], M[r] Bele and I went unto the Prince. He complayned touchinge the harde dealing with Leman and that ther was given a letter of marck unto Southaicke. He said that the traffick of Adventurers could no more be suffred; item that the loss of thes men were great, which of late had been sustayned, and that it surmounted above 40,000 florins; item that the Adventurers did transport other goodes than ther owne.

Newes came to the Prince the 15 at Middleburche that at Ziricksea men dyed from hunger, that the Spanyardes were comme nigh the hill of Asshes.

The 13, newes came that the peace was made in France and La Garde was appointed to depart into France. He departed with Mons. Kevers and Estaplesas the 14 of maye, conducted by shippes of warre.

The 18[th], I dyned with the Prince. M[r] Bele was likewyse desired; but, because of his toothe ache, he excused him selfe. After dinner, came M[r] Bele. Duringe the dinner, he sayed that as the 16 he had receaved letters out of Allemaigne, by which he understoode that the Dyet went forward in the Empire, where it should be concluded whether the Emperor should make his expedition towardes Polland or no. Emongst other thinges he made mention how that he had bene in Englande about the year 1556, at

which tyme he understood that the Quene which now is, at the coronation of Quene Marie, should have carryed her trayne : at which tyme Quene Marie had at dinner with her divers embassadors, wher likewyse the Quene did sitt, but after the ambassadors. The French Ambassador after dinner came to the Quene, which now reyneth, and declared unto her how that daye Her Majestie had carryed the Queens traine and satt at dynner; that he doubted not but Her Majestie should wer the crowne and that the other should carry her trayne. When M[r] Bele came, he declared that, before the shippes stayed in Englande were retourned, the english shippes could not depart. Item he would gladly see some certentaynety before that the Flusshingers should not be arrested or stayed in Englande hereafter.

Mons. Aldegonde told me that the Quenes Majestie at his departure had told him, if Her Majestie might understande that the Prince went about to seeke any forrayne ayde, she would give them to understande that the same did not mislike it.

Newes came the 20 how that Mons. de Lumbres and Chyndnay, goinge to surprendre the towne of Gravelinge, were taken prisoners and detayned in the towne. They were taken by them of Dunckerk, goinge towardes Calays; item that the Count of Hollache had recovered Walchern-Island. He hath entrenched him selfe onely about Bergenhalt, where only are garrysons; item the 19 in the night was taken a mayden which was come from Duvelande with letters; item the 19 newes came that the peace was made the 5[th] of maye in Fraunce. Henry Barwick at the 18 was put in prison for havinge onely sayd that he had letters out of Englande, eight dayes past, that the peace was not made and that Rochell should have bene interrupted and that he would gage it was not then made.

Whereas the Prince had wonne Muyden and Duiversdeke, his men were constrayned to leave it agayne. Capptain Bots companye is sent towardes North-Hollande, where more of our companyes are desired to come [1].

The 20, letters were brought to the Prince, sent from Mons. Florian, the youngest sowne of Barlamont, to his brother Mons. de Hierges, wherin he writeth that he thinceketh how that the Prince hath some forther thinge in hande then to victall the town of Ziricksea, and that they of Ziricksea have ostentated ther herde cattel uppon the rampars of the towne to ther ennemyes in such sorte that he thinceketh that they are not so nighe to winne the towne as they thought to winne it.

As Capptain Barthlet was sent for to come from Dordrecht unto him at his goinge forthe, some Wallons cast egges shelles at him, where uppon some of M[r] Bartheletes company shot at them and hurt and killed a cupple of them, which Mons. Nevelde was not offended with all, because the others mysused the Englishmen.

[1] They were to given to the spoyle that the let they gates open.

The 21, newes came unto the Prince that at Ingenhill the ennemye is so shutt in by the Count of Hollache and Collonell Hellin that they are in despayre of doinge any thinge good, and, being in necessitie of victalles, they offre to serve the Prince and to give over them selves. The Prince wroote agayne the same daye that, if they were sure of the extreme necessitie of ther ennemyes, they should not make conditions with them, but that they should receave them as permittinge them selves unto his pardon without forther conditions. This iland appertayneth unto the Prince, and 40,000 florins might he well have of this iland yearly, his garrisons payed.

Newes came from Bartel Entes that he is in Friesland and hath taken a towne ther of great consequence; he hath about 3,000 men.

The 21, departed Mr Carleill, at which tyme I would departe and could not for other ordre taken; for a billet was sent unto the searchers that none should depart but Mr Carleill and his company, and, whereas Philippe was comprehended in Mr Carleill his passport by name, by another billet he was excepted, as I perceaved for Martin Frollick his matter.

The 22, being with Lucas Moyard, I understoode the aunswere the Prince were minded to give us. He told me, emongst other thinges, that the peace was for certayne made and that the Duke Casimir should have 20,000 francken in stipende of the King yearely, and that he had written letters unto the Prince and the Estates that he were a comminge with his armye towardes Flanders, that they would demande of the Queen Majestie to grant licences to be permitted unto them in England, which should goe for Flanders and Spayne; for Spayne they will give our merchantes leave to conveighe over goodes englishe freely, yea all other gooddes, so that they be ther owne, that ther lie four commissioners out of Holland here.

The 22, at Flusshinge was taken a boye which would have sett certayne houses a fire there.

The 22, the Prince sent a dove towardes Ziricksea to advertise them of this enterprise in hande.

The 23, 24, 25, I spake with His Excellence. The 24, I dined with him and, as before dinner so afterdinner, I spake verie longe with His Excellence. He denyed not that he had sent unto Mons. le Duc and did not doubt but he would make some impression into the countrey. He added that Her Majestie was contented that they should handle with the Ducq. He would have the Merchantes Adventurers to give somewhat unto him by way of assurances, and so all thinges might goo well forwarde. The 25, he departed towardes his shippes and Ziricksea, promissinge me that he would send me out of the shippes my dispache. The same daye, he sent Mons. de St-Aldegonde unto me to declare that it should not be necessarie for me to come as then unto him, as I had promysed the night before, because that he had receaved the aunswer of the Estates and had sent it them agayne by Aldegonde to write forther.

The 26, came Mr Erswick to Middelburche; he had bene fourtien dayes in the waye and came from Calleys towardes Dunckercke, and so by Flanders to the Sluce.

When I dined with the Prince the 24, he told me that he had receaved newes how that the Turcke had delivered the King of Fesse a battayle with 150,000 men and that he had taken the towne of Fesse. The pasha which wonne Goletta, had obtayned this victorie.

The 27, being at Armuy, we saw, about four of the clocke, all the Princes shippes under sayle and shute of moche, at which tyme they approached nighe the head of Ziricksea, especially the *Job Johnson* wherein was the Admirall Boysett. The fight endured untille none of the clocke in the night. The Admirall beate the ennemy from his fort; but, wheras he lacked water to make other shippes to seconde him, about 9 of the clocke, the ennemyes retourned to the fort and beganne to shute of and soncke the Admirall in so muche that he, not being mynded to departe from the shippe, when the shippe fell towardes the forte, he, not myndinge to render him selves, was drowned withall. Capptain Dhoy escaped awaye before thes newes came. The 28 in the morninge, about 5 of the clocke, the Prince his shippes were all under there sayles, but the Prince retourned the same night towardes La Vere with all his enseignes [1].

The 27, came Salisbury to Middelborow with the peace of France printed.

The 28, came a messenger from Bartel Entes unto Middelborow with good newes which he would not open before he had spoken with His Excellence.

The 29, I sent a cupple of letters into England by Philipp, the one to sir Thomas Smithe, the other to Mr Wilson.

The 30, I dined with His Excellence, and so did Mr Beal : at lengthe he promysed to sende me my aunswere the same daye. Mr Erswicke, not desired, did likewyse sett downe at dinner with the Prince.

The last of maye, Callvart brought M. Beale and my letters for to sende into Englande and certayne aunsweres.

(*Record office, Cal.*, n° 251.)

[1] Voici en quels termes Roda résume les nouvelles reçues de Zélande :

Les rebelles ont de nouveau essayé de secourir Zierikzée: comme les retranchements de l'armée royale étaient plus forts et qu'elle était plus nombreuse que l'autre fois, ils n'osèrent pas les attaquer; ils passèrent par le canal entre Sainte-Anneland et Duyveland, vinrent prendre position entre Sainte-Anneland et Philipsland, jetèrent des gens en terre et commencèrent tout de suite la construction d'un fort, tandis qu'une autre partie de leur flotte allait par le canal entre Thole et Rommerswael en faire autant. Les gens du roi accoururent en diligence de tous côtés et la repoussèrent avec perte de beaucoup des leurs. Roda, qui était à Anvers, fit en sorte qu'en grande hâte une compagnie d'Allemands qui venait d'Alost, celle qu'on tira de Goes, cent arquebusiers du comte Annibal et la compagnie de la garde d'arquebusiers à cheval qui allaient avec une escorte, marchassent vers les îles, et il obtint du comte Annibal qu'il y envoyât aussi deux de ses compagnies qui étaient près de Bois-le-Duc, de sorte que, si les ennemis ne s'étaient bien vite retirés, on leur aurait fait payer plus cher encore leur audace. (Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. IV, p. 126.)

MMMCXLVIII.

Calvart à Walsingham.

(Middelbourg, 3 mai 1576.)

Il espère que Walsingham ne négligera rien afin que la reine accueille favorablement les explications du prince d'Orange. — Mort de l'amiral Louis Boisot.

Monsieur, Encores que peult-estre la response que Son Excellence fait sur les complaintes de Mons[r] Beel, ne vous donnera de prime face entier contentement, si espèrè-je bien qu'icelle estant considérée de plus près et examinée par vous sans y apporter aulcun préjudice, non-seullement sera trouvée raysonnable au temps et nécessité où nous sommes, mais aussy tâcherez à la faire trouver bonne aux aultres et empescherez les desseins de ceulx qui la vouldroient interpréter ou faire goutter aultrement à Sa Majesté. De cela se confie Son Excellence entièrement en vous, et aussi l'en ay-je bien osé asseurer pour l'entière affection que j'ay cogneue et sçay que vous portez à ceste cause qui n'est pas la nostre particulièrement, mais appartient à tous ceux qui font profession de la religion chrestienne, chose que je m'asseure plus que toute aultre vous induira à tenir la bonne main à ce que l'intention de Son Excellence estant interprétée de bonne part, Sa Majesté s'encline aussi favorablement au résidu de ses requestes, mesmement asteur que plus que jamais, veu nostre nécessité, elle en a occasion et que Son Excellence, s'exposant journellement avec ce pays à tant de dangers et hasards, ne sert de peu à la tranquillité et repos de son royaulme.

Au reste, Monsieur, je vous diray avec regret que le 27 du passé Mons[r] l'Amiral, estant dans une navire de 600 tonneaux, secondé d'une aultre presque de pareille grandeur, comme yl pensoit favoriser la descente de nos gens de guerre, n'estant secourru de ceux de dedans, comme pour le signal donné nous attendions bien, et ne pouvant à cause de la grandeur du corps de sa navire démarrer comme eust esté de besoing, receut sur le soir, à la faveur d'un ..... qui avoit embrasé troix de nos heues eschouées, tant et un si grand nombre de cannonades que finalement sur la minuit sadite navire, entreouverte et percée à jour de tous costés, demoura en moins de rien ensevelie soubs les ondes, non sans perte de grand nombre de gens de bien et entre autres dudit sieur Amiral, qui se fût sauvé facilement, si dès lors que l'on se commençoit à se douter d'un si grand malheur, yl eust voullu suivre le conseil d'aulcuns de sa suite et non point tant s'opiniâtrer contre une chose où il n'y avoit point de remède. Or, du défault de ceulx de dedans, ne sçavons encores l'occasion, sinon que l'on se doute que le pigeon

renvoié pour les avertir auroit peu estre tiré en passant, au moien de quoy pourroient avoir esté ignorans du temps de nostre entreprinse.

Hier entra en ladite ville un de nos capitaines qui y a porté avec luy force pigeons domestiques, si que nous espérons d'avoir ce jourd'hui responsc d'une aultre entreprinse à laquelle nous espérons que Dieu donnera meilleure issue qu'à la précédente. Je vous advertiray particulièrement de ce qui en aviendra, sachant que vous n'atendez le secours de ladite ville en pire dévotion que nous-mesmes, qui, pour avoir expérimenté souvent l'assistence du Seigneur, lorsque l'on estoit à l'extrème, sommes encores en fort bonne espérance.

Au surplus, Monsieur, pour ce que Dieu a donné quelque commencement de paix en France, et qu'il y a bien long temps que ma femme est hors de sa maison, je suis délibéré de l'y faire retourner à la première commodité pour mettre ordre à quelques petis affaires que nous y avons, qui est cause que je vous suplie bien humblement la voulloir favoriser d'un tel passeport que avec son petit train et meubles de toute sorte et nature, comme joyaux, un peu de vaisselle d'argent et choses semblables, elle puisse sortir hors du royaume sans aulcun empeschement ou facherie. Cela augmentera les obligations que j'ay eu de tout temps à vous faire service et auquel, Monsieur, je vous suplie de croire que je me suis dédié tellement qu'il n'y aura jour de ma vie que je ne m'y emploie, non pas en parolles, mais par les effets, quant il vous plaira me commander aulcune chose, encores que je voys bien (ce que suis marry de vous dire) qu'aulcuns en ont conceu toute aultre opinion, mais à tort, et mesmes en choses de telle conséquence que je ne vouldrois au prys de mon sang que ce dont yls me taxent, fût tant seullement en partie véritable : ce que cognoit Dieu auquel, après vous avoir baisé les mains et m'estre recommandé bien humblement à vos bonnes grâces, je prieray vous avoir, Monsieur, en sa protection et sauvegarde.

De Middelburg, ce 3me de may 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 766.)

MMMCXLIX.

Daniel Rogers au prince d'Orange.

(Delft, 3 mai 1576.)

Il réclame une réponse précise à diverses requêtes de la reine.

Plaise à Vostre Excellence d'escripre à ceulx de l'Admiraultie de Vlissingen qu'ils facent ung fin de l'affaire touchant la navire *le Christ*. Vostre Excellence sçait comme

cest navire a esté perdu par ceulx de Vlissingen devant ung année: il est doncq temps de faire restitution; s'yls n'ont poinct moyen de faire une totalle restitution de ce qu'estoit en ladite navire, qu'ils facent restitution de moytié et donnent leur obligation pour le reste.

Et d'autant que Sa Majesté a escript à Vostre Excellence concernant l'affaire des Martins d'Excestre, je supplie Vostre Excellence d'escripre à ceulx de ladite Amiraulté qu'ils se montrent plus raisonnable devers lesdits Martins qu'ils n'ont point encores esté.

Sa Majesté escripvoit le mois de mars à ceulx de Vlissingen pour ung navire appelé l'*Henry de Londres*, transporté par force à Vlissingen de les Dunes en allant devers l'Espaigne; Sa Majesté requiert que restitution soit faicte: plaira donc à Vostre Excellence de toucher cest affaire en vostre lettre.

Sa Majesté, par ses lettres envoyés à Vostre Excellence, demande que la reste de la compaignie de Dame Lucretia soyent mis en liberté: qu'il plaise doncq à Vostre Excellence d'escripre à ceulx de Walchren touchant l'intention d'icelle [1].

Monsieur Herbert demande congé de partir devers Angleterre; il a esté envoyé de Sa Majesté à Vostre Excellence et a esté détenu longtemps en Zélande contre sa volonté; il supplie à Vostre Excellence qu'il ne soit plus oultre détenu.

Enfin je supplie que Vostre Excellence commande à ceulx de laditte Amiraulté d'aller rondement aveсq moy sans faire tant de délays et cavillations, comme ils font journellement aveсq les Anglois, affin que je puisse avoir d'occasion de faire tant plus favorable relation à Sa Majesté d'eulx à mon retour.

Quant au reste, je supplie le Créateur donner à Vostre Excellence, en santé, longue vie et bon succès en vos affaires.

De Delft, le 3 de maye 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 768.)

[1] Élisabeth s'empressa d'intervenir en faveur de la fiancée de l'ambassadeur de Portugal, mais le gouverneur de Zélande mit peu d'empressement à lui rendre la liberté. « Ce n'est qu'une femme, » disait-il; ses parents sont mes ennemis; et les instances que fait la reine d'Angleterre en sa faveur, » donnent lieu de penser qu'elle n'est pas favorable à notre cause. »

« Flessingue, écrivait lord Burleigh, est un nid de pirates ou pis encore: leurs cruautés les rendent » odieux à toute la chrétienté. »

Telle fut l'indignation d'Élisabeth qu'elle avait donné l'ordre de retenir comme otages les députés des États de Hollande jusqu'à ce qu'il eût été fait droit aux plaintes de lady Lucrezia « la dame de » noces » comme on l'appelait.

MMMCL.

Mémoire du prince d'Orange.

(7 MAI 1576.)

Griefs des Zélandais contre les marins anglais.

Copie de l'escrit que Monseigneur le Prince d'Oranges délivra au Sieur Beale, envoié de par le Conseil de Sa Majesté.

Quoyque les habitans des pays de Hollande et Zeelande aient bien souvent fait grosses complainctes et doléances des tors et dommaiges receus en diverses sortes par les subjects de Sa Majesté, Monseigneur le Prince d'Oranges n'en a toutesfois voulu fascher Sa Majesté, mais l'a mieux aymé endurer en patience, espérant que Sa Majesté, voiant l'entière affection qu'il a tousjours porté et porte encores au très-humble service de Sa Majesté, y mettroit d'elle-mesmes le remède convenable aveq le temps.

Mais, puisque le Sieur Baele, envoié de par le Conseil de Sa Majesté, a instament requis qu'on luy en fît quelque déclaration, Son Excellence a bien voulu faire recueillir quelques points entre les autres les plus remarquables et dont la mémoire en est encores fresche, non pas tant pour s'en plaindre comme pour les faire servir de justification des choses passées et de déclaration au principal escrit que Son Excellence et les Estats de pardeçà ont exhibé audict Sieur Baele.

Suppliant Sa Majesté le vouloir prendre de bonne part et y avoir bénin et convenable regard, selon que l'équité et justice le requiert.

S'ensuivent les complainctes de ceux de Hollande et Zéelande contre aucuns subjects de Sa Majesté.

L'an 1572, aians aucuns marchans de ces pays chargé, dans ung navire de La Rochelle, en laquelle estoit maistre François Talmant, certaine quantité de laynes, fer et achier jusques à la valeur de bien trente mil florins, comme appert par les cargasons et charte-parties desdictes marchandises, ladicte navire, arrivant à Portsmuyen, après y avoir paié les droits et coustumes ordinaires et deschargé partie desdictes laynes dans aucunes barcques dudict lieu, fut par le Capitaine Holstock, lors en mer par le commandement de Monsieur l'Admiral, arrestée et prinse, et, quelque poursuyte que ledict Talmant et autres en aient sceu faire tant envers Sa Majesté que Messieurs de son

Conseil, sy est-ce qu'on n'a sceu obtenir restitution, mais est ladicte navire et marchandises demourée entre les mains de Monsieur l'Admiral, Capitaine Holstock et quelques autres.

La mesme année, ung nommé Bartres, commandant sur une frégatte qui appertenoit à M[r] George, pensionnaire de Sa Majesté, print et envahit une navire de Vlissinghes, chargée de xxviij mil livres de bois de Brésil, appertenant à Jehan Vaillant, de Middelbourg, aiant lors sa résidence à Vlissingues, et, l'aiant mené en l'île Wicht et deschargé lesdicts bois dans ung chasteau appertenant à Sa Majesté, le vendit finalement à ung marchant de Santon, nommé maistre Ling, sans que pour aucune poursuyte du monde restitution en ait peu estre obtenue.

L'an 1573, aiant Son Excellence fait équipper cincq navires de guerre et sur icelles donné commandement au capitayne Olivier, avecq charge de quelque exploit d'importance au pays mesmes de l'ennemy, comme ledict Capitaine par faulte de vent fut constrainct se contenir quelque temps entre Douvres et Calais, et ce pendant il eut fait sur les ennemis pluysieurs prinses de la valeur de bien cent mil florins, aucuns capiteines de Mons[r] l'Admiral, en aians ouï les nouvelles, firent de sorte par belles parolles et soubs umbre d'amitié que ledict Capitaine Olivier entra en leur bord, où, le détenans avecq violence, le constraingnirent et forcèrent de mectre ses navires de guerre et marchandises susdictes entre leurs mains, ce qu'aiant esté fait par ledict Capiteyne pour sauver sa vie, furent lesdicts navires et marchandises premièrement par eux pillées et débaratées et finalement menées devant Groenwyche, maison roialle de Sa Majesté, et, quelque remonstrance que de ce ait peu estre faite tant envers Sa Majesté que Conseilliers d'icelle, sont néantmoins lesdicts navires de guerre et marchandises susdictes demourées au povoir dudict seigneur Admiral et Capiteynes, demourant Son Excellence (oultre l'empeschement que par la viollence susdicte faicte à ses navires fut mis à son desseing et entreprinse) endommaigée plus de cent cinquante mil florins.

La mesme année, pour aucunes debtes prétendues par ung certain Thomas Cuol et autres de Santwyche, montantes toutes ensemble à la somme de iiij[c] xv liv. sterling, comme appert par l'accord qui fut finalement fait entre les parties, fut, par exemple non jamais ouï et contre l'entrecours qui est entre Angleterre et ces pays, accordé par l'Admiraulté d'Angleterre ung arrest général sur toutes les navires de Hollande et Zéelande, lequel arrest aiant esté mis en exécution, demourèrent xxviij navires en nombre (nonobstant toutes diligences et poursuytes) arrestées environ l'espace de sept mois, si que ung si grand nombre de povres gens furent endommaigés et intéressés de plus de huict mil livres sterling, à la ruyne et désolation de la plus grande partie d'iceux.

L'an 1574, aiant Son Excellence équippé une frégatte bien armée et donné la charge au Capiteyne Cornille pour cherser nouvelles de la flotte espaignolle que l'on acten-

doit, icelle frégatte estant par tempeste jectée ès environs de Jermouth, fut à l'improviste hostillement envahie et pillée, le Capiteyne et ses gens mis en chemise par aucuns qui estoient serviteurs domesticques du Vice-admiral Woddes, et comme le Capiteyne en poursuivoit la restitution à Londres par voie de justice, à la requeste des gens dudict Woddes (comme depuis est apparu) fut mis en action, et depuis en prison estroitte par le Sieur Acerbo Vellutelli, où il a demouré en grande misère et calamité l'espace presque d'ung an, qu'il en sortit en paiant les despens.

La mesme année, furent en ung coup pillées auprès de La Rye trois navires d'Enchuysen, chargées de bleds, toilles et autres marchandises, lesquelles furent assez publicquement vendues èsdicts lieux, et n'a de cela peu estre obtenu quelque raison, justice, ny restitution, encores que la chose fût si notoire que ceux qui avoient fait la prinse, et aussi achatté, estoient assez congneus, de sorte que, oultre les despens de la poursuyte qu'on fit avecq toute diligence et grans fraits, les marchans d'Enchuysen furent intéressés plus de xv° liv. sterling.

L'an 1575, une navire de guerre appertenant au fils de Milord Admiral print deux navires chargées de vin de Rhin, qui fut deschargé en une maison que le fils dudict sieur a sur le bord de la mer, montans lesdicts vins à plus de mil liv. sterling, sans que le marchant, pour quelque poursuyte qu'il en ait sceu faire, en ait obtenu restitution.

La mesme année, fut pillée par aucuns Anglois une navire d'Enchuysen venant d'Espaigne, et, combien que ladicte navire ait esté trouvée entre les mains des serviteurs de Monsieur l'Admiral et qu'il soit notoire qu'il ait prins ladicte navire et qu'il en a eu le prouffict, sy est-ce que, nonobstant toute poursuyte, il ne s'en est ensuivi aucune restitution dudict navire et marchandises qui estoient de la valeur de xv^{m} florins.

La mesme année, ung Capiteyne, nommé Du Bul et qui estoit sorti du havre de Mons-Bay, pilla ung flybot appertenant à Denys de Visschere, lequel, avecq les marchandises qui en furent ostées, comme apparoist par attestation de notaire, valloit oultre de quattre mil florins.

La mesme année, fut pillée une autre navire de ce pays par aucuns qu'on dict estre serviteurs du Vice-admiral Woddes, et de fait furent trouvés les biens dudict naivre entre les mains d'aucuns des siens, sans qu'on en ait peu obtenir aucune restitution.

Le mesmes Woddes détient entre ses mains bonne partie d'artillerie qui estoit sur une navire que Son Excellence envoia pour la conduicte de Monsieur de Lorges qui s'en alloit en Angleterre, et eschoua près de Lestaff, sans que pour diligence qu'on a sceu faire l'on en ait peu avoir quelque raison.

Ce sont en gros une partie des plainctes que d'une infinité d'autres Son Excellence a bien voullu avoir mis par escrit, s'asseurant que Sa Majesté et Messieurs de son Con-

seil par la lecture d'iceux trouveront que les habitans de ces quartiers ont juste occasion de se douloir et plaindre, et que Sa Majesté et son Conseil feront de sorte que restitution de ce que dessus sera faicte, comme aussi Son Excellence espère de mesme que Sa Majesté et Messieurs de son Conseil empescheront que doresenavant aucun arrest général ou particulier se fache, si ce n'est pour raisons grandes et après reffus de justice, selon l'ordre que donne l'entrecours en semblables affaires, moins que Sa Majesté permettra à aucun quelque forme de représailles, si ce n'est pas pour cause qui les octroie.

(*Record office, Cal.*, n° 802.)

MMMCLI.

Le Conseil d'État à la reine d'Angleterre.

(Bruxelles, 9 mai 1576.)

Ils ont chargé Davison d'exprimer à la reine le désir du Conseil d'État d'entretenir de bonnes relations d'amitié avec la reine d'Angleterre.

Très-haulte, très-excellente et très-puissante Princesse, Ayant Messire Guillaume Davison nous faict entendre qu'il estoit révocqué vers Vostre Majesté, avons bien voulu l'accompaigner de ce peu de mots nostres pour la remercier, comme remercions bien humblement, du bon office qu'elle a voullu faire par luy, et prions vouloir continuer en sa bonne affection et volunté jà par nous cognue et rafreschie par ledict Davison, et par sa grande prudence vouloir considérer qu'il n'a esté en nous de avoir sceu pour encoires luy donner aultre response sur ce qu'il est venu nous proposer, d'aultant que, quand il est arrivé icy, il y avoit peu de temps que le Grand-Commandeur de Castille estoit décédé, si que le Roy nostre maistre ne nous avoit encoires mandé son bon vouloir; et ledict Davison pourra tesmoigner à Vostre Majesté que pendant son séjour pardeçà il n'y a venu courrier de Sa Majesté Catholicque. Au demeurant, Vostre Majesté pourra s'asseurer que de nostre costé ne s'obmectra chose que cognoistrons pouvoir servir à l'entretènement des anciennes et bonnes amitié, intelligences et voisinage qu'il y a entre Vos Majestés, et que ce nous sera singulier plaisir nous veoir employer en choses de son service et contentement, comme ledict Davison a bien voulu à nostre prière s'encharger référer plus amplement de nostre part à Vostre Majesté, à la suffisance et intégrité du quel nous remettans, baiserons pour fin de ceste bien humblement les mains

réginales de Vostre Majesté, et supplierons le Créateur octroyer à icelle, très-haulte, très-excellente et très-puissante Princesse, très-bonne, longue et heureuse vie.

De Bruxelles, le ixe jour de may 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 775.)

MMMCLII.

Sebert à Davison.

(Bruxelles, 9 mai 1576.)

Démarche en faveur de quelques Anglais prisonniers.

(*Record office, Cal.*, n° 773.)

MMMCLIII.

Avis des Pays-Bas.

(Vers le 10 mai 1576)

Opérations militaires en Zélande.

Ter Toelen-Landt and St-Annen-Lant were the had . . . . . and too cutt ye dytche in twoo places; but, ere they ha . . . , they were sett upon by Mondragon, beinge accompagned with . . . . Spanyardes and Wallons, besydes ye Dutches and Wallons, yt . . . . in yt land in guarryson. At ye first charge, they we . . . . backe, which made the Gwessys so courragious yt they per . . . . them, forsakinge their fort, not fearinge other inconvenient insewe thereof, as did for yt they were backed by . . . . insignes of Spaniardes and Wallons yt cam from Barrowe . . . . and other places there aboutes, which com on so speedelye [that they] tooke ye forte, and so the Gewssys, beinge invyronned of [all] sydes, were forced to flye to their shippes, with [loss] of many men. There were slayn at that conflicte . . . . 400 or 500 of all sydes. Ye Gewssys yt were la . . . , were vij insignes, beinge Inglishe men and Scottes, besydes three . . . pyoners. There at ye same none takyn, but one Ing[lish capi[tayn, beinge a tall man of personage, and is deteyned . . . . in St-Annen-Landt in ye captayne his howse.

The forte that was begonne by ye Gewsys . . . . makinge up by ye Kinges men, and are daylye at . . . . 58 or 60 pyonners, and the dytches . . . . begonne too be cut owt are agayne fylled and rep[aired].

Zirickse is stronglye besett on all sydes so as yt is un . . . yt any succour can come. They beginne to caste a me . . . as neere to ye towne as they can, and meane from . . . to schute wylde fyre into ye towne, soo to fyre yt. They have allso made sondrye bridges of greate thi[cke] plancke to cast into ye ryver that passeth to the T . . . ., meaninge to sett men so over and to trye weth[er] . . . can enter the towne, whyle yt wilbe on fyre. There are allso makinge a bulwarke nerer ye t[owne] then they had any, and purpose from thence to beate . . . . . a bulwarke of ye towne that greatelye annoyeth . . . . . They of ye towne doo continuallye shute at the . . . . . rers and spoyle most of them, as is thought they . . . . that bulwarke so stronglye as yt can not be possi[ble to] beate yt downe.

The 5[th] of this present there entred into Zirickse abo[ut] 8 or 10 small boates with victualls by night, and e . . . . the villages yt lye in water, practysed as yt th . . . . . by ye townes men. There be three paysantes taken . . . are thought to be of them that conveyed the same . . .

Mondragon is in a greate rage with him selfe yt be . . . . . not better forsee yt in yt respecte.

They of ye towne, on sondaye last in ye might . . . . . owt a small hoye (which was devysed with powder, fe . . . , straw and suche lyke ware apte to burne and set a fyre), and no men in hir, but was soo[w]rought with fy . . . yt the should within certayn tyme be in fyre . . . should and carryed hir downe too the pyles and strenghts that is made at the entraunce of ye heade, were there lye chayned certayn flatt vessells, and there should have sett them a fyre and burnt awaye ye heyght of ye pyles, but the wynde beinge large dryve her on a flatt were she was burnt by ye devyse. The hoole campe were at this feate in armes wounderinge to see ye same burne and none to leape owte of hir, but thought they had byn all killed with ye shott of ye ordinance yt ye fortes in the passinge by shutt at hir.

There was on sondaye last a trompeter sent owt of ye towne with a letter to Mondragon with conditions of agreement to yelde ye towne, so farre fourth as three persons might salffelye goo too the Prynce and then to yeld in lyke sorte as he yelded to the Prynce Middelborrowe.

This trompetter beinge com to the heade was there wel receavyd of ye Spanyardes whoe, byndinge first a cloth abowt his eyes, led him soo blynded to Mondragon (demaundinge by ye way nombers of questyons), whoe usyd him gentlye, received ye lettre, hard his tayle and then suffred him to retourne, promysinge he woult sent presently to Counsell and afterwardes send their answere.

The meane while, whylest this trompetter was on his message, they of ye towne drawe abowt ye walles a nomber of cattel as oxen, thyme, sheepe, horses and suche lyke as they had, to th'end the ennemy might sie how they were yett furnyshed, and was judged to be neere a hundreth beastes in all.

They have alonge ye dytches from ye niew head unto the town of Ziricksee made two foote pathes on eche syde of ye dytches, where there are divers scout watches and solgiars all alonge to be sure yt none steale owt of ye towne.

They looke dailye for more solgiars in ye campe and pyoners.

Every night, there goeth abowt ye dytches from forte to forte and to all suche placys as they stande in dowbte of ye ennemy a greate watche accompagnyed wyth pykemen and shott under ye conducte of somme specyall captayn.

Besydes alonge ye townes is great schowt watches every night of ye licht horsemen.

There lye harde before ye niew heade and soo alonge ye townes, rydinge at anker 50 sayle of Gewssys, allsoo 30 sayle at ye other syde where they attempted to cutt ye pyles, and is looked for certaintye yt they will once agayne make tryall what can be donne at theis tydes which now fall owt this weeke [1].

(*British Museum, Galba*, C. IV, n° 130.)

[1] A ce document se trouve jointe la note suivante sur les forces des Espagnols en Zélande :

In Tertoelen, auncyentes of	
In a forte betwene Tertoel and S[t] Anne-Landt called S[t] Martens-Dyke . .	1 auncyent.
In S[t] Anne-Landt	2 auncyentes.
In ye bulwarkes of Scarpen-Woet and S[t] Michels-Dyke	1 insigne of . . .
In Vyanen.	1 insigne.
In Niewekerken	2 insignes of . . .
In Owerkerken	1 insigne of . . .
Alonge the dykes by a sluys	1 insigne of . . .
On ye niew-heade	2 insignes of Wallons.
On ye fortes made by ye dytches	2 insignes of Wallons.
In ye two fortes by ye gallowes.	2 insignes Spaniards.
On ye dytches betweene the towne and Hembstede in ye two fortes . .	1 insigne 1/2 Spaniards.
In Hembstede.	2 insignes 1/2 Spaniards.
In Renissen by ye townes, and 60 light horsemen	1 insigne Wallons.
In Browershaven	2 insignes Spaniards.
In ye fortes before Browershaven	2 insignes Wallons.
In Bommene	2 insignes Wallons.
In Driesolen waer Mondraghon lyeth	2 insignes Wallons.
Yet on ye heade of Dryesselen	1 insigne Wallons.
Yet in ye forte betwene ye towne and Dryessellen	1 insigne 1/2 Spaniards.
Hardeby ye pyles in a forte	2 insignes Spaniards.

MMMCLIV.

Antonio de Guaras au Conseil d'État.

(Londres, 12 mai 1576.)

Réclamation d'un marchand anglais nommé Thomas Allen.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Papiers de l'Audience,* liasse 159.)

MMMCLV.

William Herle à lord Burleigh.

(18 mai 1576.)

Nouvelles de Zélande et de Hollande. — Ouverture secrète faite par Buys et Ortel.

I have, Mi right honorable good Lord, received this mornyng ij lettres of on date from Andwarp and Bruxelles, that Zurycksea is revyctaylled, which hath stroken a great damp into ye Cowncell at Bruxelles, and moved verey muche ye rest of ye catholiques there, for hereby their projectes ar quite alltred, and their credite and forces grettly shaken. The attempt was by the Princes people grown on sonday last, havyng armed certain vesselles for this purpose, which with a good wynde approchinge to their bullwarkes, had gotten ye advantaige to be under ye shott of the grett ordynance of th'enemye and then from the toppes of their shippes (which they had made grett and large purposelie deffenced with corck and other mater agayn the musquett shott) they with bases and small peces to beit them from their plattformes and from the use of their owne ordinans wherby they had ye opportunitye to breke ye great cheynes and to send what they voted into ye towne.

The matter of Muyden and Dymmer-dyke is of grett ymportance; for, yf Your Lordship vouchsave to loke once more into your charte of Holland, you shall fynde yt, by cutting ye sayd dyke, that the Zudersea shalbe browght into ye contrey, and so consequently into ye Harlames-Meere, by which Mere ye Prynces navye yt is in North-

Holland, and is far superyor to ani sea forces yt ye King of Spayne hath to yncounter with them, may seclude Amsterdam and Harlem from all ayde and vittaill, and so easely becom masters of them, for ye King hath no way to releve them, yf this advantaige be well preserved.

Yff it might plese Your Lordship to consyder somwhat further of your letter yt I showed you, yt Powll Buis and Ortell wrytt me, there might be somewhatt entertayned to ye good service of Her Majestie and to ye taking away of ye stomack yt owr adversaryes have, and for ye generall staye fall spoyles yt otherwise might anoye us and all our neighbors, upon which most humbly I take my leve.

From Redcrosse street in haste, ye 15 of maye 1576.

(*British Museum, Lansdown*, 23, n° 71.)

MMMCLVI.

Ordre du Conseil pour la répression des pirates.

(19 MAI 1576.)

Ordre est donné à Henri Palmer de poursuivre sévèrement tous les délits de piraterie.

(*British Museum, Harley*, 168, n° 14.)

MMMCLVII.

Le Conseil privé à Robert Beale.

(GREENWICH, 27 MAI 1576.)

Il l'engage à ne point retourner en Angleterre sans avoir réussi dans les démarches dont il est chargé pour faire restituer aux marchands anglais leurs biens saisis en Zélande.

(*Record office, Cal.*, n° 787.)

MMMCLVIII.

Avis des Pays-Bas.

(ANVERS, 27 MAI 1576.)

Assassinat de l'ambassadeur de Danemark. — Suite du siége de Zierickzee.

The Embassatour of the King of Denmark called D. Knobbret, being sent unto the States of this contrey, was slayen by theves within a mile of Loven and robbed of the vallue of 3000 dollars, and ye 23 of this present he was buried at Loven very honorably as to such a man did appertayne.

From Siricksea we can here nothing but that by water ther can come no vittayles to the King's camp that lieth befor it : if they could stop it by land also, the warres would soon be at an end.

(*British Museum, Titus,* B. VI.)

MMMCLIX.

Robert Beale au Secrétaire Walsingham.

(MIDDELBOURG, 29 MAI 1576.)

Mort de l'Amiral Boisot. — Situation critique des Gueux; ils négocient avec les Français.

It may please Your Honour, I have receaved Thers Lordships letters of the x[th] of this present by M[r] Erdsawick wherto I can answer no more then I did advertise Your Honour before by M[r] Carlile; for the ii days, by which I was promised to have my answer, have ben differred hitherto by reason of the enterprise of Siericksea and the Prince's absence there, where they have had but a bade begining.

Their intention was to have beaten with small shotte out of two great hulkes the enemy from his bulwarck, which he had at the entrance of the water going to the towne, whereof one of this being the greater at first approche did veary valiantly; but, the 27 of this present at night being on ground was by great shott struck by the enemy, and the Admirall Boiscott drowned with the losse of 300 mariners of our english Flus-

hingers and 200 soldiers beside those which are retorned hurt and maymed, there were also at the same time burnt with wild fier, and saincke iiij others of the Prince hoyes. Thereuppon the fleete is retorned some what amased, and yet they saye they mynd not to give over the enterprisy so, but thinck by cutting of the dike to be able to nettle the towne, and, after some litle refreshing of their soldiers here, to attempt the mater ones againe. Others thincke they shall not be able to prevayle, for that the enemy is veary strong and mervelously entrenched, and these forces, being not above xx enseignes, have neither skilfull leaders, nor obedient soldiers, and, of divers of these bands being landed, only five companyes stod to yt, whereof ij were Englishe which in this and the last blow have gotten great commendation of the Prince and all the rest.

This daye, the Prince is landed at the Veere in this island, and, as the Governor telleth me, wilbe here tomorrow, and then I mynd to presse him for an answer wich by reason of his absence uppon the shippes I could not have sithe Mr Carlile's departure. I pray God send us good success, and that thorowght some discontentement of the successe of their enterprise they waxe not desperate. There welbe, as yt is thought, some what to do about the choise of an new admirall. The mariners desire one of their own, as Wurst was, and no gentilman, which they say the Prince cannot graunt unto, for the reputation of the office, and therefore myndeth to preferr one Treslon gouvernor of the Brill. God send them good successe, but I have litle hope, and am frayd, if the Spaniards gett it and cutt off the entercourse between Holand and Zeland, all will in short time go to wrack. I do what I can (God is my witnes) to gett an answer and to be dispatched; and, when I am earnest with St. Aldegonde about yt, I have no other aunswer but that suche thinges cannot be resolved on so short a time, and I must have suche patience as they had in England. Briefly I see they make no accompt of us, but that they are torned all to Fraunce. I cannot heare that any answer is as yet come from La Garde, and till then I am secretly told now our shippes are not like to be released. This will as they thinck soner draw on the Frenchman both for the baten and that herby they shalbe assured that they have no dealings with any other. When I shall have received any answer from the Prince, I will not fayle to send yt as soon as I can. The restraint contineweth still not to depart hence, but only this night certain victuallers boats, which for the hope of their retorne to relieve there necessities are suffered to go home. If this peace of France, whereof they seamed to be exceeding gladd, bring not some innovation in the Low-Countreis to their benefit, it wilbe in the judgement of many hard for them to stand long. More I have not worth writing at this present, and therefore thus humbly take my leave.

From Middelbourg, the xxixth of may.

(*British Museum, Addit. mss.*, 5935, fol. 41.)

MMMCLX.

Le prince d'Orange à la reine d'Angleterre.

(CAMPVEER, 31 MAI 1576.)

Il lui adresse un mémoire qui servira de justification aux marins de la Zélande.

Madame, Le porteur de cestes Sieur Robert Beale m'a apporté une lettre de la part des sieurs du Conseil de Vostre Majesté. Et après avoir communicqué le tout à ceux des Estats et de l'Admiraulté de pardeçà et entendu leurs advis, avons en forme de responce dressé ung petit escript, contenant les raisons et l'ordre des occurences passées, supplians très-humblement Vostre Majesté qu'il luy plaise y avoir béning regard, en considération de l'urgente nécessité qui nous presse, et de la justice, équité et importance de la cause que menons, et s'asseurer que rien ne s'est passé qui ait aucunement diminué la bonne et entière affection et zèle qu'avons au très-humble service d'icelle : lequel continuans et nous dédians attendrons en toute humilité qu'il plaise à Vostre Majesté nous honnorer de ses commandemens.

Madame, Je baiseray sur cest endroict très-humblement les mains de Vostre Majesté, priant Dieu qu'il la vueille conserver et maintenir en sa protection, et vous donner, Madame, en parfaicte santé, vie très-heureuse et longue.

Escript à Camfer, le jour dernier de mai 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 797.)

MMMCLXI.

Le prince d'Orange aux membres du Conseil.

(CAMPVEER, 31 MAI 1576.)

Même objet.

Messieurs, Il y a quelques jours que par le Sieur Robert Beale présent porteur j'ay receu les lettres que m'avez escript, et entendu plus amplement la charge que luy en avez donné touchant, les continuelles plaintes que se font à raison des oultrages que nos gens de guerre feroient sur mer à ceux de pardeçà, et notamment l'arrest depuis naguerres fait sur quelques batteaux des Marchans Aventuriers; et n'eusse failli de

respondre plustost sans les empeschemens qui me sont depuis survenus, et le besoing que j'ay eu d'entendre au ravictuaillement de la ville de Siericxzee; et, oires que présentement j'en aye bien peu de loysir, si n'ay-je voulu le tenir plus longtemps : vous priant de croire que j'ay très-grand desplaisir desdicts plaintes et lamentations, et entends avec regret que les marchans anglois se trouvent molestés ou injuriés des nostres, combien que pourrez veoir par ladicte dépesche les outrages n'estre tels, ni si grands comm'ils ont donné à entendre. Néanmoins, comme aiant longtemps pensé et avec les Estats du pays de Zéelande discouru sur les remèdes que l'on y pourroit donner, ne nous sommes peu adviser d'autre plus expédient (eu esgard à l'estat des affaires de présent) que celuy que luy avons donné par escript pour response, d'autant plus que, oultre ce que par là le fondement desdicts doléances sera une fois retranché, encor est-ce un moien pour donner quelque contentement à ceux de pardeçà des grands torts dont ils se plaignent. Je vous prie bien affectueusement, Messieurs, que, eu esgard à la justice de nostre cause et au grand fais que soustenons pardeçà pour délivrer ce povre pays d'une tyrannie si injuste, laquelle ne pourroit redonder qu'au grand détriment de la religion crestienne et mesme de l'estat du royaulme d'Angleterre, qu'il luy plaise de grâce spéciale se contenter qu'avec sa bonne grâce le contenu d'icelle puisse estre mis en effect : l'asseurant d'ung chemin que tout mon désir et de tous ceux de ces pays est d'estre et demeurer ses très-humbles et très-obéyssans serviteurs, ainsi que plus amplement ay prié audict Beale vous dire de ma part, qui me gardera de m'extendre davantage par ceste, si ce n'est pour vous asseurer, Messieurs, de l'entier désir que j'ay à vous faire tout affectionné service, et, me recommandant très-affectueusement en vostre bonne grâce, supplier Dieu vous donner, Messieurs, tout ce que pour vostre salut vous convient.

Escript à Camfer, le dernier jour de may 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 798.)

MMMCLXII.

Le prince d'Orange à lord Burleigh.

(Ten Vere, 31 mai 1576.)

Il fera châtier les marins qui ont donné lieu à la plainte du comte d'Oxford.

Monsieur, Il m'a grandement despleu d'entendre par le Sieur Robert Beale l'injure et oultraige que Monsieur le Conte d'Oxfort a puis nagaires receu par certain cappitayne

de mer, se disant estre de ceulx de Flissingues. Et, ne vueillant aulcunement tollérer telles insolences, j'y ay incontinent mis tel ordre que quelques-ungs en sont desjà prisonniers. Je ne fauldray d'en faire ultérieurement prendre toute bonne et deue information, et, les trouvant coulpables d'un faict si oultrageulx, je feray pourveoir à tout, de sorte que Monsieur le Conte d'Oxfort, vous et tous ceulx qui s'en pourroyent sentir grevés, recepvront occasion de tout bon contentement et verront par effect combien les Estats de ce pays et moy sommes marris que telles indignités soyent commises contre aulcun de la nation angloise, n'ayants de tout temps désiré que de faire tout plaisir, amitié et service aux moindres d'icelle. Et me recommandant sur ce bien affectueusement en vostre bonne grâce, je supplieray Dieu vous donner, Monsieur, bonne vie et longue.

Escript à la Were, ce dernier jour de may, l'an 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 799.)

MMMCLXIII.

Le prince d'Orange au Secrétaire Walsingham.

(Campveer, 31 mai 1576.)

Il réclame spécialement son appui.

Monsieur de Walsingam, Ores que vous pourrez bien particulièrement entendre le tout par le Sieur Robert Beale présent porteur, si est-ce que pour l'entière confiance que j'ay en la bonne affection que avez tousjours portée tant à notre cause en général comme à moy en particulier, j'ay bien voulu vous faire ce mot de lettre à part pour vous prier bien affectueusement de vouloir tenir la bonne main à ce que nostre responsce soit prinse de bonne part de Sa Majesté : vous asseurant que nulle autre chose ne nous y a induict que les raisons y contenues, lesquelles quand vous peserez bien, trouverez estre le moien pour une fois retrancher le fondement de ces continuelles plainctes et doléances, qui ne font qu'enaigrir le cœur de Sa Majesté, et pourroient à la parfin occasioner quelque mal plus grand; et, comme je ne doubte pas qu'il en y aura quelques-uns qui tascheront à le luy faire trouver mauvais, et d'autre costé que je sçay le bon crédit qu'avez envers icelle, je vous prie tant plus affectueusement vous y vouloir employer à ce que le désir et entière dévotion qu'avons à la vérité de demeurer très-humbles serviteurs de Sa Majesté, luy puisse estre cogneu et bien imprimé :

vous asseurant que de nostre costé ne manquerons à en monstrer les effects partout où il plaira à Sa Majesté nous honnorer de ses commandemens; et en vostre endroict ne fauldray à le recognoistre par tous moyens qui se présenteront, et vous déclarer par effect combien je vous suis et ay tousjours esté affectionné. Qui sera l'endroict où me recommandant de bien bon cœur à votre bonne grâce, prieray Dieu vous donner, Monsieur de Walsingam, en santé vie bonne et longue.

Escript à Camfer, le dernier jour de may 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 800.)

MMMCLXIV.

Philippe de Marnix au Secrétaire Walsingham.

(La Vere, 31 mai 1576.)

Il le prie de recommander à la bienveillante attention de la reine le mémoire que le prince d'Orange a remis à Robert Beale.

Monsieur, Le présent porteur, le sieur Robert de Beale, est si bien informé de ce qui se passe par deçà, que je penseroye faire tort à sa suffisance d'en faire icy long discours. Seulement je vous prieray de monstrer maintenant la bonne et entière affection qu'avez tousjours portée à ceste nostre cause, en faisant les bons offices que vostre intégrité et les bonnes parties que Dieu a mises à vous, nous en font attendre, en une cause tant juste et tant favorable aux gens de bien, comme elle est haïe et détestée des meschants. De nostre part vous vous povez asseurer que c'est à nostre grand regret de nous veoir réduits à ces termes qu'avec l'offension de plusieurs il nous faut procurer la conservation, non-seullement de nous, mais aussi de tous ceux qui font vraye profession du nom du Christ. Et, pour tant, comme nous nous confions à vostre prudence et piété, nous espérons qu'aurez regard à ce que dessus, et vous prions d'y tenir la bonne main à ce qu'il plaise à Sa Majesté avoir béning regard aux raisons par nous alléguées en l'escrit que Son Excellence et ceux de par deçà ont baillé audict porteur. De nouvelles, puisque je m'asseure qu'en savez plus par delà que ne faisons par deçà, fineray ceste par mes très-humbles et très-affectueuses recommandations à vostre bonne grâce, priant Dieu qu'il vous donne, à vostre souhait, sa saincte garde et protection.

Escrit à la Vere, le dernier de may 1576.

(*Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 3e série, t. II, p. 381.)

MMMCLXV.

Journal de Daniel Rogers.

(Juin 1576.)

Conférence avec le prince d'Orange. — Le comte de Culenbourg montre beaucoup de zèle pour la cause anglaise. — Son jugement sur Marnix. — Mécontentement dans la Noord-Hollande au sujet des taxes levées par le prince d'Orange. — Nouvelles diverses.

June.

The 1 of june, I spake with the Prince at Campher and desired my aunswer and my particular proppositions: he sayd he would see I might have it as the daye followinge.

The same day, came newes unto the Prince of two which came forth ofZiricksea.

The 2, cappitain Crom was sent towardes Ziricksea.

The same daye newes came that the ennemy had bene at Crumpe and that the most part of Gouda would have given them selves unto the ennemye, wherefore the Prince appointed four of his enseignes to retourne out of Zelande into Hollande. At the same tyme, the ennemy came unto Gertrudenberche, having understandinge with them of the towne or some at the least.

The Prince had some sign from Ziricksea, as the 3, uppon which occasion more thought that Crom was entred, but it is most like that he is not come into the towne, because he rendre not suche signes as the Prince had given him in writtinge, wherefore he thincketh that he is taken and apprehended, by which meanes the ennemy may understande all thinges.

The 5, the Prince intercepted certayn letters written from Mondragon and others in Scowen, by which it appeareth that the ennemyes tooke a marryner, who declared unto them for a certenty of the death of the Admirall, and that he had sustayned him in swymminge until Viana, whome he hanged with thirteen others. Item one wroate unto Mons. de Naves, Mr de Maintos proveydor-generall, that, onlesse he verie carefullie provided for victalles, they could not endure fourteen dayes, and that Mondragon had no authorite in the worlde over the souldiers more than a childe; that the tonne of bear cost ther 35 florins.

The thirde, came newes out of Hollande that two shippes were arryved out of Englande at Brill, laden with souldiers.

The 6, came letters out of Englande by Wanton that Collonell Chester was as yet at

London, not makinge him selfe readdie to departe. John Norrey, Thomas Cobham, Thomas Morgan desire to have a commission to inlade a Spanyarde his shippe, which is stayed in the west, to ye intent that this man brought her to Flusshinge afterwardes and made profitt of her.

The 6, departed M[r] Longeston towardes Andwerpe, and had with him my letters unto M[r] Longeston with an extract of that part which I had put unto the Prince in my writinge for the Merchant Adventurers. Longeston tarryed; my letters had Caltrop.

Ther was one Harryson a goldsmith hanged, drowne and quartered for clippinge of golde.

The 6, came newes unto the Prince out of Fraunce, as the 5[th] out of Englande.

Capptain Stewarde his liuetenant and enseigne slayne at Gertruidenberge, as the ennemy did lye secretly in an ambusshement.

The Prince tolde me that Bartell Entes had twyse fought with Rowley and defeated 700 of his men; item yt that the bruite was that Rowley him selfe was slayne.

A great grayne hath bene of late in Flanders, which hath done moche hurte there.

The 7[th], I supped with the Prince at Campher. I beganne after supper to talke with the Count of Cullenberghe, and retourned to him the 8 in the morninge. He declared how he had bene the chefest, which had moved the Hollanders to present the country unto Her Majestie, that as yet it might be done. He wroate unto Her Majestie; he never had any aunswere. If he had had an aunswer, he might with more authoritie deale with the Estates and doe Her Majestie more good. He sayed that Aldegonde were an ambitious man and an hipocrite, that being in prison he had promysed many thinges and bene the occasion of the colloquy of Breda, which hindred and ruined the Estate, that M[r] Hastinges coming had done moche good for that the people beganne to fayle and waver, and by his cominge beganne to take courage agayne, that he mynded to retire him selfe out of the country. He tolde me that the Count Hollache should remayne in the ilande of Walchern.

This year, the dikes of Walchern have cost above 100[m] florins the reparators.

The 6 and 7, the Flussinghers came to complayne unto His Excellence uppon M[r] Lowe for ther four shippes wich she stayed in England of thers. The Prince gave me ther attestator under the townes seale touchinge ther depositors.

Wanton brought newes out of England that the Queen of Scotes treasurer had bene robbed, and that three of them which had bene of this robbery, were taken or slaine; item that the Count of Essex were retourned into Ireland, havinge allowed him 1,000 pounde for his table, item two enseignes of footemen, one of horsemen at the Quenes charges; Capptain Malbey sent to be president in Connach, as sir John Drewry to be president of Mounster.

Newes came the 9[th] of june unto the Prince towchinge the takinge of fiveteen shippes,

three galleys taken and two drowned, which came from Amsterdam, and, as they were a saylinge towardes Fryselande, were taken by them of Waterlande, with confirmation of Bartel Entes newes.

The 9th, came commandement from the Prince towardes Flusshinge that no man should be suffred to departe out of the iland, so that all shippes were arrested.

The same day, came newes unto the Prince from the fleete of certayne tokens showed fourthe of the towne of Ziricksea accordinge as the Prince had prescribed unto capptain Crom.

The same daye, came newes that thirty shippes were a cominge downe from Andwerpe to victale the campe in Duvelande and Scowen.

The 13, about two of the clocke, departed the fleete from Camfere to victalle Ziricksea. The advent-garde was leade by the Count of Hollache, which commanded over the Wallons and Frenche. The Gouvernour Hauttayn had the arrière-garde, who was to commande the Englishmen and Scottishmen.

The same day, was newes brought of the death of Mondragon from Andwerpe. They saye he dyed at Barow of disentorie.

The 12, I tooke my leave of the Prince after I had supped with him at Camfere.

The 13, departed from Flusshinge Walter Williams with Mr Bele his pacquett.

The same daye, against all ordre, was soalled the clothe and merchandises appertaininge to the *Henry* of London, where as the Prince promysed him the daye before that without the merchantes consent they of Flusshing should not sell the goodes.

The 14, departed Levin Calvart towardes Fraunce from Flussinghe. The same daye they commanded that the Merchantes Adventurers shippes should [be brought] to Middelborow.

The 15, came to Flusshinge capptain Perse.

The 13th, about 2 of te clocke, departed the Count of Hollache and the Gouvernour towardes Scowen to lande especiall three men in the ilande. The night followinge, they beganne to shute and retourned the 14th, *re infecta*. It seemeth the ennemy had avertisement of ther cominge, and a myst did devyde the fleete that they could not see one an other, but were sejoyned and knew not wether they went.

The 17th, I departed from Vlussinge towardes England. I arryved at the Court the 20. I retourned with sir William Winter the 24 to Gravesende and came to Vlusshing the 27 of june.

The 27, I was sent unto the Prince to advertise His Excellence that sir William Winter was arryved and that he desired to know wher he might best attend to speak with him.

The 30, I went unto the Prince for audience. He aunswered that as the first of julie he would see he might come unto him.

The same day, the Prince thought to make an exployt uppon Ziricksea, but that the wind was to great.

When the Princesse came to Camfere, the Count of Cullenburche departed towardes Hollande to kepe them in ther dewtie.

In North-Hollande they like not of the union made betwixt North-Hollande, South-Hollande and Zelande, and they mislike the convaygheit and new taxes made by the Prince and the Estates, for that, as they saye, the merchants would not so moche frequent them as they did, for the taxes.

The bruite was that the ennemye beganne to communicate and parle with them of Ziricksea.

(*Record office, Cal.*, n° 251.)

MMMCLXVI.

L. T.[1] *à Philippe de Marnix.*

(Greenwich, 3 juin 1576.)

Reproches violents contre le Secrétaire Jules Buys. — Opérations militaires en Zélande.

Salutem in Christo. Quicquid agatur vel dicatur in favorem Julii Busini Secretarii, etiam atque etiam rogo, quantum in te est, des operam ut justas pœnas luat potius quam carcere et vinculis solvatur. Non sum nescius quam simulate et perfide agunt omnia, adeo ut tum maxime fallunt, cum id agunt ut probi et boni viri esse videantur, sed ego semper recordor illius dicti, cujus oblivisci non possum, præsertim in causa Christi, et causa illius qui proditor est omnium nostrum : « Mortuus, scilicet, non nocet. » Dum in vivis sunt, locus est precibus, nos nobis adulari patimur. Multa, mihi crede, in nos ipsos committimus, quorum nos postea piget, cum emendare fas non est. Qui in sero venientem pœnitentiam antevertit, prudens est, rectissimeque incedit qui non impingit in lapidem dicentium. Non putaram. Intelliges ex hac inclusa quantopere sibi adblandiuntur et quæ vobis de novo negotia : unicum quod supradixi pharmacum est, optima medicina cunctis non dissimilibus laborantibus morbis. Sed de his hactenus tu, prout videbitur (et uti spero) pro Dei gloria et incolumitate reipublicæ Christianæ, facies. Ego vicissim rogabo Deum nostrum ut caute incedas in viis ejus et in offenso pede ad adventum

[1] Probablement Lawrence Tomson.

Domini Jesu, cujus spiritus te dirigat in omnem sapientiæ veræ tramitem et vestra omnia in ipso incepta et instituta sospitet. Vale et me, ut soles, diligas et justo dolori meo concedas si in hoc pecco.

Raptim, Grenvici, 3 junii 1576.

(*British Museum, Egerton*, 1694, f° 16.)

MMMCLXVII.

Robert Beale au Secrétaire Walsingham.

(Middelbourg, 4 juin 1576.)

Négociations en Zélande. — Il importe de connaître les intentions de la reine. — Subside réclamé par le prince d'Orange.

It may please Your Honor. According to your good advise, I have fully written unto My Lords of all my things here, and, according to Their Lordship's letters, am to remayne here till I receive Her Majesty's answer to suche thinges as I presently send, where in I shall humbly crave Your Honor's good furtheraunce that it may be done, with as much spede as may be, for I am weary of my being here; and, if Her Majesty's friendly letter might be procured to appease his wounded and discontented mynde, and then Her Highnes would vouchesafe to make but some indifferent answer to his writing and under her hand advow to pleasure him that she ys contented to performe suche things, as I was willed to promis him by Their Lordships letters of the 7th of the last, I would then hope the shippes might be released, although veary extremity as I thinck driveth him to demande the borowing of so great a somme of money, and he hath many times repeted unto me Her Majestie's answer unto the deputyes, that, if she could not procure an answere, then would she send him her full resolution to their demands within xiiij dayes, which are long past, and the sharpnes of the warres rather encreased sithe then diminished. He semeth to hope for some what, and I wold be glade to understand, from Their Lordships and Your Honnor, what I shall answer thereunto, for I have ben demaunded the same of St-Aldegonde and others, and Your Honor in the memoriall willed me to tell them what Her Majestie heard from divers he sholde be advertised. Since I have received nothing but that they of Brussels gave little care to that motion, making full account of the taking of Siericksea, which I thought good not to tell him

for the discouraging of him and making of our case here more desperate. There is in London one Robert Leman, an English denizen against whome Sothick had the suite, whose advertisements, as I take it, have don no good here. And being a subject and seeking justice at the Princes hands, and not at Her Majestie, I thincke by extremitie of law might be brought within the compas of a *premunire*, but I wold be lothe the poore man shold have so much harme especially at this tyme; but, if Your Honor send for him and geve him a good lesson and learne from him the names of such advertisers bothe in London and along the whole coast, which send letters hether, Your Honor shall in my opinion do Her Majestie and His Excellency good service; for, by sending over every flowing tale and newes, they cause discontentement and variaunce and do no good on neither side. There went also over of late (as I am informed) a young man brother to one Marten Frolicks with sondry letters. The marchants and specially Leman can finde him out. And, if he were examined to whome suche letters were directed, suche busye fellowes wold be knowen; and such ys theire credulitye here that one of their lettres, either in suche matters as Their Lordships have appointed me to deale in, or in marchants cawses, shall easy sway a matter bothe in judgement and otherwise, and have more creditte then I thinck Her Majestie or Their Lordships lettres. At the lest, I find by experience they prevaile more then any speche I can use unto them, and so shall Your Honor perceyve in the Princes answer, many times, by these and such like words: *estant suffisamment informé d'Angleterre.*

I doubt not but that their iiij shipps are ready to be released, but they cavill that the ordnance ys sold. I shall desire Your Honour to advertise me in what estate they be, and to procure, if it may be, some letter or attestation from the captenes or others unto them here, that these informations of the sale of their artillerye and that their man have ben kept in prison in a dungeon with bread and water, are false: which I thinck wold content them here and discredit the informers in little matters here after. Concerning newes, we have nothing but that yt seemeth that the Princes meaning ys to make a newe attempt for the victualling of Sureckses, on th'other side of the island, towards Browershaven and Bomene, where they have understanding that the soldiers and maryners are in lesse numbers and great necessitye of victualls. The Lord sende them good successe. He loketh for more soldiers out of Holland, which are not yet arrived, and therefore, the matter being so long differred and bruted in every mans mouthe before hands, I feare the event.

I have sent the lettres enclosed in the last packett to Mons. de St. Aldegonde, and have distrued the confession signed with the parties hand, wherto he hath as yet made me no answer. But it shall not be forgotten. I shall most humbly desire Your Honour then I may have the coppyes of suche letters and things as shall be sent to the Prince,

so, them sent, I may the better direct my speches there after, and so most humbly take my leave.

From Middelbourg, the iiij of june 1576.

(*British Museum, Addit.*, Mss. 5935, f° 26.)

MMMCLXVIII.

Robert Beale à lord Burleigh.

(Middelbourg, 5 juin 1576.)

Arrangements à conclure à la suite des plaintes du comte d'Oxford. — Entretien avec le prince d'Orange sur la restitution des prêts qui lui ont été faits par la reine. — Nouvelles de Zélande.

My duety most humbly remembred to Your good Lordship. Besides the generall letter which I have written to all Ther Lordship of my doinges with the Prince here, I knowe not what to advertise Your Lordship particularly of. In the matter of my Lord of Oxford, I have delt as earnestlie as I could, and the rather for that by a letter of Your Lordshippes, which yt pleased Mr Secretarie Walsingham to shewe unto me before my departure, I perceaved the great care Your Lordship had thereof..... indede the case deserved. And, yf so moche has not ben don therein, as reason were and as Your Lordship doth desire, I shall most humbly beseche Your Lordship to attribute the same rather to the unreasonableness of these persons with whom I have to do, than to that is my default (as God ys my witnes). For, notwithstanding the Princes letters to both Your Lordships a .... his faire promises to me that justice shallbe .... and that the parties be in prison appears en ... ry, I cannot learne, but that onely one hath been apprehended, whose name ys Lambellon, who .... is but kept in a townesman house of Flusshing, and hath liberty to walke abroade. And appears that my Lord of Oxford wilbe appeased with a letter which I understand he sent unto His Lordship when I was in Holland. He trusteth to escape; and, when I regard the small consideration they have of Her Majesty and Your Lordship letters (more than in faire words) .... partly beleve yt. And therefore in my simple ..... bothe Your Lordships are to deale earnestly in your next letters for justice. For considering the carelesness and imparitye of soche offenses in these places, all wilbe little enoughe. And where they

demaund more particular information, I have declared unto them the manner of the outrage committed to his parson, as I understode yt from His Lordship at Rochester. And for the particularity of the goodes, althoughe I demaunded to have them restored, yet my chiefest desire was, seing *jam constat de facto* by the confession of the said Lambellion and things taken here, to have justice don for the reparation of injurye and dishonor. And as appon my information they found the daggers which were sent by Mr Herbert, so might they find more of his stuff yf they listed. But I heare sum of his golden stuff hath cam to sum of the cheef officers' hands, which nowe beare out the matter. I have ben fedd in this matter, as in the rest, with delayes, and. if Her Majesty send not a pleasing answer to the Prince's writing, they seem to be so desperate that I thinck no justice, nor ought els wilbe had of all my demaunds.

Touching the newes, yt is said that on the other side of the iland of Suricksea towardes Bomene, a bote of theirs is entred into the towne, on which side they minde to make a newe attempt, keeping still a great fleete of hoyes before the hedd on this side to enterteyne the ennemye. God send them good successe ; for, if they prevaile not, I feare, er ever yt be long, all will go to wracke. And the newes out of Holland are that the Prince having withdrawen his principal forces hither for this purpos, and only left sum small garnisons of the countryemen in the townes, at one instant, three places, viz. Gertrudensberg, Goude and Krempen, were like to have ben betrayed, if the capteins, havinge sum understanding thereof, had not sent off to the Estates for other companyes of soldiers, which were not so sone entred at one gate, as the enemy was approaching to the other.

His chiefest forces be of Englishmen to the nombre of 1,100 or therabout, and 2,000 Scottes. The rest be Walons, Fleminges and a band of.... Frenchemen [1]. And, if Her Majesty should of her self and by her credite with the Regent revoke th .... and restrayne velteels from London, out of Essex, Suffolk and Norfolk, they wold be in harde case, and they knowe what benefitt they receyve out of England.

It is uncredible what quantetyes are caried by reporte into Flanders and these partes, of bacon, beaf, corne and wood, which is sold here secretly, insomuche that sum more merchantes enquiring thereafter have ben threatned by the Flusshingers to be slaine if that victualling trade were discovered. I heare of one Davison dwelling (as yt is sayd) about vj mile beside Harwiche, which sithe my coming hither brought over 60 live hogges. Your Lordship ys to take soch order therin as shall seeme most convenient to your honorable wisdom.

They of Flusshing prepare a fleete shortlye to be sett out of x or xij barcks well

[1] Le 22 juin 1576, le docteur Dale accusait le roi de France de duplicité; car il promettait en même temps son appui au roi d'Espagne et au prince d'Orange. (*Record office, Cal.*, n° 826.)

appointed to meet with (as I am given to understand) the spanish fleet comyng out of the Indees.

This daye, a report ys given out by sum Dutchmen that yesterdaye arrived at Flusshing, that the shippes in the west countrye are not like to be released and that their ordinance and artillery is taken away, and that one of them ys gon to the sea with Englishmen, which, if it be trewe (as I trust yt is not), empaireth the credite of the offer for their release which I mad unto the Prince, which Your Lordship names.

I am afrayd they will have monnye appon these goods before they be released; for, by that which I heare of sum of his Counsell, the Prince thinketh he may lawfully do so uppon bondes of the Estates for their repayment, as Her Majesty stayed for her uses monny coming our of Spaine. And, allthough I have replyed that yt is no good consequence by reason of the diversitie of ther Estates that if Her Majesty did yt, *ergo* the Prince of Orange may do yt in this case, when the merchants cam under safeconduct and assurance under hand and seale, and further that Her Highnes paied xii in the 100 interest, where he offreth nothing, and besides Her Majesty gave good assurance of repaiement, which I do not see he and the Estates being so endebted can presently make or wold performe, considering howe uppon like bondes smaller debtes are not answered at their tymes. And therby the merchants trafficque and goods wold be in hazard to be broken and confiscated at Antwerp, where they be bound neither directly, nor indirectly to give them any succor or ayde, and last of all a great nomber of poore merchants and mariners undon. I can gett no other answer, but *necessitas non habet legem*. And as I find the Prince hard, so his officers and the Estates are farr worse, which are more strangers to the countrye (wherat there ys no small grudging), and growe wealthy by warres, and in tyme of peace must seeke any other home, and therefore for their owne lucre further these indirecte actions which God cannot long blesse [1].

And so, with offer of my poore service to be at Your Lordships commandement, I humbly take my leave.

From Middelborg, the vth of june.

(*British Museum, Galba*, C. V, n° 78.)

[1] D'après Viglius, il y avait en ce moment un mouvement d'apaisement dans les Pays-Bas : « Verum multum calor primus deferbuit postquam hinc discessit Albanus, judexque ejus Vargas qui inde eam gratiam retulit ut in Hispaniam reversus in regis aspectum nunquam admissus animi mœrore ibi extinctus fuerit. » Lettre de Viglius, du 3 juin 1576.

J'emprunte cette citation à un précieux recueil de lettres de Viglius conservé au *British Museum, Harley*, 3421.

MMMCLXIX.

Instructions données à William Winter.

(19 JUIN 1576.)

Il aura à répondre aux objections et aux requêtes du prince d'Orange. — Il faudra d'abord user de moyens de persuasion avant de recourir aux menaces. — Examen des objections et des requêtes. — Termes dont il faudra se servir pour les réfuter. — Il faudra insister sur l'intérêt du prince d'Orange à ne pas blesser la reine d'Angleterre. — Qu'il ne croit pas que de sa fortune dépend le sort de l'Angleterre. — Si le prince d'Orange refuse de restituer les navires anglais, il y aura lieu de chercher quelque moyen de les recouvrer. — Enfin, il y aura lieu de déclarer que la reine est résolue à employer la force. — En ce cas Winter et Beale retourneront immédiatement à Londres. — Quant aux capitaines anglais qui servent le prince d'Orange, il devront, dans cette hypothèse, rentrer en Angleterre ou se joindre aux Espagnols, à moins qu'ils ne puissent utilement occuper les villes où ils se trouvent.

Instructions given by my Lords of the Councell to Sir William Winter, knight, sent into Zeland to the Prince of Aurange, the xix^th^ of june 1576.

Whereas the Merchantes Adventurers, as also other Hir Majestie's subjects, have at this present under arrest at Flusshinge a masse of merchandise, amountyng in value well neere to the somme of twoe hundrethe thowsand powndes, the losse whereof would be not only the utter decaye and ruine of the proprietaries, but also greatly prejudiciall to this realme (the portion of treasure beyng so great), wee thincke it convenient, rather than to growe to hostilitie whereby the whole should be lost, to use all good meanes for the recoverie therof. And therfore findynge in our opinions but one of the three wayes followynge to be taken for the healpe of this, to wite: ether by perswasion, by slight or by threats, wee thincke it fitt you proceade by degrees, and to begin withe perswasion, and not without some sharpe termes in speche. And therfore, at the tyme of your accesse unto the Prince, havinge first acquainted Mr Beale, Hir Majestie's minister there, with theise your instructions, and conferred him uppon the same, you, and he with you, shall declare unto him as followeth:

First, that bothe Hir Majesty and wee uppon conference had of his generall answeare sent hither in excuse of his not releasynge Hir Majestie's subjects' shippes, doe conceave the same to consist principally uppon twoe points, to wite: objections and requests.

For replie to the objections conteined in his sayd answeare, first, you shall let him understand, towchinge the fower shippes stayed at Faulmouth, wherewith he seemethe to be aggrieved, for that they weare not released, that, as it was verie well answeared

by you, Mr Beale, Hir Majestie's minister there, the only cawse of the contineWance of the staye grewe uppon the newe arrest made th . . . of the Merchant Adventurers' shippes, which th . . . . , yf he doe well consider, he shall then se that the cawse grewe from himselfe, and not from us, and the same growndeth uppon great reason. And, whereas, uppon this point, in the speache that passed between him and Hir Majestie's sayd minister, he seemethe to distrust the assurance wee willed hir minister there to gyve unto him, towchinge the settinge of the sayd ships at libertie uppon the release of the Merchants Adventurers, you shall signifie unto him, any such promiss made, that wee thincke our selves therein greatly towched in honour, for that it was never heard of before that anie prince dyd ever enter into any dystruste of the Cowncell of England, beynge compownded as it is of personages of so honorable qualitie and that allwayes have had as great regard to the maintenance of theire word and promise, as anie other state or cowncell in Europe. Notwithstandinge, in this behalfe, yf you shall fynd in him a disposition to satisfie Hir Majestie's request, then shall you assure him, bothe in Hir Majestie's name and in ours, that the sayd ships (which are forthcomming what soever hathe been reported to the contrarie) shalbe released and delivered in so good state as he shall have cawse to rest satisfied.

Secondarily, whereas he mislikethe of a letter of mark or arreste, as he termethe it, grawnted to Southaicke, thoughe in verie deed it was but a commission directed unto the Judge of the Admiraltie and certaine others to examine his cawse of complaint, by calling some that weare here his agents to be present, and in case the sayd Judge and the rest of the commissioners should fynd just cawse of recompence to be made unto him then to staye suche a quantite of goods as should be found to appertaine to them of Holland and Zeland as might satisfyce the vallew untill restitution might be made, yet maye you assure him that the same commission shalbe revoked in case he shall yeald that satisfaction to Hir Majestie by releasynge hir subjects' shippes, as in honour, conscience and equitie he is bownd.

Thirdly, towchinge Hir Majestie's sharppe letter written unto him for the release of Giraldie's wyfe, wherewith he seemethe greatly to be aggrieved, alleaginge that never like letter was written unto him by anie other prince, you shall let him understand that aboute the same tyme that Giraldie's wyfe was taken, Hir Majestie was greatly grieved withe the sondrie and daily complaints of hir subjects that weare spoyled by them of Flusshinge, so that, findynge hir subjects spoyled and the wyfe of a publique person caried awaye violently, notwithstandyng shee was conducted over by a brother of the Lord Cobham's, especially sent by Hir Majestie for that purpose, shee had, by theise kynd of strange dealyngs, so juste an occasion of offence ministred unto Hir Highnes, as never the like was offred by anie prince that hathe been so frendly dealt withall, as he hathe been by this crowne, wherwith, yf Her Majestie shoold not have

shewed her selfe to have ben offended, she myght worthely have ben reputed to have had neyther dewe regarde to her honour, nor just commiseratyon of her subjectes.

Fourthly, whereas he also findethe him selfe grieved for that, as he conceavethe, he was proclamed rebell, you shall let him understand that he hathe been wrongly enformed of the true circumstances used in that behalfe, the same beynge in deed suche as weare imparted unto him by you, Mr Beale, Hir Majestie's minister there, to wite : that it could not be proved that Hir Majestie had declared him a rebell, but, contrariwise, uppon earnest petition of the Kinges commissioners to have all Hollanders and Zelanders accompted as rebells, and forbidden trafficque in England, shee would not grawnt there unto. Howbeit, to satisfie the Kynge's express letter grounded uppon the treaty, wherby it was required that certen persons, in the sayd letter named, shuld be, accordyng to the wordes of the treaty, expelled and bannished this realm, which when the Kinge had done by his letters, Hir Majestie, not by anie sollemne act or publication, but under hand, gave some warnynge to hir ports not to admitt such persons, where with the Prince had no occasion to be so grieved. For, yf Hir Highnes had meant so evill as it seemethe he takethe it, shee would never have admitted St-Aldegonde, nor the rest of Hollanders with hym, as shee dyd, to have repared unto hir realme : with which answeare to this griefe wee thincke in all reason he should rest satisfied and thincke Hir Majestie, in doynge as shee dyd, had no smale regard of his honour.

Fifthely, where as he complainethe of the evill usage of his commissioners sent hither, as that they weare sent awaye withowt reward, that threatnyngs weare used towards them, and that they weare longe intertained with delayes : for the fyrst you shall signifie unto him that, as wee are not acquainted with anie evill usage they have receaved, so can wee not answeare the same. For the second, where it is sayd they went awaye unrewarded, they, them selves, yf they list to confesse the truthe, can saye the contrarie, havinge in verie deed receaved a verie honorable and bowntifull reward. For the third, towchinge the threatnyngs, trewe it is that it was plainly tould them that Hir Majestie would not endure that the Frenche should have anie footynge there, and therfore advised them in frendly sort to forbeare to practise withe them in that behalfe, shewynge them that in seekynge to displace the Spainard by placinge the Frenche, was like to one that to escape drownynge would throwe him selfe into the fyre. For the last, concerninge their longe staye here, yf they consider the weightinesse of the matter, there is no reason why they should fynd fault with so just cawse of longe deliberation.

Sixtly, where as he alleageth that it was promised his commissioners that within xiiij dayes he should understand what answeare was made unto Hir Majestie's minister sent to the present Governours in Flanders to procure a surceaunce of armes, you shall signifie unto them that their strange maner of proceadinge towards Hir Majestie

by the begyning and continewance of the arrest, whilest hir minister was there abowt the procurynge of the sayd surceaunce, and befor he cold receive any answer of the States of the Low-Contres, gave Hir Highnes just cawse to make staye in that behalfe, seeynge their unthanckfull dealynge towards hir, that was so carefull for them, havinge employed before tymes sondrie ministers, as well in Spayne as in the Low-Countries for their good.

Havinge dealt in this sort with him towchinge his objections, yf he shall presse you to the answearing of his requests (for otherwise wee would have you forbeare to deale therein), then shall you proceade as followethe. First, whereas he desyrethe that Hir Majesties subjects maye be inhibited from trafficquyng into Flanders, as a matter greatly prejudiciall unto him, you shall let him understand that the late usage of Hir Majestie's subjects, which trafficque into those parts, hathe been so hard and owtragiouse as withowte anie inhibition (whereunto Hir Majestie in honour can not yeald) it is likely that they of them selfs will forbeare to repaire thither. Secondarily, where as he desyrethe that Hir Majestie would not mislike that he might borrowe of the Merchant Adventurers the somme of one hundrethe thowsand angels, you shall tell him that the waye he taketh herin is so dishonorable to Hir Majestie that it can not stand with the nature of anie prince. For, the name only of borrowynge set apart, the matter is rather a constraint than otherwise. Gratuities are to passe from partie to partie, especially between princes, amongest whome their ought to be no dealyngs but princelike, with all kynd of graciositie, voyd of enforcement.

And therfore Hir Majestie can not in reason bend to yeald to suche a petition as cariethe withe it nothinge but dishonour to hir selfe and hir State, besyde the wronge done to hir subjects.

After the answearinge of the sayd objections and requests, you shall then of your selfe, as one pitiynge his estate, laye before him howe greatly this kynd of dealynge maye hurt the whole cawse which he professethe. Hir Majestie beynge occasioned, throughe the greate complaints of hir subjects, to alter the course of hir graciouse disposition towardes the strangers of those contries now retyred into this realme, maye happely cast them owt of hir dominions, a matter of so great consequence as maye move him and the States to better resolutions in the cawses of Hir Majestie's subjects. For, yf theise matters growe on to further unkindnes, in steede of refuge and salfetie which they have had here, they shalbe cast into their enemies' armes, and be driven to come to their ports to be receaved from whome before they fled, and whoe still do seeke their bloud: the cawse of which miserie, proceadinge from his contemptuouse dealynge towards Hir Majestie, can not but rendre him odiouse to all good men, and in the end the greatest peece of the smart will light on himselfe. For, from hence, not yelding to restitution, he is to looke for nothinge but suche hostilitie as one enemie

bathe to looke for from another, bothe by annoiynge him with forces, as also by restrainynge him from all suche commodities as before tyme they have reaped from hence to their proffitt, and they stand presently in as great neede of, or rather more than ever they dyd. For bothe such meanes of victuallynge as bathe been used heretofore from hence, tho their great reliefe, and other helpes which ar to manny to be in few wordes remembred, shalbe cutt of from him, as also the free accesse to Hir Majestie's ports restrained. You shall therfore advice him as one that wishethe well unto him, deeply to consider of the perill that maye followe by persistynge in this injuriouse maner of dealynge towardes Hir Majestie.

Further more, for that it seemethe by his sayd answeare sent hither, that he should conceave that Hir Majestie's state and salftie should depend uppon his fortune, which perhaps makethe him to presume that shee will endure anie injurie at his hands, you shall, as of your selfe, advice him not to be abused with that imagination. For, whether he stand or fall, the King of Spaine shall for manie respects as greatly neede the amitie of England, as England the amitie of Spaine. And, in case he should be otherwise affected, Hir Majestie's forces and meanes of defence, whatsoever he conceavethe, are not, thanckes be to God, so weake or feeble but that shee shalbe able to defend hir selfe against the sayed King or anie other prince that shall have anie meanynge to attempt anie thinge agaynst hir. And, howsoever the matter went, and that it weare trewe that his fall or overthrowe could not be withowt some perill unto Hir Highnes, yet weare it not for hir honour ether to yeald to such requests conteined in his answeare in such sort as are by him propownded or to endure that hir subjects should be daily so owtraged as they are.

By the waye you maye lett fall that in the judgment of the world the aptest meane for Hir Majestie to withstand or prevent the perill that he conceavethe might growe to hir by his overthrowe, weare to joyne with the King of Spaine against him.

After the delyvereng of thes owre speches unto him, as also yore owne partyculer advyce, yf you shall fynde that he will not be indused to yelde to restytutyon, then shall you proceade to the seconde degre, and that is, by practyce and devyce to fynde owt some waye (thowghe yt be with hazarde) for the stealyng awaye of the sayd shipps, eyther by brynging of them into this realme or conveyeng them back to Antwerpe, as the wynde shall most aptely serve, wherin, for that yt were harde for us to prescrybe unto what coorse were fyt for you to take for the executyon therof, we thinke yt most convenient to referre the same to your good dyscretyon.

And in case you shall fynde that neyther by perswatyon, nor by slyght or practyce, the release of the sayd shypps can be procured, then shall you dyscende to the thirde degre, letting him playnly understande that, in case releass be not presently mad, as well of the shipps perteyning to the Merchaunt Adventurers now under arrest, and

others whose cause of stey hath bene clamed by sentence ther of ther Admiralty, and such other shippes which you shall fynd in justice ought to be restored, Her Majestie is fully resolved to prosecute this injury with all hostylyte, not only by hir own forces and hir subjectes, but by all other meanes, in revenge of the dyshonor and injuryes she and her subjects therby shall be sene to have receyved at his handes.

And so this denuncyatyon ..... lyte being don, bothe you and Her Majestie's mynister there, Mr Beale, shall immedyatly retorne, and, befor you shall mak this denunciation, you shall use some meanes by some speciall persons .... advertise further ...... also how befor your sayd denunciation the merchantes english may save themselves by escapyng thence.

We woold have you during the tyme of your abode ther informe your selfe of the state of that ilande, as what forces they have ther placed in ther townes, howe the sayd townes be fortefyed, what landyng places ther are fit for dyscent, yf Her Majesty, for lacke of restytutyon, shoold be forced to use hostylyte. Moreover, we thinke yt convenient that in case you see no hope of restytutyon to followe, you geve some secreat warninge unto Edward Barkeley and other the englysche capteynes servyng ther under the Prince, eyther to retyre himselfe into this realme, or to drawe them selfes to some of the townes in the King of Spayne's possessyons next adjoyning, or otherwyse to devyce, if they can thynk it probable, howe to possess them selves of some place of importaunce perteynyng unto the Prince, bothe gardable and fyt [to annoye] them, as also by scytuatyon and porte may be kept by them selves and aptely receyve releefe from hence.

(*Record office, Cal.*, n° 819.)

MMMCLXX.

Robert Colshill à lord Burleigh.

(Anvers, 23 juin 1576.)

Sédition militaire à Anvers. — On annonce que le comte d'Altaemps se retirera et que Champagney reprendra le gouvernement d'Anvers. — On attend des marins espagnols. — Propositions d'un serviteur du comte de Northumberland. — Importance du port de Calais. — Souffrances des Anglais prisonniers.

Accordinge unto my dewtie and Your Lordship's good plesor, am I boldened to wrighte these unto Your Honnor, wherein I moste homblye beseche Your Honnor I

maye commende the love, faithe and sarvice of a plaine man unto Your Lordship, who, likinge Your Lordship to accepte, I shall endevor to love, serve and honnor faithfullye and trulye, while I have brethinge. And for that sence my commynge to this towne there happened some causes fytt for Your Lordship's understonding, I thought yt myghte my dewtie to advertis Your Lordship therof. That is, one *Corpus Cristie* daye so cauled here, and after ther sollem prosessyon in ther jollytye of ther God, a sowdaine mutenye fell amonge the Allmaines here in garrison, under Counte Hanniball, to the nomber of xv°, for *gelte, gelte,* and in ther furye beate ther ausell beror, killed an honnest burgois and hourte sondrie, but this dured but a while; for, by gevinge them ij dallars a peace and makinge promys for bettor provision for them by th'Estate, they be apesed, and this grewe, as saide yt ys, that, promys beinge made and monnye provided for ther paie, the same was countermanded into Hollande to Monsir de Hierge, Barlemonte's sonne, governor of Hollande, for that he wroighte unto the Staite that, one leste he hade some paie for his soldiors, they wolde all revolte.

That nighte the Flushingars burnte a villadge called Oysterwell, not two inglishe miells frome this towne, and touke cc heade of cattell, saide to be oxen, c horses, prissonors withe bagge and baggage, and the next daye, in our sighte, to the nomber of xvij saile, chased the Kinge's galleis, wiche were but iiij, homwarde under the bullwerke at the towne's ende nereste Flushinge, betweine whome was ther longe and great shoyte withowt hurte to anye partie, for ther mallis semed to batter the wator then harme them selves, and, about ij or iij of the clocke, the fridaye followinge, the Flushingars in braverye departed in our sighte.

Sayd yt is that Countye Hanniball shalbe this nexte weke discharged, and is regimentes, and in his place here shall come hether Countye Oversten, and then Monsieur Champenye to holde his governorshipe of this towne.

I learne by letters nowe come frome Spaine that the Duke de Segovya shall come as governor of these partes, but of this there ys sondrye named.

And by the saide letters, saide yt is that the Kinge myndethe to sende nombers of marrinors hether frome Biskaye, for that the want of them here ys greate, for that there be manye newe vessells made and ships in the haven that liethe still for wante of marrinors.

Sence my commynge hether, sowdanly in my chamber unloked for came unto me one Inggrome Thwynge, naminge himselfe a gentillman, lat servant to the laite Erle of Northomberlaind, confessinge him selfe a rebell and traytor to Her Majesti and countrye, homblye requiringe my letters to Your Lordship for his pardon, the wiche withe sharpnes I denied to have anye delinge, withowt in recompence of his sondrye tresons he wold bewraye or discloise unto me some mattor worthie of my letters or Your Lordship's honnorable favor : to the wiche he awnswered for tyme present he knewe

nothinge, albeyt I lerne him to be agreate doer withe Cotton, and judge him lewde and subtill, yet to this is he come that, havinge promys of pardon, he will do hereafter great sarvice, and will delyver me packettes of letters, and dysclose sondrye practises as he cane lerne them, and so his ladye, is he goine as he promesithe, but what he will prove I knowe not. I am therfore to require Your Lordship's good plesor herein, as he that is wholye at your commandment and direction.

I lerne also that our inglishe traitors utterethe muche mallis againste Her Majesti and Estaite, and yet ys ther smalle confydence or truste amonge them, and suche as were of them bannished use these partes commonlye withowt anye gaine, sainge ye, and the Spaniardes also use over lewde speches and thretonethe muche Inglande, wiche I truste shalbe ther baine, and to have as manye frindes as Her Majesti in Inglond, wiche God defende sholde be so trewe as they be insolent and arrogante.

At Calliz upon my arivall there I dilligentlye noted the towne gretlye amended over that yt was when I was laste there with the capitaine of Her Majesti' garde, and great trafficke used by marchantes, bothe by sea and lande into all partes, as frome Spaine, Fraunce, Inglonde and other partes. Ther wantes no ships to carrye and recarrye, and night and daye from hence and Bridges there goethe waggons in no smale nomber, ladon with merchandice, to and fro. Besides I finde the Prince to have his factor there to sell what ys gotton by sea, by wiche the people ys gretlye enriched, and yet but a smale garrison there of povery Johns, not gente or men can I call them. I praie God sende them as good lucke as we hade of yt, as when we loked more for profytte then for streinthe.

In the galleis be here, My good Lorde, our countrimen moste crewellye and contynuallye tormented that yt wolde make an Inglisheman's harte to rende in piesses to behold ther tormentes and misserye. Gentillmen be there of them and manlike men wonderfullye dysgwysed. I wolde to God some mercye mighte be procured them agreinge with Your Lordship's honnorable wisdome and pollesye.

I wolde to God withe Your Lordship's favor I mighte put Your Lordship in memorye of [Your] Lordship's honnorable promys that nothinge be downe in the comyssyon for Her Majesti' landes where I am a poore officer by Your Lordship's favor and goodnes; for, havinge spent muche monnye and great travall without recompence of my chardges, I wolde be lothe other sholde take praise of travall fro me. And so, My good Lorde, do I fynishe desiringe to be shrowded under Your Lordship favorable protection, desiringe God to prosper Your Lordship with longe lyffe and helthe and eche other honnorable good I wolde for Your Lordshipe.

Frome the Andwerpe, this xxiij of june 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 828.)

MMMCLXXI.

Journal de Daniel Rogers.

(Juillet 1576.)

Nouvelles diverses. — Si le prince d'Orange n'est pas secouru par les Anglais, il s'alliera aux Français.

Julie.

The first of julie, the Prince came unto Middelburche from Campher to salute sir William Winter, and they were longe together.

The same day, arryved capptain Crom to Campher from Ziricksea with newes that the ennemyes parled with them of the towne.

The towne of Ziricksea was rendred to the King the 2 of julie with suche conditions as the towne of Middelburche was rendred unto the Prince : to witt that it should be lawfull for all souldiers to departe the towne with enseignes displayed as as moche as they could carry forthe. Dorp came with a shippe laden with his wares. Item the bayle should tarry there untill that the pensioner of Ziricksea were rendred unto them with suche prisoners as are at Middelburche of Zirieksea. About evening they shot of for joye thickly as good as 800 souldiers came forthe.

The 5, the Prince cast six companies of souldiers because that many were unparfaict, by this reason they should fill ther companies : in Holland, they cast likewyse six.

The 4th, the Prince sent the Count of Hollache towardes the Plat with capptain Barckley.

The third, the Prince receaved a pacquet out of France, and Mons. de Malroy, Mons. de Aernaute's brother, came to Middelbourche with Mons. de Revers. He sayeth that the Prince would have the Frenche to lende him 32,000 men and sendeth them no money, wher as they have made pease in Fraunce for lacke of money.

The 10th, the Prince complayned unto me after supper that the Estates of Hollande without his consent had sent a greffier of Roterdam, who hath marryed the nece of Viglius, to the Estates of Brabant, etc., for peace : which was done uppon occasion of one which came from Viglius and encouraged them there unto. By this meanes the Prince sayed that the ennemyes would learne moche of secretes and that they could not otherwyse well doo it.

The 12th, the Prince was at Campher to sende certayn shippes to the seas against Browershaven, that the ennemyes, which would come forth, might be kept in.

I spake with His Excellency the 20 of julie touchinge the fame of assurances : he sayed the english merchantes ought to resolve they would give the asseurances onely or permitt that the Frenchemen might likewyse doo it. If they would doo it onely, then they must yet except the Easterling trade of corne. Item suche frebuiters as should goo to the Indies. Item he would except salt, corne and anckers to be carryed to the Lowe-Countrey, and would do it in such manner that they onely should trafficq with ther shippes so that they would give yearly a certayne some unto His Excellency. He feareth greatly that the Queens Majestie, havinge embraced it, would regreat her councell, that should then be his ruine: here most be provided for Portugall, because some of our shippes can go thether.

Doctor Frances d'Inchuisen told me the 20th that, if Her Majestie would descende to this waye of asseurances, that the Hollanders never would suffre any monney to be now borrowed of the Merchantes Adventurers; item that the Merchantes should give no money before the bonde of the Hollanders came.

The 15 of julie, I was sent from sir William Winter unto the Prince to know of him if he were yet in the same moode in which he was when he sent his deputes into England for yt offers which he had made. He aunswered me that, because the Queene had refused to deale with those offres, that therefore, by Her Majesties permission, he hath dealt with other (meaninge, as it appeared, the Frenche) and that he taryed for aunswer. Before he had an aunswer, he could not determine any thinge, besides that the Councell and Estates of Hollande and Zelande were to be assembled.

Sir William Winter retourned with Mr Beale the 25 of julie 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 251.)

MMMCLXXII.

Demande d'un passeport.

(Juillet 1576.)

Le capitaine Digby qui avait obtenu de Requesens l'autorisation de se rendre en Angleterre, demande un passeport pour rejoindre M. de Hierges.

(*Archives du Royaume à Bruxelles. — Papiers de l'Audience*, liasse 161.)

MMMCLXXIII.

Le prince d'Orange à Luc de Heere.

(MIDDELBOURG, 6 JUILLET 1576.)

Projet formé pour surprendre la ville de Nieuport.

Sr Lucas de Here, Ayant entendu par le Sr de Ste-Aldegonde la bonne affection que me portez et le grand zèle qu'avez à nostre cause commune, vous ay bien voulu advertir touchant l'entreprinse que depuis quelque temps en çà avons tramée sur la ville de Nieuport, dont par ledit Sr de Ste-Aldegonde avez aussi esté adverty. Car, pour avoir entièrement gaigné les voluntés des Anglois qui y sont dedans, l'ordre y est mis tel que pour le faict de l'exécution nous n'attendons que le temps et l'heure que par ensemble nous prendrons, et y ayant dépesché à cest effect homme exprès, depuis n'aguerres aussi Anglois pour entièrement le conclure, je vous prie que le faciez entendre à Monsr de Walsingham, luy priant bien affectueusement, de ma part, qu'après que serons venus au bout de ceste nostre entreprinse, il vueille tenir la main et assister ces bonnes gens qui nous font ce bon et signalé service de sa faveur et recommandation envers Sa Majesté partout où il conviendra, à ce qu'ils ne chargent sur eux la malle grâce de Sa Majesté à nostre occasion. J'en eusse escript moy-mesmes à Monsr de Walsingham, n'eût esté que je crains qu'il ne seroit content de se mesler si avant en nos affaires, et par tant m'a semblé meilleur de le traicter par vostre moyen. Et à tant me recommandant à vostre bonne grâce, prieray Dieu, Sr Lucas de Heere, vous donner, en santé, vie longue.

De Middelborg, ce vje de juillet 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 835.)

MMMCLXXIV.

Philippe de Marnix au Secrétaire Walsingham.

(MIDDELBOURG, 19 JUILLET 1576.)

Il ne négligera rien pour maintenir la bonne intelligence avec l'Angleterre. — Les soldats espagnols se mutinent. — En Brabant on feint de désirer la paix. — On annonce que Don Juan amènera des renforts.

Monsieur, La lettre que j'escris par le capitaine Urd et la suffisance de MM. les députés de Sa Majesté, m'excusera de ne faire icy longue déduction. Ceste servira seu-

lement pour vous asseurer que je demeureray tousjours tel, en vostre endroit, comme j'estime que vous confiez en moy; et, quant au publicq, je travailleray en toutes matières que paix et bonne intelligence se puisse maintenir entre le royaume d'Angleterre et ce pays-icy. Je voudroy y avoir tel crédit que je peusse plus faire, mais asseurez-vous que tout ce que je pourray sera employé à ceste fin; cependant je vous prie m'avoir pour recommandé en vostre bonne grâce et, si par aventure, j'estoye chargé par delà de quelque chose comme du passé, n'y vouloir adjouster foy sans m'avoir ouy, et me faire ceste faveur de supplier Sa Majesté ne me vouloir tenir pour autre que pour celuy qui luy est et sera toute sa vie serviteur très-humble et très-affectionné, ainsy qu'à la vérité je suis très-obligé à l'estre.

De nouvelles il n'y a rien par deçà que vous ne puissiez plus particulièrement entendre par lesdicts sieurs députés. Les Espagnols se sont mutinés avec les Wallons à Ziricxzee [1]. Dans le pays de Brabant y a aussy un extrème mécontentement à l'endroit

[1] Les mutinés de Zierickzee allèrent, comme ils l'avaient annoncé, porter leurs réclamations et leurs menaces jusqu'aux portes de Bruxelles.

J'emprunte aux collections du *British Museum* le document suivant :

Discours véritable sur ce qui est advenu, touchant le alborote et esmotion des Espaingnols mutinés ès isles de Zélande incontinent après la prinse de Zieriezee, le second de juillet 1576.

Lorsque l'on estoit encoires devant la ville de Ziericzee, les soldats espaingnols, estants audict siège, déclairoient à plaine bouche ouvertement que, incontinent la rendition de ladite ville, ils se vouloient retirer et se venir refreschir en Brabant et nomméement en la ville de Bruxelles où ils disoient avoir esté mal traictés, usants de plusieurs bravades et propos plains de menaces.

Dont Messeigneurs du Conseil d'Estat commis par Sa Majesté au gouvernement général des pays de pardechà advertis, congnoissants que par la victoire que l'on debvoit espérer de l'ennemy en usant de l'occasion présente (selon que ledict ennemy estoit pressé) avoient par touts moyens procuré de empescher ce desseing, en taschant de donner contentement tant à eulx que aux Walons et aultres ayants servi en ce siège.

Tellement que lesdicts seigneurs du Conseil, pour obvier à ceste mutinerie apparente, auroient déclairé estre contents que les cent mil florins, donnés par ceulx de ladicte ville de Zieriezee, fussent répartis entièrement sans riens réserver entre lesdits gens de guerre ayants assisté audict siège, et que oultre ce l'on procéderoit au descompte desdits soldats aveeq secours tels que seroient en leur pouvoir, dont en la raison se debvoyent bien contenter lesdits soldats.

Ce nonobstant, lesdicts Espaignols amutinés auroient chassé leurs capitaines et officiers, abandonnants les lieulx de leurs gardes et forts, et seroient en bien grande furie passé oultre en Brabant, où, ayant confirmé les conjurations soubs le sacrement de la messe faicte en les chemins, sont venus à Herentals, auquel lieu par ordonnance desdits seigneurs du Conseil se est trouvé vers eulx en personne Monsieur le Comte de Mansfelt aveeq pouvoir et instruction, leur ayant de la part d'iceulx seigneurs offert tout ce que raisonnablement ils pouvoient demander et quy estoit au pouvoir desdits seigneurs, sy comme pardon de leur mésus, leur part ès cent mil florins de Zieriezee, troys payes des premiers

des gouverneurs pour les foulles et oultrages des soldats, lesquels à faute de payement ne sont tenus à aucune discipline, et les Estats refusent de contribuer si on ne fait la paix : à quoy ceux du Conseil font semblant de vouloir entendre, et cependant font touts appareils au contraire. Ils font courir le bruit que Monsieur de Havré doit venir d'Espagne avec pleine commission pour effectuer la paix; mais, au contraire, ils ont charge secrète de n'y entendre aucunement, aveq promesse de bref et signalé secours à amener

deniers qui viendront de Espaigne ou aultrement seroient au pouvoir desdits du Conseil avec monstre générale.

Ce que ne ayants voulu accepter demandèrent plusieurs choses impertinentes et non faisables, sy comme oultre leur dict payement totale augmentation de soulde, aussi quelque bonne ville en leur pouvoir, tant que l'on auroit descompté et que ils seroient du tout contentés, et aultres choses impertinentes.

Et combien que ils eussent promis estants en une ville de se quiéter, attendant la responce de mesdicts seigneurs, néantmoins ne cessoient, veuillants toujours occuper ledict Bruxelles, et de faict auroient escript lettres au magistrat de Malines, demandants passaige par ladite ville et logement de une nuict seulement, disants que il convenoit ainsy pour achever leur voyage, ce que leur fust refusé par lesdits de Malines assistés lors de une enseigne de Walons que on avoit envoyé à leurs secours.

Quoy voyant seroient par dehors ladite ville passé oultre et venu loger à Grimberghe, deux lieues dudit Bruxelles, où furent envoyés lettres dudict seigneur Comte de Mansfelt en response de leursdites prétentions quy furent portées par le cappitaine Montesdoça, quy alla vers eux, auquel donnèrent quelques réplicques, non sans démonstration de se vouloir renger à la raison, promettans ne bouger de là et y attendre la résolution du Conseil.

Au lieu de satisfaire à leurdicte promesse partirent incontinent tirants au villaige de Assche et aultres lieux alentour dudict Bruxelles avec menaces de y entrer par force et faire plusieurs vengeances, quy a donné occasion au peuple de se eslever, prendre les armes et se préparer pour se mettre en défense contre force et violence.

Et depuis a derechief esté envoyé vers lesdits amutinés ledict Montesdoça, lequel ils ont rechassé furieusement à coups de harquebouses sans le vouloir escouter, néantmoins après le ont remandé par lettres pour se trouver vers eulx, comme il a faict le lendemain audict Assche, et luy promirent que ils se assambleroient illecq pour incontinent envoyer toute response et résolution dont ils donnèrent grande asseurance.

Au contraire de quoy et au lieu de envoyer leurdicte response au mesme jour, sont partis de là et à l'impourveu donné l'assault par divers costés à la ville d'Alost, y faisant toute hostilité et tué plusieurs tant païsans que bourgeois, mesmes pendu devant la porte de la ville ung sergeant officier du Roy, tellement que de nuict seroient entrés de force et hostilement en ladite ville avec cris espouventables, faisants les insolences que bon leur a semblé.

Ce que a donné très juste occasion ausdicts seigneurs du Conseil, voyant leur désobéissence sy obstinée et préjudiciable au service de Dieu et du Roy, pour les mésus et actes susdits, mesmement que ils continuoient encoires leurs menaces sur les villes de Bruxelles, Anvers et Malines, de les déclairer désobéissants, rebelles et ennemis du Roy et du pays, entendant procéder à leur chastoy tel que sera trouvé convenir pour les remettre en l'obéissance de Sa Majesté et des chiefs que Sa Majesté

par Don Juan d'Austria de lever 12,000 hommes, qu'Italiens que Espagnols, pour avec iceux descendre par deçà en cas que le François se bouge, ou autrement venir devant par la poste, et les faire suyvre après. Voilà ce que l'on nous mande des Pays-Bas. Quant aux affaires de France, j'entendray plus tost de vous que non pas de vous en escrire, et, finissant ceste par me recommandant à vostre bonne grâce, prieray Dieu vous donner, Monsieur, en santé, vie bonne et longue.

Escrit à Middelbourg, ce XIX[e] juillet 1576.

L'entièrement vostre bon amy à vous faire service,

PH. DE MARNIX.

(Publié dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 3[e] série, t. II, p. 382.)

leur a commis, pour aussy faire cesser plus grandes révoltes des subjects se voyants ainsy indignement et sans leur mérites traictés des propres gents de guerre de Sa Majesté qui les debvroient défendre.

Et partant comme ceste voye de déclaration ne se extend ailleurs, ny à aultre fin que contre lesdicts amutinés ayants sy violentement traicté les subjects de Sa Majesté, mesdicts seigneurs ont bien volu le faire entendre partout, afin que chascun sçache le grand tort desdicts amutinés, et aveeq quel fondement lesdicts seigneurs ont esté contrainets à faire ladicte déclaration et de procéder contre eux par la voye que ils sont d'intention faire pour conserver les pays et trouver moyen de renger lesdits amutinés à la raison et en l'obéissance et debvoir que ils doibvent au service de Sa Majesté, et non (comme lesdicts amutinés s'efforcent faulsement persuader aux aultres soldats) en intention de frustrer les gens de guerre de leur juste payement, soyent Espaignols, Walons, Allemans, haults et bas, et aultres de quelque nation que ils soyent, auxquels l'on entend satisfaire de leurdict deu, aveeq asseurance que lesdits seigneurs donneront tout ordre que soit ce pendant raisonnablement pourveu à leurs prests et secours, tant que, les descomptes faictes et provisions de Sa Majesté venues, ensemble assistence des Estats, ils ayent moyen de satisfaire à touts, comme est l'intention de Sa Majesté et la leur.

Défendant bien expressément par Sa Majesté pour ne allumer le feu plus de ce que il ne est, que personne, quel que il soit, gents de guerre, ny aultre quelque il soit, ne ait à se joindre ou tenter quelque chose sur villes, forteresses, villaiges ou subjects en façon que se soit.

Commandant pareillement à tous chiefs et capitaines de guerre de tenir en bon ordre et discipline leursdicts gents sans les souffrir sortir de leurs garnisons, ny faire désordres quelsconques, et à tous gouverneurs, officiers, magistrats des pays et villes, aussy aux subjects, de ne toucher aux personnes des gents de guerre, estants en leurs garnisons, et non estants alborotés, ny mutinés, afin que l'on vive en bonne paix et union parensemble, comme il convient à subjects et personnes estants au serment et service de Sa Majesté.

Faict à Bruxelles, le second jour du moys de aoust 1576.

(*Domestic papers*, vol. 108, n° 77.)

MMMCLXXV.

Edward Chester à lord Burleigh.

(MIDDELBOURG, 20 JUILLET 1576.)

Le prince d'Orange a promis de restituer les navires anglais. — On attend quatre mille Français. — Paul Buys et ses amis s'y opposent par affection pour les Anglais; mais Marnix, malgré les bienfaits qu'il a reçus d'Élisabeth, soutient les Français. — Le prince d'Orange ne paraît pas se préoccuper du mécontentement de la reine d'Angleterre et favorise peu les Anglais. — La flotte espagnole est bloquée à Brauwershaven.

Althowgh, Right honorable, I am well assured that the certeyne occurrences of theise partes shall at large be delyvered unto Your Honour both by Sir William Winter and Mr Beale, yet can not I omytt in discharge of my dewty (having bene so many waies most bownden to your honourable goodnes) to signifie also my simple knowledge and observations to Your Honour since myne aryvall. I aryved in Sealand the eight day of this present moneth, making my first repaire to Sir William Winter, whom partly I gave to understand of Your Lordship's speches had with me at my departure, concerning the great displeasure conceyved by Her Majestie at the outragius dealinges of the Flusshingers with her merchantes, willing me, as occasion served, to let the Prince understand the same, using such perswations to His Excellencie, as might the rather move him to such dealinges as might in parte so satisfie Her Majestie as that her wonted goodwill (ever borne towardes him and the cause) might rather contynew to his benefit then by such sinister dealinges be chaunged to his damage and utter ruyne. Sir William's opinion was that in no case I showld use any such speche to His Excellencie as might induce him to the lest suspicion of Her Majestie's such discontentment as might make him distrust that revenge for theise outrages would follow, for, said Mr Winter: « I finde the Prince of such minde as, if any such suspicion grow, I faile of all I seeke, » and the Prince, so carcles what maye ensue, will endeavour all forther spoyle of Her » Majestie's subjectes, having now the forehand and start. » According to which his opinion Mr Winter hath very wisely proceeded with His Excellencie and by his great temperance and curtesie hath at length, thowgh not without sundry delaies and trobles, wrought the shippes of the Merchant Adventurers at libertie with their loding. The conditions agreed uppon betwixt them I referr to his owne discoorse, which understoode togither with his other proceedinges here, I doubt not but the Prince his dispositions with intendmentes will perfectly appere unto Your Honour as in a glasse; and how

daungerous they may be to Her Majestie and our Estate, if carelesly they be suffred to passe, Your Honour will soone judge [1].

Th'aryvall of 4,000 Frenchmen from Monsieur are dayly expected : it ys confessed by a gentleman of the Prince of Condie's (that now is with the Prince) that they are in readines and staie onely for money to be sent from the Prince of Orenge.

The cuntrie are not very joyfull of such succours, and specyally the Hollanders, who purpose to resist th'entrance of any of them their, and to that end have the better sort of the magistrates assembled in the Brill, where, under colour of providing thinges necessarie for the towne and hastening the fortyfications, their in hand they remayne. The plott of this is drawen by Monsieur Pawle Buisse, who with the Count of Culing-

[1] Aux négociations de William Winter en Zélande se rapporte la lettre suivante d'un réfugié anglais :

Yours of the xxiiJ[th] of july camme not to my handes before this present day the xvJ[th] of this instant. Of the taking of letters and other thinges directed to S[r] . . . . with the shippe that they camme in, by the Flusshingers, the Countesse of Northumberland hathe hard before, as by myne of the viiJ[th] of this instant in answere of William Cotton of the first of the same, I partly signified unto you, and that the owner's name of the shippe aforsaid was . . . . , who (as was supposed) was agayne set at libertie, as Philipp Al en and others were by M[r] Wynter's meane. For the letters and the displeasure that the Countesse of Northumberland hath by the lacke of them, the Countesse of Northumberland doth not much force, but this . . . . conceavithe that, if . . . . had bene a man trustie or so honest as he was supposed to be, he might have founde the meanes after his libertie that the said letters and th'others might, either by Philipp Allen or summe other lyke trustie man by whom he had opportunitie and convenience enoughe to have sent them, have bene brought to light and to have cummed to saif handes so as they might have bene delivered wher they were dew. This I say : if they were not at the first made away, which also by summe meane might have bene intimated to have geven satisfaction to all parties. Therfor I thought good to advise you what and how muche the Countesse of Northumberland conceavithe in this parte, to th'ende that William Cotton may be warned and better advised herafter of suche slipper fellowes, or how he deale with, trust or credite them, least therby he be deceaved, expecting notwithstanding to heare from William Cotton agayn what he shalbe hable to learne owt, or certentie that he can finde of this matter, that I may therof fully advise the Countess of Northumberland.

We have had many reportes here of great starres and trobles in your partes, wherof yours make no mention, and as you levie and take up men ther, so do they in these partes to camme thither to serve. Many say notwithstanding that those differences wilbe accorded and will shortly grew to a pacification, but this levieng on all sides doth shew small lykelode therof, and for my parte I do not yet muche wisshe, nor desire it; but, if William Cotton in the meane spede of any thing to helpe to put over for the tyme, I am glad therof, and wolde have him to shuffle out amonghst them yet a monethe or two longer till the commyng of a new Gouvernour, at which tyme (as I wrote unto him in my last) I trust he shall finde cause of conforte and more satisfaction for himself, his particuler and kynde of service.

(*Dom. pap.*, vol. 108, n° 80.)

burgh impeach all they may the french procedinges, and accordingly, as much as in their power is, endeavour to advance the honnour of Her Majestie in those partes with the credit of all our nation. And this I dare presume of them both that, if yet Her Majestie would encline to their relief, she showld finde the hole cuntrie of Holland and Waterland at her owne devotion by their meanes. Truly, My Lord, I am bownd to let Your Honour understand of the great zeale and affection that in all causes I see they faithfully beare Her Majestie and our cuntrie, for which truly their credit is greatly empaired with the Prince, in whose grace standes specially Aldegonde the onely furtherer of the french affaires and enemye of ours. Her Majesties honourable curtesie employed on him at his being in England is not the best deserved. Pawle Buisse praith Your Honour of pardon that he hath not written to Your Honour : he saith that nothing is said or done in Her Majestie's Coorte be it never so secret but, if it concerne the Prince, he getteth straight intelligence therof. Yet saith he that he hath delyvered to Mr Ortell such occurrences as are wourthie Your Honour's knowledge, who from tyme to tyme hath accordingly advertised Mr Herlle therof to Your Honour's behoof. It hath bene told me in Holland that the Prince litle valueth Her Majestie's displeasure, and hath sought to have them of Holland and Waterland take part with him and the Zelanders in all causes that may happen betwixt Her Majestie and them; but they have refused the same, being sory that the Prince and Sealanders doo take such coorse as may justly procure her indignation against them; and, as they have refused the same, so am I suer that, while they here from Her Majestie, they will enter into no determination to or fro, but rest at her devotion. Sir William Winter hath promised that with all convenient spede that may be I shalbe given to understand of Her Majestie's pleasure concerning th'Estate of Holland, wherof I have delyvered him brief notes for the service of Her Majestie; for, weare it not in respect that I hope to doo Her Majestie such service as happely may deserve thankes, I would make small aboad in theise partes. For I finde the Prince hath no affection to our nation, neyther will that wee be placed in any place of credit or charge, and therfore small credit can I gaine to make myne aboad, where no better opinion is had of us. Those few number of ansignes that are of our nation, are separated into divers places, wherof three are in the isle called Olkensplate, over against Sirickzeas iland towardes the north. Their wee attend with many moe soldiers of the Prince's the cumming over of th'enemies from out of Sirickzea isle, where yet the most part of them that were at the siege, remayne, but hitherto have they nothing attempted. The xviij saile of shippes that in the beginning of a[pril] past came from Dunkerk and entred Browershaven, a[re] still their, neyther can gett forthe, unles they will fight with the Prince his shippes who ride to the number of a dozen before the haven, attending howerly their forth cumming ; and other number of the Prince his shippes lie by Bergen-op-Zome, where they pretend to impeche the victuall that showld pass from Braband

to Sirickzeas, in which place (th'iland being all drowned) they have no victuall but such as is browght them.

Thus have I bene bowld with my tedius scribled letters to troble Your Honour, most humblie besechinge the same to give thankes to Sir William Winter and M[r] Beale for their frendship and curtesies shewed me since their here being. Even so beseching Almightie God to send you long lif with encrease of much honour, I most humbly take my leave.

From Middleburgh, this xx[th] of july 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 852.)

MMMCLXXVI.

Le prince d'Orange aux lords du Conseil privé.

(Middelbourg, 21 juillet 1576.)

Il espère trouver chez eux un sympathique appui.

Messieurs, Les députés de Sa Majesté, ayants esté présens à ce qui s'est passé et traicté icy, vous pourront rendre ample tesmoignaige comment nous avons receu à grande faveur et honneur l'envoy d'iceulx, au moien de quoy nous sentans très-obligés à Sa Majesté, de tout nostre cœur désirons luy faire tousjours paroistre l'entière dévotion et zèle qu'avons à son très-humble service. D'aultre costé aussy, l'estat et nécessité de ces pays-icy, laquelle ils ont cogneu à plain et dont ils vous pourront faire ample récit, nous donne ferme espoir qu'il plaira à Sa Majesté et à vous aultres, Messieurs, l'avoir tousjours pour recommandé et luy impartir, tant que possible sera, les faveurs d'icelle, et que pour ce regard prendrez de bonne part et aurez pour bon et aggréable et mesmes tiendrez la bonne main envers Sa Majesté afin qu'elle ayt pour aggréable ledict traicté icy passé, comme semblablement à ce qu'il luy plaise de sa grâce bénignement entendre et consentir aux aultres poincts que j'ay prié lesdicts députés luy vouloir déclarer de nostre part, dont certes vous supplie très-affectueusement, vous asseurant que tant s'en fault que je voudrois consentir en chose qui peult tourner au préjudice de la réputation et grandeur de Sa Majesté que mesme je tiendray à très-grande faveur d'estre estimé celuy qui par tous moiens possibles désireroit de tout son cœur la veoir accreue et aggrandie. Et à cela vous vous povez asseurer, Messieurs, que, toutes et quantes fois que Sa Majesté m'honnorera de ses commandemens, je m'y employeray très-volontiers, comme aussy en vostre endroict seray prest à vous faire

tout service d'aussy bon cœur que, vous présentant mes très-affectueuses recommandations à vos bonnes grâces, je prie Dieu vous donner, Messieurs, en santé, heureuse vie et longue.

Escript à Middelbourch, ce xxiᵉ jour de juillet 1576.

(*Record office, Cal.*, nᵒ 853.)

MMMCLXXVII.

Convention entre les députés de la reine d'Angleterre et le prince d'Orange.

(Middelbourg, 21 juillet 1576.)

Restitution réciproque des navires qui ont été arrêtés.

Comme ainsi soit que par cy-devant aucuns arrests ont esté faits tant de quattre batteaux de guerre appertenantes à très-haut et puissant seigneur le Prince d'Orenges, les Estats et aucuns inhabitans du pays de Zélande, au port de Falmouth en Angleterre, comme aussy depuis encor de plusieurs batteaux et navires chargés avec marchandises appertenantes à la compagnie des Marchans Aventuriers et autres subjects de la Sérénissime Royne d'Angleterre, en la ville de Flissingues et devant le chatteau de Rammeken, audict pays de Zélande, pour le relaschement desquels il a pleu à Sadite Majesté d'envoier le seigneur Guillaume Winter, chevalier, et Robert Beale, gentilhomme, ses députés pour tra[iter] aveeq ledit seigneur Prince, après quelque desbat desdits différents et matières d'un costé et d'autre, a esté amiablement accordé et vouché entre ledit seigneur Prince et lesdits députés comme s'ensuit :

Premièrement ledit seigneur Prince, pour le très-grand désir qu'il a de rendre toute obéissance due à Sa Majesté et contentement à ses subjects, a promis et promet sur son honneur et parolle de prince, de relascher dès maintenant les quatorse navires appertenantes aux Marchans Aventuriers, tant allant en Anvers que retournans en Angleterre, avec toutes leurs marchandises, fournitures et équippage pour paraschever leur voiage destiné. Et outre ledit seigneur Prince fera relascher une aultre navire appellée *le Henry* de Londres aveeq sa fourniture. Item deux autres batteaux chargés de succres venans de Barbarie, appertenans à quelques marchans de Londres, dont l'une est appellée *la Marie Fortune* de Londres desjà deschargée par sentence de la Court de l'Admiralité de Flessingues, et l'autre nommée *le Robert Bonaventure*. Item trois autres navires appellées *le M. . . . .*, *la Marie Fortune*, venans d'Espagne chargées aveeq des

huyles, se... et autres marchandises, appartenants aux subjects de la Royne d'Angleterre. Ainsy que desdits vingt navires, six des Marchans Aventuriers ont esté desjà relaschées pour aller en Anvers. Aussy qu'un autre qu'est demouré derière, puisse librement sans aucun arrest ou empeschement aller audit lieu d'Anvers et les autres quatorse, c'est assçavoir huyct des Marchans Aventuriers et les susdits navires appellées *le Henry* de Londres, *la Marie Fortune, le Robert Bonaventure, le Mignon, la Marie Martine* et *la Marie Fortune* en manière comme dessus puissent faire voile et retourner librement sans aucun arrest on empeschement en Engleterre aveq ledit seigneur Winter et Robert Beale.

Et nous lesdits Guillaume Winter, chevalier, et Robert Beale, gentilhomme, députés de la Sérénissime Royne d'Angleterre vers ledit haut et puissant seigneur Prince d'Orenges, promettons, en vertu de la commission et pouvoir à nous donné de la part de Sa Majesté, de faire restituer, dedens six sepmaines ou plustost si fere se pourroit, quant nous serons retournés en Angleterre, sans aucune procédure, arrests ou empeschement et sans aucune faute ou délay, audit seigneur Prince ou à son commis, lequel aura commandement dudit seigneur de s'addresser aveq le seigneur Winter pour ledit faict de quattre batteaux équippés à la guerre n'aguère arrestés audit pays d'Angleterre et de la poursuite de quelques habitans particuliers dudict pays, et ce en tel estat qu'ils ont esté trouvés le jour de leur arrest, tant en ce que concerne la fabrique desdits batteaux, qu'artilleries, vivres et munitions et toutes autres choses appertenantes qui sont pervenues entre les mains d'aucuns officiers ou subjects de ladite Royne d'Angleterre à cause dudit arrest. Et outre aussy, en vertu de notre commission et pouvoir devant dit, nous avons asseuré et asseurons ledit seigneur Prince d'Orenges que doresenavant les batteaux de ceux qui tiennent le party dudit seigneur Prince, soit qu'ils soient armés ou autrement, ne recevront nul dommage, empeschement, arrest, ni facherie en manière quelconque par les batteaux de la Royne ou autres subjects de Sa Majesté, pourveu qu'iceux qui tiennent le party dudict seigneur Prince, ne feront aucun acte qui seroit à préjudice de l'honneur et prérogative royalle de Sa Majesté, et aussy qu'ils ne traicteront les subjects de Sa Majesté injustement.

Et, pour plus grande asseurance de ce que dessus, deux semblables escrits ont esté faits d'une mesme teneur et parolle, l'un signé par ledit Seigneur Prince et l'autre par nous les susdits Guillaume Winter et Robert Bealle.

Faict à Middelbourg, ce XXI[e] de juillet 1576.

(*British Museum, Galba*, C. V, n° 98.)

MMMCLXXVIII.

Requête du prince d'Orange.

(MIDDELBOURG, 23 JUILLET 1576.)

Conventions à conclure avec les Marchands Aventuriers. — Protection réclamée pour les navires zélandais. — Affaire de Jean de Beaulieu.

Les points et articles à demander très-humblement à Sa Majesté de la part du seigneur Prince d'Orenges et les Estats des païs de par-deçà.

Premièrement qu'il luy plaise octroyer et accorder que les Marchans Avanturiers, suyvant le contract icy faict, puissent nous faire tenir deux cent pièces d'artillerie des Gotelings [1].

Item que lesdits sieurs Prince et Estats de ce païs puissent soubs la bonne grâce de Sa Majesté contracter avec lesdits Marchants Avanturiers et autres sur quelques gratuités à faire auxdits pays en respect de leur passage et traflique.

Item qu'il plaise à Sa Majesté nous faire la faveur que nos navires et vaisseaux ne puissent doresenavant estre arrestés en respect des sentences données par l'Admirauté par-deçà ou autrement pour choses qui concernent la cause généralle, sans qu'ayons esté ouys préallablement en nos deffenses.

Item qu'il plaise à Sa Majesté avoir mémoire du fait de Jean de Beaulieu, touchant le procès contre Benedetto Spinola, ainsi que Son Excellence luy en a escript quelque fois, à ce qu'il puisse en obtenir bonne et briefve justice.

Faict à Middelburch, ce XXIIIe de juillet 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 854.)

[1] En ce moment, le prince d'Orange entretenait d'étroites relations avec les seigneurs mécontents des provinces méridionales des Pays-Bas pour en chasser les Espagnols. C'est ainsi qu'il écrivait le 1er août 1576 au seigneur de Hèze :

Monsieur mon cousin, aiant entendu que les Estats du pays se sont finalement résolus de ne souffrir plus longtans ceste tirannie et insolence des Espagnols, laquelle les a desjà si longtans oppressés dessoubs un joug trop infâme et intolérable, mais veuillent en faire une fin avec les armes en main, comme par leur office et serment ils sont tenus à Dieu et au peuple de le faire, et le debvoient avoir fait longtans a, et qu'à cest effect, vous vous seriez emploié avec toute vertu et magnanimité, je n'ay sceu obmectre de vous escripre la présente, pour vous congratuler de la part de toute la patrie.

(GACHARD, *Correspondance du prince d'Orange*, t. III, p. 106.)

MMMCLXXIX.

Mémoire de lord Burleigh.

(Aout 1576?)

Il y a lieu d'examiner quelle conduite il est le plus avantageux d'adopter vis-à-vis du prince d'Orange, dans les relations avec la France et dans le gouvernement de l'Angleterre. — Considérations sur ces trois questions. — Divers remèdes entre lesquels il est urgent de se prononcer.

A brief discourse laying forth the uncertainty of Her Majesty's present peace and quietness, to consider the action with the Prince of Orange, the present State of France and the inward corruption at home.

Whosoever shall duly consider the issue of the present action Her Majestie is forced, in respect of her honnor, to enter into against the Prince of Ourange, how the State of Fraunce at this instant standeth, and how the inwarde corruption at home encreaseth, shall by due consideracion of theis three pointes see it most apparaunte that the present quiet Her Majestie now enjoyeth, cannot longe continue.

And first towching the Prince of Orange, who hath ben a bridle to the mallice of Spayne, and hath, as it weare, keapt warres by the space of fower yeres, or more, out of our gates : it is evident that he cannot longe continue, beinge assayled as he is by Spayne by land, and by Her Majesties forces by sea; and then the gates beinge oppen and the bridle taken away, what can Her Majestie looke for but such mischeeves as the spanish mallice can yeld, especyally now that Don Giovanni d'Austria repeyreth to the Low-Countryes? [1]

Secondarilie, if the State of Fraunce be dulie considered, howe unlikely it is that the present peace there will longe continue, and on the other side how likely it is that Spayne will yeld unto Fraunce assistaunce against those of the relligion, shall then see just cause to thincke that they shall not be longe hable to stand, whose faule is so joyned with our perill, as we may shake handes with peace.

Lastly, if we enter into due consideracion of our home corruption, what thorough backsliding in relligion and other daungerous practises, we shall see the nomber of the malcontentes so encreased, as, if the two princes (being so evillie affected towardes Her

[1] La comtesse de Northumberland s'exprimait dans les termes suivants le 8 août 1576 :

It is written from Andwarpe that Don John d'Austria is proclamed Governour of these Lowe-Countreyes, and we are here perswaded that the mutincy of the Spaniards shalbe apeased and pacified, and they all satisfied with a pay. (*Dom. pap.*, fol. 108, nº 77.)

Majestie as they are) shall, by combininge of their forces together, have any will to revenge, they shall finde so great a partie here within this realme to provoke them thereto, as it is most grievous to a good subject to thincke of the perill that is like to ensue, and the smaule regarde that is had to the prevention thereof.

Now if we resorte unto the remedies, though many may be thought on, yet principallie they may be reduced to three.

The first to maintayne the Prince and the Fraunce faction affected unto Her Majestie.

The second, that being not thought honnorable, then to seeke reconciliation with Spayne and Fraunce.

The third, the former two not allowed, then Her Majestie to setle her State at home.

Towching the first, which is to mayntayne the Prince and the French faction affected to Her Majestie, men are loth to geve their advice therein for two respectes. The one for that Her Majestie hath with very bitter speeches repaid those that first advised her to assist the Protestants in Fraunce; the other for that Her Majestie thincketh it dishonnorable and a matter against conscience to mayntayne rebells. But herein, towchinge the advise geven to assiste the Protestauntes in Fraunce, if Her Majestie do weighe how before that tyme King Henry the French King, after the mariadge of his sonne with the Scotish Queene, did, by causing of her to beare the armes of England and by planting french garrisons in the fortes of Scotland, manifestly discover his intention to prosecute the said Queene of Scots tytle to the crowne of this realme, shall then see that the authors of that advice deserved rather prayse then blame. And as for that poinct, whereas it is thought dishonorable and against conscience to mayntayne rebells, if the question be considered in generallitie, as whether it be lawfull to mayntayne the King of Spaynes rebells, then most true it is that it cannot but be held for both dishonnorable and against conscience. But, on the other side, if the question be propounded clothed with his due circumstances drawen from his generallitie, as, whether it be lawfull to mayntayne the rebells against the King of Spayne, who practised the late rebellion in the north, who dailie consumeth by fyer Her Heighnes subjectes, who confiscateth their goodes and who abused her Ambassador resident there, shall then see it a matter both lawfull and agreable with good conscience, the same not tending ambityously to affect any of his dominions, but only to the defence of Her Majesties owne crowne and kingdomes. And of this opinion Her Majestie shall finde as many as are well affected unto her, ether at home or abroade : whereof, if she will make some triall at home, she shall finde that the question beinge propounded to such as do mislike of her gouvernment will make a conscience in the mayntenance of the King of Spaynes rebells, and yet will make no conscience when tyme shall serve to be rebellsa gainst Her Highnes and the present State, whose advise ought to be weighed accordingly.

Now to come to the second remedie, which is for Her Majestie to seeke reconciliation

with Spayne and Fraunce: first, if it be considered how they are affected in relligion, what favor they beare to Her Majesties competitors, what injuries they conceave they have receaved, shall see it then altogether unlikely that any perfect reconciliation can ensue. If relligion were only the impediment, then perhappes it weare likely that the reconciliation might follow by chainging of relligion, but though in outwarte showe relligion shall be the pretext, the crowne shall be the marke, which no chainge of relligion can save.

Lastly, theis two former remedies not being allowed of, the one being thought dishonnorable, the other unsound, then behoveth it Her Majestie to sette her state at home, which is to be don by execution of theis poinctes followinge.

First by assuring Scotland unto her.

Secondarily by keeping the Queens of Scotes more strayte, wherby she may be cut of from practise.

Thirdly by rewarding and countenauncing her nobilitie and others being men of vertue and value.

Fourthly by the avoyding of the execution of such thinges as maie breede any scandale or offence.

And lastly by the brideling of such as are evillie affected in relligion.

These poinctes above mentioned tending to the setling of Her Majesties state at home, are as playne, as they neede no particular amplification.

To conclude, seeing it is apparaunte that the quiet and repose Her Majestie hath hether to enjoyed, hath wholly depended on the home troubles of the great princes her neighbours, and that by discoorse of reason it is not like they can longe continue, it will behove Her Majestie, if she tender the continuance of her present quiet and repose, to looke into the perill out of hande, which can nether abyde any longe delay of consultation, nor stay in execution of that which may tend to the prevention thereof.

(*Record office, Dom. papers*, vol. 108, n° 82.)

MMMCLXXX.

Ordre du Conseil pour la répression de la piraterie.

(1er AOUT 1576.)

Ordre est donné à William Holstoke de réprimer sévèrement les délits de piraterie.

(*British Museum, Harley*, 168, n° 14.)

MMMCLXXXI.

Ordre du Conseil pour la répression de la piraterie.

(6 AOUT 1576.)

Confirmation de l'ordre donné le 1er août.

(*British Museum, Harley*, 168, n° 14.)

MMMCLXXXII.

William Herle à Edward Chester.

(LONDRES, 7 AOUT 1576.)

Il a communiqué sa lettre à lord Burleigh qui y a immédiatement répondu. — Si le prince d'Orange ne veut pas écouter les avis qu'on lui donne, tout est perdu. — Vif mécontentement de la reine qui, plutôt que de tolérer les excès des Zélandais, les exterminerait tous. — Le prince d'Orange ne doit pas compter sur l'appui de la France. — Qu'il fasse acte de soumission; et il pourra espérer des secours secrets; mais, ce n'est point par des menaces qu'il obtiendra quelque chose de la reine. — Affection de la reine pour Paul Buys et le comte de Culenbourg. — Il est à désirer que la Hollande et la Zélande restent unies sous l'autorité du prince d'Orange; car, en dehors des habitants des villes, on ne voit point d'hommes importants qui dirigent les affaires. — Emprunt à conclure. — La reine reste fort irritée, et, quelle que soit l'estime qu'elle porte au prince d'Orange, elle blâme sévèrement ses actes; il importe de la calmer afin que les Protestants au delà de la mer ne soient point privés de son appui. — Il l'engage à marcher d'accord avec Paul Buys. — Le prince d'Orange a tout intérêt à s'entendre avec la reine, en ce moment où les mutineries des Espagnols lui sont si favorables. — S'il ne le fait point, sa cause est irrévocablement perdue.

My good Mr Chester, I thancke you with all my hart for your longe and frendly lettre, which I receyved at your wives hands, uppon Mr Winters commynge home. And consideringe the weightines of the cause and the greate diligence and care that ye used in the same, I coulde not but many waies commend your sufficiencye and the zealous loyaltie that you beare to your soveraigne here and to the contrey and your friends here, which I have not failed to sett furthe in suche sorte as I hope that I have to my power discharged the parte of a true and lovinge friende.

First, I dealt earnestly with M[r] Winter and M[r] Beale, declaringe howe much you thought your self beholding to them for their favours showed unto you on that side and howe readie bothe you I and all your frendes here were ready to deserve it towardes them, desiringe them to continewe their saide good will to you and to your cawses, and nowe that the occasion was presented to lett Her Majestie and her Cowncell understande the carefullnes of mynde that ye had to doe her service and to deserve well of Her Majestie, of your contrey and of her saide Councell, which they not onely promised to doe very faithefully, but had they saide begonne allreadie the matter, geving your commendation to me that you were an honest and true gentleman, and that you had worthines and sufficiencye in you, whiche as I was gladde to here, so did I increase yt with the best skill I had.

Next for that your advertisementes and letter to me imported greate secresie and discression howe to procede that some good might succede to the cause and that you shoulde not lose the merytt that you deserved, I thought therefor metest to shewe your whole lettre to My Lord Threasourer, saying that you desired me soe to doe, who used yt with that regarde that none lyvinge sawe yt but him self, and returned yt to me backe under two seales, with suche thanckfullnes to you, for the trust that you reposed in him as surelie it dothe bothe expresse an honorable opinion that he hathe of you and agreate likinge of the course that ye had taken, whom I left not till he had writen you an answere at large from Haveringe to all thinges with his owne hande, which containes suche matter in my opinion, as I guess that may doe the Prince greate service and the whole contrey, if they followe the advice that ye arre to geve thereby, which, if they doe contempne, the remedie of any good is past, and their generall ruyne is at hande; for Her Majestie is so moved with their insolent dealinges of the Prince and his Zellanders as none dare move her to any consideration towardes them, but all is sett uppon revenge of their lewde acts and worse speache, and to extermyne them owte of the worlde rather then to endure yt any longer. And, where the Prince pretends ayde owte of Fraunce, he dauncethe in a nett, and he see not that Her Majesty knoweth the contrarye and that herein he is greately abused or sekith to abuse others, with small creditt to himself and lesse assurance to his estate, when this maske is taken away. And lette him be assured uppon hasard of my liffe (which I wryte unto you and to Mons[r] Pawle Buys franckly to that ende that ye shall doe him good service to advertise him from me) that the French King and the Spanishe King arre rather bothe secretly lincked togeather to sette uppon hym and to overthrowe bothe him and his, with all the meanes and powers that they can make, yf they were once a litle seatled in Fraunce, which Her Majestie is well instructed of. And yet, if the French King shoulde in shewe inclyne hymself to ayde the Prynce, it were rather to entrappe him and betray the cawse then for any true helpe that he woulde geve thereunto,

whereof, if the Prince be ignorant, then hathe he not that sufficiencye and perfection as he makes shewe of.

Nowe to remedie all this, there is but one way, Mr Chester: that is that, if the Prince will excuse these former fowle acts and spoiles yt have ben committed by the Zellanders and arre daily continewed, praying Her Majesty to attribute them to necessitie and not to any mallice or will to offende and provoke Her Majestie, and that from hensforthe the matter shalbe redressed in suche sorte as the like shall not be committed againe, which cause once taken, the Prince's frendes here, that favour the cawse, will joyne togeather to quallefye Her Majestie's just displeasure, and no doubt sumwhat may be don by this meane to reconcile the Prince againe and to helpe him under hande, with some ayde to settle and confirme the strength of Holland and Zelland togeather. But, to say that Her Majesty who is a soverayne prince and greate monarche of her self, wilbe constreyned to doe any thing mawgre her will, were greate absurditie once to ymagyn yt, though the greatest prince in Europe were a partie therein, much lesse by those whome she forbeares to be revenged of, more for compassion then she woulde not hurt them, then for want of sundry meanes that she hathe in store by her power to correct their mallice, to heavie for them to abyde, and yet, if they still provoke her with their robberies (which God and the world is greatly offended with), it will light to sone uppon them, and then to late to be considered of or to be withdrawen.

And where they object that it is a générall cause and commune with Her Majestie that they meynteyne, bothe for Religion and suretie of her Estate with theirs (whiles they violate bothe Religion, justice and suretie), and therefore she must assist them of verye necessytie and consequently endure all other thinges at their hands, alack! they be to farre deceyved herein, thoughe it were as true as they immagyn yt untruly. For Her Majestie hathe no nede to entre into unnecessary warres for them or any others, unprovoked, neither is this greate argument of that necessitie or wisedom to move her conscience or her Estate to be soe overruled and concluded thus rowndly by them as they woulde perswade her, and yet her puissance is sufficient with the justice of her cause to repulse seasonably enough any wronge or force, when it is once offered.

But admitt it were otherwise, yet no prince of her quallitye and greatnes is to be compelled or to be dealt with by these arguments of necessitie. For, suche as she is, will hasard all rather then to be prescribed or forced by her inferiors or equalls or by any other, and the benefytt with all is thankles, that commes thus constreyned or wrested, which argues them then of small pollicye and lesse discression, that take suche a course with any soverayne personaige, which I once told the Prince himself of at large and the States, when I was in Holland, who thereuppon reformed their instructions for that tyme that their Commissioners had to deale for them here.

Therefore, Mr Chester, I doe stay the longer uppon this pointe of discourse that ye may see the growndes of these presumptions and that ye will conferre throughly with Monsr Pawle Buys of them, that, if by bothe your meanes you may induce the Prince to open the eyes of his reason and to behold thinges as they arre in deede (for he cannot hault with those that have the power to understande more than he dothe), he wilbe then enclyned to acknowledge his errors and the fowle ingratitude that is used to Her Majestie and her subjects, who beinge so greatelie and so many waies his frendes, howe would he deale with his ennemies that deales so turkishly with them that deserve so well and christianly of him? But his wise and tymely repressinge of these extremities and his modest excuse to Her Majesty may mittigate her gracious and noble mynde, who is inclyned to doe good to all sortes, and hereuppon his frendes here will take occasion to accommodate thinges to his likinge againe, wherein I dare presume, Mr Chester, to perswade you and Monsr Pawle Buys this farre that, if this course be taken, sumwhat ye same rounde portion will be voluntaryly geven to the assistens of the cause and to aide bothe Zellande and Holland, but specially Holland to whom Her Majestie and all her Councell arre greately inclyned, and so arre they to the good magistrates of the same, as to Monsr Pawle Buys, to the Conte of Culingburghe and the rest. But, for Monsr Buys, his creditt is suche with the Queen's Majesty, My lorde Treasurer and My lord of Leycester and the rest, as he may assure himself to enjoy as good an opinion here as any man dothe, that would prevaile as he dothe, of a sownde gravitie and sincerness, and may be privately assured of any good turns that he will desire here, either for himselfe or for his frendes: whereof I have a speciall charge to say thus muche to hym and to the Conte of Culingburghe, from the Queen's Majestie's owne mouthe, besides the like charge from other of my good lordes.

Nowe, if ye can doe any good in this, it wilbe the best service that you and Monsr Pawle Buys coulde doe for that contrey, for your discressions and indevors shoulde wynne that whiche well nigh is desperate and restore that which is at a present ruyne withowte good dexteritie be used, and herein have a regarde allso to unyte Zellande and Hollande, and that the Prince's authoritie may rule them bothe, to the good of the common cause and of either contrey; for otherwise their separation is an apparant overthrowe of bothe, a distrust to others, and, beinge thus devided, not havinge the Prince of Orenge's cowntenaunce to direct thinges amongst them (as he hathe don hetherto), the opinion of the whole is half overthrowen thereby. And, thoughe Her Majestie dothe like very well of Holland and of the Hollanders and might be inclyned to have somme compassion of them, for the plaine and honest procedinge they use, yet, when the matter shoulde be debated in Councell, they would looke with what greate personages they shoulde dele. And then seinge none but townesmen (for the Earle of Culingburgh is not of Hollande and he is but one), yt woulde hynder the good

entent, even for lacke of cowntenaunce, which many tymes is grownded more opinion then reason.

In all which things, yf I can doe the cause, the Prince, the contrey and my frendes there any good in these partes, I will leave all other things a syde to doe yt and imploy my travell, creditt and power habilitie therein withowte any charge to them at all.

Likewise, where you doe write in your articles of cc^{m} dollers that they of Holland might have for vj uppon the hundred, so ye assuraunce were liked, let Monsr Pawle Buys send me worde presently where it is to be had, and of whome and then what assurance woulde like them, and you shall here more by my next letters.

Nowe to showe you what I did after the participation of your letter with my Lord Threasaurer, I drewe owte the articles in a romaine hande, that Monsr Pawle Buys and you sent me, that, havinge accesse to Her Majestie, I might take the better occasion to deale with her for these Holland cawses, and perticulerly to make mention of you and Monsr Pawle Buys; but I founde her so altred by the Zellanders doinges and the Prince's sufferaunce of them and by suche other owteragious dealinges, yt she was justly provoked with, as I durst scarse open my mouthe to speake a good worde of them. Yet surely Her Majesty, for the person of the Prince and for greate princely quallities that be in hym, which she made goode accompte of, speaking privately of him, gave him the best words of the world; but, when she came to distinguishe of his actions and theirs, howe imperiously or rather impiously they dealt with all men, specially with Christians and those that they were so muche bounde unto, and then howe ignorantly they dealt, knowinge that all their foundation shoulde depende of her good countenaunce and helpe towardes them, which, when it were decayed, was bothe ther decay and ruyne, that I was putt to silence. Yet, beholdinge Her Majesty's good nature in praysinge privately in the Prince that which was praise worthy and publicquely condempninge the abuse that she fownde and was tied by princely dutie to see severely reformed, I did consider that, if a spedie and convenient plaster were applied to this corrosive sorte, it might be holpen and wholly remedied, which I thincke my dutie, Mr Chester, to discharge unto you and to Monsr Pawle Buys, as to the lovers of the generall cawse, if their be any in that place.

And, thus muche to the answere of your letter, savinge that I tooke occasion to speake of you to Her Majestie, who hathe a very good opinion of you, and, if nowe we coulde fynde meanes to abate the Papistes pride and mirthe, who hope that they doe even possesse the Queen's Majesties ere, to egge her on to the utter ruyne of the Protestantes beyonde the seas, to the ende that with the same glave they may afterwardes cutt our throtes at home, you being aucthor of ther contrarye shoulde deserve more then you did in all your actions hitherunto. And till you worcke an inclination there to begynne humblie and submissively first with Her Majestie, there is no dealinge with

her, howe greate soever ther partie or suggestion ys, that maye be prepared to enterteyne her.

I talked with my Lord of Leycester of you, to whome certenly you were much beholdinge, and thancks you muche for your letter, promisinge to write shortly unto you and that he will not forgett what you write unto hym of, commending you many waies with all.

M[r] Winter was charged why he had not writen oftener to Her Majestie, who saide plainely that there was suche swift intelligence even of those thinges that Her Majestie did moste secretly, that he durst not wryte before his owne comminge, and woulde not deliver your articles to Her Majestie, but with his owne handes and those also sealed, which Her Majestie told me her self.

Communicate what you thincke mete herein with Mons[r] Pawle Buys, to whom with this packett I have writen a perticuler letter to this ende, as I have done to the like good purpose, I hope, to the Prince himself, and desire the said Buys, for his owne creditt sake to sollicite M[r] Skynner's busines the mercer. I have writen allso to Mons[r] S[t]-Aldegonde therein and to Secretary Bruninge.

Tell M[r] Ortell that he dothe not answere either his promys or any parte of the remembraunce that he tooke with him from me. I delivered M[r] Secretary Walsingham that you writt to him, but I herde no more of yt.

Piers is come home and sheweth himself a very weake man.

So desyring you to write often, I will conclude with this: that, if the Prince doe seke Her Majesty's good will, the mutiny that is nowe in Brabant and Flaunders against the Spaniards and first provoked by them, will doe him and the whole cause greate good; but, if he hereken not to so good councell: *Nemo læditur nisi a seipso*. And, when all is don, England and Englishemen must doe him good and helpe him, or ells he is utterly undon. And I wey not his judgement worth a grete, if he foresee not this [1].

Wryte often and spedelie.

So in haste, haste, a thowsand tymes farewell.

From London as I was ridinge oute of towne the vij[th] of august 1576.

(*British Museum*, *Galba*, C. V, n° 297. — *Archives d'Hatfield.* — Publié par Murdin, *Hatfield papers*, p. 296.)

[1] Le docteur Dale écrivait, le 6 juillet 1576, que les agents du prince d'Orange, malgré toutes les promesses qui leur avaient été faites, n'espéraient plus le secours du roi de France.

(*Record office, Cal.*, n° 834.)

MMMCLXXXIII.

Avis des Pays-Bas[1].

(Anvers, 12 aout 1576.)

Levées de troupes pour combattre les mutinés; le commandement sera confié à M. de Hèze. — Conférences du duc d'Arschot avec les mutinés qui occupent Alost. — Menaces des mutinés. — Le marquis d'Havré s'est rendu à Gand. — Négociations avec Sanche d'Avila. — La flotte des Gueux s'est avancée jusqu'à Anvers.

The sixt of this present being monday, the dromm was stricken about the towne of Bruxels with cry whosoever would serve the King and Councell of States were to come to the market place, at the signe of the Wolfe, where his name should be entred, and, the muster being taken, a moneth's pay to be delivered in hand : the harquebusyers seven gilderns and the pikemen ten, since which cry divers are entred into service and muster to the nomber of 2400.

The like was cried in Lovayn and in divers other townes, wherein there are likewise very many redy to serve. Their general is Monsieur de Hees, brother of the Baron of Gaesbecke, which married the Countie of Egmonte's eldest daughter.

The Councell of States are joyned with the States of Brabant and Flaunders, agreeing in one against the Spanish rebels or such as will take their partes, and th'abbotes (as is credibly reported) will disbourse $^{1}/_{3}$ parte of the mony graunted towardes the levieng of men against the revolters.

The mutyned Spaniardes withing Alst had sent on monday morning a letter to the Duke of Aerschot excusing their insolencie, with request to speake with him, whom they onely take and know as their good lord and patron, with many such like circumstances as they alleadged.

The Councell hereupon assembled and finding it so good that they should be hard, the Duke redily toke th'office upon him, and on tuesday about 4 of the clocke in th'afternoon, accompanied with his band of ordinance and divers gentlemen, rode that night to Lickerken, the next morning sent his trumpet to Alst, where the Spaniardes upon his coming assembled themselves together and after consultation had sent 4 of their company, by report of divers, the veriest raskals of the heape, which came and conferred with the Duke as proudly and arrogantly as if he had been their inferior, insomuch as

[1] Cet avis porta la signature de Henri Gilpin.

Monsieur de Noyels rebuked them, unto whom they answered that they were both good gentlemen and old souldiers, and did no further then they were commaunded by the *Señores amutinados*. Their conference past, retorned to the towne to make answer of their discourse with the Duke, which donn retorned agayne to the Duke with promice that they would send him answer after they they had consulted thereupon, to which end the Duke left his trumpetter and departed towardes Bruxels.

The Spaniardes retorned the trumpetter that night with letters with their full resolution, which being not altogether allowed of by the lordes of the Councell, retorned the trumpet the next day in th'afternoon with their answer, wherwithall it is thought the mutined wilbe scantly well pleased, and so all in no better state then at the first, but rather worse.

On monday last, certayn Spaniardes ment to have taken the castell of Ripelmond and of Tempsicke, but were disapointed.

Tuesday morning, there was a proclamation made in Bruxels excusing the false rumour which was spred that the Councell should be stayed as prisoners by those of the towne.

There are 12 ensignes of footemen, being of th'old garrisons, in redines at the Councel's comaundment and lie within 4 or 5 miles of Bruxels.

Thre or 4 baundes of ordinance are also up about Bruxels and are licenced by the States to buye such horses as they shall find fit to serve their tornes, for the payment of which the Councell wilbe answerable, and shalbe so much rebated of their payments which they are behind hand of.

The mutined Spaniardes have sent divers letters to the villages about Alst and within the compas of 2 leagues, to provide certein somes of mony being rated to ech place's ablenes and to send the same unto them, or els threten with fire, force and spoile of their goodes.

Mounsieur Havré is gonn to Ghent there to make report aswell of his answer from the King as also to assist and direct them in their difference against the mutined Spaniardes. Besides it is thought he shalbe general of such men as shalbe levied there.

Mounsieur de Rassingham is apointed to go to Zirickze to endevour his diligence for the pacification of the Wallons that are revolted there, who have sworne, if there be no order taken shortly for their pay, they meane to sacke the towne and contry and to forsake all.

Sancio de Avilla was sent for by the Councell of States to answer such stout showes as he had made against them, but would not come to Bruxels, fearing the furie of the comons also his presuminge to deale without order and against the Councell : so he was willing to come halfeway, where Rhoda and Monsieur de Rassingham met him with Foucker and Fransbrecke, two coronels of the Almainges taking parte with him

and the mutined Spaniardes. And thence, after long conference had, departed they toward Bruxels, and he with his to Andwerp. What is passed as yet not knowen, but this day are apointed to mete at the same place agayne to have the Councel's answer. What will ensue of thes troubles will very shortly be knowen.

On wednesday in th'afternoon, certeyn of the Guzses ships came very nere to this towne and fought with the galeis and hoyes that met them, drove them under the towne walles, toke certeyn cattell and so with the tide drew backe to their accustomed place where they lie 2 leagues from this towne.

Yt was toold me this mourninge that the Spaniardes were agreed and all should be pacyfyed, but I beleve yt not. I looked for a letter from Bruxels this mourninge, yt is not com; if therebe any thinge wourth th'advertysement, I will not fayle to wryte yt by the first, and soo for this present I take my leave.

From Andwarpe, the xiJ[th] of august 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 871.)

MMMCLXXXIV.

M. de Champagney à Antonio de Guaras.

(Bruxelles, 22 aout 1576.)

Les soldats espagnols qui se sont mutinés à Zierickzee sont entrés en Brabant et se sont emparés de la ville d'Alost. — Don Sanche d'Avila s'est déclaré en leur faveur. — Une vive irritation s'est manifestée au sein des populations. — Une proclamation a déclaré les mutinés ennemis du roi et du pays.

Monsieur Guaras, Nous sumes touts certains que serez esmerveillé et à juste cause de nostre long silence, si que depuis le viiJ[e] de juillet n'avez eu de nos lettres, ce qu'est advenu par le travail auquel nous nous sumes trouvés depuis par la mutinerie de la pluspart des soldats espaignols, ayants esté au siège de la ville de Zieriezee : lesquels, incontinent après la prinse d'icelle, sortirent des isles de Zélande, abandonnants les forts qu'ils y avoyent en garde et vindrent en Brabant à intention, comme ils déclairoyent partout, d'entrer en ceste ville et se vanger du mauvais traictement qu'ils disoyent y avoir aultrefois receu; et, combien que nous leur eussions envoyé audevant premièrement le Secrétaire Baltasar Lopez, et après monseigneur le Conte de Mansfelt, et leur faict des offres bien justes et raisonnables, si ne volurent-ils les accepter, ains vindrent jusques à deux lieues de ceste dite ville où, désespérés de ne pouvoir entrer, se voltè-

rent contre celle d'Alost en Flandres à cincq lieues d'icy, laquelle, comme il n'y avoit point de gens de guerre, ains seulement bien peu de bourgeois, ils prindrent par force au cincquième assault avec plusieurs actes d'hostilité: dont le peuple en ceste ville, qui se avoit desjà armé, comme aussy faisoit à ceste occasion le demeurant en Brabant et Flandres pour se défendre contre samblables forces et violences, s'est tellement altéré et enflammé qu'il ne a tenu que à bien peu qu'il n'y ait eu une révolte générale de tout le pays, laquelle fust indubitablement advenue si nous ne nous eussions advisé de par publication en ceste ville faire déclairer lesdicts soldats espaignols amutinés pour ennemis et rebelles de Sa Majesté et du pays, laquelle déclaration Sancho d'Avila, chastellain d'Anvers, avec ses adhérens, est allé interpréter générale contre touts soldats espaignols et exciter par cela et aultres prétexts mensoingers touts les gens de guerre de par deçà, confortant et fortifiant lesdicts amutinés par envoy d'artillerie, poudre et autres munitions de guerre contre nous et le pays, là où, au contraire, il debvoit assister à chastier lesdicts amutinés; et n'est la chose encoires appaisée et hors de danger de tumulte général, combien que l'on est d'accord aveeq lesdicts amutinés, ne restant que à les payer; et afin que soyez adverti à la vérité dudict cas, vous en envoyons ung discours imprimé, et avons bien volu vous faire part de cecy, afin que sceussiés ce que [se] passe en cest endroict.

Vos lettres qu'avons receu depuis la nostre susdite du viije de juillet, ont esté celles des 7, 15, 21 et 28 d'icelluy mois, et 4 et 11 de cestuy présent, et vous remercions bien affectueusement des choses y contenues, n'ayant rien à vous dire pour le présent, fors que toutes les vostres pour le Secrétaire Çayas ont tousjours esté addressées par nos courriers vers la Court d'Espaigne et que attendons de jour à aultre nouvelles quand le seigneur don Juan d'Austria s'encheminera ceste part pour gouverneur de ces pays, selon que Sa Majesté l'a déclairé pour tel, comme ne doubtons aurez entendu [1]. A tant, etc.

De Bruxelles, le xxije jour d'aoust 1576.

(*Archives du Royaume à Bruxelles, Nég. d'Angleterre*, t. V, fol. 238.)

[1] William Wade écrivait de Paris, le 21 septembre 1576, que don Juan s'était secrètement rendu en Espagne afin de s'entendre avec le roi sur son voyage aux Pays-Bas. Il ajoutait que l'on accusait le duc d'Arschot de conspirer avec les bourgeois de Bruxelles contre le prince d'Orange.

(*Record office, Cal.*, n° 921.)

MMMCLXXXV.

Le prince d'Orange à la reine d'Angleterre.

(23 AOUT 1576.)

Il s'afflige d'apprendre que la reine a non seulement refusé d'approuver la convention conclue avec les Marchands Aventuriers, mais que de plus elle a prescrit des mesures d'hostilité contre les navires zélandais. — Il proteste de son zèle pour servir les intérêts d'Élisabeth et implore son appui.

Madame, Ayant conceu ferme espérance que Vostre Majesté, après avoir entendu le rapport de Monsieur de Winter et le Sr Beale, selon son accoustumée bonté et clémence, prennant esgard à l'estat et l'extrémité où nous sommes, auroit trouvé bon l'accord faict entre les Marchans Aventuriers et nous, de tant plus qu'il y avoit grande apparence que par ce moien les choses se fussent conduictes d'icy en avant de telle façon que Vostre Majesté n'eust plus esté inportunée de tant de plainctes qu'à mon indicible regret elle a receu ordinairement, nous avons aveq grand ennuy et tristesse entendu que non-seullement Vostre Majesté n'a esté contente dudit accord, mais à l'instant a commandé d'équipper quelques navires pour nous courir sus et empescher le trafycq et négociation de ce pays de Zélande et mesmement nos navires faisans la guerre à nos ennemis, réputant tout ce qui s'est passé icy comme s'il eust esté faict en diminution de l'authorité de Vostre Majesté et du respect que debvons à icelle. Or, Madame, si je ne m'addressois à une princesse douée d'une singulière prudence et saigesse, je m'esvertuerois par long discours de remonstrer à Vostre Majesté nostre innocence ; mais maintenant je me contenteray de la supplier très-humblement de mettre en considération s'il y a personne qui nous vouldroit estimer de si peu d'entendement, jugement et cognoissance de vouloir, de faict advisé, entreprendre de fascher et malcontenter Vostre Majesté, laquelle nous confessons et recognoissons après Dieu estre l'un des plus grands appuys et supports que puissions avoir; et se peult asseurer icelle que nostre principal but n'est aultre que de chercher tous les moiens d'acquérir et maintenir sa faveur et bonne grâce : qui me la faict supplier très-humblement, ayant esgard à l'extrémité de nostre condition, ne se vouloir laisser irriter et altérer contre ses très-humbles et pouvres serviteurs, sur lesquels je la puis asseurer qu'elle a aultant de commandement que sur ses propres subjects. Nous confiant qu'il luy plaira avoir esgard à nostre conservation et ne nous astraindre à chose dont nostre ruine et perdition pourroit ensuivre, laquelle nous ne pourrions jamais croire que Vostre Majesté voulsist per-

mectre à cause qu'estant la princesse de la christienneté qui par tout le monde a acquis la plus grande réputation d'estre le refuge des pouvres affligés, elle ne vouldroit, comme nous estimons, diminuer la renommée de sa vertu et débonnaireté à la ruyne et oppression de ceulx qui ont tousjours eu espérance et attente d'estre soulaigés par son moien, comme encoir à présent nous faisons, prennans la hardiesse en toute humilité et révérence de luy remonstrer nostre nécessité, laquelle nous espérons qu'elle fleschira le cœur d'icelle à une bonne affection envers nostre cause pour fère cesser tous empeschemens et toutes voyes de faict et nous traicter comme ses très-humbles serviteurs.

Madame, baisant très-humblement les mains de Vostre Majesté, je prie Dieu donner à icelle, en santé, vie bonne et longue.

(*Record office, Cal.*, n° 883.)

MMMCLXXXVI.

Le prince d'Orange au comte de Sussex.

(Middelbourg, 23 aout 1576.)

Même objet.

Monsieur, Depuis deux ou trois jours en çà je suis adverty que Sa Majesté ne veuillant que l'accord faict pardeçà avec les Sieurs de Winter et Beale soit entretenu, a faict armer quelques navires pour nous courrir sus et empescher toute traficque à ceulx de pardeçà, mesmement que desjà on auroit pardelà prins troix de nos batteaux de guerre: chose qui m'a grandement contristé pour n'avoir jamais donné occasion quelconque à Sa Majesté d'entrer en telle indignation contre nous, ayant au contraire tousjours cherché tous moyens pour non-seullement complaire à icelle, mais aussy luy rendre toute humble obéissance, ainsy que moy et ceulx de cesdits pays avons par signes si évidens manifestement faict paroistre à Sa Majesté. Ce néantmoings, ne sçaichant à quelle occasion lesdits batteaux pourroient avoir esté arrestés, ne vouldrois aucunement me plaindre en cas qu'ils ayent donné occasion à ce faire par quelques mésus et forfaicts, mesmes serois très-aisé qu'ils en receussent punition condigne à leurs mérites. Mais au contraire, en cas que l'occasion ne fût procédée d'eux, j'espérerois que Sa Majesté ne vouldroict permectre que l'on vint ainsy directement au contraire de la promesse faicte par lesdits Srs Winter et Beale, soubs l'autorité et expresse charge de Sa Majesté et de vous aultres,

Messieurs du Conseil, d'aultant plus que la bénignité et clémence nayfve de Sa Majesté est telle qu'elle ne vouldroict donner occasion (venans nos ennemis à se prévaloir par tel moyen de nous) à nostre oppression et entière ruyne, mais plustost, ayant esgard à la justice et équité de nostre cause et bon droict, user de son accoustumée faveur vers nous, comme sur ce propos j'en escrips plus amplement à Sa Majesté, la suppliant très-humblement que devant qu'adjouster foy aux rapports qui pourroyent divertir sa bonne affection en nostre endroict, il luy plaise escouter et entendre la vérité des affaires. Or, me confiant en la bonne faveur que de tous temps m'avez démontré, j'ay bien voulu vous faire de mesme entendre tout cecy et vous prier de tenir la bonne main envers Sa Majesté que son bon plaisir soit d'oster tout mescontentement qu'elle pourroit avoir conceu contre nous, et nous eslargir et impartir sa bénigne faveur et clémence, ainsy que jusques icy elle a faict. En quoy elle m'obligera avecq tous ceulx de ces pays à luy estre à perpétuité très-humbles et très-obéissans serviteurs. Et, pour vostre regard, je seray tousjours prest pour déservir le bénéfice qu'en cest endroict par vostre moyen aurons receu, d'aussy prompte volunté que je vous présente icy mes très-affectueuses recommandations en vostre bonne grâce, suppliant Dieu vous donner, Monsieur, en bien parfaicte santé, bien heureuse et longue vie.

Escript à Middelbourg, ce xxiiie jour d'aoust 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 885.)

MMMCLXXXVII.

Le prince d'Orange au Secrétaire Walsingham.

(Middelbourg, 23 aout 1576.)

Même objet.

Monsieur de Walsingan, Depuis deux ou trois jours en çà je suis adverty que Sa Majesté, ne vueillant que l'accord faict pardeçà avec les Sieurs de Winter et de Beale soit entretenu, a faict armer quelques navires pour nous courrir sus et empescher toute traficque à ceux de pardeçà, mesmement que desjà on auroit pardelà prins troix de nos batteaux de guerre : chose qui m'a grandement contristé pour n'avoir jammais donné occasion quelconque à Sa Majesté d'entrer en telle indignation contre nous, ayant au contraire tousjours cherché tous moyens, pour non-seullement complaire à icelle, mais aussy luy rendre toute humble obéissance, ainsy que moy et ceux de cesdits pays avons

par signes si évidents manifestement faict paroistre à Sa Majesté. Ce néantmoings, ne sçachant à quelle occasion lesdits batteaux pourroyent avoir esté arrestés, ne vouldroy aucunement me plaindre en cas qu'ils ayent donné occasion à ce faire par quelques mésus et forfaicts, mesmes serois très-aisé qu'ils en receussent punition condigne à leurs mérites. Mais au contraire, en cas que l'occasion ne fust procédée d'eux, j'espéreroy que Sa Majesté ne vouldroit permectre que l'on vînt ainsy directement au contraire de la promesse faicte par lesdicts S[rs] Winter et Beale, soubs l'autorité et expresse charge de Sa Majesté et de vous aultres, Messieurs du Conseil, d'autant plus que la bénignité et clémence nayfve de Sa Majesté est telle qu'elle ne vouldroit donner occasion (venans nos ennemis à se prévaloir par tel moyen de nous) à nostre oppression et entière ruyne, mais plustost, ayant esgard à la justice et équité de nostre cause et bon droict, user de son accoustumée faveur vers nous, comme sur ce propos, j'en escrips plus amplement à Sa Majesté, la suppliant que devant qu'adjouster foy aux rapports, qui pourroyent divertir sa bonne affection en nostre endroict, il luy plaise escouter et entendre la vérité des affaires [1]. Or, comme je sçay que mesdictes lettres vous viendront entre les mains, je vous prieray que, continuant le bon zèle qu'avez tousjours démonstré à l'advancement de la gloire de Dieu et au bien de ces pays, vous veuillez tenir la bonne main, tant envers Sa Majesté que tous aultres que trouverez convenir, afin que le bon plaisir de Sa Majesté soit d'oster tout mescontentement qu'elle pourroit avoir conceu contre nous, et nous élargir et impartir sa bénigne faveur et clémence, ainsy que jusques icy elle a faict: en quoy elle m'obligera, avec tous les habitans de ces pays, à luy estre et demeurer à perpétuité très-humbles et très-obéissans serviteurs. Et pour vostre regard, par dessus la récompense que le Seigneur Dieu vous en fera, je seray tousjours prest pour déservir le bénéfice qu'en cest endroict par vostre moien aurons receu, d'aussy prompte volunté que je vous présente icy mes très-affectueuses recommandations en vostre bonne grâce, suppliant Dieu vous donner, Monsieur de Walsingham, en santé, heureuse et longue vie.

Escript à Middelbourg, ce XXIII[e] jour d'aoust 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 884.)

[1] Le docteur Dale mandait le 15 juillet 1576 à lord Burleigh que, selon un bruit fort répandu, le duc Casimir avait promis un secours de quatre mille reîtres au prince d'Orange. Quant à don Juan, il se préparait, disait-on, à se rendre aux Pays-Bas avec une grande armée, et il n'attendait pour se mettre en marche que le moment où la moisson aurait été faite en Savoie. (*Rec office, Cal.*, n° 845.)

MMMCLXXXVIII.

Philippe de Marnix au Secrétaire Walsingham.

(MIDDELBOURG, 24 AOUT 1576.)

Même objet. — Exposé des considérations qui doivent porter la reine d'Angleterre à ne pas abandonner le prince d'Orange. — Nouvelles de Brabant.

Monsieur, J'ay esté merveilleusement estonné de veoir le fruit de la légation de MM. Winter et Beale réussir tout au rebours de la ferme opinion qu'en avois conceue; car, voiant leur prudence et discrétion, mesmement dudict sieur Winter, accompagnée d'une affection du repos et bien publicq, le contentement qu'ils monstroient à leur partement avoir de leur négociation et des effets d'icelle, je m'asseuroye que Sa Majesté, entendant leur rapport, auroit pour agréable ce que par lui au nom d'icelle avoit icy esté promis et convenu, mesmes voiant que Monseigneur le Prince d'Oranges y procédoit ainsy rondement et en toute sincérité.

Depuis nous avons icy esté abbruvés d'un bruit commun que Sa Majesté, non seulement désadvouoit le contract qui a icy esté fait aveq les Marchans Aventuriers, mais aussy faisoit apprester force batteaux pour rompre et empescher la négociation de Zélande, leur coupper les moiens de ne faire la guerre à leurs ennemis et, en somme, nous faire la guerre, chose que j'estimoye autant esloingnée de la vérité, comme je savoye Sa Majesté douée de vertu et magnanimité pour ne contrevenir aux promesses de ses ambassadeurs, faites en son nom et par sa charge. Voire encore, pour le présent, je demeure en la mesme opinion, ne me pouvant persuader autrement, quoyque presque tout le monde juge icy que Sa Majesté seroit griefvement offensée contre nous. Cependant je ne puis obmectre de vous escrire ce mot pour vous donner à entendre que le dernier arrest et prinse de trois de nos batteaux a donné occasion à tout cecy. De ma part j'estime bien que il faut qu'ils aient commis quelque chose au moyen de quoy ils aient mérité d'estre chastiés, mais aussy, s'il estoit ainsy comme un bruit icy, qu'ils ont esté prins sans aucune occasion, voire soubs espèce d'amitié, je voudroye bien supplier de mettre la conséquence de tout cecy en considération. Je ne di pas tant pour nostre regard (combien qu'ayants esté tousjours très-humbles serviteurs de Sa Majesté, auxquels elle peut commander comme aux siens propres, nous aurions occasion d'espérer qu'elle ne voudroit procurer nostre ruyne) comme pour la réputation de Sa Majesté. Je say bien que l'on pourroit dire que nous lui en avons donné occasion par l'arrestement des batteaux anglois pour lesquels lesdicts sieurs Winter et Beale

ont icy esté envoyés; mais, quand tout sera bien considéré et pesé, encor samblera-il que, ayant Sa Majesté envoyé les susdicts pour cest effect, et nous aians traitté avecq eux à leur contentement, au moins selon ce qu'en avons peu aparcevoir, il n'y a eu nulle occasion donnée du depuis, veu mesmes que par leur promesse nous nous sommes tenus comme asseurés que dorénavant nos batteaux pourroient, sans aucun empeschement, passer en toute liberté, moyennant les conditions spécifiées aux articles couchés par eux-mesmes; car, quant au traitté fait avec les Marchans Aventuriers, il a esté fait à leur fin et comme avec leur agréation : au moins ils n'ont fondé là dessus nulle occasion de rompre ou retarder leurdicte promesse faite au nom de Sa Majesté, et aussy, touchant le fait en soy, ce n'est pas chose nouvelle d'emprunter dans une nécessité si extrême quelque somme de deniers par les marchans, lesquels en peu de tamps recouvreront ce dommage, et mesmes reçoivent obligations et asseurances à leur contentement, joinct que, si nous estions princes ou que nous nous voulsissions égaler à Sa Majesté, elle pourroit avoir occasion de s'en venger, mais là où nous avons nostre seul recours à sa pitié et miséricorde, nous trouvans oppressés et presque accablés par la tyrannie et cruauté des ennemis communs de tous ceux qui font la profession que fait Sa Majesté, il vient à considérer quelle gloire ou honneur ce sera à Sa Majesté de s'attacquer à nous, ausquels elle peut commander comme l'on dit, à baguette, vous asseurant qu'elle y trouvera toute obéissance en tout ce qui est possible de faire sans nostre ruine et calamité.

Mais, Monsieur, je vous prie de considérer que le trafficq qui se fait avecq nos ennemis, ne peut estre maintenu en son cours sans que nous serions accablés, car c'est le vray glaive dont l'ennemy nous couppe la gorge. Que si on réclame les promesses faites, je di derechief que nous ne sommes ni princes, ni monarques pour entrer en telles capitulations avec Sa Majesté, mais supplions seulement qu'elle ait esgard à nostre conservation, afin que luy puissions faire très-humble service. Elle le peut faire sans avoir préjudice, seulement par quelque convenence de sa grâce spéciale, ainsy que très-amplement a esté montré auxdicts sieurs Winter et Beale, sur quoy ils nous ont promis de faire tout devoir envers Sa Majesté, afin qu'il luy plaise le nous ottroier, et par ce moien cesseront toutes les plaintes des marchans. Mesmes on le peut faire soubs le prétexte et couleur des asseurances, ce qui reviendra à un indicible proffit des subjects de Sa Majesté, là où au contraire, si nous sommes ruinés, quel profit ou quel honneur en pourra-elle acquerre? Je veux bien que le roiaume soit assez puissant pour se maintenir contre tous ceux qui le voudroient envahir, mais tant y a qu'aiant l'Espagnol si près, il faudra tenir plus de force et plus estroitte garde : et, quant ainsy ne seroit, touteffois quel avantage sera-ce à Sa Majesté d'avoir ceste réputation que M. le Prince d'Orange, avec tous ceux qui, par une admirable providence et singulière grâce de Dieu, ont si longtams soutenu, avec si peu de forces, une guerre si furieuse, et ont si

longtams maintenu la doctrine de l'Évangile, malgré la tyrannie espagnolle, aient esté ruinés, et le règne de Christ exterminé de ces pays-icy à l'occasion de Sa Majesté, et mesme à une telle occasion qui ne pourra apporter nul advantage à icelle? Car, je vous prie, quand elle souffriroit par bénigne connivence que ses marchans, passants par la mer, payassent comme les subjects de tous autres princes, en quoy pourroit-elle estre intéressée, ou en quoy est-elle avantagée maintenant, quant, pour empescher si peu de secours qui nous en pourroit revenir, il y a une infinité d'outrages commis sur la mer, dont ensuyvent plaintes et doléances, pour ausquelles remédier il lui semble qu'il n'y a autre moyen que de faire la guerre à ses plus humbles serviteurs, si ce n'est par aventure que l'on voulsist mettre en conte que l'ennemy n'aura pas maintenant occasion de dire que Sa Majesté nous supporte ou favorise? Mais j'ay veu telle la vertu, constance et magnanimité de Sa Majesté, que cela ne luy vient point en sa pensée.

Que reste-il doncq? Sinon qu'elle ouvre les yeux de sa clémence et miséricorde, et de sa grâce nous eslargisse le moyen par lequel nous puissions nous soustenir et mettre ordre à tous désordres passés, et par là elle nous rendra tellement ses très-humbles et fidelles serviteurs que nous aurons occasion de prier Dieu pour l'accroissement de sa grandeur, en toute prospérité. Je vous prie, Monsieur, d'y vouloir tenir la bonne main, et vous y ferez une œuvre digne d'un chrestien, et par laquelle vous rendrez tous les fidelles affligés vos obligés. De ma part je le tiendray pour un singulier bénéfice, lequel je tascheray de desservir et recognoistre en tous endroits où il vous plaira me commander.

Et à tant, après m'estre humblement et bien affectueusement recommandé à vos bonnes grâces, je prieray Dieu vous donner, Monsieur, en santé vie bonne et longue.

Escrit à Middelburg, ce XXIIIJ^e d'aougst 1576.

P. S. Pour nouvelles, les troubles de Brabant continuent de plus en plus. Il y a quelques jours que le Duc d'Arschot s'est déclaré vouloir vivre et mourir avec les Estats, mais il semble que le peuple est entré en quelque deffiance de luy. L'on nous a longtams entretenu de la venue de don Juan d'Austriche. Depuis quelques jours en çà l'on avoit semé un bruit que pour l'effort du Turcq cela s'estoit changé. Maintenant, depuis cestes escrites, nous avons derechef les nouvelles de Brabant que pour certain il doit venir : mesmes un qui est depuis deux heures en çà venu de France, dit que l'on tient illecq pour chose faite qu'il marche desjà ou marchera de bref.

(*Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 3e série, t. II, p. 384.)

MMMCLXXXIX.

Philippe de Marnix à Lampsonius.

(24 AOUT 1576.)

Pénible impression produite par la résolution de la reine. — On reproche aux insurgés de la Zélande d'avoir manqué à leurs promesses et de s'abandonner à la piraterie. — Justification de leurs actes. — Il est à espérer que la reine n'abandonnera point ceux qui luttent pour la même cause.

Ex quo discessit Winterius, nihil a te litterarum. Ipse item ad te nihil dedi, sed expectavi tuas. Nos, cum omnia fausta isthinc speraremus, ecce nescio quæ procella oritur, nixa, certa dicam ratione an incerto vulgi rumore, graviter indignari Reginam. Quid vero? An quod cum Mercatoribus pepigimus et amanter transegimus? Nec enim video quid factum sit deterius. Sed amabo te, Mi Lamsoni. Ecquid a nobis nostro illo tempore fieri potuit moderatius? Quos, si omnes illas navium fortunas specioso aliquo prætextu exhausissemus, facile apud justum judicem excusavisset rerum necessitas. Nec ignoras ejusmodi temporibus prona esse ejusmodi consilia. Cæteroquin, ecquid nos cum Regina potuimus agere submissius? Et jam initæ erant rationes faciendarum querelarum. Quid est igitur? Aut unde hæc recens nobis orta est tragœdia? Mercatorum avaritia haud patitur rite res constitui. Alioquin quid vestra est Regina humanius? Quid æquabilius? Quid prudentius? Sed quo est illa benignior, hoc importuniores sunt istorum querimoniæ. Nec desunt sane flabella externa, quæ nos odio plusquam vatiniano persequuntur. Sed obstabit illius prudentia singularis. Nos certe nihil egimus nisi quod ipsa nos extrema coëgit agere necessitas. Quos si perditos vult Regina, ecquos tandem perdet nisi quos sibi habet penitus mancipatos? Egregiam vero laudem et spolia ampla, præsertim cum tanto hoste nobis est negotium. Et tamen quid in nostri ruina indipiscetur illa lucri? Existimant illi atrocem sibi a nostris injuriam fieri propterea quod non patimur quoslibet nisi multatos cum hostibus nostris merces commutare. Omnino, si plane pereundum est nobis, putasne multum referre hacne an illa pereamus via?

Quod si merçaturam in Anglia hostis noster exercet et apud illum vicissim Anglus, jam periimus planissime. Sin autem, periimus fortasse. Regiæ enim Majestatis indignatio interitum nobis vult comminari. Itaque omnino pereundum est. Quod si est ex illius voto, pereamus certe. Quam juste autem, ipse tu vides. Hic nihil nec Walsingamus, nihil Sussexius, nihil Essexius, nihil Huntingtonius, nihil Knollius. Nam quid ego de Lecestrio, de Burgleio atque aliis dicam infinitis? An omnes isti taciti ac videntes ita

nos injusta calumnia patientur opprimi? Sed aiunt violasse nos fidem, nihil nos a nostra rapacitate pyratica relinquere intactum. Primum de fide, mox de pyratica. Regina certe legatos huc ad nos misit, venerunt una cum illis mercatores qui se reliquorum omnium dicerent procuratores et certe tabulis luculentis fidem facerent. Postulavimus ut omnium querelarum ac rerum ante actarum instituere tur ἀμνηστία, ut in subsidium nobis mutua darentur lib. 250 millia. Assenserunt illi sponte ac libere. Conscii fuere legati, qui reliquas omnes naves dimitti postularunt : dimissæ sunt, bona fide. Ubi est hic fides violata? Sed aiunt infinita se a navicularios et classiariis conjecta devoravisse convicia. Itane ex sua dignitate esse autumat Regina naviculariorum os coercere? Et tamen si autumat, jubeat de illis sumi supplicium. Neque sibi addictissimos quosvis eodem rationis involvat supplicio. Graviter profecto dolemus haud posse nos ejusmodi coercere imperio, illius fecit insolentiam quale vel ratio vel æquitas fortasse decideret. Voluntas nos haud deficit, sed deficiunt vires. Quas si etiam amplius labefactabit Regina, ecquid nobis erit reliquum nisi ut quemque pro sua libidine grassari patiamur? Et ipsi complicatis brachiis extremum opperiamur interitum? Quod quidem si cedat male, utique haud pejus cesserit quam quod postulatur a nobis! Sin autem, vide quid hac ratione profectus consecuti fuerint, qui hæc suggerunt consilia? Tunc, igitur, dicet aliquis tantam insolentiam putas ab hac principe debere impune ferri? (Jam enim venio ad caput alterum de pyratica). Ego vero minime. Sed sunt rationes infinitæ quibus his malis possit remedium adhiberi.

Illa tantum si volet connivere, nos facile ita cum mercatoribus transigemus ut et nos salvi esse possimus et illi beati, tantum patiatur transigere. Perire autem ut nos jubeat qui externa ac tyrannica vi propemodum periimus. Eos vero qui hanc tyrannidem exercent, quoque omnium sunt authores malorum, quæ non modo in naves grassantur, sed quosvis ejus subditos ad triremes affligunt; imo etiam furcis affigunt, vix verbo attingere, et vero etiam confœderationem cum illis vel moliri vel certe comminari, ut Regina in animum induxerit omnino nos persuaderi, nunquam patiemur. Perdiu nobis de ejus sapientia, justitia, benignitate, fide ac religione constabit. In nautas nostros quod insolenter quicquam et injuste egerint ut graviter animadvertat, nobis etiam quodvis non aliter ac suis ipsa populis præscribat, jubeat, imperet; non modo patiemur, sed in beneficii ponemus loco. Tantum rogamus, et quidem, quanta maxima animi demissione supplices obsecrare possumus, obsecramus ne Christi Domini causam deserat, neque in querulorum quorumpiam mercatorculorum qui solis numulis inhiant gratiam in dicta causa, damnet eos qui nihil optant, nihilque cupiunt magis quam ut hæc Regina diu regnet fœliciter et quicumque vel reges illam vel reginæ consequentur, ejus vestigiis instant. Illius enim memoriam fore apud omnem posteritatem beatam ac fœlicem, quamdiu illa Dei populum suo favore proteget, tamdiu autem quoad sibi constabit, faciet, nihil dubitant.

Hic tu si quid poteris, quæso, effice. Cum isthic essemus, gratitudinis ergo munusculum tibi curaveramus porrigi id jam primum datum esse tam sero, grave nobis fuit. Datum tamen omnino fuisse, jucundum est. Id si tibi gratum fuit, erit nobis gratissime. Vale et me, ut facis, ama, tuique amantissimum esse tibi persuade.

(Record office, Cal., n° 886.)

MMMCXC.

Villiers à Walsingham.

(Flessingue, 30 aout 1576.)

Conférences avec le prince d'Orange qui proteste de son désir d'entretenir des relations d'amitié avec Élisabeth. — Il y aurait lieu de relâcher les navires et les marins qui ont été arrêtés en Angleterre.

Sir, I wrote you a worde yesterday by chance by the waye of Callais, but I was very short, both because I had no time to write, and also because . . . . . . had not as then come to the speache of the Prince but once. This day I had audience againe, and therfore I thoght good to advertise yow of that that hathe passed, and what I am in hope off to be concluded hereafter or must be sene unto as sone as may be. As touchinge Her Majestie's honour, His Excellencie shewed me the copie of a lettre which he wrote not longe since, whereby he trusteth Her Majestie may understand and perceive that he is not so unadvised as to attempt any thinge against Her Majestie's honour or the honour of the realme of England, and how, oft soever and whensoever it shalbe thoght requisite, and Your Honours shall so thinke it good, he wil give Her Majestie to understande, as wel by letters as otherwyse, what Her Majestie may trust and loke for at his handes.

But he was greatly amased when he understode assuredly that Her Majestie toke these matters so muche to heart that she resolved with her self to be revenged of him by way of armes, consideringe in what termes he standeth, how longe he hathe bin in this great distresse, the expenses that he hath ben at, the mightienes of his enemies and their forces, what entreprises thei have embraced and do embrace not onely in this contrie, but also in other places, which Her Majestie can not be ignorant off, consideringe the good advertisementes she hath from all partes, so that, though necessitie might have enforced him to forget some part of his deutie towardes Her Majestie, yet his state

and condition was rather to be pitied and tendred with compassion, then prosecuted with hatred, especially on a christian prince's part.

Though he was advertised before of the takinge of certaine of his shippes, yet he buylded himself so finely uppon the contract that passed betwext His Excellencie and Sir William Wyntter that he made accompt, accordinge to the teneur of the contract, that happely his shippes had committed some act against Her Majestie's subjectes, which might be a just and sufficient cause of their said stay. And in consideration thereof, when as his men of warre, at the first report of these newes, were very instant with him to be licenced to goe to sea, he alwayes cast them off with delayes, until he were more fully advertised of the truth of the matter and of Her Majestie's pleasure, whose most humble servant he greatly desireth to continue.

Beinge given to understande afterwarde that his shippes of warre were taken dayly by way of hostilitie, and that his men were murdered, and that the shippes of Holland and Zeland were arrested in Englande, yet, for all that, he would not arrest one englishe shippe, but suffred them to have free acces both to and from all his portes, as I have sene it, and I am sure it is true.

As for his ships of warre, it is not yet past three dayes since he licenced them to go to the seas, but yet notwithstandinge with this charge and commandement that thei shold not deale with englishe shippes otherwyse then lovingly and frendly, yea, and if in case Her Majestie's ships of warre shold meete with them, thei shold use all such kinde of duetie to them, as the lesse oght to the greater. Onely he permitted them to defend them selves, if in case thei happened to be assailed.

As for the marchantes which are arrested at Middelbourge, whereas uppon certaine newes that the letters of change were not accepted in Englande, certaine private marchantes had caused them to be cast into prison for asseurance of their dettes, which mounted to about five and twentie thousand florins, this notwithstandinge, His Excellencie dealt with the parties yesterday to set them at libertie, how be it he coold do no good in it, because thei shewed him that thei were utterly undone by becominge suerties and therfore thei desired justice. As for his part, if he were able, he wold rather pay the dett then by this meanes incurre Her Majestie's displeasure. Howbeit, he hath assured me that, as sone as he cometh to Middelbourg, which wilbe to day or to morrowe at the furthest, he wil cause them to be set at libertie, and therein he wil not faile.

I have shewed His Excellencie some meanes of accord, accordingly as I thoght good and in myne owne name. He willed me to putt them doune in writinge that he might propose them in Conseil, and thei might be there debated uppon: which I did, and I trust thei wil beginne this day to grow to some resolution.

But, to be short, I perceived by him that unlesse he have money, the state of his

affaires standeth uppon a most dangerous periode; for, besides his common cause and busines, he made such accompt of the somme of money that was promised, that he had made assignation of payement of his mariners, uppon this somme, whereof if he be frustrate, his forces by sea wil by that meanes quaile, which is, in many sight, his greatest hope. He humbly desireth Her Majestie to consider that it is but a bare lone, and that the whole communaltie of Hollande and Zelande are bounde for it and wil pay it, as reason is.

But because this point dependeth uppon the resolution that the States wil take in this behalfe, I wil not say further what talke His Excellencie had with me, touchinge this article. Onely I must tel yow thus muche that His Excellencie protested to me that his extremitie is suche that he must be succourred, ether that way or by some other, or els he is utterly undone.

In the meane season, he willed me to write unto Your Honour and to pray yow that, the meane while this final resolution is in takinge, yow wold be a meanes to Her Majestie that the poore mariners of Hollande and Zelande, which are arrested in sondrie portes of Englande, may be enlarged, seinge that for his part he hath not arrested any or yet, mindeth to doe.

As for the ships of warre, which were arrested in Corwale, and the other since taken that it wold please Her Majestie, accordinge to the contract passed betwene His Excellencie and Sir William Wynter (wherby the said Sir William Wynter, accordinge to his autoritie given him from Her Majestie, promised the foure ships shold be delivered and that none of His Excellencie's ships shold be thence forth arrested in Englande) to set the said ships at libertie, and moreover that it wold please Her Majestie to give commandement to her ships of warre that are abrode, to cease from all actes of hostilitie, as, for his part, he hath taken like order with his.

But, for that he assured himself uppon Sir William Wynter and Mr Beale's worde and thereuppon warranted them that were taken, whose parrents and friendes and wyfes and children do now exclaime against His Excellencie for the takinge of their friendes and for that he hath since also commanded his men to do no hurt to any of Her Majestie's subjectes unlesse thei be set uppon, yea and hath broken of divers entreprises which the inhabitantes of this towne intended, these thinges considered, he is afraide that, whylst on the one part he contented himself to endure all extremitie rather then to incurre Her Majestie's displeasure, on the other, if Her Majestie prosecute him with force of armes, and thei of this towne go on by that meanes to susteine more losse, there wil folowe a great discontentement, which is like to turne to his great dishonour and utter ruine, being prosecuted with Her Majestie's forces on the one side, and not provided for the asseurance of his people on the other side, accordinge, as his desire is both to defende him selfe and to be revenged, such is the nature of a nomber

of them, more bent to mischief then enclined to peace. And therfore he willed me to pray yow to advertise Her Majestie of these thinges in the meane while this matter may be ended by way of frendship and courteous dealinge, and humbly to beseche Her Majestie to give charge, as sone as she can, to her men of warre that they molest not the Zelanders. Promisinge to order the matter in such sort and that with all spede possible that he trusteth Her Majestie shal have just occasion to content her self, as he hath alredy begon to do in some part.

As for my self, if it might be lawful for me to tell yow myne advise, I wold wishe yow shold enlarge those poore men which are arrested in your portes and havens, which eat out themselves with expenses, and are such that, if you had ten thousand of them, no man coold tell how to get a farthinge by them, more that the foure ships of warre might be a better readines then I coold understande thei were at my departure, and that thei may be delivered to them, at such time as thei shal demand them, that this be no impediment to the principal matter in hande. As for those miserable prisoners, the longe kepinge of them can not be but increase of expense, and, if thei be sent home, great broiles wilbe appeaced here, and it wilbe good to give warninge from port to port to your ships of warre that thei attempt nothinge against them. Surely I see divers particularities, beside general inconveniences, which any man may easely perceive. one like to breede great occasions of further bitternes. Therfore I besech Your Honour without delay to give me a spedy answere to the ende that, whyle the rest is a ripeninge, there may be some good beginninge made of a good accorde, which may be for the honour and profitt of Her Majestie and the crowne of Englande, and in like sort, that His Excellencie and this poore contrie that hath so longe a time susteined so weightie a burden, may be somewhat eased and lightened. You shal do wel, me semeth, to cast your eyes uppon the affayres of these Lowe-Contries, the ende whereof may be farre otherwyse then many thinke. And thus, etc.

From Flushinge, 30 august 1576.

Since the writinge of my letters, I have had speache with His Excellencie againe and perceive more and more what paine he is in; for, uppon the contract which he made with Sir William Wynter and Mr Beale, he assured uppon his faith and worde of a prince all the capitaines of Her Majestie's good will, which caused the men of warre of this contrie to misdoute in no whit the englishe ships, yea, and clear against divers of the capitaines willes, he restrained them from entreprisinge any thinge against any of Her Majestie's subjectes, and thereof asseured the Lordes and Gouverners of this contrie: whereuppon he hath greatly engaged His Honour, yea, and since my cominge I have assured him, for oght that I coold perceive at my beinge in Englande, that thei are chefest in Englande, desire nothinge more then that all thinges may be peaceably ended and made up; and therfore I have done what I coold that the beginninge might

be gracious and friendly. I perceive His Excellencie hath differed divers matters, uppon the hope that I have put him in, that, ere it be longe, he shold understande of Her Majestie's resolution, whereof he hath as yet received no nuse, but onely by report of certaine mariners and soldiers; and therfore I besech Your Honour to give me answere, so sone as yow can, to this end which His Excellencie loketh for, to wit: that Her Majestie wilbe content not to prosecute him with armes, but give commandement to her ships that thei use no kinde of force.

(*Record office, Cal.*, n° 892.)

MMMCXCI.

Villiers à Walsingham.

(Flessingue, 30 aout 1576.)

Recommandation en faveur du messager à qui ses lettres ont été confiées.

Monseigneur, Depuis mes lettres escrites, j'ai trouvé ce présent porteur, qui m'a faict ce plaisir de porter mes lettres, et, d'aultant que je sçai qu'il estoit l'un des nommés au billet comme aussi il le sçavoit assez, il faisoit quelque difficulté de faire le voiage, sinon que je l'ai asseuré que pour cella il n'en tumberoit en inconvénient, de quoy je m'attens aussi sur vous, vous suppliant de le dépescher le plus tost que faire se pourra; ce pendant j'advancerai au reste en la plus grande diligence.

Je prie Dieu, Monseigneur, de vous bénir.

A Flesinghe, ce 30 aoust 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 893.)

MMMCXCII.

Villiers à Walsingham.

(Middelbourg, 1er septembre 1576.)

Deux marchands anglais ont été mis en liberté. — Accord en Flandre. — Péril du prince d'Orange.

Monseigneur, Aiant trouvé ceste commodité, je n'ai voulu de rechef faillir à vous escrire pour vous advertir que, suivant la promesse que Son Excellence m'en avoit

faicte il i a deux jours à Flesinghe, vos deux marchants ont esté mis en liberté et sont maintenant sur leur garde. Le plus viel est fort malade, mais il me semble qu'il i a plus de mélancolie que d'aultre chose. Ce gentilhomme vous dira comment il n'i a en ce païs aulcun Anglois arresté, ni aulcun navire. Cependant, à ce que je puis entendre, l'accord se fera entre ceux de Flandres, qui met le Prince en très-grand danger, tellement que, Sa Majesté continuant en apparence, tout ira mal de *los escudos*.

Je ne m'atten point encores avoir aulcune response jusques à lundi 3e de ce mois, car hyer nous revinsmes de Flesinghe, demain il est dimanche, auquel jour on ne faict rien au Conseil.

J'espère que Monsieur de Bertelai vous portera quelque nouvelle de leur advis, qui partira en peu de jours.

Je prie Dieu, Monseigneur, qu'il vous aist en sa garde.

A Midelbourg, le premier septembre 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 896.)

MMMCXCIII.

Villiers à Walsingham.

(Middelbourg, 4 septemmre 1576.)

Le prince d'Orange persiste dans ses bonnes intentions vis-à-vis de l'Angleterre; mais à la longue il pourrait être forcé à recourir à d'autres mesures. — Il serait utile qu'il envoyât quelqu'un en Angleterre pour traiter avec la reine. — Motifs pour conserver la navigation sur l'Escaut. — Les troupes espagnoles ont évacué la Hollande.

Monseigneur, Je vous ai escrit par deux lettres précédentes que jusques à présent Monseigneur le Prince n'a retenu aulcun des subjects de Sa Majesté, ni navire, qu'il n'a encores donné charge à aulcun de ses navires de faire la guerre, ains leur a commandé de faire honneur aux navires d'Angleterre. Monsieur de Bartelai, lequel, comme j'espère, vous rendra ces lettres, vous en pourra informer d'avantage. Cependant Son Excellence est en grand' perplexité comment elle a à se gouverner à l'advenir, voiant d'une part que de jour en jour ses navires sont pris et arrestés, ce néantmoins qu'il n'a peu encores se persuader que Sa Majesté voulsist entrer en guerre aveq ce païs, tant pour n'en avoir veu encores aulcune déclaration de la part de Sa Majesté, que parce qu'il ne peult croire que Sa Majesté voulsist faire un si grand déplaisir à cellui qui toute sa vie a désiré de lui faire très-humble service: telle est la cause qu'il n'est encores déli-

béré de se défendre, ains d'endurer. De ma part, encores que je n'aie entendu qu'il aist aulcun désir d'user de voie de faict, tant i a que je ne puis pas croire, veu le peuple qu'il a à gouverner, qu'à la longue il ne fust vaincu : ce qui m'a faict entrer à lui donner ce conseil d'envoier quelc'un en Angleterre, espérant par ce moien que touts actes d'hostilité cesseroient et que ce seroit aussi un bon commancement pour acheminer les affaires en quelque bon train. Mais sur cella il m'a faict response qu'il ne sçait quelle résolution prendre d'envoier homme en Angleterre, qui pourroit estre arresté comme les aultres qui i sont, si premièrement il n'estoit bien asseuré que Sa Majesté trouva bon et agréable que quelc'un fust envoié de la part de Son Excellence. Je n'ai laissé à entrer particulièrement en conférence avecq Son Excellence des moiens pour l'advenir, attendant que les Estats se résolvent sur ce que je leur ai présenté au nom de nos Églises; mais, après plusieurs propos et longs, je veoi finallement que son désir est tousjours d'avoir quelque argent à cause de la nécessité extrême de laquelle il est pressé. J'ai pris occasion de traitter avecq les marchants, au moins avecq le sieur Godard, car l'aultre est fort malade; mais son advis semble mieux d'accorder à paier quelque somme par forme d'asseurance, que non pas de rompre le trafficq; car le trafficq rompu ne peult amener aulcun proffict à Son Excellence, et l'ouverture de passage tant pour les Marchants Adventuriers que les Stapiers peult lui apporter des commodités desquelles il a affaire. En second lieu, quelque ordre qu'on puisse mettre, on ne pourra empescher que la marchandise d'Angleterre ne soit menée au Pays-Bas et ramenée par Callais, Dieppe et Rouan, qui fera tousjours enchérir la marchandise beaucoup plus que si on la passe par la Schelde, et le proffict en demeurera entre les mains des voicturiers françois et flamengs pour les voictures, ainsi sera perte sans proffict, sinon aux ennemis des uns et des aultres. Il semble aussi au sieur Godard, comme il faict à moi, que le trafficq estant entièrement rompu, il n'i auroit moien d'entreprendre par les Anglois la conduicte des marchandises des Espaignols : ce qui se pourroit faire, si on entroit en quelque accord dont pourroit revenir grand proffict à l'Angleterre. Il me semble que Son Excellence entendroit plus tost à ce moien qu'à l'aultre, combien que les Estats de Zéelande semble mieux aimer l'aultre, comme je soubçonne, aimant mieux tenir grand nombre de navires en mer que peu. De mon conseil il me semble, sauf meilleur advis, qu'il seroit expédient de donner un passeport à quelc'un qui seroit envoié par delà, auquel Son Excellence et Messieurs des Estats pourroient commettre toute charge, comme il semble qu'ils i sont aulcunement disposés, ce pendant qu'il pleust à Sa Majesté (puisque Son Excellence n'est en délibération de s'armer contre elle) de faire cesser les voies de faict; en troisième lieu de disposer de bonne heure les marchants tant Adventuriers que Stapiers à quelque bonne composition, telle que Messeigneurs du Conseil adviseroient pour le plus grand bien d'Angleterre et de Hollande et Zéelande, car ce prévoi que Son Excellence n'est en aultre délibération que de remettre finallement le tout soubs le bon

plaisir et jugement de Sa Majesté et de Messeigneurs du Conseil. Je pense que Son Excellence fera aussi entendre bien particulièrement à Monsieur Bertelai son intention, par lequel vous pourrez estre mieux informés de toute l'affaire. Nous n'avons pas encores asseurance que les Espaignols aient appointé, tant i a que l'armée qui estoit en Hollande est entièrement retirée, et les forts que les ennemis de ce païs avoient faicts autour de Worden, ont esté entièrement abandonnés, et puis démolis.

Je prie Dieu, Monseigneur, qu'il veuille préserver Sa Majesté, Messeigneurs du Conseil et tout le roiaulme en paix.

A Midelbourg, ce 4 septembre 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 897.)

MMMCXCIV.

Le prince d'Orange à la reine d'Angleterre.

(Middelbourg, 5 septembre 1576.)

Il se recommande à la bienveillance de la reine d'Angleterre.

Madame, Allant ce gentilhomme présent porteur par delà, n'ay voulu faillir de me ramentevoir très-humblement à la bonne grâce de vostre Majesté, mesme d'autant plus que j'ay esté adverty que aucuns de mes malvueillans auroyent semé des bruicts et faict des rapports, comme si nous avions icy arresté ou maltraicté les subjects de Vostre Majesté, chose que se trouvera entièrement éloignée de la vérité. Et pour tant j'ay bien voulu pryer ledit présent porteur d'informer Vostre Majesté de la vérité, suppliant icelle très-humblement le vouloir bénignement ouyr, et, ayant cogneu nostre innocence nous maintenir en ses bonnes grâces et faveurs accoustumées, sans adjouster foy aux rapports controuvés de nos malvueillans, qui ne taschent à autre chose qu'à destourner de nous la bénigne affection qu'il a pleu à Vostredicte Majesté nous porter par cy-devant, afin de par tous moyens possibles procurer nostre ruyne, de laquelle comme je suis tousjours asseuré Vostre Majesté n'estre aucunement désireuse, je la supplieray très-humblement de croire que nous n'avons rien tant à cueur que, avec toute submission et obéissance, luy faire très-humble service. Et pour ce que ledit porteur est suffisemment informé, tant de ce poinct susdict comme de toutes autres choses que se sont icy passées, je n'ennuyeray Vostre Majesté de longue lettre, mais, luy baisant très-humblement les mains, prieray Dieu vous donner, Madame, en par-

faicte santé, vye très-heureuse et longue, avec accomplissement de ses bons et saints désirs.

A Middelbourg, ce v^e de septembre 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 900.)

MMMCXCV.

Le prince d'Orange aux lords du Conseil prive.

(Middelbourg, 5 septembre 1576.)

Même objet.

Messieurs, Allant ce gentilhomme présent porteur en Angleterre, je l'ay pryé de s'addresser à Sa Majesté de ma part pour luy baiser très-humblement les mains et luy remonstrer aucuns poincts que je luy ay donnés par mémoire, lesquels je l'ay pareillement pryé de vous communiquer, vous pryant très-affectueusement le vouloir ouyr bénignement et nous estre favorables envers Sa Majesté, afin que, toutes choses estants remises en bonne et parfaicte union, nous ayons par deçà meilleur moyen de monstrer à Sa Majesté par les effects que nous luy sommes très-humbles et très-obéissants serviteurs. Aussi de vostre part, Messieurs, vous vous pouvez asseurer que, partout où je seray, vous aurez en moy un amy qui sera tousjours prest à vous faire service, d'aussi bon cueur, comme, après m'estre très-affectueusement recommandé à vos bonnes grâces, je prye Dieu, Messieurs, vous avoir et tenir en sa saincte et digne garde.

A Middelbourg, ce v^e de septembre 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 901.)

MMMCXCVI.

Villiers au Secrétaire Walsingham.

(Middelbourg, 5 septembre 1576.)

Arrangement à conclure avec les Marchands Aventuriers.

Traittant ceste après-disner avecq les Marchants, il m'a semblé pouvoir recueillir de leurs propos que le différent se pourroit composer en ceste sorte que les Marchants

Adventuriers paieroient la moitié de la somme, à sçavoir présentement soixante deux mil cinq cents florins, rabattant trente six mil qui sont desjà desboursés, en demi an, 4,000 florins au sieur Morgant, 4,000 à Monsieur Pellan, 2,000 à Monsieur Bertelai, à Maistre Hawwis 32,000 florins, le reste en argent comptant, que ladicte somme seroit remboursée par les Marchants Adventuriers, rabattant tousjours le tiers de ce qui sera accordé pour les asseurances du passage, jusques à fin de paiement. Quant à moi, il me semble qu'il est nécessaire d'entrer en quelque modification tant pour le bien des uns que des autres; car, tant plus je voi avant, tant plus je veoi que les affaires de deçà requièrent d'estre secourues, sur peine de ruine manifeste. Je pense aussi que Son Excellence fera tout ce qu'on vouldra, moiennant qu'il se puisse défendre de son ennemi.

Escrit à Midelbourg, ce 5ᵉ septembre 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 902.)

MMMCXCVII.

Walsingham à Marnix.

(6 SEPTEMBRE 1576.)

Il espère que les assurances données par Marnix calmeront la reine.

Monsieur, J'ay receu vos lettres qui m'ont donné très-grand contentement comme aussi à Messeigneurs du Conseil auxquels je les ay communiquées, veu la modestie et bonne volunté que monstrez en ces aigreurs et différens, de les avoir assoupis et mis en tel ordre que la mémoire de tout ce qui est passé, peusse estre ensevelie comme chose jamais avenue. Et vous pouvez bien assurer, moyennant que vous plaira y tenir la main et continuer en la mesme volunté que monstrez en vos lettres, que le tout réuscyra bien, encores qu'il reste quelque peu d'offence qui ne pourra estre si tost esteincte, bien considéré ce qui se fait journellement par les vostres; et toutesfois se mettra bas, tant est Sa Majesté pitoyable, moyennant qu'on en oste la cause. Et le plus tost que cela se face, le mieux sera-il pour l'avancement d'un bon accord. De tout ce qui est arresté icy et qu'on a à espérer et comment on a aussi à se gouverner, j'en ay escript plus amplement à Monsieur de Villiers, qui vous communiquera le tout plus amplement, dont me remettant sur sa suffisance et le contentement qu'en recevrez par luy, je fairay fin de cestes-cy, priant Dieu, etc.

(*Record office, Cal.*, n° 908.)

MMMCXCVIII.

Walsingham au Ministre Villiers.

(Windsor, 6 septembre 1576.)

Il espère que la reine, tenant compte des bonnes intentions du prince d'Orange et des États de Zélande, s'apaisera ; mais il importe qu'on lui donne pleine satisfaction.

Monsieur, Je receus vos lettres le quatriesme de ce présent, et les communiquay à Messseigneurs, pour response auxquelles recevrez en brief ce peu de mots selon le contenu d'icelles, qui, si je ne m'abuse, gist en la bonne volunté et affection que Monseigneur le Prince a pour rendre Sa Majesté contente, comme aussi en la grande peine dont Son Excellence est présentement travaillée, estant ainsi pressé de costé et d'aultre, oultre sa très-urgente nécessité, chose bien fort dommageable aux affaires de la guerre, et, ès points que vous vous persuadez estre bien fort convenables à estre accordés le plus tost que faire se pourra pour donner bon commencement à l'acheminement d'un bon et heureux accord, de sa volunté et très-bonne affection en l'endroict de Sa Majesté pour la rendre satisfaicte, tant en ce que touche son honneur comme le bien et proufit de ses subjets, comme je me suis pour ma part tousjours bien persuadé. Aussi en a Son Excellence rendu bon témoignage par ses dernières lettres, tant à Sa Majesté que à quelques ungs de Messeigneurs, qui ont esté si bien receues que j'ose dire qu'elles ont non pas petitement amoindri l'aigreur qu'on avoit auparavant conceu. Et n'eust esté que les déportements de ceux de Flussinge qui se commettent encores journellement, comme ils n'ont jamais cessé de les commettre depuis le contract faict et passé, sont plus que trop insupportables, l'on eust acheminé les présents affaires à meilleure fin que je n'ose pour assuré promettre. Si est-ce que ne cesserai, tant que me sera possible, de faire croistre la bonne opinion, qui n'estoit totalement esteincte au cœur de Sa Majesé envers Son Excellence et commençoit à germiner si vivement qu'on en attendoit de fort bons fruicts. Quant est de la peine où se trouve Son Excellence, tant au regard de la nécessité que pour le travail qu'il a pour se faire ranger à raison ceux qui luy veulent sembler faire service, et ce pendant ne se laissent gouverner, chose en tous temps de très-mauvaise conséquence, à la mienne volunté, que les ungs considérassent un peu mieux la nécessité de leur obéissance, et les aultres le debvoir du temps présent, et tous deux ce qu'appertient à leur paix. Mais je voy l'aigreur des nostres tel envers Son Excellence et les siens, qu'à grande peine accorderont-ils tant peu que ce soit pour le passage, ce que je crains, encores que ne cesseray y travailler, mesmes pour leur proufit,

qui se laissent voluntiers aller tomber en des grands inconvénients, non plus ne moins que les povres aveugles, pour ung peu de chose qui pour le présent leur semble proufitable. Reste le troisiesme, touchant les points qui vous semblent nécessaires d'estre accordés pour mieux et plus promptement conduire les choses au bout qu'on prétend, lequel il a pleu à Sa Majesté et Messeigneurs du Conseil librement et franchement accorder, ce que vous trouvez raisonnable, touchant lequel voicy le tout que j'ay sceu, et ce à grande peine, tiré d'eux, dont j'espère que Son Excellence et les Estats se contenteront pour ung commencement : c'est qu'il leur a pleu et plaist que les quattre navires premiers arrestés seront rendus, selon que porte le contract, en si bon point en tout et par tout, comme ils estoient au temps de leur arrest ; après, que les mariniers et ceux qui servoient ès navires prinses après, seront eslargis et renvoyés en Zélande, exceptés dix ou douze des principaulx et plus apparants, lesquels, pour aucunement satisfaire à ses subjects, Sa Majesté veult encores détenir jusques à ce quelle aura plus amplement entendu l'offre de Son Excellence, lequel réuscissant à son soubhait, peut estre que sa grâce s'égalera en leur endroict, comme elle s'est desjà monstrée auxdicts relachés. Pour le troisiesme, que tous navires de marchants appertenants à ceux d'Hollande et Zélande, qui sont à présent soubs arrest, seront dès maintenant relaschés, comme aussi on travaillera pour le relaschement des marchants mesmes depuis naguères arrestés, comme sçavez et espère-on, non pas sans fruict, et à leur soubhait. Pour le quatriesme, Sa Majesté est contente (espérant que le tout sera remis en bon ordre) donner et expédier mandement exprès que ses navires qui sont à présent sur mer, cesseront d'empescher ou molester ceux de Flussinge, pour l'espace de vingt jours, exceptés ceux qui seront trouvés d'avoir oultragé les subjects de Sa Majesté depuis le contract ou qui en présence de sesdicts navires invahiront et assailleront quelque navire estranger se venant directement rendre ès ports de Sa Majesté. Pour tout ce que dessus, l'on a desjà donné ordre à le faire exécuter en si bonne et prompte diligence que faire se peult, comme aussi l'on eust faict le mesme au regard des navires arrestés depuis le contract, n'eust esté pour les oultrages que ceux de Flussinge font et commettent journellement sur les subjects de Sa Majesté, comme mesmes d'hier en sont arrivés nouvelles, tant de Portsmouth que de l'isle de Wight [1], chose qui a donné bien grand

[1] Un agent de Walsingham lui écrivait le 17 septembre 1576 :

Mr Holstocke (before his departure) receavid letters of direction tochinge the Flushingers' submission for their offences towardes Her Majestie, th'effecte whereof was that he shold not deale with any of them, but suffre them to passe quietlye : sythens which tyme I have ben advertised by sondrie merchauntes comynge from the weste partes of certein men of warre that liethe of and on betwixte Portlande and the Wighte, that daily comytteth robberies and longe hathe done. For the which I wold gladly know Your Honors pleasure tochinge the staienge of them, yf they come homewarde throwghe the narrowe seas. (*Domestic papers*, vol. 109, nº 7.)

empêchement à ce qu'on eust peu espérer de Sa [Majesté][1]. Néantmoins, tout aussi tost que Sa Majesté aura entendu de par ledict seigneur Prince quelle asseurance ses subjects auront de n'estre doresenavant molestés sur mer par les susdicts de Flussinge, j'espère que Sa Majesté fera en sorte que Son Excellence et les Estats de pardelà se trouveront contents. Voicy le tout que j'ay sceu arracher quasi et de grand travail cuiller d'ung cœur si non sans cause très-justement offensé, entendant toutefois d'y continuer mon labeur, nonobstant le peu d'espérance que je voye, moyennant que les debvoirs de delà seront tels que Sa Majesté restera satisfaicte, comme la raison veult, et ses subjects bien suffisamment prouveus de n'estre inquiétés et molestés en leur trafficque, comme ils ont esté par le passé et sont encores à leur grand tort et mon regret. Et ne doubtant point que vous y travaillerez le mieux que pourrez, je supplie le bon Dieu, après avoir salué vos bonnes grâces de mes très-affectueuses recommendations, vous donner, Monsieur, en santé, heureuse et longue vie.

Escript à Windesor, ce 6e septembre 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 906.)

MMMCXCIX.

Villiers au Secrétaire Walsingham.

(Flessingue, 6 septembre 1576.)

Un courrier envoyé par les États de Brabant a annoncé au prince d'Orange que vingt-trois membres du Conseil d'État avaient été arrêtés à Bruxelles. — Les Etats de Flandre veulent négocier avec les États de Zélande.

Monseigneur, A mon arrivée à Flesinghe, j'ai trouvé un courier venant de la part des Estats de Brabant pour advertir Monseigneur le Prince que vingt-trois Conseillers d'Estat sont faicts prisonniers à Bruxelles, et demander conseil et secours. Hyer un aultre au soir estoit arrivé de la part de ceuls de Flandres, qui demandoient un pourparlé entre les Estats de ce païs et de Flandres. J'estoi venu accompaigner Monsieur Berteli, lequel je n'avoi délibéré de laisser jusques à son embarquement; mais je retourne présentement à Midelbourg pour cest affaire, duquel dès hyer nous avons commancé à traitter.

Je prie Dieu, Monseigneur, de vous conserver.

A Flesinghe, ce 6 septembre 1576. (*Record office, Cal.*, n° 907.)

[1] On avait écrit d'abord : « à ce que Sa Majesté avoit autrement délibéré de faire. »

MMMCC.

Avis des Pays-Bas.

(Vers le 9 septembre 1576.)

Troubles à Bruxelles. — Arrestation des principaux membres du Conseil d'État et du Conseil privé. — Les États de Brabant forment une armée que commandera M. de Hèze. — Le duc d'Arschot et le comte de Lalaing ont embrassé leur parti. — Les Espagnols, sur l'ordre de don Sanche d'Avila, occupent un camp entre Malines et Lierre. — On ignore ce que feront les troupes wallonnes. — On attribue ce mouvement à des révélations qu'aurait faites M. de Rasseghem. — Le duc palatin Casimir entrera, dit-on, aux Pays-Bas pour soutenir la cause des États.

On monday laste, certayn monye was sent from hince too Aelst for the payment of the solgiars which were mutyned, and after shoulde furder order have byn takyn for the poyntes by them demaunded, if that questyon had not otherwayes byn taken up by the Estates of the country, who entreprysed a niew matter; for, the tewsdaye after, in the fornoene, as the Councell of Estates were assembled in the Courte, Monsieur de Hees with his lieutenant Monsieur de Glymes, accompaigned with their garryson of Wallons which laye in Bruxels, cam into the Court and, entringe into the Councell chamber, apprehended them all, whose names are hereafter specyfyed [1], Monsieur de Havré beinge there asked wether they would have him allsoo, but they answered to have no suche charge, but that he should goo home to his lodginge, which he did [2].

Barlamont inquyringe for what cause or by whose ordre they did apprehende him, was sayd that the States of the countrye had willed him soo too doo, and that they knew

[1] A cet avis se trouve jointe la note suivante :

Councell of States :

President Viglius in his howse; Barlamont; Mansfelt; Sasbout; Assonville; Berty, Scarenberg, secretaries, in the Bread-howse.

Privye Councell :

Fonck ; Boishott, the advocaet fyscall; D. Del Rio; Praets, the secretary;
The Amman and Bourrowmaster of Bruxels.
The Towne Councell of Bruxels was altered on thorsdaye last.

[2] Le mouvement qui avait éclaté à Bruxelles produisit la plus profonde sensation en Angleterre. Le 12 septembre, Walsingham écrivait à Burleigh :

My verry good Lord, After I had made Her Majesty acquaynted with the contents of the inclosed sent owt of Flaunders, she commaundedme to sende the same unto Your Lordship. What to judge of

wherefore. Thince they were led to the Markett-place and sett in the Bread-howse, separated asonder, and is the same howse where the Countyes of Horne and Egmont were prysoners in.

The same daye, in the afternoene, were apprehended divers of the Privy Councell, and others that are hydden, sought for earnestlye, besydes all suche as were or are suspected for spyes or such lyke welwillers to the Spaniards, are dailye takyn.

The Presydent Viglius is kepte in his howse and streightlye guarded, and in all the howses of suche as are apprehended, entred solgiars where they remayne, allsoo the writinges were visited and the clerkes detayned.

This was consulted and agreed by the Estates of Henegowe, Artoys and Brabandt, and is dailye thought that those of Flaunders will joyn with them; they were ij dayes in Mouns er they concluded.

They have greate companies of foote and horsemen iu readynes, which all marehe towardes Bruxels from all quarters; and is sayd they will have owt the Spaniards and afterwardes conclude a peace amonge themselves.

The chief-doers herein are the nobles and gentlemen of all the Estates, Monsieur de Lalayn beinge a greate doer herein, in soo muche as he hath sayd to that he hath sett his hande in that quarrell, will he spend his bludde.

the broken state of that contrye, I knowe not. I feare in the ende the Spaniarde wyll make his benefyt therof. The Duke of Arskot, whoe is supposed to be the heade of the discontented ther, is thowght a man of no vallewe. I judge the imprisonyng of the Councell proceaded rather of furye then practyce, unles sume of thos that are imprysoned, have geven ther secreat consent therunto. Me thinketh, yf it had bene a sett matter, Her Majesty shoold have ben made acquaynted withall, as also some assystaunce demaunded knowyng howe she is affected to Spayne. Besydes I doe not perceyve by Vyllyers' letters that the Prince of Orange shoold have any intellygence with them, whom I desyred to inform himselfe in that poynt and to advertyce, so that I conclude that this enterpryce hath furye for grownde and is no matter well dyjested, and yet, if the Prince of Orange be drawen into the actyon by his dyrection, yt may prove a matter of great consequence, but I feare styll a fewe fayre woordes wyll appease the flemyshe furye.

Yesterdaye, I receyved a fewe lynes from Vyllers by the which I understande that owre merchauntes are at lybertye, and that the thirde of this monethe he shoold understande the Prince's resolutyon towching the poyntes he propownded unto him for an accorde, wheruppon I moved Her Majesty that staye myght be made in sendyng for the merchauntes, wherof I wrote unto Your Lordship in my last letters, wherunto she yeldid. Some what he hath wrytten unto me in cypher which for lack of my alphabeth I can not decypher. The Earl of Leycester acquaynted me with so muche of Your Lordship's letters as concerned the custome, whoe telleth me that Her Majesty maketh staye in resolvyng therin untyll she receyve from Your Lordship the severall rates to the ende she may chuse the hyest. And, as Her Majesty is verry carefull to chuse the hyest, so am I verry fearefull to deale with the lowest in respect of the dowtefulnes of the tyme enapt for traffyque. (*Dom. pap.*, vol. 109, n° 6.)

The Duke of Aerschott (as is most certainlye sayd) hath openly declared him selfe to be innocent in all practyses past against the countrye and is joyned with the Estates, so as yt is thought he shalbe made their chief, and is sworne to them, allso his brother Havre on thoursdaye in the afternoene, and since meete dailye with the other in Councell, and often are sent with others to them that are ymprisoned.

Theis niewes greatelye perplexed the Spaniards, whoe, under shew of greate currage and braverye, inwardelye droupe and wounder what they are which presumed the apprehension of the Councell of Estates, swearinge they should all paye for their offence and that the spoyle of the whole countrye is theirs being all *Lutheranos*.

The Castellano Sancio d'Avilla with the chiefs of all the Spaniardes meete dailye in councell within the castell, whether they are all retyred with bagge and baggage.

They have called togither the Spaniardes from all places, and meane to yncampe them selves three leagues hince betwene Lyre and Mackelyn and there to abyde the comminge of suche as will charge them. Their horsemen shall for the most parte of them lye abowt this towne, which shalbe their recourse if neede be.

Yt is thought the High Dutches will most of them hold on their syde, and the Wallons of Monsieurs de Hierges and Floyon, beinge both Barlamont his sonnes, and as many of their men as can be spared owt of Holland, Zelande and other places where they lye, shall with expedition repayre to the appointed incampinge place.

Divers are of opinion that the Wallons will not take parte with the Spaniardes, which is the moste feare the Spanyardes have, for their hath all the tyme of theis warres ben certayn envyous grudge betwene them, and that may chaunce wilbe revenged.

The Countye of Oversteyn (beinge coronell of the Dutches which lye in this towne) was on thoursdaye laste in the castell, where he was willinglye suffred to departe, sware he woold performe his othe to the Kinge and would kepe the towne against all that would take yt to use any disordre therein. This doth somwhat putt the towne men in dowbte that, if the Spaniardes see any extrimitye, that then they will enter here. Yett many hope Monsieur de Champigni wilbe against yt and that none shalbe suffred to com in.

There are a pryntinge divers articles and poyntes whereby shalbe knowen the certaintie wherefore the Councell of States were apprehended, allsoo what th'intent is of the States to doo with the men they have in readynes.

Rhoda, with others of the chiefest Spaniardes, sent to Monsieur de Champigney to request him to com and consulte amongst them, which he refused, alledginge that he was never called before, but that they had dealte withowt him, soo might they continewe, for he had sufficyently to busye him selfe to looke well to his charge.

This answere makes the Spaniards alltogither suspecte him, which he seemeth to make small accompte of.

On fridaye, here was publyshed that everye howsehoolder shoulde by that night bringe in wrytinge what straungers laye in their howses, beinge no merchauntes, and was onelye don to understande what number of Spaniards were here.

Monsieur de Champigney sent a kinsman of his to Bruxels on wensdaye laste, but retornyd er he cam to the towne, for he should not have entryd; but on fridaye his secretarie was sent, whoe was lett in and led to Monsieur de Hees, whoe, understandinge that he was sent to the Duke of Aerschott, willed he should be led to him, whence, after somme conference had, he retornyd incontinent to Andwarpe, which incresseth suspicion amongst the Spaniards of him.

None can enter or comme owt of Bruxels withowt lycence of Monsieur de Hees, excepte he be a burges and wel knowen.

There are divers speaches that the dobble dealinge, by intercepting of certayn postes, hath movyd this suddayne rysinge of the States, and many affirme Monsieur de Rassinghein is stayed by the waye, and by him all the practyse discovered.

Here is crediblye reported by suche as have wrytinge that Casimirus is comminge, into this contrye with a powre, both horse and footemen, and be for the Generall-States in whose behalfe the yonge Countye of Egmont shalbe leader of 2000 horse, which, if continew, and they of the contrye kepe in one, no dowte but all will goo for the contrye's benefytt, and soo we shall have peace and quyetnes, which God of his goodnes send us.

(*Record office, Cal.*, n° 1007.)

MMMCCI.

Avis des Pays-Bas.

(Anvers, 16 septembre 1576.)

Positions occupées par les Espagnols. — Les comtes d'Egmont et de Lalaing, avec d'autres seigneurs, sont arrivés à Bruxelles.

The Spanyardes lye in Duffell and Wallen, being two towns havyng bridges over the water, on betwixt Antwerp and Macklyn, the other betwen Lyre and Macklyn.

They have taken St-Barnarde's, an abbey ij leagues from Antwerp.

They kepe also Lyre.

On wednesday cam to Bruxells the Counte of Lalayn and Count Egmont, with the

barons of Beersele and of Gassbeck, with iiij^xx gentillmen and 600 horse, and war met at Bruxelles with 1000 shott and 150 horse.

(*Record office, Cal.*, n° 919.)

MMMCCII.

Avis des Pays-Bas.

(ANVERS, 17 SEPTEMBRE 1576.)

Arrestation du prévôt Camargo. — Positions occupées par les Espagnols. — Convocation des États généraux. — On croit que les États de Flandre se joindront aux États de Brabant. — Armements des États. — Tentative des Espagnols contre Louvain. — Excursions de la garnison d'Alost. — Mécontentement des Wallons qui se trouvent en Zélande. — Les troupes allemandes restent neutres. — Tentative des Albanais contre Douay. — Les prisonniers de Bruxelles sont durement traités au Treurenberg. — Sanche d'Avila promet de ne nuire en rien aux bourgeois d'Anvers.

On sondaye laste in the afternoene, Camargo beinge provost marshall of the courte, a chief man and one of the castellano his councellours, havinge intelligence that Zeratz, whoe was the last bourrowmaster in Bruxels, was com to towne, and thinkinge him to be one that coulde greatlye gyve intelligence of all that was passed in Bruxels, the sayd provost layd privilye for Zeratz and, assoene as he styrred owt of his lodginge, after a familiar fleeringe sorte saluted him and went talkinge together till Camargo had him where he thought sure of his intent, and then openly apprehended him in the Kinge's name by his officers, and with all spede led him toowardes the castell; but he fayled his intent, for the commons advertysed the Countye Oversteyn of his dealinge contrarie to the libertye of this towne, wherewithall the Countye mouved sent order by his garde to stop him of his passage which was presentlye donne and, ere Camargo was able to gett the castell, beinge overtaken, ran with the prysonner into a tower on the towne walles, which he shutt and kepte for entringe, which the commons fownde remedye for and with ladders scalled the place, entryd in at the toppe and fetched out the prysoner, slew one of the provoste's men and hurte the others, tooke Camargo (beinge allsoo shott into the legge) and led him prysoner to Oversteyn's howse, where he remayned till night, and then was sent to the castell, wether Rhoda wrote for him, promysinge to punishe suche presumptuosnes. Soo yt was ended with the delyverye of both prysoners, the one beinge retornyd to Bruxels with ease, and the other into the castell in greate grieff.

Hereuppon the Countye of Oversteyn cam to the markett place, where he thanked the burgeses of their willingnes to helpe his men, promysing he would stand unto them so as no disordre shoulde com or be suffred in the towne.

The same night, the Spanyardes tooke Willebrooke, a village lyinge on the river of Browges, where they have fortifyed them selves and stoppe the passage by water.

They tooke allso S[t]-Barnardes, an abbye twoo leagues from Andwarpe, which lyeth on the ryver, and fortifie ytt allsoo.

They lye in Duffell and Wallen, twoo townes betwene this and Mackelyn on the ryver, soo as men can hardlye passe, but wilbe examined by them. Besydes they lye in Lyre and in all the villages and townes hereabowtes, and here they have their recourse too and froo; but we hope they shall not be suffred with any force to enter.

On mondaye, they proclamed in Bruxels in brief what they intended, and requested all States of the landes to com thither to conclude their entrepryse, which is thought, wilbe donne, and shall meete on mondaye nexte.

There was on tewsdaye sent certayne to Gaunt there to conclude what they will doo, whoe promysed to resolve by frydaye, and to this ende all the States off Flaunders mett att Gaunt, and is nothinge dowbted but they will agree.

They kepe stronge watche within the towne, and the Spanyardes of the castell there darre not once stirre.

There was proclaymed on wensdaye in Gaunt that the Spanyardes of Alst and the Dutches of Dermondt were rebels, and that they shoulde not be assisted no waye and, if any were fownde abroade, to apprehende them and to bringe them to the justices, but, if they woulde not yelde, then to sley them.

Ther went from Ypre a captayn called Utenhove with 600 Wallons to lye abowt Dermont, and more shall followe from Gaunt and other places in Flaunders, which bringes appearaunce of agreement with the other States.

On mondaye mourninge, cam to Bruxels the Countyes of Lalayn and of Egmont with the barons Bearselle and of Gaesbeke, accompaynyed with above fowr score gentlemen and 600 horse. They of Bruxels mett them with 1000 schott and 150 horse. Since the other nobles followe and States of all places.

They prepare men with all expedition in all places, and wilbe a greate nomber, by that they be all togither.

The Spanyardes still bragge yt owt, and are doinge of mischief where they can.

On wensdaye, they made a privie entrepryse to Lovayne, but, beinge discovered, was prevented, and fayled of their purpose. The same night isshewed owt of Aelst 1000 shott and 60 horsemen, went within twoo myles of Bruxels, fetched all the cattell they could gett and sett certaynes farmes a fyre, which donne retornyd back agayne.

They are not yett all payd and will not doo but what they thinke good, havinge ymprisoned the *Electo* for that he perswaded them to good rule.

The Castellano here demaunded certayn places nere the castell, but yt was refused him. Since there went a speache that he would have placed certayne ensignes of Spanyardes in the niew towne, but they have putt yt of.

The burgeses of this towne shall watch with the Dutches and officers and men appoynted to leade them, but yt is not yett agreed when.

All the Spanyardes that were left in Bommenye, have forsaken yt and Browershaven with the other fortes, and are com hether and lye within a league of this towne.

The Wallons are still in Ziricksee, not contented, their Coronell deteyned in holde, and will not stirre, butt spend and spoyle the poore burgesis. From divers other garrysons and holdes the most parte of Wallons leave them and com too Bruxels too sarve the States.

The Italians, Spanyardes and Portingall marchaunts requested of the Countye Oversteyn too have lycence that they might watche togither in somme place, which was refused them, and charged to kepe no solgiars, nor assemblyes in their howses, but, if they lysted, to watche to take their tornes with their neyghbours.

The High Dutch coronels have assembled this four dayes togither to consulte what partes they were best to take, and are thus agreed to kepe suche places as their men lye in for the Kinge against all suche as might make any entrepryse thereon, and, the Kinge's pleasure beinge knowen and they payd, then to departe. I pray God all be trewe.

Certayne light horsemen Albaneses made an entreprise at Douay, meaninge to have takyn yt, butt were disappoynded; and since (as yt is here reported) the sayd horsemen are overthrowen by the bandes of ordinauncye.

Certayn of the prysoners that were apprehended in Bruxels, are putt into a tower called Treurenborgh, where none com, but be sharpelye dealte with and paye with their lyves, if they have offended, and are called Fonck, Del Rio, Boishott, and some saye Assonville allsoo.

There shall entre this daye into towne two insignes of solgiars, High-Dutches, and are for the better sovegarde of this place from all inconvenience. The Captayne of the castell, to putt the burgeses owt of conceyte that he pretended no harme to them, sayd he would have had Spanyardes in for their better saulftie, and was willinge to sware that he will suffer no hurte, nor disordre to be donne by the Spanyardes: wherefore he was thanked, but his othe not takyn.

From Andwerp, 17 september 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 920.)

MMMCCIII.

Villiers au Secrétaire Walsingham.

(Middelbourg, 22 septembre 1576.)

Les marins de Flessingue viennent de saisir deux navires d'Ipswich. — Urgence des réclamations à présenter de ce chef.

Monseigneur, Je suis nouvellement relevé d'une maladie qui m'a seulement laissé depuis deux jours, aiant eu la fiebvre depuis quinze jours. Cella m'excusera si je ne vous escris si au long que j'eusse bien désiré. Avant-hyer fust amenée à Flesinghe la barque de Boulongne, navire de Sa Majesté, prise aveeq deux navires marchants d'Ipswich, dont l'un est entièrement chargé de draps, l'aultre d'un peu de draps pour des Anglois, et de sel pour un de nostre Église. Le sachant, encores que je fusse bien malade, je me levai et allai trouver Son Excellence, qui me dist, veu les bons commancements, qu'il vouldroit pour beaucoup que ceste prise n'eust esté faicte. Toutesfois à l'heure il m'accorda que le navire de la Roine seroit rendu au maistre, aveeq tout ce qui lui auroit esté pris, et commanda qu'on en fist diligente inquisition. Deux heures après, les facteurs me donnèrent une requeste laquelle je présentai, et à l'instant il escrivit à Flesinghe qu'ils ne procédassent à l'adjudication jusques à lundi, et qu'il eust cogneu plus amplement du faict. Cependant, prévoiant que lundi viendra et passera, et que ceste chaleur de poursuite des matelots, que j'avoi refroidi, ne faillira de s'allumer, j'ai conseillé à ce jeune homme d'aller en Angleterre, tant pour communiquer à ses maistres que pour avoir quelques lettres de Messieurs. Ce pendant j'empescherai l'adjudication le plus que je pourrai, et pense y faire quelque chose. Quant aux lettres, il me semble qu'elles doivent estre fondées sur la concession si libérale faicte par Sa Majesté et Messeigneurs du Conseil sur vostre sollicitation fondée sur une simple lettre qui vous avoit esté escrite, par laquelle je vous déclaroi quelle estoit la bonne volonté de Son Excellence, qu'il auroit desfendu à ses navires d'assailir aulcun navire anglois; que là dessus cessation d'armes leur auroit esté accordée, laquelle, comme vous auriez esté advertis, leur auroit esté signifiée au Conseil des Estats de Zéelande le lundi 17 du présent; que nonobstant le navire de la Roine auroit esté investé et les deux aultres navires par ceuls de Flesinghe, partant qu'ils les doivent rendre par touts droicts, etc. Il me semble qu'il n'est point besoing de faire mention de moi, mais seulement en général. Et me semble bon d'en faire deux, l'une à Son Excellence, l'aultre aux Estats, laquelle il n'y a pas de danger qu'elle soit un peu rude. Toutesfois, quoi que nous

facions, je pense que ce sera beaucoup faict, si nous retirons lesdictes navires sans qu'il couste aux propriétaires, et beaucoup; car, quoi que je die, il me respondent tousjours la vielle leçon, qu'ils ne permettront point qu'on aille en Flandres, et que ces navires alloient à Nieuport. Je réplicque bien, mais en somme ils sont juges. J'ai ici ce mal que je ne puis parler qu'oblicquement, à cause qu'il me fault tousjours parler en la qualité que j'ai tousjours prise. Tousjours je ferai ce que je pourrai. J'estoi sur la sollicitation de ma despeche, quand ceci est arrivé. Je veoi ici une longueur qui dépend de ce que les Estats délibèrent de ces affaires, qui sont longs à se résouldre en tout, et je veoi que leur desfaicte est fondée à présent que je leur ai faict entendre, voire qu'ils voient par effect l'intention de Messeigneurs du Conseil, sur la dépesche de Monsieur de Bertelai, et principalement sur le passeport qu'ils ont demandé, qui me faict vous supplier de me l'envoier par ce porteur, affin que j'en face une fin; car, si je n'ai moien de les presser, je crain qu'ils ne se remuent guères. Cependant je désireroi bien pouvoir estre pardeçà, si c'estoit la volonté de Dieu, lequel je prie, Monseigneur, vous vouloir conserver et touts Messeigneurs du Conseil.

A Midelbourg, ce 22 septembre 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 922.)

MMMCCIV

Avis des Pays-Bas.

(Dunkerque, 2 octobre 1576.)

Siége de la citadelle de Gand. — Renforts envoyés aux assaillants par le prince d'Orange. — Il est défendu, sous peine de la vie, de prononcer le nom de Gueux. — Le prince d'Orange s'efforce d'assurer le repos en Hollande et en Zélande. — On a publié de nouveau le ban contre les soldats espagnols. — Cotton a été arrêté à Anvers. — A Bruxelles on a mis en liberté Viglius et d'autres prisonniers. — On reprendra, dit-on, les négociations de Breda. — On annonce la capitulation prochaine de la citadelle de Gand. — Positions occupées par les Espagnols.

Come havevi inteso il castello di Guantes resta assediato, pero sin qui non li hano dato assalto. Dicono che dentro vi sia da 100 soldati et altante donne o piu e da 300 fanciulli. Hano battuto la villa 2 o 3 giorni et dipoi cessato. Il Sr Conte de Rus va radunando gente assai, tanto qui del paese come di quelle del Principe, e sin'hora debe havere da 15^m homini, tutti volonterosi di dar l'assalto, et se pur in effetto lo vorrano dare non doverano tardare molto : prego Idio lassi seguire quanto fia per meglio. Si

tiene per certo che questi Stadi siano tutti daccordio con quelli di Ollanda e Zelanda, de quali doa Stadi viene in soccorso di questi che manda il Principe 22 insegne et 40 tiri di bronzo, et accio che no' naschi qualche rumore, hano publicato che non si parli piu de Gusi sotto pena della vitta, e anche hano publicato che sia data licentia a tutti li stranieri di qual si voglia natione che sarano trovati tra questi soldati che sono in servitio delli Stadi; e hieri hano qui dato licentia a certi Inglesi che si trovavano tra questi soldati venuti ultimamenti di Brugies, et in loco di essi pigliano altri del paese, di modo che tengo che quelli vogliono venir di costi, se sono Inglesi no harano di qua piazza, et se il Principe mandera via li Scocese e altri che in suo servitio tiene e fara uscire li soldati fiaminghi per venir di qua come di gia ha dato principio quel paese di Ollanda e Zelanda restera in quiete, e ben presto pottrebe restare questo di qua ancora per altro mezo di quel che si giudica. Hano dominica passata di novo publicato li Spagnoli rebelli cioe li soldati et ogni altro soldato di qual si voglia natione che con loro sarano, e diffeso sotto pena della vitta che no li sia dato agiutto di qual si voglia maniera, e che dove siano trovati, siano amazzati : di modo che fa molto male andare atorno e massime che rassomiglia a Spagniolo. Di Brugies scrivono che in Anversa haveano preso il Coton, Inglese, con altri 20 per qualche trattato scoperto. In Brussells hano cavato di prigione il Pressidente Viglius, quello di Gheldria con il Secrettario Berti et l'altro secrettario, et ogniuno rimesso in suo stato, e cosi spero che a poco si potrebe accordare questa differenza, e per quello dicono pigliano il camino del acordio che si concluse a Breda, e tiensi che no darano altrimenti l'assalto al castello di Guante per essere venuto fori doi, quali hano rifferto che no si può piu longamente tenere, il che par[e] strano a molti che tengono vi debbi essere da mangiare per un pezzo, e massime che 12 giorni fa li fu dato dal Conte di Rus 150 sachi di furmento, senza la provigione havevano prima : Dio voglia sia guidato in modo che questi affari che ne partorisca una bona pacie. Li soldati spagnioli restan ancora in Alst al solito, e Mondragon, con il Conte di Mega, figlio di Monsr di Burlamont, sono al passagio di fronte di Anversa, che fano un' forte, et si dice chè il Ducca di Bronzuich con 4^m cavalli viene per assistenza del Re : pero non si sa di certo. Il Principe non da piu licentia a nave alcunna che vadino a rubare, e tutte quelle vi vengono le fa dittenere [1].

(*Record office, Cal.*, n° 938.)

[1] John Mersh écrivait le 25 octobre 1576 à lord Burleigh que quelques marchands anglais, voyant que les marchands flamands n'osaient se mettre en mer par crainte des corsaires de Flessingue, avaient essayé d'établir des relations commerciales directes entre Anvers et l'Espagne, mais qu'ils ne méritaient aucune faveur, puisqu'ils avaient ainsi contribué à élever le prix de tout ce que les marchands anglais allaient acheter en Espagne. (*Dom. pap., Add.*, vol. 24, n° 94.)

MMMCCV.

Thomas Coppley à lord Burleigh (Extrait).

(Lierre, 12 octobre 1576.)

Roda l'a engagé à prendre le commandement d'une compagnie formée des Anglais qui résident à Anvers. — Il a refusé et s'est retiré à Lierre.

Right honorable, After my duetie in moste humble wise remembred, for that I imagine the diverse and sundrie brutes geeven out of the occurrentes that happen on the one side and th'other in theis broilles wherwith this country is now infested, are there às untrewe or at the least as uncertaine as they be heere amonges our selves, where the diversitie of humors is suche as hardly are thinges truely reported that are donne even in the townes where we be, in so muche as touchinge myne owne particuler yt hathe of late byn reported in moste of the townes heraboutes and in Andwerp self that I should be there apprehended, for I wott not what attempt in favour of the Spaniardes (a crime I trust not inexpiable yf yt hadd byn so), which reporte, I may well thincke, flew as fast that way where yt might be thought like to be willingly hearde of many, as this way where, I thancke God, fewe appeered that rejoyced thereat, eyther Spaniard or honest Fleminge. I have thought good in discharge of my duety and the bond I owe to Your Lordship to let the same understand directly from my self, the truthe bothe of my present estate and of the course I have hitherto taken in theis garboiles, which God end to his glorie. On thursdaie the xiij[th] of the last month, Señor Hieronimo de Roda (in whose person the Counsail of the warres, the masters of the camp, coronells and others that have the principal charge and governement heere for the Kinge's Majesty have acknowledged to rest the ryghte and authoritie to governe theis Estates for His Majesty, till other ordre arrive) did send for me to come and speake with him the next morninge earely, which when I did, he breake with me touchinge the levyenge of a company of Englishemen, of suche as were to be founde on this side the sea, and requiered me to take on me that charge. I, remembringe how evell my last dealinge in the commission geeven me for sea service to be procured to His Majesty against his rebelles, was taken at home, and what promis I had made by my letter to the Quene's Majeste my soveraigne ladie and mistres not lightly to medle any more in any suche service, as I might thincke wolde be there offensively taken, and therwithall wayenge that I stoode (as I trusted) at this present in reasonable good termes at home and in the good grace of Her Majestie so farre as the tyme and my case might permitt,

besought the said Señor Roda to spare me, and, alledging to him some other causes, *in fine*, refused flatly to meddle in the matter with any charge, remaininge redie notwithstandinge with myne owne person and servantes to ymploy my self in suche sorte, when I shoulde see tyme, as it should well appeere to him and the rest of my Lordes of the Counsaill that I did not refuse the charge he offered me, for any feare to looke th'ennemies in the face, which: as they knewe, I hadd donne often at the recovery of the ilandes of Duveland and Schowen and at sundry other tymes, or ells for any want of goodwill to th'advauncement of the Kinge's Majesti's service, wherunto I stoode bounde in respect of the relief I have at His Majesti's handes, but for suche causes as *in fine* yt pleased him to allowe of. So nowe I stand at this present withdrawen to this towne of Liere, at liberty, I thanck God, and in good suerty, I trust, with my wyfe and children, lodged by appoinctment as a gentleman of the Courte, and not as a souldior subject to any commaundement further then shall please myself. Wherof I have thought good as before somewhat at large to advertise Your good Lordship to th'end that, yf Your Lordship shall heare any other reporte or vayne discourses of evell tongues touching me or my proceedinges, Your Lordship, understandinge from my self the very truthe, may be hable (yf it lyke yow) to answer for me, as my patrone, in whose favour I repose singuler confidence.

(*Record office, Dom. pap., Add.*, vol. 24, n° 93.)

MMMCCVI.

Le prince d'Orange aux lords du Conseil privé.

(Middelbourg, 13 octobre 1576.)

Lettre de créance pour Jacques Taffin.

Messieurs, Je n'ay jamais doubté de la bonne affection que vous avez porté tant au bien et repos de la Chrestienté que particulièrement à l'advancement de ceste charge que j'ay prise, laquelle m'a semblé tousjours si nécessaire pour le public que pour icelle je n'ay faict aucune difficulté de m'y employer de toute ma puissance, et ne fay aucune doubte (comme n'estant pas aymé de tous, aussi par la conduicte et persuasion d'aucuns) que les affaires qui se sont dernièrement présentés entre nous et les Marchans Adventuriers, n'eussent esté grandement enaygries, sinon que par vostre pru-

dence elles eussent esté modérées. Ce que faict que me confiant entièrement en vostredite prudence, je me suis remis au bon jugement et advis de Sa Majesté et de vous, Messieurs, estant asseuré que personne n'y peut voyr plus clair que vous, et que nul en jugera plus équitablement, regardant au bien et à l'advancement du traffic. Pour vous déclarer ceste mienne intention, je vous envoye le Sr Taffin, présent porteur, auquel j'ay donné amples instructions et mémoires, suivant lesquelles, Messieurs, il vous advertira de ce qu'il m'a semblé et me semble estre expédient, remettant néantmoins le tout à vostre décision, laquelle je ne doubte debvoir estre telle que vous donnerez assez à cognoistre, ayant considéré la nécessité à laquelle nous sommes réduicts, que vous aurez aussi esgard à ce que le bien public requiert, qu'aux complaintes de quelques particuliers. Et sur ce, vous ayant présenté mes humbles et affectionnées recommandations, je prieray Dieu, Messieurs, qu'il vous vueille longuement conserver en bonne paix et union.

A Middelbourg, ce XIIIe d'octobre 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 958.)

MMMCCVII.

Instructions données par le prince d'Orange à Jacques Taffin.

(FLESSINGUE, 13 OCTOBRE 1576.)

Exposé des différends. — Deux questions restent à résoudre : elles se rapportent à un accord conclu avec les Marchands Aventuriers et à la navigation de l'Escaut. — En ce qui touche le second point, les navires devraient payer une taxe en Zélande. — Les actes de piraterie seront désormais défendus. — Confiance placée dans la bénignité de la reine qui n'abandonnera point les défenseurs d'une si juste cause.

Mémoires et instructions pour le Sr Jacques Taffin, allant en Angleterre, de ce qu'il aura à dire à Sa Majesté de la Sérénissime Roine ou à son Conseil de la part de Monseigneur le Prince d'Orange et Estats d'Hollande et Zéelande.

Premièrement, après avoir baisé très-humblement les mains de Sa Majesté, de la part de Monseigneur le Prince d'Orange, déclarera à Messieurs de son Conseil l'extrême regret et ennui que Son Excellence a receu, entendant que Sa Majesté avoit conceu quelque indignation contre luy et les Estats de Hollande et Zéelande.

Et affin que Sa Majesté fusse bien informée à la vérité des affaires et estat de

Hollande et Zéelande, Son Excellence avoit suffisamment faict entendre aux Sieurs Winter et Beale comment le tout s'estoit passé depuis le commancement jusques à la fin; oultre ce leur avoit baillé lettres, instructions et mémoires par lesquelles il appert clairement quelle a esté tousjours et sera à jamais l'intention et résolution de Son Excellence, sçavoir de soy régler et conformer au bon plaisir de Sa Majesté, luy rendant très-humble obéissance et révérence.

Comme aussy le Sr de Villiers (estant icy arrivé à la requeste des églises estrangères résidentes en Angleterre) a bien cogneu et entendu, de sorte qu'estant Sa Majesté mieux informée que du passé, auroit de sa bonté et bénigne grâce, oultre les précédentes promesses et commandemens, de rechief promis de faire relascher les quatre bateaux de guerre, dès longtemps arrestés à Falmuyen, comme aussy aultres navires marchants de Hollande et Zéelande, ensemble aucuns capitaines et la pluspart des mariniers détenus prisonniers en Angleterre.

Demeurants néantmoins en difficulté et différent deux points principaux: sçavoir sur le contract et accord faict entre Son Excellence et les Marchans Adventuriers, touchant le prest de IIe LIII^m florins et la délivrance de quelque gotelings, comme plus amplement est contenu audit contract et accord signé et scellé, comme il appartient.

La seconde difficulté est soubs quelles conditions et asseurance les navires d'Angleterre, principalement celles des Marchants Adventuriers, pourront cy-après librement passer pardevant Flessingue, et repasser, trafficquer et négocier avec ceux d'Anvers et Flandres.

Par quoy Son Excellence et les Estats d'Hollande et Zéelande ont dépesché ledict Sr Jacques Taffin vers Sa Majesté, pour la supplier très-humblement, après avoir mieux entendu leurs plainctes, raisons et allégations, qu'il luy plaise avoir regard et pourveoir au bien et soulaigement de ceux de Hollande et Zéelande, et ainsy en ordonner selon son bon plaisir.

Mais là où le Conseil de Sa Majesté ne seroit assez satisfaict des arrests et actions passées par les mémoires, instructions et rapports que lesdicts Srs Winter et Beale pourroient avoir faict, en ce cas ledit Taffin pourra en brieff discourir et monstrer depuis le commencement jusques à la fin de quel pied, rondeur et sincérité Son Excellence et lesdits Estats y ont procédé.

Il est vray que, dès le commencement de ceste guerre et jusques à présent, les subjects de Sa Majesté, soubs ombre d'exercer leur trafficques et marchandises, ont adsisté et furny à l'ennemy, vivres, sel, ammunitions et toutes sortes de marchandises, au moyen de quoy le Pays-Bas et ennemys de la cause ont grandement esté soustenus.

Item, ont esté trouvés et descouvers tant de sinistres comploicts et feins contracts, compaignies et associations avec les ennemys, faulses charte-parties, empruntemens de leurs noms, faux serments et attestations, comme appert par un recueil délivré aux-

dicts S[rs] Winter et Beale, au moyen de quoy les ennemys ont eu ce qu'ils ont volu, se sont fortifiés et advancés au détriment et ruine de la commune cause.

Or, comme on s'est voulu opposer à telles fraudes et malversations, aucuns, poulsés par leurs particulières passions, voiants leurs marchandises estre jugées de bonne prinse par le Conseil de l'Admiralité de Zélande, ont eu recours aux calomnies et mesdisances, comme font ordinairement telle sorte de gens, remplissans les oreilles de Sa Majesté et de ceux de Son Conseil d'une infinité de plainctes et doléances.

Mais, comme ceux de Hollande et Zéelande n'ont cerché revindication sur les sentences données par la Court de l'Admiraulté d'Angleterre, au contraire aucuns Anglois, impatiens de se veoir condamner par le Conseil de l'Admiraulté de Zélande, recogneu, selon le droict commun, en tous royaulmes et provinces, ont obtenu, soubs leur faux donner à entendre, pouvoir d'arrester les navires de Hollande et Zélande, impétré lettres de marcque et représailles, sans préallablement estre informés soubs quels fondaments et raisons lesdits de l'Admiraulté de Zélande ont donné leurs sentences, se trouvans pour telles occasions à tort et sans y penser arrestés et molestés.

Et de faict, comme le S[r] Rogerius, député par Sa Majesté en Hollande, se complaignoit à Son Excellence des sentences rendues par le Conseil de l'Admiraulté en Zélande au préjudice des Anglois, Son Excellence à sa requeste députa quelques conseilliers de son Conseil pour luy communiquer toutes les procédures des procès, les recoller et revisiter; finallement ledict Rogerius ne sceut dire aucune chose à l'encontre.

Mais, si l'on vient aux plainctes et doléances faictes par ceux d'Hollande et Zélande, pour les tors, extorsions et arrests contre eux faits par les Anglois, ledict Taffin en pourra monstrer une infinité d'exemples vérifiés comme il appartient, contenus au recueil qui a esté délivré aux S[rs] Winter et Beale. Tant à quelques poursuites et debvoirs qu'on ait sceu faire en Angleterre, l'on n'a sceu parvenir à la raison.

Et néantmoins, combien que pour tout cela Son Excellence et les Estats d'Hollande et Zélande ayent esté sollicités de vouloir octroyer contre-arrests et représailles sur les Anglois, si est-ce que pour le respect de Sa Majesté et le désir qu'ils ont de luy complaire en très-humble obéissance, ils n'y ont volu entendre. Mesmes n'ont esté d'advis de fascher Sa Majesté par doléances et complainctes. Seullement ont renvoyé les complaignans vers le Conseil de Sa Majesté, espérans que icelle, cognoissant à la parfin la vérité de toutes ces choses, seroit de tant plus enclinée de prohiber ces arrests et représailles à l'appétit de quelques particulières parties non ouies en leurs justifications et défenses.

Les choses continuans en tels termes, est advenu que, la délibération estant prinse de donner secours et ravictailler la ville de Ziericzee, il fust trouvé nécessaire et expédient, suivant l'ordre et le droit de la guerre prattiqué par toutes les nations du monde, de mectre en arrest tous navires et bateaux, mesmement les navires d'Ostlande, de France

et ceux d'Hollande estants ès ports de Zélande, affin que l'ennemy ne fust adverty de leur entreprinse, entre lesquels pour la mesme occasion certains bateaux des Marchants Aventuriers furent arrestés comme ceux de toutes aultres nations.

Pendant lequel arrest, ceux qui se sentoyent avoir esté intéressés pour le regard des quatre bateaux de guerre susdicts (lors encores détenus en arrest, non-obstant les continuelles poursuites et promesses d'estre relaschés) formoient griefves plainctes et doléances de la grande oppression et torts qu'on leur faisoit, remonstrans les dommaiges irréparables receus non-seulement en leur particulier, mais à toute la cause en général, requérans que l'arrest ne fust levé en Zélande desdits bateaux des Marchants Adventuriers, ains continué jusques à ce que raison leur fust faicte, lesdits quatre bateaux de guerre relaschés et leurs dommaiges réintégrés. Vindrent aussy advertissemens d'Anvers et d'aultres endroicts qu'èsdicts bateaux arrestés des Marchans Adventuriers y avoit beaucoup de marchandises appertenants aux ennemys de ces pays. Oultre ce on disoit qu'ung certain Southait, sans droict, ny raison, avoit obtenu lettres de marques et menaçoit d'arrester tout ce qu'il trouveroit de Hollande et Zéelande.

Aucuns se vantoient que, aussi tost que les navires des Marchans Adventuriers seroient mis en liberté, qu'on ne faudroit à pourchasser semblables lettres de marques pour recouvrer leurs dommaiges et intérests. Semblablement nouvelles vindrent en ce mesme temps que aucuns Anglois avoient impétré congé de Sa Majesté, pour armer des vasseaux, affin par voye de faict et d'hostilité courre sus aux navires de Hollande et Zéelande.

Toutes ces choses se rencontrants ensemble en un mesme temps, Son Excellence et lesdicts Estats ont esté contrainets que l'arrest faict sur les navires des Anglois susdicts fust encores suspendu jusques à ce qu'on auroit supplié et démonstré à Sa Majesté d'avoir pitié et compassion de ces pays et ne permeetre que pour le regard de quelques particuliers une infinité de ses très-humbles et très-obéissans serviteurs périssent et soyent exposés à la mercy de leurs cruels ennemys.

Voilà en brief ce qui s'est passé d'une part et d'aultre, comme par le menu Sa Majesté aura peu entendre par les mémoires délivrés aux députés venus de sa part : ce que ledit Taffin pourra plus au long ou de point en point déduire, s'il en est besoing, selon les particularités qu'il porte avec soy.

Il reste deux difficultés qui sont à vuider : sçavoir est si le contract faict entre eux sera entretenu selon sa forme et teneur ou non ; l'aultre touchant de la commodité et incommodité de la navigation à l'advenir.

Or, nonobstant toutes les raisons cy-dessus déduictes, Son Excellence, se confiant tant en la bonté de Sa Majesté qu'en la prudence de Messieurs de son Conseil, qui cognoissent quelle est la nécessité des Estats de Hollande et Zéelande, attendu le faix de guerre qu'ils ont soustenu si long temps et contre tel ennemy, et d'avantage que ceste cause

leur touche de si près, générallement à tous ceux qui font profession de la vraye religion, mesmement sur la confiance que le S[r] Chestre depuis peu de jours en çà en a faicte, asseurant Son Excellence de la favorable affection que Sa Majesté et Messieurs de son Conseil ont des affaires de Son Excellence et des Estats de Hollande et Zéelande et au bon succès d'icelle, veut remeetre l'un et l'autre à leur jugement d'en faire comme ils trouveront la chose estre la plus adventagieuse pour le bien publicq.

Toutesfois, ledit Taffin remonstrera, si Sa Majesté et Messieurs de son Conseil trouvent que bon soit, ils feront cesser toute trafficque au Pays-Bas, tant desdits Marchants Adventuriers que de tous aultres marchans, tant subjects de Sa Majesté qu'aultres demeurants en Angleterre, de quelque nation qu'ils soient.

Si toutesfois se trouvoit que ladicte cessation de trafficque fust par trop dommageable aux subjects de Sa Majesté, supplie Son Excellence que Sa Majesté veuille permectre que les marchants venans d'Angleterre ès Pays-Bas soyent contraincts de mouiller l'ancre en Hollande et Zéelande, èsquels lieux aussy ils donneront quelque moyen pour ayder et soulaiger les frais de ceste longue et ennuieuse guerre.

Que, s'il plaist à Dieu par les changements admirables et inespérés amener les affaires de Flandre et Brabandt, ensemble l'intention de tous les Estats, à une bonne et heureuse fin, sçavoir de faire retirer les Espagnols, comme source et autheurs de tous les maux et calamités que ceste guerre a produict, et pacifier tous différens et discords en une bonne et salutaire paix, en ce cas Son Excellence et lesdits Estats d'Hollande et Zéelande, recognoissants la révérence et l'obéissance deue à Sa Majesté, mectroient incontinent à néant l'accord susdit, et les alliances anciennes entre Sa Majesté et les Pays-Bas seront de leur part d'aultant plus confirmées que, pour le faict de la religion, icelle les aura maintenus et gardés de toute ruine et perdition.

Quant à l'asseurance que Sa Majesté demande que doresenavant ceux de Flessingue n'endommaigent pas les subjects de Sa Majesté :

Premièrement, pour le regard de ce qui est passé, supplie très-humblement Son Excellence que Sa Majesté veuille se représenter les difficultés qu'il y a de contenir les gens de guerre en mer, ce qui n'est incognu à elle, ny à Messieurs de Son Conseil.

Quant à l'advenir, Son Excellence aiant retiré tous les congés d'aller en mer, avecq défense de laisser sortir aucun de Flessingue, espère bien y donner tel ordre à l'advenir qu'il ne sera donné aucune occasion à Sa Majesté de se plaindre.

Finallement, ledit Taffin, après avoir bien et au long et à la vérité remonstré au Conseil de Sa Majesté le zèle et affection que Son Excellence et lesdits Estats ont à la très-humble obéissance deue à Sa Majesté, et que leur desplairoit grandement de l'offenser en la moindre chose que ce soit;

Aussy de l'estat et condition auquel ledit pays d'Hollande et Zéelande se retrouve, et qu'il est difficile à Son Excellence de gouverner ung peuple sur lequel on n'est le

maistre, ny seigneur, que la subsistence de ceste guerre consiste de la volonté et libéralité de la commune.

Ne se trouvera estrange si Son Excellence n'est obéie en tout et partout, ainsy qu'il seroit bien requis et nécessaire, mesmement envers ceux allant en la mer, là où ils ont de coustume de commander mesmes et ne sont retenus par aultres loix et menasses que aussi avant que bon leur semble.

Ainsy doncques Sadicte Majesté, bien entendu ce que dessus, plaira à icelle de le prendre de bonne part, de ne vouloir croire légèrement aux rapporteurs et délateurs malveuillans de Son Excellence qui prennent plaisir de dénigrer et calomnier ses actions, plus en hayne de la commune cause que pour le regard de son particulier.

Pour conclusion, Son Excellence et lesdits Estats d'Hollande et Zéelande se remectent totallement à la bénignité, débonnaireté et prudence de Sa Majesté, pour leur commander son très-noble plaisir, ainsy que à ses propres subjects, et comme si les guerres et affaires de Hollande et Zéelande luy compétassent en particulier et se fissent en son nom, estants tellement asseurés de la bonté et puissance de Dieu que l'issue sera heureuse et réussira à la gloire de son nom, protection et salut de Son Excellence, desdits Estats de Hollande et Zéelande et de leurs associés combatans et exposans couragieusement leurs corps et biens pour une si juste et saincte querelle.

Faict à Flessingues, le XIIIe jour d'octobre 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 959.)

MMMCCVIII.

Les États généraux à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 16 OCTOBRE 1576)

Lettre de créance pour James Harvie.

Madame, Vostre Majesté entendra, par nos lettres qu'avons délibéré envoyer de brief par le baron d'Aubigny [1], les occasions qui nous ont meu et constrainct à prendre les

[1] On lit dans le registre des États généraux, à la date du 16 octobre 1576 :

Il plaira à Messeigneurs du Conseil d'Estat faire despescher lettres de crédence à la royne d'Angleterre sur le nom de Jacques Herrvy, Anglois, affin d'avoir en favorable recommandation les affaires que de la part des députés des Estats des Pays-Bas rassemblés en ceste ville ledit Herrvy représentera à Sa Majesté;

Semblables lettres à la dite Royne pour le seigneur baron d'Aubigny.

Fiant lettres, *ut petitur*, seullement de recommandation. (*Archives de Bruxelles.*)

armes, quy est pour parvenir à ung commun repos et tranquillité de ces pays et les réduire et remectre, s'il est possible, en l'estat qu'ils estoient auparavant ces troubles, à ce que le commerce se puist restablir avecque les provinces voisines, parmy faisant sortir les Espaignols et estraingiers leurs adhérens, nous estans voluntairement tauxés et submis à contribuer aux frais qu'il y conviendra nécessairement exposer et supporter par divers moyens. Mais, comme par iceulx les deniers ne reviennent si tost en bourse qu'il seroit bien requis, pour furnir promptement à une si notable somme que emporte avecq soy le mestier de la guerre [1], et que par la citadelle et aultrement les affaires d'Anvers sont si troublées que la seurté de contracter avecque les marchants illecq est présentement bien mal à la main et difficile, nous sommes advanchés, soubs la confidence de la singulière affection, bonne grâce et faveur que Vostre Majesté a tousjours portée à ces provinces et pays, ses voisins et anchiens confédérés, la supplier très-humblement nous vouloir assister ou faire assister de deux à trois cens mille angelots à intérest gracieulx et honeste pour quelque brief terme et soubs bonne et pertinente obligation, que sommes prest de passer au contentement de Vostre Majesté, dont le porteur de ceste, Jacques Herrvy, est instruict, comment en cest affaire il se aurat à conduire. Et, s'il plait à Vostre Majesté que lesdictes obligations soyent formées et conservées sur quelques particuliers marchans, affin que ceste négociation demeure secrète à l'endroict de Vostre Majesté pour certains bons respects, icelle Vostre Majesté en ordonnera à son bon plaisir: supplians Vostre Majesté ne nous vouloir rejecter en cest besoing, veu mesmement que espérons que le fruict et heureux succès de ceste entreprinse redondra au prouffict commun de nous et nos voisins, et oultre ce que Vostre Majesté fera œuvre agréable vers Dieu, elle se rendera immortelle par tout l'univers d'avoir assisté à tirer comme hors de captivité et servitude extrême ses bons voisins et plus anchiens amis, alliés et confédérés, ausquels aussy demourera l'obligation perpétuelle de le recognoistre par tel service que luy plaira leur commander et le bon traictement que se fera pardeçà à ses subjects en tout ce qu'ils sçauroient requérir.

Madame, nos très-humbles recommandations prémises à la bonne grâce de Vostre Majesté, prions le Créateur donner à icelle très-heureuse et longue vie.

De Bruxelles, le 16e d'octobre 1576.

(Publié par M. de Jonghe, *Corresp. des États généraux*, t. I, p. 260.)

[1] La gêne des États des diverses provinces était extrême. Dès le mois de septembre, ils avaient fait des emprunts à divers personnages, notamment à Viglius : « A me nomine Statuum Brabantiæ, Flandriæ et Hannoniæ enixe postulatum fuit uti et ego vellem adjutrices manus illis accomodare. »
(*British Museum, Harley*, 3421.)

MMMCCIX.

Les États généraux au comte de Leicester.

(Bruxelles, 16 octobre 1576.)

Même objet.

Monsieur le Conte, Nous avons enchargé à ce présent porteur, Jacques Herrvy, marchant anglois demourant en la ville d'Anvers, de traicter de nostre part devers la Royne d'Angleterre aulcuns affaires notoires, en quoy il plaira Vostre Seigneurie luy donner favorable audience et addres, et nous ayder de vostre recommandation vers Sa Majesté pour l'équité que espérons trouverez audit affaire, et que la conséquence d'icelles ne donnerat que augmentation de repos et liberté de trafficque à Sadicte Majesté et ses subjects, par où nous obligerez, Monsieur le Conte, à tout affectionné service, et prierons Nostre-Seigneur Dieu vous conserver, Monsieur, en sa grâce.

De Bruxelles, le xvie d'octobre 1576.

(Publié par M. de Jonghe, t. I, p. 262.)

MMMCCX.

Instruction donnée par les États généraux à James Harvie.

(Bruxelles, 16 octobre 1576.)

Emprunt de trois cent mille angelots à conclure en Angleterre.

Mémoire et instruction de ce que Jacques Herrvy aurat à traicter et négocier devers la Royne d'Angleterre de la part des Estats des Pays-Bas assemblés en la ville de Bruxelles.

Premièrement, le dict Herrvy présentera les lettres de crédence aux contes et seigneurs estans du Conseil de la dite Royne, affin d'avoir les affaires desdicts Estats en favorable recommandation.

Et après se trouvera vers ladicte Royne et luy exhibera les lettres de crédence de

messeigneurs du Conseil d'Estat du Roy Catholicque, nostre sire, députés au gouvernement général desdicts pays, ensamble les lettres que lesdicts Estats icy assemblés escripvent à Sadicte Majesté.

Suivant quoy se mectra en tout debvoir de trouver deniers et négocier pour iceulx jusques à la somme de trois cens mil angelots, plus ou moings, à gracieux et honeste intérest, soubs bonne et pertinente obligation que lesdicts Estats donneront, dont il monstrera et exhibera la minute pour estre corrigée, ampliée et arrestée au contentement de ceulx quy furniront les deniers, et prestement renvoyera ladicte minute, pour par les Estats estre mis en forme signée et scellée d'iceulx, et aussitost estre remise ès mains dudict Herrvy pour la délivrer ausdicts marchans.

Bien entendu que, si ledict Herrvy trouve moyen de recouvrer promptement aulcuns deniers comptant, soit cent, deux cent ou trois cens mil florins, pourra lever iceulx à tel raisonnable intérest qu'il trouvera, non excédant onze ou douze pour cent, et ce sur ses lettres propres, lesquelles mesdicts S[rs] les Estats tiendront et tiennent dès maintenant pour vaillables, quant les deniers réellement et effectuellement leur seront délivrés, au lieu desquelles lettres feront tenir audict Herrvy leurs obligations signées et scellées comme il appartient, au contentement dudict Herrvy, pour rachapter les siennes.

Au surplus, ledict Herrvy ferat tout le debvoir requis à l'exécution de sa charge, selon l'intention desdicts Estats et l'entière confidence qu'ils ont en luy et dont il sera recogneu à son contentement.

Faict à Bruxelles, en plaine assemblée desdicts Estats, le xvi[e] d'octobre 1576.

(Publié par M. de Jonghe, t. I, p. 258.)

MMMCCXI.

Le ministre Villiers à Walsingham.

(Middelbourg, 17 octobre 1576.)

On annonce l'arrivée prochaine de trois ou quatre mille Français. — Les populations ne sont pas disposées à les recevoir.

Monseigneur, Depuis mes lettres escrites, j'ai appris que le gentilhomme duquel je vous ai escrit, apporte nouvelles que 3000 arquebuziers et 1000 chevaulx, envoiés par

Mons[r] le Duc, payés pour trois mois, entrent au Païs-Bas : je n'ai encores sçeu le nom des chefs. Ceulx du païs, comme ils se préparent à n'estre point ingrats, aussi ils sont résolus de ne les laisser entrer en pas une ville d'importance, et desjà parlent de les desjoindre, et advancent le pourparlé affin que la conjunction soit faicte devant qu'aulcune jalousie entrevienne. Il ne fault doubter que la conjunction ne se face; et dedans dix jours, Dieu m'aiant remené en Angleterre, je vous en dirai d'advantaige.

Je prie Dieu, Monseigneur, de vous conserver.

A Midelbourg, ce 17 octobre 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 970.)

MMMCCXII.

M. Fremin à Walsingham.

(Bruxelles, 17 octobre 1576.)

Négociations avec le prince d'Orange. — Surprise de Maestricht par les Espagnols. — Troubles de Liége. — Armements des États. — Situation périlleuse de la ville d'Anvers. — Mort de l'empereur.

Monsieur, Je vous ay dernièrement escript; je croy que aurez reseu mes lettres. Quant aux nouvelles de par-desà, les choses commancent (comme il fault) à présent, car devant que les Estats eussent donné ordre de eux assambler en général pour remédier et résister au mal prochain d'un sy facheux ennemy que l'Espaignol et de ceux qui leur assistent, il a falu du temps, comme aussi pour le fait du Prince d'Orange, vers lequel ils ont envoyé leurs députtés pour moyenner un bon accord, pour l'utilité publique de tout le Païs-Bas : ce que on tient pour accordé pour le présent, pour et affin d'avoir meilleur moyen de chasser l'ennemy commeun du païs, dont les Estats s'y employent et les principaux seigneurs du païs, dont, avant qu'il soit peu de mois, on verra les effects, et ne lessent riens dont ils se puissent servir ou prévalloir. Et, quant à ce qui est adveneu samedy dernier de la surprise de Mastric, les Allemans qui estoient dedans, en sont aucteurs, d'aultant qu'ils avoient promis et juré aux bourgois de tenir bon avec eux, pour les Estats : lesquels ils ont trahis, donnant entrée aux Espaignols, lesquels n'ont houblyé de heuser de toutes les cruaultés dont ils se sont peu aider à l'endroit des abitans, et ce pour trois jours durant avec le pillaige et ce qui s'en ensuit, tout ainsi que sy c'eust esté ville prise d'asault. Sur cela, les Liégois ce sont mutinés et ont prins les armes, et ont prins quelques Anglois, disant qu'ils estoient traistres et

qu'ils avoient inteligence avec les Espaignols, et bien peu fallu qu'ils n'aient esté taillés en piesses. Sur ces entrefaites, l'esvesque s'en est fuy. Ils ont prins un des fils de Monsieur de Barlemont qui estoit provost de l'évesché de Liége, qu'ils tiennent prisonnier. Ils se sont déclarés pour les Estats, et dit-on qu'ils veullent assiéger Mastric pour le ravoir, d'aultant que la moitié de la ville leur apartient, et pour se vanger de la cruaulté de l'Espaignol qui ont tué au numbre de douze à quinze cens personnes de sanc froit. Et on tient que la citadelle de Gant sera prise à la fin de ce mois pour le plus tart. Il y a un campt vollant qui s'achemine vers Allost, pour les Estats, où se viennent joindre quinze enseignes du Prince d'Orange : le campt pourra estre de dix mil hommes de pied et deux mil chevos, en attandant les forces qui s'assemblent de jour en jour. Jamais les Espaignols ne furent plus hays en lieu que sont pour le présent par-desà. On tient que la ville de Szericcée se rent au Prince d'Orange avec toute le reste de l'isle, et que Montdragon qui est assiégé dans Saint-Martin avec 150 Espaignols est sur le poinct d'estre prins des forces du Prince d'Orange. On dit que Roda et le chastelain de la citadelle d'Anvers ont envoyé vers le Conte de Ubistain, coulonnel du régiment d'Allemens qui sont dans la ville d'Anvers, qui sont treize ensaignes, assavoir s'il veult estre du costé des Espaignols ou bien des Estats, et qu'il ait à leur en randre responce dans trois jours au plus tart, qui doit finir demain. On ne sait encores qu'il en fera. Il n'y a pas grande asseurance aux Allemans, combien qu'ils aient envoyé leurs députtés vers les Estats, qui sont encores en ceste ville; cepandant les Allemans qui sont dans Mastric, sont du régiment dudit Conte de Ubistain. Cepandant la ville d'Anvers aura tousjours à soufrir oultre le danger où elle est. Samedy dernier il fut tiré six ou sept coups d'artillerye à la Maison de la ville que aultres endrois de la citadelle, et mandement aux bourgeois d'aporter leurs armes au château : ce qu'ils ont refusé tout à plat de faire.

Il y a en ces païs encores d'Allemans cinquante et six ensaignes, à 300 homes pour ensaigne, qui sont espars par les villes et villettes. Et cependant si manquent aux Estats, on leur torchera bien le derrière d'aultre chose que de paille. Avant qu'il soit la moitié du mois qui vient, il i aura pour le moins 25 mil hommes de pied ensemble pour les Estats, sans la cavallerye, qui sont forces suffisantes pour faire de grandes choses sans l'ayde des voisins, s'il en est de besoin. C'est belle chose de voir le courage des Seigneurs, et les beaux régimens qu'ils dressent, et principalement celuy de M. le Conte d'Aiguemont qui est un brave seigneur et qui prommet quelque chose de bon.

Ce jourduy a esté fait cry public par ceste ville de par les Estats, pour l'ogmantacion de l'or et monnoye, deux patars pour escu et six pour l'angelot; le sou de France vaust un patar.

L'empereur est mort le 12e de ce mois, deux jours après que son fils le Roy des Romains le vint trouver.

Aultre chose n'y a pour le présent, qui sera l'endroit, après avoir salué vos bonnes grasses de mes très-humbles recommandations, je priray le Créateur qu'il vous donne, Monsieur, en parfaitte santé, longue et heureuse vye et accomplissement de vos saints désirs.

De Brusselles, le 17[e] octobre 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 969.)

MMMCCXIII

Les États généraux à la reine d'Angleterre.

(BRUXELLES, 18 OCTOBRE 1576.)

Lettre de créance pour le baron d'Aubigny. — S'ils ont pris les armes pour chasser les Espagnols, ils entendent rester fidèles au roi.

Madame, Comme il a pleu cy-devant à Votre Majesté par plusieurs fois donner à cognoistre la bonne affection qu'elle porte aux pays de pardechà, et le désir de les veoir réduits aux termes qu'ils estoient du temps de feu de louable mémoire le grand Empereur Charles, prince tant juste et amateur de la nation angloise (qui estoit ce dont nous-mesmes la debvions avoir requis, en cas qu'en eussions eu l'auctorité), nous confians qu'elle n'aura de nous eslongué sa bonne affection, avons, soubs la faveur d'icelle, prins la hardiesse de représenter les troubles et esmotions, qui se sont puis naguères eslevées en ces Pays-Bas pour les insolences et mutineries tant de fois réitérées par les soldats espaignols, lesquels, ne s'estans volu accomoder à aulcune raison, ni juste satisfaction de leur traictement, ont continué en leurs extorsions, cruaultés, forces, voleries, meurtres et hostiles emparemens d'aulcunes villes et places, sy nous ont contrainct à prendre les armes, avecq plaine et uniforme résolution de les faire sortir par force, puisqu'ils n'ont volu recepvoir aulcune amitié, comme ennemis de Dieu, du repos publicq et rebelles de Sa Majesté, tels que jà par deux fois ont esté déclairés par Messieurs du Conseil d'Estat d'icelle commis au gouvernement général d'iceulx pays, la retraicte desquels espérons redunder non-seullement à nostre advantage, ains à tous nos voisins, spécialement aux subjects de Vostre Majesté, lesquels, après l'expulsion d'une sorte de gens du tout intollérable pour les raisons à chacun cogneues, pourront retourner à la contractation libre, suivant les anchiens entrecours jadis faicts et si bien observés par les princes de la maison de Bourgoingne, prédécesseurs du Roy nostre

maistre, par où ambedeux les provinces ne fauldront de croistre en toutes richesses et prospérité, comme du passé. Messire Gille de Lens, chevalier, baron d'Aubigny, porteur de ceste, a charge expresse de remonstrer à Vostre Majesté et protester, comme devant Dieu, que, par ceste levée d'armes forcée et seullement pour nous deffendre et garder que l'Espaignol ne lave ses mains en nostre sang, dont souvent il s'est vanté et faict encores journellement, n'entendons aulcunement nous distraire de l'obéissance deue à Sa Majesté Catholicque, ny de la religion en laquelle sommes nais et qu'il luy plaist icy estre maintenue, ains seullement pour rentrer en paix et amitié avecq tous nos voisins, signamment avecq les provinces de Hollande et Zélande, puis quelques années ençà violentement distraictes et séparées de nostre union par la tyrannie du soldat espaignol, estimans chose fort différente d'estre bon vassal et subject à la Majesté du Roy, comme avons esté et à ses prédécesseurs, nos princes naturels, et le serons à jamais, et d'estre traictés comme serfs et esclaves de chacun soldat espaignol et sa séquelle. De tant plus que sommes asseurés l'intention de Sa Majesté estre que lesdicts soldats se retirent et que la paix se face, ladicte religion, notre anchienne catholicque romaine, et l'obéyssance, à luy deue, toujours saulves et inviolablement maintenues.

Nous prions et requérons bien humblement Vostre Majesté de continuer vers nous son bon vouloir et ne vouloir permectre, ny souffrir que de son costé nous soit faicte aulcune injure ou traverse, et du surplus, intercéder et impétrer de Sa Majesté Catholicque favorable inclination à la juste pétition et requeste que luy faisons par lettres adreschées à Sa Majesté de nostre part : assçavoir que, mectant fin à tant de maulx et travaulx, ces esmotions soyent tranequillées et quiétées par l'office de sa nayve clémence, plustost que, en continuant telles rigueurs, le tout soit rédigué en une extrème et finale ruine et désolation, au grand préjudice de toutes les provinces voisines, voires de toute la chrétienté : en quoy Vostre Majesté nous obligera à le recognoistre en tout ce dont elle nous vouldra requérir, mesmement envers ses subjects trafficquans pardeçà, par quoy l'ayant derechief supplié ne dénier sa faveur en ceste tant juste cause, finerons ceste de nos recommandations les plus humbles et prières au Créateur qu'il doint, Madame, à Vostre Majesté, en santé et prospérité, longues années.

De Bruxelles, le 18e jour d'octobre 1576 [1].

(Publié par M. DE JONGHE, t. I, p. 255.)

[1] Le document original se trouve au *Record office;* il figure sous le n° 974 dans le *Calendar* des *Foreign papers* publié en 1880 par les soins de M. Allan Crosby.

MMMCCXIV.

Les Etats généraux à la reine d'Angleterre.

(Bruxelles, 18 octobre 1576.)

Ils sollicitent de la reine d'Angleterre un prêt de deux ou trois cent mille angelots.

Madame, Vostre Majesté a entendu par nos précédentes les occasions quy nous ont meu et contrainct à prendre les armes, quy est pour parvenir à ung commun repos et tranquillité de ces pays et les réduire et remectre, s'il est possible, à l'estat qu'ils estoyent auparavant ces troubles, à ce que le commerce se puist restablir aveeque les provinces voisines, nous estants voluntairement tauxés et submis à contribuer aux frais qu'il conviendra nécessairement exporter et supporter par divers moyens ; mais, comme par iceulx les deniers ne reviennent si tost en bourse qu'il seroit bien requis pour furnir promptement à une si notable somme que emporte aveeque soy le mestier de la guerre, et que par la citadelle et aultrement les affaires d'Anvers sont si troubles que la seurté de contracter aveeque les marchans illecq est présentement bien mal à la main et difficile, nous sommes advanchés, soubs la confidence de la singulière affection et de la grâce et faveur que Vostre Majesté a tousjours porté à ces provinces et pays ses voisins et anchiens confédérés, la supplier très-humblement nous vouloir assister de deux à trois cens mille angelots à intérest graciculx et honest, pour quelque brief terme et soubs bonne et pertinente obligation que sommes prest de passer au contentement raisonnable de Vostre Majesté, dont le S^r d'Aubigny, porteur de ceste, a plein pouvoir pour l'asseurer, ainsy que en raison se trouvera convenir, suppliant Vostre Majesté ne nous vouloir rejecter en ce besoing, veu mesmement que espérons le fruict et heureulx succès de ceste entreprinse redondra au prouffit commun de nous et de nos voisins, et, oultre ce que Vostre Majesté fera euvre aggréable vers Dieu, elle se rendra immortelle par tout l'univers d'avoir assisté à tirer comme hors de captivité et servitude extrême ses bons voisins et plus anchiens amis, alliés et confédérés, ausquels aussy demourera l'obligation perpétuelle de le recognoistre par tel service que luy plaira leur commander et le bon traictement que se fera par-deçà à ses subjects, en tout ce qu'ils sçauroyent requérir.

Madame, nos très-humbles recommandations prémises à la bonne grâce de Vostre Majesté, prions le Créateur donner à icelle très-heureuse et longue vie.

De Bruxelles, le xviij^e d'octobre 1576.

(*Archives de la Haye, Reg. Angleterre,* fol. 3.)

MMMCCXV.

Instructions données par les États généraux au Baron d'Aubigny.

(Bruxelles, 18 octobre 1576.)

Le baron d'Aubigny s'efforcera de justifier la conduite des États en expliquant les mesures qu'ils ont prises pour l'expulsion des Espagnols. — Il priera la reine d'intervenir en leur faveur auprès du roi d'Espagne.

Le dict Baron d'Aubigny, Gilles de Lens, ayant charge et lettres des Estats à la Royne d'Angleterre, se transportera vers Sa Majesté à toute diligence, faisant les recommandations pertinentes desdicts Estats, et s'efforcera de captiver par tous moyens décens et pertinens la bonne grâce et faveur d'icelle et l'incliner, s'il est possible, de appréhender et prendre à cœur de bonne affection la cause de ces Pays-Bas, l'informant de la juste occasion de ceste emprinse, les foules et oppressions du soldat espaignol et tout ce quy en dépend.

Mesmement que, à le souffrir plus longuement en ces pays, n'y a aultre apparence que d'une ruine totale, veu qu'ils empeschent par tous moyens la pacification, quy est le seul moyen pour restablir le commerce et traflicque avecq les provinces voisines, sans quoy bonnement ils ne peuvent subsister.

Joinct que, s'emparans du gouvernement perpétuel de ces pays, oultre la misérable captivité de servitude, en quoy seront réduicts les manans d'iceulx anchiens voisins, amis et confédérés de Sa Majesté, n'y aura grande asseurance de paix avecq les prochaines et voisines provinces.

Finalement, ledict S[r] d'Aubigny usera de toutes raisons et argumens qu'il pourra concepvoir selon l'intention des Estats, pour faire trouver bon à Sadicte Majesté tout ce que s'est passé, affin d'incliner et captiver la bénévolence d'icelle, et en ce nous favoriser, mesme de nous aider par tous tels moyens qu'elle trouvera convenir pour parvenir à ladicte pacification, seul moyen pour restaurer le commun et mutuel commerce, et à cest effect que son plaisir soit intercéder vers Sa Majesté Catholicque, faisant effectuer ce dernier poinct d'escripre par la Royne au Roy nostre sire avant qu'il retourne, s'il est possible.

Faict à Bruxelles, le XVIII[e] d'octobre 1576.

(Publié par M. de Jonghe, t. I, p. 253.)

MMMCCXVI.

William Herle à lord Burleigh (Extrait).

(18 OCTOBRE 1576.)

Questions relatives au change des monnaies. — Il cherche à établir, par la lettre qu'il a naguère écrite au nom d'Élisabeth, qu'il n'a jamais songé à faire naître des germes de division entre la Zélande et la Hollande.

I have byn dellt with, since my commyng home, by an olld frynd of myne of 20ti yeres acqwayntance, to have his humble good will long borne unto Your Lordship declared unto you. Ytt is Swigo ye Italyan, who bydding me to dyne with him yesterday, I ffownd there Acerbo Vellutelli; and there they both, entryng into discourse with me of these exchaunge and rechaunge matters (which now ministers matter of sondry arguments among ye most parte of merchants), Acerbo told me yt of good will and duty yt he have unto you, and moved therunto partly by Swigo, whose papers he had exhibited, he sayd unto Your Lordship on sondaye att ye Court, and opened sondry menes unto you how you might establysshe this pattent of exchange ffyrmely unto you, with grett lyking to all sorts and proffytt to your sellf, wherof (knowyng the oppynion yt Your Lordship had of me) he did this privately breke with me in, and yt Your Lordship had promised to send for him, when ye fyrst cum to ye towne: wherwith Swigo and he red unto me ye artycles yt Your Lordship had [received], which, though they satisfied me nott in many respects, as things, me thought, yt they dyd nott throwly understand, deserved yett, I sayd, grett commendatyon, exhortyng theme to contynue in their course, for yt it is necessary yt Your Lordship sholld here all men, ye better to reppresse and redresse att on instant, and now ye rather yt a varlett on pesscyone hath sett ye rest of ye Italyens to spurn agaynst Your Lorsdhip and to exhibite complaynts therof in wryting to Her Majesti, and of ye other syde ye Flemmyngs (who ar ye corruptest men this daye in their traffyck yt be) do even conspire to withstand ye cowrse yt is taken, to ye uttermost encoraiged secrettly therunto by Guerras (which I have from a very good place) who payd a crowne for ye artycles and proclamatyon yt is in prynte touching ye exchange and rechange and sent them to ye King into Spayne, wheruppon ye rest do depart now to daye. Swigo cam to mi lodging and browght with him a paper, which I have closed herin, distynguisshing those Italyens yt be willing to obey this order for ye exchange, from ye rest, and descrybeing ye lyfe and disposytyon of those yt withdrawe from their dutye herin, with ye unlawfull traffick yt they use, yt, when

they com beffore Your Lordship you may know theme all pertyclerly, and even object to theme their own secretts and unworthynes, more worthy to be ponysshed and they banisshed then to receive ani grett cherysshеng here. The wryting is (though yndystynctly wrytten, with lyttell good ortograppe in it), yett playn inowgh to decepher these lowse fellowes unto Your Lordship and mete yt you sholld know theme as they be, to which end I send it humbly to Your Lordship, so required by Svigo to do on his behallf. He tells me a thing yt I dere nott beleve, bothe for yt I judge ye party discrete and honest and of a good duty to Your Lordship, and partly for yt there hath byn som stomaking bettwen Acerbo and him for ffavoryng of on Dyogenes, in a matter of coryntes, and therfore ye repport is ye more partyall, yt is yt Mr Baptist, of ye pryvey chamber, is a secrett ffavorer of these supplycatyons ageynst Your Lordship and a furtherer of them to ye Queen's Majesti, and yt there hathe byn secrett metyngs bettwen these Italyens and him, yt he dare note avowe, which Your Lordship is to judge of, accordyng to your own wisdom.

Lastly I have enclosed herewith ye copye of a letter yt I wrytt unto Mr Edward Chester in Holland by commandement secrettly of Her Majesti and Mr Secretary in august laste, when Your Lordship relesed a hoye uppon my motyon purposely to yt end. Which letter conteynes allso in substance ye purpost of yt which I wrytt att yt instant to ye Prince of Orenge and to Pawll Buis, wherof, bycause I have hard of som misconstrewyng of me negocyatyon therin and wrong rapports of my delyng, as though I went abowtt to seperate Holland from Zeland and to dele yndyrectly bothe here and there, ytt may plese Your Lordship to be judge therof and to be wyttnes of ye humble syncerenes yt I have allwayes used in this actyon, which shall satisfye me more than ye gayne of ani wordly goods besyde.

And ffor ass muche as it pleseth ye Queene's Majesti to countenew me now as her servant, and gives me accesse to com unto her sellf, as often as I shall desire it, with a commandement to write unto her own person, as occasyon is mynistred, I do beseche Your Lordship, from whom all mi cowntenance and prefferment is deryved, to contynew your good oppynyon therof, and to vowchesave allso suche encresse of favor towards me, as so humble and faythfull a devotyon as myne is to Your Lordships may most humbly intreatt and deserve, wherwith, praying for your honorable hellthe, I take mi leve.

In haste, ye 18 of october, at 9 of ye clocke att night, 1576.

(*Archives d'Hatfield, Cecil-papers.*)

MMMCCXVII.

Instructions données au Docteur Wilson.

(22 OCTOBRE 1576.)

Il s'adressera successivement au duc d'Arschot et à Roda. — Au premier il demandera des explications sur le mouvement qui a éclaté à Bruxelles; il déclarera au second que la reine ne s'associera à aucune tentative qui aurait pour but de prononcer la déchéance du roi d'Espagne. — Il conviendra de recueillir autant de renseignements que cela sera possible sur les troubles actuels des Pays-Bas.

Instructions given to Mr Dr Wilson sent into the Lowe-Countries to ye States there the xxijth of october 1576.

For as much as we finde yt verie necessarie in the present troblesome and broken state of the Lowe-Countries to be truelie informed of ye course and manner of their proceedings, for that divers, vaine and uncertaine bruits are given out in that behalf, we have therefore made an especiall choice of you to use your service therin [1].

And that you may with the better cullour both repaire thither and remaine there untill such tyme as we shall revoke you, we have thought yt meete that you addresse

[1] Il faut citer, relativement à la mission du docteur Wilson, la lettre suivante de Walsingham à Burleigh :

My verry good Lord, Her Majesty begynnethe nowe to waver in her determynatyon of sendyng over into the Lowe-Countryes Mr D. Wylson and hath ordred yt I shoold wyll him to staye his preparatyon. I knowe no other cause of his alteratyon but only the ordenary cause, which is the respect of charges. The evenyng Your Lordship departed hence, I had longe taulke with Her Majeste, towching the points wherin she broke with Your Lordship before your departure. I fownde her verry well caulmed by Your Lordships persuasyons and wyllyng ynowghe to hewe what I coold saye. Emongest other informatyons ageynst me, I gathered by her speache that some have gon abowt to perswade her that the arrest of the Merchaunt Adventurers shipps made by the Prince of Orange grewe by advyce geven by me, wherin I protest before God I am as innocent hereof as Gwerras; for, as I never gave the advyce, so dyd I never allowe of the fact. Yf the advyce of others abowt her unto other forreyn prynces yt are her ennemyes, doe her as more harme then the advyce I geve the Prince, Her Majeste shall lyve longe in repose. Thus Your Lordship seethe yt, as I am your successor in place, so am I of the harde hap you had to be subject to malycyows and slaunderowse reportes. The assurance of Gods protection and my owne inocensye shall, I dowbt not, delyver me from the forces of ther mallyce, yt ar awthors of thes reportes.

I dowbt greatly that Giraldy before his departure will growe to no conclusyon in this matter of

your self at your arrivall there unto the Duke of Arschott and to such others as are appointed by the States of the provinces of those countries and using the Kings name and authoritie have taken upon them the present governement there, whom you shall let to understand that we, being informed by common bruite of the late arrest of the greatest nomber of the King our good brother's Counsell, of which nomber some remayne as yet in prison, and that the castle of Gaunt, being kept by a garrison of Spaniards placed by the King, should be besieged, as also that he the said Duke, in whom the King had reposed (since the death of ye Commendadour) the chiefest trust for the direction of yt governement, should be joyned with those that were noted to be the principall doers and executors of the late proceedings, have therefore sente youe unto him and to the rest of his associates to knowe of them the true cause of this manner and course of proceeding : wherin you may shew them that we hope that, as they have alwaies heretofore shewed themselves good and faithfull subjects towardes the King their soverayne, our good brother, so they can now render such accompts of theis their late doings as may stand with their dutie and honour; for we cannot be perswaded howsoever they shall be carried with an affection to maintaine and preserve the liberties of their countrie, that they will so farr forgett themselves as to faile of their loyaltie towards the said King, their master. And hereupon, yf they shall (as yt is most like they will) take occasion to make protestation unto you for our satisfaction and their own justification of their sincere meaning and the contynuaunce of the loyaltie and devotion towardes the King their soverayne, you shall then let them understand and knowe that, as we have ever greatlie desired the pacification of the trobles in those countries, and have to that purpose (as they are not ignorant) offered unto the King, our good brother, as well by expresse messengers sente unto him and to the Commendador in his lief tyme, as also to the Counsel of State since the said Commendador's death, to imploy ourself to ye uttermost of our power for the appeaching of ye said trobles, so we, contynuing still in the same good affection, can be contente yf we might know from them how we might doe good to be a dealer therein.

You shall also let him understand, as a principall parte of your chardge, that we, fore-

treatye. His irresolution therein growethe for lacke of judgement. His secretarye hathe not yet ben here.

Powells sute is not yet past, and therefore I wyll eyther procure the paye thereof, or that the portyon of lande to the sale wherof Her Majestie hathe yelded her consent, may be qualefyed.

Yesternight in taulke with Her Majestie I shewed her yt I thowght yt woold be mondaye before you coold returne hether, unless she shoold otherwise dyspose of you, wherunto, for that she made no replye, I thinke her sylence may be helde for a kynde of consent. And so leaving further to troble Your Lordship at this present, I most humbly take my leave.

At Hamptoncoorte, the xvi^th^ of october 1576. (*British Museum, Harley*, 6992, fol. 56)

seeing how harde yt will be in the tyme of their trobles for such of our subjects, as resorte thither for trafique sake, to contynue their trade there without danger of being spoiled or otherwise outraged, would be glad therfore to knowe of them what assuraunce they can give us that they may trafique there with good savetie for themselves and their goods, for that otherwise we shall be driven to restraine them from resorting thither untill the said trobles be appeased in respect of ye perill that may befall unto them by the maintenance of the said trafique there. And for that the spanish partie there and their adherents may make some other construction of our sending thither than agreeth with our sinceare and honorable meaning, we thinke yt verie convenient that you should doe you indevour to procure that you may have accesse unto Rhoda who, as we are informed, is the principall man of ye spanish nation in respecte of his calling, having latelie supplied the place of the Presidentshipp of the Privie Counsell, that nowe remayneth in those Lowe-Countries for the King, where you shall let to understand that, whatsoever others that are maliciouslie affected and would be glad to nourish a jealousie betwene the King, our good brother, his master, and us, may geve out, the cause of our sending of you thither at this present is to noe other purpose but: first, to discover whether th'end of the late proceedings by the States in those countries tendeth to the withdrawing of their obedience from the King his master their naturall prince and soverayne, and to throwe themselves, either into the protection of some forraine prince or otherwise to alien themselves from his governement, wherin you may assure him that, if he can make yt probablie appeare unto you that they should have anie such intention or meaning, we will imploy all the forces we have in opposing ourselves there unto;

Secondlie, that in case you shall finde that they have noe such undutifull or disloyal meaning, but doe onlie stand upon the maintenaunce of their priveledges, that then our pleasure was that you should signifie unto them that, as heretofore we have bene greatlie desirous by way of mediation to compounde ye differences betwene the said King and such other his provinces, as had withdrawen themselves from his obedience, so can we be contente to imploye ourselves now in the compounding of these newe troubles, in case either the said Estates or he can thinke that our mediation in that behalf may prevaile to worke that good that we desire, and may be also to the good liking and allowance of the King his master our good brother;

Lastlie, that we, doubting howe our merchants during the troubles there may continewe their trade, have geven you in chardge to knowe of them what assurance they will give for their suertie : this is, you may assure him, the substance of your message and th'end of our sending of you thither at this present, wherof you shall desire him in our name to advertise his master.

And, in case that it shall so fall out that you cannot have accesse unto him, then would

we have you either make him understand as much by letter, or ells to imparte the same unto Julian Romero or some other of that nation for his judgment and calling fit to be made acquainted with such a matter, that our honorable intention and ye sincerity of our meaning may neither be mistaken, nor maliciously interpreted.

And, because we may be the better able to judge of their doings there, we thinke yt verie convenient during the tyme of your abode in those parts that you doe your indevour to informe us particularlie of the points following : as first whether the late arrest of the Kings Privie Counsell at Bruxells was done by a generall assent of the States of Brabant or not, and whether the States of ye rest of the provinces, as of Flaunder, Hainolt, etc., were acquainted withall, or have since agreed therunto, as also which of the nobilitie of those countries gave their assent thereunto before ye execution thereof, or doe now allowe thereof; what were the causes that moved them to proceede to the said arrest, whether there be not some of ye said States and nobilitie that mislike therof, to what end this kinde of proceding tendeth, whether they have any intention to alter the forme of governement there by raising newe governement amongst themselves or dismembring the provinces, or ells by yealding themselves into the handes and protection of some forraine prince; what intelligence the Prince of Aurange hath with them, and whether he was privie to the said arrest before execution therof, whether the ambassadour there resident for the French King was any waie acquainted with the matter, and whether he be any way a dealer with the said States either under hand or otherwise; which of the provinces of the said Lowe-Countries doe stand with the Spaniards; what townes they have in their possession and whether any of the nobilitie doe joyne with them, what forces either partie hath presently and whether they looke for any forraine forces oute of France, Germanie or elsewhere; and lastlie what in the opinion of men of discourse and judgment will be the end of the present trobles of those countries.

Of theis particular pointes we loke to receave your severall answers according to such informacion as you can by any meanes procure during the tyme of your aboade therin, as also of all other things that shall fall out there fit for our knowledg.

And for that we knowe yt to be verie harde in the broken state of that countrie preciselie to set downe, either what speaches you are to use, or with what persons you are to deale, we thinke yt meete to referre the same to your owne discretion and judgment as one whom we doe assure ourselves will have due regarde to our honor and the furtherance of our service.

(*British Museum*, *Lansdowne*, 155, n° 67.)

MMMCCXVIII.

Le Ministre Villiers à Walsingham.

(Middelbourg, 28 octobre 1576.)

Nouvelles diverses.

Monseigneur, D'aultant que j'ai esté pris de court, aussi je vous supplie de vous contenter d'une briefve lettre, combien que je vous pourrai escrire plus au long et mon jugement de plusieurs choses. L'empereur est mort le 12e du présent; cella n'amènera rien de mal en ce païs, car desjà il avoit ordonné des ambassadeurs qui n'eussent rien faict qui vaille. Les Espaignols ont pris Maestricth et ont taillé en pièces les bourgeois, et puis ont envoié en Allemaigne faire levée; ils estoient en delibération de retirer trois enseignes d'Espaignols qui estoient en la petite ville, comme nous avons veu par lettres de Roda au Roi d'Espaigne. Ils abandonnent tout, fors qu'Anvers, Lire et Maestricth, où ils attendront la venue de Jean d'Austria; ils n'ont pas beaucoup de ceulx du païs à leur dévotion, sinon en Phriese qu'ils tiennent encores; mais les Allemands *sunt dubiæ fidei*, comme ils l'ont monstré à Maestricth, et ne failliront de tourner avecq Don Juan à son arrivée; ce pendant ils sont logés ès meilleures villes. Nous sommes près pour faire entendre aux Estats qu'ils les doivent contraindre de parler clair. Don Julian a desfaict quelques enseignes walones qui gardoient le pont de Wallen. Toutesfois les Espaignols ont quitté Alost, mais il i a long tems que Roda les en pressoit: ce qu'ils ne vouloient faire sans argent. Leur intention est de venir lever le siége de Gand, après qu'ils se seront joincts en Anvers : ce qu'ils eussent faict pièca sans ce discord. Les députés sont encores ensemble arrestés sur deux poincts: ceuls de delà demandans que la messe soit remise en ce païs, les nostres que toutes choses demeurent en estat, attendant les Estats-générauls, après avoir chassé l'Espaignol; l'aultre est que les nostres demandent que les Estats déclarent que, venant Don Juan fort ou foible, il ne sera receu, ains déclaré rebelle comme les aultres: là dessus deux sont allés à Bruxelles. Le secours de Monsieur d'Alencon est révocqué en doubte, aulcuns le voullants, les aultres non. Je pense qu'il viendra des Francois à la fille, comme desjà plusieurs se sont jettés parmi les Espaignols ; mais j'estime qu'ils ne viendront en troppe, si la nécessité n'est plus grande, pour beaucoup de raisons que je ne puis à présent desduire. J'ai envoié en Anvers à la compaignie des Marchants un passeport général pour eux, leurs familles et hardes, et, quant à leur marchandise, je leur mande que Son Excellence m'a asseuré qu'il la lairra passer en paiant par forme d'asseurance au prix de trois pour cent. Quelques meubles sont

desjà arrivés. Je désireroi bien de peur d'inconvénient que cella fust faict bien tost; car, si je me retire je crain leurs enemis, car ils n'ont guères d'amis en ce païs: le meilleur qu'ils ont est Son Excellence. Que si je ne me fusse trouvé à toutes heures à la chambre du Conseil, tellement que ceulx qui parloient contre eux, ne le pouvoient faire que je ne leur respondisse, on leur en eust presté de bonnes. Nous ne pouvons retirer la marchandise d'Ipswich que par appointement tel que je vous ai mandé. Toutesfois je ferai que les Marchants auront obligation de leur somme. Au moins j'en ai espérance, tellement que toute la perte avecq le tems tumbera sur les Estats, qui paieront les cappitaines.

Je prie Dieu, Monseigneur, qu'il vous tienne soubs sa garde.

A Middelbourg, ce 28 octobre 1576.

(*Record office, Cal.*, n° 983.)

MMMCCXIX.

Note relative aux négociations avec le prince d'Orange.

(Novembre 1576?)

Le prince d'Orange aura à offrir à la reine telle satisfaction qu'elle jugera suffisante.

Howe the matter may be compowonded by Her Majesty and the Prince of Orange.

The waye to compownde the matter standethe uppon two poyntes: the fyrste what satysfactyon may be yelded by the Prince to Her Majestie's contentement; the seconde howe the Prince, in resoun of some favor to proceade for Her Majesty towardes him, may be indused to yeelde the sayd satysfactyon.

The satysfactyon that may breade contentement, restethe uppon thre poyntes: the fyrst to acknowlege his error in arrestyng Her Majestie's subjectes; the seconde to restore to lybertye her subjectes nowe stayed in Zelande; the thirde to suffre her subjectes to traffyque freely unspoyled.

The favor that is to be shewed by Her Majesty, restethe uppon thes poyntes: fyrst in remyttyng that which is past; secondaryly in releasyng the shippes stayed; thirdely in not urging her subjectes traffyque into the Lowe-Countryes; fowrthely in suffering them to have the use of owre portes and to be releeved ther of vyctualls for ther money.

(*Record office, Cal.*, n° 1042.)

MMMCCXX.

Georges Southaicke à Walsingham.

(Novembre 1576?)

Envoi d'un mémoire où se trouvent exposés les moyens de sauvegarder les intérêts des marchands anglais sans nuire à ceux de la Hollande et de la Zélande.

Humblie complayning sheweth to Your Honnour your obedient suppliante George Sowthacke, citizen and marchaunte of London, having delivered Your Honnor's letter unto the deputie of the Prince of Orringe, subscribed by divers of Her Majestie's most honorable Privie Counsaile, in the fayvour of your suppliante to graunte unto him such lyssancis, passportes and assewrauncis as mighte sattysfie the eighten hundreth powndes starlinge which they of Zellande had of him, who cannot yet com to no order, nor offer at there handes, yet he hath devyssed suche a good waye and meanes as wold sowne contente his somma : which wold not only yeld yerelie a great commoditie unto them of Holland and Zellande, but also a sayftie for all Her Majestie's subjectes, that travells at the sees, dewring this tyme of trobles, whiche thing will avoyde all complaintes that of late Your Honnour hath byn much trobled with all, and cannot be to the dislicking of the saide deputies for the Prince, yf they be willing to sattisfie your suppliante and to spare the saide subjeetes of Her Majesti at the sees from the spoyle of those of Zellande, which devices your said suppliant hath been bowlde, under Your Honnor's correction, to exebit and sende here with, which thinge, yf it maye stand, with Your Honnor's good licking, to appoynt somm further conference with the deputis for those of Hollande and Zellande in the premissis, or ells to lyssens your said supplicante to put Her Majestie's commission in execution, according to the tenor thereof, which your suppliante dares not procur to have done withowt Your Honor's pleasur therin to be knowne. And your saide poore suppliante shall daylie praye for the preservation of Your Honnour.

(*Record office, Cal.*, n° 1040.)

MMMCCXXI.

Mémoire adressé à Walsingham et au Conseil privé par Georges Southaicke.

(Novembre 1576?)

Les marins de Flessingue s'engageraient à n'entraver en aucune manière le commerce des marchands anglais qui leur paieraient une assurance. — Il en résulterait pour eux un profit d'environ six mille livres. — D'autre part, la reprise des relations commerciales assurerait à la reine un droit de douane de deux ou trois mille livres en sus de ce qu'on perçoit actuellement. — Extension que recevrait le commerce. — Les marchands anglais seuls jouiraient de ce privilège. — Ruine de tous les marchands étrangers. — Si ce moyen n'était pas admis, la reine se verrait obligée d'entretenir constamment en mer des navires armés pour protéger les marchands anglais.

Assewrancis to be maide and taken by somm one, two or three of creditt, speciallie there unto actorized and appoynted in London by the Prince of Orringe and the Staytes and Counssell of Hollande and Zellande, for to assewre all englishe marchauntes' goodes from the spoyle of those of Zellande, gevinge after foure, five or six pownde of the hundreth powndes worthe in marchandize, will not onely rayes great somes of monneys per yere, but also be a moste sayfe and ready waye for the marchauntes to pase to and from all placies at the sees, and avoyde a nomber of trobles and complayntes which comes daily before Your Honnor.

For all other marchauntes straungers, papistes and enemies to there cawses, to lye opyne still for those of Zellande to make ther praye uppon for the mayntenauncis of ther one cawses, Her Majestie's owne subjectes being saflie provided for, by geving of a smale portion to be assewred of ther goodes, which your saide marchauntes had wonte to geve to assewre there goodes in the moste quiett and pessable tymes, and therfore wold nowe dewring thes trobles geve willinglie doble the somes to go sayflie and in quiett.

Item to assewre alle the marchauntes goodes of Englande, owtwardes and home agayne, to go sayfe, by those of Zellande at the sees, which the englishe marchauntes wold most willingly geve, maye amownte unto by the yeere, dewring thes trobles, vi^{m} poundes.

The marchaunt of Englande hath no discommoditie therby at alle, for he will rayes his sewraunce money upon the sayle of his commoditis which he did assewre.

Her Majestie hath hereby a greate commoditie, for it will so muche advance the

traydes of marchandize owt and into this Her Majestie's realme, as will yelde by yeere twoo or three thowsande powndes in custome, mour then is now at this presente daye, because marchantes ar in feare to occupie as they have done.

This will also make suche increcis of marynners and of good marchauntes' shippes within two or three yeeres, to the great advancemente of the navegation of Englande.

By this meanes the most parte of all traides will falle into the handlinge of the marchauntes subjectes of Her Majestie to the greate benyfitt of this common weale.

All other marchauntes strangers wilbe dailie interseptid and taken by those of Zellande to thyre utter inpovershmente and undoing, and, in prosses of tyme, shalbe constrayned to leave there traydes at the sees, which wilbe the overthrowe of there navegation and dekaye of ther marryners, yf these civill warres betwene the King of Spayne and the Prince of Orringe do continewe, to the greate inrichinge of Her Majestie's realme of Englande and to the inpovershinge of alle other nations, yf tyme be recainde when it is offered.

Yf this manner of order for assewrance had byn taken in hande three yeeres past with the consente of the Prince of Orringe and the States of Holland and Zellande and Counsell of the same, wold asayved the marchauntes and marryners of Englande one hundreth thowsand powndes starling, ye to the utter undoing of a nomber, ther wyves and children. Yf some spedie remydie be not provided in tyme, no marchaunte, nor marryner shalbe able to go to the sees, but shalbe spoyled or lowse alle they have, unless Her Majestie wolde be at the charge to kepe five or six of Her Graci's shippes continewallie at the sees for the sayftie of her marchauntes.

(*Record office, Cal.,* n° 1041.)



TABLE DES MATIÈRES.

GOUVERNEMENT DU CONSEIL D'ÉTAT.

FIN DU TOME VIII.